L’Autre, c’est Soi

Échanges avec Ézéchiel

Flavenne de Gué-Riche

La Philosophie transmet la réflexion sur l'essence de la Vie à qui elle manque

Santiago de Compostela 1

Ce jour du 25 mai, 2016, François devenait septuagénaire, premier de sa fratrie à inaugurer la décennie et, comme à l'approche des précédentes, il entreprendrait de la souligner de mémorable manière en proposant qu'on l'accompagnât en Espagne sur l'ultime étape du pèlerinage vers Santiago.

L'idée lui était venue en se remémorant sa première grande randonnée en France dont il n'aurait pas à s'efforcer pour se rappeler la date fatidique du 10 septembre 2001, veille de l'attaque des Tours jumelles new-yorkaises. Arrivé en avant-garde en France en compagnie de sa sœur Marie-Claire, c'est en se baladant à Saint-Tropez parmi les touristes que la cruelle nouvelle était tombée, entrainant aussitôt l'interruption à Montréal des vols à destination de l'Europe sur l'un desquels comptait le reste des compagnons de marche. La poussière retombée, ils finirent par se rejoindre à Paris pour effectuer, le matin suivant, leur départ depuis Tour, à cent kilomètres au sud par train. À la moindre pause, les victimes du décalage horaire s'effondreraient sur les sacs à dos en ronflant à l'unisson sous le regard apitoyé des témoins.

L'avantage marqué de ce mois à l'étranger, partagé entre randonnée de deux cent kilomètres, navigation fluviale sur la Charente et séjour sur la côte d'Azur, aura été d'échapper à la psychose prenant la planète en otage.

Quelques années plus tard, fort satisfait de l'expérience, entre autre de l'émotion unique chez tout Nord-Américain de se trouver sur une voie romaine, et alors qu'il achevait l'écriture d'un scénario dans un coin reculé d'Italie, une camarade, provençale d'adoption, lui avait proposé une place parmi son groupe d'amis prévoyant une randonnée dans le Gers, région du sud-ouest en vue des Pyrénées. L'offre tombait à point nommé après des semaines d'intenses pérégrinations dans les méandres de son imaginaire. L'apprentissage d'une troisième langue serait reporté puisque le dialecte local n'avait pas été envisagé.

Depuis l'ile Fumante de la Nouvelle Zélande où il s'était intégré depuis quatre ans à une collectivité néo-hippy, Paul n'avait pas hésité à manifester l'intérêt d'une telle aventure, sa vie en ayant la teinte depuis la naissance. C'est sur le Chemin qu'il fêterait ses vingt-cinq ans de joviale

manière parmi une longue tablée de pèlerines françaises, retraitées pour la plupart, heureuses de festoyer en tapant sur la table au rythme de paroles insensées chantées à tue-tête. Le benjamin du futur quatuor ne serait pas prêt d'oublier la magie du moment. Sans doute privé d'un oncle bien à lui, il avait pris l'habitude d'ainsi présenter François bien que seule une alliance affective ne le justifiât, sa grand-mère ayant convolé en deuxièmes noces avec le père de François à un âge où l'enfantement n'était plus à l'ordre du jour.

Les ancêtres paternels d'Alexis, le cadet français de trente-cinq ans d'ascendance américano-russe, remontaient aux empereurs de Byzance, ce qui faisait de ce fils unique un prince comme en faisait foi sa chevalière et sa sincère adhésion à la religion orthodoxe héritée.

Olivier était le filleul du doyen du groupe, François, une responsabilité morale octroyée par les parents, Esther et Dominique, dont l'amitié remontait à la cohabitation avec ce dernier lorsque François avait quitté le nid familial. Ayant atteint la quarantaine, Olivier était le seul à compter sur une progéniture, la petite Lili de huit ans, à laquelle l'alarme de son téléphone lui faisait penser d'appeler à l'heure du retour de l'école, constituait le principal des trois sujets de préoccupation durant son voyage intérieur avec son avenir professionnel et la gente féminine.

Les sujets abordés entre marcheurs, les pas harmonisés, ne manqueraient pas, ni les rires aux histoires drôles dont Olivier et Alexis étaient friands. Les écouteurs aux oreilles, Paul ouvrait souvent la marche qu'on retrouverait plus loin, dans son monde, allongé au soleil, les yeux fermés. Alexis et François se réservaient les échanges entre croyant et agnostique, les deux partageant le respect pour la position de l'autre.

François avait muri. Si son principe philosophique lui commandait de voir l'autre comme il devait se voir lui, sans jugement, il y avait loin de la coupe aux lèvres. Alexis ferait les frais de le lui rappeler en le poussant dans ses retranchements de l'impatience allant jusqu'à la violence verbale voire physique à peine retenue. François voulait croire que ce jeune homme, doux et innocent dans le sens noble du terme, avait été mis sur son chemin à escient; *Buen camino*! répétait-il sans se lasser en croisant le moindre mouvement.

Dès le départ, l'organisateur de l'épopée avait marché au rythme d'un cœur battant bas pour raison génétique et habitude à exercice soutenu.

La discipline est la pratique consciente de bonnes habitudes

Ce pas posé, donnant au regard le privilège de la contemplation, permettait au cinéaste de cadrer, d'imaginer une fenêtre s'ouvrant sur le paysage en poussant les volets à l'aube d'une nouvelle promesse.

François savait qu'il retrouverait ses compagnons pour le pique-nique si apprécié duquel l'avant-garde devait trouver l'endroit où il conviendrait de se déchausser. Suivrait le partage de l'humble pitance de pèlerins soucieux de ne pas alourdir les sacs à dos depuis le passage au *supermercado* pourvu que le dessert comportât sa part de chocolat!

Était-ce la teinte d'un défaut professionnel? Distancé par le trio, le chemin qu'il parcourait désormais seul avait tout d'un long travelling entrecoupé d'instants de grâce auquel il pouvait s'attarder plus que ne durait le déclanchement de l'obturateur. Toutes ces pauses choisies, ces clins d'œil à la nature, ne l'étaient pas que pour les ajouter à sa collection de souvenirs rapportés de ses vagabondages. Il les répartirait parmi les siens avec la secrète intention de voir la charge émotionnelle de l'ensemble de ces arrêts sur image opérer une fascination susceptible de les inciter à adopter à leur tour le bâton du pèlerin. Car si le vocable pèlerinage comporte une connotation religieuse, c'est par sa qualité spirituelle que le cheminement en soi en a une de sacrée.

L'auto, prêtée par un copain de Paul, fut récupérée à *Rabanal del Camino*, point de départ de la longue marche, pour remonter à Paris pour une pause, Place d'Italie, chez le cousin, Jean-Paul, et sa compagne, Lia, dont la réponse à la question de l'hôtesse avait de quoi étonner.

- Qu'est-ce qui t'a le plus marqué de votre périple?

Paul et François auraient une réponse identique à l'insu de l'autre.

- La présence des copains.

Le succès de l'entreprise reposait sur la conviction de chacun de l'importance de la vivre et sur la compagnie avec laquelle la vivre. Sur le nombre de candidatures souhaitées au départ, les quatre finalistes remporteraient la palme de la bonne entente, de l'enjouement et de l'amicale complicité.

Une fois réintégré au groupe, à quelques jours du but, le caractère du prince contrastait avec l'ensemble par manque d'alignement sur le sens de l'humour de l'autre culture. Ce qui n'empêchait pas ses qualités de gentillesse et de curiosité d'émerger derrière son constant sourire. Ses camarades auraient préféré ne pas avoir à exercer leur degré d'empathie en plus des soins à apporter aux genoux d'Olivier et tendons de Paul.

François comprenait cet état d'esprit et tâchait de temporiser quand celui d'Alexis faisait des siennes au point où ladite sagesse s'essoufflait. C'est en marchant côte à côte que les Parisiens de naissance trouvaient leur terrain d'entente, celui des questions primordiales du sens à donner à la Vie, de l'existence d'un dieu, de l'importance et de la différence des religions, de la vie après la mort. Toutes ces questions qui passionnaient le plus vieux mais que désolait la rareté des amateurs.

Entouré de jeunes complices séduits par le défi, François avait marqué le seuil de sa huitième décennie par l'arrivée devant la cathédrale de *Santiago de Compostela* en aussi bonne forme qu'au départ des deux cent quarante kilomètres. Il s'était cependant doté d'un ingrédient dont se prive le sédentaire, l'immobile ou celui qui court en faisant du surplace… le Temps.

Le pas qui convient, impératif garant d'un rythme soutenu où s'efface, jour après jour, les scories accumulées dans les recoins du mental. Vient un moment où le mental se tait pour laisser place au regard des choses simples, l'ombre du marcheur sur les divers sols, un pont, métaphore pour qui sait l'interpréter, une terre battue, l'asphalte, un gué, les pieds chaussés qui s'efforcent de rattraper l'ombre. C'est leur scansion qui met le randonneur en état second donnant accès à la

contemplation du magnifique et émouvant décor des vallées du nord de l'Espagne avant celui, plus exaltant encore, du Soi. S'opère alors une plongée dans les profondeurs de l'être.

Les treize jours de marche de cette édition en Galice, bien que débutés dans une neige inhabituelle d'après les annales locales, avaient été louangés par les amis lors du repas du soir de clôture ponctué de rires dans le restaurant à deux pas de l'appartement loué à Santiago. L'ambiance étant aux anecdotes, la fatigue des trente-quatre ultimes kilomètres aurait le mot de la fin et long serait le sommeil réparateur.

La métaphore du ruisseau 2

> Le ruisseau qui jaillit du sol se pose-t-il la question de sa destinée? Il ne sait pas que la mer l'attend et ne le saura jamais même alors que ses eaux s'y soient fondues. Débute une odyssée à travers les paysages qu'il sera le seul à découvrir selon l'angle de son champ de vision.

À son insu, il sera l'objet d'une loi de la gravité le contraignant à progresser sans variation vers la fin du voyage en défiant les obstacles qui feront mine de lui barrer le chemin. Délicat et fragile filet d'eau à ses débuts, émergeant entre deux cailloux et en bute à l'évaporation, à la soif des bêtes, voire à la stagnation le condamnant à disparaitre, il gonflera peu à peu grâce au ravinement provoqué par les pluies mouillant la terre à proximité de ses berges.

Plus rien ne devrait l'arrêter, pas davantage l'éboulis formant barrage dont sa nature se moquera, qui lui fera emprunter des chemins de contournement. La gravité, immuable dans sa puissance tranquille, amènera son tributaire devenu rivière à se poser les premières questions sur sa propre existence : Je suis qui? Viens d'où? Vais où?, chaque fois selon un postulat personnel voulant qu'il soit seul à en décider.

Une dose de réflexion lui sera indispensable afin d'atteindre la distanciation sans laquelle l'objectivité n'est que vain mot. Somnolentes et ignorant la soumission à une croissante inclinaison, les eaux s'impatientent de parvenir au but qu'elles ne sauraient définir, la métamorphose en fleuve s'étant opérée sans qu'il n'y paraisse. Les rives se sont éloignées, le panorama est devenu flou et on y circule sur sa surface. Peu importe, le Fleuve, au majestueux Ego, s'avance, triomphant, saluant au passage les eaux subalternes venues enfler la pleine mesure de l'idée qu'il a de soi.

Ses bords devenus imperceptibles, sans repères ni sensation de couler, de vivre, une puissante émotion l'assaille dans le tréfonds de ses illusions. La notion d'identité n'ayant plus d'emprise, il est trop tard pour faire marche arrière, à contrecourant, pour réfléchir en amont sur son rapport au destin afin d'avoir ne serait-ce que l'illusion de s'en croire le maitre. Une fois révolu la réflexion, le voilà condamné à la nourrir et l'approfondir jusqu'à murissement. L'humilité aurait-

elle prévalu sur l'orgueil que le ruisseau aurait davantage profité du paysage sillonné durant le parcours le menant à cette mer de questions irrésolues.

La vie humaine obéit à la logique d'un ruisseau, ne sachant ni d'où sourd son énergie vitale, le sens de son itinéraire ou la durée du parcours avant la fin annoncée. Ce qui la différencie du sujet de la métaphore, lézardant à travers campagnes et plaines, est la conviction de se prétendre la maitresse de sa destinée jusqu'à un terme inconnu du ruisseau fondu dans l'océan, l'être humain étant redevenu esprit en oubliant avoir été humble ruisseau.

Naissance **3**

Dorénavant, ce garçon s'appellerait François, un pseudonyme propre à dissimuler son identité dans l'entreprise de raconter une vie d'un commun remarquable comme si le commun pouvait l'être. Et pourtant, une vie ordinaire le pouvait si elle réussissait à se condenser par des mots sélectionnés dans la salle d'attente de la mémoire. Le risque de prétention était réel à penser que la sienne lui parût digne d'y investir l'effort de voir émerger l'œuvre d'art si, à la naissance, les fées étaient bien au rendez-vous autour du berceau.

Né au lendemain d'un conflit mondial désastreux, à Paris comme sa mère, le père, dans la Touraine des châteaux et de la langue sans accent, l'écho des bombardements estompé, François ferait son entrée dans un monde qu'on voulait croire redevenu civilisé, la paix rendant au ciel sa couleur bleue des jours d'antan. Sans s'étonner, l'enfant de cinq ans et demi ne serait pas consulté lorsque la question de s'installer sous d'autres latitudes se poserait. La Nation voyait la génération montante s'éloigner d'une patrie exsangue devant le retour au pouvoir d'une

mentalité passéiste, aspirant plutôt à un horizon plus vaste en nature et en possibilités de se réaliser.

À l'écart, dans un coin de la chambre où reposait son berceau, un vieillard dissimulé sous sa bure l'observait en interprétant ses balbutiements : *Pourquoi suis-je né? Ici? De ces parents-là?* S'ignorant de l'an 1 de la cuvée des bébéboumeurs, il apprendrait à éviter de s'en vanter.

Reliée à trois générations d'ascendants, Paulette, sa mère, s'emploierait, sur le tard de la vie, à rédiger les faits marquants de son existence, motivée par l'apparition d'arrière-petits-enfants qui auraient, un jour, l'envie de connaître l'origine des aïeux. La vie à Paris durant les années noires de l'occupation allemande où la préoccupation de chacun, sinon d'aucuns qui savaient y faire, était de se coucher le ventre occupé à compter les calories, ne prêtait pas à savoir comment les voisins se débrouillaient et encore moins à imaginer le sort des victimes de la philosophie arienne du Nazisme derrière les murs barbelés des camps de concentration, les faits d'armes de la Résistance aux égoïsmes qu'exacerbent les moments d'une vie où l'être humain ne peut compter sur les ressources nécessaires pour laisser s'exprimer l'Esprit plutôt que l'Ego.

Un moment dramatique resterait frappé au fer rouge dans la mémoire de Paulette. Elle voyait le vieux soldat allemand, qui n'aurait fait de mal à personne, affecté au petit carrefour de la rue des Archives et que tous les gens du quartier saluaient en faisant fi de son costume élimé typique du manque d'effectifs de l'armée de son pays en déroute qui ne pouvait plus compter que sur les jeunes ou vieux pour sauver les apparences, un pauvre bougre qui savait l'insensée guerre terminée et priait pour être renvoyé auprès des siens… et qui, ce jour-là, qui n'aurait pas dû être, n'eut pas le moindre des égards du destin pour voir arriver dans le dos la balle du résistant qui venait de déboucher sur la place à la recherche de cibles couleur kaki et trop heureux d'en apercevoir une avant d'être lui, dans le viseur ennemi. Paulette en pleurs, les témoins interloqués saisis d'épouvante en voyant s'écouler le sang de la vengeance versé par un cœur d'adolescent contaminé par la haine de l'ennemi sans le garde-fou apte à permettre un espace de liberté à l'amour et à la raison qui doivent s'imposer entre êtres humains.

L'Ego, ennemi privé numéro un.

La guerre n'étant plus qu'un effroyable souvenir, Laure, mère de Paulette, serait, par tradition, invitée à devenir la marraine du petit. Surnommée Minouche, c'était une dame vieille France, affable, dont il aurait voulu se rapprocher s'il n'y avait eu, sur une longue période, une différence de continents entre eux. Venue au Québec afin de s'occuper des enfants des autres, elle retournerait mourir sur son sol natal comme le fait la majorité des immigrants une fois venu le temps d'y songer.

Un jour qu'il lui rendait visite dans sa retraite solognote, il provoqua, malgré lui, un petit scandale dans la commune en allant se pavaner affublé d'une djellaba et d'un turban dont il venait d'apprendre l'art du nouement par un copain juif marocain. Les reproches n'avaient pas tardé, la voix teintée d'acrimonie de sa grand-mère le décontenançant tout à fait, lui qui la découvrait

xénophobe et capable de colère. Ce ne serait pas la seule de la famille à souffrir de cette anomalie de l'âme, ses oncles paternels, Jacques et Pierre, et leur mère, Loumine, en ayant contre leur propre pays jugé trop à gauche au point de finir leur vie en Belgique. Cet état de fait serait l'une des raisons motivant Robert, l'aîné, futur père de François et des suivants, de maintenir un océan entre eux.

Jacques et Pierre avaient entrepris une carrière de duettistes qui les avait menés au Québec, carrière qui avait tourné court, chacun s'orientant vers, l'un, le dessin caricatural, et l'autre, le Grand nord. Rejoints par la Loumine, leur présence au Canada n'avait pas été sans influencer leur ainé et la belle-sœur quant au choix du pays qui les accueillerait alors qu'eux allaient vite retourner d'où ils étaient venus.

Des années plus tard, tandis que François gagnerait sa vie comme chauffeur au service de festivals ou de personnalités divers, il profiterait de se trouver seul avec monsieur Aznavour, dans le véhicule de fonction, pour lui demander s'il se souvenait du duo Marc et Denis, pseudonymes de ses oncles, qu'il avait fréquenté au début des années cinquante. L'artiste répondit par l'affirmative avant que son gérant n'entrât à son tour mettant fin à la possibilité d'en savoir davantage. Le gérant, Arménien comme son protégé quoiqu'encore plus petit, faisait sourire le chauffeur en présence d'un parfait exemple du complexe de Napoléon chez le chanteur.

Outre la publication de dessins humoristiques, Jacques, le benjamin, laisserait un cousin à François qui n'avait compté que sur Carole, nièce de sa mère, pour parler de cousinage; Marc, anglophone de l'Ontario issu d'une belle histoire d'amour mise en péril puis à mort par les beaux-parents qui ne voyaient pas d'un bon œil l'union de leur fille avec un artiste, pas moins qu'un vanupied venu de France.

Séparée par le temps et une mer immense, l'aile québécoise de la famille dut s'adapter à la culture du pays en maintenant le socle de la sienne, l'adaptation constituant l'antidote à la nostalgie du pays. Aux lendemains de la guerre et de sa dévastation, une vague de jeunes gens déferlerait dans les pays neufs à la recherche de frontières vierges leur permettant d'aller au-devant de leurs rêves : Australie, Nouvelle-Zélande, États-Unis et, en particulier, Canada, ces pays ayant en commun la langue anglaise. Au Québec de l'époque, province à majorité francophone, l'anglais était la langue dominante, langue de l'industrie, du commerce et de l'affichage, le français, cantonné dans les campagnes, là où la religion avait la dragée haute sur la paysannerie dont l'ignorance entretenue n'avait d'égal que la ferveur chrétienne.

Privées de statut légal, les femmes n'avaient qu'à enfanter tel que le leur intimait le curé du village du haut de la chaire, la non observance soumise à l'opprobre général à valeur d'excommunication. Si bien que les nouveaux amis habitant la grande demeure voisine que se feront les enfants établis avant longtemps dans le village de Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds, étaient au nombre de vingt-deux. Dans la plupart des cas, le dernier accouchement achevait la pauvre mère, relayée par l'aînée des filles qui se chargerait de l'élevage de la troupe en sacrifiant tout rêve de fonder sa propre famille.

En France 4

François n'avait que peu de souvenirs de ses cinq premières années en France dont certains rapportés par des témoins, par exemple celui de trouver le moyen sûr de se payer des tours de manège à l'œil en se cachant au fond de la voiturette chaque fois qu'approchait la longue queue de la souris accrochée au plafond que tout enfant normal devait attraper pour se voir accorder un tour de plus… à l'amusement du préposé qui en redemandait.

Une autre anecdote, rappelée en souriant, s'était passée durant des vacances au bord de l'Atlantique. Le petit François de quatre ans ayant escaladé l'échelle de la glissoire, refusait mordicus d'en redescendre malgré les appels pressants du père, allant jusqu'à ôter son maillot pour le lui lancer à la figure au grand plaisir des témoins.

Un jour, au jardin d'enfant, on vint le chercher durant la sieste. De ça, il en garde une trace. La jardinière bien aimée lui offrit un cube de sucre en s'efforçant de sourire derrière les larmes. Trop jeune pour comprendre, il ne la reverrait plus. Le destin de la famille l'amènerait au-delà des mers et il ne retournerait dans le pays qui l'avait vu naître que dix-sept ans plus tard. Le seul gout amer fut lié au manque d'espace dans les bagages pour emporter son petit vélo initiatique.

Ce n'est que plus tard que François apprendrait de la bouche de sa mère, nonagénaire, que c'est un rêve de prime jeunesse qui avait fait pencher la balance dans le choix du pays où la famille songerait à un nouveau terreau dans lequel s'enraciner. Déjà férue d'Histoire pour ses sept ans, la petite Paulette à lunettes digérait mal l'abandon des colons Français, isolés dans les vastes espaces blancs et froids de la Nouvelle-France, par le roi Louis le Quatorzième pour des prétextes jugés intenables. C'était ni plus ni moins laisser tomber des membres de sa propre famille; comment avait-il osé? L'Histoire retiendrait la trahison royale sans aller jusqu'à supposer qu'elle contenait le ferment d'une révolution annoncée qui mettrait fin, justement, à sa propre famille. Juste retour des choses.

C'est grâce à l'emploi de Robert à Air France que ses parents, sa sœur, Véronique, et son frère, Jacques, purent envisager d'émigrer au Canada, le voyage s'effectuant dans un Super Constellation, un aéronef d'une rare élégance dont deux exemplaires pourraient entrer dans le plus gros des Airbus. Le vol de nuit était long, le petit Jacques de trois ans dormant dans le filet à bagages, et il fallait compter sur une escale à Gander, Terre Neuve, pour le plein de carburant. Autres temps.

Montréal se développe 5

Montréal se développait autour de son centre économique et de sa montagne, les terrains vagues pris d'assaut par les entrepreneurs. Un premier appartement, rue Crevier, au deuxième, avait la vue sur une rue non encore asphaltée et un ruisseau bordé de grands arbres, de quoi occuper les enfants. Côté pratique, le fabriquant d'avions Canadair, futur Bombardier, situé à trois cents mètres, avait engagé Robert en tant que dessinateur industriel. Quant à l'école anglaise que les enfants fréquenteraient, elle se devait d'être à distance de marche.

Quoique posant le pied au Québec, province francophone, les immigrants arrivaient au Canada, pays anglophone. Quant au système scolaire, il était divisé en commissions confessionnelles, les Anglos, protestants ou neutres, et Francos, catholiques à fond. Ce ne sera qu'en 2005 qu'elles deviendront laïques et linguistiques, la mainmise religieuse déboulonnée après plus d'un siècle et demi d'omnipotence.

Ayant pu constater à quel point l'Église était présente dans la vie de gens peu enclins à la critiquer, les parents de François, réfractaires à cette façon de voir et conscients de l'importance de maitriser la langue majoritaire de l'Amérique du Nord, avaient inscrit leurs enfants à la petite école Parkdale. L'apprentissage de la langue fut rapide qui inclut l'accent pris avant la treizième année, les tissus vocaux perdant par la suite la souplesse requise.

Les oncles, rapatriés, avaient averti les nouveaux arrivants des températures polaires qu'ils auraient à endurer. La première auto de la famille en ferait les frais, la Mercury '47 ne daignant démarrer par froids intenses qu'à la manivelle, l'aîné étant de corvée.

L'appartement luttait contre cet inconfort saisonnier grâce à la fournaise placée au milieu de la salle à manger faisant office de salon. Lors d'un repas en famille, mémorable non pour raison gastronomique, et auquel une sœur et un frère s'étaient ajoutés à la fratrie, un malaise s'était emparé des grandes personnes qui voyaient d'un mauvaise œil le rougeoiement du tuyau de la fournaise, la créosote s'étant mise à participer au réchauffement de la pièce. L'arrivée des pompiers n'empêcha pas Jacques de poursuivre le dîner, sous le regard ébahi des sauveurs, pendant que tous les torchons trempés du logis contribuaient en jouant les cataplasmes sur le coup de chaleur du pauvre tuyau.

Tout comme chez les chiens, les enfants approchent d'autres enfants en les reniflant, les jaugeant afin de savoir s'ils sont dignes de partager leur quotidien en matière d'aventures au bord du ruisseau ou perchés dans l'arbre qui le surplombe. L'un d'eux, plus vieux de deux ans et donc trop âgé pour François, portait un nom à consonance anglaise, Laddy Bowvair, qui s'avéra être, une fois révélée la mystification, tout à fait canadienne française, Laurent Boivert; l'anglicisation de la population francophone rappelait l'inquiétante réalité des cinq millions de francophones entourés, voire encerclés, par plus de trois cent millions d'anglophones, dont quelques centaines de milliers dans la province, tous unilingues.

Ézéchiel 6

François venait à peine d'avoir six ans qu'il s'était retrouvé devant le père, l'avait contemplé de pied en cap et interrogé.

- T'es grand, Papa; comment tu fais pour pas tomber?

Mot d'enfant dont les grandes personnes sont friandes et logique imparable pour un cerveau en développement ayant déjà saisi l'importance de l'équilibre en tant que l'une des lois fondamentales de la physique, sans devenir physicien pour autant.

Ce soir-là, un homme sans âge apparut au pied de son lit alors que ses parents venaient de quitter la chambre après vœux de nuit paisible et câlins réconfortants. Sans éprouver la moindre frayeur, il l'entendit parler d'une voix le ramenant à sa naissance, une voix si douce qu'elle tenait du murmure. Bien qu'il n'ait eu aucun souvenir des paroles, c'est le timbre qui lui resterait en mémoire jusque dans le pays des rêves. L'Étranger s'était déjà penché sur son berceau et ferait partie de sa croissance dans les moments où la sagesse de celui qui portait le nom ancien d'Ézéchiel pouvait se révéler d'une précieuse lumière.

Pour la première étape de l'existence de l'enfant, le vieil homme faisait confiance à la générosité de coeur des parents. Étonnamment, ni sœur ni frère ne seraient invités dans le secret.

Peu importât que l'enfant n'ait été en âge de saisir le sens des mots, la mission du vieil homme était de transmettre.

La transmission de la réflexion favorise l'évolution de la pensée

Les oreilles immatures sauraient entendre, sinon comprendre, et le cerveau en éveil, conserver l'essentiel de la révélation:

- Mon petit, l'Esprit que je suis s'adresse à Celui que tu es. Le privilège de t'incarner pour l'expérience d'une Vie parmi tes semblables n'arrivera qu'une fois… ne passe pas à côté. À ton réveil, tu auras oublié un état de l'Esprit qui ne saurait se retrouver qu'en renaissant à toi-même si ta conscience évolue dans la sérénité.

Ce qui se ferait avec un temps qu'il apprendrait être son bien le plus précieux.

La conscience fait de la Vie un projet

Bien élevé, le petit François s'efforçait de le démontrer auprès de sa mère quand l'occasion se présentait. Un certain matin, debout sur une chaise rapprochée du lavabo, alors qu'il essuyait, concentré, les assiettes qu'elle lui tendait, il ressentit au-dessus de la tête la présence d'une auréole. S'étant empressé de révéler la singulière sensation, on lui sourit sans malice tout en maintenant le rythme de son activité.

De nature généreuse, la conséquence de ses actes pouvait l'étonner si les gardiens de la paix étaient impliqués. Croyant bien faire, il s'était employé à vider une boîte à journaux, qui à l'époque n'étaient pas sous clé, pour vendre, de porte à porte, les quotidiens avec l'évidente intention de glisser le fruit de son geste dans la fente de la boîte destinée à cet effet. Escorté par des agents, sourire en coin, l'enfant fut remis entre les mains de sa génitrice dont le sien, de sourire, se teintait d'une certaine gêne.

À l'école, François apprendrait une foule de données dont celle de dessiner le drapeau d'Angleterre ou chanter son hymne nationale, le Canada n'ayant pas jugé opportun de se préoccuper de l'un ou de l'autre.

Il y a des signes qui ne trompent pas. Lors d'une classe de rédaction, on fit peu de cas lorsqu'il rendit sa copie de deux pages à la maîtresse, plutôt que la demie demandée, sur un sujet qui devait l'inspiré pour arriver à créer des personnages à partir d'une corde à linge dont les différents éléments prenaient vie la nuit.

Carcasse et étymologie **7**

L'observateur avisé aurait parié sur l'orientation littéraire du petit François.

François avait par ailleurs un grand intérêt pour l'archéologie, de ce qui se cache derrière l'apparition ou l'apparence. En extrapolant, lui qui se serait vu pratiquer la profession de psychologue, trouvera plus intéressant ce qui, en amont, fait poser un geste jugé contraire aux bonnes mœurs à un individu plutôt que d'en rester à la surface réactionnelle de la peine à lui infliger. Tout est dans le tout, aurait affirmé un certain Ézéchiel, ce à quoi le créateur de la citation, l'humoriste Pierre Dac, aurait ajouté… *et réciproquement*.

Ayant intégré le système scolaire francophone, un enseignant en musique allait l'étreindre contre son émotion. Ayant à comparer deux notes posées sur une commune ligne de deux portées distinctes avec des clés dissemblables, l'une en Fa, l'autre en Ré, chaque élève avait eu à dire si elles étaient la même note ou non, petit truc de tout professeur voulant s'assurer que les oreilles qui entendent comprennent. À partir des premiers qui s'imitèrent de peur du ridicule, toute la classe tomba dans le piège sauf l'élève du milieu. François se retrouva devant ses camarades sous les éloges et dans les bras du maître.

Autonomie de caractère.

Zizi et furoncles 8

Certaines expériences sont plus marquantes que d'autres à l'âge où les impacts ne concernent pas que l'aspect physique. Le pauvre François en ferait les frais qui, par une manœuvre inappropriée, se pinça le prépuce en faisant coulisser la fermeture de ses culottes courtes, l'obligeant d'endurer la douleur persistante en classe avec une pression urétrale qui ne pouvait que s'intensifier, la concentration à ce que racontait l'institutrice devenue pour le moins aléatoire.

Le retour à la maison s'annonçait pénible parmi les copains au pas trop lent à son goût, aucun d'eux ne devinant son infortune, le contraire ayant été prétexte à moqueries bon enfant. Le pire allait se produire entre les mains expertes d'une mère certes aux petits soins mais résignée à voir son petit éploré en pâtir, un sentiment incompatible avec son noble rôle. Le cri déchirant fit écho au brusque coup de traction dans la chair tendre de l'attribut mâle dont le dépositaire n'aurait pu imaginer le potentiel de supplice que présentait si petite inutilité hormis pour se vider le trop plein.

La découverte de la souffrance n'en était qu'à ses balbutiements, l'enveloppe corporelle se révélant sujette à d'insidieuses attaques. Il serait une fois de plus contraint de baisser ses culottes devant sa mère, apitoyée, afin de traiter au mieux le potager de furoncles qui s'était installé entre hanche et fesse. Les prochains après-midi, au retour de l'école, le monstre attendait sa victime, couteau entre les dents et feu dans les yeux, prêt à charcuter un fils incrédule devant la sérénité de sa génitrice en pareil drame.

Une fois déculotté, et penché, la honte, on ramollissait les chairs avec un coton imbibé d'eau non pas chaude, brûlante. Premier cri, comme à la naissance. Cette fois-ci on croirait mourir. Il fallait reconnaître qu'après cette initiation à la douleur, la seconde apposition du coton scélérat passait mieux, la peau devenant peu à peu insensible quoique le sourire demeurât une lubie de l'esprit chez le martyrisé.

Comment le corps peut-il autant suppurer, semblait se lire dans le regard étonné de l'infirmière en résidence. Pourquoi moi, lui aurait répondu celui qu'elle manipulait avec les égards dus à cette partie intime de sa personne. La manœuvre terminée et le vêtement replacé, le goûter eut tôt fait de chasser tout ressentiment à l'endroit de cette dame dénuée de la moindre commisération soudain redevenue la maman attentionnée lui servant lait au chocolat et tartine de confiture. Hauts et bas d'une existence en une heure.

Immigrants à Saint-Laurent 9

Prétexte à découvertes, l'arrivée en ce nouveau lieu offrait aux jeunes immigrants l'occasion de renouveler les émotions reliées à l'environnement et à son rapport à l'individu qui peut définir la culture. Poussés par la curiosité, Véronique et François partaient courir le quartier en quête d'un code à déchiffrer afin d'amorcer l'intégration à la nouvelle réalité.

Désormais sur une autre planète, ce qu'ils observaient pouvait surprendre sans remettre en question des us qui devaient sans doute constituer la norme. Par exemple de croiser un enfant, assis sur des marches donnant sur le trottoir, les jambes écartées en train de jouer avec son pénis. Curieuses mœurs. Afin de ne pas se faire remarquer, les petits Français, ignorant le vernaculaire, s'évertuaient à simuler l'anglais à l'approche d'un adulte, amphigouri se terminant par un fou rire dans le dos de la victime dupée. Peut-être fut-ce là la première véritable manifestation du talent de Véronique pour la scène et, par conséquent, son frère, premier spectateur.

Chemin faisant, on aboutirait au premier centre commercial au pays, *Norgate*, simple union de commerces et magasins alignés en équerre sur une place de stationnement remplaçant celle du village non prévue dans les plans du nouveau quartier. Là se retrouveraient dorénavant les habitants du coin faute de mieux. Il fallait reconnaître le côté pratique de cette approche révolutionnaire de faire ses achats, chacun trouvant tout ou presque à distance de marche du véhicule garé.

Ce jour-là, les deux jeunes promeneurs participaient avec d'autres enfants accourus, dans la joie et une confusion prévisible, au ramassage de boules de gomme à un sou pièce échappées d'un distributeur en verre soudain éclaté. N'avoir qu'à se pencher pour récupérer des bonbons équivalait bien à pareille illusion avec l'argent qu'on n'avait qu'à ramasser dans la rue chez les nouveaux arrivants en cette Amérique des mirages.

Des incidents plus contrariants recadreraient néanmoins le quotidien dont celui que vécut l'ainé tenant la main maternelle à l'approche de l'appartement. Survint soudain un caillou de taille respectable projeté depuis l'autre côté de la rue et ne trouvant rien de mieux que de s'écraser sur le crane du pauvre innocent. Le coupable avait pris les jambes à son cou tandis que la mère, catastrophée, tâchait d'éponger la cataracte de sang. Nul besoin d'alerter les autorités médicales, François bénéficiant d'une tête dure.

Maman Paulette s'identifierait à ce traumatisme au point d'en faire davantage pour lui à la prochaine occasion. Revenant d'une réunion de louveteaux par un vent décrit aux nouvelles du lendemain comme celui de la queue d'un ouragan, François avait dû s'agripper aux poteaux électriques pour ne pas être emporté. Rassurée de voir son garçon de huit ans sain et sauf, la cuisinière lui préparerait son mets préféré sans songer qu'il ne devait y avoir de frites que pour un jeune estomac plutôt que pour quatre. Pour cette généreuse étourderie, elle reçut un sourire quatre fois plus intense… la bouche pleine.

Des parents visionnaires 10

La notion de locataire n'était pas inscrite dans les gènes de Robert qui aurait trouvé aberrant que l'on pût envoyer un chèque mensuel à son propriétaire plutôt que d'investir les sommes dans une propriété à soi. Rongeant son frein depuis l'arrivée de la petite famille au Québec, c'est pour s'assurer du bien-être des siens qu'il s'était fait engager chez Canadair.

La scolarité avait posé un dilemme car il n'était pas question qu'on embrigadât les enfants dans la pensée rétrograde que les ondes hertziennes révélaient chaque jour. La stratégique décision parentale les verrait plutôt s'initier à la langue et à la culture de l'autre des deux solitudes,

correspondant à la leur. Certes, en sortant du système, les trois ainés étaient devenus de parfaits bilingues, sachant entonner l'hymne national britannique, main sur le cœur. Sans doute, les ferments pour devenir de fervents souverainistes.

Penser libère

Avec les années et les moyens financiers assurés, on se mit à la recherche d'un enracinement loin de la ville. Ce fut en se promenant dans la campagne de l'ouest de l'île que le jeune couple traversa le charmant village de Sainte-Geneviève planté au bord de la rivière des Prairies et entouré de terres réservées à l'agriculture et au bétail. Trônaient en son centre trois éléments rappelant la primauté de la religion : l'église, remarquable monument historique ceint d'un vieux cimetière caractérisé par un calvaire avec figurants grandeur nature; l'inséparable presbytère; et enfin, l'imposant scolasticat, haut lieu de l'enseignement sacerdotal.

C'est là que serait trouvée la perle rare, la promesse d'achat aussitôt parafée. La maison, à revêtement imitation brique et toit pentu noir, venait avec un terrain de bonne grandeur sur lequel empiétait une grange faite de larges planches que Robert voyait déjà démolie. La jeunesse la prendrait aussitôt d'assaut pour l'adopter comme terrain de jeu de prédilection. Prétextant des questions de sécurité et sans consultation avec les individus concernés, bel exemple de démocratie, le bâtiment fut jeté à terre devant de jeunes critiques impuissants. Un jardin serait planté sur le carré devenu vacant qui ne devait pas servir de terrain de jeu. Qu'à cela ne tienne, l'espace alentour en deviendrait un qui ne manquerait pas d'amis, à commencer par les voisins, pour s'en approprier comme d'un royaume libre de grandes personnes.

De part et d'autre, les maisonnées voisines ne comptaient pas moins de vingt-cinq descendants, de quoi trouver son bonheur parmi celles et ceux de sa génération. Les ruelles sont à la ville ce que les sentiers sont à la campagne, à la différence près qu'on ne croise pas souvent de couleuvre, mouffette ou carpe en longeant les murs de garages. On avait vu, lors de certaines crues printanières, de grosses carpes traverser les rues proches de la rivière. La remonte de ces poissons pour frayer constituait une activité fort attendue pour la franche rigolade provoquée, chacun y allant de son moyen de les chasser à travers champ inondé, harpon et lance improvisés. De mémoire d'enfant, jamais mal ne fut fait aux pauvres bêtes affolées louvoyant entre deux eaux, nageoires au vent … et bottes gorgées d'eau.

La rivière elle aussi savait procurer des frissons à celles et ceux qui avaient le gout de l'aventure. Pour quiconque était doté de l'art de la rêvasserie porté à certains sommets, il n'y avait qu'à se pencher par-dessus le parapet du pont reliant le village à l'île Bizard pour partir au loin en se concentrant sur l'écoulement de l'eau à ses pieds. La débâcle se prêtait encore mieux à cet exercice car les blocs de glace entrainés par le courant se faisaient massacrer par la proue du navire viking sur lequel on était embarqué.

Les cours privés **11**

L'une des premières conséquences du déménagement vers le petit village de Sainte-Geneviève fut de contraindre les frères et sœurs de changer de système scolaire, passant de l'anglais au français, ce qui imposait une correction linguistique majeure. Car si leur langue maternelle parlée allait de soi, l'écrite laissait à désirer. Une copie de dictée du petit François revenait maculée de relevés d'erreurs plus nombreuses qu'elle comportait de mots, de quoi complexer le pauvre garçon. Voulant lui éviter cette tare pouvant entrainer des complications, le Frère des Écoles chrétiennes responsable de la qualité de sa langue demeurait avec plaisir en classe à la fin des cours pour la noble cause en l'installant sur ses genoux, la tête du saint homme à un jet de centimètres de la sienne en incluant une haleine ignorant les vertus du dentifrice. L'art d'apprendre avec diligence.

S'il n'y eut lieu de malentendu quant à la position ambiguë de l'adulte face à l'enfant, ce que plus tard on coifferait du terme de gestuelle non sollicitée, de déplacée, il se passait, dans les coulisses de la planète de l'Église de Rome, des actions déplorables sous une dominante pédérastique due à une faille conséquente à une décision malvenue et dénuée de toute psychologie lorsqu'en 1123, au premier Concile de Latran appelé par le pape Calixte ll, apparut l'obligation de célibat faite aux prêtres. Cette aberration, confirmée par le deuxième Concile de 1139 sous le pontificat du Pape Innocent II, pseudonyme approprié, prêterait le flanc à une adéquation entre la privation d'une vie sexuelle normale assurée par le mariage sous l'égide du sentiment de l'amour perpétué par la descendance, et les abus du pouvoir ecclésial sur les enfants de ses ouailles suite à cette rupture imposée à des hommes contraints de retenir tout au long de leur sacerdoce des pulsions sexuelles qu'une compagne se serait fait une joie de satisfaire.

Sous ce régime absurde qui aura poussé tant d'êtres à souffrir de contradictions morales au fond de leur cellule et sous l'œil désolé d'un martyre de la croix qui n'en demandait pas tant de l'Église fondée en son nom, les victimes, qui n'avaient su séduire les nonnes dévouées à leur service presbytéral, feraient des victimes à leur tour en se rassasiant sur d'innocentes créatures enfermées dans un secret infernal sans possibilité de rédemption si les parents au courant se muraient dans un silence tout aussi infernal.

Ici intervient le jugement, la trop facile panacée pour couper court toute réflexion pouvant conduire à s'identifier à la souffrance d'autrui, d'autant plus souffrante qu'imposée par un système inhumain et transmettant la souffrance à l'innocente jeunesse. D'innombrables gens d'Église ont fait souffrir quantité de victimes suite à un flagrant manque de jugement basé entre autre sur des considérations économiques liées à la question de l'héritage. C'est une situation

qu'ignorent les bienpensants de cette aire de libération apparente des consciences qui se donnent le droit de juger les fautifs aussi innocents que les victimes.

Si l'Église catholique n'était pas aussi réfractaire à l'idée d'évoluer, signe de conscience et de maturité, il y a longtemps qu'une partie congrue de la moitié de l'humanité y serait représentée alors que l'autre partie serait devenue complice maritale de prêtres ravis du déblocage des esprits ayant refusé jusque-là de suivre l'exemple de leurs confrères et soeurs de religions ayant amorcé de nécessaires prises de conscience, excluant jusqu'à ce jour la plupart des religions monothéistes.

La conscience fait évoluer, son absence, stagner.

Lac Macdonald 12

Dès sa dixième année, celle de la découverte de la vie à la campagne, les vacances d'été se passeraient au bord du lac Macdonald, grande étendue d'eau au nord de la ville de Lachute à laquelle on accédait par une route unique traversant une magnifique vallée secrète. La petite famille s'installait pour quinze jours de bonheur dans un hôtel à flanc de montagne construit en bois par le père des deux sœurs qui le tenaient en accueillant leurs hôtes avec un sourire engageant.

Ce rituel durerait des années jusqu'à ce que le vieil hôtel, devenu vétuste et hors norme sécuritaire, soit condamné. À l'arrivée, les chambres étaient distribuées, François préférant celle de la tourelle si elle était libre. Depuis ses fenêtres se découvrait le lac en contrebas à travers la ramure d'érables et de bouleaux. Peut-être sa fascination pour les tourelles datait-t-elle de cette époque. Il en imaginerait partout, se serait voulu architecte pour les imposer, rêvait de visiter le village médiéval italien de San Geminiani où les commerçants fortunés se faisaient adjoindre une tourelle à leur demeure chaque fois plus haute que celle du voisin afin de bien démontrer leur prédominance.

Dépourvu de ce genre d'ego, François aimait l'idée de surplomber le paysage immédiat afin d'apercevoir l'au-delà, la tempête de neige trois heures avant qu'elle ne s'abatte, l'aube sans pour autant se priver du crépuscule. Cette quasi obsession l'amènerait à concevoir le tournage d'un court film en plan séquence de 360 degrés depuis le sommet du plus haut hôtel de la vieille Capitale ayant les saisons comme thème. L'idée de s'élever afin de mieux contempler et de recul pour mieux comprendre l'environnement et l'activité humaine qui s'y déroule.

De vieux amis français avaient révélé le paisible endroit de villégiature qui voyait revenir d'année en année des familles ou retraités avides de retrouver les joies simples d'une vie au milieu d'une nature généreuse et du bien-être qu'elle suscitait. Les belles journées se succédaient qu'il fallait combler sans que les activités ne manquassent. L'une d'elles allait imprégner un aspect particulier

du regard moral de l'enfant. Avec ses frères et sœurs, François traversait le lac dans l'une des barques réservées à la clientèle pour accoster sur la rive d'en face où la famille passerait le plus clair de la journée sur une plage déserte fin seuls à jouer, se baigner, lire, somnoler et pique-niquer dans le plus simple appareil.

Depuis, il ne manquait pas l'occasion d'offrir la surface intégrale de la peau aux rayons du soleil quand bien même se trouvait-il seul ainsi entre amis. Un regard de travers d'autrui ricochait sur son bronzage sans laisser de trace hormis celle de sa désolation de se rendre compte du nombre de ses congénères se privant de jouir de l'acte d'amour avec l'eau tiède d'un lac ou la douceur d'une brise chaude de l'été. Porter des vêtements sans nécessité dans des conditions de chaleur et de solitude équivalait à actionner le clignotant du véhicule alors que personne ne suit.

Le repas du soir, pris dans la salle à manger sur de petites tables aux nappes carrelées de rouge et blanc, fleurait bon la cuisine faite par les patronnes à partir des produits du jardin ou des animaux de la ferme. Les mains propres, bien peignées, la chemise rentrée, les enfants descendaient de l'étage en rang serré, l'escalier couinant au passage, pour retrouver leurs places attitrées et se nouer la serviette autour du cou.

Un joyeux appétit se lisait sur chaque visage et il n'était pas rare qu'une seconde louchée de soupe fut servie. Le poulet, encore inconscient le matin de perdre la tête l'après-midi, ferait les délices des jeunes convives qui se chamailleraient pour obtenir l'os chanceux, François plutôt préoccupé de ronger la carcasse qui lui était réservée. Quant au dessert, l'émotion était palpable à l'apparition de la tarte fraise et rhubarbe ou du gâteau tout juste sorti du fourneau. L'ambiance de total bonheur s'immisçait à leur insu dans la mémoire des privilégiés présents. C'est sans étonnement qu'il y aurait récidive des années durant.

C'est toutefois au retour d'un séjour autrement réussi qu'une fausse-note entacherait la perfection des vacances. Dans l'auto qui ramenait la petite famille à la grande ville, le pauvre François agonisait derrière une silencieuse grimace. Dans ses intestins se produisait un cataclysme, le grondement d'un volcan, et, d'après la mère infirmière à ses heures, l'évident effet d'une constipation faute de s'être retenu indument en faveur d'un jeu extérieur devenu prioritaire sur l'envie croissant de courir derrière un buisson si on n'envisageait pas de monter jusqu'à l'étage de la tourelle.

C'est une fois enfin arrivé à bon port qu'une panacée lui serait administrée sous la forme d'une grande tasse de thé chaud, limite tolérable, sans lait ni sucre… infecte! Si le traitement parut efficace pour un déblocage en grand du système colorectal, un dégout définitif pour le thé en résulterait.

La pâtisserie Lemonnier 13

Ce qu'ignoraient encore les enfants installés depuis peu dans leur nouveau logis était ce qu'allait leur fournir comme dot leur camaraderie avec la fratrie de vingt-deux des Lemonnier. Ce ne serait qu'en repérant un raccourci entre l'école et la cuisine à l'heure du repas de mi-journée qu'on ferait l'inattendue découverte. À l'arrière du château de Pierrefonds, copie d'une aile de l'original français, apparut un trésor caché sous la forme d'un gros gâteau au chocolat envisagé par les

jeunes témoins, front collé sur la vitre, devant la chaîne de montage en opération d'une fabrique de pâtisseries. Miam!

La vue rassasiée, il fallait passer au goût. Les enfants des patrons ayant leurs entrées, une tradition s'amorçait qui consoliderait une amitié naissante et ferait entreprendre le repas par le met de la fin. Famille emblématique de ce que les historiens, ethnologues et sociologues nommeraient la *Revanche des berceaux*, les parents Lemonnier n'avaient eu de cesse de se plier aux injonctions du clergé.

Ce dernier, fin stratège, usait d'arguments redoutables pour convaincre la population canadienne-française qu'afin d'assurer la survie de la race, il était impératif d'enfanter un maximum de petits Chrétiens de facture catholique pour contrer l'envahissement assuré de leurs cousins tout aussi chrétiens mais réformés et apostats, vils Protestants. Au bout du dix-huitième accouchement, de jumeaux entre autres, la poule pondeuse, à bout de force, tira sa révérence.

La malédiction ne s'arrêterait pas là. Dirigée par un patriarche plongé dans ses fourneaux et étouffant peu à peu sous les factures, l'entreprise familiale périclita avant de faillir. La cause n'impliquerait pas la qualité du produit sinon le manque de contact entre père et enfants, ceux-ci bénéficiant d'un compte ouvert dans les commerces du village sans que le premier ne fût conscient de la ponction lente et régulière qui s'opérait dans son dos. C'est peu après que le misérable irait rejoindre la compagne sacrifiée à l'autel de la race.

L'accent de François 14

Une fois la transition entre ville et campagne accomplie, François aurait droit aux commentaires et remarques de la part de ses camarades de classe car quoi de plus évident à se mettre sous la dent, hormis la couleur de peau, que l'accent du nouveau-venu. À l'époque des faits, Français fraichement débarqués et Canadiens-Français de souche s'accordaient autour d'une commune déviance comportementale, les premiers prétendant s'imposer aux seconds par un complexe de supériorité tandis que leurs hôtes s'en accommodaient par le sentiment d'infériorité approprié. Bien s'entendre mal entre cousins.

François représentait à la perfection la collectivité dont il était issu, qui, à l'opposé de ses deux puînés se pliant d'office aux diktats de la nouvelle réalité, envoyait paître tous ces incultes, analphabètes et autres créoles qui s'exprimaient de si vile façon, en conservant le bel accent de ses chers parents ayant eu la générosité de lui transmettre une manière de parler à l'épreuve de toute critique. Cette conjoncture deviendrait l'exception confirmant la règle en ce qui caractérisait son ciel de naissance dans laquelle l'adaptabilité aux autres semblait inscrite, car le petit François de dix ans se montra tout ce qu'il y avait de plus rigide.

Le temps finirait par aplanir les aspérités propres aux différences perçues à la première rencontre. Une fois le pli donné, l'accent demeurerait. Si bien que depuis, il passera pour un Français au Québec et pour un Québécois dans son pays d'origine. Pour un Canadien, plutôt, les Français ne faisant pas la nuance. François se faisait un malin plaisir de corriger le tir. Cette situation en porte-à-faux avait cependant fini par miner l'hybride culturel qu'il était devenu, ni tout à fait l'un ou l'autre, sa langue teintée de la musicalité caractéristique des abords du Saint-Laurent avec

l'accentuation héritée des bords de Seine. Il mettrait sur la gémellité de son signe la capacité de garder l'esprit à niveau.

Peur nocturne **15**

François avait appris à dominer ses peurs, le processus n'ayant pas été de tout repos. L'une des expériences initiatrices s'était passée la nuit alors que tout le monde dormait et que le fantôme, qui venait de monter l'escalier sans bruit, prenait un malin plaisir à faire couiner la porte chaque fois que l'adolescent d'une douzaine d'années s'apprêtait à se rendormir en croyant que l'intrus du monde parallèle était plutôt allé enquiquiner sa sœur.

À moins d'un retournement de situation, le manège pouvait durer jusqu'à ce qu'on vienne le délivrer un mois plus tard; il fallait que cette macabre valse à deux temps cessât. Et ce fut à cet instant précis que la Peur se mit à trembler. Prenant une bonne respiration, François tendit le bras au-dessus de la tête et alluma pour constater sur le champ la cause de la méprise : le bas de sa robe de chambre, pendue à la porte, était coincé entre lui et le lit. Le spectre profitait de chaque mouvement pour titiller le gène de l'angoisse dans le cerveau de l'enfant enfin soulagé qui se rendormirait sans tarder une fois la leçon tirée de l'évènement voulant qu'une crainte émanât de la tête.

Petite Catherine au destin sévère **16**

La naissance de l'ultime enfant qu'aurait Paulette fut une joie pour le petit trésor qui s'annonçait, boule de sourires et de bonne humeur qui complétait l'harmonie de l'alternance entre frères et sœurs. Trois garçons, trois filles, un ainé et une benjamine; le compte y était et les familles voisines étaient à égalité.

Le Destin ferait en sorte de rappeler à tous que le bonheur se méritait et qu'il pouvait y avoir un prix élevé à payer afin de s'en assurer.

La plante qui pousse droite ne se demande pas s'il lui eut fallu pousser de travers pour connaitre la valeur du bonheur.

À la suite d'une banale chute à l'âge de deux ans, la croissance d'une jambe de la petite cessa au niveau du genou et montra vite des symptômes de malformation résultant en un pli de la jambe qui allait s'accentuer avec les années. À la suite d'une série d'examens, il fut décrété que les croissances de la jambe et de son ligament différaient et que la petite devrait se soumettre à d'intenses exercices d'élongation du membre afin de contrecarrer les effets pervers de la situation.

Ce que la médecine ne comprendrait que plus tard, l'enfant ayant eu à subir un calvaire hospitalier insensé pour son âge, serait qu'à l'origine de son infortune, il s'agissait d'un virus logé au centre de l'articulation du genou, là où le heurt avait eu lieu. Durant des mois, des années, le bout de chou allait endurer ce qui aurait fait pester un adulte.

Bien entourée, elle finirait par échapper au monde hospitalier en ayant muri à l'accéléré, privée d'une partie de l'enfance qui n'avait rien à voir avec son purgatoire mais, en claudiquant un peu, héritant d'une infirmité qui lui collerait à demeure. Il était à souhaiter une technologie chirurgicale à la hauteur de l'espoir. François, qui aimait sa petite sœur d'un amour sans borne, demandait à tous les saints des cieux de descendre sur lui la souffrance inadmissible que la vie imposait à l'innocence. Les prières ne semblaient pas devoir atteindre leurs destinataires et il en fut chagriné.

Comment regarder dans les yeux un enfant qui souffre sans ressentir, des piques acérées dans la poitrine, la culpabilité de celui qui tenait pour naturelle la douceur de vivre? Pour Catherine, la compensation serait la maturité héritée d'une fréquentation soutenue du monde adulte, maturité que les copines de collège, voire plus vieilles, viendraient solliciter lorsque des questions propres à leur génération, et tabous auprès des parents, les préoccupaient. Les deux enfants, Romy et Samuel, que Gilles et elle auraient un jour, profiteraient en particulier de la fine connaissance de la vie qu'aurait acquise leur mère. La benjamine avait de quoi inspirer son entourage. Lu

Sandwichs aux tomates de champ 17

Vers la fin de l'été, à l'heure où le produit du jardin connait son heure de gloire, François se mettait à saliver, une salivation contagieuse auprès de ses camarades. À l'instar du temps des sucres, il y avait celui des tomates, d'énormes tomates gorgées de jus et chauffées au soleil de l'été dans un ciel azur. Assuré de n'avoir rien oublié, du couteau à la salière, on partait en expédition avec le pain tranché, toutes les deux tranches séparées par une généreuse couche de mayonnaise. Le champ visé, dont on ne chercha pas à connaître le propriétaire, se trouvait au-delà de la savane, jachère que des vinaigriers et hautes herbes avaient envahi et à travers lesquelles pouvait à tout instant jaillir un guépard prêt à fondre sur les intrépides aventuriers. Il fallait demeurer sur ses gardes car ne parvenait pas à l'Eldorado qui voulait.

Le but atteint, la cérémonie ne tardait pas, chacun, dans un silence concentré, s'armant de sa lame et partant dans les allées du champ isolé entouré de boisés à la recherche de LA tomate, celle dont on avait rêvé depuis le refus de toucher les insipides importées. La découverte de l'élue donnait lieu à la première émotion, le délicat, voire sensuel détachement de la tige par respectueux dévissement. Puis venait la seconde une fois assis à l'Indienne dans l'herbe, l'olfaction mise à jouissive contribution : découper avec soin le fruit écarlate sans se laisser distraire par des complices prêts à saborder l'opération en se croyant drôles. Il s'agissait ensuite de poser les tranches sur le carré de pain tenu en équilibre sur le genou droit et d'en saler l'œuvre sur laquelle viendrait ensuite se déposer l'autre carré suintant la mayonnaise et patientant sur le genou gauche.

Et là… salive frisant bave, le sandwich immobilisé à deux doigts du nez, les yeux fixés sur la délectation appréhendée, un petit coup d'œil de côté pour constater le partage de la grâce par les témoins, et hop, la plus belle saison de l'année venait d'un seul coup de pénétrer l'ensemble des sens dissimulés jusque-là au fond de soi.

Conversations père et fils **18**

> Le premier terme intellectuel que François entendit de la bouche de son père fut celui de *libre-penseur*, deux mots séparés par un trait d'union comme pour mieux souligner l'attachement des deux concepts de liberté et de pensée. Le mot lui avait trotté dans la tête encore en formation et inapte à saisir la profondeur de l'opinion qu'avait Robert de l'organisation de l'Univers. Elle était assez éveillée pour que l'adolescent veuille en savoir davantage. D'autant que cette idée de penser par soi-même n'était pas dans l'ordre du quotidien chez la population rurale du village et que cette audace morale n'eût pas été bien vue par le curé.

Robert était l'intellectuel de la famille dont s'inspirerait l'ainé qui lui vouerait une tendresse affirmée. Le degré d'identification chez François allait jusqu'au mimétisme inconscient de la calligraphie, ce qui laissait croire à un effet génétique et au père que ce fils le suivrait dans ses pas du professeur qu'il aspirait devenir sans encore se l'avouer.

L'homme personnifiait le professeur dans ce qu'il a de plus perfectionné dans l'art de participer à la croissance morale de la jeunesse, noble profession qu'il épouserait après plusieurs années de cours du soir afin d'y parvenir.

Comme en tout, le phénomène de l'identification a ses limites et François se chargerait de les lui définir. Là-haut, enfermé dans son monde, petite chambre refuge lui permettant de s'évader dans l'immobilité, il avait l'occasionnel contentement d'y recevoir l'homme qui lui avait donné la vie et amené vers la confiance en soi et, plus encore, la conscience.

Confiance et conscience, mamelles du voyage intérieur

La conversation semblait durer des heures tant était riche la direction suivie qui pouvait bifurquer durant le parcours pour atteindre le but précis du sujet abordé. Pas une fois, le père ne se moqua ni ne déprécia une malhabile exposition de pensée du fils qui, se sachant non jugé, ne se privait guère de sortir des chemins habituels de la logique lorsqu'il s'agissait d'abstractions, philosophie ou religion, sans pour autant les sentir dévalorisées.

François aura été son premier élève comme il lui avait dressé la première carte du ciel d'astrologue amateur, les ainés constituant un terreau pratique d'expérimentation en échange de quoi le cobaye en tirait son profit s'il savait y faire.

Au-dessus de la tête de lit, surveillant la quiétude de ses nuits, un crucifix voyait se fendiller l'assise de son pouvoir sur l'esprit crédule de l'adolescent. Jusque-là, chaque soir et sans risquer l'omission de peur de manquer la cadence, François s'agenouillait et priait à une kyrielle de personnages logeant dans un endroit douillet au-delà des nuages. Une fois récitée la sainte nomenclature, il pouvait se glisser sous le drap avec la satisfaction du devoir accompli et le droit de dormir en paix pour celles et ceux vers lesquels il avait dirigé ses pensées. L'exercice devenant fastidieux, l'inconscient s'efforçait de lui proposer diverses voies d'évitement sans vouloir paraître laisser tomber toutes ces entités célestes comptant sur ses intercessions auprès du grand patron pour donner un sens à leur existence.

Le processus dura une quinzaine de nuits agitées du sommeil de l'injuste. Le jour fatidique vint où un dernier regard entre vieux complices précéda la descente de la croix et la mise à la retraite de ce qui n'était plus qu'un objet profane représentant un supplicié mort pour la grande cause humanitaire selon les adeptes de ses enseignements. François estimait avoir assez appris, assez compris pour en être arrivé à un point crucial dans une vie humaine : faire table rase de tout ce que la société avait versé dans l'esprit perméable de l'enfant en matière de croyance.

Il s'agissait d'échafauder sa propre conception de la vie sans plus se laisser envouter par les sirènes de la vérité révélée en conservant les qualités humaines ayant su s'y greffer. À commencer par le précepte christique qui les résumait tous: *Aimez-vous les uns les autres*. En ces quelques mots de voluptueuse injonction, tout était dit et la reconstruction d'une philosophie autonome qu'entreprendrait le jeune objecteur moral s'enracinerait sur leur profonde vérité spirituelle. Il sut que le seul but valable de l'existence, celui qui lui donnait un véritable sens, était l'apprentissage de l'*Amour*.

François venait de trouver la voie, ne restait plus qu'à la suivre sans plus la quitter des yeux de l'âme. Il commencerait par constater que pour savoir aimer l'Autre, il fallait pratiquer ce sentiment par-devers Soi, ce qui était acquis grâce à celui qui irradiait le giron familial depuis sa naissance. Pour la suite de ses jours, toute observation d'ordre philosophique, toute connaissance spirituelle ferait référence à Soi sans attendre de bénédiction d'une quelconque autorité.

Connaître est faire sien

Libre-penseur à son tour, il héritait de son géniteur l'art de vivre sa propre existence. Chaque fois qu'il se retrouvera devant une question touchant le vaste territoire de la conscience du privilège de la Vie, il sourira avant d'y pénétrer, sachant qu'une fois traversée, il en sortira magnifié, le Soi plus près encore de l'Esprit qu'il voulait se croire. Devenu maître de sa pensée, la liberté acquise lui donnait un immense recul relatif aux idéologies dominantes, aux pensées de l'heure et autres diktats d'intégrismes les plus sournois.

Débarrassé des œillères propres au croyant type, du manque de sens critique, voire du déni, il observait avec clairvoyance le jeu de pouvoir sur les esprits que pratiquaient les dominants des hiérarchies ecclésiastiques. S'il s'en amusait, il se désespérait pour ses semblables incapables d'apercevoir les fils qu'on leur avait attachés aux chevilles, aux poignets et, d'abord, au cerveau. C'est sans esprit prosélyte que François donnerait une autre version des faits à celles et ceux dont il capterait l'oreille.

Si son père se destinait à un enseignement de la philosophie qui s'avérerait hors orthodoxie d'approche, lui se contenterait de tirer les conversations ponctuelles aux sujets anodins vers des hauteurs d'où la vue sur la Vie se révélerait plus palpitante pour les interlocuteurs.

Il en viendrait à considérer que la liberté de sa pensée n'était qu'apparente, que la liberté n'était qu'illusion et que l'essentiel en était l'impression, forte au point de s'identifier si bien à la notion vraie qu'on pouvait aisément les confondre.

Que signifierait la Liberté sinon que l'individu serait devenu Esprit? Car la Liberté exclut la matérialité corporelle qui ne peut que se montrer contraignante, un poids à traîner le long de l'existence.

François songeait qu'il lui fallait se contenter de certaines impressions, celle du choix, par exemple, pour vivre sans se faire d'illusions sur la part divine de chacun boursoufflée par l'Ego jusqu'à risquer l'éclatement.

L'Ego est une entrave entre l'Esprit et le Soi.

Livraison des journaux 19

Afin d'économiser les sous que commandait l'achat d'une petite radio à transistors, dernier cri de la modernité chez tout adolescent, François s'était mis à distribuer trois hebdomadaires dans le village. Ne s'agissant pas de quotidiens, il passait aux portes abonnées la précieuse lecture aux impatients d'être au courant des dernières rumeurs de divorce entre le couple vedette de l'heure, la dépression suivant une perte à la roulette par un autre ou encore ce que le ministre de l'agriculture avait sorti comme ânerie la semaine d'avant.

Bien que l'avant-midi ait été avancé, la porte d'entrée de la maison mobile qui s'apprêtait à s'ouvrir révélerait une cliente d'âge mûr, pas plus attirante que ça dans sa fine lingerie, prenant son habituelle pose aguichante appuyée sur le chambranle et attendant, chaque fois, que le jeune homme veuille enfin entrer pour vivre l'inoubliable dans ses bras, en tout cas c'est ce dont François avait fini par se convaincre à considérer la lascivité de l'invitation. Mais à quatorze ans, franchement!

Pour couronner le tout, fier de l'achat de ce petit bijou de radio, il le laissa hors de vue le temps de gonfler son pneu de vélo dans le garage du coin, et il avait disparu! Le premier objet de valeur payé de sa poche, envolé! Première leçon par la négative sur l'attachement au matériel; d'autres suivraient à coup sûr. Ce sentiment d'injustice, de frustration, voire de honte perdurerait à tel point qu'il se serait passé de l'annoncer si ce n'était que tous étaient au courant de cet objet si important dans sa vie et sur lequel on voudrait évidemment des nouvelles.

Le village et les corvées printanières 20

Dans le petit village patrimonial, le temps s'écoulait avec la régularité d'un métronome assoupi. La saison froide s'en étant allée, les odeurs du renouveau printanier excitaient l'imaginaire quand bien même celle de crottes canines libérées de leur gangue de neige ne rappelait en rien le parfum de la rose. À vrai dire, ça ne sentait rien. Les crocus avaient les premiers fait espérer que l'hiver finirait par céder la place. Les omniprésentes rigoles résultant de la fonte feraient passer la botte d'hiver à celle de caoutchouc. La patinoire municipale ne serait bientôt qu'un joyeux souvenir, la mare captive de la bande servant d'occasionnelle halte à quelque mouette égarée.

À la maison, la première des corvées surviendrait lors d'une fin de semaine ensoleillée, en l'occurrence le remplacement des fenêtres d'hiver par des volets que François craignait chaque fois d'avoir à repeindre. Les plus jeunes aideraient la mère à rouvrir la cuisine d'été, une activité

qui comprenait le lavage des grandes vitres, occupation qu'affectionnait l'ainé et qu'on lui cédait volontiers.

Voir la crasse disparaitre devenait une action à valeur ajoutée; ce geste de solidarité familiale comptait en soi avec de plus une portée métaphorique touchant au domaine de l'inconscient : la crasse, en tant qu'élément négatif de la vie, à transformer en positif.

Aux petits gestes, les grandes œuvres

Et quand, des années plus tard, les Terriens auraient pris conscience qu'ils se tiraient dans le pied en empoisonnant leur environnement, le jeune homme n'hésiterait pas à se pencher pour ramasser le moindre objet menaçant de rompre le fragile équilibre de la nature et, par conséquent, de la sienne.

Il y eut, une certaine année, un travail inhabituel et quelque peu risqué pour des non professionnels, père et fils appelés à repeindre le toit d'aluminium dont le degré de pente avait de quoi inquiéter la mère. L'extrémité anglée pour mieux agripper le faite, la vieille échelle en bois allait devoir faire l'affaire; datant de la grange transformée en tas de planches, on devinait qu'elle avait été fabriquée pour durer à l'opposé d'objets de la modernité conçus pour s'éteindre une fois dépassé l'âge de leur garantie. François trouvait là encore son plaisir à voir se transformer une surface ternie par les ans en un toit rafraichi.

Comme dans toute occupation, il savait profiter d'une pause. Assis à cheval sur l'arête de la maison, il pouvait contempler le paysage durant de longues minutes de rêveries; chez les voisins, les enfants jouant à la marelle et le père Legault, le haut du corps enfoui dans les entrailles du moteur de son automobile, un passe-temps habituel pour le mécanicien qu'il était. Au bout du terrain, un champ en jachère que traversaient trop sûrs d'eux des cowboys à l'affut d'Indiens dont on sous-estimait la connaissance du terrain. Un cheval, plus loin, observant leur manège d'un œil bovin, se montrait satisfait d'une taille démesurée à leurs yeux pour le monter.

La réflexion amènerait François à s'allouer du temps dans celui qu'il accordait à toute activité, une pause permettant le recul nécessaire pour mieux apprécier le sens de ladite activité, sens critique interdisant de se laisser piéger par de fallacieux prétextes d'agir. Décidément, les hauteurs méritaient de s'y retrouver. Le travail fut accompli avec sérieux et la satisfaction paternelle fit celle du fils.

Dents cassées 21

Dans une vie précédente plutôt anglophone, les enfants, au nombre de cinq, se partageaient deux chambres. Pour économiser l'espace, il n'y avait rien de mieux que des lits superposés servant de terrain de jeu lorsqu'il pleuvait sur celui de dehors. Déjà bilingues, les frères et sœurs ne se privaient pas d'échanger de manière à rester incompris par d'indiscrètes oreilles. Ces dernières usaient d'un stratagème similaire en pratiquant le javanais, argot consistant à intercaler dans les

mots les syllabes va ou av après les consonnes, le mot poirier, par exemple, devenant *pavoiravier*. Favaçavil!

Un jeux pratiqué derrière porte close, passionnant selon eux, consistait à se balancer, mains accrochées à la barre du haut et pieds sur le matelas du bas, en faisant se heurter les bassins avec plus ou moins de force dans le contact. On appelait ça jouer aux *snots*, en anglais, crottes de nez, et on peut imaginer où ces dernières pouvaient se coller lorsqu'on était couché.

C'est sous ce lit à étage qu'allait se produire une suite d'évènements marquants séparés par un long hiatus. Dissimulé dessous, François s'en extirpait en glissant sur le dos quand la petite sœur, Marie-Claire, pile poil au-dessus de lui, une bille entre l'index et le pouce, décidait opportun de les séparer, l'objet tombant à la vélocité d'une plume dans le vide pour trouver le but de sa course diabolique : l'incisive centrale inférieure gauche de la bouche de sa victime dans un charmant petit bruit d'ivoire éclaté quoique sans conséquence, le nerf intouché.

La vengeance serait douce au cœur de l'Amérindien dut-elle se manifester bien des lunes plus tard. Leur père n'entrait que rarement l'automobile dans le garage au fond de l'allée, ce qui n'entravait pas les activités ludiques des jeunes qui pouvaient se trouver entre voiture et garage. Ce fut le cas pour François-à-l'incisive-reconfigurée et Marie-Claire lorsque le destin vengeur décida de frapper en mettant à exécution son exécrable projet. Cette dernière se trouvant tout près du véhicule, au milieu d'un probable jeu où l'un tâchait d'attraper l'autre, François se retourna brusquement pour surprendre sa sœur qui, s'enfuyant en pivotant, rentra d'aplomb en contact avec la carrosserie.

Résultat, pauvre chérie, un liséré en moins sur le bas de l'incisive centrale supérieure, à peine remarquable néanmoins qu'un expert règlerait illico.

Le recul amènerait l'aîné à s'égarer dans un calcul d'improbables probabilités.

Concours littéraire 22

Vivant à la campagne, François entretenait un rapport avec la nature environnante comme d'un livre ouvert, le regard posé sur ses composantes offrant à l'imaginaire les chapitres d'une histoire à jamais renouvelée. Fasciné par les arbres, il préférait, aux livres, le souvenir du bois des pages imprimées, lisant les rides de leur écorce comme les lignes de la main. L'oreille accolée à l'ami, il pouvait témoigner des notes d'une portée que le léger bruissement courant parmi la ramure révélait de l'évidente réjouissance des feuillus alentours.

Lors d'un cours d'une classe du secondaire, on avait frappé à la porte et le professeur avait interrompu sa lancée savante pour permettre à un courrier d'annoncer en coup de vent qu'un concours littéraire, sous l'égide de la ville de Montréal, se tenait dans le gymnase pour quiconque s'y intéressait. Un seul élève se porta volontaire sans que les raisons profondes de la motivation n'aient été évoquées : enseignement ennuyant en cour ou réel intérêt pour le défi, les résultats ultérieurs n'entrant pas dans les considérations à cette étape. François se retrouva seul dans un coin de la grande salle du gymnase remplie d'appareils d'exercice physique dont il appréciait l'usage à chaque occasion.

Il s'agissait de pondre un texte dont l'entête du sujet se lisait : *Si j'étais chef de la cité*. À l'évocation de l'hypothèse, François perçut une scansion d'une double mesure de quatre syllabes qui le détourna aussitôt de ce qu'on attendait de lui et il se mit à aligner les mots comme des notes suivant l'inspiration que lui avait fournie la mesure musicale perçue. L'exercice achevé, il remit son papier, retourna rejoindre ses camarades et oublia vite l'occasion sur laquelle il s'était précipité d'échapper à un cours pas particulièrement édifiant.

Jusqu'au jour où il fut mandé au bureau du directeur sans qu'on ait eu la décence de lui en donner la raison, donnant lieu à une certaine appréhension. C'est tout sourire qu'il fut reçu par un principal fier d'annoncer au jeune homme tombant des nues qu'il venait de se voir attribuer le *Prix de l'originalité de l'île de Montréal* pour la présentation d'un poème plutôt qu'un texte en prose, prix assorti d'un montant de dix dollars qui, à l'époque, était considérable pour un élève qui ne comptait pas sur une allocation hebdomadaire.

Remis de ses émotions et de l'ardente poignée de main, on lui annonça tout de go qu'il aurait l'honneur de parader dans les classes pour encourager ses condisciples à la lecture. Ce qu'il fit bien malgré lui car, au contraire des apparences, l'héroïque récipiendaire ne lisait pas ou peu. Il se prit au jeu et contribuerait, voulut-il le croire, à élever le niveau d'intérêt porté à la littérature sinon à modifier le sien.

Si l'écriture est la porte de l'âme, la littérature en est la clé

Cet étonnant paradoxe d'une passion pour l'écriture non assortie d'une équivalence pour la lecture lui serait relevé à plus d'une occasion.

L'île Bizard et les cloches 23

L'autre rive de la rivière des Prairies était celle de l'île Bizard dont le curieux nom venait d'un ancien propriétaire terrien, une enclave du passé que François aimait parcourir sur sa lourde bicyclette par les doux jours d'été. Il en faisait le tour en toute tranquillité, s'arrêtant au bon vouloir de ses envies pour observer la vie à la ferme ou dans les champs ou pour casser la croute au bord de l'eau, les yeux rêveurs fixant distraitement le courant. L'une de ses rares balades accompagnées avait provoqué son filon peu exploité de coups tordus lorsque les deux compères avaient pris d'assaut le clocher de l'église pour inviter le bourdon à tinter, s'éjectant de l'enceinte consacrée dans une hilarité complice et s'enfuyant à tire-d'aile sur leurs bicyclettes à trois vitesses.

Voyage astral 24

Ce fut en rentrant fort tard de chez son ami, Éric, sous un ciel constellé, qu'il se produisit un évènement majeur dans l'existence de François pendant que sommeillait la maisonnée. S'étant

servi des planches récupérées de la démolition de la grange, son père avait joué les menuisiers pour construire une table pouvant asseoir autant la famille que celle des voisins. Les pattes fichées en terre, elle avait la solidité du bronze. Le jeune homme, fourbu, l'avait trouvée propice pour s'y allonger et admirer le ciel en coupant le flot des pensées avant d'émigrer au pays des rêves.

Pensées et rêves sont du même ordre

> Fut-ce l'un d'eux qui l'avait saisi à bras le corps ou lui qui s'élevait vers les hauteurs? Sa raison ne répondait plus. Il montait, percevant devant, la direction de la Lune, et derrière, l'éloignement de la table sur laquelle il se voyait rapetisser; le village; l'île de Montréal et bientôt l'Amérique du nord. Il venait de traverser le champ magnétique et dépassait à l'instant le satellite de la Terre qui sembla lui faire un clin d'œil en lui exposant sa partie cachée.

La Lune était déjà loin à l'approche des premières étoiles, des soleils d'une Voie lactée dont il n'aurait pu imaginer la justesse du nom par la stupéfiante quantité dans laquelle il se retrouva, véritable matière laiteuse qui l'entoura bientôt en couvrant son champ de vision sans laisser la moindre place à l'obscurité au-delà. Rien ne l'arrêtait dans sa sortie de la galaxie, la vitesse se démultipliant alors qu'il entrait dans un territoire où une multitude de consœurs flottait tout autour. François avait cessé de respirer, l'Esprit n'étant pas astreint aux lois anatomiques.

Sur la table, en état apparent de sommeil cataleptique, sa respiration eut inquiété, son pouls devenu celui d'un plongeur en apnée par grands fonds ou d'ours en hibernation. L'Ego avaient cédé la place à l'Esprit qui, libéré du joug du tridimensionnel, flottait hors monde concret, sans témoin, dans une absence même de noirceur; seul sa pensée en tant qu'être lui rappelait qu'il était toujours vivant; de ce sentiment ténu germait une profonde angoisse.

L'Ego meurt, l'Esprit demeure

La question primordiale, existentielle se posait avec une clarté acérée: ferait-il un pas de plus vers l'indéfinissable, le néant, au risque d'y rester, ou rebrousserait-il chemin vers l'humilité de son

destin? Il rouvrit les yeux, tourna la tête et vit la maison comme jamais, teintée d'une bienveillance pour celles et ceux sur le règne onirique desquels elle veillait.

L'adolescent demeura engourdi, tâchant de digérer la parfaite émotion transcendant toute autre qui lui avait valu de fixer un regard ébloui sur le néant.

François avait compris que Dieu n'était pas la Réponse et que l'Absurde régissait le Grand Ensemble en supprimant l'obligation de la Question. Il se savait désormais immunisé contre l'angoisse, lui qui venait d'effectuer un voyage astral à son insu et ne le comprendrait que plus tard. L'Esprit de François poursuivrait l'expérience spatio-temporelle, cédant le pas à la conscience et à ses limites intrinsèques.

L'adolescent ne se rappellerait pas s'être endormi cette nuit de l'été de sa seizième année.

Une définition de la Conscience **25**

La conscience est la passerelle entre l'Esprit et sa représentation terrestre personnalisée par le *Je*. L'Esprit paie cependant un lourd tribut en s'incarnant car son aspect matériel, bien que doué de mémoire, fait oublier à la conscience sa forme spirituelle originelle. D'où le travail de longue haleine pour s'en rappeler pendant que l'Ego fait tout pour l'en empêcher jusqu'à lui céder le pas dans le meilleur des cas.

Quel intérêt l'Esprit aurait-il de s'incarner en oubliant ce faisant son état immatériel?

Prétendre que diverses vies sont nécessaires à l'Esprit pour atteindre la perfection est faire fi de sa perfection intrinsèque et feindre d'ignorer le facteur mémoire, l'élément définissant tout individu et qui s'éteint au terme de la seule vie qu'a ce dernier et dont il a conscience jusqu'à cette extinction.

Cueillette de pommes en famille **26**

Au rythme des saisons correspondait celui des préparatifs en vue de celle qui s'annonçait, l'automne semant l'ambivalence des émotions chez les membres de la famille. Pour les uns, l'idée de voir s'élever la bande de la future patinoire installée chaque année sur le stationnement adjacent au presbytère donnait lieu aux spéculations les plus enthousiastes quant à l'issue du championnat entre les équipes de hockey locales à l'annonce du printemps. En attendant, les mêmes se devaient d'épauler le père dans la pause des fenêtres d'hiver, corvée ayant un caractère jouissif chez François pour le sentiment d'entrer bientôt en hibernation, les jours raccourcissant et l'accumulation de neige amortissant les bruits de la nature une fois endormie.

Pour les autres, la saison des couleurs valait qu'on s'y arrêtât pour ses propres mérites dont l'autocueillette dans un verger à proximité de l'ile de Montréal. Du côté d'Oka, à Saint-Joseph du Lac, les pommes mackintosh étaient à l'honneur et au gout de tous les palais présents. Couché dans les hautes herbes, face au ciel, François contemplait la pomme dont la peau rutilante renvoyait la réflexion d'un adolescent heureux de l'instant. Les yeux clos, il avait tendu le bras et cueilli le fruit, conscient du frémissement de ses papilles en croquant dans le symbole du relais des saisons.

Atavisme paternel et calligraphie **27-28**

L'héritage des géniteurs octroyé à l'enfant est protéiforme que François remarquerait en découvrant ici et là des détails de ses agissements liés à l'existence du père. Robert avait maitrisé sa superbe calligraphie dès la petite école. À la génération suivante, déplacée au Québec, l'art du geste écrit s'essoufflerait et si ce n'était d'un cour privé offert de bon coeur par une amie française de ses parents et souhaité par l'adolescent, il aurait écrit de manière bancale, sans appréciation de la forme et avec le risque d'y adjoindre le fond.

Comment se fait-il, songea François en admirant la calligraphie d'une lettre jadis reçue de son père, que certains enseignements transmis de génération en génération cessent en une seule? Combien de fois avait-il tenté de corriger la posture d'un plus jeune pour donner une chance à son écriture de devenir lisible et par là même, agréable, harmonieuse, et représentative de sa personnalité? La prise de la plume, le positionnement du corps, l'éloignement de la tête, l'alignement parallèle du bras par rapport à la page permettant le lent balayage de gauche à

droite, pour les droitiers et inversement, relevaient de principes autant géométriques qu'ergonomiques.

Dès le jardin d'enfants, à Levallois-Perret, banlieue nord de Paris, il avait appris à s'appliquer devant les portées impatientes de finir noircies par les imitations de plus en plus respectueuses de la lettre exemplaire en début de ligne.

Pourquoi la jeunesse avait-t-elle du mal à s'investir dans une écriture ayant si peu de chance devant le rouleau compresseur informatique si ce n'était qu'elle n'avait pas été initiée d'enthousiasmante manière par des adultes ayant su lui transmettre leur passion pour l'esthétique d'une ligne écrite et de la révélation du mystère qu'elle dissimulait?

L'écriture manuelle, humble sacrifiée de la modernité, serait le trait d'union parfait entre l'Esprit et le corps, l'immobilité de ce dernier, hormis le va et vient du bras, de la main et des yeux mis au service de l'activité de la pensée dictée par l'inconscient, la manifestation rapprochée du réel spirituel. L'importance de la technique calligraphique est sous-estimée voire ignorée au dam du lien entre esthétique et pensée organisée.

> L'apprentissage hérité de l'expérience contribue à assurer l'harmonie dans le cheminement vers le but. La calligraphie maitrisée, comme la cuisine, fera couler la pensée, manipuler la poêle avec l'approche novatrice de l'esprit créateur.

Bien des années plus tard, ayant affiné l'art de la belle écriture, François aurait l'illusion d'extraits de phrases inscrites dans son cahier de la main paternelle. De semblables expériences se succédant, le jeune homme conclurait à un phénomène atavique et se distrairait à surprendre le fantôme du père se saisissant de sa main en d'humbles arabesques si agréables à l'œil que les professionnels de la publicité en imitaient le style. L'exemplarité paternelle faisait partie de l'héritage versé dans l'inconscient du fils qui, les années formatrices durant, croissait sous son influence marquée et l'admiration qu'il lui réservait, les longs entretiens dans la chambre à l'étage de la maison familiale à la source.

Le prétexte, François ne parvenait pas à le replacer; son père venait de lui exhiber un petit cahier à couverture rigide d'une collection de beaux timbres glissés dans de délicats rayons plastifiés, à l'opposé de l'approche bâclée de sa période philatéliste où le fils se satisfaisait de coller les timbres avec du ruban adhésif. Franchement! Le seul objet rapporté de la préadolescence de Robert comportait des fusains là où les photos tirés d'un téléphone évolué feraient l'affaire du citoyen lambda sans autre pensée pour le banal de leur geste. Suivaient des pages de compte-rendu de randonnées, accompagné de ses deux frères, scouts comme lui, sur les routes de leur région de la Touraine, le sac au dos et la chanson rythmée au pas, dessinant à chaque pause, d'une main sure et d'un regard intense, les paysages et paysans croisés.

Le parcours de l'histoire paternelle avait de quoi saisir le jeune témoin. En tournant une page, un sourire poindrait sur le visage de l'ex-éclaireur qui se mettrait à raconter qu'à dix-sept ans, il s'était retrouvé en Italie, les cloches pascales faisant leurs gammes, afin de participer à un camp multiculturel. Un rhume l'avait cependant obligé de s'éloigner de ses camarades et de séjourner au presbytère du village voisin auprès du curé qui ne parlait qu'un idiome ayant les affinités d'un dialecte. Le langage des signes fut l'évidente solution et chacun y trouva son compte.

Le dimanche de Pâques était le prétexte d'inviter des collègues des environs à la table du presbytère, table bien garnie grâce au talent culinaire de dévouées religieuses. Ne pipant mot de français, tout ce beau monde s'amusait du comportement du jeune Robert concentré sur son appétit en songeant à ses copains laissés pour compte devant leur plat de pâtes.

La deuxième grande guerre viendrait plomber l'horizon et dévier les rêves des trois frères vers un service de travail obligatoire où la fatigue à construire routes et ponts les retiendrait de se retourner contre l'envahisseur en allant se fondre dans le maquis. C'est à la suite de ces épreuves que le besoin d'exercer ses muscles s'inscrirait dans le quotidien de Robert et dans celle d'en témoigner de François qui reprendrait le flambeau de l'activité physique sans se douter de l'origine de son propre besoin.

Le père l'influençait à ce point qu'en écoutant sa propre voix sur un magnétophone, à l'âge d'une saine maturité, François crut que le fantôme paternel lui jouait encore un tour en se dissimulant dans ses tissus vocaux.

La calligraphie, le timbre de la voix, la tendance aux jeux de mots, les exercices quotidiens, il fallait reconnaitre la transmission des gènes. Sur d'autres plans, l'influence de la mère pouvait sembler moins apparente et plus manifeste chez les filles. François avait reconnu l'apport fondamental des parents bien avant d'en constater les coïncidences génétiques.

Coincoin **29**

Un beau jour d'été, en remontant en canoë avec un camarade la rivière des Prairies, bras nord du fleuve Saint-Laurent, François salua un canard blanc se laissant porter au fil de l'eau. S'étant concertés, les deux complices passèrent à l'action par une course sur un îlot que l'oiseau avait pris comme havre, l'immobilisèrent par un coup de rame sur le bec, juste assez fort pour sonner l'oiseau échappé d'une ferme en amont.

Débutait une longue relation d'amitié, l'animal, prénommé Coincoin, non pas faute d'imagination mais de sorte qu'il ait l'impression que l'ami humain parlait canard, se voyant offrir gite et couvert en échange de sa simple compagnie. La niche inoccupée trouvait un locataire et, avec une bonne couche de paille, le nouveau venu ferait les beaux jours des enfants. L'hiver venu, et par un froid de Coincoin, les deux amis inauguraient un jeu qui leur ferait de l'exercice tout en amusant la galerie; il s'agissait pour l'un de ramasser l'autre et de le lancer le plus haut possible pour lui

donner, ne serait-ce que quelques secondes, la sensation de voler avant de le voir s'écraser dans la neige. Il fallait le voir revenir en courant et battant des ailes pour se rendre plus vite à un nouvel essai.

La saison douce revenue, François, soumettant l'idée que la solitude pouvait lui peser, s'empressa de lui trouver une compagne chez un paysan du coin. Baptisée Coquine, la petite, tachetée de brun, l'aima d'emblée et le lui prouverait par une longue descendance. La niche trop exiguë, la petite famille fut transférée à la limite du terrain à la joie des cannetons s'amusant, en de continuels allers-retours, à gravir la planche menant à la vieille baignoire à pattes remplie d'eau.

La table familiale fut garnie d'œufs qualifiés de bio aujourd'hui et d'une excellente viande, Coquine s'éteignant de vieillesse tandis que son pauvre compagnon aurait une fin tragique, retrouvé pendu à un arbre, les soupçons se portant sur une âme égarée. François, fils spirituel de son saint patron, aimait les animaux et ne tolérait pas qu'on leur fît du tort; il eut l'occasion de le rappeler à des petits camarades qui, bien qu'enfants de la terre, n'avaient pas hérité de la conscience de la commune identité des êtres vivants quand bien même serait-ce une mouche dont on trouve désopilant d'arracher les ailes.

Durant les années de vie à la campagne, il y aurait divers représentants de la faune hébergés dans la grande maison désormais enjolivée de clins blancs : une succession de chiens, chats et perruches, une souris blanche et un poisson rouge, ces derniers spécimens, compagnons de François. Prénommé Irma la douce bien que mâle, la petite rescapée de laboratoire lui avait été apportée par son père via un collègue inspiré. Échappant à une existence aseptisée ne dépassant pas quatorze mois, les nouvelles conditions optimales de bonheur d'Irma l'en feraient vivre près du triple… pour se transformer en rat! Un peu comme un poisson rouge pouvait devenir carpe pourvu que l'espace le permît.

Son grand plaisir, et qui lui rapporterait le cout du gite et de la nourriture, était de parcourir les entrailles du vieux sommier à ressort du lit de son maître jusqu'au jour où fut découvert un billet de cinq dollars, une somme pour l'époque, dans la cage sans fermeture du petit mammifère. Le fantasme d'un trésor caché dirigea sans succès les bras trop courts de François entre les stalactites spiralés de la caverne; il en fut quitte pour un patient recollage des confettis dont il irait échanger le produit à la banque. Le mystère resterait entier, un magot dormant au fond d'un sommier agonisant dans une décharge publique.

Quant au poisson rouge, il vivait sa solitude dans le petit aquarium sans apparence de s'en plaindre; chaque jour, au retour de classe, son soigneur saupoudrait quelques flocons de nourriture sèche sur la surface en lui adressant des mots gentils. Cette fois-là, un locataire aux abonnés absents; on regarde bien partout et on finit par l'imaginer ayant voulu prendre l'air.

À quatre pattes, on jette sans trop y croire un œil sous le bureau et là, immobile, gît le cadavre empoussiéré de la petite chose vulnérable ayant prétendu usurper, l'instant d'un élan, l'identité d'un volatile. Dans le creux de la main, on l'observe en songeant aux beaux souvenirs partagés. On le remet alors dans son élément en évitant l'odieux de le jeter dans le bol de toilette. Et le miracle se produit, le petit animal à écailles se remet à frétiller. Il n'y avait donc pas que la race féline à compter sur neuf vies… celle des cyprinidés suivait derrière.

Refus de se laisser révéler l'avenir **30**

Il allait de soi que le néo-astrologue paternel s'étant découvert une passion pour l'art de déterminer le caractère et de prévoir le destin, avait l'ainé comme cobaye par excellence. Parfait exemple d'une complémentarité entre père et fils qui frappe un nœud, François n'avait aucune envie de savoir ce qui allait lui arriver avant de le vivre. Il fallait s'assurer de solides arguments pour tenir tête à l'insistance d'un homme qui se sentait d'autant plus confus face à cette réaction qu'il s'agissait de l'élaboration des cartes du ciel destinées aux enfants, l'ainé étant le premier, le refus provenant de sa propre chair.

Bon prince, François consentirait un minimum de curiosité à ce que révèlent les corps célestes.

Robert sut apprécier la logique qu'on lui présentait voulant que la vie se déroulât comme un film et qu'il n'était pas opportun d'en connaître le scénario, voire le synopsis et encore moins la fin avant que le protagoniste en fasse l'expérience lui-même au fur et à mesure du déroulement des scènes. On en arriva à une entente et ce ne serait qu'un demi-siècle plus tard que le sujet reviendrait sur la table, François le soulevant quand l'astrologue de plein droit, avec des centaines de cartes du ciel derrière lui, en discutait en sa présence avec sa compagne, émérite tireuse de tarot.

- Maintenant tu peux me dire ce que révèle ma carte du ciel de ce que je sais maintenant de moi.

Penché sur le plan astral, lunettes sur le bout du nez, Robert ne se fit pas prier et se mit à énumérer les caractéristiques du personnage auquel correspondait les carrés, trigones et autre figures géométriques sur ou sous l'horizon avec les planètes, le soleil ou la lune plus ou moins bien aspectés. L'ex-cobaye réfractaire écoutait en hochant, sourire impressionné par la justesse des révélations. Il se souvint du judicieux conseil que l'apprenti-astrologue lui avait prodigué quand le prétentieux je-sais-tout avait balayé du revers d'un manque d'argument le bien-fondé de l'astrologie, à quoi avait répliqué la sagesse incarnée.

- Même si cette connaissance des anciens te semble incompréhensible et manquer de sérieux, accueille-la comme un legs de leur part.

Connaître est faire sien

Cette simple assertion avait constitué un rude coup à sa prétention.

Le brulis non prémédité **31**

Dans pareil environnement où la nature estivale autour du village endormi avait encore préséance, chaque jour commandait une sortie vers l'inconnu, passage ou espace à découvrir en les affublant de ce que l'imaginaire pouvait les gratifier. La savane, cette douce montée de hautes herbes vers les champs dissimulés, attirait François, avec ses copains ou seul comme à cet instant

où les doigts de la main droite jouaient machinalement au fond de sa poche avec une boite d'allumettes, le regard observant ses pas aplatissant le foin sec.

En cette agréable journée où s'appréciait la tiédeur de la brise, une pensée l'avait enjoint de s'arrêter, pensée où la sagesse n'eut pas lieu de s'interposer puisqu'une hypothétique application n'échapperait pas à la vigilance du jeune homme qui venait d'extraire une allumette de bois de son étui contre lequel il s'apprêtait à la frotter. Mal lui en prendrait, témoin de sa bêtise : le souffre qui s'enflamme, l'allumette qui rejoint le matelas d'herbes sèches, le champ qui s'embrase autour des jambes de l'infortuné conscient soudain de l'erreur de calcul, tapant du pied avec frénésie avant d'empirer la situation en se servant de sa chemise comme accélérant plutôt qu'extincteur.

Peine perdue, le dommage était fait qui nécessiterait la brigade de pompiers parvenue au rythme cahoteux des tracteurs. Heureusement plus de peur que de mal, les flammes circonscrites à l'orée des boisés et la terre défrichée par brulis incitant le fermier à avancer les semailles. Silencieux témoin dans son coin, François, qui se serait attendu à des éloges, n'insista point.

La discipline **32**

Aussi loin que le reporte sa mémoire, François a exercé son corps. Était-ce le but de l'opération ou plutôt la conséquence de sa curiosité pour son environnement et son engouement pour les jeux et sports partagés avec ses camarades durant les cours d'éducation physique, les récréations ou l'école terminée. Ce serait par une journée chaude de l'été, après un pique-nique en famille au bord de la plage habituelle de la Pointe aux Carrières, de l'autre côté de l'île Bizard, que son père lui enseignera l'art de la natation, lui qui pratiquait la nage libre comme personne et avec autant d'élégance qu'en était imprégnée sa calligraphie.

La discipline est la fréquentation régulière de ses limites

Daudelin – Bonnard **33**

Pour le bénéfice des sens, chaque saison comportait son lot de réjouissances à commencer par le printemps avec les inondations dont les bottes de caoutchouc faisaient souvent les frais. Les eaux résorbées, on passait au remplacement des fenêtres doubles par les volets et à l'ouverture de la véranda, une cuisine d'été promise à répéter les bons moments des années précédentes. La première sortie du vélo, trépignant dans le fond du garage, constituait un moment fort pour François. Les devoirs familiaux réglés, il aimait parcourir les routes de campagne et parfois sur une longue distance si c'était pour rendre visite à son ami, Éric.

À une occasion, celui-ci l'avait emmené voir une connaissance dont le grognement des énormes chiens avait de quoi décourager le premier rodeur venu. Familier de ces cerbères, les conseils de son ami calmèrent les inquiétudes de François qui mit en pratique l'approche souhaitable lorsqu'au milieu du cirque romain, de féroces carnivores épiant le moindre geste de leur futur

repas, d'abord en ne les regardant pas dans les yeux et en offrant, l'air de rien, le dessus de la main dans l'espoir que l'odeur leur coupe l'appétit.

Le fait qu'Éric eût un père artiste était une motivation supplémentaire pour parcourir la distance. L'atelier de Charles Daudelin le fascinait où tout objet sculpté ou peint découlait d'un imaginaire fécond. François y voyait une leçon de liberté d'esprit propre à l'individu curieux de parcourir la démesure de son univers intérieur. Louise et Charles avaient lié leurs destinées un an après la naissance de François et en cette année de 1947, répondant à la vénération portée à l'endroit du peintre Bonnard, les jeunes amoureux faisaient de leur voyage de noces l'occasion de la lui témoigner de vive voix.

Émus de se retrouver dans le village provençal du Cannet et devant la demeure de l'artiste, ils avaient frappé, appréhensifs, quand la porte bâilla. La tête d'une dame âgée parut.

- Vous désirez?

Charles se racla la gorge.

- Bonjour, Madame. Sommes-nous bien chez le maitre Bonnard?

Elle parut hésiter, jetant un coup d'œil vers l'étage.

- Nous avons fait un long voyage pour le privilège de dire tout le bien que l'on pense du grand artiste. Ce serait si important pour nous, et moi en particulier qui me destine à une vie artistique comme la sienne.

Le jeune couple dans la vingtaine tardive, serré l'un contre l'autre, ne pouvait que toucher la propriétaire des lieux dont l'émotion, à l'insu des jeunes gens, était déjà à son comble. La porte céda le passage et les visiteurs pénétrèrent dans un haut lieu du postimpressionnisme, celui des Nabis. Leur hôtesse, de noir vêtue, montrait le chemin pour le poursuivre en montant le vieil escalier, fatigué autant qu'elle par les ans, jusqu'à la porte close d'une chambre devant laquelle elle s'immobilisa durant un long silence recueilli que partagèrent ses invités qui ne pouvaient imaginer la suite.

La porte fut poussée avec délicatesse afin d'empêcher que ne couinent les gonds, les jeunes gens restant interdits devant le grand Bonnard sur son lit de mort. Louise serrait avec une intensité insoupçonnée la main de son homme dont elle regardait couler les larmes, les yeux affligés s'empreignant de la puissante image que le vieil homme disparu lui donnait de garder à jamais en mémoire. Ce serait dans les sanglots partagés que les adieux et vœux seraient échangés entre les

trois survivants du bouleversement qui les avait réunis.

Chef d'orchestre et orgue **34**

Lorsque François se retrouvait seul dans la grande maison familiale, il en profitait pour déposer le microsillon trente-trois tours sur la table tournante et poser la délicate aiguille sur le disque. Puis il se relevait, bombait le torse en frappant le pupitre imaginaire d'une baguette tout aussi fictive, et entamait la direction de la 6e symphonie de Beethoven, dite Pastorale, œuvre que le maestro du jour préférait à toute autre et connaissait jusqu'à l'ultime double-croche.

La musique classique était la seule qui parvenait à l'émouvoir au point d'en abstraire tout bruit extérieur. Les concerts pour lesquels il se déplacerait à l'avenir seraient pour lui des expériences auditives plutôt que visuelles auxquelles il assisterait les yeux clos quitte à montrer un air endormi. Ce type de musique faisait partie des habitudes de la maison si on exclut celui qui couvre les chants liturgiques ou folkloriques russes et certains airs d'opéra. Sans doute s'était-il familiarisé grâce à certain professeur ayant su lui inculquer un profond intérêt pour cette forme d'art.

Avec les années, il s'en servirait comme outil de recueillement propice à accumuler les pages de scénarios, écoutant sans relâche les mêmes quelques disques de chants orthodoxes ou de motets de l'école franco-flamande pourvu qu'ils fussent polyphoniques. Poussant les limites de sa curiosité musicale, il découvrirait les musiques électronique et concrète. Plusieurs musiciens auront fait partie des artistes qu'il fréquenta. Par contre, à l'époque de ses sorties en boîte avec les copains, il s'était fait à l'idée de devoir endurer le bruit rythmé faisant office de musique. Il savait se couper des excès sonores en se bouchant les oreilles, ce qui n'était pas pour améliorer la clarté dans les conversations.

Privé de leçons de piano, il ne pourra donner libre cours à sa passion pour l'orgue duquel il s'approcha un jour en se retrouvant dans une église déserte croisée sur le Chemin du Roy en revenant de Québec. Monté au jubé sans trop d'espoir, il réussit à démarrer la soufflerie et posa l'index sur une première note qu'il prolongea, comme son émotion, afin de la laisser libre d'emplir l'espace consacré. Si jouer à l'oreille avait ses limites, son ravissement n'en eut pas et il se laissa aller. Les yeux clos, bien sûr.

Stockhausen; camp scout **35**

Sans doute les gouts musicaux sont-ils de l'ordre de l'intime et, par le fait même, indiscutables. Ceux de Paulette s'imposaient à la maisonnée les fins de semaine lorsque la plupart de ses protégés picoraient dans l'enclos. Du silence relatif, troué d'interjections entre jeunes voisins, s'invitait soudain un chant mâle, grave, voix solitaire s'élevant des steppes de la Sibérie, trainante et triste, rattrapée bientôt par le cœur de basses d'une horde de cosaques lançant leurs montures à bride abattue vers un improbable destin. Le chœur de l'Armée rouge avait une fois de plus

occupé la scène au nom de la grande Russie, l'un de ses membres, réapparu de l'enclos, sifflant ou chantonnant l'air si souventes fois entendu.

François appréciait jusqu'à un certain point, comme par habitude. Ses intérêts avaient divergé pour atteindre le seuil de musiques novatrices, poussant plus avant dans les contrées inexplorées de sonorités contemporaines.

L'inévitable choc intergénérationnel survint un jour où ne se trouvaient dans le salon que mère et fils, ce dernier désirant faire connaitre une musique à l'auditrice se disant prête à tout. Le tourne-disque prêt, Stockhausen se mit à catapulter des notes discordantes dans tous les sens sous le sourire béat de l'acquéreur de l'oeuvre croisant la manifeste répulsion du réfractaire cobaye grimaçant derrière des mains plaquées sur les oreilles. Sans insister, interruption imposée, le pauvre garçon subirait la comparaison entre la création du compositeur d'avant-garde et le bruit de casseroles dégringolant d'une cage d'escaliers.

C'était dans l'ordre de l'avancement d'une civilisation, ses membres suivant les traces de leurs prédécesseurs avant d'imprimer les leurs propres pour qui, ensuite, y coulerait leurs pas. François venait de franchir la première marche. Les disques qu'il se procurerait le conforteraient dans son profond respect pour la musique apte à transcender l'état de l'âme. Les jours lui démontraient que ce cheminement était personnel et sujet à entrer en opposition avec les gouts musicaux du moment.

L'automobiliste qui aimait les garçons 36

Côté émotions fortes, la loi des séries frapperait de nouveau lorsque quelques jours plus tard, un chauffeur ayant eu la gentillesse d'arrêter à la hauteur de son pouce levé bien en vue, se révèlerait plutôt intéressé au service que cette appétissante jeunesse pouvait lui rendre. Son manège fut soupçonné lorsque le véhicule sortit de la trajectoire attendue pour s'aventurer derrière un bâtiment anonyme et désert. Le moteur fut coupé et l'homme contempla l'innocence, la convoitise dans le regard.

Si la chamade cardiaque battait son plein, rien n'y paraissait sous l'impavidité des traits de la victime potentielle, François s'apprêtant à sortir une arme incertaine qui, dans les circonstances, méritait l'essai. Il se mit à parler à l'agresseur et le calme du ton sembla désarçonner son vis-à-vis qui s'était rapproché. Le piège se referma sur l'individu lorsqu'il crut bon répondre. Le dialogue était engagé, l'humanité émergeait, la tentation régressait. Piteux quoique reconnaissant de la tournure favorable pour les deux impliqués, l'homme eut la distinction de déposer sa proie d'un moment d'égarement à un coin de rue de chez lui par mesure de sécurité pour l'un comme pour l'autre.

Les taurillons 37

En vacances familiales dans la région frontalière avec l'Ontario, François avait trébuché sur ce qui lui semblait un fragment d'os. Toujours prêt à découvrir ce qui se cachait au-delà du territoire

investi, son sang d'archéologue amateur ne fit qu'un tour en grattant à la main le sol d'une ferme pour déterrer un crâne de cheval en parfait état aussitôt baptisé Oscar qu'il rapporterait chez lui après assurance auprès de sa mère qu'aucun ver ni odieux insecte ne pouvait continuer de se loger dans la moindre cavité après son minutieux nettoyage.

C'était une époque où sévissait chez lui une tendance à la collectionnite; tout objet dont la beauté ou la rareté savait l'émouvoir était rapporté dans son antre. L'écart entre une plume de dindon sauvage et un crâne de cheval serait le maximum atteint et la maturation de l'adolescent finirait par l'orienter vers d'autres centres d'intérêt.

Le lendemain de sa trouvaille, se promenant dans la campagne environnante, il tomba sur un enclos à l'intérieur duquel paissait en toute tranquillité un troupeau de taurillons. À une distance respectable du lieu de tous les dangers, il se tint immobile à observer les bêtes massives qui se rendaient peu à peu compte de sa présence suspecte.

Lui vint une pensée perfide qu'il mit à exécution en anticipant à plaisir sa conséquence. Progressant sans hâte vers l'enclos, les bovins l'observant comme une seule bête, il se pencha vers le sol pour se positionner à quatre pattes et, après la pause réglementaire qu'exige tout instant dramatique, gratta soudain la terre de sa patte arrière, imitant en cela le signal agressif de ces pauvres bestiaux qui sursautèrent avant de fuir dans le désordre sous le regard ravi d'un petit malin satisfait de son coup.

Connaître le code social d'un groupe permettait de l'infiltrer, songea-t-il en rejoignant les siens, mains dans les poches en tapant du pied les cailloux du chemin.

Jordi Bonet **38**

Avant la révélation artistique que lui réservait le destin, François avait ressenti l'émotion du Beau. Sans apparente influence extérieure, ou alors diffuse, il avait compris que la raison d'être de certains humains était de traduire l'Harmonieux en objets capables d'émouvoir. Les artistes l'attiraient sans qu'il n'ait eu que de rares occasions d'en croiser, comme le père de son ami Éric, Charles, de mémoire de Bonnard, créateur de *L'Embâcle*, une fontaine originale donnant l'impression que les pavés de la *Place du Québec*, à Paris, imitaient les glaces du fleuve Saint-Laurent se soulevant par la force du courant au printemps.

Si ce type de personnage préférait élire domicile dans la grande ville, l'adolescent apprendrait qu'un artiste venait d'aménager dans le cinéma fermé de son village. C'est sans hésiter qu'il s'y dirigea pour aller frapper à la porte. Un barbu d'une jeune trentaine céda l'espace avec le sourire en l'invitant à franchir son seuil après audition de la raison qui l'amenait là, un geste peu banal qui ne pouvait que toucher Jordi Bonet, un Catalan à longue feuille de route dans son pays d'origine. Sur le coup, François n'avait pas remarqué, ni pu l'imaginer de la part d'un sculpteur, que l'homme était manchot, privé de son bras droit par un accident à l'âge de neuf ans, un état de fait qui, selon toute apparence à voir les œuvres disposées dans tous les coins, ne parvenait pas à l'incommoder. Qui voulait, pouvait.

Ce contact avec l'improbable lui servirait de leçon sur la force de la volonté. Une conversation s'engageait qui promettait une mutuelle découverte de l'autre, la différence d'âge ayant peu d'assise en ce qui concerne l'art. Durant la relation qui s'étofferait avec les années, d'abord dans leur campagne et, plus tard, une ultime visite au domaine acquis au bord de la rivière Richelieu, François allait parfaire sa connaissance de l'art grâce aux propos nourris à l'expérience de son ami.

- L'art… songeait le sculpteur au chalumeau, regard perdu dans la réflexion en relevant la visière de son heaume.

> - L'art est une question de compétence dans l'organisation du mouvement et, pour l'observateur, de compétence des sens.

Pendant qu'il poursuivait sa concentration sur l'objet en devenir, le respect poussait son jeune ami à s'éloigner en se répétant la sentence jusqu'à pouvoir la noter sur le calepin fiché dans sa poche arrière. Il relirait une pensée émise plus tôt.

L'Art est la manière de considérer ce qu'encadre le regard

L'influence de ce personnage hors norme allait laisser une empreinte sur sa manière de voir ce que le jeune homme pourrait cadrer. Outre sa générosité dissimulée derrière une touchante humilité, Jordi était doté d'un sens de l'humour qui pouvait friser le grivois et dont on pourra témoigner de l'originalité dans le hall d'entrée de la *Place des arts*, à Montréal. Lorsque l'observateur se plaque contre le mur en un endroit précis sous sa murale et lève la tête, il apercevra, au-delà d'un anneau de bronze intégré à l'œuvre, un phallus suscitant l'émoi jubilatoire de l'initié. Intitulé *Hommage à Gaudí* pour les intéressé· es.

Chaque passage dans ce lieu culturel, durant un concert ou un festival, donnait l'occasion de se rappeler la vie aussi riche que trop courte de quarante-sept ans du maître catalan. C'est en croisant des employés de Radio-Canada en pleine discussion dans un couloir de la boite qu'il s'arrêta net à l'annonce que son ami était mort. Les interpellant, il leur reprocha de parler à travers leur chapeau à tel point cette nouvelle lui paraissait saugrenue. Force serait de constater que la Faucheuse frappait quand bon lui semblait et qu'il était impératif de s'y acclimater si on ne tenait pas à se voir anéanti à chacune de ses représentations.

L'art d'enseigner façon Robert 39

Aîné de Robert, François lui avait servi de cobaye dans son apprentissage du rôle de père. Il s'agissait du terreau d'expériences pédagogiques de professeur qu'il serait plus tard et dont il n'avait aucune idée en observant, l'œil amusé, au bord du grand bassin parisien du jardin du Luxembourg, les agissements de son petit premier contemplant, rêveur, les évolutions erratiques

des voiliers soumises aux humeurs de la brise. Sa fibre paternelle allait le pousser à offrir une fratrie de cinq à l'enfant, composée pour moitié de filles, ce qui, en incluant la forte influence de Paulette, marquerait en profondeur le caractère de l'enfant.

Le père aima ses enfants, tous produits du noble et profond sentiment qui l'unissait à sa compagne, amour et tendresse étant omniprésents durant la croissance des uns et des autres. Avec le recul, François s'émerveillait à l'idée qu'un jeune couple pût tenir à bout de bras l'équilibre mental, voire le bonheur d'autant de jeunes boules d'énergie, fougueuses et parfois indisciplinées, sans déraper. Certes, d'aucune claque injustifiée résonnait entre les pariétaux des jeunes crânes faute de mesurer l'incidence du prétexte la motivant; alors elle sous-représenterait certaines conduites qui l'eurent appelée.

À son retour du travail, l'absence du père était vite s'effacer par l'échange de sourires et d'anecdotes de chacun, échange qui se poursuivrait durant le repas du soir, le sens de l'humour de Robert, trônant en bout de table comme il se devait, se propageant parmi la tablée dont certaine en ferait un trait professionnel.

L'aîné savait profiter des moments de grâce passés auprès de lui, écoutant ses silences approbateurs à l'audition de ses théories existentielles en construction ou d'une philosophie toute personnelle en cours d'élaboration maintenant que le jeune imberbe avait fait table rase des croyances religieuses que certaines influences sociales ne désirant que son bien avaient engrangées dans son cerveau. Apte à écouter sans juger, on peut imaginer Robert instillant plus tard, au rythme voulu, la confiance en soi à une jeunesse anxieuse de pénétrer dans le vaste et inquiétant monde des grandes personnes, l'homme muri s'approchant du déclic qui lui ouvrirait grand les bras de l'enseignement.

La transition ne serait pas aisée et demanderait une abnégation partagée avec la compagne. Des cours du soir après les heures régulières de travail, dans une université anglophone qui plus est, commanderaient un lot de motivation et de concentration hors du commun, ressources assurées à en juger par les excellentes notes de premier de classe qui le mèneraient vers le diplôme convoité d'enseignant à la grande fierté de Paulette sinon des enfants inconscients de l'investissement paternel.

Robert revenait de loin. Quand le père disparut, lui, aîné de trois, n'avait que quinze ans et un avenir immédiat s'enfouissant sous une brume opaque. La mère, éplorée, catastrophée, ferait de son mieux avec le peu de moyens dont elle disposait après une existence aisée.

La guerre fratricide intra-européenne ne ferait rien pour améliorer la situation quoique les garçons se débrouilleraient pour passer à travers sans trop de heurts tandis que la parenté écossaise comblerait le manque à gagner pour prouver que si leurs semblables sont réputés être près de leurs sous, ils peuvent l'être aussi de leur coeur.

Une période dans l'industrie aéronautique et Robert devint professeur, d'abord de langue seconde, pour se faire la main, puis de philosophie, matière où il excellerait et laisserait une trace indélébile dans les jeunes cerveaux qui auraient la grâce de ses lumières.

Beatles à Saint-Thomas; premières amours 40

Inaugurée depuis peu, l'école secondaire Saint-Thomas-d'Aquin avait vu les communautés anglophone et francophone s'y installer pour accommoder la jeunesse de l'ouest de l'île de Montréal, bastion canadien-anglais. Le jour de la fête du saint patron était l'occasion pour les *Francos* de la souligner par un spectacle auquel chaque classe était conviée à présenter l'œuvre de son choix. Pour complaire au vice-principal porté sur le classique, la plupart versait dans le concertino pour flute traversière ou encore la déclamation poétique avec effet soporifique garanti.

Cette année-là, l'avènement d'un quatuor anglais de Liverpool au curieux nom de Beatles, avec jeu de mots concernant le rythme, avait balayé les anciennes idoles grâce à un son envoutant, évènement d'une ampleur inégalée dans le monde musical d'une bonne partie de la planète. François et trois complices se décidèrent de participer en tant qu'ombres du quatuor afin d'amuser les camarades plus enclins à danser qu'à se tortiller sur leur chaise. Durant le mois précédent, les simili-Beatles s'empressaient d'avaler leur repas du midi avant de s'enfermer dans une pièce réservée aux répétitions.

À la cafétéria, chacun avait ses habitudes. Celle du copain, Yvon, un costaud peu bavard en forme de poire, petite tête, grosses fesses, était de noircir de poivre son éternel sandwich de saucisson de Bologne, dit baloné. Si rien n'étonnait plus personne, François avait réussi à tirer des grimaces de plus d'un en s'apprêtant à mordre dans un sandwich à l'épaisseur peu commune.

- Qu'est-ce tu manges?

- Du cheval.

Une réaction unanime pré-évanouissement s'était élevée de la tablée tandis que la cible de l'indignation générale, indifférente, poursuivait le mouvement buccal amorcé, les yeux mi-clos de satisfaction. François se retint de spécifier l'aspect cru de la viande de peur d'être accusé de tentative de meurtre par étouffement de l'ami Yvon dont la mastication avait été arrêtée nette.

Le jeune homme avait sa propre culture qui excluait de se laisser impressionner. S'il décidait qu'une action mal vue par ses semblables se méritait, qu'à cela ne tienne et tant pis pour les mijaurées. Il avait sorti de la poubelle des beignes, dont un élève dédaigneux ignorant l'Afrique venait de se débarrasser une fois tombés par terre, et les manger avec autant d'appétit que s'ils eussent été offerts du présentoir d'une pâtisserie.

Pour la journée du grand évènement en honneur de saint Thomas l'incrédule, François, qui interpréterait Paul, bassiste gaucher du groupe, avait bichonné sa frange sans plus passer chez le coiffeur, ce qui avait l'heur de contrarier certains de ses professeurs consacrant presque autant d'énergie à ce genre de détail qu'à la matière enseignée. L'élève ayant l'aval de la mère, une Française qui n'avait pas la langue dans la poche, directeur et éducateurs savaient à quoi s'en tenir. Sans présumer d'un penchant pour la mise en scène, François avait orchestré la participation de la classe.

Vint l'après-midi du jour J et, une fois endurées les prestations anémiques, ce fut au tour de sa classe, les copains emperruqués, fin prêts derrière les rideaux de scène, attendant le démarrage

tonitruant de la batterie. Le coup d'envoi fut donné, les rideaux, tirés, laissant apparaître quatre garçons dans le vent, chemises blanches, pantalons noirs, chantant hors champ *She Loves You* à tue-tête devant un parterre aussitôt sur pieds, une voix collective hurlant à l'unisson du début du morceau jusqu'à la fin de la deuxième chanson. À peine avaient-ils entamé *I Want to Hold Your Hand* que le gymnase s'emplissait d'élèves de la partie anglophone de l'école mêlant leurs cris enthousiastes à ceux qui les avaient fait accourir.

François saurait dorénavant ce que pouvait ressentir l'idole d'une foule devant le délire d'admirateurs. Le triomphe ne devait pas annoncer de lendemain puisque le tout puissant vice-principal ne jugea pas opportun d'ajouter le fameux groupe anglais à la liste des numéros choisis pour la représentation du soir devant les parents.

Philosophes quoique dépités, les amis attendaient leur autobus scolaire quand arrivèrent hors d'haleine des filles surexcitées leur annonçant que grâce à leur intervention, la direction était revenue sur sa décision. Gonflés à bloc par cette marque d'estime, leur prestation resterait gravée dans la mémoire de la mère de François et de sa voisine, debout sur sa chaise à s'époumoner comme lorsqu'elle adulait le rockeur américain, Elvis, dont le socle venait de se fendiller.

Le lendemain, François se retrouva sur la scène à la recherche d'un pic de guitare qu'on lui avait prêté. Traversant le gymnase en lui souriant, la belle Line s'approcha du pied de la scène et le fit se pencher vers elle. Perplexe, il obtempéra, sentant bientôt la main féminine lui caresser le cuir chevelu, une sensation d'infinie douceur s'emparant de son être, les souvenirs de leurs amours inavouées remontant à la surface alors qu'enfants elle lui réservait une place d'autobus scolaire près de la sienne, des émotions inconnues en manque de mots se satisfaisant de regards furtifs et de sourires timides. Leur histoire pouvait se concrétiser.

Les jours qui suivraient ne ressembleraient plus aux précédents, les jeunes gens n'ayant de pensée que pour l'autre. La projection d'un film d'épouvante, en après-midi, confirmerait leur nécessaire fusion, Line se blottissant dans le creux de l'épaule de François à la moindre scène de peur qui aurait plutôt fait rigoler ce dernier s'il avait été concentré dessus. Les semaines à venir verraient les amoureux se retrouver à la moindre occasion dont celle du premier baiser qui se perdrait dans les brumes d'une mémoire enivrée. Un souvenir plus percutant avait chassé cet échange de tendresse pour le remplacer par la preuve de l'utilité d'un grand frère alors que François s'était retrouvé couché sous la belle dont la poitrine dénudée s'offrait à qui était disposé à y gouter. Le pauvre garçon ignorait que le gout pour ce fruit attendait son déclenchement en pareille position.

Pour ajouter au constat d'impuissance de son amoureux d'enfance qu'avait dû faire la plus belle fille de l'école, François apprendrait qu'elle ne tarderait pas à jeter son dévolu sur un camarade de classe du jeune homme sans se donner la peine de l'en aviser. Malgré le rejet ressenti, il ne lui en voulut pas, convaincu que l'amour qu'il avait pour elle sous-entendait que le bonheur qu'il lui souhaitait pouvait mieux s'assurer par un autre.

Lui revinrent les paroles paternelles après analyse écourtée de sa carte du ciel.

- Ton zodiaque n'est aspecté ni par Vénus, ni par Mercure.

- Ça veut dire quoi en franglais?

Le regard de son vis-à-vis avait pris une légère teinte de désolation.

- Qu'il faudrait que tu te forces pour être amoureux…

Le jeune cartésien aurait d'amples occasions de voir se manifester les écrits du ciel.

Pour rester sur Robert en tant que sujet sur fond d'école ayant connu la *beatlemanie* naissante, si on se demandait à qui il pouvait ressembler, rien de plus facile avec les anecdotes que le fils raconterait.

Hormis le glorieux passage du quatuor chevelu, il y aurait celui d'un héros national à l'égal, côté sport, de Maurice Richard : Felix Leclerc, venu charmer son public d'adorateurs sur la même scène que François-dit-Paul.

À la bienheureuse époque du village de Sainte-Geneviève, deux genres de musique prenaient tour à tour la scène pour s'imposer dans le salon, la salle-à-manger et jusqu'aux chambres du haut. Pour n'en nommer qu'un pour chacun : Le Cœur de l'Armée rouge et Felix. En général, pour les Russes et leurs voix tonitruante, les jeunes n'insistaient pas et s'éparpillaient dans les alentours. Quant au cher chansonnier de l'ile d'Orléans, là il y avait unanimité et chacun, chacune cessait son activité pour écouter sa voix puissante toute entière dédiée à la poésie et à son pays, le Québec. Pas étonnant que le soir du concert de l'école Saint-Thomas, le gymnase était bondé. Bien sûr, Paulette et Robert, installés bien avant l'heure, seraient les derniers à se lever au terme de l'ultime écho de l'ensorcelante voix.

C'est alors que Paulette témoigna du début d'un phénomène tout à fait singulier en voyant s'approcher de son mari, et sans s'intéresser à elle, une femme lui tendant un carnet afin de lui faire signer son autographe. Pauvre dame qui se méprenait et se ferait dire qu'il y avait erreur sur la personne mais insisterait néanmoins, incrédule. Alors là, à la troisième malvoyante venue s'acharner sur son idole, sacré Robert sortit son stylo et obligea ces fanatiques en signant… son propre nom, tout de même. Il ne fallait pas aller jusqu'à usurper le nom d'un autre pour sa propre gloriole. C'est à ce point que les deux hommes, même âge, beauté et charme, pouvaient se ressembler.

Lorsque François avait le plaisir de se retrouver dans la Capitale nationale avec un ami, il ne manquait pas de lui faire découvrir la fresque murale dite des Québécois, juste aux abords de la Place Royale, évoquant l'Histoire de Québec par la représentation de personnages fondateurs ou marquants dont l'un des héros était son père en lui pointant Leclerc.

Le MJPI 41

Le MJPI, *Mouvement des jeunesses populaires indépendantistes*, fut créé par une bande de jeunes gens dont l'ainé n'avait pas plus de dix-huit ans, François en ayant un de moins. Faute de cerveaux encore en construction, le PI du MJ était à leur insu un jeu de lettres de *pays*. L'époque se prêtait à l'émergence de ces groupuscules que l'indépendance de leur futur PI tenait à cœur. Les plus vieux, dans la métropole et ailleurs, s'employaient à refondre la société québécoise ankylosée de catholicité sclérosée et de corruption institutionnalisée en créant des partis politiques susceptibles de chasser le moyen âge des cerveaux anémiés des sujets soumis de sa Majesté

britannique. François et ses voisins, Legault et Desrosiers, se réunissaient avec d'autres camarades dans le sous-sol de parents qui ignoraient ce qui se tramait dans leur village de Gaulois irréductibles entouré de garnisons anglo-romaines de l'ouest de l'ile de Montréal.

Durant cette période des années soixante et en ce coin de la province, il ne fleurait pas bon s'afficher pour la prise de parole politique par la majorité de citoyens qui la laissaient à une minorité n'ayant aucune intention de modifier un état de fait qui les avantageait depuis la Conquête de 1789-90. Pourquoi changer lorsqu'on a le gros bout du bâton? La jeunesse révolutionnaire canadienne-française de l'ouest de l'ile tenait à répondre à cette question en secouant les mentalités autant de leurs concitoyens que des adversaires qui les encerclaient.

Premier geste à poser en début de réunion : étendre, respectueux, le fleurdelisé sur la table suivi d'une pause correspondant à la durée d'un hymne national ou, pour de plus âgés nationalistes, la prière. Le rêve de ces adolescents était partagé, ce soir-là, par leur invité, un certain Biziers venu exacerber leur patriotisme et désir de changement en profondeur d'une société en mal de régénération. De cet activiste, d'origine française, on parlerait dans les journaux en découvrant son appartenance comme militant du notoire FLQ, *Front de libération du Québec,* dont l'écho de leurs rares actions terroristes serait répercuté, à moindre mesure, partout sur la planète au même titre que dans les années 80 la *Fraction Armée rouge* allemande, les *Brigades rouges* italiennes et, en France, *Action directe*.

Hormis la distribution de tracts et autres projets révolutionnaires émanant de leur imaginaire de jeunes révoltés devant les injustices qu'avaient eues à endurer les générations précédentes incluant la leur, la portée de leurs actions se montrerait négligeable et leurs études universitaires plus importantes considérant leur peu de moyens pour changer l'ordre établi. Ce qui ne les empêcherait pas de sympathiser avec les idées du manifeste du FLQ que la télévision d'état se verrait contrainte de lire à heure de grande écoute, ou de participer aux manifestations qui se multiplieraient dans les rues de villages et villes de plus en plus conscients d'un besoin viscéral de transformation de l'environnement politique que le clameront des artistes entre autre par la publication du fameux manifeste littéraire, *Refus global,* écrit par le peintre Borduas et contresigné par quinze artistes dont huit hommes et sept femmes, parité hors du commun pour l'époque.

Bien des années après cette effervescence sociale et politique où la conscience remplacerait peu à peu l'ère de la *Grande noirceur* culminant avec les gouvernements successifs de Duplessis, la *révolution* dite *tranquille* oxygénerait pour de bon ce territoire nordique tenu à distance du progrès des sociétés autonomes du monde. En émergerait un homme providentiel du nom de René Lévesque, futur artisan de la fondation, en 1968, du Parti québécois à laquelle le père de François serait partie prenante en tant que délégué de sa circonscription, avec le but avoué de réaliser le rêve de son fils et de ses amis du MJPI d'offrir un pays à leur concitoyens par le truchement des urnes.

Cinq décennies vinrent à passer et le cœur de François, à l'instar de celui des peuples de Catalogne ou de Palestine, ne battrait que pour un pays encore virtuel et pourtant bien présent chez les convaincus que la finalité du destin d'un peuple, d'une nation, comme d'un être humain, se doit d'assumer sa part de responsabilité dans l'effort de parvenir collectivement au bienêtre de l'Humanité. Noble et légitime aspiration.

Formulée à la délicate étape de l'adolescence, Ézéchiel, réapparu au pied de son lit et de ses rêves, ferait une prédiction à son jeune ami.

- Lorsque tu reconnaitras ta vraie valeur, celle que tu seras le seul à discerner sans que cette solitude ne te pèse, alors ta confiance en soi sera complète.

La valeur d'un individu est celle que sa confiance en soi lui révèle sans avoir à la révéler à autrui.

Le monde du travail **42**

Vint un été où François ferait son entrée dans le monde rébarbatif du travail rémunéré, son désintérêt pour l'argent joint à l'insouciance d'une vie de famille satisfaisante ne l'y poussant guère. Pour une première, il serait engagé dans l'équipe d'entretien d'un terrain de golf situé sur l'île Bizard qu'il connaissait bien pour en avoir fait plusieurs fois le tour à vélo, premier golf constitué au Québec. Il aurait bien voulu jouer les cadets et trainer fers et bois de ces messieurs-dames de la haute, ses notions du sport se limitant à sa propre définition, soit tâcher d'envoyer une petite balle dans un trou à peine plus large qu'elle, disposé au bout d'un parcours, en un minimum de coups. Point.

Les subtilités relatives aux différents bâtons n'effleuraient pas son peu d'inclinaison pour la promenade prétexte à discussion d'affaires. Ses coéquipiers et lui seraient plutôt en charge de la tonte du gazon dont chacune des catégories serait soignée avec la minutie des outils appropriés, un vert étant traité avec plus de circonspection que l'herbe autour d'un bassin. La plupart de ses camarades étaient comme lui fils d'immigrants qui regardaient la clientèle du club sinon avec mépris du moins, dérision.

Leur sport consistait à saluer les golfeurs ou golfeuses croisé· es par des sourires amplifiés et force gestes tout en les agonisant d'insultes dans leur langue maternelle. Depuis cette époque où il engrangeait certains codes de la vie en société, François avait au moins appris une expression des plus poétiques : *Yatché pierdola*! (*Je te fourre!)* en polonais et enseigné quelques rudiments de sa langue aux Néo-Québécois : *Mange la marde*!, échange culturel oblige. Nul diplôme pour un travail qu'un encéphalogramme aurait marqué d'un trait horizontal. L'initiation à la vie active était assumée.

L'expérience suivante lui ferait regretter la désinvolture de son rôle de tondeur de pelouse. Le monde de la construction, hormis les casques blancs, était moins celui des cerveaux que des muscles, ceux de François n'ayant pas souvent eu l'occasion de s'exercer, à part sur les barres parallèles. Au fond du trou creusé par la machinerie lourde en vue de l'érection d'un immeuble, l'adolescent devait compléter le travail à la pelle, suant sang et eau sur la glaise qui refusait

mordicus de collaborer. Le bruit de la succion de chacune des laborieuses pelletés lui resterait en mémoire une fois démissionné, le respectable travail manuel n'étant pas de son ressort.

Un processus d'élimination des types d'emploi était en cours à son insu. D'autres avenues se présenteraient. Les fêtes de fin d'année approchant, les places de surnuméraires à combler à Poste Canada seraient bientôt affichées. Il en obtint une et se retrouva devant des casiers à remplir, une poignée de lettres dans la main gauche, la droite obéissant à la directive mentale de l'œil pour glisser la missive qui se présentait dans la case afférente. À force de… on finit par... Les gestes passeraient de répétition à automatisme, l'employé occasionnel se demandant comment on pouvait s'astreindre à pareil occupation à l'année, voire à vie, véritable condamnation pour une faute inconnue.

Tous ces emplois saisonniers avaient le mérite de préparer à une décision éclairée sur l'orientation relative à l'avenir. Le terme d'emplois saisonniers démontrait l'importance pour la phase de transition que constitue le passage de l'adolescence à l'adultie.

Jour de vocation 44

L'existence de François pouvait se diviser en trois parts inégales : avant, pendant et après la vie à la campagne des années cinquante autour du petit village historique de l'ouest de l'ile de Montréal. Avant, c'était depuis sa naissance en France, l'émigration et l'immersion anglaise; ensuite, ce serait la découverte de la grande ville et le prétexte d'études dans l'attente de ce qui s'annonçait. Des séquences auxquelles se grefferont des scènes en tout genre qui font le scénario d'une vie dont on est privé du synopsis au préalable. C'est dans le charmant village que le principe fondamental de son existence se fixerait.

Habiter un petit village avait certes son charme, et y passer l'essentiel de l'adolescence pouvait s'avérer plus profitable à bien des égards que dans les ruelles de la grande ville. Lorsqu'il s'agissait de se retrouver dans celle-ci pour une raison assez importante pour en motiver le déplacement, il fallait y songer d'avance et s'assurer de l'horaire du Provincial, l'autocar qui sillonnait l'ouest de l'île à des heures aléatoires et rares. Le voyage était long et les arrêts, nombreux.

À dix-sept ans, François se retrouvait à une exposition sur les avancées technologiques de la France, un domaine qui ne l'intéressait pas d'emblée si ce n'est que c'était de son pays d'origine qu'il s'agissait et que n'y étant pas retourné depuis le grand départ de la famille, il en rêvait.

L'adolescent était loin de s'imaginer ce qui allait lui arriver alors qu'il déambulait dans les allées du vaste hall, humant l'ambiance de ce pays qui s'était blotti dans le territoire secret de ses fantasmes, quand il tomba soudain en arrêt devant un studio de télévision planté au centre d'une baie vitrée circulaire au-delà de laquelle s'affairait une équipe occupée à capter une émission, fictive ou non, chacun de ses membres concentré sur la part de responsabilité qui lui incombait et conscient du rôle qu'il avait à jouer dans le grand ballet qui se déployait devant les yeux écarquillés du jeune témoin aux antipodes des vaches et des moutons de son village.

Tel un Saul sur le chemin de Damase, à l'instant où un haut-parleur poussait le tube célébrant le vol du Spoutnik, premier engin placé en orbite autour de la Terre marquant le début de l'ère

spatiale, François sut qu'il voulait évoluer dans ce milieu-là, un milieu magique dont on tire les meilleures histoires de l'imaginaire d'individus hors de l'ordinaire. Avec, cependant, une légère modification dans la révélation qu'il vivait; ce n'était pas de la télévision qu'il se sentait investi mais du cinéma, du glorieux Septième art, le dernier-né des arts qui l'emplissait d'une ferveur jamais ressentie auparavant pour quoique ce soit.

Il était fixé sur son avenir et rien ne le ferait dévier de l'horizon qui se dessinait devant son regard englué sur l'activité du studio. Il fallait dès lors l'annoncer au monde, à commencer par ses parents, ce qui ne serait pas aisé du moins quant au père.

Le choix pour l'annonce aurait lieu dans l'auto filant en direction de la ville, tôt le lundi matin, et l'examen d'entrée pour des études dans un collège classique qui n'intéressait plus du tout l'adolescent depuis sa révélation. Ayant répété son texte la fin de semaine durant pour la scène de sa vie, François, la tête côté paysage, prit une bonne respiration avant de projeter l'annonce contre la fenêtre pour la voir rebondir vers les oreilles paternelles qui eussent préféré être sourdes. Le pauvre homme faillit provoquer une embardée, déballant tout ce qu'on peut inventer d'arguments pour ramener à la raison l'ainé d'une fratrie qui devait obéir à la sagesse paternelle et servir d'exemple pour celles et ceux qui suivaient, prérogative de la primogéniture.

La déclaration devenait l'examen de passage qui ferait de François celui qu'il devait devenir s'il le réussissait : tenir tête au tuteur lui ayant transmis la confiance en soi permettant de fendre sans hésiter la foule de juges rencontrés sur son chemin.

Sur le coup, le contrarié ne put apprécier à quel point il avait modelé son premier élève, ce dont l'élève n'aurait pu lui tenir rigueur car comprenant l'importance que pouvait représenter la décision de l'avenir d'un fils. Robert avait oublié avoir formé ce jeune écervelé à réfléchir par lui-même, à se fier à ses réflexions, à être le seul à contredire toute une classe de solfège à un âge où l'adulte responsable de la croissance de l'enfant a moins d'influence qu'en ont les ressources naturelles de sa personnalité. Les longues heures passées en sa présence dans la chambrette de son adolescence pouvaient sembler se retourner contre lui, elles renforceraient plus tard son sentiment d'avoir accompli le début d'une mission d'enseignement en voie d'être entamée. Que serait-il devenu s'il avait flanché devant l'autorité paternelle sinon professeur à son tour comme ce dernier le tenait pour acquis en digérant l'insolence.

Une négociation harmonieuse s'ensuivrait qui permettrait le financement des études poussées de Robert en échange de l'abandon par François d'études classiques, ce qui faisait mieux digérer le choix contrariant du fils pour une vie d'artiste de cinéma. En contrepartie, le jeune impertinent, pas assez mûr pour affronter la vraie vie, aurait à poursuivre des études de son choix durant au moins une année. Soit.

Un coefficient intellectuel plutôt au-dessus de la moyenne, François avait fait le parcours scolaire sans grand effort, se satisfaisant de se concentrer quand il le fallait et de jouir de l'existence. Chaque bulletin le voyait arriver deuxième derrière son camarade, Pierre, qui devait ignorer la jouissance de l'existence et de qui il ne tenait pas à usurper la place, d'abord parce qu'il l'aurait vexé et que ça ne se fait pas entre camarades, ensuite que la nature l'avait inoculé contre le virus de la compétitionnite. Cet avantage de compétence naturelle pour les études allait jouer un mauvais tour à François car en attendant la réforme historique de l'enseignement de la province,

seuls les deux premiers de classe auraient le vicieux laisser-passer pour passer d'une onzième année sciences-mathématiques à l'université, leurs compagnons ayant à poursuivre des études collégiales avant la création, en 1965, des collèges d'enseignement général et professionnel, les cégeps, deux ans plus tard. Arriver premiers et tomber dans des fondations à peine creusées.

Tant qu'à s'investir dans des cours, François eut préféré qu'ils le fussent en cinéma; il n'en avait pas les moyens, ces cours spécialisés n'existant pas davantage que l'industrie dans son coin du monde. Il lui eut fallu s'expatrier dans l'une des grandes capitales du Septième art, Paris, Rome ou Bruxelles. Cette turpitude économique l'avait jadis privé de cours de piano alors que ce désir est objet de satisfaction chez les parents qui ont à se battre contre l'apathie habituelle de l'enfant buté contre la pratique d'un instrument.

L'apprentissage de la valeur monétaire ayant commencé, François avait vite compris qu'un piano droit usagé, vendu au prix de la moitié du coût d'achat mensuel de la maison familiale, constituait une trop lourde charge pour le seul salaire sur lequel pouvait compter une maisonnée de sept. Il voulut croire qu'avec la patience serait comblée cette lacune. Depuis, il avait érigé son dépit en principe aux allures d'injonction.

Laisser un instrument de musique à la portée de l'enfant

De classes scolaires d'une vingtaine de copains, le voilà dans des amphithéâtres universitaires de cent cinquante inconnus avec un professeur, dos tourné au public et craie au bout des doigts, graffitant des signes et symboles cabalistiques sur un immense tableau noir qu'il n'aurait de cesse de blanchir. Si d'aucuns de ses confrères et sœurs pouvaient ressentir une frustration devant ce sens singulier de la pédagogie, François n'en avait cure qui n'était là que pour rêvasser.

Preuve en serait son examen trimestriel en mathématiques qu'il allait très bien échouer avec douze pourcent grâce au poids de l'encre utilisé pour apposer ses nom et prénom sur sa feuille. De quoi constituer matière à anecdote. La preuve. Si, par contre, un diplôme en amitiés nouvelles avait été octroyé, François l'aurait mérité haut la main et avec mention. Le dilettante s'emploierait à les accumuler durant cette année sacrifiée dont certaines l'enrichiraient davantage que tout diplôme.

Comme il n'était pas question de cours de cinéma ni davantage de se lancer tout de suite dans le métier, son père consentit cependant à ce qu'il s'initiât à sa lubie durant la pause estivale, sûr que la lassitude le rattraperait. Faisant jouer ses relations, il le fit entrer chez Onyx, l'une des premières boîtes de production, terreau d'une génération de pionniers et assise d'une future industrie évoluant d'humble entreprise au service de l'art et de la nation à entreprise grassement financée par les deniers de l'État au profit, plutôt, de ses producteurs.

Il n'empêche qu'avec sa petite population de huit millions d'habitants, le Québec parviendrait à fonder une industrie cinématographique là où l'Italie des Fellini, de Sica et autres Rossellini allait voir la sienne disparaitre sous les coups de boutoir répétés de la télévision privée.

Aucun mot ne saurait décrire l'émotion ressentie par le jeune homme, à l'été de ses dix-neuf ans, en poussant la porte du 7e Art, ni de celle de sa première responsabilité en tant que membre à part entière bien qu'à temps partiel de l'équipe : laver les escaliers! Il avait le pied dans le monde du cinéma, le pied à l'étrier d'un art dont il savait qu'il n'aurait de cesse de se rendre au but fixé depuis ce jour précieux de l'exposition française, celui de la réalisation. En attendant, on lui avait demandé de quérir un bout de rouleau entreposé dans le sous-sol sans plus de précisions. Erreur… comme de demander à un enfant, laissé seul, de s'occuper de l'omelette en l'ayant hissé sur un tabouret afin d'atteindre le niveau des ronds du poêle. Non mais.

Il eut la chance de tomber sur une âme compatissante et en mesure d'apprécier le côté cocasse de la situation en remontant avec un morceau d'écran de cinéma découpé et enroulé sous le bras. La bourde ne fut pas ébruitée et il serait tout de même promu à une occupation à la hauteur de ses aspirations.

Caché dans les cintres d'un décor pour une publicité de bière, il devait attendre le signal du réalisateur, un certain Carle dont il ne se souvenait pas du prénom Gilles, avant de laisser tomber des flocons de neige au-dessus du personnage interprété par un célèbre comique, Olivier, dont il ignorait, là, le patronyme. Permettant de voir sans être vu, cette position privilégiée lui rappellerait celle de son coup de foudre dans le hall de l'exposition française; à ses pieds, les ingrédients étaient réunis pour réaliser l'une des histoires qui se bousculaient dans son imaginaire. Tapi dans son cheval de Troyes à épier les faits et gestes des techniciens s'affairant autour du comédien, il serait sous peu prêt d'en découvrir le code secret, projeté qu'il serait à l'avant-scène de l'action à son corps défendant.

Car quelques jours plus tard, à la fin de l'une de ces journées inaugurales, François débouchait dans le hall d'entrée menant au bureau de la secrétaire face à la porte vitrée donnant sur la rue, lorsqu'il surprit la jeune femme apeurée prostrée dans l'encoignure près de la porte restée ouverte et n'osant bouger de peur de s'exposer à la folie d'un homme armé d'un pistolet gesticulant et vociférant devant l'immeuble. Plaqué contre le mur du couloir, François attendrait l'occasion propice avant qu'à son signal la jeune hystérique ne s'élançât vers lui pour se jeter en larmes dans ses bras. S'étant assuré que le malfrat avait passé son chemin et en attendant l'ordre de - Coupez! -, le héros profita autant qu'il le put de la chaleur de la pulpeuse et tremblante malheureuse. Il amorçait une glorieuse carrière dans le merveilleux monde des vues animées et entamé un lent fondu-enchaîné, terme de son nouveau métier, qui le ferait passer de l'adolescence à l'adultie, de la campagne à la ville sans vraiment en prendre conscience.

Il ne se souvient pas tout à fait des circonstances de leur rencontre. Son ami, Dominique, lui permettait à l'occasion de passer la nuit dans son petit appartement du centre-ville, par exemple en période d'examens ou quand on s'était couché en oubliant l'heure. Lorsque l'opportunité leur sembla évidente, ils partagèrent le loyer en aménageant dans plus grand.

Ce fut à cette époque qu'il apprit que Paulette avait pleuré en comprenant que le début de la fin de son rôle de mère avait sonné lorsqu'elle le vit partir pour ne plus compter sur le giron familial. L'initiation du jeune naïf du bord de la rivière des Prairies était en marche. Un changement de vie du tout au tout s'il s'était laissé faire. Ça aurait été sans compter sur la forte influence des parents ou de sa nature intrinsèque qui voulait que ce n'était pas parce que tout le monde le faisait qu'il devait se laisser entrainer dans la mouvance. Si bien qu'il aurait d'emblée une attitude de recul

face à l'entourage qu'il découvrait et à la société en général. Cette seconde nature lui permettrait de circuler sur son propre chemin en traversant les territoires parsemés de pressions de toutes sortes.

Jus de fruit et sperme 45

Depuis toujours, c'est le regard qui caractérisait l'existence de François, l'élan naturel du réalisateur de voir au-delà du premier plan, de questionner ce qui se cachait dans les cintres de la grande scène de la Vie. Pourquoi devenir cinéaste si ce n'était de forcer le regard vers l'endos du perceptible avant que de le remodeler suivant les dédales de son imaginaire? Pas une journée ne passait sans qu'un détail ne motivât de questionner ce qui semblait acquis. Immobile devant un décor quelconque, concentré sur un cadrage particulier, les yeux d'un animal, d'un insecte voyaient-ils la même image que lui? Certes sinon la même réalité car entre le regard et l'aplat visuel s'immisce l'épaisseur de la perception, la culture de l'œil, ce qu'il a compris de son environnement, sa maitrise dans l'art de le lire.

À l'instar de ses congénères, l'appréciation de François pour l'image reposait sur le sens que les points la composant avaient de la profondeur, des couleurs, du mouvement, de la perspective, voire des souvenirs évoqués. La citation confucéenne voulant qu'une image valait mille mots prenait toute sa dimension. Cette propension à pousser plus avant le degré premier de la perception l'avait laissé interdit devant les gouttes de l'orange matinale à peine tranchée se retrouvant sur un avant-bras.

Le réflex fut instantané; plutôt que d'essuyer comme la spontanéité l'aurait commandée, il étendit le jus sur la peau persuadé que les vertus intrinsèques qui s'y logeaient la pénètreraient pour l'effet bénéfique escompté. Cette logique lui reviendrait lorsqu'après un exercice onaniste, il étalerait la semence sur son abdomen avant de l'appliquer sur la peau du visage comme s'il s'était agi d'argile, assuré de la transmission direct dans le derme de la puissance contribuant à créer la vie. Si l'expérience ne se répèterait pas, elle aurait eu le mérite d'explorer un territoire au-delà de l'horizon habituel du convenu.

Des années plus tard, François se souviendrait de cette expérience en tombant sur un article révélant que des biologistes américains avaient confirmé les propriétés cicatrisantes d'une protéine naturelle contenue dans la salive ainsi que dans le liquide séminal servant à la fabrication du sperme. Il n'en revenait pas. Combien certains gestes spontanés ont une référence historique dans l'évolution de l'humanité. Origine oubliée, geste persistant. Il saurait dorénavant pourquoi il léchait tout lieu atteignable dès l'apparition de sang sur le corps. Avec un sourire raisonné.

L'exercice physique 45

François était physique, le corps ayant besoin d'exulter, tout était bon pour le mouvoir. Les pauses réservées à la cour de récréation ou au gymnase étaient aussi appréciées que les cours didactiques si l'enseignant faisait preuve de pédagogie. À l'occasion des jeux interscolaires, les compétitions poussant les participants à se dépasser provoquaient des extravagances spectaculaires dont le jeune François était parfois l'initiateur. Monté debout sur les épaules de deux camarades et eux sur quatre autres, le tout tiré par un attelage humain trahissant l'époque de la sortie, en 1959, du péplum, Ben Hur, il criait sa joie enthousiaste avec la ferveur d'un Charlton Heston faisant tournoyer son char sur l'immense cirque de Rome devant une foule d'élèves en délire.

L'heure de la gymnastique passait trop vite; entre la montée au câble avec contact au plafond, le cheval d'arçon ou allemand, les barres parallèles et la course plongeon suivie de la culbute, le temps le privait de prolonger le plaisir. Car le défoulement corporel ne serait pour François qu'un prétexte à s'amuser tout en sachant que la sueur attestait bien de l'élimination des toxines.

L'hiver, sur la patinoire extérieure du village, la sueur faisait oublier le désagrément de parties de hockey par moins quinze. La tête du thermomètre menaçait d'éclater chaque fois que le hautparleur annonçait un but du héros national, Maurice Richard, durant la partie des Glorieux de la Ligue nationale de hockey qu'était le *Canadien* de Montréal retransmise à la radio, et jusqu'à la patinoire, que toute la population écoutait aussi religieusement que s'il se fût agi du chapelet en famille récité par son éminence, monseigneur Paul-Émile Léger, dont François aurait un jour l'insigne honneur de baiser la bague cardinalice. Ce qu'il ne faut pas faire pour mériter le ciel.

Ces activités de groupe le faisaient apprécier de ses camarades qui verraient en lui un candidat naturel pour le poste de président de sa classe, et, pourquoi s'arrêter là, secrétaire de l'école. Une photo du trio, représentant les intérêts des élèves auprès de la direction, montrera un enfant aux côtés de jeunes adultes; sans évoquer de complexe dû à son apparence juvénile, aspect particulier réservé aux gémeaux dixit le père astrologue, François tâchait de se convaincre que si on pouvait moins le prendre au sérieux à cause de cette particularité, celle-ci tournerait plus tard à son avantage.

Ce qui se démontrerait tant qu'il maintiendrait un régime d'activités physiques aptes à respecter son crédo voulant que

> Si la jeunesse présuppose la souplesse, la souplesse, elle, perpétue l'apanage de la jeunesse. Et partant, la souplesse maintenue sous-entend celle de l'esprit, et son ouverture, celle de la liberté de pensée, bref, l'outil qu'est le corps plus efficient au service de l'Esprit qui n'a que lui sur lequel compter dans son unique but de parvenir à renouer avec la spiritualité

pure avant le délitement de l'enveloppe charnelle. Après une longue réflexion, ce but de l'Esprit parvenu à la conscience de François deviendrait sien, le seul de son existence.

Réapparition d'Ézéchiel **46**

Depuis quelque temps, à l'instar de Jeanne d'Arc, pupille du dauphin Charles VII qui entendait des voix, François percevait ce qui semblait être l'écho lointain d'une phrase provenant du fond d'une grotte, ce qui l'avait d'abord intrigué par les répétitions puis amusé. Il y était question d'esprit.

La voix était plus claire, plus intelligible lorsqu'il fermait les yeux. Dans ces moments, il pouvait figer où qu'il se trouvât et demeurer immobile tant que la scansion vocale lui parvenait. Si, dans un lieu public, un témoin venait à constater l'anomalie de la situation et qu'il intervînt en croyant appréhender un risque pour sa sécurité faute d'intervenir, François se laissait saisir par le bras et entrainer vers un banc sur lequel il se laissait assoir sans ouvrir les yeux ni interrompre l'audition qui se déroulait au fond de lui. Rassuré de le voir tranquille, on n'aurait pas osé le sortir du rêve qui le transfigurait.

François avait préféré n'en dire mot à son ami et colocataire, Dominique, ne tenant pas à ce que toute la ville soit au courant. Est-ce que le commun de ses proches pouvait comprendre la portée de l'expérience sans d'abord la teinter de dérision?

Derrière paupières closes, il avait vu chaque fois se rapprocher peu à peu de lui la figure sans corps d'un personnage dont la douceur et la bonté irradiées avaient fini par lui être familières par une phrase qu'une lointaine mémoire lui dictait avoir entendue.

Le seul mot formulé du fond de la gorge le fut assez fort pour que des têtes se tournassent et que ses yeux s'ouvrissent.

- ÉZÉCHIEL!

Ayant pris de l'âge, l'homme portant le nom était devant lui et n'émettrait que la phrase initiatique prononcée au bord du lit de ses six ans.

- Mon petit, c'est l'Esprit que je suis qui s'adresse à Celui que tu es. Tu as eu le privilège de t'incarner pour l'expérience d'une Vie parmi tes semblables qui n'arrivera qu'une

fois. Désormais réveillé, tu auras oublié un état de l'Esprit qui ne saurait se retrouver qu'en renaissant à toi-même si ta conscience évolue dans la sérénité.

L'heureux jeune homme ne put s'empêcher de rapporter l'évènement à Paulette qui s'était exclamée.

- Ézéchiel? Je pensais à lui justement en me demandant s'il était encore de ce monde.

- Il l'a jamais été. Rassure-toi, il est bien vivant et je suis pas prêt de le lâcher.

Être bon est l'expression la plus rapprochée que le Soi a de l'Esprit.

Jours et semaines suivants contribueraient à un rapprochement promis depuis un bon moment. C'est l'amour voué au sage Ézéchiel qui portait François à trouver des questions métaphysiques lui donnant l'occasion de lui rendre visite et d'apprécier la teneur de la réponse sur cette voix si douce ayant la mystérieuse capacité de le ramener à sa plus tendre enfance. Avant chaque question, il donnait l'impression d'en mûrement préparer l'expression bien qu'en vérité, ne faisait que savourer le temps de contempler le vieux philosophe en ressentant l'exception d'un lien de filiation spirituelle.

- Pourquoi l'Esprit que je suis a-t-il eu intérêt à s'incarner sachant que l'Ego ferait partie de l'expérience et qu'une vie entière ne suffirait pas à l'en débarrasser avant de redevenir, une fois le corps refroidi, l'Esprit qu'il était en partant?

Le poids d'une pareille quête de sens commandait la prolongation de la réaction.

- Si tu permets, avant de prétendre répondre à une question de l'ordre de celle de la quadrature du cercle, et après avoir évoqué une fois de plus l'Ego, véritable héros de notre histoire, je te propose la définition à laquelle je suis parvenu en ouvrant les yeux ce matin.

Comme ça lui arriverait dans des cas où sa phénoménale mémoire devait se prouver, le grand homme d'Esprit ferma les yeux et donna tous les signes de cesser de respirer. Le témoin songea respectueux de l'imiter en comptant cependant survivre. Puis Ézéchiel parla derrière les yeux clos.

L’Ego n’ayant de sens qu’en en donnant un à la Conscience, Ego et Conscience sont les revers de la teinte que prend l’Esprit en s’incarnant.

La tête secouée doucement, le visage, crevassé par les siècles de contemplation spirituelle, ne pouvait cacher sa satisfaction, ni la jeunesse, son manque de mots.

- Fort, mon Ézé, fort!

- Maintenant, pour en revenir au sujet de ton corps refroidi…

Les vieux yeux s’ouvrirent, les jeunes sourirent au choix des mots de rappel.

- Le propre de l’Absurde est de ne souffrir aucune possibilité de question ou de réponse de l’ordre de la logique ou de la connaissance. Pourquoi, en effet, s’alourdir d’une tridimensionnalité alors que l’état spirituel de départ baigne dans une perfection libre des contraintes liées au spatio-temporel? Rappelle-toi que certaines questions n’ont pas à se poser à moins d’obtenir une réponse piège.

Par exemple de postuler l’existence d’un dieu qui commanderait une réponse pour la sanctionner, ou encore, en poussant à peine, l’existence de vie consciente hors de notre planète. Il est aussi difficile pour un individu de s’imaginer seul sur une île déserte que pour les humains de l’être dans l’Univers; d’où la profusion de théories convaincues du contraire. Par ailleurs…

François tiquait.

- Attends, attends… T’es en train d’assumer que parmi les milliards de systèmes solaires, le nôtre serait le seul à avoir une planète ayant réuni les conditions aptes à créer un être pensant, et même conscient?

- Pourquoi pas?

- C’est pas une réponse!

- En effet, c’est une question. Tout comme la tienne sous-tendait la réponse car en la posant, tu cherchais à te convaincre qu’il y a, à l’évidence, une vie pensante en dehors d’ici. L’être humain, depuis sa contemplation du ciel nocturne, rappelle-toi notre hominidé et l’apparition de la pensée qui en découlerait une éternité plus tard, ne peut concevoir de solitude dans l’univers, d’où le

concept apaisant d'une force créatrice du Tout, un père éternel avec lequel on pourrait converser, ou plutôt monologuer car l'échange est à sens unique, en évitant au cerveau le risque d'implosion.

Le regard du jeune homme s'était posé sur le zénith tandis qu'il écoutait. La suite vint.

- Affronter l'univers depuis sa petite personne menace son équilibre mental. Il faut bien comprendre ce qui motive le sujet de l'existence de dieux ou de Martiens et que si on parvient à la poser en toute objectivité, sans préconception inconsciente, il est fort possible que la question nous étonnera par sa consternante réponse.

François se repaissait de l'échange et, en repartant, songeait déjà au prochain. Sur le pas de la porte, la conclusion serait ponctuée d'un clin d'œil.

- Pendant ce temps, les radiotélescopes pointés vers l'infini opèrent vingt-quatre heures par jour.

L'Ego, rival de la conscience **48**

L'Ego n'a pour unique but de prendre la parole, la garder et tenir au dernier mot, l'Esprit n'ayant plus qu'à rester coi dans son coin. C'est le risque qu'a accepté de courir ce dernier en prenant corps et conscience, sachant l'énergie qu'il aurait à fournir afin de reprendre le contrôle de l'existence appelée à s'éveiler. La conscience est l'expression de l'Esprit tâchant de s'orienter à l'aveugle dans cette reprise de contrôle, l'Ego faisant tout pour l'en distraire avec la puissante artillerie des sens. Ego et Conscience, frère et soeur ennemis et double personnalité du même Esprit.

À qui prendra la parole entre l'Esprit et l'Ego

La Vie n'est autre que le champ de bataille entre les deux. Si l'Ego tient la dragée haute à

la Conscience, c'est la mort qui rendra l'Esprit au monde duquel il provient; à l'inverse, si la Conscience terrasse l'Ego, l'Esprit aura connu le monde du vivant avant que la mort ne l'en retire.

L'individu qui est cet Esprit aura atteint ce que certaines religions orientales nomment le nirvana, soit une paix intérieure totale par le détachement. François se sentait des affinités avec ce concept philosophique.

Limitée dans la durée, la Vie est trop précieuse pour la sacrifier aux plaisirs artificiels de l'Ego en brûlant la chandelle par les deux bouts au mépris de la Conscience et, par conséquence, de l'Esprit. La conscience que la Vie est un privilège constitue la première percée de l'Esprit; à partir de cette prémisse, tout doit se mettre en œuvre afin que la percée prenne la place qui lui revient aux dépens de l'Ego. Prenant alors acte de l'importance de l'enveloppe charnelle dont s'est dotée l'Esprit qu'il est, l'individu va s'employer à ce que le corps, dans toute sa magnificence, soit aimé, respecté et entretenu au mieux afin de contribuer le plus longtemps possible au but fixé par l'Esprit en venant au monde tridimensionnel, soit d'en finir avec l'Ego.

Colocation avec Dominique **49**

Dominique se chargerait d'intégrer François à un groupe fort sympathique de filles et garçons issus d'un milieu aisé et instruit ayant ses habitudes de sorties et de lieux préférés de rencontres. Parmi eux se trouvaient des couples dont il était problématique de connaître l'intimité ou la solidité des liens sans que le sujet importât. L'heure était à l'insouciance, période bénie précédant celle des grossesses souhaitées ou non. Dans sa discrète marginalité, François acceptait de bonne grâce l'intégration au groupe sans se plier à l'aveugle à ses rites hebdomadaires de beuverie et de paradis artificiels.

Devant l'air singulier de son camarade, Dominique avait abaissé ses écouteurs.

- Je suis curieux de connaitre le genre de pensée qui donne l'air que t'as!

- Oh… un lointain souvenir…

Son ami s'était levé pour se diriger vers le coin cuisine.

- J'ai quelque chose qui pourrait le rapprocher. Bouge pas.

Dominique possédait l'art de la mise-en-scène bien que ce serait dans le monde de la musique qu'il finirait par investir ses talents. Prenant un air cérémonieux, il fit chauffer un vin dont il ne daigna pas révéler l'origine et assoir son colocataire à l'Indienne devant une table basse sur laquelle il posa deux jolies coupelles blanches avant d'allumer une bougie pour l'ambiance. Il semblait satisfait tandis que son cobaye le questionnait du regard. Un aller-retour à la cuisine et le maître de cérémonie versait un liquide jaunâtre dans les deux récipients, s'asseyait à son tour devant lui en enjoignant son camarade à l'imiter.

L'oblation venue, l'officiant éleva tout haut le liquide réchauffé avant de le porter aux lèvres en projetant une expression de pure délectation, un œil demeurant ouvert anticipant de témoigner d'une profonde émotion chez le novice qui avait respecté la singulière gestuelle. Peine perdue, elle ne viendrait pas car aussitôt les lèvres humectées qu'une grimace, impossible à masquer malgré les mains plaquées sur le visage, démontrait la profonde aversion de l'initié pour le saké.

La culture japonaise n'ayant pas été une réussite, il en fallait davantage pour décourager l'instigateur. Cette fois, l'hypocrite avait bien manigancé son plan et François n'y vit que du feu lorsque, ayant invité une soi-disant amie à souper, Dominique prétexta une urgence pour laisser la belle en présence d'un intimidé qui allait bientôt apprendre ce qu'était de se laisser entreprendre par une modèle d'artiste venue de Québec à seul dessein d'ajouter un dépucelage à son tableau de chasse.

Tout était possible pour cette génération estudiantine gâtée de bébéboumeurs qui croyaient que l'indépendance du Québec était pour bientôt après balayage des corrompus de l'ancien régime politique de la carte. Ne se comptaient plus les refus de partager une drogue quelconque offerte par un ami ou un inconnu dans la brume des soirées sur sa présence de laquelle on comptait. Il ne se rappelait pas d'une seule personne de ce cercle d'amis ayant ses prédispositions à dire *Non merci, sans façon!* , tous se contentant d'un hochement mou du chef en répétant *Oui, encore!*

Mal lui en prit car elle s'y prit mal, les bas résilles de la modèle d'artiste n'étant pas du goût de celui qui, plutôt gauche, s'empêtrait à les lui ôter en simulant une longue pratique. Il en résulta une frustration de la voir partir aussitôt l'échec constaté. Au point où il en était, il se serait rabattu sur le saké.

Le problème ne tenait pas à la singularité des collants en treillis de la pauvre fille mais à l'inconvénient, encore une fois, de la bonne idée du jeune puceau de vingt ans de venir au monde le premier sans songer aux conséquences désavantageuses de la prééminence natale, en l'occurrence lorsqu'on se retrouve nu devant une étrangère et désemparé au point d'abstraire les traits du visage féminin. Il lui fallait décider si l'acte manqué pouvait néanmoins se considérer consommé. La réflexion fut courte et concluante : manqué, assurément, acte tout de même.

C'était décidé, il n'était plus vierge sinon de quoi aurait-il l'air? Il se comparait à la moyenne d'âge chez ses camarades de la ville, lui qui sortait depuis peu de son village où un rare souvenir d'ordre érectile concernait la sœur d'un de ses amis qu'il avait épiée à travers les stores mi-clos de sa chambre du rez-de-chaussée au moment où, enfin nue, elle se penchait pour extirper une sorte de serviette teintée de rouge de son entre-jambe, ce qui l'avait pas mal ramolli, le voyeurisme ayant des incidences imprévisibles.

Dominique, de retour de sa soi-disant urgence, eut à éclairer le pas dupe.

- C'était pour que tu deviennes un homme…

Les deux, simultanément.

- Mon fils!

Et de s'esclaffer, les amis s'enlaçant comme les frères qu'ils étaient avant d'aller embrasser les oreillers.

Lendemain de veille **49a**

Les idées fortes pouvaient surgir de façon inattendue. L'aube réapparue, François s'approcha du miroir, lut quelques lignes du visage placées aux endroits stratégiques et voulut croire que les rares rides en étaient restées là depuis la veille. Jetant un coup d'œil distrait vers le bas, il se demanda si un sondage existait pour dénombrer les hommes qui urinaient dans le lavabo, pouffant en se rappelant une bande dessinée de *Fluide glacial* où le personnage, à peine réveillé après une veillée bien arrosée, mouches tournoyant autour de sa bouche, pisse dans l'évier de la salle de bain sans prêter attention à l'érection matinale, baptême de miroir.

Alors que le liquide teinté d'urée fuyait par le siphon en faisant fi de la force de Coriolis, sans tournoyer, il lui apparut clairement que la notion d'infini telle qu'appliquée à l'idée d'un dieu était hors de portée de la conscience humaine, incapable, par sa condition de tridimensionnalité liée à sa structure physique, de saisir le sens d'infini qui, lui, repose sur l'absence de dimension. Que sans comprendre (*prendre avec*, avait traduit son professeur de philosophie), il pouvait néanmoins accueillir par intellect l'idée de cette infini et qu'en conséquence lui était recevable celle d'un dieu ayant existé de tout

temps. Ce qui ne faisait pas de lui un croyant car l'ébranlante intuition vécue en regardant s'écouler l'urine vers le gouffre du doute ne pouvait prouver ce qui est du domaine d'une conscience pure libérée de ses contraintes spatiotemporelles au terme de la vie. Il devait compter sur la mort pour voir si l'intuition tenait. Sans précipitation.

La drogue dans l'arsenal de l'Ego **50**

En se préparant un soir pour une sortie, François avait trouvé Ézéchiel devant sa porte venu lui demander tout de go de le rassurer qu'il n'était pas de ces individus cherchant toute occasion de bêler ensemble au milieu de paradis artificiels. Il avait préféré croire à une question piège.

- Pas le genre! Je laisse mon ego enchainé dans le sous-sol.

François saisit l'occasion d'exprimer tout haut les raisons d'un agissement contraire à l'ensemble.

- Entre, je suis pas à la minute; le troupeau peut attendre.

Son visiteur le suivit jusqu'à la cuisine où il se verrait offrir un verre de jus après qu'on lui eut tiré une chaise de la table. François préféra rester appuyé sur le comptoir de l'évier. On trinqua sans heurt.

- Je suis mal placé pour condamner ceux et celles qui versent dans ces quêtes de plaisirs sensuels ou mystiques parce que si j'avais deux vies, j'en passerais une à imiter le professeur d'Harvard, Timothy Leary, quitte à le dépasser dans ses multiples expériences. Sauf que j'en ai qu'une à qui je veux pas risquer de faire subir des effets imprévisibles qui me priveraient des moyens naturels sur lesquels je compte pour arriver avec patience, quand bien même ce serait sur mon lit de mort, à jouir sans artifices de tous mes sens en ayant comme seul but d'affiner chacun d'eux.

Admiratif, Ézéchiel hochait.

- Je ne suis pas sûr qu'à ton âge je n'aurais pas succombé à la tentation.

- Moi je le suis; tu étais sage à la naissance et t'avais déjà une barbe blanche!

François avait consulté l'heure à sa montre en s'approchant de son ami pour lui proposer le bras.

- Allez, je te raccompagne… à moins que t'aies envie de croiser un paquet de drogués?

Parvenus sur le seuil, Ézéchiel détourna le regard vers le ciel.

- Dommage que les lumières de la ville empêchent de voir les étoiles…

Puis, sans se retourner.

- Va retrouver tes amis, jeune homme. Je suis comme toi et connais mon chemin.

Et il s'en fut dans ses réflexions sans rien ajouter.

Son hôte resta là, un moment, à le regarder s'éloigner.

François avait appris les rudiments de l'autonomie grâce aux passionnantes conversations avec son père si bien que lorsqu'un camarade lui avait proposé une première cigarette, plutôt que de jouer les moutons, c'est l'engouement de ses amis pour la curiosité qui le poussa à se la porter à la bouche. Ce début d'expérience coïncidera à son terme, le jeune homme n'étant pas doté du masochisme nécessaire pour passer de la banale initiation à une assuétude aussi pernicieuse que difficile à supplanter. L'autonomie accrue aidant, la situation se répétera lorsqu'il s'agira pour ses compagnons de lui faire découvrir une variété de drogues à une époque où le menu était des plus riches et les prétextes pour les consommer, imaginatifs.

François comprenait l'intérêt des paradis artificiels comme succédanés à la grisaille de certains destins, sorte de tricherie afin d'atteindre sans délai un sentiment de plénitude qui, parce que factice, commandait de recommencer aussitôt sinon par des produits plus performants, c'est-à-dire plus dommageables pour l'avenir du cerveau. Le Temps étant son allier, il préférait parvenir à cet état de grâce par les moyens naturels de son évolution spirituelle, celle-ci dut-elle trainer, l'itinéraire choisi comportant maints éléments incertains susceptibles de contribuer à sa croissance personnelle.

La confiance en Soi **51**

Dans sa jeune vingtaine, François se ferait polir la morale par une camarade qui lui reprochait sa façon de vivre, trop bohème à son goût, mal partie pour le conduire vers une vie sérieuse incluant compagne, enfants et emploi permanent à la clé. Le jeune homme ne put qu'écouter sans se soucier de se défendre car il savait déjà qu'il aurait à marcher seul sur le chemin de son destin, en butte à l'incompréhension de ses semblables. Ses parents lui avaient instillé la confiance en soi pour tenir tête aux influences contraires à ses objectifs, un vaccin qui lui serait profitable la vie durant. Ils auront contribué à l'assurance que le jeune homme continue de consolider chaque fois qu'une âme voulant son bien le toisera. Il finirait par élaborer une philosophie qui inclura des éléments provenant de toute origine pourvu qu'ils s'insérassent à la perfection, rien de moins.

Si les cinq premières années de croissance chez l'enfant seront déterminantes, les dix à quinze suivantes le deviendront au niveau moral, à commencer par la confiance en soi, clé d'une vie réussie quelles que soient les circonstances rencontrées. Cette transmission parentale agira comme présence de la force des tuteurs auprès du manque d'expérience du jeune adulte dans son initiation à la vie sociale.

La confiance en soi sera l'apport le plus grand que l'entourage pourra offrir à l'enfant car celui-ci prendra vite conscience de ses attributs, ses compétences et ses limites, un

exercice introspectif lui permettant de jauger son potentiel à sa juste valeur sans laisser autrui s'en charger avec les risques inhérents de dérapages.

L'impatience **52**

À un âge où le calme d'un individu reflète l'état de son âme, François avait du mal à comprendre pourquoi d'un côté son entourage le percevait doté d'une patience exemplaire, hormis pour la douzaine d'occasions dans sa vie, l'emportement se dissipant aussitôt, mais qu'avec des peccadilles, l'excès d'impatience le submergeait et la réaction, démesurée, pouvait l'amener à regretter les conséquences. Combien d'objets avait-il détruits, saisi par l'envie incontrôlable de les jeter par la fenêtre comme reproche d'oser contrer la volonté du maître. Il ne s'y trompait pas, tombant chaque fois dans un piège anthropomorphique.

François avait conclu qu'il s'agissait d'un phénomène naturel de soupape permettant l'accumulation de petites tensions de s'échapper de manière bénigne plutôt que grave s'il avait agi à l'endroit de son prochain. S'il se moquait de sa réaction exagérée en rigolant, il aurait préféré s'en passer en comptant sur une autre voie d'évitement pour l'incontrôlable impulsion.

Pensée et vapeur risquent l'explosion faute de soupape

Il alla consulter son conseiller en psyché aussitôt mis au fait de la contradiction qui minait sa vision de soi. Le sage Ézéchiel se mit à réfléchir.

- Il s'agit moins de concevoir si l'énervement occasionnel peut être intégré dans le déroulement d'une existence harmonieuse plutôt que d'affronter la simple idée qu'on puisse être en contradiction avec soi parce qu'on s'énerve à l'occasion et qu'on estime que cette réaction ne concorde pas avec l'idée qu'on se fait de l'harmonie. Tu as de la chance.

Le jeune regard s'étonna.

- À ta place je serais ravi de la présence d'une contradiction aussi bénigne.

- Je te la cède.

- Et tu priverais l'Esprit que tu es de se mesurer à l'idée qu'il se fait de Soi. Une contradiction implique déjà une prise de conscience, ce qui signifie que la moitié du chemin pour la résoudre est parcourue, autrement il y a fort à parier qu'on passerait outre en voulant croire qu'il n'y a plus qu'à se laisser porter par l'insouciance. La quête de la paix intérieure est continue sinon l'immobilisme mène au repli sur soi, à l'assèchement.

- C'est gai!

- N’est-ce pas?

- Elle remonte à quand ta dernière?

L’homme âgé sourit.

- Je t’ai déjà dit que je suis dans le doute perpétuel puisque je ne veux rien tenir pour définitif dans l’exposition de ma pensée. D’où mon agnosticisme en ce qui concerne l’origine de l’Univers. C’est la position la moins inconfortable pour arriver à supporter la plus intense des contradictions, celle en concomitance de croire et ne pas croire.

- Ehhh…

- Depuis que je m’aventure dans les hautes sphères de la réflexion sur ma propre existence, j’en arrive à fortement vouloir croire en Dieu, à son évidence sans explication, ce calme intérieur qui éradique une fois pour toutes l’angoisse existentielle, et à souhaiter vivre un voyage astral au bout de toute logique et jusqu’au seuil de l’Absurde, la négation divine par excellence.

- C’est fou ce que le fait de s’allonger sur une table de pique-nique sous une voute étoilée à trois heures du matin peut provoquer de conséquences inattendues.

- Tout est relié.

Le patient parfois impatient se dirigeait vers la sortie.

- Merci, Docteur, je relativiserai et repars impatient de croiser le fer avec ma prochaine contradiction si c’est pour m’énerver pour une peccadille!

- À propos de patience…

François s’arrêta net dans la radieuse expectative d’un bonus à emporter.

> - Quand l’Esprit prend corps à la naissance, l’Ego transforme la sensualité humaine à l’âge de raison en jouet propre à divertir l’individu. Le défi, pour ce dernier, est de s’employer à le déboulonner du socle qu’il s’est employé à élever pendant que l’Esprit attend, compréhensif… et patient.

Le jeune ami lui sourit en acquiesçant et sortit en se concentrant sur la qualité à l’honneur.

L’Amérindienne **53**

Certaines femmes, avant de le devenir, aspirent à précipiter la chose. Dès l’adolescence, quand ce n’est pas avant, l’engouement pour les produits de beauté véhiculé par les médias spécialisés dans le lessivage de cerveaux, les précipite dans un piège duquel seule une prise de conscience

de leur conditionnement peut les libérer. Tous les moyens sont bons pour séduire jusqu'à intoxication une jeunesse féminine ne sachant mieux grever son budget. Cette manipulation ourdie par des corporations rompues dans l'art d'exploiter le filon de l'innocence dévoie le naturel des rapports entre jeunes gens empressés de découvrir la psychologie du partenaire. La conséquence peut entrainer le soupirant à sous-estimer l'âge de la jolie convoitée. Illustration.

C'était l'époque où une certaine jeunesse masculine, influencée par la mode vestimentaire anglaise se réclamant de celle de l'aristocratie du XVIIe siècle, se déguisait en réaction aux costumes trois pièces. Celle qui poussera plus tard François à se raser le crâne et les sourcils au désespoir de ses sœurs. Sa longue chevelure noire tombant sur les épaules lui donnait l'allure amérindienne. Cet aspect doublé du veston de velours noir, du jabot blanc et des manchettes de dentelle eurent l'effet escompté sur une beauté amérindienne qui ne tarderait pas à le présenter à son père à l'imposante carrure, le jeune beau se demandant si sa fille ne couvait pas quelque plan maléfique de rapt marital.

Avant de songer au pire, il y aurait au moins une nuit de noces qui atténuerait l'appréhension de l'amant. Jusqu'à ce qu'il apprenne de la souriante repue qu'elle n'avait que quatorze ans. La surprise fut à la hauteur de sa subite défilade, le fuyard craignant d'avantage de se voir scalper par le grand chef que de subir les foudres d'un juge trompé autant que lui devant la maturité de formes de la fausse ingénue. L'ayant perdue de vue, la question d'une paternité involontaire le chicota un temps en attendant de faire le pont vers une autre rive sensuelle.

Sur le bonheur 54

François s'apprêtait à pousser le tourniquet du métro de la Place-des-Arts lorsqu'il croisa une connaissance dont la nature de la question le laissa pantois, comme si, sans préambule, elle interrompait une réflexion, à savoir s'il était heureux. Sans doute la réponse devait-elle choquer car aussitôt rendue par l'affirmative qu'on la lui reprochait comme impossibilité de fait. Si convaincue était son interlocutrice que François en béait d'incrédulité, perdant ses moyens devant l'improbable situation de se prouver heureux. Ce qu'il ne fit pas, préférant déclarer forfait en se détournant d'un échange qui s'annonçait à sens unique.

La remarque avait néanmoins semé le doute chez le jeune homme qui, sur le coup, en voulut au Destin d'avoir mis cette personne de mauvais augure sur son chemin. À bien y réfléchir, était-il aussi heureux qu'il le prétendait ou s'illusionnait-il sur le sujet? L'eau coulerait avant qu'il ne se fût rasséréné. Que le malheur soit omniprésent, rien n'empêche le bonheur et la paix avec soi. Le malheur d'autrui ne s'allégera pas parce que François sera malheureux par solidarité. Chacun conçoit son bonheur selon sa propre définition.

Rien à prouver qu'à Soi

Une fois son père ayant assumé la digestion forcée de voir François se diriger vers le cinéma plutôt que l'enseignement, il n'était pas question qu'il se lançât à dix-huit ans dans le métier après une année universitaire ratée à la perfection. Il devait parfaire des études somme toute limitées en l'état. Elles seraient poursuivies à l'école où Robert avait entamé sa carrière de professeur sans qu'il n'y soit plus car devenu entre-temps professeur de philosophie au cégep Ahuntsic.

Dispensant des cours privés de propédeutique, l'école en question préparait au passage à l'université, ce qui, François y ayant goûté, prouvait bien qu'il y était pour passer le temps sinon, le perdre. Ce genre d'école devenait le havre d'élèves perdus ou confus quant à leur avenir. C'était, comme tout lieu clos emplis d'individus dissipés, l'occasion de rencontres mémorables.

François découvrirait chez l'un d'eux, André, Français d'origine, une remarquable qualité en la personne de sa gracieuse sœur, mannequin filiforme qu'il aurait eu envie d'avaler tout rond lorsqu'on la lui présenta. Le grand frère, rompu à l'effet qu'elle faisait sur les mâles, s'en amusait, laissant à son camarade l'illusion de celui à qui elle offrirait l'honneur de la chair. Ce qui ne se produirait pas. Trop mince de toute façon.

Michel, autre camarade, beau, grand, manquant quelque peu de modestie, lui rappellerait, bien des années plus tard, l'émotion vécue, aussi forte que rare, lorsqu'on avait frappé à sa porte et qu'il était allé ouvrir sur une jolie jeune femme de dix-huit ans, au charmant accent français, qui s'était présentée avec des mots l'ayant laissé pantois.

- Bonjour, Monsieur, je suis …

Celui qui avait l'âge d'être le père de l'apparition l'avait promptement oublié.

- Entrez, jolie demoiselle… Que me vaut l'honneur?

- Je… je ne sais pas si vous le prendrez comme un honneur… Je m'appelle Hélène…

Michel la priverait de poursuivre

- Je suis tout à fait enchanté, chère Hélène, et moi, Michel. Permettez-moi de…

Cette fois devait être la bonne.

- Je suis la fille de Maria...

Le patronyme n'eut pas à être complété que le regard de l'ainé avait changé du tout au tout.

- Vous vous rappelez d'elle?

- Difficile d'oublier une telle femme. Entrez, entrez, les jambes vont me lâcher…

Il se découvrait soudain père et la vie changeait du tout au tout. Cette jeune personne était apparemment de lui, une étrangère qu'il eut préférée comme maîtresse, réaction spontanée qui ferait référence à sa vie d'avant car il savait quelle attitude adopter. Il renouerait avec la mère en la séduisant de nouveau par amende honorable et les bans seraient publiés et tous les copains,

conviés au mariage. Il fallait imaginer une cérémonie de rite grec orthodoxe commandant aux futurs époux de porter une couronne, d'effectuer le tour de l'autel ou de casser un verre, une gestuelle ayant le propre de provoquer une hilarité mal dissimulée chez les camarades de Michel conscients de distraire le nouvel époux dont la nervosité n'aidait en rien son effort de concentration sur un déroulement traditionnel imposé par ses futurs beaux-parents. Le célibataire se retrouvait avec une progéniture, une idylle d'un soir devenue compagne de vie et des beaux-parents d'une culture exotique à laquelle ils tenaient autant qu'aux jolies prunelles de leur fille.

Le nouveau marié avait un beau-frère producteur de cinéma habitant New York avec la sœur de Michel et leurs deux enfants. Cette filiation permit à François de se voir inviter à joindre l'équipe qui se préparait à découvrir un plateau de long métrage à Porto Rico. Ce fut avec empressement qu'il accepta de porter le double chapeau de deuxième assistant à la réalisation et de preneur de son témoin pour se retrouver au bord de la mer caribéenne au service du sieur Louis de Rochemont lll, descendant d'Huguenots français exilés à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes.

Pour une première production loin de chez lui, il se trouvait plutôt choyé, couchant dans un hôtel luxueux avant d'aménager dans une hacienda incluant gens de service, d'adorables grandes folles comme elles se plaisaient à se décrire, et des chiens errants ayant pris leurs quartiers dans les environs. Apportant chaque jour les restes de viande aux chiens laissés à eux-mêmes, une petite femelle adopterait François qu'elle suivrait partout, courant derrière le véhicule transportant l'équipe vers le plateau le matin jusqu'à ne plus pouvoir, à bout de souffle; il savait qu'elle serait là, le soir, à son retour.

Le réalisateur, un Américain d'origine grecque, était accompagné de sa douce, une séduisante et pulpeuse Sud-Américaine plus jeune que lui qui tomba dans l'œil du nouveau-venu québécois, effet mutuel aussitôt établi.

Plantés au bord d'un à-pic donnant sur la mer, les décors représentaient les baraquements construits sur une île prise puis abandonnée par des soldats japonais durant la dernière grande guerre et gardée depuis par un soldat américain oublié là jusqu'à perdre peu à peu la raison en entretenant une relation à haute voix avec d'imaginaires personnages occupant les lieux. Les conditions climatiques permettaient qu'on y travaillât en maillot de bain dans une brise douce aux effluves variées de la flore environnante.

Durant les pauses, François avait sa radio transistor collée à l'oreille, fasciné par les évènements qui se déroulaient à Paris auxquels les historiens se réfèreraient sous l'expression de Mai 68. Les jours de congé, la mer constituait l'endroit tout indiqué pour défier la chaleur ambiante. Ce fut lors d'une de ces escapades au large, loin du regard de son mari, que sa jolie compagne et le preneur de son se firent des attouchements détectables que par la faune marine.

Cauteleux, le réalisateur se doutait bien qu'il y avait un sens caché aux regards que s'échangeaient les jeunes gens. Habitué des histoires portées à l'écran, il imaginerait une mise en scène apte à démasquer la forfaiture en envoyant le jeune assistant à la maison sous un fallacieux prétexte, sa compagne s'y trouvant seule. À futé, futé et demi; François fit de sa course la plus stricte possible,

feignant la surprise en voyant apparaître le patron du plateau embarrassé au constat du cuisant échec de son plan.

La leçon avait porté et François avait tout intérêt à se tenir coi. Roulant à vive allure sur la piste sablonneuse menant au plateau, fier de son coup, il s'amusait à la vue des gerbes provoquées par la Jeep dans les flaques laissées par la dernière pluie mais se sentit ridicule une fois immobilisé au milieu d'une véritable mare. Si le moteur avait calé, la face était sauvée faute de témoins. Occasion de réfléchir aux conséquences de certaines décisions inconsidérées.

Doser avant d'oser

En compagnie des copains, Il profiterait bientôt d'une sortie à San Juan, capitale du protectorat américain, afin d'y effectuer l'achat de disques; où qu'il fut, François s'assurait d'une banque d'œuvres classique sur lesquelles il comptait pour les pauses dont certains morceaux poussaient à la méditation. Cette ville qu'il découvrait, aux parfums de stupre, recelait des commerces d'un genre particulier sachant satisfaire les pulsions naturelles difficiles à réprimer de la soldatesque marine qui y cantonnait. Habitué de ces lieux de perdition, un membre de l'équipe de tournage entraîna certains des copains, dont François, dans une salle immense, à l'étage, où se donnaient rendez-vous des centaines de permissionnaires vêtus de leur uniforme blancs et dont les calottes blanches à pompons rouges donnaient une allure pointilliste à l'ensemble.

À travers les tables rondes circulaient d'accortes jeunes femmes dont les charmes étaient mis en évidence là où l'imagination aurait manqué à l'observateur. Dans ce portrait de groupe, l'accoutrement des occupants d'une table, jurant avec l'uniformité alentour, remportait un franc succès auprès de ces dames qui papillonnaient autour de ces gens de cinéma en se délectant de caresser les longues chevelures retombant sur les épaules là où les gens de mer à la toison tondue en étaient privés.

Ce fut la seule fois où François se laisserait convaincre de s'accorder les services d'une péripatéticienne, une expérience dénuée d'humanité qui le laissa froid, sans doute à la déception de la pauvre fille qui n'y était pour rien. Il céda la place au suivant qui ne put empêcher un clin d'œil que le complice ne lui renvoya pas, préférant quitter au plus vite la triste scène des amours gaspillées. Sur le plateau, le lendemain, debout au bord de la falaise donnant sur les eaux cristallines où évoluaient avec indolence de gros poissons aux écailles multicolores, François inspirait à fond comme pour effacer certains instants affligeants de la veille.

Un matin, ce fut le drame; le plateau avait brulé durant la nuit, les soupçons se braquant aussitôt sur le réalisateur qui avait eu, dans le passé, de la suie dans les idées. Sans preuve, qu'y pouvait le producteur autre que sécher les larmes et se retrousser les manches? Pas question d'abandonner en cours de route, il y allait de ses économies et du pari sur les gains éventuels de la distribution du film. Il fallait retourner à New York afin de surveiller la fabrication à l'identique des décors calcinés. L'équipe avait quartier libre durant les deux semaines suivantes et les Québécois remontèrent à Montréal en attente de la deuxième prise.

François en sut davantage de la bouche du producteur convaincu des raisons ayant poussé le réalisateur à agir de façon aussi insensée. Son Ego, immense, l'aurait porté à s'attendre à ce que ce premier long métrage fut reconnu d'emblée par ses pairs comme remarquable et rien de moins qu'oscarisable. Non dénué d'intelligence, l'incriminé savait qu'il n'en serait sans doute rien, cette pensée lui étant insupportable et la seule voie d'évitement paraissant, à son esprit malade, celle de repousser l'échéance de sa déchéance publique en anéantissant la source du problème par le feu purificateur.

Si les réalisateurs peuvent devenir les jouets de producteurs, l'inverse peut aussi se voir, et dans les deux cas s'en ressent le film passant à côté de son potentiel comme si le public savait le deviner. Les décors replantés quelques semaines plus tard et la perte financière épongée par le pauvre Louis, le tournage put redémarrer et témoigner de la manifeste animosité entre l'unique rôle principal et le réalisateur sans doute frustré par la reprise du décompte menant à l'humiliation annoncée. La fin du tournage serait l'occasion des habituelles promesses de se revoir sous d'autres cieux en sachant que les probabilités joueraient contre.

La seule véritable tristesse doublée d'un dilemme qu'aurait à vivre François serait l'abandon de sa fidèle amie, la petite chienne aux poils roux qu'il n'était pas imaginable de ramener au Québec où les conditions climatiques de la saison froide n'avaient rien à voir avec celles des plages qu'elle fréquentait en toute liberté en compagnie de ses congénères. Deux semaines plus tard, François fut invité par le producteur à l'accompagner pour une ultime visite du site portoricain pour s'assurer qu'on n'avait rien laissé trainer.

Là, au milieu du plateau disparu, attendait la petite chienne qui, en apercevant son ami revenu la chercher, lui sauta dans les bras, aussi folle de joie que saignait le cœur de François. Les larmes difficiles à retenir, il regretta aussitôt ce retour et maudit le destin qui sépare les êtres qui s'aiment. En témoignant de l'ultime effort de la petite bête si douce de rattraper le véhicule la délaissant à un sort si peu enviable, jamais ne ressentirait-il aussi cruellement l'impossibilité de modifier le cours d'un destin.

L'ironique logique d'une production pour le moins chamboulée serait l'annulation de la projection réservée aux techniciens; François ne verrait pas le film terminé. Ayant lu le scénario, le jeune homme s'était fait son propre cinéma.

Tête, queue 56

Lorsqu'il lui fut conseillé de rédiger sa filmographie, François, mémoire des dates inopérante et faute d'imagination, opta d'inscrire le titre d'un court métrage aux deux ans à partir de l'initiation, *Tête…queue*, en 1969, année érotique de Gainsbourg. Après des années d'apprentissage sur le tas, il énuméra une quinzaine d'opus écrits dont huit réalisés selon un mode de production autonome basé sur l'entraide. Quelques bourses ou investissements divers, films montrés à la télévision, tous déposés chez le collectif de distribution, *Cinéma libre*, dont il était membre depuis les débuts.

Toujours étudiant selon la volonté paternelle, François avait amorcé une passionnante discipline artistique en réunissant des complices autour d'idées de scénarios improvisés sur le coup de l'inspiration.

La discipline permet de passer le temps sans le perdre

Conscient de son inclination pour la réalisation, le réalisateur, Larry Kent, sur le film, *High*, duquel François, 22 ans, avait accepté avec joie de lui prêter main forte en échange de sandwichs au beurre d'arachide, lui annonçait, au terme d'un vendredi de tournage, qu'il pouvait compter sur la caméra et de la pellicule durant la fin de semaine. Larry et sa compagne, Mary, allaient devenir des amis à vie.

Le retour à l'appartement ne serait qu'une longue réflexion aboutissant à l'idée qui deviendrait aussitôt un scénario pour un tournage du lendemain. Il s'agissait de l'histoire d'un artiste (Daniel, chez qui il squattait), en panne de peinture, qui se précipitait chez le marchand de couleurs et rencontrait, chemin faisant, une amie qui le retardait sans toutefois l'empêcher de compléter l'œuvre entamée. Caméra à l'épaule, le néophyte suivrait le personnage dans les rues de Montréal, filmant depuis le toit ouvert d'une *Citroën 2 chevaux* ou assis à l'arrière d'une moto, voire sur une chaise roulante. Le 7^{e} art de la débrouille.

Une expérience si jouissive, confortant si fort sa passion pour l'art de l'image sonore, qu'elle annonçait une kyrielle d'autres mises en scène quoique mieux préparées. Rien, dans cette aventure, ne lui était familier en termes pratiques. Après le développement des images viendrait l'épreuve fatidique du montage, art crucial dont le collage des bouts de pellicule les uns aux autres lui sembla l'enfance. L'exercice le mettrait sur le chemin de l'humilité, à chacun son métier.

Cohabitant chez son camarade d'université, Lessard, il attendait que celui-ci fût couché pour se pencher sur sa petite monteuse qu'il manipulait la nuit durant, séparant d'abord les plans, collés au mur faute de chutier, avant de les assembler, une scène après l'autre, la magie opérant sous son regard ému devant sa première œuvre. Il se voyait déjà comme un cinéaste accompli. Lorsqu'au petit matin son camarade se levait, chacun s'assoyait pour le repas pris en commun, l'un le déjeuner, l'autre, le souper. Les sujets de discussion réglés, le premier partait aux études tandis que l'autre se glissait sous les draps encore tièdes, les images du film défilant derrières ses paupières closes.

Attaché à ses plans et ne voyant plus d'intérêt à les réduire, la première mouture ressemblait à un long travelling de quatorze minutes. Un de ses bons amis ne se priva pas de le lui souligner et le monteur amateur se remit à la tâche pour en sacrifier, à contrecœur, trois bonnes minutes. Cette fois, il approcha Gilles Carle, le cinéaste fréquenté aux *Films Onyx* ayant entamé une œuvre qui le ferait connaître à l'international. Il regarda avec rigueur les onze minutes et suggéra en toute amitié au cinéaste en herbe de s'adjoindre les services d'un monteur chevronné afin de sauver la mise.

Le coup marqua et François comprit qu'il ne saurait tout faire ni avoir à tout faire pour concrétiser le produit de son imaginaire. À l'instar d'une cathédrale, l'édification d'un ouvrage s'appuyait sur l'ensemble des talents réunis. Muni de cette sagesse, il put sans défaillir apprécier les trois minutes que le monteur d'expérience lui laisserait.

Tête, queue serait aussitôt à l'affiche du *Musée des Beaux-Arts de Montréal,* le réalisateur ayant été pris de court pour lui trouver un titre digne de ce nom. Premiers pas prometteurs dans les traces des frères Lumière.

Drame familial 57

François avait un vieux camarade du côté de Québec, Michel L, frère d'un copain de l'époque universitaire, qui, une nuit, posa un geste grave apte à changer le cours de plus d'une vie. Pour François, quelque était sa portée, un geste faisait partie du parcours d'une existence, son interprétation se basant sur l'émotion ressentie par la majorité devant son ampleur. En l'occurrence, Michel avait tué deux personnes, la mère de leur fils de quatre ans et l'amant.

Lorsque les raisons poussant un individu à enlever la vie sont inconnues, la réaction spontanée de l'observateur ayant appris le commandement qui prescrit que point tu ne tueras, sera de condamner sans réserve. Il sera d'office contre l'avortement, l'euthanasie voire la légitime défense en se permettant, à l'occasion, de voir un concitoyen passer par la chaise électrique ou la dose d'un coquetel létal, les règles de morale n'étant pas exemptes de contradictions. Fait heureux, la raison a le don de s'immiscer avant le jugement aveugle dans le but d'arrondir les coins de la réaction primaire, l'intérêt étant porté sur l'effort de compréhension du geste qui émerge chez les moins réfractaires à l'idée de s'identifier à l'Autre plutôt que de le rejeter d'emblée.

Le cas de Michel est symptomatique par sa dimension. Il se trouve que son ex- compagne, l'esprit troublé par sa séparation d'avec le père de son enfant, maltraitait celui-ci afin d'atteindre Michel au plus profond de sa sensibilité. Les efforts pour raisonner la malheureuse furent peine perdue et, l'ambiance ne parvenant pas à s'adoucir, Michel finit par ignorer son désarroi au point de traverser la frontière séparant le raisonnable du déplorable. Étant hors de lui, au sens littéral, sa conscience perturbée finit par céder les rênes à une confusion mortifère.

Les médias s'empareront de la sordide histoire et le public s'indignera comme il se doit. Peu d'entre eux prendront le temps de chercher à comprendre comment un être humain en arrive à commettre ce genre d'aberration. Certains de ces derniers eurent la responsabilité sociale de juger l'homme derrière l'acte et reconnaitre, l'étude des circonstances mise à plat et dépourvue d'à priori, que le coupable ne l'était pas. À la commission de l'acte, sa raison l'avait abandonné aux serres des hydres de la vengeance, le laissant éperdu et ne recouvrant ses esprits qu'une fois l'œuvre achevée. Tant et si bien que Michel ne fit pas de prison tout en étant institutionnalisé durant cinq longues années durant lesquelles il n'accepta le moindre médicament, les spécialistes de l'âme se rendant bien compte de la nature exceptionnelle du geste commis sous l'empire de la folie.

Le libérer avant un apparent terme punitif n'aurait pas servi sa cause, les citoyens et leurs compagnes ayant tôt fait de l'ostraciser. Sans l'accepter, il comprenait ce mécanisme relatif au degré d'évolution morale de sa société. Michel entreprit de retrouver son équilibre intérieur et de pacifier les pulsions vengeresses ayant pu prendre le contrôle d'un irréparable dont on ne se remet pas en criant lapin. La remontée vers l'air respirable depuis les abymes de l'inconscient demandait conviction, patience et une confiance en soi à toute épreuve.

Devant pareil cas, l'*homo sociabilis* arrive à nuancer la portée des émotions alors qu'il prend connaissance de l'évènement. Il peut comprendre le geste jusqu'à un certain point sans aborder le territoire de la psychologie pour lequel il n'a en général qu'une assise restreinte. Entre semblables, l'axiome du plus bas commun dénominateur se démontre lorsque la facilité du jugement d'autrui réunit l'assentiment de l'ensemble, la condamnation tombant comme un couperet sans appel avant de passer au sujet suivant, en général le sport ou la politique, ni l'un ni l'autre pratiqués mais suivis avec la ferveur liée à toute déraison.

L'une des personnes présentes oserait-elle suggérer le moindre bémol à la conclusion unanime qu'elle serait aussitôt accusée de vouloir excuser le meurtrier. Car pour la plupart des témoins, quiconque semblerait légitimer des gestes aussi odieux démontrerait à l'évidence un manque de discernement propre à le condamner aux gémonies. Ces derniers ne sauraient admettre leur incapacité d'aborder la réflexion sur cette question morale à ce haut degré d'investissement personnel. Plutôt que d'excuser, comprendre qu'à la place du fautif, le Soi ferait pareil car étant au diapason de l'évolution morale, dans la même relation avec les gens concernés et sous une tension psychique identique.

Si, en amont, les témoins savaient lire la misère psychologique vécue par le désespéré et se préoccuper de son état, il y a tout lieu de croire que l'empathie manifestée suffirait pour désamorcer la funeste tension. La responsabilité qui commande de s'intéresser au sort d'autrui est en butte aux soucis alimentant le quotidien du citoyen qui se fiera sur la société pour régler les problèmes d'ordre mental du voisin. Pourquoi remettre en question son approche en la matière s'il la sent à l'égal de celle de la majorité? Pourquoi tendrait-il l'oreille à une approche minoritaire voire incompréhensible? L'empathie a des limites. L'argument qui lui vient est la question de l'alternative à l'emprisonnement. Quel traitement réserver au criminel sinon la mise en quarantaine derrière les barreaux afin d'empêcher la récidive?

> Toute faute mérite châtiment, dit-on. À ce compte-là, la société stagne, ne cherche pas à éviter la rechute si elle ne tient pas à fréquenter l'amont des problèmes qui peuvent pousser tout individu à dépasser les bornes de la convenance citoyenne. Rejeter celui qui a erré correspond à balayer la poussière sous le tapis qu'à ce rythme, on finit par trébucher sur la bosse entre les fleurs.

L’incapacité de se mettre à la place de l’autre fait preuve de déni face à sa propre vulnérabilité et à la possibilité que cette dernière aille jusqu’à se concrétiser pour soi par l’impensable.

Chaque personne est responsable de son prochain dans la mesure de ses ressources, faute de quoi l’abandonné des siens ira jusqu’au bout de son délétère destin et ses juges feindront d’oublier le principe de solidarité sociale qui condamne la non-assistance à personne en danger.

Juger est prétendre qu’à la place de l’autre, le censeur ne poserait pas le geste que sa société ne peut tolérer. C’est, par lacune psychologique ou manque d’empathie, oublier que s’identifier à autrui est un exercice en profondeur qui implique de se fondre à son existence dès son origine, de renaitre à sa place et de suivre le parcours du ruisseau qu’il est en prenant conscience du paysage parcouru qu’il n’en a pas jusque-là pris conscience, de manière à surprendre le lieu de sa fragilité devant mener à la cassure qui le condamne aux yeux de concitoyens incapables de ne s’intéresser qu’à la détestable conclusion qu’on s’empresse de promulguer en rejetant celui ou celle qui en est la cause.

Plutôt que juger, comprendre **58**

Prenons un cas de figure sans le teinter d’un plaidoyer en faveur de la déviance sexuelle que constitue la pédophilie. Un enfant vient d’être victime d’un prédateur sexuel retrouvé et arrêté. Il s’agit de l’oncle qui pourtant aime l’enfant. On l’incarcère et lui refuse la caution en attente de procès. Les médias font leurs choux gras de l’histoire et les sociaux s’en mêlent en le jugeant sans nuance. Mandaté, un psychologue apprendra que l’accusé a lui-même été l’objet d’attouchement par un père n’ayant pas été inquiété. Le spécialiste explique la déviance au regard de la société par le fait que l’enfant aime son parent sans que soit dans sa nature de le juger, que les gestes posés à son endroit lui sont normaux d’autant qu’ils sont emprunts de gentillesse, voire de cadeaux. L’enfant aura grandi, l’ambiguïté ayant fait partie de sa croissance, et, tout en sachant

la société opposée au comportement permis par sa morale, continuera de placer celle des adultes l'ayant initié au-dessus du code moral en cour quitte à être discret et prudent.

> La société aura autant de mépris pour le prédateur qu'elle aura de compassion pour la jeune victime sans imaginer que cette dernière put à son tour devenir pédophile si elle n'est pas accompagnée pour lui éviter de reproduire ce qu'elle a intégré et considéré comme normal.

Il faut longuement cheminer sur son propre parcours, les sens en éveil, s'intéresser à sa propre existence avant de pouvoir imaginer se préoccuper d'un voisin aux abois. Car on ne saurait voir la misère morale d'autrui sans d'abord effectuer le tour de la sienne, de se pencher avec application sur son propre cheminement, ce qui commande un effort de conscience qu'empêchent les distractions qui viennent avec l'écoulement des jours.

Trop d'écueils parsèment la lente progression du ruisseau de l'âme et quoiqu'il finisse par les contourner, la conscience de la présence d'un autre ruisseau à proximité ne lui est pas aisée à percevoir. Son parcours lui semble assez ardu sans avoir à ajouter la responsabilité de celui d'un autre. S'il savait qu'un destin ne demande aucun effort hormis d'en être conscient, il engloberait celui de tout être sans en ressentir la moindre charge puisqu'il ne percevrait pas le sien comme l'étant. Se laisser aller en accueillant ce que la vie offre en cours de route. Que ce soit en bien ou en mal, il s'agit de croissance et toute expérience contribue à enrichir le voyageur du destin en cours. L'empathie peut alors s'exprimer et enrichir une vie reliée à celle de son semblable, les deux ruisseaux se fondant en une rivière s'acheminant paisiblement vers la mer.

L'Ego, l'ennemi qui contribue à la croissance spirituelle

L'emprisonnement 59

François se retrouvait devant son mentor avec un sujet à approfondir.

- Je viens de voir un documentaire sur les erreurs judiciaires et ça m'a hérissé les poils du bas du dos. Sans parler des erreurs commises en son nom, t'en penses quoi du concept de prison?

- Après toi.

- J'aurais dû m'en douter. Bon, ben, en partant j'aime pas l'idée de priver un individu de sa liberté tout en reconnaissant qu'y en a certains qui en abusent en n'agissant pas à la hauteur de ce qu'on attend d'eux. À partir de là, est-ce qu'y a pas une autre solution que la prison pour corriger l'individu qui a posé un geste contraire à l'éthique sociale? Le centre correctionnel veut-il corriger lorsqu'on démontre un manque de confiance à l'endroit du fautif en l'enfermant, lui qui déjà doit

pas trop s'estimer? Y a d'autres approches qui semblent plus humaines comme celle des pays scandinaves ou des Amérindiens qui ont compris qu'il faut d'abord chercher à savoir ce qui provoque l'acte répréhensible pour ensuite reconnaître que certaines conditions de vie peuvent dévier un individu du droit chemin.

François se questionnait.

- Est-ce que cet individu a demandé de vivre dans des conditions dont les ressources seraient incapables de l'empêcher de dévier? Tu mets n'importe qui dans les conditions d'une logique déviante optimale et il ira jusqu'à tuer ses parents. N'importe qui, ça veut peut-être pas dire toi mais moi, oui. Tout acte procède d'une logique qui découle des conditions dans lesquelles évolue l'individu depuis sa naissance. Si dès l'enfance il se trouve sur une mauvaise tangente à cause d'un conditionnement pervers de l'environnement dans lequel il est plongé, faut pas s'étonner qu'il prenne des mauvaises décisions allant à l'encontre des lois.

D'autres questions venaient.

- Le désespéré de la vie, est-ce qu'il a le choix de poser ou non des gestes regrettables, lui qui les pose en croyant vaincre un destin qui l'emprisonne dans sa conviction qu'au contraire des autres, il a pas le droit au bonheur? Après tout, il fait juste suivre une logique sans faille qui dépasse de loin toute forme de volonté ou de raison. Des recherches neurologiques tendent à démontrer que des gènes pourraient s'incriminer dans le processus. Il est déjà dans une prison psychologique de laquelle il faudrait l'aider à sortir pour éviter les rechutes. En le condamnant à croupir entre les quatre murs d'une cellule? Ce serait appuyer sur la tête d'un pauvre diable qui se noie.

La pensée de François tendrait vers une conclusion.

- Hélas, l'empathie est distribuée d'inégale façon sur la planète, beaucoup de sociétés trouvant plus aisé de se débarrasser des problèmes en jetant celles et ceux qui les causent derrière les barreaux pendant des années quand c'est pas plus définitif. Des pays dits civilisés continuent d'électrocuter, risquant l'erreur judiciaire. Pour le citoyen que je suis, l'existence de lieux d'incarcération me donne pas le sentiment que ma société s'intéresse réellement à ceux de mes semblables qui ont erré, en faisant le nécessaire pour les aider à éviter d'errer à nouveau. Elle s'efforce plutôt de se convaincre que le système carcéral administré aujourd'hui aurait des vertus insoupçonnées pour le condamné de pouvoir en sortir racheté. Tu y crois, toi?

Le vieil homme, déférent, avait écouté.

- J'ajouterais l'évidente constatation de Voltaire qu'il vaut mieux se hasarder à libérer un coupable que de condamner un innocent. Mon cher François, tu n'auras bientôt plus à chercher mes conseils mais à me prodiguer tes sages réflexions.

Le Dernier mot 60

Pour la réalisation d'un autre film, François avait mis l'action là où s'exprimait sa position quant au rôle des femmes composant l'exclusivité de l'équipe. Le court métrage racontait par métaphore l'Histoire, version féminine, à travers les yeux de la petite Lulu cherchant une

compagne pour son Gi Joe qui faisait la fine gueule devant les poupées qu'on lui présentait. Alors ils partiront tous les deux en ville en quête de l'élue, en montant en autobus sans prévenir les parents, Lulu en robe démesurée et talons hauts, pour une première rencontre, celle d'une vendeuse occupée à son étal de fruits extérieur, plus très jeune ni attirante, qui se dénigre devant le beau soldat, consciente qu'elle n'a rien pour l'intéresser. Viendra ensuite une belle grande prostituée dont François ne se souvenait plus des dialogues qui soulignait sans doute son état de propriété de son souteneur et, par conséquence, privée de la liberté d'épouser qui que ce soit. En traversant en courant une rue, Lulu échappe Joe que va ramasser une jeune femme qui le lui rapporte. Elle est remerciée et on lui propose le Gi dont elle décline l'offre en langage des signes et là encore le réalisateur n'arrive pas à lire les sous-titres dans les brumes de sa mémoire.

Après tant d'années, estime-t-il, il y a péremption. Tant pis, ce fut une belle expérience. Un plateau d'une harmonie peu commune à l'époque des années 70 où peu de femmes tenaient des responsabilités sur un tournage en-dehors de scripte-assistante, maquilleuse et coiffeuse. Là, on comptait une directrice photo, une preneuse de son et une monteuse, la part féminine de l'âme de François tout à son aise et le résultat acheté par la télévision de l'état canadien et projeté par l'*Office national du film du Canada*.

Un court film qui, à l'époque, n'était pas distribué comme il le serait aujourd'hui.

Sur l'enfantement 61

Il y a dans les gènes une force mystérieuse qui pousse l'espèce à se reproduire et c'est bien ainsi. Aimant les enfants, il existe des gens qui n'éprouvent pas le besoin de se perpétuer.

Celles et ceux qui contribuent à l'édification de l'espèce auraient-ils tous dû? Poser la question… La société, au centre de laquelle croissent ces derniers dans leur solitude existentielle, exerce une pression et une influence propres à fatalement leur faire manquer de sagesse.

Comment l'individu, socialisé depuis sa tendre enfance, pourrait-il tenir tête aux impératifs de fondation familiale transmis par l'ensemble des autorités qui l'entourent, parents, éducateurs ou État? Si l'orientation sexuelle peut le priver de participer à la pérennité de la race, à moins d'adopter, la plupart des candidats à leur propre destin n'ont pas la carrure nécessaire pour tenir tête à leur société. Bien des enfants naissent sans le désir ou la maturité qu'un geste d'amour présuppose. Toutefois, un antidote génétique entre en action permettant aux accidents de parcours de se percevoir comme un cadeau du ciel grâce à un filtre humaniste. Il reste cependant un lot de sacrifiés qui aura du mal avec la simple idée de la vie en tant que privilège. Pour elles ou eux, la pensée dépressive est une constante.

La famille sociologique 62

Dans la propre famille de François, un ethnologue eut constaté le cas type du fractionnement social du clan, les mâles s'éloignant du village soit pour partir à la chasse et en rapporter matière à subsister, soit pour s'enraciner ailleurs et y fonder un sous clan tandis que les femelles se

satisferont de demeurer sur place avec des mâles venus d'ailleurs afin d'assurer la pérennité du clan fondateur en y élevant et nourrissant les générations au fur et à mesure de leur venue.

Le membre d'une tribu pourra enrichir le bagage génétique de son groupe en allant se chercher une compagne dans une tribu voisine par les moyens qu'il estimera justifiés peu importe l'avis de la future. Si elle s'échange contre deux vaches ou se fait ravir contre l'avis des siens, et bien soit. Avec l'évolution des mœurs, cependant, et l'apparition d'une forme de sentiment entre partenaires, les femelles jouiront d'une autorité toute relative sans toutefois remettre en question l'adage voulant que qui prend mari prend pays.

L'émancipation des jeunesses contemporaines modifiera cette donne car les femelles, devenues femmes quoique objectivées par certains hommes aux relents de mâles, auront pris conscience de l'importance de leur rôle dans le bon déroulement de la société et du droit acquis de haute lutte de disposer de leur destin sans la nécessité d'une signature de Monsieur dans le processus.

Les femmes, chez François, la mère, Paulette, et sœurs, Véronique, Marie-Claire et Catherine, dont la présence dans sa vie aura marqué sa personnalité en profondeur, suivront la logique imprimée dans la génétique humaine en demeurant liées dans une proximité géographique permettant la constance dans les contacts quasi quotidiens afin d'assurer une solidarité en matière de croissance personnelle, de bienêtre de la progéniture et de maintien de l'harmonie du couple. Les frères partiront aux quatre vents tandis que Robert, ne sentant plus de correspondance mentale avec la mère de ses enfants, ira chercher ailleurs la compagnie d'une femme de sa génération férue comme lui de métaphysique et de sciences occultes. Il ne restera plus que la benjamine pour tenir compagnie à la mère.

Parmi les connaissances de l'entourage de François, plusieurs étaient en couple et la plupart avec progéniture car pourquoi s'accoupler sinon pour pérenniser l'idée qu'on se fait de soi et, accessoirement, la race? Le jeune homme en âge d'agir comme la majorité avait eu à ferrailler avec le désintérêt ressenti. L'amour des femmes n'était pas un enjeu; il en avait eues quelques-unes dans sa ligne de mire sans trouver le potentiel de la durée qui assure la force du lien autant que l'accompagnement dans la croissance d'enfants jusqu'à leur autonomie identitaire.

Ça aurait été trop lui demander. Quel était donc cet antidote qui le maintenait à distance d'une relation qui aurait dépassé le stade de l'amitié? François était arrivé à deux hypothèses pouvant satisfaire son besoin d'éclairer un élément essentiel chez tout être humain conscient de son positionnement dans l'ordre social. La première, de nature spirituelle, présupposait que dans la continuité de l'évolution de sa lignée généalogique remontant à la première amibe et dont il était le représentant du moment, il en constituait le point final sans nécessité de prolonger dans la durée l'expérience humaine de l'esprit qu'il avait l'intime conviction de constituer, nul ancêtre n'étant parvenu à ce point à confondre son entité spirituelle à celle de sa corporéité. Par bonheur, faute de quoi il ne serait pas là pour y réfléchir.

À cette voie d'apparence prétentieuse, l'autre l'aurait moins qui suggérait que la vie de l'art qui s'annonçait aurait valeur d'intense vocation dont le moteur de la passion ne laisserait peu ou pas d'espace au cœur pour toute autre passion fut-elle amoureuse. Celle de la transmission d'idées, de pensées par le truchement de l'écriture, littéraire ou scénaristique, nécessitait une concentration de tous les instants, libre des contraintes de la vie à deux et encore moins à plusieurs. La question de la responsabilité se posait quant à sa non-participation à la suite du monde. Considérant que ce cheminement personnel était l'imposition d'un destin plutôt que le fruit d'une décision, il ne pouvait s'abandonner à une culpabilité morale par devers celles et ceux qui pratiquent le chemin enrichissant, souvent ardu, de la perpétuation de l'humanité, la prétention pourrait plutôt exister de leur côté en glorifiant leur rôle.

Une jeune femme en pleurs 64

Ézéchiel s'était adressé à une jeune femme assise en pleurs sur un banc de parc. N'ayant pas besoin d'explications, il lui dit doucement :

- Ne te laisse pas émouvoir par un homme imbu de sa virilité; il nie la génétique qui en a fait pour moitié ta sœur.

Sainte-Perpétue 65

Ce fut en faisant un arrêt étirements lors d'un voyage à Québec, peu après Drummondville, à cent kilomètres de Montréal, que François eut l'un de ses rares coups de foudre. Rivé devant le comptoir du restaurant, il regardait, béat, la jolie caissière qui attendait qu'il passât commande. Tout peut se jouer entre les regards des protagonistes si le dépassement de la durée tolérée de bienséance parvient à émouvoir l'objet fixé.

Il y eut chez la jeune femme un frémissement qui fit glisser, à peine perceptible, le sourire courtois de professionnel à intime. Le déclenchement de son choix de menu engagerait une conversation que seuls les apparitions intempestives de clients viendraient interrompre. Contraint par l'horaire, il salua France, au nom prédestiné, et quitta les lieux avec la bénédiction de repasser par là quand bon lui semblerait. Ce qui se révélerait plus prompt que prévu.

Les visites se répéteraient jusqu'au jour où le décor historique de leur rencontre changerait d'aspect, la serveuse devenue amie lui faisant découvrir son milieu de vie familial en pleine campagne, dans la municipalité de *Sainte-Perpétue*. La maison avait les dimensions qui convenaient pour les neuf membres. À l'arrière se trouvait l'étable au bord d'un terrain de cultures et de pâturages de plusieurs arpents. L'accueil fut à l'honneur de la paysannerie canadienne-française par sa chaleur, le naturel du tutoiement venant même si, pour ses nouveaux amis, François passerait à demeure pour un Français avec son accent pointu et ses manières de ville.

Touché de se sentir intégré à leur quotidien avec une telle spontanéité, le citadin ferait de son mieux pour le leur signifier, venant leur prêter main forte à la fenaison les trois années qui

suivraient. C'était de loin sa saison préférée. L'été dans toute la magnificence de la terre et des récoltes à maturité, une douceur de vivre qui promettait une bonne humeur aux labeurs ardus.

Debout dans le charriot en tâchant de garder l'équilibre, l'apprenti-fermier plaçait la balle de foin que Jean-Baptiste, le patriarche, venait de réceptionner du tracteur et lui avait relayé, dans un empilage préétabli contre la ridelle arrière. Ne perdant aucune occasion de bronzer, France pilotait l'engin en bikini, la peau, qu'elle avait appétissante, badigeonnée de crème solaire. Les lunettes fumées et la casquette complétaient un tableau dans lequel jurait l'épiderme ruisselant de sueur mêlée d'éclats de paille de son amoureux inassouvi.

Car si, depuis le premier jour, le cœur du jeune homme souhaitait battre au rythme de celui de la belle, ce dernier maintenait le sien en toute diplomatie à une cadence autonome. Ne pouvant rien contre un destin contrariant, l'éconduit sentimental tablerait sur la riche émotion que permettait une amitié englobant tout ce qui composait l'existence de la personne aimée. François héritait d'une nouvelle famille dont il témoignerait de l'évolution de ses membres au cours des ans, l'adorable benjamin Marco devenant un jour père à son tour tandis que Jean-Baptiste, grand-père éprouvé par une existence où le mot congé n'avait cours, ne tarderait pas à suivre l'une de ses filles dans la tombe, mère de cinq beaux enfants, emportée par le crabe.

Aussitôt le ramassage de foin terminé, le rituel commençait par une course vers le côté de la grange où attendait le bienheureux tuyau d'arrosage à être manipulé par Marco que la vue de la nudité de François amusait sans le scandaliser. La voluptueuse sensation de se débarrasser d'une gangue de paille rêche, chaude et humide par un puissant jet d'eau suivi d'un plongeon dans la piscine hors terre était à la mesure de celle du travail en plein air sous un soleil radieux et parmi des gens appréciés.

Dès l'arrivée, François avait dû calquer son horaire sur celui de lève-tôt chez qui vingt-quatre heures suffisaient à peine pour les multiples tâches à assumer. Quittant les prés à la file indienne dès l'aube, les vaches se dirigeaient vers la traite matinale, chacune pénétrant dans sa loge, prête à sentir ses pis aspirées par la trayeuse mécanique. Le stade réglé, Jean-Baptiste passerait à la fournée de cochonnets à conditionner en leur taillant les dents acérées afin de les rendre inoffensifs entre eux et, en moins de deux, les châtrant par une incision laissant paraître les testicules à retirer d'un coup de lame dans un couinement du malheureux dénaturé déposé parmi les siens en cessant aussitôt ses cris perçants.

La vie à la ferme pouvait autant fasciner les uns qu'affoler les autres. François put poursuivre son retour à la terre deux années subséquentes à la suite de quoi l'entreprise familiale serait mise en vente, hormis la maison. À sa grande déception, la glorieuse tradition des foins à l'ancienne devenait un émouvant souvenir. Les liens étroits avec ses amis, et France en particulier, ne seraient pour autant remis en question.

-

Mychel 66

À l'instar de François, France n'aurait d'enfants à elle mais des centaines qu'on lui confierait en tant qu'institutrice durant les heures de cours prodiguées d'attentionnée manière jusqu'à sa retraite quelque trente-cinq ans plus tard. L'amour pour ses petits protégés, la douceur et

l'originalité de sa pédagogie, la feront estimer autant d'eux que des parents. Le destin ferait qu'elle croiserait un solide jeune gaillard responsable des cours en éducation physique. Le déclic se ferait et France aurait la grâce de présenter son nouvel ami de cœur à celui qui avait été un soupirant dont elle connaissait le respect qu'il lui vouait, lui qui ne désirait que son bonheur et qui l'avait devant lui.

L'échange de sourires de reconnaissance augurait d'une entente en voie de complicité comme celle qui pouvait se retrouver entre amoureux de la même femme. Mychel devait sentir l'absence de risque liée à la présence de ce jeune homme auprès de sa nouvelle compagne, l'amitié véritable entre eux constituant une dote dans l'apport de France au projet de vie commune qui s'engageait entre eux. À partir de là, François, célibataire assumé, serait le témoin de l'évolution d'un couple avec les vicissitudes attendues, les expériences de chacun contribuant à l'enrichir lorsque la confiance est mutuelle ou le fragilisant si ce lien de confiance se trouve rompu en souhaitant que ce ne soit que momentané.

La crise ayant menacé la stabilité au bout de bien des années se situerait sans étonnement au chapitre de celle de la cinquantaine de Mychel, ce mur contre lequel se heurte le mâle assailli par le doute sur sa capacité de séduction dès lors que la preuve est suffisamment établie en ce qui concerne la femme avec laquelle il fait sa vie. La faculté de discernement de celui qui se retrouve prisonnier des rets d'un désir incontrôlé est réduite à néant et ce n'est que le passage des jours qui révélera le degré de solidité du lien affectif qui prévalait lorsque l'état de crise s'est annoncé. Voulant croire que l'accalmie annonçait la fin des hostilités, les témoins oubliaient la nature de l'ouragan dont l'une des particularités est son œil. Le calme plat. Et quand l'œil dans la tombe regarde Caïn, ce dernier gagne à prendre garde.

L'embellie venue, une fois l'enlignement des astres constaté, il y a promesse d'un avenir garant de probabilités quasi nulles de rechute. François, dont la présence demeura constante durant les forts vents des sentiments tourmentés, serait aux premières loges des sourires revenus, constatant sur épreuve combien les amours arrimées à une solide amitié pouvaient prévaloir contre des écueils plus grands que nature.

Il y aurait de nombreuses occasions de partage de territoires éloignés du quotidien offrant à celui que l'écriture galvanisait des plages d'inspiration propices à accumulation de pages. Le chalet construit par Mychel au bord d'un lac d'eau claire perdu au-delà de la chaine des Laurentides était un lieu de réunion de famille dont François était le seul provenant de l'extérieur du clan, une marque d'amitié qui s'ajoutait à d'autres. Le privilégié répétait à l'envie qu'il jouissait d'un compte en amitiés plutôt qu'en banque.

François, séjournant dans la capitale française quelques années auparavant, avait reçu un courrier touchant de la part de ses amis sous la forme d'un chèque non sollicité par empathie de le savoir moins nanti qu'eux. De pareils gestes gratuits étaient de nature à hausser la confiance accordée à l'humanité.

Si la mémoire de François le servait comme elle se devait, il y a cependant deux domaines reliés où elle lui jouait des tours: le prénom de ses connaissances et l'occasion de la rencontre, cette dernière dans le sens large de début de relation avec un individu ou un groupe. Dans le cas concerné, François, vingt-cinq ans, se retrouvait dans la grosse équipe d'un film américain, *Fortune and Men's Eyes*, réalisé par Harvey Hart et tourné à Québec, en tant qu'assistant accessoiriste, métier pour lui inconnu dont l'ami embaucheur devait estimer la non nécessité qu'il le fût, assuré qu'en le jetant à l'eau, le novice saurait rejoindre la rive.

À peine familiarisé avec l'entrepôt que son chef déclarait forfait et quittait le navire, action hors scénario qui le verrait promu d'office accessoiriste-en-chef. Situation plutôt insécurisante car si une erreur de parcours de l'ex-petit nouveau pouvait demeurer camouflée par l'ex-chef de département, une erreur du nouveau patron du département le menacerait d'humiliantes foudres du dieu-réalisateur. François sut si bien s'intégrer aux cadres de la production qu'on alla jusqu'à lui demander de bien vouloir figurer dans le film. Depuis ce jour, un plan émouvant, inaperçu pour un étourdi, témoignerait de l'apparition de l'avant-bras de l'accessoiriste dans l'entrebâillement d'un rideau de scène.

Les prémisses de la gloire gagnant à nourrir l'humilité, le sage François, tête froide, entrait chez lui où l'attendait la jolie Barbara, mise en appétit anglophone prête à le débarrasser des tensions du jour, la soupe chauffant. Au contraire de bien de ses collègues qui abusaient de la vie nocturne, il se présentait tout sourire sur le plateau aux aurores, plateau qui ne prêtait pas à sourire puisque situé dans une prison désaffectée appelée à se métamorphoser en musée. Ce genre de bâtiments, entre deux fonctions, pouvaient devenir le pain béni de cinéastes à la recherche de lieux inusités.

C'est lors d'une visite des sombres couloirs et cellules de l'endroit que François se pencha machinalement pour ramasser un bout de journal dont la date de parution lui indiquait une expiration depuis une demi-douzaine d'années. Remarquant un griffonnage en haut de page, il resta interdit, reconnaissant, non sans peine, le nom du bon ami avec qui il avait correspondu durant ses cinq années de réclusion aux frais de l'État. La quasi absence de probabilités qu'une telle conjoncture put survenir avait de quoi l'ébranler. Sachant que depuis les malheureux évènements qui l'y avaient conduit, Michel L, patient, avait retrouvé la sérénité d'une vie reconstruite avec l'aide des siens, François, se rappelant le très court séjour incarcéré de son ami avant l'hospitalisation, préféra reposer le document historique sur le sol poussiéreux de la cellule en appréciant le clin d'œil du destin.

Retournant à l'air respirable de liberté, lui revenaient les images de ces longs entretiens sur un banc du parc Lafontaine, empreints de silences plus que de mots, dans le respect d'un désarroi si profond, si douloureux où ni le tourmenté, ni le témoin impuissant ne pouvaient prévoir l'effroyable drame qui sourdait du fond de cette âme en détresse.

Le film avait été terminé dans la bonne humeur qui régnait chaque jour dans l'appartement loué où l'attendait en petite tenue sa blonde, officieuse pour lui, officielle de son bon ami Steve, vedette de la chanson fort appréciée des minettes séduites autant par sa voix que sa beauté mêlée de sang amérindien. La moralité avait regardé ailleurs.

François en rêvait depuis toujours, lui que l'idée d'automobile indifférait pouvait enfin se payer une motocyclette rubis sur l'ongle grâce à la rétribution provenant de la production du long métrage. Dès avril, des plaques neigeuses encore visibles dans les coins d'ombre, il enfourchait le rutilant engin, un anglais de six-cent-cinquante chevaux, pour le mener de la Capitale à la Métropole d'une seule traite en laissant les genoux frigorifiés derrière tant il ne croyait plus en avoir à l'arrivée.

Tournage et rapt d'Éléinade 68

À cette première émotion liée à la moto, d'autres suivraient, intensifiées par la présence de son ami, Clinton, propriétaire d'une moto de puissance similaire, les deux fabriquées pour la route que les complices ne se privaient pas de pousser hors des sentiers battus. Vers la fin d'après-midi, on se retrouvait entre copains dans un bar à la mode du centre-ville, les motos appuyées sur leur béquille bien en vue et prêtes à vrombir aussitôt la pause terminée. L'attrait de ce type de deux roues n'opérait pas que sur ceux qui en aurait fait leur, en auraient-ils eu les moyens; les jeunes femmes habituées de venir converser entre elles après les heures de bureaux en zieutant les beaux garçons pouvaient parfois se montrer intéressées par les bolides alignées au bord du trottoir si les traits du propriétaire se reflétaient sur le chrome.

François semblait plaire à la gent féminine avec ses cheveux noirs ondoyant aux épaules et l'air amérindien des yeux en amande, trait génétique du côté paternel. En pénétrant dans le bar, les habitués des Premières Nations, entre eux dans leur coin, ne manquaient pas de le saluer d'un subtil signe du chef. Jeu de mots involontaire.

Intrigué par cette apparente ressemblance avec une race inexistante dans son pays d'origine, les seuls Autochtones à fouler le sol de l'Hexagone ayant été une dizaine de Peaux rouges dont le chef Donnacona que le navigateur, Jacques Cartier, y avait emmenés contre leur gré, François s'était retrouvé à Malartic, un bourg du nord-ouest du Québec, en présence d'un vieil Innu. L'observant de pied en cap, celui-ci lui avait répondu que s'il n'avait pas les traits de l'un des siens, il avait certes ceux d'un sang-mêlé, ce qui eut l'heur d'emplir le jeune homme de fierté, lui qu'on prenait pour un Français par l'accent pouvait prétendre au visage type du Québécois dont le lignage ancestral serait à cinquante pourcent teinté de sang de Sauvages.

De quoi voir se pâmer la jolie blonde de dix-huit ans qui venait d'accepter l'invitation de monter derrière lui pour une balade à moto inopinée. La douce sensation du corps féminin plaqué contre le dos, les bras de l'inconnue aux yeux bleus le ceignant, il voulut se persuader qu'il ressentait sa chaleur à travers le cuir du blouson. Le grondement de la moto, ses vibrations, le vent dans les cheveux, la magie opérait déjà sans que n'y prennent garde les jeunes enivrés. Il n'avait fallu qu'une virée dans les rues de la ville pour que la soudure prenne; le suave piège de l'amour venait de se refermer sur Danielle et François.

Tout était prétexte aux jeunes gens pour se retrouver avec la moindre idée d'agrémenter le luxe partagé. François avait rarement été si épris. Avec Éléinade, anagramme, aucun effort d'impliqué, une situation qu'il n'aurait osé avancer de crainte de contrarier la figure paternelle

qui avait présagé qu'il faudrait qu'il se forçât pour tomber amoureux, à croire qu'il tenait une preuve du dérisoire de cette science occulte des planètes.

Le sérieux que les tourtereaux mettaient à la relation naissante inciterait la jeune femme à présenter son amant à ses parents, figures connues de la radio, qui le trouvèrent charmant, François usant du même mode de séduction qu'envers leur délicieuse fille.

Tout aurait été dans le meilleur des mondes si le jeune épris n'avait été appelé à séjourner aux Méchins, petit village portuaire du Fleuve, sur le plateau du réalisateur, Jean-Claude Labrecque, dont la durée du long métrage s'échelonnerait sur plusieurs semaines, une éternité pour ceux qui seraient contraints de s'aimer de loin.

La perception du temps varie selon le plaisir ou la peine ressentie

La carrière de François ne pouvait souffrir de diversion sous le fallacieux prétexte d'un rythme cardiaque battant la chamade.

Il s'en alla en soupirant et s'installa dans la tente montée devant le motel réservé à l'équipe technique. Inutile de dépenser le per diem qu'on saura économiser pour le logement maintenant qu'on est en couple. Pour mieux penser à sa douce, il rafraîchira chaque jour le bouquet de fleurs sauvages qui ornera son humble intérieur.

Sur le tournage, outre le bel acteur, Daniel Pilon, rencontré sur le plateau du *Viol d'une jeune fille douce*, de Gilles Carle, il y avait les frères Fournier, braves et téméraires cascadeurs qui, lors des congés, avaient le grand mérite d'effectuer des allers-retours à Montréal à bord de leur petit avion. Le sachant éperdu d'un noble sentiment, ils eurent la grâce de proposer à François une place vers la grande ville. Après un vol cahoteux, le deuxième assistant-réalisateur préposé aux cafés se retrouva au pied de l'immeuble parental au dixième étage duquel nulle réponse ne répondrait aux insistants coups à la porte. Désemparé, il finirait par apprendre de sa future belle-sœur que sa dulcinée se trouvait dans les Laurentides, au bord du lac de Saint-Adolf-d'Howard, dans le chalet familial.

En moins de deux, il était devant le guichet de la compagnie d'autocars, impatient au point où, aucun car n'étant sur le départ, il héla le premier taxi. Un arrêt fut accordé au chauffeur pour y monter sa compagne et il se retrouva à la porte de la maison d'été qu'il poussa sans bruit, l'index aussitôt sur les lèvres en croisant le regard ébahi des parents. Passant au salon, il attendit qu'Éléinade relevât la tête, la crut défaillir, se précipita pour la soutenir, un geste qui se développerait sous le regard inquiet des parents.

L'enthousiasme des retrouvailles déposé, François apprit que la jeune femme était en convalescence à la suite d'une opération au sein gauche et qu'il n'était pas question qu'elle l'accompagnât en Gaspésie dans les circonstances, but avoué du déplacement du jeune homme. Une ambiance à couper au couteau venait de s'immiscer entre jeunes et vieux, les points de vue aux antipodes.

La nuit tombée, les menaces de l'oncle, venu chercher sa sœur et son beau-frère pour une partie de carte, risquaient de passer à des actions regrettables devant le refus obstiné de l'indésirable de repartir d'où il était venu. Les adultes éloignés, les jeunes gens, se sachant surveillés depuis le chalet d'à côté, se concerteraient en un court conciliabule. Éléinade s'en fut remplir un fourre-tout tandis que son sauveur commandait un taxi qui les cueillerait plus loin sur le chemin. Sortis en catimini, les fuyards se dirigèrent d'abord vers la plage qu'ils longèrent à la lueur lunaire, sûrs qu'on les pourchassait déjà. Ponctuel, le taxi les mènerait à l'autobus pour un départ incessant vers Montréal.

Une nuit chez la maquilleuse venue chercher des articles en ville et le retour vers le plateau s'amorça dans des conditions sans commune mesure avec l'aller. La petite Citroën 2 chevaux, outre la fille de la conductrice et les bagages prévus, avaient deux passagers inattendus de plus. Les sardines se rendirent néanmoins à bon port pour retrouver leurs repères, François et sa blonde emménageant chez l'habitant où ils seraient logés, nourris et blanchis à un coût moindre qu'au motel; des hôtes si sympathiques que le fils de la maison pouvait leur offrir sa prise du matin, sa mère se faisant fort de leur préparer une poêlée de petites truites de rivière pour un déjeuner fort apprécié.

Aussitôt lancé l'ordre du bris de plateau, l'amoureux disparaissait à l'amusement de l'équipe occupée à siroter sa bière en commentant la situation dramatique racontée par l'histoire filmée du sort imposé aux habitants de certains villages de l'intérieur gaspésien incapables de vivre faute d'exploitation suffisante des ressources disponibles. L'État en était arrivé à une décision majeure aussi difficile à prendre que déchirante à subir: vider les villages avant de les incendier. Le cinéaste avait fait de la tragédie en cours le pivot du scénario.

La solidarité entre les gens subissant cette avanie et les témoins qui en rapporteraient les images amenèrent ces derniers à ressentir l'émotion empreinte de tristesse devant le geste suicidaire que devait poser le vieillard anéanti, gravissant, les pas lourds, l'escalier menant à l'étage et aux chambres vidées des souvenirs de ses onze enfants, ayant tenu à passer la torche sur les murs aspergés d'essence d'une maison construite de ses mains, et redescendant à reculons comme pour lui demander pardon de sa complicité d'une pareille barbarie, le feu le rattrapant au moment où, le profil rougeoyant, il apparaissait sur le pas de la porte, visage brillant de larmes. Comment les témoins de la ville auraient-ils pu retenir les leurs?

François garderait longtemps des rapports amicaux avec plusieurs des équipiers du film dont le protagoniste et le réalisateur, ce dernier consentant à prêter ses talents de directeur-photo au tournage d'un court métrage qu'il entreprendrait par la suite. Les liens qui se tissent sur un plateau s'avèrent souvent aussi intenses qu'éphémères**,** les uns se rapprochant des autres afin de se sentir moins isolés dans une lourde structure dont ils peuvent ne pas se sentir partie prenante. Ce film était de ceux qui ne laissent pas indifférents les privilégiés qui s'y seront frottés. Surtout pour des amoureux.

C'est sans étonnement que l'accueil des parents d'Éléinade, au retour en ville, fut plutôt froid sinon glacial, la nouvelle de la grossesse de leur fille ne contribuant pas à alléger l'atmosphère. Il fallait espérer que les esprits finissent par se calmer. Préoccupé par l'état de son amie, François la protégerait du mieux qu'il le pourrait. Leur réflexion les ayant fait murir d'un bond, il fallut

convenir que l'idée d'un enfant à l'âge et à l'immaturité qu'ils partageaient n'était pas envisageable.

L'expérience traumatisante que l'avortement impose laisse des séquelles psychophysiologiques dont le compagnon, conscient de l'ampleur du sacrifice, peut ressentir la douleur des effets. La plupart des cas aboutit à une séparation, les jeunes gens ne pouvant se regarder dans les yeux sans imaginer le fœtus ensanglanté entre eux, conséquence d'une honteuse culpabilité contre laquelle ils seront démunis. Le couple subsisterait comme élément de statistiques. N'ayant pas l'étoffe pour supplier, François regarda s'éloigner sa belle Éléinade.

Il se remettrait en question en prenant l'avion grâce à ce que l'assurance lui avait fait parvenir à la suite du vol de sa motocyclette. Un mal pour un bien car aussitôt à Paris, son village natal comme il l'appelait, il tomberait amoureux d'une superbe monteuse de cinéma… mais ça, c'est une autre histoire.

Paris, rencontre de la belle Isabelle 69

Paris, qui attendait François, aurait de multiples raisons de lui faire oublier certains évènements récents. Ce séjour ayant lieu durant les fêtes de fin d'année, il avait été invité à célébrer le passage à l'an neuf chez Éliane et Luc, des Français rencontrés à Montréal, eux aussi dans le milieu du cinéma. Ces amis habitaient non loin de l'hôtel de ville, rue Quincampoix, un vieil appartement comme il en existe au cœur de la capitale. Troisième étage, sans ascenseur, attrait folklorique. On pouvait y entendre l'éco des pas lents et lourds des bonnes remontant les escaliers de bois avant de se coucher, épuisées de leur journée au service de leurs bons maitres. Ne pas oublier la minuterie commandant l'éclairage qui s'éteignait avant de remarquer l'emplacement de l'interrupteur du prochain palier.

François se familiarisait avec les us et coutumes. L'ambiance serait festive, les Parisiens sachant jouir des sens jusqu'aux aurores grâce à une gastronomie bien arrosée, le tout accommodé de débats interminables. Il s'en amusait, se taisant pour mieux écouter.

Arriva une nouvelle convive; seule ou accompagnée, il n'eut plus d'yeux que pour elle. C'était le type de femme à l'opposé de ce que lui réservait sa carte du ciel; nul besoin de se forcer pour tomber amoureux de la perle apparue. Lui qui tâtait de l'écriture scénaristique se mit à imaginer une séquence avec lui comme protagoniste, l'exercice mental contribuant à enrichir la soirée sans qu'il n'ait la moindre intention d'essayer de séduire le premier rôle féminin du film. Bon, peut-être la moindre…

Cette intime de ses amis lui fut enfin présentée et la soirée s'écoula avec autant de gaieté que le vin dans les verres qui ne cessaient de s'entrechoquer à la gloire de l'an neuf. On eut l'excellente initiative de quérir des croissants frais qui mettraient de délicieuse touche un terme à une nuit frisant l'aube. Le générique de fin du film imaginé par François s'annonçait quand une nouvelle bobine s'invita soudain. La magnifique actrice, qui n'avait pas eu à se laisser diriger tant elle connaissait admirablement son rôle, lui offrait de le déposer chez lui puisqu'elle passait par là.

Ne se rappelant pas avoir mentionné d'adresse, le jeune homme ne demandait toutefois pas mieux et, une fois échangés les vœux avec les hôtes, le duo s'en fut dans les rues désertes d'une ville encore plus belle que ce que sa réputation la qualifiait parmi toutes ses consoeurs du monde. François, sur un nuage, admirait les façades d'un quartier qu'il découvrait, n'osant regarder sa voisine de crainte d'être démasqués, lui et son désir d'une scène interdite aux moins de seize ans inscrits sur le front. L'auto s'arrêta sans qu'un quelconque feu de circulation ne l'y contraignît; la chauffeuse se tourna vers lui et posa son regard inqualifiable sur celui donnant des signes imperceptibles d'évanouissement, et crut bon se présenter comme si les présentations officielles en amont n'avait pas déjà incrusté son prénom, Isabelle, dans sa mémoire à demeure.

Alors, depuis les lèvres de l'ange parvinrent les mots les plus, les plus…

- C'est là que j'habite… Aimerais-tu faire l'amour avec moi?

À ce jour, le Béni des dieux ne se souvient pas de sa réplique. La séquence suivante durerait un mois durant lequel les émotions s'accumuleraient. Il découvrirait en elle une femme indépendante, autonome et décidée, dénotant une force de caractère qui pouvait désarçonner le blanc bec qui se serait satisfait de nuits ardentes, emprisonné dans ses étreintes. C'est elle qui dirigeait les opérations et François ne s'en formalisait pas.

Vint un dîner entre amis, chez elle; une tablée réussie tant par les invités que par les mets. Quelques artistes figuraient parmi les commensaux dont l'un, plutôt loquace et la sensibilité à fleur de peau, mettrait avant longtemps fin à ses jours. Ne pas juger sur images. Assis en bout de table face à l'hôtesse, François vivait une première car avant l'arrivée de la compagnie, elle l'avait entraîné dans la chambre, exhibé un buvard et montré l'exemple. François était conscient de ce qu'il s'apprêtait à vivre car il s'y était préparé de longue date. Il avait remis à ses vingt-cinq ans l'expérimentation d'une drogue, une seule, et pas n'importe laquelle : le diéthylamide de l'acide lysergique.

C'était dans ce LSD que la belle Isabelle avait trempé le coin du buvard et offert à son hôte qui commençait à rigoler pour rien pendant qu'elle divertissait ses amis sans trahir le moindrement sa propre consommation. Elle leur révélerait ce qui avait poussé le jeune Québécois à rire aux éclats en se roulant par terre au pied de la table. Devant le miroir de la salle de bain, l'expérimentateur observerait ensuite son visage tel que l'aurait vu une mouche avec sa centaine d'yeux.

À l'évidence, la drogue, plutôt que pure, était allongée d'amphétamines, le détournant du voyage initiatique espéré que le lui avait fait miroiter le frère de son copain, Lessard, qui le faisait tous les six mois pour un bilan existentiel. Séduisante opération qui avait convaincu François de s'y mettre à son tour. Dans les circonstances, cependant, le voyage en cours serait le dernier. Mais tant qu'à planer dans un avion qu'il ne pilotait pas, aussi bien profiter de la vue.

Saluant les convives avec un sourire rassurant pour tout le monde, il sortit de l'appartement avec l'intention de s'amuser de l'irréalité kaléidoscopique des rues nocturnes après la pluie. Dans l'immeuble vivait un concierge honni de tous par sa constante hostilité; petit, maigrelet, il ne manifestait aucune empathie pour quiconque. Arrivé au pied de l'immeuble, François s'était retrouvé assis sur une marche d'escalier et côte à côte avec le Maghrébin, liés par une entente

cordiale, les deux compères blaguant et riant comme de vieux complices se retrouvant sur le même vol. Sans doute un effet secondaire de la classe économique.

À l'arrivée, François continuerait seul sa virée psychédélique, immobilisé sur le pont Neuf à regarder scintiller de mille feux les vaguelettes du fleuve avant de se diriger vers l'appartement non sans paranoïer en traversant la place de l'Hôtel de ville, fin seul à l'exception d'un agent de la paix qui devait bien se douter qu'il était sous l'influence d'une drogue encore plus illicite ce soir-là. Les sourires échangés permirent néanmoins à la respiration de reprendre.

À ces émotions confuses digérées dès le lendemain, s'en ajouterait bientôt une autre, plus insidieuse, qui viendrait empoisonner son existence lorsqu'il découvrirait un camarade de Montréal, de passage dans la ville Lumière et qu'il avait eu la gentillesse d'inviter à rencontrer sa douce, dans les bras de ladite douce. Coup sous la ceinture qui priverait de sommeil la victime du méprisant sentiment de jalousie et le condamnerait à errer dans la ville durant trois éprouvantes journées à chercher à comprendre l'origine de ce désir malsain d'en vouloir à ce point à des gens qui n'avaient fait que s'aimer par la chair. Isabelle n'était-elle pas libre de ses caresses? Lui, en était-il seul dépositaire? Le véritable amour serait-il exclusif? Si le bonheur d'Isabelle passait par une tierce personne, pouvait-il le lui reprocher? Il avait déjà fréquenté ce genre de défi moral à l'école Saint-Thomas lorsque son amour de jeunesse, la belle Line, avait succombé, ou avait séduit, son camarade de classe, le beau Langevin. La réputation du camarade le précédait. Au bout de ses errances, François était parvenu à se débarrasser du plus terrible des pièges qui pouvaient menacer la vie à deux.

Le rapport à l'argent 70

Sous les airs assurés de ceux que savent emprunter les gens de la scène, le quant-à-soi de François réprimait un minimum de timidité qui n'entravait pas la bonne marche de ses contacts avec autrui. Cette attitude se doublait d'une réserve quand il s'agissait des filles; il ne draguait pas et n'aimait pas l'idée de se voir dans la position du séducteur, considérant, avec un recul d'éthologue, qu'il n'aurait fait qu'obéir à des pulsions instinctives, une condition qu'il laissait aux autres. Lorsqu'en groupe d'amis, François s'amusait à observer la danse nuptiale de ses congénères obéissant en cela à celle de la plupart des espèces du règne animal.

Cette étude de mœurs se poursuivait quand les couples faisaient des petits à la suite d'un jeu de séduction ayant atteint son but. Le jeune homme ne s'identifiait pas à cette chaîne de cause à effet bien qu'il en reconnût l'élémentaire condition de survie de l'espèce. Il était heureux que cette dernière ne comptât pas sur lui pour assurer son avenir. Le célibataire confirmé se voyait sans peine terminer le sien dans une existence monacale, loin du bruit, au milieu d'une nature respirant paix et harmonie, le tout dans la logique de la vie qu'il menait jusqu'alors, nullement intéressé par les biens matériels ni par les honneurs que les idées, venues de lui sans être de lui, auraient pu lui mériter.

La nature de François l'avait conditionné à vivre dans un constant risque de déséquilibre financier sans qu'il n'y trouvât matière à s'en plaindre car les astres à sa naissance étaient positionnés pour que sa relation avec la propriété soit ténue et les propos de l'esprit, matière d'intérêt.

Preuve de son détachement face aux objets dits de valeur, l'ironie de son métier de chauffeur, lui qui ne serait jamais propriétaire d'un véhicule en excluant la moto qui confirmerait l'exception attachée à toute règle.

Son rapport à l'argent, pratique, sans plus, ne tenait pas d'une culture soumise à l'influence de quelconques écritures saintes mais à sa nature intrinsèque. L'invention de la monnaie d'échange méritait le respect remontant au geste l'ayant mis au service de l'humanité. La valeur qu'on lui accolait était relative à diverses considérations dont certaines, artificielles, dépendaient d'intérêts de quelques spéculateurs ayant peu à voir avec ceux du plus grand nombre.

Tablant sur la séduction matérialiste opérée à leur désavantage sur les consommateurs, François passait derrière et ramassait les restes, comme lorsqu'après sustentation en compagnie de sa patrouille scout dont il finissait les reliefs, il visitait la tente du chef pour en repartir l'assiette remplie. Il se satisfaisait de porter vêtements et chaussures usagés, sans dédain aucun et plutôt amusé à l'idée de rentrer dans la peau d'un inconnu. Était-ce un trait de son signe zodiacal qu'il savait autant vivre de longues périodes de solitude que de celles de tournages entouré et intenses.

Sur la volonté 71

Il s'agit parfois non de volonté mais de la force de caractère de la chimie opérant dans le cerveau, force plus décidée que celle de la volonté de l'individu manquant souvent de… caractère. Prenons l'exemple du cas de Paulette faisant la leçon, ou morale, à son pauvre époux, passé de la cigarette à la pipe en se faisant accroire une moindre nocivité de cette dernière, pour affirmer, sure d'elle, qu'il lui manquait tout simplement de volonté. Sur quoi l'accusé riposta d'un solide *j'voudrais-bien-t'y-voir!* qui ne manquerait pas de piquer l'adversaire au plus fort de son ego, *c'est-tout-vu!…* et elle releva hautement le défi en cessant l'opération au moment où elle jugea le défi relevé haut le clou de cercueil soit… quinze en plus tard.

Les Orgues magiques 72

Après un vagabondage d'un plateau à l'autre pour apprendre le métier, il suffira à François de voir le fils de six ans d'une amie, assis derrière le volant de sa petite auto rouge à pédales, pour entreprendre un court métrage destiné aux enfants dont le rôle principal serait tenu par ledit fils entouré par une demi-douzaine de ses petits camarades. *Les Orgues magiques* relatait la rencontre d'un vieil homme donnant au petit Nicolas la capacité de jouer de l'orgue sur une bouche d'égout transformé en clavier pour l'occasion et, pour le petit, de démontrer ce don à ses amis d'abord incrédules.

Le film réussirait à séduire un charmant couple d'Américains spécialisé dans la distribution d'œuvres destinées aux enfants. La traduction littérale du titre, *The Magic Organ*, ne leur sembla pas opportune, certains esprits ayant pu trouver matière à s'en amuser. La correspondance entre eux offrirait au réalisateur l'occasion de se rendre à New York pour les rencontrer lors d'un marché du film. En attendant dans le hall vide de l'hôtel prévu pour le rendez-vous, le regard de François

croisa celui d'un personnage mythique reconnaissable entre tous, la célèbre moustache, la canne à pommeau et la cape blanche caricaturant à souhait le peintre surréaliste Dali qui lui fit un discret signe du chef auquel il répondit de manière idoine. Le frôlement d'une célébrité ne l'émouvait pas outre mesure bien qu'il reconnaissait l'importance sociale ou culturelle de ce qui avait mené l'individu à la vénération de ses semblables.

Les retrouvailles avec les distributeurs devenus des amis furent des plus agréables, ces derniers n'ayant que des louanges à l'égard de leur petit protégé, *The Boy Who Heard Music*. François fut ravi pour eux et leur travail de diffuseurs sans toutefois ressentir de satisfaction particulière. À bien réfléchir, il en conclut qu'une fois terminé et assumé, le film s'engageait sur une évolution autonome comme un enfant devenu grand quittant ses géniteurs pour aller voir ailleurs et, dans le meilleur des cas, y trouver son bonheur.

Réunions de famille 73

Dans la vie de François, il y eut plusieurs réunions de famille dont la première fut tenue dans la chambre parentale de Sainte-Geneviève par une devinette posée par Paulette à ses jeunes enfants réunis autour du lit dans lequel elle faisait la grâce matinée dominicale. Malgré les indices qu'elle croyait révélateurs, aucun des témoins n'eut la présence d'esprit de comprendre qu'il s'agissait d'une prochaine naissance; Catherine allait constituer la sixième et dernière d'une fratrie qui la chérirait comme toute benjamine pouvait s'y attendre.

Quelques années plus tard, dans le bureau cette fois, ce fut celle de l'annonce de l'homosexualité du cadet par une touchante lettre de sa main, lue à haute voix par leur mère; la solidarité opérerait comme d'habitude, sœurs et frères entourant le plus jeune des garçons d'une inébranlable affection. Une trentaine d'années plus tard, Luc exhumait son texte pour le remettre à l'ainé absent de la réunion à l'époque et curieux d'en connaitre le contenu. Ainsi était-il rédigé.

> Maman,
>
> Je commence cette lettre aujourd'hui bien que j'ai eu envie de l'écrire depuis plus d'une semaine. Je ne sais trop comment elle débutera ni comment elle finira mais j'ai dans la tête tous les ingrédients.
>
> Disons que depuis un mois, il s'est passé bien des évènements mais surtout en moi; bien des choses ont changé. Par exemple, j'ai décidé d'en finir avec des vieilles bibittes qui me rongeaient et me rendaient l'existence misérable. J'en ai eu ras-le-bol de faire semblant et depuis ce jour, il fait soleil dans ce coin de ma tête. Tu le sais, tu l'as toujours su, je suis homosexuel et tu as agi de façon extraordinaire face à ça.
>
> C'est à Key West, pour la première fois de ma vie, que je l'accepte, sans le moindre sentiment de culpabilité ou même négatif. Je t'assure, crois-moi, ce fut un poids, lourd, et il ne me pèse plus du tout à présent. J'ai été très surpris, moi-même, de la facilité avec laquelle ça s'est produit. Ne pense pas au côté physique de l'histoire, ça fait longtemps que c'est

réglé par la force de mes préférences. Mais, au contraire, accepter cette condition dans un environnement non propice était un projet refoulé et j'ai même cru que je pourrais vivre en la refoulant. Bien entendu, c'est impossible et il n'y a rien de pire pour la santé, physique ou mentale.

Maintenant je l'accepte établi, comme les cheveux noirs ou les jambes courtes! Et je t'en parle aujourd'hui comme je te raconterais la température et la route, alors, je t'en prie, et je n'ai pas d'inquiétude, lis ceci comme la plus belle lettre que je t'aurai envoyée.

J'ai connu, depuis le premier jour où j'ai mis les pieds à Key West, des gens extraordinaires et qui sont devenus pour moi des richesses. Des amis, des confidents qui ont leurs propres vies avec tout ce que ça implique et qui respectent la mienne sans rien exiger en retour. Aucun d'eux n'est touriste en quête de sensations pour une semaine ou deux. Ce sont des gars qui vivent et travaillent sur l'ile et la plupart ont tout laissé pour s'y établir. Non, aucun touriste et ce n'est pas un hasard. Je les ai intrigués, attirés parce que je ne me comportais pas en ce sens, justement, bien qu'ils sachent que j'étais étranger. Et parce que je me sentais bien, que je ne jouais pas quelque jeu ignoble qui n'aurait pu duper le moins brillant d'entre eux de toute façon, ils m'ont tout de suite aimé pour ma douceur, ma gentillesse, ma facilité à m'ouvrir à eux et plein d'autres qualités qui se cachaient derrière un rideau de plomb.

Mais ce rideau est tombé dans un grand fracas et toutes ces qualités sont là, à portée de main et de tous. Et je le sais et l'ai toujours su. Vous tous autour de moi n'en connaissez qu'un faible échantillonnage car j'ai défendu une image, fausse, mais une image quand même, créée par je ne sais trop quel artiste; moi-même, probablement, aidé de ma famille, de mes amis, gens de travail et société. Mais l'important n'est pas de chercher à blâmer un ou des coupables, n'est-ce pas? L'important est de vivre dans une voie propice à nous rendre heureux et je crois que j'ai trouvé la clé… ironiquement dans une Key.

De plus, tu le sais parfaitement, un esprit, quel qu'il soit, se développe sainement uniquement s'il est libéré de contraintes et tu dois constater, en lisant, que je suis détendu et cohérent. Je n'ai pas besoin de brouillon, je sais ce que je dis, tout est clair. Sauf peut-être l'écriture car je suis assis sur mon lit dans ma chambre d'hôtel et j'ai mal au dos à force d'être penché.

J'ai quitté Key West à regret avec la décision prise d'y revenir passer le mois de mars. Durant le trajet jusqu'ici, j'ai pensé, pensé jusqu'à pleurer. Rien de grave. Émotions passées, changements radicaux causant des rebondissements qui surgissent quand je me retrouve seul sur une route inconnue. La visite de la Nouvelle Orléans m'a ouvert les yeux mais mes pensées se dirigent sans cesse vers Key West. Je l'ai quitté sans régler ma

note et après m'être rendu compte que le voyage jusqu'en Californie me couterait plus de six cents dollars d'essence aller-retour, j'ai longuement réfléchi et mes plans ont changé.

Je t'ai parlé de changements qui se sont opérés en moi et bien mise à part ma prise de conscience en tant qu'homosexuel, j'ai une toute autre opinion en ce qui concerne les biens matériels, maintenant. J'y ai pas mal réfléchi car cette attitude m'inquiétait et je crois fermement que toute cette sécurité matérielle à laquelle malheureusement trop de monde s'accroche, n'est que compensation à autant de frustrations. Bien sûr, je suis content de ce que j'ai, de ne pas être à pied avec l'argent nécessaire pour vivre confortablement et pour voyager trois ou quatre mois par année mais je découvre aujourd'hui des priorités jusqu'ici négligées, voilà pourquoi je leur attache une plus grande importance.

Maman, je suis très heureux même si j'ai traversé quelques temps plus ou moins sombres. Tout le monde rencontre des épreuves au cours de sa vie et il n'est pas préférable d'essayer de les contourner, mieux vaut les traverser de plein front quand le courage est amassé et que le jour est venu.

Pour moi, la pire épreuve est traversée. Il ne s'agissait pas de révéler au reste du monde ce que j'ai essayé de cacher pendant toutes ces années. Il s'agissait plutôt de l'accepter moi-même, ce que je crois réussi. Aussi je crois que mes frères et sœurs sont en droit d'être au courant. Ils savent probablement depuis fort longtemps mais ils seront heureux d'apprendre que dorénavant, ce n'est pas pour moi un fardeau. Je vous aime plus que tout au monde et je vous aimerai encore plus en vous faisant découvrir ce qui se cachait derrière ce rideau de plomb.

Voilà je crois le tout déballé et je me sens mieux que jamais. Bien sûr, il est facile d'écrire, il n'y a personne à affronter mais je n'ai plus rien à cacher et cette lettre sera postée demain.

C'est bizarre, je viens de relire ces pages et cette lettre me touche moi-même comme si je m'ouvrais subitement et si facilement, mais d'un autre côté, que c'en est presque gênant. Ce n'est qu'une question d'habitude. Agir, penser ou parler en toute franchise n'est pas facile en tout temps et voilà qu'aujourd'hui je bats tous mes records.

Maman, je dois t'avouer qu'un mot de vous tous me ferait du bien et, mieux encore, constituant une même lettre serait la plus belle preuve d'affection envers moi. Je ne vous oublie jamais, n'ayez crainte et, aussi différents que vous l'êtes, vous adore tous autant que vous êtes.

Luc, ton fils aimant

Écrire vrai est écrire bien

Ces mots, s'écoulant d'un cœur avide de paix intérieure ébranlèrent la machine à émotions de celui du grand frère qui ne manqua pas de renouveler son appui à cette courageuse sortie de placard libérant son auteur de l'enfermement sur soi qu'impose une société chargée de préjugés.

Puis un jour, les aînés, devenus citadins, furent conviés à se joindre au reste de la famille dans le salon où les attendait la dévastatrice nouvelle de la séparation des parents. Si cette annonce, calme et réfléchie, fut aussitôt comprise par François à la trentaine dépassée, les larmes des plus jeunes préfiguraient une adaptation pénible.

Comment deux univers se croisant peuvent-ils se fondre pour n'en faire qu'un. Une belle jeune femme happe le regard d'un beau jeune homme et c'est le début d'un roman. Dans les yeux de Paulette et Robert se reflétait une ribambelle de charmants petits univers. L'amour est un mystère. Le nouvel univers n'aura de cesse, de son sein, d'en voir émerger d'autres. L'amour est du grand art. Avec le temps, la force de la fusion d'origine peut s'inverser et quand l'univers issu de deux se scinde, gare au trou noir!

Incapable de vivre seul, Robert se remarierait tandis que Paulette, Balance, femme d'un seul homme, ne chercherait pas à répéter l'expérience maritale. Elle poursuivrait une vie comme seule pouvait la réussir une femme libérée de sa condition de subalterne même si la domination masculine s'était montrée moins apparente entre amoureux.

Ce serait lors d'une rencontre familiale dans le superbe loft de Marie-Claire et Tonio, et sans le père, que les membres de la famille seraient invités par leur mère, digne grand-mère de sept petits-enfants, désireuse d'exposer ce qu'elle souhaitait comme cérémonie au lendemain de son passage vers l'au-delà. Comme on pouvait s'y attendre, l'humour eut préséance sur la tristesse ou le déni.

Se retrouvant au bord de la Méditerranée pour poursuivre l'écriture, François reçût un courriel de Thérèse, la compagne de son père, lui annonçant un cancer du sein et la décision de ne pas suivre de traitements à son âge avancé. Avant de lui renvoyer ses encouragements et son accord sur la sagesse de la décision, le scénariste avait imaginé la scène : lors d'une réunion de famille à la suite du décès appréhendé, apparaitrait Robert, père prodigue, pour annoncer la redemande et l'obtention de la main de Paulette. Vivats et larmes de joie ponctueraient la reprise d'un échange amoureux interrompu quelque quarante ans plus tôt. Tout bon scénario s'appuie sur le rêve.

L'imagination se prévaut d'ignorer l'implacable réalité

Intérêts métaphysiques 74

Paulette tâcherait de maintenir le cap avec des moyens dérisoires en poursuivant une vie comme seule pouvait la réussir une femme libérée de sa condition de subalterne où la domination masculine s'était montrée moins apparente entre amoureux.

Reniant le contrat moral établi entre les ex amoureux, Robert s'arrogerait la majeure part en cédant au compte-gouttes celle qui revenait de droit à la mère de ses enfants dont il refusait, à l'instar de l'ensemble de ses congénères, de considérer le travail relié à cette responsabilité en termes de valeur économique. Si l'ainé constatait les effets pervers d'une situation sociale inique encore tolérée, il avait appris à éviter de juger les parties en présence, n'excluant pas cependant l'indignation ressentie en préférant croire que le Temps serait un allié objectif à l'évolution des mentalités qui annoncerait un rééquilibrage de la relation entre genres.

François voyait en ce père un homme ayant fait ce que peu aurait entrepris afin d'élever la qualité de vie de celles et ceux dont il était responsable. Cette existence consacrée aux siens assumée, il se sentait en droit de profiter de la sienne maintenant que son rôle de pourvoyeur n'avait plus cours, passant d'une vie à une autre sans se soucier d'user d'un minimum de reconnaissance sinon de générosité envers celles, mère et adolescente, qui pâtiraient de la transition en cours.

Vaucron, hameau déserté 75

François se retrouvait seul au milieu de l'arrière-pays provençal de Sainte-Maxime, dans le hameau de Vaucron abandonné depuis la fermeture de la mine cinquante ans auparavant. Sous la chaleur de l'été où la nudité était de mise, il ne se privait pas de se promener sur la vicinale qu'empruntait à l'occasion le garde-forestier. Installé dans un humble mas prêté par un collègue montréalais en cinéma, il avait à son service un véhicule hors d'âge ne démarrant qu'en côte prêté par une comtesse. Sachant s'adapter, il pouvait compter sur l'eau fraiche d'un puits et les toilettes là où l'envie l'en prenait. Qu'aurait-il pu souhaiter de mieux? L'inspiration serait au rendez-vous. L'époque romantique de la machine à écrire permettait de vivre sans courant électrique dont était privé ce coin du massif des Maures.

L'expérience de mois d'existence d'anachorète derrière, François sut que ses projets d'éloignement littéraire de longue haleine n'auraient rien de prétentieux et sauraient livrer la marchandise.

Comme tout autre milieu professionnel, celui du cinéma permettait un brassage humain à la différence près que la brièveté des tournages excluait de compter sur une amitié à long terme. Un plateau suffisait de rares fois; deux, une complicité s'établissait et au troisième, le vocable d'amis émergeait. Pour François, ça revenait invariablement sur le sujet, la conversation qui s'engage à bord du métro ou sur un tournage et qui trouvera les étapes opportunes pour se perpétuer lors d'occasions où se croiseront les destins. Comme pour la belle entente entre un photographe de plateau, Attila, que des camarades bien inspirés surnommaient le Hun, et l'apprenti-réalisateur voletant d'un tournage à l'autre en apprenant tous les métiers, un réalisateur sérieux en devenir à l'instar d'un chef d'orchestre gagnant à se familiariser avec les termes des techniques instrumentales quel que soit le musicien à qui s'adresser.

La solidité du lien entre les deux jeunes hommes fit en sorte que le jour où François lui annoncerait son intention de partir sous d'autres cieux pour scénariser, il se vit d'emblée offrir la clé du petit mas en ruines retapé. De clé, nul besoin, le lieu-dit Vaucron, isolé, n'étant visité que par les sangliers dont les tunnels empruntés pour circuler dans les ronces étaient perceptibles le long du chemin, leur épaisse toison n'ayant cure de l'épineuse menace.

Le jeune homme avait poussé la porte sur un espace à l'austérité monastique, les murs chaulés, avec un petit réchaud à gaz et un coin pour écrire devant une fenêtre dotée d'un panorama en légère déclivité composé d'une prairie et de forêts, au loin, avec, en avant-plan, deux magnifiques platanes de remarquable hauteur que les humains n'avaient pas songé à étronçonner comme à leur fâcheuse habitude. S'installer, trouver ses repères avant que d'écrire. Il y avait bien un foyer qui en période hivernale pouvait s'avérer utile. La perspective l'aurait condamné à la collecte de bois en s'assurant qu'une fois allumée, la flamme durât.

Si le style de l'écrit n'émane du cœur, le message tombe à plat

François vivrait dorénavant torse nu le jour et vêtu comme à la neige le soir. Couché habillé, il attendrait que la chaleur opérât pour enlever les couches jusqu'à ne plus. Le processus au lever s'inversait en attirant une pièce de linge à la fois pour la réchauffer sous les nombreuses couvertures avant de l'enfiler. Se raser commandait le rituel du chauffage de l'eau tirée du puits; rien ne l'obligeait à s'astreindre à cette habitude. Étant donné qu'il considérait la barbe comme l'apanage des vieux, il ne tenait pas à croiser un fantôme ou le forestier sans qu'on le reconnût. Des rencontres autres que ce dernier, il en compterait sur les doigts d'une main sans qu'il ne pût s'en plaindre; si l'ennui le prenait à ce point, il descendrait dans la vallée, au village du Plan de la Tour, et regarderait passer les gens tout en faisant ses emplettes.

Parti un soir sans Lune pour sa promenade sous les étoiles, il avançait dans une obscurité à ne pas pouvoir observer ses propres pieds. Seule l'habitude du chemin l'assurait de ne pas dévier pour s'étaler dans les menaçantes ronces. Marchant ainsi, il entendit soudain devant lui le son distinctif d'un galop s'éloignant, comprenant, sans interrompre l'élan et accompagné d'une chair de poule d'une rare épaisseur, qu'il venait d'éviter de trébucher sur l'un de ces porcs sauvages couché en travers. Il en conclut qu'il valait mieux ignorer un obstacle afin d'éviter la possible angoisse à son approche. Il allait mettre ce principe en pratique lors d'une subséquente promenade par une nuit toute aussi noire quand trois gros chiens errants le trouvèrent en travers de leur chemin, deux d'entre eux n'hésitant pas à le dépasser sans lui chercher noise, le dernier se satisfaisant d'aboyer sa frustration avant un demi-tour. La chair de poule joua son rôle et la marche se poursuivrait dans la réflexion sur les rencontres intempestives de la Vie.

Un matin, poussé par le gout de l'aventure, l'un de ses vieux camarades de métier était venu de Montréal lui rendre visite pour découvrir la région grâce au vieux tacot bleu Poste nationale ayant jadis été fort utile à la livraison de courrier. C'était les tout débuts du séjour de François, durant l'automne, et la température diurne imitait encore celle de l'été. Ce fut en traversant le hameau de La Moure, dont les habitants ne pouvaient qu'être plein de sollicitude les uns envers les autres,

que les deux compagnons tombèrent sur un paysan peinant à accrocher au tracteur la remorque comble de grappes de raisin. Les compères s'étant approchés afin de lui prêter assistance, l'homme, reconnaissant, offrit à ces anges tombés du ciel de charger leurs ailes du futur nectar des dieux avant de s'envoler. S'en allèrent au-delà des nues les deux amis en gobant les grains violacés gorgés d'enivrante sève, observant, plus bas, les fourmis humaines courant dans tous les sens à la poursuite de leur ombre.

La Picardière 76

Il y aurait un parallèle entre la surprenante hypothèse qui veut qu'un individu soit relié à quiconque de par le monde, pauvre ou pape, grâce à sept niveaux de relations avec autrui du genre untel qui connaît untel qui connaît untel et ainsi de suite, et les conséquences pour l'individu d'une amitié et des rencontres amicales qu'elle générera, l'ami lui présentant un ami qui lui présentera un ami, etc.

C'est en quittant le domicile familial pour la grande ville à dix-sept ans que François avait rencontré Dominique avec qui il allait cohabiter durant son court séjour universitaire. Il fréquenterait son cercle d'amis desquels Esther sortirait du lot pour devenir la mère de ses deux fils dont le premier, Olivier, serait adopté, les parents croyant l'un d'eux infertile, et le deuxième, Étienne, probable effet psychosomatique chez la mère.

Jacques, père de Dominique, issu d'une famille canadienne française typique donc nombreuse, s'était laissé séduire par le Vieux pays, et Paris en particulier, au point d'y demeurer avec sa petite famille avant de renvoyer sa jeune compagne, Jacqueline, en Amérique du Nord se débrouiller avec les deux garçons et deux filles dont il l'avait gratifiée. Bien des années plus tard, François aurait l'heur de rencontrer le géniteur, un homme s'étant borné à procréer sinon jouer les tuteurs, et de sa gentille compagne, Odile, qui ne s'embarrasserait pas d'enfanter, ferait la meilleure *pasta all'arrabbiata* suite à un séjour prolongé dans la botte italienne.

Leur appartement sous les toits, boulevard Saint-Germain, avait le charme d'un décor propre à la culture de ce quartier mythique de Saint-Germain-des-Prés de l'après-guerre qui avait vu éclore cafés et caves pris d'assaut par les hordes de pseudos-existentialistes venus épier les extravagances de l'avant-garde artistique. À chaque séjour à Paris, le Québécois se hâtait de monter les trois étages quatre à quatre et d'embrasser ses chers amis en s'attablant aussitôt afin de se mettre au parfum de ce qui faisait le lot de leur mutuel quotidien.

Odile et Jacques faisaient partie d'une bande de camarades retraités ayant œuvré dans le domaine culturel et littéraire de l'UNESCO. Le couple, Sophie et Ed, en constituait le pilier autour duquel la plupart des activités du groupe s'agençaient, chaque occasion étant prétexte à retrouver leur Bourgogne de prédilection, celle du nord plutôt que celle du vin, et le quiet isolement de la Picardière, maison de ferme du siècle passé devenue une agréable résidence secondaire ouverte à tout ami aimant la chaire bien arrosée. François s'y sentirait tout de suite le bienvenu, le bonheur de s'y trouver n'étant pas étranger à la régularité annuelle que prendraient ses voyages transatlantiques.

En France, bien avant la découverte de la branche cousine de la famille, François trouvait l'hébergement chez Sophie et Ed, au 7, rue des Cannettes, petite rue dont l'achalandage l'eut qualifiée de piétonne reliant deux des places emblématiques du Quartier latin, Saint-Germain, avec son église abbatiale du XIe siècle, et Saint-Sulpice, du XVIIIe, avec la façade de l'église éponyme plus large que celle de Notre-Dame. Le canapé du salon lui convenait et la clé de l'appartement sis au premier, atteint par un escalier ancien, lui permettait une autonomie de mouvement propice à l'amateur de balades impromptues.

Selon le jeune homme, le terme de flânerie était le fruit du pas aléatoire d'une âme éprise de la grâce de la ville Lumière. Lors de l'un de ses séjours, le cinéaste avait trouvé le moyen de satisfaire son désir de l'embrasser on ne pourrait mieux en concevant une courte histoire intitulée *Paris-perruche* qui lui donnerait l'occasion de parcourir en repérage l'ensemble de son territoire à vélo, caméra en bandoulière. Il goutait son plaisir à pousser les portes cochères derrière lesquelles se dissimulait quantité d'angles de prises de vue, un exercice dont il ne se rendait pas compte d'un privilège condamné avec l'installation généralisée de codes d'accès aux propriétés fatiguées d'être les cibles d'indésirables personnages. Si le film n'allait pas se faire, celui de sa mémoire resterait intact.

Il y avait, à la Picardière, une bicyclette dont François était le seul à reconnaitre les vertus, les habitués des lieux préférant le farniente ou la sieste après le repas pris sur la table du jardin installée près du bassin sous la ramure ombragée d'un vieux tilleul. À la jouissance digestive d'un autre excellent repas s'ajouterait celle de la promesse de découvertes de paysages agrestes que prisait le citadin. Si le cycliste se plaisait à se rendre là où le conduisait le pédalier, il s'assurait d'abord de la présence d'une carte d'état-major afin de cibler un point d'intérêt particulier qui correspondrait pour un retour à l'heure sacrée du gouter et de retrouver le chemin vers le point de départ.

Un après-midi d'été, il aboutirait dans un minuscule village endormi où se dressait sur une placette son humble église dont le clocher inspira aussitôt au promeneur l'envie de monter afin de jouir du point de vue sur la contrée environnante. La lourde porte étant cadenassée, il se tourna vers la maison la plus rapprochée et alla frapper. La vieille dame vêtue de noir qui l'accueillit était la gardienne d'une clé massive donnant accès à la nef. L'échelle de bois le retrouva au-dessus d'un panorama qui eut inspiré Beethoven pour sa Pastorale. La rêverie en cours fut de courte durée car l'heure juste déclencha le battant de l'unique cloche située à une demi-toise de ses frêles oreilles et il fut dehors à pédaler à cœur fendre sans omettre au préalable de rendre la reconnaissante clé.

À l'approche par l'allée de gravier de la partie étable réaménagée de la longue maison, il observait les activités des uns s'adonnant à la pétanque avec force exclamations, des autres bavardant sous le parasol de la table en équeutant les haricots ou, un peu à l'écart, lisant un bouquin dans le confort d'un transat. Le nouvel arrivant savait ce qui pouvait leur manquer.

- Vous avez tout ce qu'il vous faut?

L'opportune interruption suffisait pour que l'on consultât l'heure.

- Ma foi, mais c'est l'heure de l'apéro!

François se faisait fort de s'occuper du service. Il était là pour ça en ce qui le concernait, conscient du besoin de participer à la vie du groupe à la hauteur du privilège qu'il ressentait d'en être. Le plus démuni en matière pécuniaire, il tâchait de compenser cet état en valorisant tout geste qui pouvait maximiser le sentiment de confort chez ses amis, tous de la génération précédente. Sans qu'on ne le lui demandât, il faisait les lits, mettait et défaisait la table installée près du bassin, préparait le lave-vaisselle et tout ce qui pouvait solliciter la force des bras, l'arrivage de la grosse de bouteilles de vin, par exemple.

Le printemps revenu, certaines corvées reliées à l'ouverture de la maison demandaient une capacité musculaire devenue un souvenir chez les ainés. Celle de remettre la piscine à l'eau commandait de la nettoyer au préalable, une bonne sueur en prime. Aux heures de grand calme, François, l'esprit tranquille, pouvait s'isoler derrière la maison où il avait posé à l'ombre une petite table sur laquelle se pencher sur les feuilles où étaient colligées les idées de scènes du scénario qui lui trottait dans la tête.

Toutes sortes de personnages passaient dans cette maison car l'hospitalité qui la caractérisait charmait celles et ceux qui étaient invités, voire ceux que les propriétaires n'auraient pas souhaité revoir. Il pouvait arriver que le benjamin dût se contenter du canapé du grand salon lorsque les chambres étaient prises sans qu'il ne trouvât matière à s'en plaindre.

Lors d'un retour de promenade nocturne, la maisonnée résonnant à l'unisson d'un ronflement alcoolisé, François était tout sourire de l'incipit du roman qu'il inaugurait et qui lui était apparu à la lueur d'une pleine Lune sans autre moyen de s'en rappeler qu'en se le répétant jusqu'à pouvoir le rédiger une fois rentré. Le canapé du salon l'attendait et il ne tarderait pas à rejoindre les muses de l'inspiration. À peine s'était-il assoupi qu'il crut la main de l'une d'elles lui saisir le bras en douceur tandis qu'une voix féminine qu'il ne tarda pas à reconnaitre lui murmurait une invitation insensée à la suivre dans son lit. Soudain lucide, François sut rester courtois et trouver les mots aptes à détourner les apparents désirs charnels d'une femme venue plutôt chercher un baume à sa solitude.

Rarement avait-il été sollicité sans détour par la gent féminine comme lors de sa rencontre avec Isabelle, la belle monteuse de cinéma la veille du jour de l'an, et s'il dut s'admettre touché par le geste de cette femme dont il ne percevait pas les traits dans la pénombre, rien de sa maigreur ni de son âge de grand-mère n'aurait pu l'inciter à honorer l'invitation. La dame repartie, il mit la visite impromptue sur le compte de libations ordinaires pour les soirées entre amateurs de bonne chair. Sinon il impliquerait la Lune au dos large, coupable par sa plénitude.

Suite à un autre de ces excès, pratiqué par chacun à tour de rôle, on entendit un soir un cri de mort provenant de la cuisine. Accourus, les témoins trouvèrent la pauvre Sophie assise sur la porte abaissée du lave-vaisselle, empalée sur un couteau placée la lame vers le haut. Quelques points de suture plus tard, l'estropiée d'un jour montrait tout sourire à tout venant la marque laissée sur l'intérieur de sa cuisse à proximité de son entre-jambe. François avait témoigné par empathie qu'il préférait de loin la peau neuve à la flétrissure des ans.

La Picardière était hôtesse d'un couple d'amis fidèles et de commerce agréable, Blanche, de son surnom, Belge, noire et expansive, et son Jean, blanc et casanier. Sans enfant, ils avaient adopté les côtes de pays exotiques où mouiller le voilier qui leur servait d'adresse fluctuante. Sans le

sous comme tous bons nomades, François n'eut pas de mal à s'identifier à eux et fut près d'eux quand le besoin le commandait.

Avec les années, le bateau serait amarré pour de bon et remplacé par une humble bicoque aux alentours de Paris afin de ne pas trop s'éloigner du cercle d'amis. Jusqu'au jour où les bras du Québécois seraient priés de tenir le volant durant le déménagement qui les mènerait vers le climat méditerranéen. Le trajet fut épique par la lenteur du déplacement, François, dans un camion neuf de location dépourvu de radio, condamné à suivre à pas de tortue sur l'autoroute la vieille auto de ses amis qu'il n'aurait pas parié un kopek sur les chances de la voir atteindre sa destination. L'art de voyager de nuit en se gavant de friandises pour tuer les heures.

Là-bas, ils seraient bien dans leur petite maison avec vue de quelques degrés sur la mer, Blanche faisant fructifier le jardin tant en fleurs qu'en légumes selon leur credo de l'autosubsistance, et Jean passant de longues heures dans son atelier de menuiserie de l'autre côté de la rue, préférant la dignité d'artisan du meuble à la vocation d'artiste du dessin qu'il pratiquait à la perfection. Ayant opté pour les courtes pauses cigarette plutôt qu'une longue vie auprès de sa mie, celle-ci, à sa disparition, tenait encore bon quoique privée de la faculté de marcher. Brigitte et Jeff, d'Anthéor, seraient les délégués de François auprès de la vieille amie durant ses absences.

Blanche aura enterré ses amis de la bande de Sophie et Ed, tous disparus dans un laps de temps triste et rapproché. La Picardière fut laissée en héritage à un fils spirituel doublé d'un talent d'architecte qui se mit en frais de transformer la propriété au point de décourager François de jamais retourner, préférant préserver intact les souvenirs d'une séquence marquante de sa vie.

Blanche des Issambres et Archéologie 77

L'humour, cette *forme d'esprit consistant à décrire les imperfections de la réalité de façon drôle,* d'après le dictionnaire *Antidote*, était plutôt bien réparti dans la famille de François. Robert, le père, n'en était pas dénué et la nature comique de ses histoires racontées à table s'était propagée parmi ses auditeurs hilares. Si plusieurs prenaient le relais, François n'en était pas, sa forme à lui étant du genre écrit ou encore, pratique.

Par exemple, lors d'une expérience proposée par le *Musée d'archéologie* de la Ville de Montréal aux citoyen· nes désireux de s'initier à la science des fouilles et à laquelle il se présenta sans hésiter. Amateur de l'Histoire des civilisations anciennes et de l'égyptienne en particulier, le jeune homme se retrouverait membre à part entière d'une équipe de passionnés de la truelle et de la brosse à dents. Posté à quatre pattes devant son petit site attitré, il s'amusait à observer du coin de l'œil le sérieux de ses coéquipiers tout en faisant mine d'en être pétri.

À l'heure de la pause de mi-journée, l'espace déserté des fouilles pour cause repas, François, son coup prémédité, y revint seul pour enfouir une vieille chaussure sur le site qui avait été destiné à sa voisine. L'effet fut à la hauteur de la qualité des préparatifs, la jeune femme s'émerveillant devant cette magnifique galoche du passé. Et tous de glousser autour de la découvreuse. En retrait, l'initiateur de la supercherie savait pourquoi il souriait de toutes ses dents en se gardant bien de révéler le pot aux roses. Comme il n'était pas homme à signer ses exploits, nul besoin d'attirer les projecteurs sur lui.

Tel était son sens de l'humour, plus recherché et plus personnel. À l'instar d'un réalisateur dissimulé dans la pénombre au fond de la salle à l'insu des spectateurs durant la projection de son film, l'idée qu'on pouvait se faire de son geste, sans le savoir de lui, le comblait. De petits gestes comme de grands.

Durant ses séjours sur la Côte, François en profitait pour rendre visite à son amie nonagénaire, Blanche, incapable de compter sur les jambes pour se déplacer. Celles du Québécois lui permettait, depuis Anthéor, de parcourir en patins à roulettes les trente-trois kilomètres jusqu'aux Issambres le long d'un littoral où ne subsistait à peu près plus d'espace vert naturel. Des retrouvailles touchantes où les vieux amis ressassaient les souvenirs de chers disparus ayant tous eu le domaine de la Picardière comme point d'encrage.

Un été, en visite chez sa Belge préférée, François, sorti chercher les croissants pour agrémenter le petit déjeuner, avisait une jeune femme endormie à poings fermés dans son sac de couchage sur un banc public du bord de plage. Ce fut sans hésiter qu'il en acheta un supplémentaire pour le déposer au pied des rêves avant de s'esquiver, jouissant de la surprise émue qu'aurait cette jeune personne qu'il ne reverrait pas. De petits gestes comme de grands.

La vie au carré Saint-Louis 78

François allait mener la vie de Bohème, passant de l'appartement d'un ami à celui d'un autre, d'une blonde à une autre, en payant rarement le loyer sans manquer de se montrer utile et reconnaissant auprès de l'hôte avant que ce dernier ne manifestât le moindre signe de lassitude. Il affectionnait les séjours passés chez le voyageur heureux de compter sur un gardien d'animal de compagnie ou de plantes. Sa facilité d'adaptation lui faisait se sentir chez lui aussitôt le pied dans la porte, se découvrant une personnalité empruntée en évoluant dans un espace conçu pour autrui.

Deux semaines ici, un mois là, la migration ponctuelle n'était pas de tout repos et il arrivait qu'il se trouvât en panne de lieu de chute. C'était le prix d'une certaine idée de liberté à laquelle il tenait, sachant qu'il n'avait pas grand-chose à voir avec la vie dite normale, que s'il devait se dénicher une compagne, ses exigences feraient d'elle une perle rare et que sa relation à l'argent n'avait rien pour lui assurer le bienêtre matériel que son entourage était conditionné à le croire.

Au milieu de la ville, un peu décalé vers l'est, se trouvait un charmant petit square, ou carré, au bord duquel il s'était déniché une chambre, petite et agréable pour la vue qu'il avait sur la montagne et le balcon qui donnait sur la courette. Le loyer, supportable pour ses moyens, était remis aux fort sympathiques propriétaires, des artistes en danse, Annette av Paul, étoile des Grands ballets canadiens, et Brian Macdonald, le chorégraphe. Il avait tapissé les murs d'affiches de cinéma dont l'une avec Catherine Deneuve, son fantasme d'alors.

Durant sept belles années, il profita de l'ambiance heureuse que partageaient ses voisins dont les appartements s'ouvraient sur la cour. Il n'était pas rare que plusieurs d'entre eux se retrouvassent sur leur balcon respectif à l'heure du repas, les soirées d'été, les échanges passant d'un étage à l'autre comme la salière si besoin était au milieu des rires. Le bonheur ne dure qu'un temps, dit l'adage; le leur prendrait fin avec l'arrivée d'un restaurant grec et de l'installation sur

son toit d'un climatiseur dont le bruit du moteur était infernal pour les amis, tout juste en-deçà de la limite tolérable pour l'inspection municipale, l'intérêt de l'apport de taxes faisant pencher la balance.

François reprendrait ses dérives dans la ville en laissant derrière lui l'essaim de guêpes ayant élu domicile dans le plancher de son balcon. Ces magnifiques hyménoptères avaient pris l'habitude de partager son petit déjeuner. Pour les satisfaire, il versait du miel dans le couvercle du pot sur le pourtour duquel elles se ruaient comme des vaches autour d'un point d'eau. La plus gloutonne pouvait se retrouver engluée et sur le dos auquel cas leur hôte présentait l'index que la malheureuse agrippait pour se voir déposée tout près en se mettant aussitôt à se toiletter. Il ne fut jamais piqué bien qu'à l'occasion l'une d'elles, curieuse, irait se poser sur sa nuque et mordiller là où ses mandibules rencontraient la ligne des cheveux. Le bruit continu de l'aérateur grec ne semblait pas les indisposer.

Sur l'euthanasie **79**

Dans la métaphore liant le ruisseau coulant vers la mer et l'être humain, vers la mort, la nuance majeure qui les différencie est celle de la morale dont n'est dotée que le deuxième. Cette nuance qui distingue le caillou d'un dieu fait autant partie des gènes prédéterminés de l'humain que tout ce qui caractérise sa personnalité durant le périple tridimensionnel de L'Esprit qu'il est incluant sa volonté de croire en la maitrise de sa destinée plutôt qu'une maitrise véritable. Sa morale suit cette logique limitée par les contraintes de son existence. Elle est dépendante de cette implacable logique sans pouvoir y échapper.

C'est ainsi que François suivait l'évolution de l'état de santé de la mère de sa bonne amie, Bernadette, aux soins palliatifs et dont le pronostic n'augurait rien d'une fin de vie sereine, paisible et digne. Se basant sur la maxime voulant que tant qu'il y avait de la vie, la partie impliquée du corps médical affectée au chevet de la mourante, qui n'en finissait pas de rendre l'âme au désespoir de Bernadette, faisait tout ce que le protocole commandait de la voir agoniser à petit feu grâce ou à cause de morphine administrée à dose en deçà de la létale qui, autrement, eut été illégale. Du point de vue de la morale des professionnels, il s'agissait d'anesthésier l'inutile douleur jusqu'à plus de vie.

Venu réconforter son amie, François souffrait de voir combien celle-ci était excédée par l'ignoble condition imposée à la pauvre femme. En l'écoutant en larmes exprimer sa frustration et sa

tristesse, les pensées les plus romanesques lui venaient à l'esprit, celles qu'adoptaient les preux chevaliers prompts à confronter l'injustice. La décision était prise; il ne restait qu'à la proposer à la dame éplorée tout en hésitant car le genre d'opération qu'il avait en tête n'était réalisable qu'une fois dans la vie.

Il apparaissait qu'il n'était pas seul à songer à l'euthanasie, la seule évocation du vocable, scandaleux chez certains, pouvant provoquer d'inattendues réactions. On passerait bientôt à l'euphémisme d'*Aide à mourir* voulant dire la même chose quoique plus tendance. Bernadette, devenue silencieuse en asséchant une larme, concentrée comme il ne l'avait jamais vue, se mit lentement à acquiescer du chef. Puis les mots déboulèrent, un trop-plein affectif qui laisserait François sur le bas-côté de la réflexion en cours. La morale était l'unique sujet et à un intense niveau d'analyse. Les heures passèrent et eurent l'heur d'adoucir les traits étirés et épuisés de l'amie placée devant le cruel dilemme.

De matricide l'auraient accusé les moralisateurs non concernés, et d'humaniste, les sensibles à la souffrance inutile alors que la vie n'en est plus une. Le naturel chez François. Ce serait à lui que reviendrait la marche à suivre la plus efficace et acceptable pour libérer celle que punissait le scrupuleux système protocolaire médical. Il suffirait d'un oreiller. Entre l'idée et l'action, la nuit de questionnement serait longue pour qui s'apprêtait à perpétrer ce qui, au regard de la loi, demeurait un geste criminel, euphémisme pour meurtre.

Sans qu'il ne s'en étonnât, la nuit ne fut pas de tout repos mais néanmoins fructueuse pour la sérénité recherchée avant le geste envisagé car lui apparut, en rêve ou réalité, il n'aurait su dire, le mystérieux personnage témoin à sa naissance de la présence de fées autour de son berceau.

- Ça commence par E…

- Ézéchiel! le mi-trentenaire spontana-t-il.

- Passons tout de suite à la question qui semble te préoccuper; on se racontera le hiatus de nos existences plus tard.

- Tu tombes bien, mon cher, t'as pas changé avec ton air du fantôme d'un moine. D'ailleurs t'arrives d'où?

- Plus tard, François; parle-moi.

- Ce qui semble me préoccuper, comme tu dis, m'empêche de dormir; demain je dois tuer quelqu'un…

- Je suis au courant.

Dans la pénombre, le regard du somnambule en disait long sur son doute.

- C'est déjà dans les journaux?!

La suite serait de pareille mouture.

- Rares sont les moments d'une vie où l'être humain à l'occasion de frayer avec les limites de sa morale si tant est qu'il en ait une. J'ai suivi ton parcours de loin depuis le jour où tu as fait pleurer ta mère à ton insu.

François fronça les sourcils.

- Je suis au courant… C'était pas évident de priver Paulette de sa maternité en lui retirant son titre de maman…

- Le geste que tu t'apprêtes à poser repose sur une réflexion qui remonte à plus loin que le moment où tu l'as prise car…

- … c'en est pas une à prendre à la légère, je nous le fais pas dire.

- Alors dis-moi ce qui te tracasse le plus.

- Je sais pas si ça m'aidera à passer à l'acte mais on pourrait dire que j'ai fait mes gammes.

Au tour du fantôme d'être confus.

- J'ai quelques meurtres sur la conscience avec la raison humaniste pour ce qui m'attend. Dans la basse-cour du village, on m'a tendu la hache destinée à raccourcir le cou d'une poule. Sur le coup, sans jeu de mots, j'ai paniqué mais l'argument du bourreau était solide. Si tu veux la manger… qu'il me dit en me regardant droit dans les yeux. En une seule petite phrase, tout le système d'alimentation de la planète m'est tombé dessus, viande comme plantes. Ou bien je le niais tout en en profitant et là je pouvais plus critiquer le système… ou bien… J'ai pris la hache… J'ai vu concrétiser l'expression *courir comme une poule pas d' tête* et j'ai failli vomir…

L'émotion passa.

- La fois où un pauvre pigeon agonisait au milieu de la nuit dans un parc… Je l'ai pris, caressé et me suis excusé avant de lui tordre le cou et le jeter dans la première poubelle. C'est pas dans ma nature d'avoir à enlever la vie…

- La question qui suit?

François se sentit acculé aux limites de sa morale.

- La vie de sa mère en est-elle une? Une vie de souffrance et de désespoir…Une vie qui, ailleurs, aurait déjà été amenée à s'éteindre doucement et dignement. Ici, on regarde le plafond en sifflotant et en attendant que ça passe. Ça me révolte!

- Chaque groupement humain évolue à son rythme parmi lequel des individus évoluent plus rapidement et qui contribuent à l'avancement de leur société en conscientisant leurs concitoyens sur des points moraux comme celui qui nous intéresse. Si tu poursuis ta réflexion pour en faire une action irrémédiable aux possibles conséquences graves, ne t'attends pas à la clémence des juges. Je dis possibles conséquences si tu te fais prendre. À toi de voir si tu tiens à assumer ton geste face à la morale en cours avec l'espoir de secouer les mentalités, au risque d'hériter d'un casier judiciaire, ou de vous éclipser, ton amie et toi, afin de partager le deuil.

François, les yeux clos, roula sur le côté dans la direction d'Ézéchiel.

- Tu connais mon avis sur le deuil… ma part est faite et je partagerai celui de Bernadette … Pour le moment…

Au petit matin, le visiteur nocturne s'était esquivé. Le tintement du téléphone réveilla François dans un état second qui n'eut qu'à écouter l'annonce avant de promettre de rappeler et de se rendormir, sourire aux lèvres. La morale était sauve sans demande de preuve; les anges avaient fait le nécessaire.

Sur l'inexistence de la mort du Soi **80**

La mort du Soi n'existe pas si ce n'est dans l'œil de l'Autre car le *Je*, conscience inhérente à la Vie, n'existe plus chez l'individu lors du trépas et ne peut donc pas se rendre compte, être conscient de sa propre finalité. Pourquoi craindre ce dernier si la conscience, ayant cessé toute activité, ne peut l'intégrer?

La crainte de mal vieillir impliquant maladie et souffrance, voire une peur morbide, est légitime. Elle devrait cependant se limiter à la vie sans inclure la limite que constitue la mort, ce retour de l'Esprit vers sa quintessence. L'imminence de la mort, dont font l'expérience les personnes que les témoins présument décédées, n'est qu'un moment dans la transition en cours entre les deux états propres à l'individu qui est de ce monde tant qu'Esprit, lire conscience, et corporalité sont liés alors que l'électroencéphalogramme demeure figé à l'horizontal. À la question de l'opportunité de la quitter, le *Je*, partie prenante de l'aventure de l'existence humaine, est alors appelé à rompre ou non le lien vital.

De récentes recherches scientifiques interpellent les idées reçues sur le phénomène de la mort et en particulier celle d'une expérience auprès de centaines d'individus en mort clinique revenus à la vie qui conclut que la conscience perdure une fois constatée l'absence d'activité cérébrale. Cet état de fait jette un éclairage nouveau sur le monde des esprits, sur la présence de fantômes qui seraient des consciences ignorant la séparation d'avec leur enveloppe charnelle, un traumatisme lors de la cessation de vie pouvant perturber la conscience au point de l'empêcher de passer sereinement à trépas.

La conscience de Soi est un fait de mémoire, cette dernière disparaissant au décès, ou avant par le coma ou l'Alzheimer. L'esprit et le corps rompant le lien vital, l'esprit se perpétue dans une spiritualité infinie sans plus la personnalisation par le *Je*, cette conscience de Soi conditionnée par la mémoire, tandis que l'enveloppe charnelle, outil de l'esprit et siège de la mémoire, entreprend sa lente et inexorable déliquescence une fois arrivée à son terme.

La défense des faibles **81**

C'est en empruntant la rue Prince-Arthur en compagnie d'un ami que François le quitta sans prévenir pour se diriger, avec une aisance de téméraire, vers une bande de jeunes gens mal

intentionnés encerclant l'un des leurs. En franchissant le mur humain, il prit le malheureux par le bras pour l'entraîner hors du groupe qui, soufflé par le geste, resta coi. Le rescapé ne se fit pas prier pour s'éloigner en direction opposée. L'évènement se passa en aussi peu de temps qu'il en fallait pour le raconter. Ayant rejoint son camarade, impressionné, ils purent poursuivre leur marche au pas réservé au cloitre.

Lors d'une autre occurrence, en France cette fois, c'est en déambulant sur une immense place que son regard fut attiré par un attroupement formant un grand cercle autour de deux jeunes hommes qui se toisaient avec une agressive défiance, à deux doigts de se transformer en pugilistes à la satisfaction des spectateurs qui, dans leur désœuvrement d'un dimanche après- midi, n'en demandait pas tant. Avant que le premier coup ne soit porté, François avait violé l'arène et séparé les ennemis qui en restèrent là au grand dam des témoins frustrés.

Recul aidant, François en avait conclu qu'un piège tendu par les egos s'était refermé sur les futurs bagarreurs dans lequel ni l'un ni l'autre ne pouvait en sortir sans perdre la face, sans apparence de faiblesse liée à celui qui refuserait le combat, qu'il y ait quiconque pour les encourager ou non. Lorsqu'en de rares occasions, François était intervenu sans réfléchir au risque encouru, son intuition lui dictait qu'en coupant le lien insidieux entre les belligérants, il désamorçait l'explosivité de la situation au grand soulagement de ces derniers qui se voyaient offrir, par l'influence d'un tiers, une possibilité honorable de s'en tirer sans ecchymoses pour l'ego.

Les témoins devenus spectateurs de ces scènes ont le potentiel d'interrompre les hostilités mais sont plus portés à succomber à la tentation d'assister à un spectacle en n'ayant à investir qu'un goût dévoyé pour la violence en autant qu'elle ne concerne que les autres.

L'inspiration albinos 82

Depuis deux bonnes années, les antennes de l'imaginaire de François étaient à l'affut de l'Idée, celle qui occuperait ses heures de réflexion créatrices, qui le ferait rêver à une future réalisation avec l'équipe idéale dont les noms de vieux complices dormaient au fond d'un tiroir. Était-ce un signe? En traversant le joli parc du carré Saint-Louis, il tomba en arrêt devant un phénomène si rare qu'il n'eut aucun effort à faire pour l'engranger dans sa mémoire : un moineau albinos. On pouvait évoquer le signe ce jour-là car il aurait deux idées de scénario plutôt qu'une. Il y avait de quoi croire aux forces occultes.

Crâne rasé 83

À l'école secondaire, François avait été le premier à arborer de longs cheveux grâce au prétexte du spectacle des *Beatles*, la longueur étant toute relative pour l'époque. En ces débuts de révolution pilaire, il se faisait regarder parce qu'il avait les cheveux qui lui couvrait le front et que le rasoir était interdit de nuque. Dès le milieu des années soixante, le charme se mit à opérer sur les jeunes filles, la belle Line succombant devant la frange de François qui se jura de cultiver sa toison tant que la funeste calvitie n'entamerait pas ses ravages.

Jouant le jeu, la mode allongerait la coupe masculine. Celle de François finirait par reposer sur les épaules. À cette parure jusque-là réservée aux dames et méprisée par les vrais mâles, s'ajoutait la boucle d'oreille, accessoire encore plus féminin. Aimant se croire descendant d'un vil flibustier, l'un de ses copains en portait deux, ce qui le démarquait de ses semblables que l'idée de se percer le lobe faisait frémir.

Sacrifiant à ce qui deviendrait une mode, François alla voir son amie Esther, compagne de Dominique, qui lui perça le gauche après anesthésie avec un glaçon, le droite étant réservé aux homosexuels. Elle lui enfila une dormeuse, un bijou plus discret que la boucle, qu'il conserverait jusqu'au jour où il remarquerait celle portée par un chauffeur de taxi. L'originalité n'étant plus de mise, il la retira pour se fondre à la masse anonyme des oreilles insignifiantes. Restait la longueur de la chevelure qui commençait à lui poser un problème d'éthique : était-il devenu son otage? La réponse était peut-être dessinée sur le beau crâne d'une amie, mannequin, n'ayant pas hésité à se le raser sans que ses traits photogéniques n'en soient le moindrement pénalisés.

Barbara, amie de cœur de François, fut priée de bien vouloir jouer les coiffeuses extrêmes, ce qu'elle fit de son mieux avec un rasoir manuel qu'une professionnelle n'aurait pas daigné considérer. Il y eut de remarquables coulées incarnates sans que ça n'indisposât le néo chauve. Les sourcils jurant avec l'ensemble, il fallait y remédier sur-le-champ. Dont acte.

Son air de moine tibétain ne remettrait pas en question sa présence au concert d'orgue du soir. Le regard qu'on pouvait poser sur sa personne le laissant indifférent; il s'amusa à imaginer celui des auditeurs devant ce mariole couché sur un banc d'église, les yeux clos et le sang coulant de son crâne glabre.

Le lendemain, sa famille était appelée à accompagner l'un de ses membres à l'aéroport. La casquette rouge vissée sur la tête durant les six mois suivants, il s'y rendit en regrettant d'avoir omis de prévenir les siens au sujet de la modification de sa personne. Les regards sur son cap se firent catastrophés. L'une des sœurs se mit à pleurer que d'autres consolèrent tant bien que mal en l'assurant qu'en principe les cheveux repoussaient. François n'avait pas escompté devenir le centre d'intérêt et se promit de ne plus se borner qu'à la tonte. La patience aidant, tout repoussa, jusqu'aux sourcils.

Cuite à la piquette 84

À l'âge de l'insouciance estudiantine, François verrait si ce caractère s'appliquait à lui pour se procurer une cruche de vin rouge de qualité douteuse qu'il installerait au creux de l'épaule, position plus commode pour boire en marchant. Le rappel de la suite serait vague dans la partie encore somnolente de sa mémoire au lever des corps du lendemain. Le vomi dans lequel baignait la tête douloureuse à l'ouverture des yeux lui donnait à croire que le contenu de la cruche n'avait pas été suffisant pour satisfaire une soif qui ne lui ressemblait pas. En effaçant les désobligeantes traces de l'égarement, il lui parut nécessaire d'en connaitre une origine se voulant exceptionnelle car il ne buvait pas au point de perdre le sens du réel au contraire des habitudes hebdomadaires, voire quotidiennes bien ancrées de ses camarades. François n'appréciait ni l'alcool ni même la bière, boisson nationale.

Une peine d'amour? Nenni, nulle compagne ne hantant son esprit. Une contrariété, la disparition d'un être cher? Pas davantage. Il devait se rendre à l'évidence d'un geste gratuit où l'irresponsabilité de sa volonté avait eu le dessus avec d'impardonnables ratés. Le prix à payer serait élevé car l'arrière-gout de ce fétide lendemain de veille lui interdirait de retremper les lèvres dans le vin, si de qualité fut-il. Ou du moins l'expérience tenait-elle à lui faire avaler.

Il n'y a plus sage que de s'écouter

Car bien des années plus tard, la tache rouge imprimée sur sa mémoire avait fini par disparaitre. Ce jour-là, il était l'invité de son cher Vicomte, traduction de son prénom Earle, qui passerait le cueillir à la bouche de métro Côte-Vertu, au sortir de l'usine familiale de fabrication d'éléments d'avionnerie, pour filer vers sa maison de Sainte-Anne-des-lacs, au milieu de la forêt, en faisant la halte obligatoire au supermarché en vue du repas que son mental avait déjà concocté.

La petite maison de bois à un étage entourée de sapins avait un charme à ne plus vouloir en sortir une fois déchaussé et attablé. L'hôte avait à peine coupé l'alarme en entrant par la salle-à-manger-cuisine qu'il se dirigeait vers le comptoir pour s'employer à hacher une gousse d'ail sans prendre la peine de tomber le manteau. Du coin d'un œil amusé, François l'observait en mettant le couvert et salivant par savoureuse anticipation. La multiple expérience de sa table lui permettait d'affirmer fréquenter un maitre queux digne d'une clientèle de connaisseurs.

Le chef remontait de la cave avec la bouteille millésimée qui honorerait le mets préparé avec soin pour la jouissance prolongée des papilles. En étudiant l'étiquette qui transporterait François sur les coteaux du vignoble, il dénota chez son vis-à-vis un je-ne-sais-quoi de lumineux, une étincelle apparue à la première bouchée de fromage sur bout de baguette portée au palais. Le plaisir affiché de la mastication humectée d'une petite lampé du nectar porterait le coup de grâce à l'allergie à l'alcool héritée d'une immaturité de l'ex-étudiant à la cruche à oublier. Surpris, cessant de mâcher, le Vicomte regardait le verre de son ami tendu vers la bouteille qu'il finit par saisir et, sans un mot, verser, avec une lenteur mesurée, le liquide rouge violacé en attendant le signal d'arrêt.

- À la tienne!

Les mots avaient trop tardé à revenir de la bouche gourmande de l'invité et voilà qu'il retrouvait l'intense délectation qui vient avec l'art de jumeler les gouts. Ce ravissement partagé de la bonne chair serait néanmoins interrompue par l'arrivée inopinée de Cassandre venue s'invitée à la table qui bien que grande n'était faite que pour deux. Bien élevé, François céda sans hésiter son siège à celle avec qui Earle avait entamé une conversation lors d'une fête chez lui et s'en fut, les politesses d'usage réglées. L'amitié pouvait exiger des preuves frisant l'abus.

La solidité du lien ne serait pas remise en cause bien que les occasions de l'éprouver s'effilocheraient au fur et à mesure où celle des amoureux se renforçait. Jusqu'au jour, les années passant, où un fatidique coup de téléphone annonçait la fin du monde. Ce serait sans un minimum de scrupules que le cancer frapperait à nouveau. Retrouvant son ami, son frère en perdition

devant le vide, François aurait préféré avoir sacrifié leur amitié pour de bon plutôt que de témoigner du lot de larmes que pouvait contenir un cœur privé de l'ange qui faisait battre le sien.

David et Kit 85

François avait de bons amis, un couple d'Américains, fruit d'amours ancillaires, qui vivaient dans un loft immense couvrant trois étages entre rue et ruelle. On l'avait hébergé pour le dépanner, Betsy, jolie Newyorkaise, monteuse de cinéma, et Djordje, imposant Serbe, réalisateur, se préparant à déménager à New York, ce qui obligeait François à songer à son avenir immédiat. La réflexion n'allait pas s'éterniser. Arriva l'un de leurs amis, beau grand anglophone aux boucles blondes qui se disait photographe et se montrait intéressé à sous-louer l'appartement afin d'y installer un studio.

Les présentations faites, l'entente agréée, David se tourna vers François et lui proposa tout de go de s'installer avec lui car il ne se voyait pas habiter seul dans un si vaste espace. François n'en revenait pas, le regard passant de Betsy à Djordje qui acquiesçait en souriant. La nouvelle et prometteuse relation fut scellée par une franche poignée de main. François ignorait que le nouveau locataire était atteint de schizophrénie, maladie mentale de laquelle il avait vaguement entendu parler et dont le talent d'adaptation serait bientôt mis à l'épreuve.

La fortune de David, héritage familial, lui permettait de se tirer des contraintes sociales liées à ce genre d'affection. Le premier de deux séjours de vie commune aux côtés de ce jeune homme allait placer François aux premières loges quant à l'étude comportementale d'un schizophrène. Il peaufinerait en particulier l'art de l'écoute car au contraire d'individus sains d'esprit qui possèdent une élasticité naturelle aptes à rester cohérents lorsque contrariés, David, dans ce cas, pouvait bifurquer vers un espace cérébral dont il était seul à posséder la clé.

Les deux deviendraient camarades, François, pour lui plaire, se laissant entraîner dans les clubs de jeunes nubiles courus par les aficionados de séances d'effeuillage, prétexte à recherche de modèles pour les sessions photographiques tenues dans son studio. François n'aurait pas eu l'idée d'entrer dans ces bars de danseuses nues. Il n'aurait pas davantage su se plaindre d'une nymphe au corps parfait et au sourire lascif se déhanchant à un mètre de ses yeux admiratifs.

Les malades mentaux ont, en général, des assuétudes liées à leur état; David fumait comme une cheminée, ce qui ne pouvait incommoder son invité qui logeait à l'étage au-dessus. L'espace était si vaste que François pouvait s'adonner à la course à pied, à poil durant les chaleurs estivales, en faisant des huit, ou encore toucher du clavecin durant la nuit sans crainte de réveiller autrui en faisant semblant de savoir jouer sur cet accessoire destiné à une séance photo. Ne serait-ce que pour la beauté du son.

David avait fait installer un interphone, ce qui avait l'heur de le rassurer, lui qui n'appréciait pas rester seul. Il dormait faute de mieux, caractéristique de sa condition, François profitant de la Mercédès noire pour se rendre à la piscine publique, de l'autre côté du Fleuve.

Pour les amuser, de retour depuis peu d'un séjour en France où un camarade lui avait transmis l'art du turban, il pouvait jouer les riches Saoudiens assis derrière le véhicule, portant djellaba,

turban et lunettes noires, pendant que David, la casquette de chauffeur vissée sur ses boucles, jouait son rôle, sourire en coin, en roulant à vitesse réduite le long de la Catherine, artère commerciale par excellence de Montréal. L'entente entre eux réussie, il fallait bien que François fût présenté aux parents, gens d'un monde distant du sien, en apparence à tout le moins.

Élevé sinon de façon formelle, François fut bien accueilli dans le milieu huppé, celui-ci découvrant qu'il veillait sur l'un des leurs de manière fraternelle et désintéressée. Madame était l'héritière d'industriels ayant fait fortune dans le sucre et la publication d'un quotidien anglophone tandis que Monsieur, notaire à la retraite à la tête d'une grande maison, continuait de fréquenter son bureau avec les prothèses remplaçant les jambes en bas des genoux, souvenir de guerre, qui le faisaient souffrir sans qu'il ne s'en plaignît. François, admiratif, le verrait les ôter pour se laisser choir dans la piscine de leur demeure au bord du fleuve et nager comme si de rien n'était.

La relation entre père et fils était, hélas! en partie responsable du trouble cérébral de ce dernier; la psychiatrie parlerait d'élément déclencheur. Ni l'un, ni l'autre n'y aurait pu rien, la culture anglo-saxonne d'une autre époque ne prêtant pas à une proximité affective entre les deux. Ils étaient privés de se manifester la moindre tendresse, tout sentiment étant réservé au domaine de la mère qui jouait contre sa volonté le rôle qu'il lui était imparti, celui de faire de ce deuxième fils, l'aîné étant devenu médecin, un digne descendant mâle à la hauteur de ce que ses ancêtres se seraient attendus de lui. Passant par l'image qu'a le fils pour le père, la transmission de la confiance en soi, quasi nulle, il ne fallait pas s'étonner qu'après une seule expérience hallucinogène, son cerveau basculât dans un abîme d'où il serait difficile, sinon impossible de s'extraire.

La mère de David, Kathleen, surnommée Kit, fut ravie de savoir son fils entre bonnes mains, invitant aussitôt son nouvel ami à dîner. Évènement initiatique pour François qui se rendrait compte que le moindre repas pris dans la salle-à-manger de la demeure cossue le serait selon les formalités d'usage, les hommes devant porter la cravate en plus d'accessoires vestimentaires conformes. Plusieurs séries d'ustensiles s'alignaient de part et d'autre de l'assiette, partie intégrante d'une collection héritée des générations précédentes, et les nuances entre les verres de cristal définissaient les liquides à contenir.

Le personnel attendait dans les coulisses le signal de la maîtresse de maison pour entrer avec les plats. François rongeait son frein, s'efforçant de contenir une nature moins coincée et impatient de goûter les mets conçus par la cuisinière française, les Anglophones nantis sachant vers où se tourner pour jouir du palais.

François apprit à connaître Kit, appréciant le courage qu'elle mettait à préserver l'harmonie des siens, elle qui, bien que née dans l'opulence, avait souffert de sa féminité dans un milieu aux mœurs on ne peut plus machistes. Leur relation devenant plus intime, il l'entendrait se remémorer, très émue, la mort par noyade sans doute préméditée de son frère, l'éloignement vers l'Angleterre de son aîné et de ses petits-enfants, et la pénible condition du plus jeune. Parmi les menus plaisirs qu'il lui offrait, la promenade du chien tenait une place importante, pratique car sur le mont Royal dont les flancs débutaient derrière la maison.

Si les siens étaient fiers de leur appartenance au Canada, le respect établi entre elle et François, aspirant lui aussi à parler de pays en évoquant le Québec, permettrait aux deux parties de se

fréquenter en bonne intelligence. Le milieu anglophone, bloc résolument fédéraliste, ne croyait pas que la province ferait sécession un jour, ses médias évitant de les inquiéter outre mesure en leur cachant la situation politique réelle de la population francophone dont un pourcentage conséquent favorisait l'autonomie de l'état. Certains d'entre eux, cependant, sentaient bien qu'une partie non négligeable de leurs concitoyens de l'autre culture manifestaient de plus en plus d'insatisfaction à l'endroit du système politique canadien.

L'élection d'un parti souverainiste viendrait secouer la torpeur des endormis de tout bord et si un premier référendum s'avéra désolant pour les tenants d'un changement constitutionnel radical, le second, quelques années plus tard, perdu par les mêmes par la peau des dents, et encore parce que le camp du NON avait triché en ne respectant pas la loi électorale québécoise fixant une limite au financement de chacun des côtés, ce second provoquerait une onde de choc chez les opposants au vu de résultats démontrant à l'évidence qu'il s'en était fallu de peu que leur cher pays n'éclatât.

Écriture au bord du Pacifique 86

L'envie qu'avait François de revoir Betsy et Djordje, désormais installés à Los Angeles dans le milieu mythique de la grande enseigne de HOLLYWOOD, motiverait son projet d'écriture de scénario non loin du Pacifique, dans l'arrière-pays de la Ville des Anges où l'attendait un appartement inhabité durant la saison dite froide et fourni par un camarade de Montréal. Le voyage en avion débuterait par une halte de quelques jours à Vancouver où il retrouverait son vieux complice, Richard, ou Ricky, et avec qui il était prévu de descendre vers la Californie en longeant la côte dans sa Triumph décapotable.

Ce beau garçon, dépendant de l'alcool, partageait sa vie avec une jeune femme d'origine chinoise aussi avisée pour les questions financières qu'agréable à admirer, ayant un jour représenté le Canada dans un concours de beauté. François put constater que le vice éthylique de son hôte empêchait toute relation affective sur la durée, le couple dissimulant les tensions derrière les sourires de circonstances. Il fallait espérer que l'éloignement temporaire de son homme le ramenât à sa charmante compagne sous de plus indulgents auspices. François, qui ne buvait pas ou si peu, ferait de son mieux pour que son exemple comptât. Piaffant d'impatience, la petite auto sport, emplie de rires et de promesses de plaisirs, s'élança vers la frontière américaine, franchie sans encombre, et le sud où les attendaient douceur de climat et, pour l'un d'eux, inspiration littéraire.

Lorsqu'en surplomb, la route du littoral offrait de superbes panoramas, la traversée des forêts de séquoias leur procurant les émotions les plus fortes, immenses monuments à la pérennité d'une nature encore intouchée et soumise au bon vouloir d'une humanité jalouse de sa prétentieuse toute puissance. L'entrée par le nord de la Californie fut le prétexte de décapoter quoique le froid recommandât que les deux garçons se couvrissent de couches supplémentaires au point de ne pouvoir se tourner l'un vers l'autre en se parlant. Ils finirent cependant par rattraper la clémence de la température à l'approche des plages.

Venice, leur destination avec ses adorateurs de l'astre solaire ou de leurs muscles, serait le lieu d'une initiation déterminante pour François. À l'insistance de son camarade de louer des patins à roulettes pour longer la plage sur une piste cyclable fréquentée par de superbes créatures, François laissa de côté son préjugé voulant que cet exercice fût réservé aux plus jeunes et se trouva séduit au bout de trois quarts d'heure de glisse. Comme chez tout enfant de l'hiver nordique, son habileté en patin à glace avait fait pencher la balance.

Ricky poursuivrait son trajet vers le sud tandis que son compagnon de route s'établirait dans l'appartement réservé à l'écriture, des pauses étant réservées à ses amis cinéastes et leurs enfants à qui il rendrait de fréquentes visites. La routine installée se partagerait entre l'intense concentration réservée aux dialogues et aux scènes du scénario et l'impérieux besoin de s'en déconnecter en regardant la moindre ineptie télévisuelle ou en errant dans le supermarché voisin pour en revenir avec le repas du soir, un mets surgelé convenant aux micro-ondes.

Bien que loin à dessein de son quotidien montréalais, celui-ci le rattraperait par un coup de téléphone de sa mère, rare occurrence, par lequel elle lui apprenait le décès de Robert, l'ainé des voisins de Sainte-Geneviève, à trente-sept ans, père d'une enfant. L'évènement, qu'il n'aurait pu vivre à la légère bien que ce garçon n'ait été un intime, lui fournissait l'occasion de réfléchir sur les enseignements de son sacrifice. Brûler la chandelle par les deux bouts en cumulant plusieurs emplois afin d'accélérer le processus d'obtention de ce qu'on considère essentiel pour une vie de famille, sans profiter de cette dernière, ne pouvait que se conclure sur un mur à haute vitesse.

Afin de ne pas la considérer tout à fait gaspillée, une vie qui s'éteignait à son mitan se devait de laisser une leçon en héritage, celle d'être conscient de la vie comme privilège. Ce sentiment allait se voir exacerbé du haut des airs, François étant invité par le propriétaire de l'appartement, un coureur automobile s'identifiant à un émule d'Icare, à découvrir les émotions liées au vol libre en deltaplane non loin de San Diego. Du sommet de la montagne doté d'un plateau propice à éjection dans le vide, François, distrait par l'activité de toutes ces ailes autour de lui, ne se rendait pas bien compte de ce qui l'attendait. Dans le lointain contrebas se distinguait à peine le pôle d'atterrissage.

Son tour vint; le guide l'ayant préparé en l'exerçant à effectuer trois pas synchronisés en le tenant par la taille, François se trouva soudain happé par un puissant souffle ascendant qui le saisit de l'indicible émotion de se trouver aussi près de l'oiseau, sans bruit de moteur, que celui du vent. Leur grande aile survola bientôt un aigle tournoyant au-dessus de son aire de chasse. Plus loin, à l'annonce de vents ascendants longeant la paroi d'un mont isolé, l'effet fut immédiat, l'aile grimpant vers le ciel en imitant le rapace. Excité par la force de l'émotion, François n'avait cessé de rire depuis le premier pas dans le vide et ne cesserait qu'en posant le pied sur la terre ferme, sa gratitude envers son bienfaiteur, totale.

Lors d'une de ses rares interruptions dans l'écriture, François eut l'occasion de rencontrer Pier, une scénariste qui se préparait à séjourner à *Big Sur*, lieu mythique de la côte ouest, dans une propriété située au bord d'une falaise se jetant dans le Pacifique, tout indiquée pour l'inspiration. L'idée de s'isoler pour écrire un scénario commandé par le cinéaste, Coppola, lui paraissait naturelle et celle d'un compagnon en écriture, exotique, une valeur ajoutée qui la poussa à lui proposer de l'accompagner. François s'en montra ravi et le duo ne tarda pas à se diriger vers le nord en suivant la même route numéro un qu'à l'allée avec l'ami Ricky.

La maison solitaire n'avait pas été fréquentée depuis des lustres au vu des centaines de blattes dardant dans tous les sens, le premier tiroir ouvert. L'installation établie, chacun dans sa chambre, ils se posèrent avant d'entreprendre sans tarder le travail. Depuis l'offre de la jeune femme, François souhaitait qu'il n'y ait pas d'ambiguïté quant à des attentes autres qu'une agréable compagnie l'un pour l'autre. Il n'était pas naïf au point de croire qu'une femme qui attire un homme dans son espace intime n'entretînt pas une idée derrière la tête. La jeune femme devait respecter François et sa capacité de choisir pour ne pas poser de geste équivoque sans auparavant percevoir de signal complice. Ce ne fut pas le cas et François perçut, dès le lendemain, un rafraichissement dans l'ambiance lorsque les pauses les réuniraient, l'enjoignant à davantage d'attention à ses moindres besoins sinon à celui qui l'avait assurément mené en ces lieux.

Les jours passant, la concentration de chacun ramènerait une harmonie plus favorable à la création. Pour profiter du décor exceptionnel, François avait élu bureau sur le bord de la falaise, au bout de la propriété où l'attendait un observatoire comprenant table et chaise. Trois positions lui modifiaient la position de la tête, soit penchée sur sa machine à écrire, levée pour admirer la lente et majestueuse remontée vers l'Alaska des baleines grises, et baissée sans hésiter lorsqu'un colibri nichant dans la falaise la prenait pour cible. Quelques semaines plus tard, de silence et de pages amoncelées, le séjour vint à son terme et les associés d'une atmosphère partagée s'en retournèrent vers la civilisation en pressentant que leur collaboration ne requerrait pas de suite.

L'Opéra Garnier 87

Paris, capitale culturelle, était dotée d'un monument dédié à l'opéra dont le plafond de la grande salle avait été touché par la grâce de Marc Chagall. François avait décidé de témoigner de l'œuvre en écoutant la pièce qui serait proposée au public le soir même. Se présentant au guichet dans le hall d'entrée vide, il demanda tout bonnement une place. La préposée le regarda, l'air ébaubi.

- Mon pauvre ami, les places sont vendues longtemps à l'avance, la grande majorité par abonnement. Je suis vraiment désolée… Je… mais attendez voir…

Elle s'était tournée vers une collègue.

- Dis-moi, ma chérie, t'avais pas une annulation pour ce soir?

À l'affirmative, le jeune homme fut prié de se glisser vers l'autre guichet.

- Vous savez que vous avez une sacrée veine, vous! Je vous préviens, c'est un billet parmi les plus chers.

Ayant constaté la naïveté de sa requête, François n'allait pas chipoter sur le prix et il paya la place avec le sourire en remerciant à profusion les deux dames.

De retour plusieurs heures plus tard, après un regard circulaire sur la salle et admiratif sur le plafond du célèbre peintre, il constata se retrouver parmi les mieux situés, sa loge donnant sur la scène et la fosse d'orchestre et son fauteuil placé pour qu'il ne puisse voir ses voisins; l'héroïne, Kiri Te Kanawa, d'origine maorie, chanterait pour lui seul. La naïveté savait payer à ses heures.

L'intermission lui donna l'occasion de se remémorer une situation similaire lorsqu'il séjournait à la Picardière à une période durant laquelle les châtelains du bourg voisin de Saint-Fargeau montaient un spectacle son et lumière sur l'Histoire de France imagée par huit cents figurants, des chevaux et autres chars d'assaut devant le bassin du parc. Il s'était présenté au guichet pour s'entendre dire que le site était comble et qu'on était, là aussi, bien désolé pour lui. Une fois encore, la musicalité de sa langue ayant révélé sa québécitude, la guichetière, charmée, lui ayant déniché une place sur l'estrade d'honneur, pas moins. Sa reconnaissance fut manifeste et, mémorable, la soirée achevée sous les feux d'artifice.

Éclairé avec gout, le château en imposait par une majesté sans ostentation. La noblesse de son caractère lui avait été restituée par un travail acharné d'un jeune couple l'ayant acheté alors que, toit percé et fenêtres brisées, il avait été abandonné aux aléas des intempéries depuis nombre d'années. En compagnie de Sophie et Ed, François avaient eu à l'époque le privilège de rencontrer ces passionnés qui s'étaient mis en frais de leur faire visiter des lieux ayant tout des suites d'un pillage. Il fallait une foi inébranlable, des moyens substantiels avec complicités de bénévoles dédiés et bien des années devant soi pour entreprendre pareil chantier. Vingt-cinq ans plus tard, le résultat dépasserait le rêveur assis dans les estrades, décidément épris des châteaux. Il lui faudrait, à l'avenir, trouver l'occasion d'en mener la vie.

La chambre anéchoïque 88

Lorsque le sujet s'y prêtait, François s'amusait à provoquer la réflexion auprès de ses amis. L'exemple du jour était à propos du choix entre cécité et surdité. Sans réfléchir, et ne pouvant imaginer pire privation que celle de ne plus voir la personne aimée, la majorité optait pour la surdité jusqu'à ce qu'il leur racontât l'expérience qu'avait effectuée un homme en rentrant dans la peau d'un aveugle une journée entière. Ce qu'il fit muni d'une canne blanche qui avait passé la nuit à ses pieds, les yeux masqués dès l'endormissement de la veille.

Le petit déjeuner pris, plus long et concentré qu'à l'ordinaire et les doigts ébouillantés en les plongeant dans sa tasse de café, il prit une grande respiration et sortit dans la nuit qui se poursuivait derrière son masque. Tout le jour, il arpenta son quartier en compagnie d'un camarade venu lui offrir le bras. Il avait appris au préalable que c'était ainsi qu'un aveugle tenait le bras d'autrui plutôt que l'inverse. Les amis parlaient de tout, riaient pour rien; ils dinèrent à une terrasse, le soleil imprimant sa chaleur sur une peau qui ouvraient peu à peu les pores afin de mieux percevoir l'environnement. Le comble, pour la séance de cinéma de l'après-midi, la guichetière offrit deux places à demi-tarif à l'accompagnateur poussant l'expérience jusqu'à écouter le film les yeux fermés, ce que, d'ailleurs, font les Québécois… écouter plutôt que regarder un film.

La journée vint à passer à laquelle un bain mousseux sur fond de musique de jazz mettrait un terme, l'expérimentateur, tout sourire, s'approchant à tâtons de son lit pour s'y laisser choir, satisfait de son défi. Il attendrait néanmoins avant de répéter l'épreuve de la surdité. Le jour décidé vint. Parler d'épreuve ne fut pas une figure de style car au bout de trois heures, il n'en pouvait plus de ce plongeon dans un trou insonore au fond duquel, entouré de ces fantômes

unidimensionnels vaquant à leur quotidien, la solitude lui pesait comme aucune expérience assensorielle n'en approchait.

Son intérêt pour les expériences de privation sensorielle lui était venu par empathie à l'endroit des personnes croisées au hasard des rues et démunies d'un sens qu'il tenait pour évident et vénérerait avec le profond respect que tous les éléments de son corps méritaient.

Lors d'une nuit particulière dans le pays de ses ancêtres, il avait rencontré deux créateurs d'instruments de musique résidant en périphérie de Grasse, la ville parfumée, dans une grande demeure bourgeoise offerte au monde de l'Art par la municipalité et située au milieu d'un parc devant un décor naturel dont les Alpes dessinaient l'horizon. François prenait conscience qu'avant de manipuler un instrument, fallait'il qu'il y eût un visionnaire pour l'imaginer. Il en avait deux devant lui et la découverte de leurs inventions aux formes les plus disparates avait de quoi éblouir. Si la quantité d'outils sachant contraindre métal ou bois avait de quoi impressionner, un seul allait proposer de vivre au volontaire une nuit unique.

Afin de parfaire avec précision chaque prototype, on avait transformé l'une des multiples pièces de l'immeuble en chambre anéchoïque, *sans écho*, condition optimum pour le réglage des nouveautés. Vint une idée au visiteur, lui qui vénérait le silence qui fait davantage apprécier la parole autant que le chant des oiseaux. La proposition, fort inhabituelle pour les hôtes, fut néanmoins agréée et un matelas, installé dans l'antre en forme d'outre afin de combler la fantaisie.

Le soir venu et la promenade faite sous les étoiles, François aurait un ultime doute en pénétrant dans le sas d'un mètre de profondeur menant à sa singulière chambre. L'épaisseur de la paroi ne laisserait passer aucun son de l'extérieur non plus que ses appels advenant une improbable crise de panique. Il n'avait plus qu'à assumer. L'épaisse porte coulissa sur son rail avec un bruit mat et sourd qui confirmerait qu'il était bel et bien prisonnier de son plein gré d'une situation somme toute similaire à ce qu'avaient vécu un célèbre musicien et son preneur de son dans la Grande pyramide en banlieue de la capitale égyptienne, cette pensée opportune lui servant de passage vers les rêves.

Paul Horn, au nom prédestiné, était maitre ès flute traversière. Pour lui aussi le silence était d'or lorsqu'il s'agissait d'enregistrer les plages d'un disque et cette recherche de perfection allait l'amener, avec la complicité des autorités égyptiennes, à pénétrer dans le naos, le saint des saints de la pyramide de Khéops, pour se diriger vers la chambre royale en empruntant la descenderie d'une centaine de mètres. L'entente entre les deux hommes était de rester silencieux jusqu'à la fin de l'enregistrement, la décision du musicien de commencer à jouer lui revenant selon l'inspiration.

Plus ils s'approchaient du dernier repos du pharaon, plus la notion de bruit perdait de sens, le discret sourire de Horn en faisant foi. Éclairé par une torche électrique, le duo passa en s'accroupissant de l'antichambre à la pièce centrale et s'assit, ému de l'extraordinaire de l'instant au point de ne pas même se regarder. Le silence se prolongea jusqu'à ce qu'un souffle initial en fit émerger une première note puis une autre qui montèrent, respectueuses, vers l'écho d'un lointain passé.

Puis revint le silence laissant s'estomper l'ultime note courant le long du corridor emprunté pour arriver là. Aucune parole n'osait rompre le retour à l'équilibre de l'absence millénaire. On échangea un regard interrogateur, un doigt pointant l'oreille, avant d'oser l'avouer : durant l'attente de la première note, le musicien et le technicien croyaient avoir entendu l'écho de voix féminines provenant de la grande galerie du tombeau.

Ce genre d'histoire avait de quoi interpeler François qui, élève de saint Thomas, avait une forte tendance à observer le conseil d'Ézéchiel de douter en matière de fantômes. Sans toutefois douter de la véracité des témoignages, la question de possibles hallucinations se posait. Le cas s'avérerait-il qu'il n'empêche que le nombre de témoignages relevant de phénomènes paranormaux avait de quoi mettre à mal la raison de François. Se pourrait-il que celui dont il était question relevât du lieu du cerveau découvert par la science qui commanderait la foi?

Tout phénomène étant soumis à sa propre logique sera compris avec le temps

Les questions qui déboulaient le feraient passer de la veille au lendemain, réveillé, ironie du sort, par le battement étouffé d'un marteau piqueur. Libéré de son sourd cocon et sorti sur le parvis dominant le panorama montagneux, il témoigna de l'éveil de ses sens et leur fut reconnaissant de la vitalité.

Faute de goût, l'odorat 89

La jouissance buccale n'est pas toujours ce que l'on pense. L'acte participe d'une transmission et ne doit pas se satisfaire d'un cantonnement dans le vaste territoire de l'acte sexuel. François avait décidé de tâter des prétendus effets favorables du jeûne. Il s'y était préparé, connaissait les effets sur l'estomac et le sentiment de faim exacerbé au bout des trois premiers jours où il ne boirait que des bouillons et assumait comme chaque fois que la maturation d'une réflexion avait précédé une décision. Il se rendrait compte, par la pratique, de la compensation opérée par le transfert des éléments carencés vers les sens actifs, confirmant l'accroissement de leur acuité sensorielle. L'occasion se présenterait pour le démontrer de cocasse manière.

Parti se promener en rase collines en compagnie d'une amie, la discussion sur un quelconque sujet allait bon train, quelconque car François n'avait d'yeux que pour le doigté féminin concentré à séparer la tablette de chocolat, noir qui plus est, de son emballage. Chaque geste, méticuleux, d'une grâce naturelle toute féminine, rapprochait les papilles frustrées du jeûneur de l'apparition de l'objet de toutes les convoitises. L'innocente, plongée dans la nature du sujet abordé, peut-être le charme d'un acteur américain qui n'aurait rien dit au compagnon de marche, était loin de songer à l'état de cruauté mentale dans lequel elle mettait ce dernier à gesticuler dans tous les sens, la tablette prenant l'air et passant sous le nez aux aguets du pauvre affamé. Si bien qu'il l'arrêta net, interrompant son monologue tandis qu'elle se tournait vers lui, curieuse.

- Pourrais-tu juste te mettre un carré de chocolat dans la bouche, s'il te plait?

Elle avait jeté un coup d'œil à la tablette avant de revenir au demandeur et d'obtempérer. François lui avait alors montré comment mâcher avec une lenteur d'exécution, elle, incertaine, d'imiter. Jusqu'à ce que, la déglutition proche, il levât l'index en signe d'interruption des opérations et ouvrît tout grand la bouche, encourageant par petits signes de la tête la jeune femme à faire pareil. C'est sans hésiter que le nez de François, l'olfaction sur le qui-vive, plongerait dans la grotte aux parois maculées de chocolat pour, les yeux clos, en humer les promesses et, pendant une éternité, la quintessence de la jouissance sensorielle.

Sur la jeunesse et la souplesse 90

François avait une question à poser à Ézéchiel qui le concernait.

- Oho! Ça m'intrigue. M'en permettrais-tu une avant?

Naturel acquiescement.

- Dis-moi ce que tu crois constituer l'apanage de ta jeunesse.

Le questionné sourit, le regard par la fenêtre.

- Ça te fait sourire?

- Je te dirai pourquoi… De la tenir pour acquise… l'agilité… la force… l'insouciance et l'inconscience…

- Ce qui constitue une preuve de conscience; continue.

- L'envie d'apprendre… de comprendre… la souplesse… la curiosité…

- Ah! Voilà le mot attendu: la souplesse! N'est-elle pas la première des caractéristiques de ce qui différencie les jeunes des vieux? Comment la définirais-tu?

- Je dirais…

Les yeux dans le vague.

- Je dirais que c'est la capacité de jouir à la demande des compétences du corps.

- On peut donc affirmer que la jeunesse, c'est la souplesse, non?

- On peut.

- Et qu'est-ce qui se dissipe d'abord, jeunesse ou souplesse?

François réfléchit à haute voix.

- Il n'y a pas à vrai dire d'âge qui fait passer de jeune à vieux… et je pense que la souplesse dépend de chaque individu.

- Précise.

- C’est une question de volonté de chacun… de discipline; on reste souple, on reste jeune, les deux vont de pair, tout en accumulant les années.

- Revenons sur la volonté de chacun et pourquoi elle ne vient pas à tous.

- La volonté, c’est le résultat de la prise de conscience de son état et de ce que le temps risque de produire si on le laisse agir seul. Certains le comprennent, d’autres font pas le lien.

Le philosophe avait ferré le disciple.

- En vois-tu un de lien entre la souplesse initiale et la prise de conscience?

- Ça me semble évident si on prend la peine de se regarder dans le miroir et d’observer les effets de la durée sans les nier. La réaction contraire voudra que la souplesse corporelle, garante d’une jeunesse prolongée, signale une souplesse mentale.

- Que peut-on en conclure?

- … qu’en restant souple, au physique comme au mental, on conserve l’apanage de la jeunesse jusqu’à pas d’âge, que la souplesse implique l’ouverture d’esprit, l’altruisme, l’humilité, le non jugement de son semblable. Tout ton portrait, quoi.

Tentative de déstabilisation.

- Trop aimable; je resterai souple et ne commenterai pas. Tu cites le non jugement d’autrui.

- Comment parvient-on à ne pas juger celui qui est en face de soi?

- En se mettant à sa place. Plus on a l’esprit ouvert, plus on y parvient. C’est une porte qu’on ouvre pour un accès en soi, l’autre et soi devenant une seule personne. Impossible de le juger sinon se juger soi. On juge l’autre parce qu’on lui interdit l’accès en soi par manque de la nécessaire souplesse morale. En refusant de se mettre à sa place pour le comprendre, il est facile de prétendre qu’on aurait fait mieux. La rigidité, antithèse de la souplesse. Et autant la souplesse morale appelle la souplesse corporelle et la jeunesse des articulations, autant la rigidité mentale condamne l’individu à une calcification

osseuse prématurée. J'imite le maître en usant de métaphores.

- Faites, mon cher. Maintenant, tu peux me dire pourquoi ma question t'a fait sourire?

- Parce que la mienne se demandait comment tu faisais pour rester aussi alerte? J'ai eu la réponse.

Une fois le visiteur satisfait reparti, son hôte alla s'assoir à l'humble table en bois appuyée contre le rebord d'une fenêtre. Les articulations chancelantes, elle donnait sur un vieil arbre, un ami centenaire.

Le regard donne sur l'infini

Il prit sa plume qu'il trempa dans l'encrier et se mit à rédiger ce qu'il adressait à voix haute au ginkgo solitaire.

Si la jeunesse permet de tenir pour acquise la souplesse du corps, il en va autrement lorsque cette jeunesse s'est transmuée avec l'âge et que l'individu, se croyant à l'épreuve des marques du Temps, n'a rien entrepris pour conforter sa souplesse. Alors qu'en conservant en bon état l'outil physique de l'Esprit qu'il est conscient d'être, l'individu prolonge son séjour tridimensionnel en s'assurant le maximum de chances de confirmer le lien entre Esprit et Conscience au dam de l'Ego.

Satisfait de la relecture, Ézéchiel reposa la plume héritée d'un aïeul, salua le grand arbre et ferma les yeux.

Si la mémoire lui restait fidèle, François croyait se rappeler de la rencontre à Montréal des deux Français, la ravissante Françoise et son cher amoureux, Gérard, à une terrasse de la rue Saint-Denis. Qu'étaient-ils venus y chercher sinon jouer les touristes. La conversation, entamée sur le 7^{e} Art qui les animait, allait se maintenir. Si bien qu'ils se retrouveraient à Paris pour la poursuivre au point où il fut décidé que le scénario de long métrage, *Astral*, que le Québécois avait en tête,

serait écrit à trois sur fond d'Italie. Il s'agissait de l'histoire d'Antoine vivant une histoire d'amour avec Astral, projection tridimensionnelle de son fantasme de femme idéale, et celle improvisée avec Isabelle, copie conforme d'Astral mais autonome et en prise avec la réalité. Antoine passera de l'une à l'autre, de l'aspect artificiel d'une personnalité sienne soumise à la pensée sociale dominante, à son côté authentique, garant de son épanouissement.

Parti tôt un matin d'automne, le trio se dirigea vers la Méditerranée dans une petite anglaise bourrée à pleine capacité, François engoncé derrière entre fenêtre et valises. Pour celui qui ne pouvait douter de l'inépuisable source d'inspiration du pays, il s'agissait d'une première incursion au pays de Dante, ce voyage, romanesque, étant le résultat d'un coup de poker. Durant les mois précédents, il avait attendu et cru à la bourse sollicitée auprès d'un organisme d'état voué à l'avancement du cinéma, persuadé que son tour était venu, le dossier présenté preuve du potentiel du demandeur.

À la réception de la réponse négative démontrant ce qu'il voulut qualifier de proverbiale incompétence de certains fonctionnaires, il obtint sur le champ un rendez-vous avec la mère de son ami, David, avec qui il cohabitait toujours, eut un long tête-à-tête chez elle pour lui raconter sa vie, ses buts, ses rêves, dont celui de partir écrire sous d'autres cieux, en terminant sur sa récente déception. En moins de trois heures, il se voyait offrir davantage que ce que trois mois lui avaient refusé. La reconnaissance du cinéaste lui fit promettre de lui dédier le tournage qui suivrait l'écriture, inch Allah.

Cette profonde intimité partagée et gardée pour soi consisterait les prémisses d'une complicité entre mécène et protégé qui durerait bien au-delà de ce qu'il eut pu imaginer.

À bien y réfléchir, François s'en voulut d'avoir réagi de manière désobligeante sous le coup de la frustration à l'endroit de ces pauvres fonctionnaires qui ont le dos large en matière de jugement formulé contre leur travail car s'ils étaient si incompétents, ne serait-ce pas celles et ceux qui les avaient installés à leur poste de mériter les critiques? Et là, songea-t-il, il s'agissait d'éviter la critique à moins qu'elle ne fût constructive.

Avec le recul, il comprit que cette généreuse âme lui manifestait non seulement de l'amitié mais sa reconnaissance de pouvoir compter sur lui pour veiller sur un fils atteint d'un trouble psychotique grave dût-elle voir François s'éloigner à l'occasion. David savait se débrouiller seul, lui qui l'était peu; les jeunes femmes, approchées au hasard des rues et à qui il proposait de poser pour lui, ne se faisaient pas prier pour visiter le loft et lui tenir compagnie, alléchées par autre chose que le bleu de ses yeux.

La Mini-Austin roulait sur une route de campagne italienne. L'esprit ailleurs, un élément architectural du paysage l'intriguait, nombre d'habitations ayant l'air inachevées. Et pour cause, le renseigna Gérard, de lointaine origine de la péninsule, il s'agissait de celles agrandies par les propriétaires afin d'y loger leur progéniture et leur descendance au fur et à mesure de leur expansion, la *famiglia* étant sacrée.

La circulation automobile interdite, Sperlonga s'affichait comme un petit village à la grecque, tout de blanc badigeonné, posé sur un promontoire. Les amis n'étant pas attendus se présentant hors saison n'eurent aucune peine à se dénicher un appartement à deux pas de la mer quoique peu

invitante en cette période de l'année. Une récolte de produits de la table aptes à donner l'illusion de vacances exotiques et la vie d'écriture s'installerait dès le lendemain. La cueillette d'une orange dans le jardin marqua tant le Québécois qu'il voulut pousser l'expérience du goût le plus près possible de l'origine en épluchant le fruit à même l'arbre et, sans l'en détacher, séparant une à une les parties juteuses pour s'en délecter. Puiser à la source, de la nappe phréatique aux racines porteuses de sève transitant par la ramure et jusqu'aux fruits, devenue par miracle le nectar de l'émouvante orange.

Si le séjour s'annonçait porteur, l'expérience d'écriture polymorphe devait devenir frustrante car à l'instar d'une cuisine, d'un orchestre ou d'un navire qui ne saurait tolérer qu'un chef ou maître à bord, l'écriture d'un scénario qui se veut d'auteur ne peut souffrir l'apport créatif de plus d'un cerveau sinon risquer la confusion emphatique des genres. À telle enseigne qu'une fois terminé le séjour et remballée la belle expérience, le scénario en l'état serait condamné à la poussière, François s'employant, le moment venu, à renouer seul avec le sujet.

Françoise, Gérard et leur compagnon avaient profité du séjour pour goûter la culture du pays en traversant pied à terre quelques villes phares. *Firenze* allait se voir dotée d'un instant de grâce lorsqu'en pénétrant dans le *Duomo*, cathédrale célébrée par son dôme créé par *di Cambio,* les amis seraient accueillis par des voix célestes interprétant un motet de *Palestrina* dont l'écho résonnerait derrière les yeux clos de François. Ailleurs, deux scènes caractérisaient bien les activités napolitaines : son port de pêche avec la gestuelle sonore de la criée, et les cordes à linge tirées entre les appartements se faisant face, aux étages, donnant aux rues étroites et bruyantes l'aspect de tunnels louvoyant sous de sévères articles de lingerie féminine hors mode ou des draps bouffant dans la brise.

Ils aboutiraient à Pompéi, ville éteinte, martyrisée par des éléments hypocrites pour les malheureux saisis dans le sommeil par une mort instantanée. Personne d'autre que ces trois touristes silencieux pour qui le ciel lourd de menaces ne faisait rien pour égayer l'ambiance maussade. Le côté archéologue de François l'ayant éloigné de ses camarades, il ne se gêna pas pour traverser la barrière interdisant l'accès à certaines ruines.

S'étant introduit par l'arrière dans l'une d'elles, il remarqua un objet insolite abandonné dans un coin; se penchant pour le ramasser, les trous oculaires du morceau de crâne s'amusèrent à fixer Hamlet qui ne put en imaginer la provenance, ignorant se trouver sur un terrain de fouilles en cours plutôt qu'en présence d'un lointain meurtre. Sa découverte fut présentée à ses compagnons chez qui, depuis, trône sur une étagère du vaisselier, un singulier souvenir attendant de raconter son histoire à qui voudrait l'entendre.

Au retour à Montréal, François s'en fut faire son rapport à sa tendre amie Kit qui l'écouta raconter son histoire avec un intérêt non feint, le narrateur sachant la présenter comme celle d'un film dont le budget lui eut semblé sans limites. Touchée par l'émotion emportant son jeune ami devant les rêves exposés, il n'était pas question de briser le moule. C'est alors que François garderait en mémoire les mots mettant fin à l'historique entretien par une grande dame qui, un jour, le présenterait comme son fils.

- Maintenant qu'avec un peu d'aide tu es parvenu à monter à cheval, ce n'est pas le moment de te priver de rênes!

Vingt ans plus tard, le scénario, mainte fois remanié et présenté aux maisons de production, était toujours sous le bras de son auteur, conscient que le sujet n'était pas au goût du jour de ces gens du financement des films plus friands de comédies ou de drames que de conte philosophique sur fond de science anticipation. François avait de suffisantes notions sur la psychologie humaine pour ne pas en prendre ombrage, sachant que dans ce métier où l'art, septième du nom, devenait peu à peu aphone, bien peu d'élus sortaient du lot des appelés, ces derniers étant en général les poulains des haras de l'industrie.

Puerto Vallarta 92

La première visite de François au Mexique se révèlerait plus aventureuse que touristique. Son amie, la belle Justine qui le recevait dans la ville balnéaire de Puerto Vallarta, avait quitté le Québec afin de vivre son histoire d'amour avec un avocat de l'endroit qui résulterait en un beau petit Maximiliano. Influent dans la communauté, l'homme avait les attributs habituels du macho et un penchant marqué pour la bamboula, ce qui n'était pas de nature à perpétuer l'effet séducteur qui avait pu opérer sur la jeune femme. Si bien qu'elle commencerait à travailler son mari afin qu'il paraphât le document lui permettant d'emmener leur fils rendre visite à sa famille québécoise. Cependant le jeune homme atermoyait et Justine voyait fondre son projet de fuir une vie se refermant peu à peu sur elle.

Les jours passeraient, l'ambiance ne pouvant qu'empirer, quand un matin, plus tôt que d'habitude, lui parvint un coup de téléphone de la nounou, une dame du pays, inquiète pour son petit Max depuis qu'elle avait surpris une conversation où il n'était pas question que l'avocat laissât partir son fils à l'étranger et que de surcroit, il s'arrangerait pour amener sa propre mère à l'élever. Justine avait frémi, tremblante et silencieuse en entendant les mots de sa vieille complice lui intimant de déguerpir sur le champ avec le petit.

Consciente qu'il n'y avait pas d'alternative et qu'elle devait jouer son va-tout, la jeune femme la remercia en hoquetant, reconnaissant que cette générosité condamnait son interlocutrice à perdre le bonheur de la présence de leur petit Max de quatre ans. Indécise, elle contacta un ami dévoué, avocat lui aussi, qui comprit l'urgence de l'instant et la pressa de se rendre à l'aéroport en n'emportant que son passeport et des sous et surtout pas de valise afin d'éviter d'éveiller les soupçons.

La priorité fut de vider son compte en banque en insérant le tout dans des enveloppes pouvant servir le cas échéant. Elle et son fils se rendraient à la ville frontalière de Tijuana par avion pour tâcher de traverser la frontière en prétextant quelques achats du côté américain. La première partie ne posa pas d'autres problèmes que d'essayer d'abaisser son régime cardiaque et de convaincre Max de ne piper mot durant l'opération, sa naïveté risquant de faire échouer l'entreprise. Ils se retrouvèrent enfin devant la guérite mexicaine où un fonctionnaire des frontières demanda les papiers nécessaires, Justine ne présentant que son passeport canadien en expliquant son intention.

Il n'en était pas question sans la permission écrite du père. Justine, qui s'en tenait à l'anglais, objecta que la carte d'identité de son fils avait toujours suffi et qu'elle ne faisait que l'aller-retour

avant de rentrer pour souper. L'homme n'étant pas coopératif, elle s'apprêtait à sortir l'une des enveloppes bourrée de billets de banque pour l'aider à bien décider de la suite quand il se tourna vers une collègue pour se plaindre de l'importune, dans un espagnol que la Québécoise comprenait on ne peut mieux, et lui demander de bien vouloir le relayer maintenant que son quart venait de s'achever.

La fonctionnaire approcha en saluant l'étrangère d'un léger coup de tête, sourit à l'enfant qui n'osait lever les yeux et glissa le regard vers celui, hâve, de Justine. La terre avait cessé de tourner. Justine, les yeux éperdus dans ceux de sa vis-à-vis, au bord de défaillir, ne se rendait pas compte que la Mexicaine lui tendait le passeport. En se voyant céder le passage, elle jeta un coup d'œil à son fils avant de saluer la fonctionnaire d'un sourire forcé et traversa la frontière vers une autre vie. Le regard de cette agente de l'État mexicain lui avait souhaité :

- Buena suerte.

Arrivée à bon port et ayant recouvré ses esprits, Justine reprit contact avec le père de l'enfant, cramoisi de colère, pour le rassurer et lui certifier qu'il reverrait un jour son fils et que l'avocat se devait de se montrer à la hauteur du rôle de père qu'il n'avait jusque-là pas assumé. Plus d'une décennie passa avant que ce jour des retrouvailles ne vint. Maximilien, l'enfant devenu un bel adolescent, serait reçu à bras ouverts par sa famille mexicaine. La joie du père serait cependant de courte durée, le sort lui imposant une maladie dégénérative lui vieillissant les traits avant l'heure sans qu'un quelconque remède ne fît effet. À soixante ans, il en semblait vingt de plus. Le destin n'avait pas d'état d'âme.

Sacré tango 93

Kowa, surnom de l'ami, Jean, pour cause de patronyme polonais sans rapport, avait proposé à François de le rejoindre avec des copains et pines pour un concert où serait présente l'une de ses amies qui pourrait lui plaire. Ce dernier avait d'abord accepté pour retrouver les gens qu'il appréciait, l'appât en supplément n'étant pas requis car l'expérience et son exigence en la matière ne donnaient pas cher du résultat. L'exception confirmant la règle, la beauté qui se démarqua de la foule élimina sur le champ l'environnement visuel et sonore de la place. Sentant le vide sensoriel créé autour d'elle, la jeune femme en chercha la source et les regards se soudèrent.

Un sommet dans la quête de perfection était atteint et François, foudroyé. Restait le plus difficile, être à la hauteur du sommet, ne rien laisser paraitre, comme si elle avait aussi peu ou autant d'intérêt que ses consoeurs présentes. Cette désobligeante assertion ne tenait qu'à l'inévitable comparaison. Le jeune homme, qui vouerait une éternelle reconnaissance à l'entremetteur, avait une carte maîtresse à jouer dans la partie de séduction à peine engagée, un solide radeau sur lequel embarquer la dame pour la mener sur la rive de son choix.

La prenant à part, il s'enquerra de son éventuel intérêt pour le 7e Art et, à l'évidence du regard dans lequel il se noyait, lui porta le coup de grâce en lui proposant un rôle dans son prochain court métrage. Il se retint bien d'avouer qu'il n'avait encore aucune idée du sujet. Une fois le lien établi entre France et François (tiens tiens), la suite déboula et le nouveau soupirant de mademoiselle serait présenté à ses parents, elle, mère de trois belles filles, et lui, agent de la paix. Sa seule

consigne, ne pas chercher à entrer dans sa chambre, le genre d'injonction offrant à l'intimé d'ignorer la requête dont il comprit l'insistance en apercevant, par la porte entrebâillée, les effets d'Hiroshima. Lui, plutôt rangé, croisait le destin d'une parfaite désordonnée.

De retour dans sa petite chambre avec cuisinette et balcon du carré Saint-Louis, les promesses de l'avenir le laissèrent songeur. Ses notions de psychologie valant bien celles d'amateurs psychanalysés prétendant s'y connaître, François voyait un lien direct entre l'ordre de l'environnement d'un individu et celui de son mental, voire de son moral. Il aurait, plus tard, une preuve tangible en découvrant l'appartement de Michel dont il serait appelé à partager l'espace, la baignoire inutilisable puisque dissimulée sous un amas d'objets variés et de boîtes intouchées depuis son emménagement.

Ces deux amis avaient en commun des problèmes de croissance mentale qui alourdissaient leur quotidien au point de croire pouvoir y échapper par l'inhalation de produits naturels ou chimiques. François était épris et tenait à profiter d'une émotion trop rare dans sa vie au destin aspecté ni par Vénus, ni par Mercure, paroles paternelles. Outre une beauté à voir se retourner les passants, la charmante enfant avait deux particularités, des cheveux châtains lui descendant jusqu'aux fesses et une voix qui avait été remarquée par un ex-chanteur des Baronnets, René Angélil, imprésario prometteur qui songeait à la lancer quand il croisa une certaine petite Céline dont la notoriété planétaire rendrait inutile le patronyme. Les avatars de l'existence tiennent à si peu.

Quoique le studio de François se trouvât exigu, le lit satisfaisait les amoureux, France ayant emménagé, ravie de s'éloigner des siens. Le jeune homme assurant la netteté des lieux, à distinguer de la propreté, tout irait bien. Comme dans bien de semblables épisodes relationnels, il constaterait ce qui finirait par l'excéder. La jeune femme investissait des heures à sa longue chevelure au point où des pensées machiavéliques de la lui couper lors d'un sommeil profond finiraient par le ronger. Pire, elle fumait et ce, sans se satisfaire de simple tabac. Difficile d'entrevoir une longue complicité avec d'aussi divergentes visions de la vie. Les qualités primant sur les ajustements, le quotidien pouvait se nourrir des émotions qui font le sel des jours. Endormie près de lui, ses traits exceptionnels l'inspiraient.

Au réveil, le rêve se révèle et on rêvasse

Un dimanche matin, le quartier faisant la grâce matinée et sa blonde retenue au pays des rêves, une idée fulgurante lui vint qu'il cultiverait durant les deux prochaines heures sans bouger de peur de réveiller l'inspiratrice et d'interrompre le fil de sa pensée. Le scénario de son prochain film, *Sacré tango*, fut écrit d'un trait, les jours à venir étant voués à installer le projet de tournage sur les rails. Le scénario avait d'original de comporter deux histoires montées en parallèle avec un écart de trente ans entre elles et qui se croisaient en un plan spécifique inattendu.

Conditionné à tourner les films avec les moyens du bord, l'auteur s'étonnerait de voir le projet recevoir l'appui de tous ceux qu'il approchait. Non seulement trouva-t-il une maison de

production que celle-ci obtiendrait le budget demandé aux institutions gouvernementales soit le plus gros jusque-là pour un sujet de sept minutes. Véritable histoire de famille, les protagonistes seraient France et ses deux sœurs, ainsi que Christian, beau-frère de sa sœur Marie-Claire. Pour l'anecdote, le court film serait le premier au pays tourné en son stéréo *Dolby*, dernier cri technologique. En proportion de la durée prévue du tournage, les moyens financiers mis à sa disposition étaient ceux d'un long métrage. Camion, avion, automobiles, comédiens, logement et restauration, François n'en revenait pas de ce qu'il avait au bout des doigts; tout ça pour une paresse prolongée au lit un beau matin d'été.

Le décor du tournage avait retrouvé la vallée secrète de ses vacances familiales au bord du lac MacDonald.

La frustration de voir se refermer le plateau au bout de cinq jours le motiverait davantage dans le parcours visant le long. Le montage se ferait avec son ami, Juliani, scénariste et réalisateur de plein droit, véritable artiste venu jadis le seconder sur le montage de courts métrages précédents. La première du film reçut l'adhésion du public. Plus tard, un coup de téléphone lui apprendrait que *Sacré tango* se méritait un prix canadien d'excellence assorti d'un montant qu'il partagerait avec les camarades. Sur la lancée, une copie serait envoyée à Los Angeles où son ami Djordje, le Serbe, s'activerait dans le milieu de Hollywood pour l'inscrire aux *Oscars*. Peine perdue, effort louable.

Le quotidien prenant des airs de cinéma, François vivrait un drame romantique lorsque sa naïve franchise lui ferait avouer non sans candeur à sa muse une infidélité, la seule et banale quant à lui puisque s'agissant d'une ex-maîtresse. La cocufiée ne l'entendant pas de cette oreille, rien n'y ferait pour rembobiner la séquence. La dernière année fut plutôt lamentable, François surprenant sa compagne se lovant en toute intimité dans la partition d'un musicien. Une fois la séparation attestée, et comme dans les expériences sentimentales précédentes, le rapport des ex se poursuivrait, sereine, grâce à l'assise d'amitié sur laquelle avait été construite leur relation, seule condition justifiant que l'on tentât une vie à deux.

Festivals et amitiés ponctuelles 94

Désireux de s'intégrer dans la société active en ayant profité d'un mécénat qui durerait une vingtaine d'années, François réussit à travailler pour le *Festival de Jazz* en tant que chauffeur grâce à son vieux copain, Dominique, père de son filleul, Olivier. Ce serait le début d'une carrière qui le satisferait tout à fait pour l'inutilité d'un diplôme universitaire joint à une liberté de pensée durant les déplacements longs et fort utiles pour qui a un scénario en tête. Il se ferait des amis, pas mal d'amis au cours des ans, l'équipe des transports se modifiant au gré du changement de cap des uns et des autres. Plusieurs passeraient, comme lui, d'un festival à l'autre : les *Francofolies*, les *Films du monde* et le *Nouveau cinéma* entre lesquels divers contrats arrondiraient les fins de mois.

Il fréquenta les plateaux de tournage publicitaire ou de séries télévisées et les vedettes étrangères pour lesquelles il jouait les chauffeurs privés : la Greco, Cabrel ou Aznavour. Il fallait user de patience et remplir les longues heures d'attente. En déposant monsieur Aznavour à l'aérogare, au terme d'une tournée pan québécoise, son gérant lui présenta une enveloppe avec discrétion

et remerciements. Le généreux pourboire était proportionnel au cout de la maison aperçue lors d'un trajet vers Québec, achetée sur un coup de tête et destinée au couple de gardiens du domaine de son château français. Au regard des billets, ce monsieur en avait les moyens.

Certains clients deviendraient des relations épistolaires, Michel Fugain et sa charmante compagne, Sanda, voire des amis, Sergio, accordéoniste de Lama et d'Aznavour, qui lui passerait les clés de sa maison italienne pour un séjour d'écriture. Il y eut aussi le talentueux contrebassiste de jazz, Laurent, venu aux Francofolies avec sa compagne, Laetitia, qu'il retrouverait à Paris à chacun de ses séjours, témoignant de la naissance de leurs adorables Oscar et Adèle, et de la constante progression professionnelle de la monteuse de cinéma comme du musicien. François aurait l'occasion d'observer les comportements des artistes croisés, des individus projetés en terrain étranger, loin du confort culturel de leur lieu de vie, ayant une propension à s'accrocher au premier venu, en général le chauffeur venu les cueillir à l'aéroport, véritable ambassadeur de tout festival et seul personnage avec lequel, ou laquelle car il y avait des chauffeuses, ils pouvaient entamer une conversation de la qualité de celle qui peut mener à une amitié.

En grande majorité, cependant, une fois de retour chez eux, les promesses de contact à préserver s'avéraient vaines, ce qui désolait François qui aurait voulu y croire. Ce couple italien, elle, directrice de festival venue à Montréal comme jurée avec son compagnon, ne répondrait pas à sa lettre bien qu'on lui eut offert un livre sur la Toscane en signe d'appréciation de son service. Affecté au jury durant le *Festival des Films du monde*, il était disponible auprès de chaque membre; l'une d'elles, ravissante comédienne ayant jadis partagé la vie d'un célèbre cinéaste français et, pour le moment, celle d'un non moins célèbre acteur, avait entrepris un échange de courriels avec son ex-chauffeur jusqu'à un arrêt soudain, laissant tout d'abord perplexe son correspondant qui préféra s'amuser à imaginer la jalousie de la tendre moitié ayant eu vent de l'échange qu'il aurait mépris pour une idylle.

D'autres rencontres feraient exception comme ce fut le cas avec Serge, éditeur-fondateur du mensuel, *Longueur d'ondes*, dédié à la musique émergeante francophone, ou de Pierre, créateur du fameux *Shabadabada*, poète, compositeur, comédien et écrivain, sa compagne, Atsuko et leur fille, Maïa, future artiste musicale de son plein droit, chacune de ses amitiés apportant en dot la famille.

Une amitié étant par définition bilatérale autant que cultivable, François se devait de prolonger la conversation là où il retrouverait ses interlocuteurs, d'où des voyages quasi annuels, en France en particulier, ses séjours ne dépassant que rarement le mois et demi afin d'éviter de s'ennuyer du pays. Contre mauvaise fortune, bon gré, sa réflexion sur le phénomène l'avait mené à la conclusion que loin de chez soi, la vie était plus supportable avec l'appui d'un natif du lieu sans nécessité de lendemain. Fier de son observation qu'il n'aurait osé qualifier de découverte, François s'empressa d'en révéler l'essentiel à son mentor sous le nom de symptôme de la Cordée. Ézéquiel félicita son jeune ami en appréciant la justesse de sa conclusion.

- L'être humain ayant la capacité d'analyse et de déduction s'en sert trop peu; seul celle ou celui qui en connaît l'avantage ne laissera pas passer l'occasion qui se présente. L'idée de la cordée illustre avec pertinence ce besoin vital de se raccorder à autrui lorsqu'en terrain inconnu, voire incertain, le lien ayant tendance à se rompre une fois disparue l'appréhension.

François se rappela les mots de la jeune femme :

- Le thème est la quarantaine et l'angoisse qu'elle provoque chez ceux et celles qui l'atteignent.

Il s'était approché du comptoir d'un bar lors d'une fête donnée pour un ami et l'avait saluée par courtoisie. Seule sur son tabouret, elle lui sourit et se présenta, ce qu'il fit en retour. Recherchiste, elle travaillait pour une émission de télévision et, tout en étant là pour le plaisir, se disait victime d'un défaut professionnel du fait de son constant affut.

- Vous voulez dire qu'il n'y aura que des déprimés?

Elle acquiesçait.

- Vous courez à la catastrophe! Qui va vouloir voir ça? Elle est biaisée votre approche; y a pas que des déprimés à quarante ans!

L'assertion sembla pousser à la réflexion son vis-à-vis.

- Vous en connaissez?

- Ben, vous en avez un devant vous.

La jeune femme le toisa avant d'esquisser un sourire.

- Chiche!

Au tour de François de l'interroger du regard.

- Ça vous dirait de venir jouer les antidépresseurs?

- Ehhh… je viens de me piéger, là, non?

- C'est un traiteur qui fournit le repas.

- Ça, c'est un coup bas; vous saviez que c'était mon point faible!

- Pas difficile; vous venez de vider le bol d'arachides.

- Trahi par l'estomac!… D'accord pour l'émission; entouré de dépressifs, on devrait s'amuser.

Il se tourna vers le barman en faisant glisser le bol.

- S'il vous plaît!

Souriante, elle lui tendit sa carte.

- Appelez-moi quand vous aurez bien réfléchi.

Un bol rafraichi glissa à sa hauteur qu'il dirigea vers elle sans interrompre le mouvement.

- Une arachide?

Quelques semaines plus tard, le temps de se creuser l'appétit.

Autour d'une table parée de beaux atours, les invités patientaient en se faisant de timides sourires. Le jeune homme faisant face à François semblait gêné en croisant son regard. Sexagénaire postée en tête de table, l'animatrice répétait pour soi les questions clés ou pièges qui lanceraient les échanges. Quant à François, il avait les yeux attirés par le contenu de son assiette. Les questions banales, promptes à réchauffer une atmosphère déjà bien entamée par les projecteurs, en précéderaient d'autres, plus sensibles, que François n'entendrait que dans le vague.

L'esprit ailleurs, un souvenir le ramenait sur un plateau de cinéma de l'*Office national du film* à jouer les figurants, nu, déposé dans un énorme cube de verre, les cheveux longs crêpés, en compagnie d'une dizaine d'autres nudistes d'un jour. S'agissant d'une scène onirique, l'expérience comportait un risque à laisser un jeune homme se laisser frôler par les chairs chaudes d'une des participantes qui, à l'évidence, s'amusait à provoquer chez lui l'effet attendu. Il en résultat une intempestive turgescence qui réjouit l'assistance, François souriant sans la moindre gêne, les yeux braqués sur l'objet de tous les regards.

La journée fertile en évènements terminée, l'heure de la douche réunirait la sulfureuse tortionnaire et deux des trois mâles rencontrés dans le gros cube. L'un se distrayait des ébats des autres dans l'exigüité des lieux, François préférant l'activisme au voyeurisme. Leur complicité établie, la jeune personne pousserait l'outrecuidance jusqu'à prévenir par téléphone son compagnon de compter sur des convives de plus pour le souper.

Une fois faites les présentations et les pâtes au choix prémédité à peine entamées, l'hôte, affable, ne sut contenir l'énergie libidinale propagée autour de la table aussitôt transférée dans la chambre où attendait un lit démesuré propice aux jeux de corps entrelacés. Il était si spacieux que des renforts furent appelés et les places aussitôt comblées, ce genre d'invitation étant trop rare pour la bouder. Si l'initiatrice de l'échange horizontal allait faire long feu dans le cercle des amitiés de François, son compagnon deviendrait un proche de longue haleine.

Quant à l'un des surnuméraires de la mémorable soirée, il se trouvait devant lui parmi les invités déprimés devant la perspective d'une cinquième décennie. Et François, sourire en coin, comprenait que son vis-à-vis ne cherchât pas le contact oculaire, préférant se concentrer sur le thème de l'émission plutôt que le souvenir lascif qui les avait réunis. Un producteur de cinéma se devait de se garder une petite gêne.

La jeune femme et le métro 96

François commença tôt à regarder l'autre comme il se regardait. Des parents attentifs, une vie familiale sereine et des amitiés quotidiennes avaient contribué à l'engager sur la voie vers l'Autre. Il fallut d'abord se débarrasser des scories tenaces qui encombraient son champ de vision là où l'Ego se heurtait à celui de cet Autre. L'exercice s'avérerait ardu à l'endroit de sa puînée car si le sien d'Ego avait pris son trou, celui de sa sœur n'y arrivait pas malgré plusieurs tentatives infructueuses de rapprochement. L'aîné ne s'en formalisait pas outre mesure sachant qu'elle l'aimait sans savoir le lui exprimer d'autre manière que par des remarques critiques concernant le cheminement de sa vie ou le reprenant, le ton teinté de réprobation, chaque fois qu'il se référait

à leur mère par son prénom. Pour emprunter le jargon du père, qu'il prénommait tout autant, il supposait que Sagittaire et Gémeaux présentaient quelque difficulté d'accommodement.

Une naturelle empathie à l'égard de l'humanité faisait de lui le parfait allié de toute personne en situation périlleuse. Observant l'état de sa réalité avec l'œil du cinéaste, la vie défilait comme une série de séquences subdivisées en plans.

Un soir, assis sur un banc en attendant le prochain métro, il avisa un jeune couple approchant de l'autre côté de la voie, à son niveau. S'ils allaient bras dessus, bras dessous, le constat voulait que ce soit pour se maintenir mutuellement l'équilibre. Sauf que la tangente prise par la demoiselle l'approchait du vide, deux mètres plus bas. François fut sur pied alors que ceux de la jeune femme quittaient la plateforme. Propulsé par un élan irréfléchi, il sauta sur la voie, enjamba la partie centrale électrifiée et souleva aisément la demoiselle en détresse pour la confier à son compagnon, l'adrénaline contribuant à l'effort. Et c'est sans demander son reste qu'il se retrouva assis à sa place, tout le corps saisi d'incontrôlables tremblements pendant que deux rames entraient simultanément en gare.

Les trains purent poursuivre leur itinéraire avant que le regard songeur du jeune homme ne le ramenât à un autre évènement où l'adrénaline avait jadis, là aussi, pris les commandes. Soufflant un jour à vélo sur une rue en pente qu'il remontait, il remarquait, côté adverse, une petite auto déboitant lentement de sa place de stationnement pour amorcer la descente de la côte démuni de chauffeur. Sautant à bas de sa monture, il s'était précipité vers l'auto pour la rattraper, en ouvrir la portière et sauter sur le siège, pied sur le frein et le volant corrigeant le tir du véhicule. La rame suivante, vide à cette heure tardive, le tira de son souvenir et il alla s'assoir dans un coin, les yeux tournés vers la scène qui venait de se jouer, incertain d'avoir vécu plutôt qu'imaginé celle de la petite auto en fugue.

Delphine **97**

Enfants de la balle de parents accaparés par la scène artistique, les jeunes neveux de François s'étaient vus attribuer la présence d'une jeune fille au pair venue de France, séduite par les cultures québécoise et nord-américaine. La douce Delphine connaitrait le reste du clan dont un François attiré par la culture de son pays. Grâce à leur nouvelle complicité, le séjour parisien du Québécois, l'automne suivant, serait l'occasion pour Delphine de rendre la pareille au jeune homme en l'introduisant auprès des siens.

Rencontre qui porterait fruit, le plaisir des contacts muant en une amitié durable doublée d'une confiance offrant le libre accès à la propriété familiale d'Anthéor, hameau situé sur la Côte d'azur, au pied du massif de l'Estérel, région de la côte d'Azur la plus rapprochée de sa nature originelle, devant la Méditerranée. François y séjournerait à plusieurs occasions, avec ou sans la famille propriétaire, en se faisant chaque fois des radicelles dans le sol ocre d'une nature généreuse partagée entre mer et monts. Il y aurait quelques séances d'écriture dans la solitude durant les longs mois d'hiver où de nombreux volets des maisons du lotissement demeuraient clos.

François sympathiserait avec des voisins charmants, les Françoise et Bernard, Brigitte et Jeff, et, plus tard, Françoise et Michel, prêts en toute occasion à rendre service à ce curieux solitaire venu

de la neige, d'une Nouvelle-France qui les fascinait, afin de partager leur mode de vie, et surtout de table, tout en passant de longues heures à scénariser des scènes de film extraites de son monde imaginaire.

L'hiver azuréen avait tout de la saison douce québécoise, ce qui avait certes d'évidents avantages pour qui pratiquait la marche en montage ou le patinage à roulettes. François pouvait constater que les saisons bien marquées de son pays outre-Atlantique coulaient dans ses veines et que d'en manquer une le déstabilisait. Lorsqu'enfin tombèrent de malheureux flocons sur le littoral, le quart d'heure de l'évènement, dont on parlerait la semaine durant, verrait le bienheureux homme venu du froid demeurer planté sur la terrasse de la maison, les yeux écarquillés avec interdiction de les cligner, conscient de voir passer l'hiver devant son regard ému.

Remis de son émotion, il reprendrait le cours de son quotidien, alternant les exercices physiques avec ceux de la randonnée en montagne en compagnie de Françoise et Bernard, fins connaisseurs de toutes les pistes du coin. Il croyait profiter d'une nuit réparatrice s'il avait au moins l'impression de toxines et excès de nourriture brulés. Sa théorie sur les vertus pérennes de la souplesse servait par la pratique.

À force de fréquenter ce coin de pays, il finit par se constituer un joli fichier de relations saupoudrées le long de la côte, relations qu'il fréquentait à l'envie afin de profiter d'un recul bénéfique à la concentration consacrée à l'accouchement de son for intérieur. Un jour, ce serait la cueillette de citrons dans le jardin cannois de Françoise et Gérard, de mémoire de Sperlonga, avant la naissance des enfants qui les aura, depuis, faits grands-parents. Un autre, chez l'amie, Marie-Christine, de Saint-Jeannet, se passerait à cueillir des olives à l'aide d'un peigne fixé au bout d'un long manche.

L'expérience lui permettrait d'assister au pressage à froid des petits fruits dans une coopérative située haut dans la montagne. Une chute de neige ayant contraint les habitants du coin, décontenancés, à chainer leurs roues, au volant de l'auto de sa provençale amie, le Québécois, chauffeur de profession, poursuivait la montée en souriant de l'intérieur.

Cette année-là, un entretien avec Gérard les avait convaincus de terminer un petit film tourné dans la région une vingtaine d'années plus tôt. À cette lointaine époque, ayant remarqué l'asphalte neuf de la chaussée située entre les Adrets en hauteurs et Fréjus en bord de mer, il avait proposé de tourner une libre interprétation du *mythe de Sisyphe* en suivant un patineur parcourant à vive allure les huit kilomètres de descente en lacets, récupérant le frisbee lancé depuis le sommet et le relançant vers le haut en repartant aussitôt pour recommencer le manège inverse. Ad infinitum.

Tournage inachevé, bobines tablettées, une situation non singulière dans le merveilleux monde du cinéma. François se retrouvant sur la route historique bien des années plus tard, l'idée lui vint de terminer le film, sa jeunesse à longue chevelure se fondant en un plus vieux patineur tondu. Pour une aussi longue production de trois minutes, le cinéaste faisait sien le sage adage à propos de patience et longueur de temps.

Rencontre des cousins de France 98

À Sainte-Geneviève, les repas de famille à huit étaient loin d'être ennuyants, chacun ajoutant son grain de sel au débat en cours non sans une épaisse couche d'humour. François, plus réfléchi, laissait le micro à celle ou celui qui serait apte à se mettre en scène en racontant une histoire au grand plaisir de la tablée. L'aînée des filles recelait un évident talent pour la scène, tout étant, chez Véronique, prétexte à « jouer ». Peut-être pas la seule; aucun autre n'en ferait carrière.

D'occasionnelles paroles ou gestuelles paternelles pouvaient indiquer l'origine génétique du sens de l'humour. Lorsque, le samedi, Paulette préparait un gros poulet au four, c'était la foire d'empoigne pour savoir qui aurait l'un des deux pilons. Il en aurait fallu quatre? Qu'à cela ne tienne; ce samedi-là, les amateurs restèrent bouche bée devant le prodige qu'avait déniché leur père chez un fermier de l'ile Bizard, un énorme chapon à quatre pattes, du jamais vu!

L'un de ces repas deviendrait mémorable pour l'ainé grâce à quelques mots émis de la bouche paternelle avec une nonchalance que la réaction estomaquée de François fit imposer le silence.

- Tu dis qu'il y a des gens qui portent notre patronyme du côté de Caen?!

À la bouchée que prenait le questionné s'ajouta un acquiescement du chef. François était sidéré.

Cette éventualité avait jusque-là été hors de portée, persuadé que les seuls individus dans le monde portant ce nom étaient autour de la table. Obsédé par cette révélation de la plus haute considération, il estima de sa responsabilité, voire de son devoir de relier les membres de familles ignorant provenir d'une commune source.

Plongé dans un silence renfrogné à l'endroit de celui qui lui avait caché une réalité aussi historique, François continua de gruger la carcasse, la tête ailleurs, avec davantage de mordacité.

Mais il lui faudrait une longue patience avant d'avoir les moyens de ses ambitions. Une vingtaine d'années, en l'occurrence.

Puis un beau matin, dès l'ouverture du consulat français, il retirait avec fébrilité de la rangée d'annuaires celui du Calvados, l'ouvrait à la section Caen et, sur la page prévue, suivait, atteint d'apnée, le trajet de l'index descendant la colonne des - L -, des - Le - et, saisi d'une émotion indescriptible, s'immobilisait sur son patronyme que portait un certain Paul. Il est peu de dire que cette découverte le laissa pantois; il sut, à cet instant, que ce nom entamait un chapitre prépondérant de sa vie.

Une missive fut aussitôt lancée vers ledit Paul et une réponse ne finirait par lui parvenir d'une certaine Christine qu'un mois plus tard, deuxième prénom inconnu. Il apprendrait que Paul, doyen de la branche française, avait délégué à sa fille la tâche de répondre en débutant par des excuses pour le délai de réaction avant de présenter sa famille. Plus il prenait connaissance de ce qu'il voulait reconnaitre comme cousins et cousines, plus il ressentait ce qu'un archéologue pouvait vivre d'émotions en soulevant une dalle à peine dégagée d'une tonne de sable de la Vallée des Reines.

L'émotion grandirait lors d'un coup de téléphone provenant de Paris, et au bout du fil, Jean-Paul, frère de Christine, première voix d'un cousin inconnu. François ayant prévu un séjour en France,

il fut convenu d'une rencontre dès l'arrivée à l'aéroport. Beau jeu, Jean-Paul démontrerait son sens de liberté et d'humour en acceptant d'emblée la mise en scène proposée pour le premier contact afin de nous reconnaitre. Arrivé à destination, le visiteur du Québec fendait la foule de voyageurs, le regard balayant les lieux, quand il vit soudain, sur la mezzanine et tel que convenu, l'homme au béret et à la baguette sous le bras. Leur nom de famille résonna sur les murs du grand hall, propulsé du fond de sa conviction qu'on pouvait dès lors trouver la vie sur Mars.

Les regards se soudèrent avec l'intensité d'un coup de foudre et quand les cousins se furent rejoints, cette intensité se propagea dans une étreinte aussi spontanée qu'inespérée. La commune chair se retrouvait, l'ancêtre remontant au début du dix-neuvième siècle. Il y avait deux siècles à rattraper, les mémoires familiales à aborder. En montant dans l'antique Peugeot bras dessus, bras dessous, les deux compères étaient d'ores et déjà complices.

Curieusement, le cousin tout neuf s'était entiché de recherches généalogiques à l'époque où François entamait l'exercice de l'autre côté de la mer. Leur commune quarantaine pouvait l'expliquer. Le Québécois découvrirait l'existence d'une branche consistante et apprendrait que divers lieux normands portaient le nom. Excité par la perspective de le constater sur place, il fut convenu d'une virée dans la région ancestrale et d'en profiter pour rendre visite à l'oncle Pierre, puiné de Robert, que Jean-Paul souhaitait vivement rencontrer.

Pierre avait quitté sa vieille maison sans étage en Bretagne pour une hospitalisation à la suite de complications qui n'auguraient rien de bon. À la clinique, les garçons poussèrent la porte et François fut saisi d'une grande émotion en voyant gésir son père sur son lit de mort. Pierre sommeillait, mains jointes sur le ventre, et ses traits étaient en tous points identiques à ceux de son grand frère. Les amis approchèrent, incertains de ce qu'ils croyaient percevoir; mort ou vif, les deux états se disputaient le rôle-titre jusqu'à ce qu'un tic vienne trahir la vitalité du mort.

La présence de ces visiteurs venus d'aussi loin que le continent américain lui procura un regain d'énergie qu'apathique qu'il était, il s'assit sur le bord du lit et, tout sourire, posa des questions sur l'état des familles de part et d'autre de l'océan, répondant à celles qu'on lui soumettait. Il finit par entonner des chansons de son enfance, vieilles ritournelles scoutes d'une époque lointaine où il crut se retrouver.

Satisfait de l'opportunité de leur visite, François apprendrait la nouvelle de son décès huit jours plus tard, nouvelle qu'il relaierait à son père puis à sa mère, deux membres d'une famille qui ne pouvaient que regretter un trop long éloignement entre individus de sang partagé, caractéristique qui privilégie une complicité naturelle apte à lier les intéressés. L'hallucinante évocation de son père parti vers l'au-delà le marquerait en l'inoculant contre l'émotion promise au moment où la vie le quitterait pour de bon.

Si la notion de mortalité était bien intégrée chez le jeune homme par les expériences de contact touchant diverses personnes de son entourage, il ne tenait cependant pas à la vue du mort en cercueil comme ultime image inscrite dans sa mémoire plutôt que celle de n'importe lequel des souvenirs heureux que cette mémoire recèle. Comme pour un croyant de préférer l'image du Christ en gloire plutôt que crucifié. L'ironie voudra qu'à travers son oncle, il ait eu la vision de la mort de son père comme un exercice le confortant dans l'idée de ne poser aucun regard sur lui

lors de son éventuelle exposition en salon mortuaire. L'évènement survenu donnerait lieu à une crémation sans exposition ni présence familiale. Entre imagination et réalité…

L'organiste de N-D; la rosace **99**

Homme des transports en commun quand il n'était pas en patins ou à vélo, François, redevenu Parisien, observait à ses côtés un jeune homme penché sur une partition qu'il lisait sans prêter la moindre attention à l'activité du métro. Si bien que sa curiosité se retint par égard au morceau de musique en cours d'interprétation intériorisée. Le signal sonore annonçant la fermeture des portes donnerait l'occasion de s'immiscer dans le monde intime de son voisin.

- Excusez-moi… puis-je vous poser une question?

Le jeune homme avait levé les yeux.

- Oui, bien sûr.

La voix était empreinte de la déférence de qui est en pleine audition d'une œuvre sacrée.

- Il est plutôt inhabituel de voir parcourir des notes plutôt que les lignes d'un journal. Quel genre de musicien êtes-vous?

Ce dernier porta la partition à l'attention de son interlocuteur.

- Il s'agit, ici, d'une transposition pour orgue des *Pins de Rome*, de Respighi; vous connaissez ce musicien?

- Très bien et sa musique me met dans un état de grâce que je ne sais qu'écouter sans la lire.

- Et bien, il se trouve que je suis depuis peu titulaire des grandes orgues de Notre-Dame; si vous êtes libre, dimanche, venez me rejoindre au jubé.

- Les mots me manquent pour vous dire combien j'apprécie le hasard de cette rencontre et la hauteur de votre générosité. J'y serai et saurai être des plus discrets.

Le hasard n'exclut pas la logique

Le métro entrait en gare du Chatelet; le musicien se leva.

- Je mettrai un billet au nom du voisin de métro à la table des invitations et vous attends à vingt heures précises. Allez, au revoir!

François se leva pour les mains serrées.

- Au revoir, merci encore et à dimanche!

Le signal sonore accompagna sa sortie et les portes coulissèrent derrière lui.

Le dimanche matin, le parvis de Notre-Dame est vide hormis les pigeons qui n'ont pas d'horaire et quelques touristes américains le traversant en route vers leur hôtel du quartier Saint-Michel, marqués d'une nuit aussi blanche que leur teint. François s'était immobilisé devant l'édifiante façade du XIIe siècle, contemplant sa rosace et le statuaire des rois de France. Revenant soudain à la rosace, une lumineuse idée lui traversa l'esprit.

Sûr de lui, il se dirigea vers le presbytère, un bâtiment jouxtant le monument, et sonna. Une voix le pria d'entrer et d'attendre que le responsable de la cure le reçoive, un homme austère qui se présenta au jeune homme sans daigner arborer de sourire.

- Bonjour, que puis-je faire pour vous?

Son interlocuteur le supposa trop occupé pour l'inviter à passer à son bureau.

- Bonjour, Monsieur…

François ne tenait pas à reconnaitre le prétendu caractère sacré du personnage.

- En admirant la façade de l'église…

- En fait, il s'agit d'une cathédrale.

- Oui, bien sûr…à propos, est-il possible de rencontrer l'évêque?

- Je suis son représentant, est-ce que je peux vous aider?

- Je disais qu'en examinant la rosace, j'ai eu une illumination, c'est le cas de le dire.

Son sourire n'en croisa pas d'autre.

- Si on l'illuminait de l'intérieur, le soir et la nuit, pour que la beauté des vitraux continue d'inspirer les promeneurs, la cathédrale prendrait une autre dimension sacrée, vous croyez pas, comme si la lumière de la foi continuait de briller contre les forces obscures du mal!

François se serait pris pour son saint patron qu'il n'aurait pas eu davantage de ferveur à vendre le fruit de sa vénérable idée.

L'homme d'église l'avait écouté et le regardait sans expression, s'apprêtant à lui sauter au cou devant une suggestion aussi évidente.

- Je regrette… La cathédrale n'a pas été érigée dans cette perspective. C'est un lieu de prière et d'élévation de l'âme vers Dieu. Les promeneurs de nuit n'ont qu'à se présenter le matin comme vous. Maintenant je dois vous quitter et me préparer pour la messe.

Il tendait le bras vers la sortie en incitant son visiteur à le précéder.

- Je vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une sainte journée.

Sur ces mots, il refermait la porte du presbytère derrière un François déconcerté.

Assis à deux pas sur un banc devant la Seine,
le regard distrait suivant une péniche poussée

par le courant, il constatait l'importance que constituait la qualité intellectuelle dont avait besoin un dialogue pour atteindre un but souhaité en commun, importance empreinte dès le départ par une mutuelle bonne foi fondée sur le respect. On avait beau se prétendre homme d'église, voire de cathédrale, ce n'était pas toujours le cas. Il aurait l'occasion d'apprendre que celle de Chartres ne suivait pas les préceptes de la Capitale.

Ayant flâné le jour durant, François se présenta à la table des invitations dans l'immense vestibule de Notre-Dame, l'envie de s'assoir se faisait pressante pour cause de kilomètres de promenades partagées entre les deux rives. On lui indiqua l'escalier et il se retrouva bientôt en vue de l'immense console aux cinq claviers devant laquelle était installé son hôte occupé à reconnaitre pédalier et registres et déjà dans un monde dont on se devait de respecter la frontière à ne pas transgresser.

Dans un coin près de la balustrade ceignant le jubé, il avisa une simple chaise comme celles, plus bas, réservées aux amateurs de musique sacrée. S'étant bien empli les yeux de la scène qui s'étalait devant lui, François se saisit du siège qu'il repoussa encore plus loin, dans une pénombre où il eut été difficile de le distinguer. La première note du grand instrument submergea le hall et il ferma les yeux comme il en avait l'habitude. Le voyage intérieur débutait. Le concert fut pour l'invité ému un vertige n'ayant rien à voir avec la hauteur de la tribune.

Sur la foi **100**

François avait noté qu'il connaissait une organiste aveugle dont la foi l'ébranlait et cette réaction émotive avait fait tiquer le vieil Ézéchiel.

- Ah! La foi, sujet ô combien subjectif. La plupart de ceux qui en sont atteints ont du mal à concevoir la liberté chez ceux qui n'en sont pas.

François aurait eu tendance à abonder.

- L'ayant perdue à quinze ans, ça me concerne plus. Et que dirais-tu à cette femme qui croit en un esprit supérieur régissant l'univers tout en se prétendant libre?

- Les croyants croient par manque d'imagination; comment concevoir la Vie sans maître d'œuvre? Dieu, cette chimère supérieure à laquelle cette dame croit, fera l'affaire et tout s'expliquera. Comment être libre si un dieu régit la vie?

Le jeune homme s'interrogea tout haut.

- On serait plus libre sans?

- Les non-croyants, les athées ou les agnostiques ne prétendent pas être libres d'office tandis que les croyants se croient libres sans demie mesure; leur foi les en convainc. Cette assurance impressionne, ou ébranle comme pour toi, de se prétendre libres par une foi qui les conditionnent. Si tu me permets une analogie, la cécité peut ne pas empêcher cette dame de se penser libre, tout étant dans la tête. La force de se sentir libre privée de la vue est d'être consciente de son état en reconnaissant le conditionnement de son sentiment de liberté par l'entrave qui en fait partie, sa foi. En fait-elle autant?

- Tu rapproches la foi à la cécité.

- Une métaphore vaut ce qu'on en retire pour insister sur le point à éclaircir. Parlons plutôt d'encadrement tel que l'organisation de la foi se présente à travers son Église. En tant que membre des croyants, l'organiste reconnait-elle le conditionnement de son sentiment de liberté par la foi qui l'anime? Si on lui posait la question de l'origine de sa foi, elle répondrait sans doute qu'elle l'a, point, sans s'imaginer un instant qu'elle puisse relever de la culture.

- Et elle répondrait que c'est l'Église qui est le culturel et la foi, l'universel.

Le sage homme appréciait la joute oratoire.

- Tu la défends bien. Dis-moi, quelle est la logique qui veut que d'une part l'Univers ait besoin d'un dieu pour lui donner un sens mais la foi, besoin de rien? Pourquoi l'Univers, à l'instar de la foi, ne saurait-il exister sans qu'on ait à se demander grâce à qui ou à quoi? Rappelle-toi les questions piège.

- Les questions sans réponse sont frustrantes.

- Tu essayeras les réponses sans question, activité maîtresse de toute religion! J'aime la candeur des croyants comme des athées qui ne doutent de rien.

- Peut-on être ni l'un ni l'autre?

Ézéchiel appuya sur l'évidence en pointant les mains vers le torse.

- Qui serais-je pour affirmer qu'il y a un dieu ou pas? Les drôles qui montent en chaire pour mieux regarder de haut leurs semblables ont hérité d'un enseignement venu de temps anciens truffé de

superstitions, de contre-vérités et d'affirmations gratuites qu'ils n'ont osé remettre en question de peur de perdre le pouvoir que leur appartenance aux diverses corporations religieuses leur a octroyé. L'exemple des guerres de religion n'en est que plus éloquent. Il y a trop peu d'humains conscients de leur condition humaine au point d'éclairer leurs semblables en leur montrant le chemin de la réflexion autonome. Ce vide est rempli par des individus qui se font un honneur de professer des doctrines faites sur mesure pour garder les crédules dans une ignorance spirituelle propre à maintenir les structures existantes en place. Et ceux qui, à l'inverse, assurent qu'il n'y a pas de dieu versent dans le même dogmatisme sans se rendre compte que pour contrer la notion de dieu, il faut d'abord la conceptualiser. Ce sont des croyants qui s'ignorent.

L'intérêt de la question serait net.

- Comment t'as fait pour en sortir?

- Ce qu'on devrait enseigner aux enfants au moment où ils apprennent à réfléchir: tabula rasa, comme toi à quinze ans, sans cesser de tout questionner, ne rien tenir pour acquis de ce qu'on nous verse dans le crâne. Exercice de longue haleine, l'esprit doit tâcher de rester vierge de toute poussière extérieure; il a assez d'imagination pour forger sa propre philosophie en évitant que d'autres s'en chargent à leur avantage.

Il faut savoir que des neurochirurgiens ont découvert le point précis du cerveau qui commande le besoin de croire. Qu'il le veuille ou non, l'être humain est contraint de s'aventurer dans le domaine des dieux pour les vénérer ou les combattre; je suppose que ça l'occupe et lui évite du même coup de penser à sa propre destinée.

François prit un air dramatique, les bras vers le plafond.

- L'angoisse!

- Et on peut pardonner la naïveté des religions sur le fait qu'en dessinant un paradis sur la voute céleste, elles ont privé l'angoisse existentielle de faire davantage de victimes.

- Dis-moi, Ézé… Si on remet tout en question, on est tout le temps dans le doute?

- La douceur de ce doute vient de ce qu'il maintient l'esprit alerte, sur le qui-vive devant l'idée qui se présente, qu'elle vienne de soi ou d'autrui.

- Je doute, donc je vis.

- Il est dès lors permis de douter de tout ce que tu viens d'entendre.

François ne pouvait cependant douter du lien qui devait s'insinuer entre l'infirmité visuelle de cette musicienne et sa manière de toucher l'orgue. Ézéchiel s'interrogea.

- Je serais curieux de connaître la manière dont tu vivais ta foi.

Il y eut un long silence donnant à François de se resituer dans un contexte de l'âme qui n'était plus le sien.

- Je l'ai vraiment eue…

Ézéchiel acquiesça, silencieux.

- Les souvenirs sont disparates… La prière du soir… À genoux près du lit une fois prodigués les soins à Irma, ma souris devenue rat, je récitais une litanie d'adjurations, de suppliques et de requêtes adressées au très haut par l'intercession d'une foule de saints qui s'étaient étoffée avec les années; en décrochant symboliquement du mur le petit crucifix au-dessus du lit, j'ai senti mes épaules soulagées du poids des prières quotidiennes. Dire que je dormais sous le regard d'un supplicié sans y prêter attention. Ça indique tout de même un penchant particulier et révélateur pour une confession religieuse de préférer l'image de son dieu sous la forme de martyr plutôt que pasteur, non?

Une fois de plus, Ézéchiel opina du bonnet en souriant. Son vis-à-vis se sentit en droit de poursuivre.

- Je sais pas quand la foi m'est tombée dessus. L'évènement coïncide avec mon inscription à l'école primaire du village où les parents nous avaient installés. À l'époque, la religion catholique était omniprésente et l'éducation ressemblait à un prétexte pour christianiser les petits Canadiens-Français en vue de les transformer en religieux; chaque famille s'honorait de fournir au moins un enfant au clergé ou à une communauté religieuse de la dizaine qu'elle comportait en moyenne. Mes parents trouvaient la situation rétrograde tout en respectant les villageois qui les avaient accueillis avec gentillesse. Nous étions tenus d'assister à la messe dominicale pour pas éveiller les soupçons. Les parents ne nous accompagnaient qu'à l'occasion. Le jour où il était prévu que ma classe se rende à l'église pour qu'on apprenne à servir la messe, ma mère décidait que j'étais malade et au lit. Dieu la bénisse!

Les deux amis s'échangèrent un sourire.

- Mon père se disait libre penseur, des mots incompréhensibles pour le petit mystique que j'allais devenir et qui finirait par en saisir le sens. Je continuais d'agir en bon chrétien, demandant à un vieux prêtre qui demeurait dans le scolasticat du village et avec lequel j'avais sympathisé, de me confesser en pleine rue, ce qu'il faisait avec une grande douceur avant de me bénir. J'entretenais aussi une conversation avec le jeune vicaire qui m'aimait bien au point de m'offrir une cassette de vieilles pièces de monnaie qui constituerait le début de ma passion pour la numismatique. À ce jour je ne sais pas ce que j'en ai fait, ce qui devrait pas t'étonner vu mon désintérêt pour l'argent. Pourquoi il m'avait fait ce cadeau plutôt extravagant, mystère. Je crois qu'il voulait se prouver à la hauteur de son vœu de pauvreté. Par contre, sa réaction à l'évocation de la masturbation…

Ézéchiel leva les yeux en anticipation de la suite.

- Il est devenu tout rouge et ça a été la goutte, si je peux dire, qui a précipité la fin de la relation. Je suppose que j'étais assez naïf pour croire que l'écoute de ses ouailles avait aucune restriction quant aux sujets abordés. J'avais tendance à évoquer, dans une respectueuse liberté, le pan tout nouveau de la sexualité qui m'avait surgi dans la tête. Je venais à peine d'être initié à l'onanisme par un camarade plus âgé, fils du chef de la troupe de scouts à laquelle j'appartenais, un garçon que j'aimais bien et qui deviendrait plus tard mélomane averti et astrologue; un lien probable. On s'était retrouvés, par une belle matinée d'été, dans ce qu'on appelait la savane, un pré un peu pentu à hautes herbes balayées par la brise, derrière le village dont on voyait les clochers de l'église en avant-plan et, tout au fond, celle de l'île Bizard. Assis côte à côte, nous contemplions les bâtiments sacrés en activant nos mains dans une découverte sensuelle pour le novice que j'étais. L'intense sensation de brûlure montant de mon bas-ventre précéda l'émission d'une simple goutte jaunâtre annonciatrice de l'évènement attendu et dont on m'avait vanté les mérites pour garantir l'équilibre de la santé mentale de tout adolescent; ma reconnaissance envers mon ami était réelle.

Un pareil sujet appelait à une pause pour permettre à son interlocuteur de s'y impliquer si l'envie l'en prenait et elle l'en prit.

- Une sexualité bien assumée est garante de paix intérieure. Il n'y a qu'à constater les effets pervers qu'entraînent les tabous de cet ordre sur les populations masculines, et par voie de conséquence, féminines, de certains pays condamnant la sexualité comme dépravation entraînant la dissolution des mœurs. L'initiation de saine façon à la sexualité est un préalable.

François souriait.

- C'est pour cette raison que sur l'élan, j'ai exposé l'idée que j'avais à mes parents, révolutionnaire par leur fort doute qu'elle voit le jour, celle de cours de sexualité avancés durant lesquels les élèves seraient libres de poser toute question pertinente relative à l'acte sexuel démontré sans pudeur par un couple installé sur un lit juché sur un podium de manière à ce que chaque geste ou mouvement soit bien capté par les témoins avides de connaître l'art de faire l'amour de manière à ce que les partenaires en jouissent à parts égales. Tu trouves ça révolutionnaire comme idée, toi?

Ézéchiel sembla trouver le contraire.

- Tu ne faisais qu'anticiper, mon ami; crois-moi, quand la société se rendra compte du lien direct qu'il y a entre l'équilibre sexuel amoral et le bonheur de ses citoyens, elle considérera ton approche pédagogique devenue sérieuse.

- Merci; ça fait du bien de constater qu'à postériori, j'étais pas tout à fait hors propos.

- De la foi au sexe, on s'est peut-être éloigné du sujet?

- Faut croire que tout y mène!

Un silence s'ensuivrait pour revenir à ses moutons.

- Pour te dire à quel point était belle l'église de Sainte-Geneviève de Pierrefonds datant du dix-neuvième siècle, c'est sa photo qu'on retrouve sur la couverture d'un album consacré aux plus

remarquables du Québec. L'intérieur, comme le cimetière alentour, est émouvant et chaque fois que j'en avais l'occasion, je m'y retrouvais, le regard parcourant les scènes de l'histoire sacrée sur ses murs.

Le vieil homme réservait la conclusion d'une réflexion.

- Une église de campagne peut avoir autant d'impact sur le paysage que dans le cœur d'un non croyant.

François respecta la pause avant de reprendre.

- Me croyant seul lors d'une de ces visites impromptues, les yeux clos pour mieux écouter le silence, une voix d'une pureté angélique s'est élevée du jubé, aussitôt suivie de celles d'une cohorte féminine entamant un motet qui m'a fait monter les larmes tant était merveilleux cet instant de grâce. À y penser, j'en ai la chair de poule. J'étais au ciel et les anges chantaient pour moi. Il faut vivre ce genre d'extase une fois dans sa vie…

Le vieux mystique se trouva soudain ragaillardi.

- Ça a tout d'une expérience gnostique.

Le regard de François se fit perplexe.

- Je suppose que ce mot est lié à ma rencontre avec des anges.

- Les mots ont du mal à définir l'intangible dans ce domaine. Le croyant l'entendrait comme un contact sans intermédiaire avec un saint ou, suprême connaissance, un dieu. La représentation sublime de la gnose qu'envisage Michel-Ange demeure sans contredit le contact des index reliant Dieu à l'être humain. Cette expérience initiatique ne se commande pas et peut survenir sans qu'on n'y prenne garde. Rarissime, comme tu peux l'imaginer, quoique non exclusive aux individus touchés par la foi. Quiconque parvient à une profonde humilité peut atteindre cet instant de grâce qui le reliera à l'univers. En général, les professionnels de la méditation ou de la prière s'en voient privés.

François fronça les sourcils, l'esprit soudain ailleurs. Le philosophe poursuivit.

> - Je me méfie de ces pauvres gens de bonne foi à genoux au lieu de vivre parmi leurs semblables plutôt occupés à tâcher de vivre debout le mieux possible leur quotidien et dont certains, proches de leur nature, parviennent à la Connaissance sans effort par une exemplaire simplicité.

Il y eut une pose; les yeux de François s'étaient clos. Il se mit à parler comme dans un état second.

- Relié à l'univers… ce sont tes mots, relié à l'univers… Ça me revient… Le temps s'est arrêté… Je me suis senti relié à… à l'infini. Je savais. Je me sentais partie intégrante de l'infiniment petit à

l'infiniment grand, au-delà des perceptions physiques. J'étais une partie intégrante du Tout… J'étais le Tout…

Ézéchiel lui permit d'atterrir qu'aussitôt la jeunesse s'enquit.

- T'as dû vivre ça, toi?

- Tu me prêtes des aptitudes…

- Si toi t'as pas touché le doigt de Dieu…

François resta songeur. La conclusion viendrait du sage.

- Il est peu de dire que l'expérience de la gnose transforme l'individu qui ne voit plus le monde de la matière de la même façon.

Qu'ajouter à l'évidence sinon souffler un baiser au philosophe depuis le seuil de la porte refermée une fois franchi, une réflexion s'imposant à haute voix dont il serait le seul à témoigner.

- Est-ce que ce contact avec le Tout inclut l'infini? Si oui… je serais moi-même un être infini… dans une enveloppe finie incapable de comprendre sa propre conscience de l'infini. Tu parles d'une affaire!

– – –

Plus rapide que la téléportation quantique serait la pensée gnostique permettant à l'individu d'être aux confins de l'univers aussitôt l'évocation jaillissant de son esprit. Il ne s'agirait plus de déplacement mais de contact spirituel.

Retrouvailles de Carole **101**

Un jour que l'Anglais, Robert Baden-Powell, 55 ans, montait à bord de l'*Arcadia* en direction de New-York, il remarqua les jambes féminines qui le précédaient sur la passerelle. Une fois l'accueil coutumier par le capitaine, il osa se présenter à qui lesdites jambes revenaient.

- Si je pouvais me permettre, cher Demoiselle, je vous demanderais bien si vous n'étiez pas dans les tribunes du derby d'Epsom, il y a deux ans, le 22 février pour être précis, à trois heures dix de l'après-midi?

Surprise par une question si pointue, elle se mit à acquiescer en réfléchissant.

- Oui, je crois bien, en effet, le jour de mon anniversaire, mais comment…

- C'était aussi le mien. Je remontais vers la place qui m'était assignée dans les tribunes et vous suivais qui vous dirigiez vers la vôtre. Croyez que je ne saurais manquer de correction dans mes

propos. La beauté de vos jambes m'a troublé et sans vous avoir appréciée autrement que de dos et à cette unique occasion, je regrette un manque de courage que je trouve aujourd'hui de vous contourner et de vous admirer. Veuillez pardonner cette outrecuidance qu'il faut attribuer à la déraison qu'induit le coup de foudre.

L'anecdote se conclurait par un mariage entre jeunes gens dont l'écart de trente-deux ans n'aurait aucune incidence sur leur destin de s'aimer.

Si, soixante ans plus tard, cet homme exceptionnel avait été dans les souliers de François devant les superbes jambes de Carole, il l'eut épousée séance tenante sans sacrifier à la fioriture de style d'une langue parlée à l'époque édouardienne. Les jambes autant que le corps qu'elle avait parfait. Depuis, il savait la perfection tangible et n'aurait de cesse de s'y référer comme archétype lors de rencontres ultérieures avec le sexe dit beau. Il n'y aurait, comme dans la plupart de ses fréquentations plus étroites, qu'une, voire deux instances d'intimité accomplie, le phénomène s'expliquant par son état de marginal social cheminant hors les sentiers battus qui mènent, scénario génétique, vers famille, maison, auto, vacances, dettes, retraite et mort le lendemain, la joie. Perspective inappropriée pour le destin du jeune homme quitte à se priver du bouquet de jolies fleurs cherchant chacune son pot.

Carole préférerait le copain, Lucien, plus vieux, sérieux et ambitieux sans devenir le père de ses enfants, un géniteur qu'elle irait trouver en France. Les amis se perdraient de vue jusqu'à ce qu'un voyage ramenât François dans ce pays avec une envie de la revoir. Ce qui s'avérerait problématique car il n'avait, pour la retracer, que le numéro de téléphone d'un copain susceptible de les mettre en contact et à qui il adressa le message à relayer par le truchement du répondeur.

Lorsque Carole rappela dans la réjouissance des retrouvailles, elle lui donna rendez-vous à une adresse de la rue Gazan longeant le parc de Montsouris où il se précipita, accueilli par une avenante jeune femme. Il venait de pénétrer dans l'antre de Coluche à qui il fut présenté, personnage fort connu dans le domaine artistique, voire politique de la société française, assis à son bureau, entouré de ses collaborateurs et réfléchissant, qui sait, à la charte des futurs restaurants du cœur.

L'appartement avait tout d'un loft à plafond bas avec quelques marches entre deux niveaux. Au centre, là où les voisins de ce quartier plutôt chic auraient placé un piano, trônait la grosse cylindrée qui deviendrait mortellement notoire quelques années plus tard. Il y avait des gens partout, par petits groupes, les hôtes étant très accueillants. Conviés à une table ronde en marbre propre aux cafés, les deux amis réunis eurent droit à caviar sur pain noir, une première pour le Québécois qui sut apprécier.

François s'amusa de ce que son amie lui révélait à propos du message téléphonique qu'il avait laissé, message passé à la radio durant une émission humoristique animé par Coluche. Invité dès le lendemain à rencontrer l'amoureux de Carole, un comédien prometteur selon ses dires, il découvrirait son appartement parisien et son bel amoureux, Gérard Lanvin, un solide ténébreux qui passait ses jours à courir les cachets ou à se muscler. L'avenir allait démontrer la logique entre aspiration, ténacité, discipline et confiance en soi. Le vieil Ézéchiel répétait à l'envie qu'il n'y avait pas de secret.

Lapin et Lelouch 102

Parmi les films qui avaient le plus marqué François s'en trouvaient deux aux qualités distinctes partageant une remarquable originalité : d'abord, le plus intellectuel, *La Jetée*, réalisé par le Français, Chris Marker, et le plus visuel, *Rendez-vous*, de Claude Lelouch. La liste s'allongeait de noms d'artistes du Septième art plutôt que de titres d'œuvres, François ayant d'abord de la considération pour les esprits créatifs, seuls à mériter le vocable d'artiste. Du point de vue formel, le premier n'avait rien pour se faire remarquer : durée insuffisante pour le qualifier de long, tournage en noir et blanc, narration hors-champ et photomontage pour l'essentiel. Un sujet si original que ces détails techniques restaient sur le carreau.

Il s'agissait, pour des scientifiques ayant survécu en sous-sol à une catastrophe nucléaire empêchant toute vie sur terre, de se servir d'un cobaye humain envoyé par la pensée dans le futur afin de se renseigner auprès d'humains ayant trouvé le moyen de vivre à l'air libre et d'apprendre comment ils s'y étaient pris. C'était ce chef d'œuvre aux multiples émules que le cinéaste amateur citait comme film de prédilection.

Lelouch avait tourné un plan séquence, approche esthétique qui fera sa renommée, du point de vue d'un automobiliste se prenant pour un coureur et traversant Paris aux aurores, un dimanche, afin de se rendre à la terrasse du Sacré-Cœur de Montmartre où l'attendait une charmante personne. À couper le souffle. (*À bout de souffle*, lui, est de Godard.)

Rendez-vous laisserait une trace durable dans le solitaire parcours du jeune cinéaste par le tournage d'un court métrage en hommage à son auteur.

Bon patineur, François s'était mis en tête de lui rendre la pareille. Il organisa le tournage de *Lapin*, comme dans l'expression *poser un lapin*, avec une bande de complices dont le grand Labrecque aux images et le non moins grand Tonio, beau-frère, aux effets spéciaux, un plan séquence comme il se devait, la caméra installée à ras de sol devant une moto pilotée par le grand Denis, cascadeur. Départ du réalisateur en patins à roulettes depuis la terrasse du Chalet du mont Royal qu'il dévalerait jusqu'à l'oratoire Saint-Joseph où le lapin serait attesté.

Le résultat, concluant, se devait d'être présenté au véritable auteur de l'idée. Cependant, n'entrait pas en contact avec le cinéaste qui voulait; il réussirait toutefois à joindre la secrétaire de sa société des *Films 13*. S'établirait une correspondance soutenue avec elle et une rencontre fut organisée. La salle de projection où *Lapin* serait à l'honneur, ainsi que *Sacré tango*, tant qu'à faire, en était une rêvée pour tout cinéphile avec ses fauteuils rembourrés et son impeccable sonorisation.

Le réalisateur d'*Un homme et une femme* arriva et salua le visiteur du Québec qu'il invita à s'assoir près de lui. *Lapin* d'abord, François s'amusant à observer du coin de l'œil les réactions corporelles de son voisin devant les images de vitesse accélérée par l'effet ras de sol. La représentation de *Sacré tango* terminée, la première réflexion du spectateur français fut d'évoquer la possibilité de le présenter devant le long métrage qu'il prévoyait lancer sur les Champs Élysées, une soie pour son auteur. L'éventualité ne devait pas se confirmer. Lelouch se montra enchanté des deux courts films sans le moindre regret d'avoir interrompu le montage en cours d'*Un homme et une femme, vingt ans déjà*, et s'en fut.

Kristel avait un prénom qui brillait autant qu'était désolante la cécité qui lui singularisait les yeux bleus. Lors de leur rencontre, il s'était passé vingt-cinq ans depuis qu'elle ne pouvait plus compter que sur quatre sens, les compétences du cinquième ayant été offertes en héritage aux autres. Dans le cas des aveugles, une vision mémorielle s'appuie sur une spécialisation du toucher et de l'ouïe, la mémoire devenant un sens à part entière qui compense pour le défunt.

Lors d'un de ses séjours à Paris, François reçut un coup de téléphone de son amie, Sophie, à la recherche d'une jeune femme qu'un contrat d'accompagnement d'une amie aveugle et âgée pouvait intéresser. Il s'agissait de faire office de ses yeux et d'assister au *Festival d'Avignon* dont elle était co-fondatrice avec Jean Vilar. Faute de connaître la perle rare pour vivre l'expérience, François prit une voix qu'il voulut croire féminine.

- Je serais tout à fait heureuse de lui offrir le bras si les muscles et les poils ne la gênent pas!

Le jeune homme fut pris au jeu et se retrouva bientôt sur le quai de la gare, en attente de tégévé, devant une délicate jeune dame de soixante-quinze ans dont le regard plongeant dans le sien imitait à merveille celui d'une valide. Immobile, il se laissa caresser le visage par celle dont les rétines s'étaient transmuées au bout de doigts curieux, tendres et vite séduits par le sourire de celui qui serait sa loupe, son interprète durant les prochains jours.

François découvrit la Cité des papes avec un regard enrichi de celui qu'il mettait au service de la vieille dame accrochée à son bras. C'est au marché hebdomadaire qu'il apprendrait l'art de choisir un camembert, la vendeuse, une Normande à n'en point douter, faisant rouler le bord du fromage avec le pouce, la leçon valant bien un exemplaire qui s'avérerait à point. Quant à l'aspect théâtral du séjour, François aurait pu s'en passer, cet art le laissant sur sa faim chaque fois qu'il se faisait violence pour accepter une invitation. Il en voulait au conservatisme des responsables de cette façon d'exploiter une histoire. S'il reconnaissait l'effort de dépoussiérage de certains metteurs en scène en synchronie avec leur époque, il se décourageait de l'énergie à investir afin de les débusquer.

Le contrat de bénévole qu'il venait d'accepter lui donnait de relever le défi d'un tête-à-tête avec les meilleures pièces de l'heure pour tenter de revoir son opinion. François ne comprenait pas comment les gens de théâtre pouvaient justifier la projection, cette nécessité de forcer la voix pour que les spectateurs des dernières rangées puissent suivre le déroulement de la pièce, les microphones étant une invention qui datait. Les spectateurs étaient amenés à croire des acteurs feignant de murmurer des mots d'amour tout en déclamant dans le pire des cas. Il reprochait aux responsables du choix formel imprimé à une pièce de faire fi de ce que le septième art pouvait leur proposer de moyens de se hisser au niveau du langage scénique contemporain auxquels leurs spectateurs étaient parvenus.

L'ironie voudra que la pièce, *La Terre est une pizza*, présentée hors festival et plébiscitée par les amateurs, ait été réalisée (sic) par Gilles Carle, cinéaste chevronné du Québec, interprétée par son égérie, Carole Lord, et mise en musique par le compagnon de cette dernière, Lewis Fury, un artiste d'avant-garde. Ce qui adoucissait tout de même l'épreuve du Festival était le choix de

l'emplacement, le Palais des papes constituant un écrin qui eut donné à la moindre représentation le brillant d'une première.

Selon le souhait de Kristel, une fois les deux complices bien calés dans leur fauteuil, le jeune homme deviendrait attentif au déroulement de la pièce. Elle n'avait qu'à se pencher vers lui pour qu'il exprimât à mi-voix le détail en cours sur scène. Il ne pouvait s'offrir la moindre distraction, pas même échapper à l'ennui en fantasmant sur une comédienne aux formes des plus gracieuses. Plus l'expérience se poursuivrait et plus il se désolerait de voir son a priori sur la mise en scène théâtrale renforcé. Ce serait durant ce séjour inspirant à sa façon qu'il en viendrait à échafauder les éléments de base d'une pièce de théâtre dont la scénographie serait étayée par les moyens offerts par le cinéma, à commencer par les micros et la projection de décors naturels sur écran en fond de scène.

La séquence avignonnaise terminée et l'amitié scellée, la relation ne serait pas près de s'éteindre. François considérait une rencontre comme le début d'une conversation dont le potentiel de durée dépendait de ce que chacun y investissait. Kristel était un personnage exceptionnel ayant de quoi séduire le jeune homme. La cécité n'empêchait en rien ses activités de toutes sortes alors que la circulation en obscurité complète exigeait une adaptation spatiale, celle-ci ayant été conclue auparavant à l'instar du deuil de son mari dont elle n'évoquerait jamais le souvenir.

Le deuil est un baume devant le vide

Gracieuse et fine d'allure, elle s'était plu à démontrer sa série d'exercices d'assouplissement effectuée chaque matin dont certain eut donné du fil à retordre à l'observateur; la leçon s'imprimerait dans le cortex masculin pour renforcer une discipline déjà acquise. Grâce à elle, la vue de François avait en quelque sorte été magnifiée par une conscience accrue d'une vision tenue pour acquise.

Lorsque chez Kristel, il suivait ses moindres gestes comme s'il s'était agi des siens posés grâce à sa propre vision. Un petit magnétophone à la main, elle notait tout ce qui lui passait par la tête d'importance. Si le téléphone sonnait, elle suivait ses mains fouineuses jusqu'au combiné et entamait une conversation avec le sourire du lien à la vie extérieure. L'heureuse initiative des livres enregistrés lui offrait des heures d'échappées vers des mondes de lumière que, la nuit venue, les rêves la faisaient retrouver.

Cultivée, elle était peu chez elle en soirée tant son abonnement à théâtre ou concert la sollicitait. Sa fille unique, Dorine, jouait un rôle prépondérant dans sa vie, une belle femme mariée à un peintre allemand, Wolfe, avec qui ils avaient eu la douce Manon. Chacune des visites françaises ultérieures du Québécois serait prétexte à retrouver la vieille dame digne et les siens afin de poursuivre la conversation.

Dorine, la lumineuse 104

Dorine était un ange dont les ailes l'emporteraient au-delà des nuages bien avant la limite raisonnable d'une existence. Sur le boulevard Victor-Hugo, dans le 16e arrondissement huppé de la Capitale, elle tenait boutique qui fleurait les diverses essences imprégnant les bougies de toutes formes dont l'une constituait la spécialité du commerce, l'illumination nocturne de lieux pour toute occasion.

La jeune femme, dont les traits éblouissaient le Québécois, était d'une souriante humilité qui l'embellissait davantage. Généreuse de surcroit, elle ne tarderait pas à proposer au jeune complice de sa mère de devenir membre de son équipe d'Illuminés, comme elle les appelait avec affection, afin de lui obtenir quelques sous durant son séjour parisien. L'accord fut immédiat et l'expérience initiale ne tarda pas, permettant à peine au novice de se familiariser avec la procédure.

Il s'agissait d'aligner des centaines de lampions le long d'allées ou de seuils de fenêtres avant de les allumer avec des chalumeaux en attendant l'arrivée des premiers invités à l'évènement qui pouvait célébrer les seize ans de la fille du propriétaire, une opération effectuée dans la discrétion et une bonne humeur communicative.

Le travail devait plaire à François puisque tout le contraire de celui de bureau. Les lieux à décorer, agréables puisque de milieux aisés aptes à se payer ce genre de mise en scène, variaient selon la motivation du client. La soirée terminée, ce dernier montrait sa satisfaction en conviant l'équipe à profiter des restes de la cuisine dont la qualité dépendait de celle du traiteur.

Toute bonne chose… La maladie surprit Dorine à laquelle la mort mit sans manière un terme, la turpitude du destin jetant Wolfe et leur petite Manon dans un calice de douleur qui faisait peine à voir chez les témoins impuissants. Allié de toute traversée d'épreuve, le Temps ferait son œuvre, Wolfe se concentrant sur l'opportun passage à la retraite et, catharsis inconsciente, plongeant tête première dans la peinture animalière où il excellait. Quant à leur chère Manon, sa maturité prendrait un coup d'accélération la menant tout droit à la profession d'agent de bord, enviable pour qui désir découvrir d'exotiques paysages en mesure de la distraire de certaine vicissitude de l'existence.

Comme dans la plupart des relations amicales desquelles est soustraite la présence du pilier initial, les liens avec les survivants s'effilocheraient jusqu'à extinction à la déception de François qui leur souhaiterait néanmoins une poursuite heureuse des jours.

Chambre de bonne; hôtel des Chevaliers 105

Le grand Jean-Paul, cousin d'une tête de plus que François, avait eu la bonne idée d'emménager avec Lia, la nouvelle et opulente Brésilienne de sa vie, en conservant néanmoins la chambre de bonne louée dans le dix-septième arrondissement, à deux pas du parc Monceau, au cas où la relation de fraiche date tournait court. Cette conjoncture tombait à point nommé pour François qui avait prévu un séjour plus long que d'ordinaire dans la Capitale. Il obtint la clé et s'installa

avec l'assurance qu'au moindre signal, il cédait les lieux, le contexte d'amours neuves pouvant fomenter d'explosifs malentendus.

La minuscule chambre présentait un défi de taille au don d'adaptation du nouvel arrivant avec son étroite ruelle le long d'un lit simple sans sommier, un lavabo et l'unique lucarne pratiquée dans la pente du toit avec vue sur ciel. Pour apercevoir les fameux toits de Paris, il fallait se jucher sur la chaise qui venait avec la petite table. Qu'à cela ne tienne, s'il n'avait pas d'études en décor intérieur, des gouts arrêtés ne manquaient pas sur la manière de transformer quatre murs. François alla rue des Haudriettes rendre visite au peintre, Jacques Courtade, ami d'enfance de Paulette, qui se fit fort de lui prêter cinq toiles parmi les centaines disséminées dans le studio. La chambrette serait bientôt transformée en galerie d'art privée.

Il ne lui restait qu'à se placer les pieds afin d'assurer ses arrières financiers, ce qui ne tarderait pas grâce à un contact privilégié qui lui permit d'entrer au service d'une hôtelière dont l'établissement, dit des Chevaliers sis rue de Turenne, méritait les quatre étoiles par la qualité de ses murs et du quartier opportunément situé à deux pas des places de la Bastille et des Vosges. Devenu gardien de nuit payé sous la table, il dormait le jour et s'affairait la nuit. En tant qu'étranger, et quoique son passeport faisait de lui un Français, ça aurait été compliqué pour un laps de temps assez court de l'intégrer au système complexe de l'administration nationale.

Maitrisant l'art du sophisme, François avait réfléchi au cas moral auquel il avait parfois été confronté, à savoir s'il devait ou non déclarer son travail lorsqu'il en trouvait. Convenant avec soi qu'en tant qu'artiste dans une société qui l'adulerait une fois reconnu tout en l'ignorant en attendant, il s'estimait en droit de profiter des éléments susceptibles de compenser par des contrats non déclarés ce manque de reconnaissance de ses constants efforts de divertir un jour ses futurs concitoyens épris de gratitude.

Aux petites heures du matin, verrouillage de la porte d'entrée assuré la veille et sommeil de quelques heures sur un lit de camp déplié sur l'entre-étages, François traversait la rue des Minimes afin de récupérer le lot réservé de croissants, pains au chocolat et baguettes destinés aux tables préparées pour le petit déjeuner dans le sous-sol vouté de l'immeuble historique. Lorsque son quart prenait fin, le remplaçant arrivé, il montait dans une chambre à peine désertée afin de profiter de la douche avant de rentrer à vélo à contre-courant de l'activité pas tout à fait réveillée de la Capitale.

Après cet exercice incluant celui des sept étages, la vue de son lit l'invitait à compléter sa nuit avec un sentiment de mission accomplie. Jusque-là la patronne se montrait satisfaite et rémunérait rubis sur l'ongle. En émergeant, en début d'après-midi, il avait la plus belle ville du monde dans les rues et places de laquelle se perdre, des amis à retrouver, des expositions à apprécier ou, tout simplement, la Seine à contempler en longeant sans hâte ses quais.

Son corps ayant eu besoin de refaire le plein d'anticorps, il était resté la semaine alité, ne faisant que boire eau et tisanes et jeunant en faisant confiance aux capacités d'autorégulation du corps, outil de l'Esprit. Suivirent deux jours assis dans le parc d'en face, les jambes encore incertaines, s'abreuvant des rayons vitaminés du soleil et recouvrant, sans prise aucune de médicaments, la pleine compétence physique.

La pharmacie de ses salles de bain n'était constituée que de pansements, nul n'étant immunisé contre une éraflure. Il en avait sur lui à chacune de ses sorties en patins, sa préférence allant vers ce mode de déplacement. Louvoyant parmi les promeneurs sur les larges trottoirs du boulevard Saint-Germain, il pouvait se rendre chez ses amis, Jacques et Odile, pour y casser la croute. Menu italien.

Une fois par séjour à Paris, François en faisait le tour à roulettes par les boulevards des Maréchaux, s'interrompant à mi-chemin pour s'acheter un sandwich qu'il irait savourer sur un banc de parc. Les amis savaient l'inutilité de lui proposer une activité le vendredi soir, le patineur s'élançant à vingt-deux heures tapantes depuis la terrasse de la gare Montparnasse sur les grands boulevards au milieu de milliers d'autres aficionados pour découvrir de manière inusitée les quartiers, chaque fois renouvelés, de l'envoutante cité.

La langue hors bouche 106

Il faisait un temps à faire sourire sauf que le pauvre François n'en avait cure; un énorme caillou de la grosseur d'une tête d'épingle s'était fiché au fond de l'œil alors qu'il était accompagné de sa grande amie, Danièle B, en direction d'un restaurant français couru de Montréal. Avec l'allure d'un malvoyant, il la laissait le conduire jusqu'à une table disponible quand il fut salué, au passage, par une amie en tête-à-tête avec un jeune homme d'apparence maghrébine qui, devant son état lamentable, lui demanda si ce n'était pas un grain de sable qui le faisait larmoyer? Devant l'évident découragement de François, et avant une réponse, le dîneur s'était levé et le faisait assoir à sa place. Quoique perplexe, le malheureux obtempéra en jetant un coup d'œil dubitatif, le seul valable, aux deux témoins curieux de la suite.

En un instant, l'homme avait saisi la tête du martyre, relevée, et plongé la langue dans l'œil réfractaire en la faisant rouler autour du globe oculaire, opération si rondement menée que François eut à peine le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait. Les émotions se tamponnaient; il venait de recouvrer la vue grâce à la langue experte d'un étranger jouant dans sa tête et en présence des deux femmes médusées et d'un serveur stupéfait. Heureux du dénouement, l'homme s'excusa du manque de délicatesse en estimant qu'il y avait urgence, ce que François corrobora d'emblée par une franche poignée de main.

François apprendrait que c'est ainsi que l'on fait dans les pays du Sahel où le sable et le vent font équipe, l'un chevauchant l'autre pour s'infiltrer là où bon leur semble. La preuve était faite de l'importance de l'immigration sans avoir à évoquer le sempiternel problème… de langue.

Robert et les signatures 107

Devant la toile de bonne grandeur de Courtade, peintre parti depuis longtemps exposer devant un parterre d'anges, François restait songeur. L'être humain pouvait s'estimer unique, autonome et maitre de sa destinée, il fallait se rendre à l'évidence qu'il faisait fausse route. Certains signes ne trompaient pas dont celui, solide, qu'il avait devant les yeux. Unique par ses dimensions, l'abstraction ornant un mur du loft de sa sœur, Marie-Claire, exprimait davantage que la simple

apposition des couleurs. François était curieux de savoir si là aussi l'artiste avait respecté son approche du nombre d'or pour ses œuvres réalistes qui avaient orné les murs de sa chambre de bonne lors de son séjour à Paris. Il pouvait en douter à contempler le désordre des taches multicolores qui recouvraient la toile.

L'artiste exprime sa compétence dans l'organisation du mouvement et l'amateur, son analyse.

L'unique trace jurant avec l'ensemble, car blanche, attirait malgré soi l'œil vers le côté du cadre, coin supérieur droit. L'habitude qu'avait le jeune homme de rester immobile devant une œuvre picturale en musée devait lui révéler la raison de sa gêne lorsqu'il se rappela que l'objet d'art avait d'abord été légué à sa mère à la disparition de l'ami d'enfance, puis transmis pour une raison inconnue à Robert, mari divorcé, avant de terminer à la cimaise de la sœur, Marie-Claire.

La toile avait eu à composer avec le respect relatif qu'avait le père pour la création artistique, une attitude à rapprocher du métier de traducteur littéraire qu'il pratiquerait durant de nombreuses années et où il pourrait donner libre cours à l'envie de modifier le fond d'un texte sans se satisfaire de traduire le verbatim en l'interprétant, le signant, lui aussi, de manière inconsciente. À tel point que la marque de Courtade, en bas à droite comme il se doit, avait été badigeonnée de blanc pour se retrouver en haut à droite, Monsieur estimant que le résultat conviendrait mieux à l'équilibre des forces en rectifiant le sens de la toile.

Privé de sens de l'humour et de recul psychologique, l'artiste se serait retourné dans la tombe. François souriait; non, il n'était ni unique, autonome ou maitre de sa destinée car il se reconnaissait en la personnalité non conforme de celui par qui lui était venue la vie. Tout le long de celle-ci, des exemples d'entorse à l'orthodoxie sociétale émaillaient sa façon de voir. S'il reconnaissait le fort lien de son destin avec celui de ses ancêtres et de son environnement, il constatait par ailleurs le degré d'indépendance de pensée de sa personnalité étayée par de nombreuses situations vécues. Entre ces extrêmes se concevait un équilibre rationnel.

L'équation s'énonçait ainsi: *Ce n'est pas parce que… qu'il faut.* Chacun n'avait plus qu'à remplir les vides, ce qui n'était pas donné à tous. Ce n'était pas parce que le peintre avait signé en bas à droite et construit sa toile à la verticale qu'il ne fallait pas corriger un état de fait critiquable et de ne point se privé d'imiter la signature de l'artiste en bas et à droite du sens amélioré de la toile. Ce n'était pas parce qu'un gouvernement édictait une loi qu'on ne devait la contester, voire la transgresser si on le jugeait opportun. Aux yeux de François, celui qui lui avait transmis les préceptes de moralité et d'autonomie de pensée constituait une heureuse exception à la règle.

Le fils lui en savait gré à un point dont ce père n'aurait pas idée. Sa bienveillante mère servirait toute en grâce d'intermédiaire dans l'expression des sentiments filiaux à l'endroit du mari divorcé, recevant au passage les compliments qui lui étaient réservés pour le rôle joué dans l'évolution morale de l'ainé.

Sur les apophtegmes 108

De temps à autre, d'exception non préméditée, une fulgurance cérébrale apparaissait avec une netteté si évidente à François que la réalité lui cédait le pas. L'activité en cours était aussitôt interrompue pour reproduire par écrit l'expression de cette pensée venant de s'imposer en si peu de mots et autant de sens. La première l'avait intrigué, trois mots dont deux antonymes sans doute tirés de l'inconscient sous l'influence des échanges avec Ézéchiel, les deux amis traitant de la matière par période. Sujet, verbe, complément, une phrase courte contenant un réel potentiel de réflexion.

Avec le temps, il en ferait une collection sans d'abord décider sous quel vocable les réunir. Jusqu'au jour où il découvrirait un mot d'origine grecque, curieux par l'agencement de ses phonèmes : *apophtegme*, que l'étymologie désignait de simple sentence et le dictionnaire, phrase digne de citation, ce sens satisfaisant l'auteur de ces pensées spontanées. À y regarder de près, certaines de ces sentences différaient de la définition, n'étant ni maximes, adages ou dictons. Il s'agissait d'aphorismes et il en goutait la nuance.

Le vieux sage allait se montrer impressionné à constater que l'édification spirituelle de l'enfant n'avait pas été vaine.

- L'Ego dénature l'Esprit…

Ézéchiel acquiesçait en souriant.

- Je te félicite, mon ami, trois mots pour en dire autant; tu réussis à condenser ce qu'il faut retenir de nos discussions et en particulier sur la spiritualité. À partir de ces mots, nous pourrions remonter le cours du temps jusqu'à notre première évocation de ces termes auxquels on doit accorder l'importance qui leur est due.

- Ça m'a fait drôle quand la phrase m'est apparue; je sentais bien que son sens était sérieux mais en si peu de mots, franchement…

- Ça ressemble à un début maintenant que ton cerveau y a gouté.

- Et est-ce qu'il y a une limite de mots à respecter… à pas dépasser?

- Tu sauras me le dire en écoutant un exemple qui en a plus que trois : *La position de tête n'est pas toujours favorable car le premier dans la tanière risque l'asphyxie sous le poids des congénères.*

- Et moi qui me retenais! Un exemple convaincant qui ouvre pas mal de possibilités.

L'encouragement porterait fruit car, parti prendre l'air pour laisser le vieil homme faire la sieste, il ne fallut que quelques heures pour le voir rappliquer, sourire triomphant.

- J'ai pas arrêté d'y penser; tu vas l'aimer, celui-là

Le vieil homme se montra toute ouïe.

- *Moins on demande, plus on a l'impression de recevoir…*

Son vis-à-vis fit un sourire d'appréciation.

- Tu as trouvé ça tout seul?

- Ben non, mes neurones m'ont soufflé le texte. D'ailleurs, je vais te laisser; je les sens s'activer.

- Juste une précision...

François tendit l'oreille.

- Tu viens de concevoir une maxime, une cousine de l'apophtegme davantage dans le principe de morale.

- C'est noté; la nuance fait la beauté d'une langue.

- Voilà un apophtegme; tes neurones sont actifs, en effet.

Baisers, sourires habituels et éloignement sans doute de courte durée.

La mémoire 109

Avec le temps, la mémoire serait un sujet abordé par l'esprit curieux de François de tout ce qui définit l'individu. À l'instar du *Je pense donc je suis* de Descartes, François en arriverait à sa propre formule de *Je mémorise donc je suis.* Car si la pensée est une magnifique invention de la Nature, encore faut-il qu'une fois émise, elle ne disparaisse aussitôt comme dans le cas de certains cerveaux amnésiques.

C'est au contact d'individus délestés de leur mémoire que François constatera la désertion de l'humanité chez ceux atteints de la maladie d'Alzheimer ou ayant sombré dans le coma. Dans le premier cas, la personne est privée de sa personnalité bien qu'ayant les apparences de la vitalité, un état difficile à supporter pour les proches, confus de la proximité entre la personne dotée de mémoire et la même qui en est privée. Le coma, forme «vécue» de la mort qui enjoint la mémoire à une pause, porte moins à confusion car ce sommeil prolongé n'impose au témoin qu'une attente où l'espoir se lie à la patience afin de tenir jusqu'à l'éveil espéré.

L'état de sa mémoire n'étant pas sujet d'inquiétude, François s'étonnerait d'apprendre d'une amie de belle apparence, croisée au bout de tant d'années, que la paire avait passé deux semaines au lit. Pour l'absence du moindre souvenir, avait-il été envoûté au mépris de sa raison? Sans doute qu'à l'époque des ébats, ceux-ci ne devaient constituer qu'un banal fait du quotidien comme tant d'autres d'égale valeur lorsqu'on est jeune, fringant et sans doute séduisant aux yeux de certaines. Tout de même, deux semaines…

Son intérêt pour le concept de la mémoire l'avait mené à élaborer la théorie de l'*avant-dernière mémorisation*. La plupart des inventions ou concepts résulte de l'observation d'un détail anodin pour qui regarde sans voir mais qui contient le ferment d'une idée maîtresse pour qui s'y arrête pour réfléchir.

L'invention a saisi le potentiel de l'anodin

Mise en contexte. C'est là où il crut oublier son blouson sans qu'il n'y soit et qu'il finirait par retrouver ailleurs, que François fixa le phénomène de mémoire décalée par recoupement avec des expériences antérieures.

La théorie se baserait sur le décalage qui se produit entre l'action en cours et son emmagasinage en mémoire. L'effet provoque un retard dans le service que doit rendre la mémoire à l'intéressé qui ne pourra se fier que sur son avant-dernière mémorisation et finir par se rappeler avoir déplacé son blouson de là où il le croyait oublié à là où il s'était caché exprès pour l'enquiquiner.

Il fallait, bien sûr, révéler le fruit de sa réflexion au seul être digne d'apprécier son caractère proprement génial.

Dont acte.

- Je crois avoir mis le doigt sur un nouveau concept.

Devant l'assertion non dénuée d'une assurance assumée, la curiosité d'Ézéchiel venait de se voir titillée.

- Voyez-vous ça.

- Si la psychologie moderne l'a pas encore formulée, je pourrai au moins prétendre à sa conception.

- J'ai les oreilles alertes.

- Ce n'est encore qu'une théorie, celle de l'avant-dernière mémorisation.

François relaterait au mieux les éléments susceptibles de faire comprendre sa théorie et conclurait.

- Y a un décalage entre le geste et son enregistrement dans la mémoire, qu'est-ce t'en penses?

Le discret sens de l'humour d'Ézéchiel s'apprêtait à frapper.

- Donne-moi deux secondes, ma mémoire enregistre…

François fut prompt à remarquer le trait.

- Ah, ben, Ézé qui fait de l'esprit; passez-moi une chaise, quèqu'un!

- Il y a de quoi lorsqu'on assiste à l'émergence d'une théorie grâce à l'esprit d'observation d'un jeune homme qui met la réflexion à exécution.

- Alors, pourquoi ce décalage? On dirait une zone temporelle inactivée.

Ézéchiel opinait.

- Tout geste conscient posé commence par être mémorisé. Si tu as laissé ta veste sur la chaise dans la pièce d'à côté, tu vas la chercher sans y penser. Si, par contre, le temps s'intercale dans le processus, sans doute le travail du cerveau recommande-t-il à la mémoire de se concentrer sur l'immédiat, cette dernière reléguant dans cette zone inactivée ce qui ne constitue plus l'immédiat et devenant par la suite le lot de la mémoire active sur le long terme, celle qu'avec les années l'individu se doit de garder vive.

À la fenêtre, le vieux penseur observait le ciel.

- Je vais imager ta théorie en prenant la trainée de condensation que laisse derrière lui un long courrier et qui finit par s'estomper à égale distance en aval.

- Donc si je cherche ma veste durant cette période de zone inactivée, je vais fatalement me retrouver dans celle de la trainée mémorielle.

- Ma foi, ta théorie en vaut bien d'autres.

Il y eut un double clin d'œil en parfaite synchronicité pour clore le chapitre.

Stephen Hawking **110**

Une singularité faisait que la lecture ne séduisait pas François. Quand la rareté lui arrivait, il ne s'agissait pas de romans, qui, à l'instar de jeux de société, lui faisaient perdre son temps. Il lui fallait des pages destinées à lui ouvrir l'esprit. L'étonnement marquait les traits de témoins devant ce désintérêt, lui dont l'intellect se lovait dans l'écriture littéraire; il répondait sans varier en renvoyant la question inversée à ces gens irréfléchis qui, s'ils lisaient, n'écrivaient pas. Le cinéaste, Gilles Carle, avouait ne pas fréquenter les salles de cinéma. Il ne devait pas être le seul. Où y avait-il contradiction ou illogisme? Chacun son activité cérébrale, lui considérant que l'acte d'écriture commandait une plus grande part de soi, de création, que celui de lecture qui se satisferait à la rigueur de recréation. Il se retiendrait de relever cette réflexion devant

des interlocuteurs qui eussent été vexés en le traitant de vaniteux.

Le livre qu'il venait de se procurer, traduit de l'anglais, et dont le titre, *Une courte Histoire du Temps*, avait suffi à l'appâter, était signé de la main, le mot est mal choisi, du scientifique anglais, Stephen Hawking, privé de motricité.

Le nez plongé dans les premières pages, l'automate se dirigeait chez lui en traversant le parc Lafontaine quand, un premier arbre heurté, il jugea sage de se poser sur un banc au bord de l'étang. Dès le premier chapitre, l'évocation d'Ézéchiel s'était immiscée entre les lignes, les pensées de l'auteur prenant l'apparence de celles de son mentor. De quoi déconcentrer le lecteur qui jeta un coup d'œil vers l'individu qui venait de trouver une place près de la sienne.

François sursauta en apercevant son vieil ami, le regard fixé sur les canards fendant l'eau sans direction précise. Le sexagénaire tardif ne chercherait pas à comprendre, ce comportement n'étant pas une première, et irait droit au but.

- As-tu entendu parler de cette personne?

Il exhibait le livre par sa couverture.

Ézéchiel ne daigna pas y jeter un coup d'œil.

- Bien sûr.

- L'as-tu lu?

Le regard du questionné marqua l'inutilité de la question.

- Ah, c'est vrai… pas besoin! Qu'est-ce que tu sais de lui?

François, songeur, suivait sur un tronc la poursuite entre deux écureuils.

- Et toi, que sais-tu de ce Monsieur?

François aurait dû s'y attendre, son vis-à-vis préférant poser les questions.

- Ben, que c'est un astrophysicien de génie, et qu'il est rivé à un fauteuil; entre les deux extrêmes, j'en connais peu …

- Son livre t'en révélera davantage, qu'il est plus précisément physicien théoricien et cosmologiste, mais…

- Mais?...

François eut soudain l'air absorbé et ânonnerait la suite.

- Il y a deux éléments qui le caractérisent que personne n'a relevé…

Fronçant les sourcils, il se tourna vers son voisin.

- C'est toi qui m'as fait dire ça! Tant qu'à télépather, t'as qu'à continuer…

Le sourire d'Ézéchiel disait autrement et François poursuivit, l'air concentré fixé sur l'onde.

- Ce savant est toujours vivant alors qu'il y a cinquante ans, la médecine omniscience avait donné deux ans à sa sclérose latérale amyotrophique pour le terrasser. Comment l'expliquer? Autre point…

- Pas si vite; en effet, comment l'expliquer?

François était sorti de son état second.

- Comment veux-tu que je le sache si c'est moi qui ai la parole maintenant?

- Réfléchis… Y aurait-il un lien entre le génie et un corps, devenu inutile, refusant de trépasser?... Cherche du côté des moines tibétains.

- Finalement, j'aime quand tu télépathes; je m'écoute et me trouve intelligent!

François avait fermé les yeux afin de trouver l'état approprié.

> - Les moines tibétains sont capables de demeurer immobiles, d'oublier leur corps, d'entrer en transe et de méditer hors temps et espace. Hawking remplace l'aspect religieux de la méditation par une immobilité contrainte et la concentration sur le seuil de l'inconnu où l'a conduit les précédentes réflexions. En serait-il là s'il n'avait pas été malade, certainement pas; sa maladie a précipité la déchéance du corps au profit d'une purification de son *Je* débarrassé de son Ego, stade auquel les moines s'efforcent d'arriver.

À l'étape où en est l'activité de son cerveau et le degré intuitif sur lequel il peut compter dans les domaines où il excelle, toute autre activité physique ne contribuerait qu'à le distraire de sa seule raison d'être maintenant qu'il a prouvé son humanité en étudiant, aimant, enfantant et diffusant l'ensemble de ses découvertes. Son corps a vécu et peut céder la place à la seule activité cérébrale, tout comme un ordinateur qui resterait allumé vingt-quatre heures, en n'activant que ses méninges, à charge pour les corps utiles autour de lui de s'assurer du bon fonctionnement de ce qu'il lui reste du sien. Ce qui ne l'empêchait pas d'éprouver des sentiments et des émotions, de pratiquer l'humour, d'interagir avec l'entourage et de faire la fête… un peu comme les moines, sans doute.

La concentration est un faisceau d'énergie mentale

Souriant, François rouvrit les yeux qu'il tourna vers le souffleur.

- Si tu permets, maintenant que tu m'as tenu par la main, rends-la-moi pour la conclusion.

Au tour du vieux sage de sourire en faisant le geste de céder le passage.

- Si l'ensemble des cas meurt dans les deux ans, c'est que le mental dépend de la corporalité qui, en se délitant, entraine le cerveau dans la déchéance programmée.

Ézéchiel ne pouvait qu'abonder.

> - Oui, si tu voulais un rare exemple d'un *Je* débarrassé de son Ego. Nul besoin d'arriver à ce point de destruction du corps pour espérer détruire l'Ego. Quant à l'existence de Dieu, il dit cette phrase que seul un Esprit peut énoncer : Il n'est pas nécessaire d'invoquer Dieu comme allumeur de mèche ayant fait naitre l'Univers. Ou, évoqué autrement, Dieu n'est pas un préalable pour expliquer l'Univers.

Un calme partagé s'ensuivit où la contemplation de l'onde se voulait celle de l'Univers.

Les accouchements de Catherine **111**

Une intuition laissait François penser qu'il ne contribuerait pas à la perpétuation de la lignée familiale. À l'occasion, cependant, il répondrait d'idoine manière à savoir s'il avait des enfants : *Pas encore*. C'est parce qu'il pressentait cette contrariante réalité qu'il avait voulu assister à l'accouchement de la benjamine, Catherine, dont il avait vu s'arrondir le ventre par degrés lors de ses occasionnelles visites. Une jeune femme, enceinte avancée, faisait partie des beautés de la nature. À tel point qu'il avait honoré son amie, Marie-France, l'avant-veille du jour où elle donnerait naissance à l'enfant qu'elle portait pour une autre, aimant cette jeune femme avec une délicatesse extrême telle que prodiguée à aucune autre.

Le téléphone avait tinté durant un repas chez des amis au courant de l'imminence de l'heureuse nouvelle.

- Ça y est, c'est parti!

Il allait traverser la montagne à bicyclette à vive allure car l'enjeu était de taille, le petit qui cherchait le bout du tunnel n'attendrait pas, même en se passant de la séance de photos dont l'oncle en devenir se voulait responsable. En poussant la porte de la chambre d'hôpital, haletant et en sueurs, Catherine, sa petite sœur chérie, pratiquait, concentrée, la respiration apprise pour l'occasion, Gilles, futur et anxieux père, massant une jambe de la parturiente en indiquant au beau-frère celle qui lui était réservée. François avait un œil sur l'évènement majeur en cours et l'autre sur l'équipe médicale qui devait partager l'émotion se dégageant dans la pièce dut-elle être sa millième. Samuel s'ajouterait aux autres cousins pour le bonheur de son entourage.

Ce n'est qu'à l'accouchement suivant, de nouveau en présence de l'oncle, qu'une petite sœur viendrait joliment mettre un terme à l'exclusivité masculine d'une demi-douzaine de petits-fils de Paulette autant qu'à l'auto-pression de François de devoir s'impliquer si on espérait voir apparaître une fille dans la famille. L'adorable Romy se réjouirait d'un aussi gentil grand frère, mignon tout autant.

Élizabeth, sculptrice 112

Le photographe, Rantzig, Arménien d'origine et ami que François s'était fait durant ses études pré-universitaires, avait eu la délicate attention de lui présenter Elizabeth, sculptrice anglophone que la qualité d'artiste n'avait fait que relever l'intérêt pour ses jolis traits. La conversation s'était engagée sur les chapeaux de roue et couvrirait une portée de sujets augurant d'un désir mutuel de plus grande intimité.

Invité chez elle au lendemain d'une fête, les restes d'un gâteau d'anniversaire l'attestant, dans une maison encombrée d'éléments disparates trahissant les intérêts culturels de la propriétaire, celle-ci, déjà conquise, se laisserait hissée sur le comptoir de la cuisine afin qu'on l'honorât, les fesses au sortir de l'expérience maculées de glaçage au chocolat, certaines images demeurant à jamais incrustées dans la mémoire.

Les nouveaux amis prévoyant sous peu se trouver en Europe, le jeune homme se ferait fort de la rejoindre à Bruxelles pour reprendre là où ils n'avaient fait qu'entamer les prémisses. Depuis Paris pour un court séjour, François prenait le train pour la Belgique, pays qu'il connaissait peu hormis Bruges pour une visite jadis à la Loumine, grand-mère paternelle, et ses oncles, et rejoignait Elizabeth au théâtre de la Monnaie, domicile du chorégraphe Béjart et de son *Ballet du XXe siècle*. Elle s'y retrouvait afin de poursuivre le travail sur la statue plus grande que nature de Jorge Dunn, soliste de la troupe, œuvre le représentant en grand jeté destinée à parer le salon maitre de la *Place des Arts* à Montréal.

La répétition étant en cours, les visiteurs prirent place devant la scène dans des fauteuils d'une salle vide sans la moindre idée à quoi s'attendre. La mise en scène en mettait déjà plein la vue par le décor colossal au centre duquel était plantée une croix dont la tête frôlait les cintres. Ayant tournoyé dans une superbe démonstration de souplesse et de maitrise, le danseur termina ses mouvements à genoux, dos au public et face à l'imposant objet de bois. Après une pause trop courte pour l'être, la croix démesurée entreprit soudain de basculer vers l'homme essoufflé, le forçant à obéir à l'impulsion commandée au corps qui se retrouverait bientôt, genoux pliés, dos

au sol et parallèle à une croix plus qu'à quelques centimètres du danseur aux bras étendus. Image percutante, le tout sous la musique obsédante du *Psyché rock* de *Messe pour un temps présent*, de Pierre Henry.

Pour se remettre de ce témoignage privilégié d'une œuvre majeure de l'un des créateurs les plus influents du moment, Elizabeth les entraina dans un bar où l'attendait un groupe de jeunes gens à peine sortis du bureau, vestes tombées, et intéressés en particulier par l'origine québécoise de François qui, dans des cas semblables, trouvait inutile de spécifier celle de sa naissance. Les questions s'enchainant, le représentant de son presque pays faisait de son mieux pour se montrer digne; ces Belges, qui ne jouaient pas les curieux, démontraient davantage qu'une simple notion de la situation géopolitique nord-américaine ayant des similitudes avec celle de leur société biculturelle si on ne tient pas compte de la petite communauté germanophone.

C'est une fois passée la pluie, la nuit venue, qu'en rentrant à pied, la sculptrice révélerait que ses fort sympathiques copains étaient membres du gouvernement national dont certains, ministres. François souhaita tout haut que ses avis sur l'avenir du Québec avaient trouvé écho favorable. Le regard entendu de sa compagne anglophone le rassura.

Faire du corps comme d'une sculpture

Dès l'instant où s'était révélé le plaisir d'écrire, François avait senti le besoin d'isolement, de calme dans un décor empreint d'harmonie afin de s'assurer du duo concentration-inspiration. Il pouvait gloser sur les bonnes notes scolaires obtenues sans effort, la réalité sera tout autre car chaque après-midi, au retour des classes et salutations honorées à Couin Couin, le canard blanc, et au poisson rouge, il montera s'enfermer dans sa chambre, la première en haut à droite de l'escalier, la gauche ouvrant sur le grenier, et se penchera sur cahiers et livres.

François pratiquait déjà une formule d'action efficace par l'union de la paresse et de l'intelligence. Se sachant doté des deux attributs, il avait constaté que la nécessité de produire un résultat lui commandait de se concentrer une fois pour toutes sur la leçon à apprendre ou le travail à rendre en comptant sur l'intelligence afin, la paresse intervenant, de ne pas avoir à recommencer.

L'intelligence met la pensée au service d'une solution.

Le rôle d'initiatrice qu'assumait la Vie ferait en sorte qu'elle mettrait des bâtons dans les roues de son naturel pour l'écriture sans que le pupille ne lui en veuille car il aurait bien d'autres occupations tout aussi instructives quant à la manière de la mener, si tant est qu'on menait sa vie

plutôt que l'inverse : la famille, les sorties avec les amis au restaurant plutôt qu'en boite, les études, les rencontres, le cinéma qu'on allait voir avant de savoir qu'on en ferait, les musées et les déplacements qui deviendraient des voyages. Sans toutefois inclure le théâtre pour des raisons liées à l'écriture mais dont il analyserait le sujet plus tard car pour l'instant il avait omis de mentionner un élément digne d'intérêt dans la liste… les filles.

Plusieurs éléments concourraient à le pousser vers l'écriture dont celui de sa fascination à voir noircir une page blanche sans savoir par quel prodige ce qui se dissimulait au fond de lui allait se transformer en mots composés de lettres désordonnées que l'inconscient se chargerait d'ordonnancer. S'y ajoutait la nécessité de s'installer en un lieu où l'inspiration paraitrait en sourdre.

L'écriture est un outil de spéléologie cérébrale

Comme, par ailleurs, il ne fallait pas sous-estimer l'importance de se bien sustenter, la France remporterait la palme haut la luette. Il y avait bien eu l'épisode de Sperlonga, l'écriture d'un scénario à trois n'ayant rien à voir avec la littérature. L'expérience avait été concluante par la négative, à part les oranges cueillies, l'alimentation à base de pâtes ne pouvant satisfaire qu'un temps un trio de scénaristes concentré sur l'écriture plutôt que la riche gastronomie de la péninsule italique. Par contre, l'épisode provençal qui suit friserait la perfection.

Anthéor, Jane et Alan **114**

En tête à tête avec son excellant ami, Alan, les complices goutaient la cuisine exotique d'un petit restaurant tibétain, tramant dans le dos de Jane, compagne de ce dernier dont les quarante ans se profilaient et pour la célébration desquels il fallait se distinguer. Grâce au séjour en France prévu de François à l'époque de la fête, la magie opéra et l'idée folle vint.

Le jour J, tout ce qu'apprendrait Jane était qu'elle partait en avion, un non-évènement sachant qu'elle était cadre chez Air Canada. L'annonce du pilote la fixerait sur la destination niçoise. Là les attendait une auto de location qui les conduirait par la route du littoral vers le massif de l'Estérel et le petit lotissement d'Anthéor.

Le véhicule s'immobilisa devant l'adresse de l'Escondido, la bien-nommée dissimulée. Remontant la petite allée bordée d'acacias, d'aloès et de pittosporums, le couple gravit les escaliers et longea la piscine pour se retrouver devant la maison au charme typique des mas provençaux avec ses murs en crépi rose et son toit en tuiles ocre. Docile, Jane suivait son compagnon sans cesser de s'exclamer.

- It's so beautiful… it's so beautiful!

La scansion se poursuivrait à l'intérieur. À l'étage, un mot de bienvenu l'attendait sur le lit de la chambre des maîtres.

L'émotion qui modelait les traits de son visage était à son comble et quand elle sortit sur le balcon donnant sur la mer et entendit la voix de François derrière et au-dessus d'elle lui prodiguant les vœux d'anniversaire depuis le toit, elle éclata en sanglots en se blottissant contre son amoureux déconcerté. L'art de profiter d'une semaine de pause de l'hiver québécois en compagnie d'amis aussi attentionnés.

La tombe de la chèvre 115

Lorsque succomba la tondeuse de pelouse à cornes ayant joué son rôle d'ingurgiter des tonnes de gazon en tournant sans cesse en rond autour de son seul compagnon, le piquet que l'on déplaçait avec une régularité aléatoire, il s'agissait de suivre la tradition chrétienne, respectée dans la campagne normande où la petite famille de Christine et Gérard avait élu domicile, et d'enterrer la pauvre chèvre dont les mandibules venaient de démontrer les limites de leurs compétences masticatoires.

Il y avait cependant un hic que Gérard et François tâchaient de régler, celui d'empêcher les prédateurs rôdant par nuits sans lune de se repaitre des restes encore frais et à peine ensevelis du cadavre. C'est au moment d'une descente synchronisée de braguettes, regards vagues sur le monticule sépulcral, que leur connaissance couplée de la science faunique viendrait à la rescousse. Le linceul de terre recouvrant avec respect leur amie serait baptisé selon le rite du marquage de mâles prêts à sacrifier quelques hormones, sinon phéromones, pour la cause. La bête pouvait dormir en paix.

Jean Marais 116

La prérogative du cinéaste est de chercher à mieux connaitre un acteur pressenti pour un rôle qui a le physique de l'emploi commandé par le scénario. C'est un exercice aux multiples conséquences dont la découverte de la perle rare est la plus souhaitée et qui peut conduire à un glissement de la relation professionnelle vers une réelle complicité, un fait dans la nature des circonstances. Le prétexte d'un tournage rapproche deux étrangers autour d'un projet artistique qui commande de s'en inspirer en laissant tomber les barrières habituelles liées à la réserve au départ d'une rencontre.

En imposant à la jeune femme qu'il croit parfaite pour le rôle de mettre son âme à nu, le réalisateur, déjà séduit, réduit l'objet de son fantasme à sa merci qui lui, piégé en révélant sa vulnérabilité, s'abandonne à sa protection. Tout ça sans que ni l'une ni l'autre n'en soit conscient. Lorsque François fait la rencontre de France-aux-cheveux-les-fesses, il n'a aucune difficulté à attirer la belle dans le monde clos de son imaginaire qui inclura, sans qu'elle n'y prenne garde ou ne tienne à la prendre, le décor privé de son petit studio du carré Saint-Louis.

Tant d'exemples de ce genre parsèment la route du Bel art de l'image animée. Ayant terminé la version originale du scénario de long métrage, *Astral*, renommé *La Douceur du doute,* il s'était mis martel en tête qu'il n'y aurait pas meilleur interprète pour jouer le rôle du vieux sage, Melchior, que le quasi octogénaire Jean Marais dont la venue en tournée à Montréal était annoncée.

Faisant ni un ni deux, il prit contact à l'hôtel où il logeait et parvint à lui faire remettre une copie du scénario. Il n'eut pas à attendre, l'acteur ayant décidé de voir à quoi ressemblait l'histoire avant de reprendre l'avion. L'aspirant fut convoqué dans le hall de l'hôtel et accueilli par le vétéran entouré de ses mignons.

Le sieur Marais n'y alla pas avec le dos de la cuiller. Sa voix graveleuse et le charme de son sourire feraient néanmoins mieux passer son refus de participer au projet pour une raison que François n'aurait pu deviner : le héros de tant de films de cape et d'épée ne s'estimait pas assez vieux pour le personnage qu'on lui proposait. Le jeune homme écoutant le verdict, muet d'étonnement, sentait que la raison non avouée était qu'il n'y avait pas assez de scènes propres à valoriser ses habilités physiques. Déçu et évitant tout jugement, François repartit chasser le vieux sage, l'Ego de celui qu'il laissait derrière, point de mire de sa cour, ayant marqué des points comme il en avait l'habitude dans ce milieu.

Sur les règles à suivre 117

À l'âge où la jeunesse se montre rétive à toute forme d'imposition venant de la génération d'au-dessus, François était allé lancer la discussion auprès d'un digne représentant de celle qui se reposait au sommet.

- Est-ce qu'on est obligé de suivre toute règle?

Ézéchiel le voyait venir.

- En principe, le verbe *suivre* est intimement lié à l'idée de règle, la règle étant une entente entre individus d'un groupe ou une société. Celui qui ne joue pas le jeu, qui ne se plie pas à la règle encourt au minimum un malentendu et au pire, provoque une crise. Ça te suffit?

- Oui mais, bon…

- Je te donne un exemple… J'ai eu à débattre avec un type qui maintenait que l'accentuation des majuscules était inutile. Je lui ai expliqué que c'était une règle dont les typographes avaient cru bon populariser l'invention des accents en considérant à juste titre qu'un *e* accent aigu différait du simple *e*; il ne voulait rien entendre. Il fallait que je le lui prouve car l'exigeait mon embêtement devant son entêtement.

Le visage juvénile s'éclaira.

- Ah, c'est joli, ça! Et c'est là que tu as eu un coup de génie!

- N'exagérons rien. J'avoue m'être senti inspiré… J'ai écrit sur un bout de journal les lettres C, O, T et E, en majuscules évidemment, et lui ai demandé ce qu'il lisait. L'évidence lui a fait répondre cote et j'ai abondé. Ensuite j'ai ajouté un accent sur le e en prononçant coté, puis sur le o pour côté et, pour le coup de grâce, en rayant l'accent aigu, côte. J'ai profité du silence de sa réflexion pour conclure que si on écrit, c'est pour être compris, que pour l'être, il faut une logique qui implique des règles et que celles-ci sont faites pour être suivies et qu'en les suivant, la logique rendra compréhensible le texte que lira celui pour qui on aura écrit. CQFD… en majuscules et sans accent!

- Pauvre type… Un coup de Jarnac même en linguistique!

Cours à méditer 118

Le besoin de partager le fruit de recherches spirituelles estimé louable, Robert avait convaincu son ainé d'assister à une thérapie de groupe. François avait fini par plier pour lui plaire, lui dont l'autonomie de caractère questionnait déjà ce genre d'approche de cheminement intérieur si l'incitation ne venait pas de soi. Ses notions de psychologie lui permettaient de reconnaitre l'importance inconsciente du père de chercher à se rassurer de ne pas se retrouver seul à accorder de la crédibilité à une psychothérapie parmi d'autres par l'implication de proches susceptibles de ne pas tenir tête aux arguments invoqués.

La rencontre aurait lieu un samedi matin tandis que la réussite de l'entreprise serait annoncée le lendemain après-midi. Robert se retiendrait d'y participer en laissant supposer l'inopportunité de se dévoiler autrement que devant le regard de parfaits étrangers. François se présenta avec la considération de l'ethnologue se préparant à établir les variantes dans le déroulement d'une méthode propre à libérer le possédé de ses démons. Sans préjugé ni apriori.

Portant le vêtement idoine, ample et confortable tendance hippy, l'animateur inspirait une sérénité de qui avait subi plusieurs thérapies le long de son parcours initiatique. Assis à l'Indienne en demi-lune devant lui, la quinzaine d'aspirants à la sérénité attendait, l'air zen emprunté de circonstance, le signal de départ du voyage intérieur non sans auparavant passer par les déontiques présentations. François, dernier à s'y soumettre, avait remarqué la voix chevrotante, quasi inaudible de sa vis-à-vis si bien qu'aussitôt les larmes apparues de la jeune femme à l'invitation d'exprimer ce qui l'amenait là, François, faisant fi des règles tacites conseillant de ne pas s'immiscer dans l'expression émotive des autres présents, se dirigea vers la pauvre enfant pour l'enlacer.

De toute évidence hors-jeu, François coupa court à une expérience qui promettait son lot de déversement émotionnel et s'en fut sans imaginer un instant qu'il serait un jour plongé dans un évènement similaire.

La Patate à chakras 119

Vint le jour où Robert, désirant toujours autant le bienêtre de son fils, lui avait piqué la curiosité du merveilleux monde des chakras et présenté à un couple qui en faisait son pain béni.

Les conjoints, pourtant avenants, avaient dû s'entendre pour accepter la présence d'un incrédule foncier qui leur donnerait sans doute du fil à retordre. Forts de leur foi en la parole des sept centres spirituels, ces points de jonction de canaux d'énergie disséminés le long de la colonne vertébrale, ils l'accueillirent comme leur quoique sans doute avec un œil sceptique. Et avec raison car à la fin du premier exercice, le pauvre François serait affublé du surnom pour le moins disgracieux de Patate. Il s'agissait pour chacun de se trouver un partenaire et, les yeux clos, concentrés, de ressentir l'aura, l'énergie s'échappant de l'enveloppe charnelle du camarade.

Une fois la séance terminée, toutes et tous acquiesçaient de contentement de leur transe médiumnique hormis l'exception qui confirmerait la règle, François, mine basse, dissimulant le

rictus du doute en se laissant bercer d'encouragements à persévérer sans se laisser intimider par le degré d'ondes des débuts comparable à celles d'un tubercule. On la trouva fort drôle tandis que ladite patate se promit de ne pas leur donner l'occasion de la fréquenter. Il lui fallait se rendre à l'évidence qu'une privation d'aura arrivait aux meilleurs.

Sur l'idéation **120**

Lorsque la question lui était posée, François répondait avec fierté qu'il était cinéaste, un mot méritant de s'insinuer dans le vocabulaire d'une feuille de route évacuant toute prétention liée au terme. Court métrage après court métrage, il avait acquis ses galons et la confiance en soi que nécessite le passage au long. Il savait l'énorme responsabilité qu'il y avait à s'attendre à ce que la société appuierait à coup de millions une idée provenant de son cerveau tout imaginatif qu'il était. Il savait aussi que d'autres partageaient la prétention et qu'il n'y en avait pas pour tout le monde.

À l'instar d'un athlète olympien prenant plaisir à se préparer pour le grand jour, François se satisfaisait d'élaborer le scénario qui lui permettrait de se retrouver sur un plateau et de juger de ses compétences. Il était cependant tout à fait conscient qu'il y avait loin de la coupe aux lèvres. L'organisation des mots écrits lui procurait une intensité de contentement confinant à la volupté, un état de satisfaction qui finirait par dépasser celui de la mise en images ayant primé jusque-là.

L'observateur ayant su remarquer l'intérêt de François, enfant, pour la rédaction aurait pu lui présager un avenir orienté vers la littérature. Lorsqu'à l'école anglaise il avait eu à rédiger une histoire d'une demi-page avec personnages fictifs, il en avait rendu deux relatant l'activité nocturne de vêtements pendus sur la corde à linge, dialogues compris, dont le héros répondait au nom de Peter-the-pyjamas; le texte avait déjà les attributs du scénario. Aurait-il été plutôt doué pour la musique que ses tuteurs l'auraient poussé vers des cours aptes à en produire un émule de Mozart. Faute de quoi, il découvrirait par lui-même et avec le temps ce pour quoi il avait envie d'investir sa fibre créative.

Le temps est un facteur négligeable sur l'activité d'un projet

Peu à peu, le septième art céderait le pas au sixième, le scénariste ayant du mal à s'en tenir à la stricte structure scénaristique, enrichissant les séquences de considérations certes hors propos sinon opportunes du point de vue de l'auteur. La transition se ferait par la réécriture d'un scénario de long métrage n'ayant pas trouvé preneur et qu'il répugnait à laisser agoniser sous la poussière comme pour nombre d'entre eux. Avec les heures consacrées à créer un film sous la forme d'un aide-mémoire au service du réalisateur qui perdrait tout intérêt s'il en restait à ce stade, François s'estimait capable de recycler le texte illisible pour le commun des mortels en l'un qui ne le serait pas.

Pour ce faire, il offrirait une deuxième vie à deux histoires grâce à des exercices littéraires à portée limitée en termes de lectorat. Il ne chercherait pas à proposer les résultats à des éditeurs, sachant que seuls quatre pourcent des manuscrits qui leur sont soumis aboutissaient sur les étagères de libraires. Après tout, pourquoi ne ferait-il pas partie des quatre-vingt-seize où les probabilités voulaient l'y voir? Cette constatation ne ferait rien pour l'amener à se considérer écrivain après le long processus nécessaire pour se reconnaître cinéaste. Cette dualité de voies suivies pour soulager son besoin de créer se voyait appuyée par d'autres cordes à son arc.

Trois ingrédients fondateurs de la personnalité du jeune homme, curiosité, intelligence et paresse, le menaient à inventer des histoires comme des objets ou des projets n'ayant rien à voir avec les arts. Pour les quatre cents ans de Québec, capitale nationale, il imagina une place parisienne comme cadeau que la capitale française offrirait à sa jeune consœur; pour la France, pays d'origine, une piste cyclable de mille kilomètres, la *Trans France*, destinée aux écotouristes traversant le pays du nord au sud; pour les amateurs de beau langage, une anthologie des plus belles métaphores de la langue française; pour les jeunes couples, une poussette escamotable apte à se porter sur le dos avec un siège pour enfant se déployant sur les épaules (qu'il verrait concrétisée par d'autres); un sachet de croustilles avec ouverture à glissière ventrale (idem); le dossier d'un fauteuil pouvant basculer pour alterner les panoramas opposés.

Ce fut un projet de plus, en collaboration avec un autre Gérard, artiste en lumière, qui l'amènerait à se découvrir idéateur en proposant, sur un mur de Québec, la projection d'aurores boréales s'illuminant chaque soir d'été. Ce néologisme lui était familier pour décrire les talents de l'artiste québécois, Robert Lepage, dont un énorme projet de projection sur les silos de Québec incluait des aurores boréales en face du mur préconisé par François. Ce dernier n'avait eu aucune peine à s'effacer devant le maître dont la réputation ignorait les frontières, sachant avec pertinence que son absence de notoriété, sa nature de simple citoyen, ses conceptions aussi dignes d'intérêt qu'elles l'étaient, le condamneraient à rester hors-jeu aux yeux des acteurs des différents paliers de gouvernement dont il aurait voulu croire les responsabilités aptes à tenir pour sérieuses ses propositions.

L'idéation, processus mental libre de toute contrainte extérieure, deviendrait sa véritable source de réflexion tant sur les plans spirituel que superficiel, le regard sur ce dernier se satisfaisant de l'approche formelle. Quel aspect le long cheminement vers une totale liberté d'écriture allait-il observer? La lecture avait peu d'attrait pour François car lui semblait exigeante la course à obstacles pour parvenir au livre digne de lecture. Le roman était d'emblée disqualifié au profit du film; pourquoi s'astreindre à l'effort d'une lecture quand un cinéaste en projetterait l'essentiel sur grand écran? Bien sûr, la qualité de la langue ne pouvait se comparer à celle d'une œuvre filmée mais ainsi était-ce.

François reconnaissait et assumait là la résultante d'une paresse qu'il justifiait en prétendant rendre hommage à deux artistes plutôt qu'un. S'imposait la constatation que l'écriture serait le commun dénominateur de toute idée jugée assez marquante pour l'entrainer à investir temps et passion. Le corolaire le condamnerait à une décourageante humilité en se rendant compte que les gens de pouvoir en étaient jaloux et que les idées les plus porteuses pouvaient stagner, voire mourir sur la planche à dessin si la composante que constituait la notoriété du concepteur ne baignait pas son projet de sa rassurante lumière.

Chez François, l'humilité se reconnaissait par son détachement face à son imaginaire. Dès son second court film, il décidait qu'il lui serait inutile de signer ses opus, filmés ou autres. Il s'identifiait aux maitres artisans bâtisseurs de cathédrales dont les traces de leur talent restaient figées dans l'ombre de leurs hauts clochers ou alors dans les coins loin de la lumière. Il avait, à l'instar de ces derniers et avec le sentiment de son propre savoir-faire, la conscience de son inaptitude sans l'appui d'autrui, d'une équipe soudée autour d'une commune volonté de rendre réel le produit d'une idée. Le simple fait d'y parvenir lui suffisait sans qu'il ne soit nécessaire d'y imprimer la marque de son Ego par un parafe.

D'Anthéor au Cirque du soleil 121

Le cours que les années d'enseignement de Robert avait peaufiné au point de voir accourir une jeunesse désabusée, consistait à ce qu'un observateur eut pris pour une séance d'endormissement sous hypnose.

Il s'agissait d'une séance où l'étudiant· e, couché· e dans la pénombre sur un mince matelas, les yeux fermés pour écouter l'itinéraire proposé par le professeur, devait décider s'il préférait la gauche plutôt que la droite une fois parvenu à la fourche indiquée sur un chemin de campagne longeant un ruisseau. L'exercice permettait de concrétiser la théorie pédagogique voulant que le choix poussât à une introspection devant conduire à la richesse spirituelle de l'enseignement verticale de la philosophie plutôt qu'horizontale, la grande majorité des cours prodigués de cette matière ne transmettant que l'acquis d'une quantité de connaissances relatives à l'existence de philosophes passés et présents augmentée de l'œuvre littéraire de leur réflexion.

C'est lors d'un voyage en train le menant vers Zurich que François eut l'occasion de découvrir les effets qu'avaient eu les classes données par son père. *S*achant que son filleul, Olivier, s'y trouvait comme membre de l'équipe technique du *Cirque du Soleil*, il n'allait pas rater l'occasion de l'embrasser. Il fallait toutefois endurer un long voyage en train depuis Anthéor qui l'éloignerait le long de la Méditerranée jusqu'à Marseille avant de le rapprocher en bifurquant vers les Alpes.

François prendrait d'autant mieux son mal en patience qu'il profiterait du trajet pour se pénétrer de la lecture d'un livre qui se distinguait puisque inspiré par son père. L'ouvrage était le fruit d'une année d'enseignement donnée à des élèves à qui leur professeur de philosophie avait demandé de livrer leurs pensées sur ce que le cours leur avait apporté, le collège ayant édité un florilège des textes les plus inspirés. Jusque-là, et encore plus tard, cet homme se satisferait de traduire une autrice américaine ayant aborder des sujets aptes à retenir son attention pour leur valeur spirituelle, ce qui en soi était autant louable que sujet à frustration chez le fils qui eut préféré le voir colliger les éléments de réflexion engrangés durant le parcours d'une existence dont la valeur avait conditionné celle du passager du train.

Le seul instant qui vit le lecteur refermer contre son gré le livre fut l'obligation de changer de train. Les histoires des uns et des autres, l'âme dévoilée, étaient si touchantes, si vraies que François en était bouleversé, les larmes coulant librement à toucher la profondeur de l'expérience qu'avaient retirée les jeunes auteurs.

Plutôt que par le principal intéressé, cette réalité serait rapportée par les élèves que François croiserait à l'occasion. À l'évocation de son patronyme, il avait l'habitude de se faire rappeler sa parenté avec la célèbre comédienne ou être le beau-frère de son conjoint, vedette de cinéma et de la scène dont la pièce humoristique, *Broue*, battait tous les records d'affiche. Il arrivait cependant que le projecteur se détournât vers le père. Les mots évoqués avec émotion par ses anciens étudiants pour marquer à quel point il avait changé leur vie imprimait une joie indicible dans le cœur du fils. Il reconnaissait chaque fois, en le gardant pour soi, avoir été le premier à profiter du don d'initiation à la vie que l'homme savait prodiguer à celles et ceux qui l'en savait capables.

En terminant le livre, le train entrait en gare.

La Suisse et son visiteur avaient en commun la poursuite chacun de son propre chemin dans le rapport à l'autre, l'Europe pour la première, la Vie pour François. Celui-ci se souvint soudain de cette distinction lorsque le fonctionnaire frontalier lui demanda un passeport qu'il n'avait pas jugé bon apporter persuadé qu'il voyageait en Europe. Il se retrouva dans une pièce entouré d'agents qui, apprenant son origine montréalaise, se montrèrent affables, les uns indiquant la frise courant le long du mur à la hauteur du plafond et représentant les écussons de la plupart des corps policiers de l'État québécois, les autres narrant chacun sa petite histoire sur l'accueil si chaleureux reçu des collègues d'outre-Atlantique. Ravi, François fut escorté avec les honneurs dus à son rôle non sollicité d'ambassadeur.

L'anecdote amuserait Olivier. N'ayant prévu qu'un court séjour, le visiteur fut convié en soirée à une représentation du *Cirque* dont il se serait bien passée tout en l'accueillant avec grâce pour ne pas gâcher son plaisir. François ne prisait pas les spectacles prétextes à prouesses. Les petits chiens déguisés en poupées et marchant sur les pattes avant, les phoques tenant un ballon en équilibre sur le museau ou le singe dont on se moquait en le déguisant en humain, enfin l'indignait tout animal conditionné à singer l'humain pour amuser la galerie une fois dépouillé de sa personnalité.

Cette allergie était encore plus ressentie lorsqu'il s'agissait d'individus tombés dans le plus grand piège de l'Ego en ayant été menés à croire qu'il était vital qu'ils soient les meilleurs dans leur domaine. La fréquentation soutenue de ballerines rendant visite à la propriétaire de son appartement du Carré Saint-Louis avait eu une incidence sur sa désapprobation. En observant pieds, jambes et dos meurtries, promesse de séquelles à long terme, il avait pu constater le sacrifice auquel les filles s'astreignaient, la souffrance du corps à endurer afin de plaire à un public dit cultivé et limitant leur satisfaction à la façade de l'expression artistique en ignorant le prix élevé à payer imposé par la performance sur la durée.

La relation établie entre Annette, danseuse étoile, et François était passée de cordiale à fraternelle, les deux partageant des passions artistiques qui les faisaient survoler les détails anodins du quotidien afin d'aspirer à des sujets plus relevés. Les visites se faisaient occasionnelles lorsque la danseuse réussissait à changer d'air; elle laissait son mari penché sur un futur ballet et montait frapper à la porte de son puiné de deux ans.

Le jeune homme appréciait l'hôtesse pour sa gentillesse et une complicité qui, lors d'un séjour en France, le mènerait à une visite surprise dans la ville de Troyes où les talents sur scène de l'étoile

seraient démontrés avec grâce. À la joie des retrouvailles s'ajouterait la découverte de la spécialité locale des andouillettes. Rien n'empêchait l'accumulation des plaisirs.

Pour sa première visite en Suisse, François se retrouvait sous un imposant chapiteau, observant d'un œil de sociologue amateur la montée de l'excitation ambiante nourrie par les enfants. Les numéros se succéderaient au régal de ces derniers puis viendrait le tour de la princesse et de l'homme fort pour lequel un malheureux spectateur serait condamné à jouer les faire-valoir.

La jeune femme descendit de scène, remonta l'allée séparant les gradins et, en s'excusant auprès des gens assis, alla se planter devant François qui devina sur-le-champ l'identité de l'instigateur du coup pendable. Bon joueur et hésitant à contrarier le malabar aux sourcils froncés qui les attendait, il se retrouva sur scène aux bras de la princesse dont il devenait le galant le temps d'une valse. Suivraient les rires complices dans les coulisses. Les quarante-huit heures de pause auraient servi leur propos de plongée intensive dans l'agitation humaine entre les solitaires plages d'introspection littéraire.

Tournée des moines tibétains 122

Son métier de chauffeur lui convenait à plus d'un titre car François n'était fait ni pour le travail routinier, ni pour un patron. Nanti d'une seule vie, il n'allait pas la contaminer à la formule du *neuf à cinq* que la majorité de ses semblables se croyait condamnée à exercer avec la retraite en prime, cet apparent privilège où l'individu se rend compte des décisions erronées ayant parsemé son existence. S'il n'est pas déjà mort.

François était programmé par un destin, un parcours ni meilleur ni pire que celui d'un autre. Il n'avait qu'à laisser couler et tout se déroulerait selon une logique imparable. Il avait convenu que le véritable bonheur résultait de l'adéquation entre la conscience de l'immuabilité du Destin et l'humilité d'en reconnaitre le caractère. L'homme mûr qu'il était devenu ne pouvait imaginer ce que lui réserverait le lendemain, un aspect de la pige qui lui plaisait.

Un coup de téléphone devait conditionner le cours de sa rivière intérieure durant une bonne période de descente vers la mer. On lui demandait si l'idée de servir de chauffeur pour une tournée de moines tibétains à travers le Québec pouvait l'intéresser. Il n'était pas seul en lice sauf que la chimie opéra; l'organisatrice, une agence de voyages d'aventure fêtant son quart de siècle, avait apprécié l'approche du jeune homme voulant que le salaire ne soit pas le moteur premier pour un poste proposé. Le contrat arrivait à point nommé, l'hiver étant la saison basse pour les gens du métier. Il s'agissait de conduire un minibus quinze passagers, comme il en avait l'habitude, dans lequel prendraient place les onze moines, bientôt surnommés les onze bonzes, dont la moyenne d'âge ne dépassait pas dix-huit ans. Quant à leur mentor, bouddha bedonnant, il avait atteint l'âge christique de trente-trois ans.

Un certain matin, François, sans attache, s'en fut servir de pilote et à l'occasion de guide au groupe exotique venu interpréter sur scène des chants accompagnés d'instruments de musique de son coin du monde. Il jouerait l'interprète en langage des signes, les jeunes ne sachant le moindre mot hors leur tibétain natal ou hindi national. Nés en Inde et vivant dans un monastère au pied de l'Himalaya, les conditions qu'imposaient les autorités chinoises à leurs concitoyens demeurés

dans la mère patrie ne les prédisposaient pas à y retourner avant un improbable revirement politique de l'Empire du Milieu.

En attendant des jours meilleurs, ils en découvriraient d'étonnants en Amérique lors d'activités insoupçonnées pour ces jeunes gens jamais sortis de leurs montagnes. Les voir rire aux éclats en descendant à fond de train en pneumatique sur les collines enneigées des Laurentides, les robes safran tournoyant dans le vent, valait son pesant d'or. Devant l'insuffisance de vêtements adéquats, François avait eu l'idée de solliciter l'aide du directeur du centre qui l'avait conduit devant d'immenses réserves d'articles dépareillés laissés par des visiteurs étourdis, grâce à quoi aucun des bonzes n'eut à se plaindre du froid.

Une situation similaire se présenta lorsque les jeunes gens furent invités à s'éclater dans la piscine du Stade olympique. Certains maillots de bain pouvaient balloter sans toutefois atteindre à la pudeur des témoins amusés par la scène. Le soir, après ces exercices inhabituels, les cellules étaient vite réintégrées, mises à leur disposition dans les monastères qui les accueillaient durant leur périple. Partageant la leur, l'organisateur de la tournée, Robert B, et François, devenus complices, décompressaient avant de se retirer.

La tournée plut aux amateurs d'exotisme à en juger par les salles combles, en général des églises louées pour l'occasion. Plutôt stridente, la musique reposait sur deux instruments qui se répondaient dont une trompe démesurée produisant un son semblable au croisement du barrissement du rhinocéros et du brame du cerf en rut, le son perçant d'une cymbale ne contribuant en rien à arrondir les coins. Le décalage culturel commandait une acclimatation à l'ouïe occidentale. La tournée se passa sans encombre, les moinillons étant accueillis le long du chemin par leurs homologues chrétiens. François constata qu'il existait une solidarité parmi les professionnels de la bonne parole quel que soit le culte.

Un jeune et sympathique couple était intégré au groupe en tant qu'équipe réduite de tournage d'un documentaire, elle au son et lui à la caméra.

Lors d'une étape dans la magnifique région des Cantons de l'est, le minibus amena tout ce beau monde au monastère de Saint-Benoît-du-lac où les attendaient à dîner leurs hôtes à bures brunes. Vinrent les salutations d'usage et le groupe fut conduit au réfectoire, immense salle avec deux tables alignées le long des murs opposés où prenaient place les membres silencieux de la congrégation attendant que les invités soient assis à la longue table centrale réservée à leur intention. Impressionnés par l'ampleur du lieu, ces derniers attendaient le signal pour tremper leur cuiller dans la soupe. Un moine posté en bout de salle sur une chaire à dix mètres de hauteur se mit à lire l'épitre du jour et l'activité gourmande put commencer. Dans un silence… religieux.

C'est là où François remarqua l'absence de leur amie preneuse de son et s'enquerra auprès de son voisin, Robert, qui lui apprit que les femmes étaient interdites parmi les moines et qu'elle mangeait dans une annexe. Le sang de François ne fit qu'un tour, le rythme de son pouls battant les parois de ses tempes, l'appétit coupé. Il se retint mal de crier son indignation tandis que les mots de réprobation s'alignaient au fond de lui : *Vous devriez avoir honte de ne pas considérer votre sœur comme votre égale. Vous qui faites de votre foi une profession, le Christ ne vous a-t-il pas enseigné que les humains étaient égaux entre eux et elles, qu'il n'y a aucune différence outre des nuances entre la femme et l'homme. Interdire la présence d'une femme dans ce lieu implique*

que la mère de votre dieu n'y aurait pas sa place. Il est temps de relire la bible avec plus d'attention et de méditer sur les mots d'ultime spiritualité : Aimez-vous les uns les autres… Les uns incluent les unes si vous n'aviez pas encore compris.

Au milieu du grand hall, l'indigné s'était levé sans égard à l'endroit du lecteur monocorde, pour se diriger vers la sortie et l'air plus respirable. Sur l'élan, il se mit à arpenter les couloirs déserts à la découverte d'un environnement qu'il n'avait pas en odeur de sainteté. Des cellules toutes semblables dans leur impersonnalité, le crucifix bien en place rappelant le martyre d'un homme aux mains d'autres hommes, peu de rappel de l'existence de leur part féminine pour ces pauvres moines déconnectés du monde réel et dépossédés de tout esprit critique face à un conditionnement ayant tout d'un lessivage de cerveau propre à tout membre de secte. Pourquoi se taire là où la colère lui dictait ce qu'on devait entendre? Un souvenir lui revint qui contenait les éléments de la réponse.

À l'époque où François s'était installé à Vaucron afin d'y passer l'hiver à écrire, village des Maures abandonné par les mineurs de charbon cinquante ans auparavant, il fréquentait un couple âgé vivant dans la plaine, au Plan de la Tour, dont lui se disait comte d'empire, distinction napoléonienne. Le voussoiement entre eux était de mise, noblesse oblige. Ces personnes avaient eu la générosité de lui prêter la camionnette ayant jadis fait partie de la flotte de la Poste française avec son bleu distinctif. Isolé dans la montagne, ce véhicule était pratique si on savait traiter le vieillard poussif qui n'acceptait de démarrer qu'en pente, ce qui imposait au chauffeur de surveiller l'endroit où il le garait car le départ suivant pouvait se montrer cocasse alors qu'il lui fallait courir en poussant l'objet, le bras par la fenêtre et la main sur le volant, jusqu'à atteindre une vitesse d'inertie jugée satisfaisante et sauter à bord en débrayant. Pour descendre au village, François économiserait huit kilomètres de carburant en effectuant au point mort le trajet en lacets.

Monsieur le comte, patriarche octogénaire rescapé de la Seconde Guerre mondiale, en était revenu avec les idées du siècle précédent et quelques parties du cerveau gazé en moins. Sur le terrain entourant la maison de pierre, qui avait le potentiel d'un joli parc, s'éparpillaient des engins de toutes sortes, bouteur, camions et autre tracteur, rouillés pour la plupart, dont il ne voulait rien entendre que l'on s'en débarrassât. Dans sa chambre s'empilaient des boites métalliques de biscuits secs, expression manifeste d'une privation de nourriture lors du conflit. Sa compagne, d'une exemplaire dignité, incapable du moindre reproche malgré le peu d'estime qu'il lui portait, n'avait aucune influence sur ses décisions ou agissements concernant leur vie à deux. Elle en avait pris son parti et tâchait de se concentrer sur les petits plaisirs qui s'offraient dont la visite occasionnelle de la descendance.

Un jour d'été où la famille s'était attablée autour du père trônant en tête de table pour le repas du midi, François avait été invité à se joindre à elle en prenant place au bout opposé. Et la mère et les filles de servir ces messieurs, une situation relevée par le féministe non censé s'ingérer dans les mœurs de ses hôtes. Le maitre des lieux après dieu prit la parole pour accueillir leur invité, s'enquérir de son séjour d'écriture dans la montagne et poursuivre sur divers sujets qui avaient plutôt à voir avec ses enfants et leur mère pour lesquels il avait si peu d'éloges, étalant de plus en plus ses frustrations dont il les rendait coupables. Le sang de François s'était mis à bouillir jusqu'à voir sauter le couvercle. Il se leva d'un bond, fixa son vis-à-vis droit dans les yeux et lui exprima

ses quatre vérités sans égard ni pour lui, ni pour les témoins qui se laissaient injurier par ce père indigne.

Personne ne dit mot durant les remontrances, ni ceux qui les jugeaient méritées, ni celui à qui elles s'adressaient et qui ne s'y serait pas attendu. Quand le silence retomba, François demanda pardon, sortit de table et de la maison en regrettant son emportement envers un pauvre vieux dont les souffrances du passé n'avaient cessé de le hanter jusqu'à le condamner à s'en défaire en les faisant vivre par les siens. La tête basse, marchant dans la poussière du chemin, le jeune homme reconnaissait son égoïste manque de psychologie en attaquant un prisonnier de cicatrices intérieures ouvertes pour de bon. Il aurait pu se lever, le regard réprobateur fixé sur les yeux du vieil homme, et sortir, geste critique sans l'humilier dont tous auraient reconnu la portée.

En arpentant les couloirs silencieux d'un monastère vidé pour partie de ses habitants, François venait de s'expliquer l'apparente faiblesse ressentie en quittant une assemblée attablée à l'écoute de l'épitre du jour dans laquelle on ne remettait pas en question la relation homme femme à l'époque du Christ. En songeant au sentiment de rejet que devait vivre la jeune exclue mangeant seule dans son coin, il se promit de l'étreindre par besoin de la voir lui pardonner son état d'homme. Ayant gravi plusieurs séries d'escaliers, il s'était retrouvé en retrait et au-dessus du moine lecteur avec une vue plongeante sur les commensaux. Tout ce qu'il imagina fut de leur tirer la langue, que les gens d'en bas l'aient ou non vu le laissant indifférent. Il se sentit mieux et tourna la page.

Les années passèrent. L'amitié entre Robert B et François ne demandait qu'à se poursuivre. Si bien que le jour où le voyagiste organisa un pèlerinage en Inde avec un groupe réduit d'une douzaine de personnes curieuses de rencontrer les fameux moines venus jadis au pays leur offrir une série de concerts, il appela le chauffeur de la tournée pour lui annoncer qu'il ne pouvait envisager un tel voyage sans sa présence. François, très touché, se montra désolé de son manque de moyens. Qu'à cela ne tienne; Robert, qui s'en doutait bien, avait concocté un stratagème un tantinet immoral, sinon généreux de cœur, pour lui assurer une présence au milieu du groupe. Comme on récolte la crème apparue sur la surface du lait, il avait quelque peu majoré chacun des billets des partants payants de manière à en produire un de plus. Gêné pour la forme, François était ravi de l'offre, sachant l'occasion unique. Les jeunes religieux l'avaient apprécié et il lui arrivait de penser à eux et à certaines anecdotes dont une en particulier.

Un soir qu'on s'activait sur la scène avant la présentation du concert, un défi lui avait été lancé, ou était-ce plutôt lui qui, par fanfaronnade, en fut l'instigateur. Le défi consistait en un saut périlleux sur place que venait d'effectuer l'athlète du groupe de jeunes gens. L'orgueil opérant, le silence se fit tandis que François se concentrait, tout mouvement alentour s'interrompant, et pendant que sa respiration changeait de rythme, il se revit dans le gymnase de l'école secondaire, prenant son élan et effectuant avec toute la grâce de la jeunesse un saut parfait. Mu par ce retour en arrière, il s'élança, plongea les mains sur le sol en bois, les jambes lancées en arc de cercle vers le ciel et les pieds retombant devant lui alors qu'il se redressait, regrettant la témérité d'un geste prétentieux posé à froid avec les années ajoutées et risques pour la colonne. Il ne bouderait cependant pas les applaudissements pour un pareil exploit chez un quinquagénaire. Toute tournée comporte son lot d'émotions.

Durant l'ultime jour tibétain sur le continent, un silence inhabituel planait dans le minibus en route vers l'aéroport quand s'éleva un chant religieux d'adieux qui produisit une sensation d'élévation spirituelle donnant au véhicule le don de léviter. Regardant droit devant, François tâchait de rester concentré sur la conduite hivernale tandis que coulaient les larmes. Dans l'enceinte de l'aérogare, Robert et François seraient gratifiés de nombreux colliers traditionnels d'au revoir plutôt que d'adieu, une précieuse nuance que l'organisateur de la formidable tournée garderait en mémoire.

Il y eut une rencontre dans les bureaux de l'agence de voyage, les talents d'orateur de Robert B galvanisant les troupes qui auraient sans hésiter pris le taxi pour l'aéroport aussitôt terminé son topo. Personne ne devait se douter que François n'était pas du groupe tout en l'étant.

Le jour vint du départ où la fébrilité des membres de l'expédition était palpable. Si le vol vers Hambourg permettait déjà d'entamer un décalage culturel, celui de la Nouvelle-Delhi plongeait les touristes en plein cœur de l'Inde avec des agentes de bord en sari, des plats relevés de cari ou des films de Bollywood aussi longs que le trajet vers l'Extrême Orient. Au contraire de bien des touristes qui appréhendent un séjour en Inde, François n'en avait aucun à priori au sujet de la pauvreté d'une grande partie de ses citoyens. Dès la traversée de l'aérogare, la vue de gens assis par terre et adossés au mur, ne le choqua pas, l'intérêt premier de tout voyage en terre inconnue étant la vision naïve qu'on a des habitants, naïve ayant une commune étymologie avec *naissante*. Comment éviter la candeur dans le regard lorsque posé sur la beauté que dégagent les visages, les couleurs et les décors naturels?

Certaines images lui resteront en mémoire dont celle d'une paysanne en sari fuchsia au milieu d'un champ vert; d'une rivière, le soir, sur laquelle se bercent des dizaines de photophores offertes aux dieux par les fervents d'une fête religieuse; de trois hommes accroupis sous le soleil au bout d'un terrain vague en pleine ville en train de se vider les intestins; d'une course de pousse-pousse transportant des membres du groupe à travers la place du Palais rouge de Nouvelle-Delhi; de leur car, marqué d'un ostentatoire - TOURISTS -, changeant de trajectoire au dernier moment pour éviter le poids lourd arrivant en sens contraire; du marché réservé aux étoffes multicolores; d'une autre fête religieuse permettant aux participants de lancer des poches d'eau ou de farine à qui aurait le malheur de se retrouver à portée; de la propreté des habitants malgré la saleté des rues; du regard des enfants dont celui des fillettes aux yeux cernés de khôl; d'un réveil matinal à l'hôtel dont une lucarne donne sur les cimes de l'Himalaya; d'une femme sortant d'une forêt courbée sous son fardeau de branches… La liste serait plus longue que la mémoire.

Par déférence à l'endroit des habitudes alimentaires des visiteurs du pays, les mets offerts étaient allégés de certaines épices ayant la particularité d'annihiler le gout du plat. Privé de boire l'eau du robinet pour cause bactérienne, François découvrit que la saturation de sucre du chaï lui permettait de consommer le thé national sans le dégouter. Le groupe eut plusieurs occasions de s'intégrer aux mœurs culturelles dont la plus froide fut le bain en amont du Gange, là où les cadavres de toutes sortes ne risquent pas de heurter le nageur et où l'eau des glaciers ne s'est pas encore réchauffée. Puis il y eut, sans étonnement, l'invitation faite par une secte d'individus émaciés à longue chevelure abandonnée sans soins, les pieux contemplatifs préférant se concentrer sur la fumée du hachich consommé sans modération.

La modération prive la goutte du débordement

L'expérience la plus attendue serait un massage proposé pour le lendemain. François gardait en mémoire l'image d'un bébé oint d'huiles essentielles, ronronnant sur les genoux de sa mère. Avec un peu de chance, il revivrait l'expérience de cobaye qu'il était devenu de façon inattendue à la suite d'une rencontre d'une amie de l'hôtesse qui le recevait dans son appartement montréalais. La jeune femme avait mentionné l'examen final du lendemain en matière de massage avancé des notes duquel dépendait son avenir rêvée de massothérapeute. Elle désespérait de trouver le volontaire qui serait disponible pour subir ses attouchements. Une main décidée s'était levée au prononcé de ce mot, les têtes tournées vers François dont le sourire arborait déjà une satisfaction ne trompant personne.

L'affaire avait été conclue et les nouveaux partenaires auraient l'occasion de faire davantage que plus ample connaissance, les cinq jeunes aspirants à suivre les pas du professeur tenant à fignoler le moindre centimètre du parcours du combattant. Tandis que d'autres de ses voisins n'avaient pas tardé à ronfler tant les manipulations manquaient d'ardeur professionnelle pour davantage imiter la caresse, François demeurerait concentré sur le parcours digital durant les cinq heures de l'expérience. Ignorant la note obtenue par les mains lui ayant fait ressentir la surface totale recevable de son corps, la première émotion, en se retrouvant à l'extérieur, serait la descente de l'escalier sans toucher la moindre marche.

Mal lui avait pris d'accepter le massage indien car le pétrissage sadique de ses muscles par de cruels talons mâles s'enfonçant dans les chairs lui laisserait un amer souvenir des jours durant. Mais un évènement fort attendu par plusieurs des participants allait le distraire de ses douleurs. Il s'agissait d'assister à une apparition du Dalaï Lama soi-même, occasion pour certains de renouveler le contact avec leur spiritualité.

La mise-en-scène autour du personnage amusait François et le navrait à la fois. Le besoin de croire était patent chez les témoins, l'observateur en voulant pour preuve leur regard transfiguré au passage de celui qu'ils désignaient comme un saint homme. Un esprit critique aurait eu quelques questions à poser à ce dernier quant à la situation sociale de ses concitoyens, enfants et femmes en particulier. Durant ses temps libres, tandis que ses compagnons de voyage écoutaient les enseignements du moine en chef, François avait découvert la vie paysanne en contrebas du site religieux.

Invitation faite, François était entré chez des particuliers dont un fils, membre de la tournée au Québec, était parti, depuis, jouer les prosélytes sous d'autres cieux à l'instar des missionnaires européens partis saccager les cultures animistes amérindiennes; seuls trois des moines rencontrés auparavant étaient de la bonzerie.

Maison humble et sans confort, sol en terre battue, la mère s'astreignait aux tâches qui lui incombaient par autorité divine, ses fillettes aux basques. Oser se prétendre chef spirituel

et souverain d'un peuple séparé en deux. Aux yeux du critique, cette différenciation basée sur le genre à l'avantage du plus fort ôtait toute crédibilité aux vertus spirituelles recherchées par les prières ânonnées ad nauseam et n'aboutissait qu'à la production à la chaine de religieux professionnels. À ce compte-là, toutes les religions se valent. Comment en vouloir à cet homme que d'autres, se prenant pour des oracles, avaie nt spolié de l'enfance pour en faire un demi-dieu alors que sa mère s'apprêtait à lui enseigner les rudiments de l'égalité entre les sexes.

- Monsieur Lama, vous qui prônez la justice humaine, selon quels préceptes justifiez-vous l'exclusive présence masculine de vos monastères et le cantonnement des femmes dans le rôle de mères et ménagères? Les considérez-vous dotées d'une âme à l'instar de leurs frères? Comment s'attendre à un rapport équilibré entre hommes et femmes lorsque les petits garçons sont séparés de leurs sœurs pour parfaire le métier de moine à l'âge où le jeu dans la nature enseigne à la jeunesse à la respecter en même temps qu'à reconnaître la sienne?

Sur les poids et mesures **123**

Les individus qui se scandalisent devant le travail des enfants dont l'un sur six soit fréquente les rets de l'esclavage, sert dans les conflits armés ou la prostitution, est astreint au tri des déchets, au trafic de stupéfiants, au travail dans les mines et le pire, à jouer aux soldats avec des vraies armes, ces individus seront émus devant des moinillons tibétains ânonnant, la journée longue, des psaumes incompréhensibles appris par cœur… Cherchez l'erreur.

Dès le point du jour, François n'avait eu de cesse de retrouver son vieil ami avec une question qui se devait d'importance pour oublier de se raser et passer outre le petit déjeuner. Ézéchiel, dormant peu afin d'être davantage auprès de ses livres savants dont quelques incunables, ne parut pas étonné de le voir arriver aux aurores ni de se voir asséner une question sans autre formalité.

- Est-ce qu'il y a une différence entre *Je* et *Moi*?

Ézéchiel parut soulagé, la visite impromptue n'annonçant pas mort d'homme.

- Bien sûr, puisque chaque mot, si proche l'un de l'autre soit-il, a un sens bien défini qui le distingue. Le vocable, *Je*, est sans contredit le plus utilisé quelle que soit la langue. C'est aussi le plus nébuleux. Bien qu'ayant une définition officialisée par les académies compétentes, chaque mot d'une langue se voit redéfini par l'individu qui en fait sien, sorte de mise en bouche personnalisée; nuancé par l'usage multiple, un consensus général rend cependant compréhensible par l'ensemble la définition qu'on lui donne. En évoquant le cheval, par exemple, hormis les nuances de la race ou de la robe, on s'entend partout sur l'idée qu'on s'en fait. Par contre, en ce qui concerne le vocable *Je* dont l'entendement général du sens est assez précis, il possède autant de définitions qu'il y a de locuteurs car le *Je* approprié par l'individu correspond à son identité particulière, à nulle autre pareille, une définition de l'être, en quelque sorte, qui s'interpelle en s'adressant à autrui. Si mon *Je* s'adresse à Toi, c'est, en fait, à ton *Je* que s'adresse le mien, partie émergente de l'Ego par lequel tente de s'exprimer l'Esprit. Sur le message que transmet l'Esprit dans le processus de son évolution, il s'agit de minimiser l'influence de l'Ego dont il n'est que l'orgueilleux porte-parole. Le mot *Moi* est un *Je* derrière lequel l'Ego a tendance à se dissimuler.

François tâchait de suivre en se concentrant sur des vocables si rapprochés en apparence.

- Je comprends pour les nuances mais à part représenter l'identité particulière d'un individu…

- Quel serait le rôle du *Je*?

- Produire la pensée. De la même manière que le foie produit l'urée et les glandes lacrymales, les larmes. La pensée serait le courant continu entre l'Esprit et sa corporalité; plus ou moins continu car quand l'Ego s'en mêle, il y a péril en la demeure. Ce courant est unidirectionnel entre l'Esprit qui décide de la matière de la pensée et le *Je* qui, oubliant qu'il est la voix de l'Esprit qui l'a matérialisé, se demande d'où lui proviennent les pensées. À l'instar de la vie, la pensée coule de source sans annoncer le cours

de son destin. À la mémoire qui assure l'humanité de l'être, il faut ajouter la pensée qui le lie à sa spiritualité sans, en général, en être toujours conscient.

L'Ego est une entrave entre l'Esprit et le Je

L'auditeur songeait.

- Et les idées, elles viennent d'où? Pourquoi une idée plutôt qu'une autre?

- L'idée découlerait d'une concentration spontanée au passage d'une pensée. Elle est d'abord une pensée tandis que l'inverse n'est pas vrai. C'est une pensée qui attire le penseur par une particularité qu'il juge utile… l'idée.

L'idée sort l'être pensant du vide

Le sage en remettrait.

- Et la Conscience dans tout ça, me diras-tu?

- Aussi bien.

- Si la pensée est un courant continu, la Conscience est un état d'esprit, littéralement un état de l'Esprit, celui de l'individu qui fait l'expérience de ce lien qu'il doit au mieux consolider. C'est le véritable sens à lui donner tandis que l'autre qui veut que l'on soit conscient d'un mal de pied est une usurpation qui commanderait un mot différent. Les êtres conscients sont une denrée rare.

François prit un air malicieux.

- Je comprends qu'être conscient de crier famine, c'est pas la vraie Conscience. En réalité, j'ai pas faim, c'est ça?

Ézéchiel savait que les nourritures terrestres pouvaient supplanter les spirituelles chez un jeune privé de petit déjeuner.

Rencontre d'Aude et Dominique 125

Toute rencontre participe à la modification d'une vie. Celle qui arriverait à François, un jour qu'il arpentait les allées d'un supermarché, serait déterminante à plus d'un égard. D'abord la remarque du beau couple de son âge, l'air heureux, échangeant en déambulant, retirant le produit de l'étagère sans perdre le fil de la conversation, pour enfin arriver à sa hauteur devant le présentoir des fromages en lui souriant. Un commun intérêt pour ces produits importés d'un pays qui leur était cher favoriserait les prémices d'une conversation qui ne se satisferait pas de quelques pas dans une allée bordée de produits alimentaires.

Les deux Français habitaient une rue à proximité du carré Saint-Louis sur la berge duquel François louait sa chambre. Ils élevaient trois filles dont des jumelles et avaient vécu dans l'ouest du pays en voyageant à bord d'un autobus aménagé façon hippie. L'époque le voulait ainsi pour une jeunesse se sachant condamnée à terme à suivre les traces formelles de la génération précédente. Aude écrivait de la poésie et Dominique fréquentait le milieu de la publicité. La sympathie passait, une amitié naissait.

Ce soir-là, François était invité à leur table pour y découvrir d'espiègles petites filles et gouter à une assiette de fromages, habituelle pour les hôtes, digne de fête pour l'invité. Avant que la soirée ne fût terminée, les fillettes déjà au lit, François était gratifié d'une clé qui lui donnerait accès à une chambre au cœur de Paris où il venait d'annoncer son intention d'écrire un scénario. Il y avait de quoi sentir le souffle d'une générosité pour laquelle il ne sut trouver les mots à la mesure de l'émotion ressentie. Se présentaient d'inattendus auspices pour un séjour outremer réussi et il tiendrait à prouver d'une quelconque manière sa reconnaissance envers les bienfaiteurs.

Une fois à destination, François n'eut pas à beaucoup chercher. L'entrée de l'immeuble, avec ses huit étages, se trouvait à la confluence des rues Pétion et de la Roquette, cette dernière remontant vers le cimetière du Père-Lachaise, rue bordée de petits commerces que le nouvel arrivant fréquenterait bientôt avec assiduité. La construction de la maison précédait la pose d'un ascenseur. François n'en avait cure, habitué de voyager léger. L'appartement indiqué était au dernier étage; il lui fallait au préalable saluer une nièce de Dominique à l'étage inférieur. Il apprendrait que l'immeuble appartenait à la famille qui s'était partagé les espaces disponibles.

Émue comme lui, la longue clé s'infiltra dans la serrure sans éviter le bruit de métal à métal. En pénétrant dans l'appartement, il s'était trouvé devant deux pièces contiguës d'égale ampleur dont il apprendrait que la gauche, ordonnée, appartenait à Marius, camarade et associé de Dominique, tandis que celle qui lui revenait saisissait l'observateur par son désordre inqualifiable duquel le jeune homme n'avait pas été prévenu. Des boites, meubles, livres et lampes jonchaient la moquette donnant davantage à l'endroit l'apparence d'un entrepôt laissé en jachère qu'une confortable chambre avec vue sur l'enfilade de la Roquette et les toits de Paris. François, ravi, venait de trouver dans ce défi de rendre le lieu attrayant sa façon d'exprimer à ses nouveaux amis le bien qu'il pensait de leur geste d'encouragement à l'écriture.

Pour l'heure, l'appétit s'exprimant, il redescendit, sourire aux lèvres, jusque chez le poissonnier où il ferait son premier achat, un maquereau fumé puisqu'il fallait que le mets se dégustât froid. Remontant au plus vite et hors d'haleine, il rentrait chez lui, quelle plaisir d'en être conscient, où il s'activerait à dégager un coin pour s'assoir à l'indienne devant la fenêtre, son poisson et sa nouvelle vie parisienne. Ne lui resterait plus qu'à dégager le matelas et espérer trouver un oreiller avant de digérer davantage que le maquereau qu'il venait d'avaler.

François pouvait vivre en un espace exigu à la condition de le transformer à sa guise, lui imprimer une touche personnelle, et c'est à quoi il s'emploierait dès l'aube alors que la maison dormait et que s'entendait de la rue la tournée du camion des éboueurs. Mais pas avant le plaisir de traverser la rue pour pénétrer dans l'enivrante odeur de la boulangerie, les yeux glissant sur les pâtisseries à peine placées sur le comptoir et s'arrêtant net sur la promesse de ravissement palatal. Pour fêter son arrivée, il ajouta un croissant au pain au chocolat, paya, remercia et, sur le pas de la porte vitrée, acquiesça en souriant au constat témoigné de sa québécitude.

Avant tout, le logement se devait d'être impeccable pour qu'avant de refermer la porte en le quittant, il lui jetterait un dernier coup d'œil de satisfaction de prévoir le plaisir qu'il trouverait à y revenir. Devant pareil capharnaüm, d'autres, découragés, auraient fait demi-tour. Devant ce qu'il avait à effectuer dans la sphère de la corvée, François, à l'instar de celle de la vaisselle, parvenait à accorder à son imaginaire l'occasion de partir dans une variété de directions pendant que le travail se déroulait dans une sorte de somnambulisme duquel il sortirait satisfait du résultat.

En quarante-huit heures, il avait sorti l'excédent, lavé les murs, repeint en blanc, conservé le minimum de meubles, une table basse sans chaise car il mangerait assis sur la moquette, et lavé la fenêtre. Sur l'étroit espace correspondant à l'épaisseur du mur séparant les deux pièces, François, inspiré par la sentence de son arrière-grand-mère écossaise, *Whatever you do, do well,* calligraphiée par son père et placée bien en vue au-dessus de la porte menant à la cuisine d'été de la maison familiale, avait écrit au feutre noir, *On n'a qu'une vie, faut l'exagérer!* Il pouvait commencer à songer à la raison de sa présence après s'être rendu à pied saluer quelques amis en renouant avec le Fleuve et ses rives.

Amateur de pique-nique et de cumul de petites joies, il s'achèterait un sandwich en cours de route à déguster devant un cadre de carte postale. Les endroits ne manquaient pas, la pointe du Vert-Galant rivalisant avec le jardin du Luxembourg, ou, plus intime, une rue silencieuse de la Campagne à Paris, petit havre paisible coupé du bruissement continu de la Capitale du mois d'aout ou de sa rumeur habituelle.

La vie s'organisait autour de l'écriture; l'inspiration était au rendez-vous. Rien d'autre n'était requis.

Cap-à-l'Aigle 126

La région de Charlevoix a été pour les peintres québécois ce que celle de Giverny aura été pour les Impressionnistes. Des hauteurs des Éboulements, en face de la Pocatière sur la rive sud du Fleuve, et jusqu'à Pointe-au-Pic, vis-à-vis Kamouraska en aval, les paysages à encadrer abondaient à la satisfaction des amateurs soucieux de capter les nuances de teintes qu'offraient le passage subtil des saisons.

La peinture fascinait François qui avait une façon bien à lui de rester planté de longues minutes devant une toile accrochée à la cimaise d'une galerie. Il fallait que l'œuvre s'imposât à l'environnement immédiat, visuel autant que sonore, et qu'elle finisse par le séduire au point de vouloir l'emporter. Il considérait le moindre des respects d'accorder du temps au travail de l'artiste qui en avait consacré beaucoup, en définitive sa vie entière, afin d'en arriver à cette union avec l'âme. Il en était venu à imaginer des améliorations à apporter à la disposition d'une salle d'exposition, à commencer par l'inclinaison des œuvres démesurées afin que l'ensemble de leur surface soit à équidistance de l'observateur; et encore, des fauteuils mobiles se déplaçant latéralement d'une toile à l'autre sur commande en évitant les obstacles sur le parcours grâce à un senseur. L'idée de véhicules sans chauffeur viendrait plus tard sinon de lui.

Si François n'était pas peintre, ce n'était pas par manque de gènes, Jacques, parrain, frère de son père, l'ayant été jusqu'à sa mort à Bruges, ville aux nombreux canaux dans le musée de laquelle étaient suspendues de ses œuvres. +Dans une auto empruntée, il parcourait la région, allant de villages côtiers à ceux dissimulés dans les vallées. L'automne était derrière et il espérait trouver un lieu calme et inspirant afin d'y passer la saison froide à écrire bien au chaud devant un panorama où l'inspiration prévaudrait.

En traversant le joli village de Cap-à-l'Aigle situé dans les hauteurs face au Fleuve à quelques encablures de la Malbaie, il s'arrêta, aussitôt séduit, devant une propriété éloignée du bord du chemin qu'une enseigne annonçait comme auberge. Les doigts croisés, il frappa et une dame souriante d'un certain âge le fit entrer dans la cuisine à l'appétissant fumet, et asseoir devant un vieux poêle en fonte dont le ronronnement acheva de convaincre le jeune homme qu'il ne trouverait pas meilleur endroit.

François s'était présenté avant d'expliquer le but de sa recherche en marquant bien combien son bonheur serait comble que d'écrire chez elle. Claire commença par la douche froide en faisant remarquer que la maison était fermée durant la saison morte car elle ne chauffait que sa chambre du rez-de-chaussée par mesure d'économie et passait le plus clair de ses heures dans la cuisine ou la pièce réservée à la télévision dans l'annexe commune occupée par son fils, sa bru et leur petite Stéphanie.

L'échange passant de cordial à amical, François se vit finalement offrir le gite, le couvert et la lessive pour un montant lui prouvant que sa réalité avait touché celle de son hôtesse. Aux anges, le nouveau client, le seul que cette section de l'auberge aurait de l'hiver, monta à l'étage pour

choisir la chambre qui lui conviendrait, soit celle en angle donnant sur l'une des deux dernières granges à toit de chaume au Québec. Il remercia avec effusion dame Behrer-Villeneuve pour son généreux geste, la salua et la saluerait à nouveau lors de son installation pour un hiver littéraire prometteur.

François passerait plusieurs mois agréables dans cette contrée éloignée des grands centres où la population savait pourquoi elle était heureuse là plutôt qu'ailleurs. Il ne verrait pas défiler les jours, embrayant dès le lever sur un rituel dont il ne dérogerait guère par mesure de concentration sur le but sacré de la journée: la page quotidienne. Plusieurs activités agrémenteraient les périodes hors écriture dont les balades dans le village.

Une fois prises ses marques chez Claire, il s'était enquit sur la possibilité de fréquenter une piscine afin de garder ses bonnes habitudes cardiovasculaires. La seule à laquelle il aurait pu accéder était dans les murs d'un grand hôtel de Pointe-au-Pic situé hors de marche à pied. Il y en avait bien une dans le village qui faisait partie des services offerts à gros prix par la Pinsonnière, un hôtel du groupe de réputation internationale des *Relais et châteaux*. Qu'à cela ne tienne, l'écrivain en herbe savait qu'il n'y avait qu'à demander si on voulait espérer voir aboutir une réponse favorable.

François entreprit d'utiliser son arme secrète en écrivant au propriétaire de l'établissement. Grâce à l'agencement heureux des mots de sa requête, il fut convié à une rencontre qui se conclut en sa faveur, ses présences à l'hôtel étant assurées. À la constante recherche de lieu propice à inspiration littéraire, c'est ce même don qui lui offrira, quelques années plus tard, un séjour princier au château de Mercuès.

Chaque journée vécue dans l'ex bureau de poste de Claire débutait et se terminait avec, entre les deux, des alternances dans les activités physiques afin d'éviter l'ennui de la répétition tout en garantissant une constance pour l'écriture. Il mettait en pratique ce qu'il avait compris quand il s'agissait de demeurer concentré sur une longue période: éviter toute distraction ou divertissement qui pourrait le détourner du filon de son imaginaire.

La notable exception à ce principe de base était constituée de la visite attendue de la petite Stéphanie au retour de l'école, curieuse chaque fois de voir où en était ce grand garçon de la ville dans l'évolution de l'histoire qu'il avait décidé d'écrire dans la maison de sa grand-mère. Boulotte et rigolote, elle n'omettait pas d'attendre le signal avant d'entrer dans la chambre. L'occupant avait réinterprété la configuration dès la prise des lieux, très important était-ce de planter la petite table devant la fenêtre à la vue la plus émouvante. Poussé près de celle donnant sur l'antique grange, le lit devenait le lieu d'échange entre les deux amis.

Ce serait le cas durant les longs mois d'hiver, une correspondance qui se perpétuerait avec le témoignage de la transformation de la talentueuse enfant en une délicieuse jeune femme, les rondeurs fondues ou réapparues ailleurs, confiante en ses capacités, n'ayant peur de rien et faisant la fierté de ses proches. S'étant posé les bonnes questions, c'est le milieu de la télévision qui remporterait la mise alors qu'aux dernières nouvelles, elle serait adoptée par l'équipe du journal matinal pour annoncer la météo. Avec son sémillant minois, parions que ses intimes, dont Claire, ne seraient pas les seules en se couchant la veille à remonter leur réveille-matin pour ne pas la manquer.

Dans le village de Pointe-au-Pic, à quelques kilomètres de là, habitaient son ami, Clément, avec compagne et leur quatuor de filles. François l'avait connu en s'inscrivant à sa chorale. Durant trois années, il se rendait dans le sous-sol de l'église Saint-Clément où se tenaient les répétitions que le maestro dirigeait avec autant de gentillesse que de passion. Filles et garçons se divisaient en quatre voix, chacune d'elles allant d'abord répéter dans un coin distinct du bâtiment pour ne pas se laisser distraire par les trois autres, puis se réunissaient en fin de session afin d'apprécier le chemin parcouru. Le ténor amateur ressentait chaque fois une intense émotion à la première prestation de l'ensemble réunifié.

Si, en rentrant en métro, un membre de chaque voix se trouvait dans le wagon, les voyageurs se voyaient offrir l'extrait d'un chant choral composé par un membre de l'école franco-flamande du quinzième siècle.

Un soir, le bedeau, venu verrouiller l'église que le silence lui fit croire vide, s'en fut sans autre envie de s'en assurer. Les amis de la chorale prenaient soudain connaissance de leur fâcheuse conjoncture. Pendant qu'on se demandait si on allait passer la nuit là, François et un complice avaient entrepris de dénicher une porte dérobée ou fenêtre déverrouillée. Non sans risque car l'atteinte de la fenestration eut mérité l'usage d'une échelle sinon il fallait longer un étroit rebord sans assurance d'y parvenir. Les témoins, plus bas, retenaient leur souffle devant la prudente avance d'un François qui n'était pas du genre à jouer les téméraires.

Plaqué contre le mur, bras écartés, il se revoyait à Paris dans des circonstances similaires alors qu'ayant laissé la clé de l'appartement prêté de la rue Pétion à l'intérieur, il avait dû demander à la voisine de passer par la fenêtre de la toilette afin de se rendre à celle de la sienne en enjambant un vide de six étages, ce que seul un intrépide de la trempe de Belmondo, dans *L'Homme de Rio*, aurait pu accomplir sans sourciller.

Ce souvenir, bien qu'angoissant, avait permis à François de s'approcher d'une sortie de crise sans trop y penser. Un moment figé à mesurant les risques à quelques mètres du sol, il eut le temps de se concentrer sur une histoire rapportée par la fille d'amis new-yorkais fréquentés à l'époque de la Picardière. Employé d'une compagnie de nettoyage de vitres, son père s'était retrouvé accroché au bout du câble sectionné de l'échafaudage mobile qui venait de céder, pendant au-dessus d'un vide de trente-deux étages. N'eut-ce été de la teinte amérindienne de son sang de Noir qui le dotait d'une absence de vertige, il est à parier que le photographe du journal, à même hauteur de l'autre côté de la rue, n'aurait pas pu assurer le cliché qui ferait la première page du lendemain.

François avait saisi la poignée visée et entendus les applaudissements derrière lorsque la grande fenêtre à vitraux avait cédé. Les appels entendus, l'impatiente attente et la sortie à l'air libre feraient l'anecdote à raconter.

Puis un jour, Clément s'en était allé au loin emportant famille et bonne humeur et laissant derrière de tristes choristes orphelins, chacun suivant son chemin dont l'un, Marc-André, deviendrait pianiste d'envergure internationale, ce que certaines caractéristiques du jeune homme auraient pu laisser entrevoir à qui aurait remarqué l'empattement de ses mains et son oreille absolue.

Clément allait aménager à Pointe-au-Pic, dans une petite maison de bois peinte en bleu construite à proximité d'une pente raide offrant une vue émouvante sur le Fleuve. Il était tout naturel que les amis se retrouvassent et que la conversation se poursuivît autour de sujets appréciés en commun dont la musique et, pour Clément, le pilotage d'avion qu'il maniait en pilote chevronné du moins sur le logiciel de simulateur de vol.

Après avoir comblé un poste de professeur de musique au collège régional, il avait bien sûr créé une chorale et, par ailleurs, accepté d'offrir des cours de cinéma. En foi de quoi, il avait demandé à François de venir de Montréal passer quelques jours chez lui afin d'animer une classe de cinéma pour le bénéfice de ses jeunes élèves. Ce qui fut fait et fit imaginer au professeur d'un jour la tête qu'aurait fait son père en apprenant que son ainé avait fini par gouter au métier pour lequel, selon Robert, il était de toute évidence destiné.

Au contraire de mœurs citadines où les voisins ne s'adressent la parole qu'avec parcimonie sous le fallacieux prétexte d'un quant-à-soi de rigueur, les habitants de la campagne ou de la montagne sont d'un commerce spontané avec l'étranger de passage ou de séjour. C'est ce que François constaterait en se faisant quelques bons amis qui le resteraient une fois de retour chez lui.

Copropriétaire avec son père de *la Pinsonnière*, la belle Valérie en serait l'une pour la permission accordée à François de fendre les flots de l'imposante piscine qu'il eut l'occasion de pratiquer nu à plusieurs reprises tant la saison morte prenait tout son sens dans ces contrées encore peu fréquentées par le tourisme venue la saison blanche. L'hiver viendrait à passer avec son lot de mots écrits, de rencontres et de promenades par tous les temps, le panorama, admirable comme à la première heure.

En amont était revenue, à François, une pensée qu'avait un jour émise Ézéchiel, une autre de ses phrases résumant avec la force de la spontanéité sa perception entourant l'idée de la mort :

La naissance, première des joies, la mort, dernière

Mais comment y parvenir? Et dans la joie, concept antinomique s'il en est un? C'est sans doute sa réflexion greffée à ces mots du vieux sage qui l'amènerait à se questionner sur le deuil et la tristesse qui y est généralement rattachée, ce qui, selon son ami, ne devait pas être un à priori.

Si Jacques, frère du milieu d'une dizaine d'années, se sentait humilié par une remarque lors d'un repas, il arborait sa plus belle grimace de bouderie en se laissant lentement glisser de sa chaise sous la table.

- Moi, je m'en vais m'coucher! marmonnait-il.

Le petit Gibus du film, *La Guerre des boutons*, n'aurait pas fait mieux. C'était un être sensible, doux, démuni de la moindre malice et prêt à tout pour aider son prochain. Lorsque François

partait séjourner au loin, c'est de lui qu'il s'ennuyait le plus. Tous tombaient sous son charme, non pas celui du charmeur comme on pouvait le dire de François, mais un charme naturel et pur dont l'émetteur n'avait pas conscience.

Les femmes étaient séduites par la nature généreuse de son cœur, ce qui pouvait ne pas se conclure au bénéfique de celui qui se laissait séduire à son tour par l'aura émanant de la belle. Depuis la maison familiale, le jeune homme fut d'abord séduit par la voisine de laquelle il aurait son unique enfant, premier d'une longue série de mâles; le patronyme était assuré. L'histoire ne durerait pas, non plus qu'une ultérieure devenue ultime avec laquelle l'entreprise en restauration ferait long feu sans qu'on ne puisse reprocher à son propriétaire un manque ni de volonté ni de motivation.

Jacques avait songé à émigrer au Costa Rica, petit pays d'Amérique latine n'ayant pas cru bon se doter d'une armée, préférant plutôt investir les sommes économisées en éducation et en protection de l'environnement, une prescience qui se propagerait et qui l'avait touché. Un jour qu'il se promenait en compagnie d'une amie sur une plage par une chaleur intense qui faisait apprécier le cornet de crème glacée, il avisa un attroupement à la limite des flots.

Constat fait, il fendit le mur des témoins de ce qui se révélait être un jeune noyé, remit sa glace à sa compagne et s'agenouilla pour aussitôt effectuer les manipulations exigées. Au bout d'une éternité, au milieu du silence en apnée des témoins, l'enfant régurgita l'eau de mer au soulagement de tous, Jacques reprenant sa glace et la promenade sous les manifestations de gratitude.

Le lendemain, on évoquait son acte de cœur dans le quotidien du lieu : *Un Francés Canadiense salvar a un niño*. Le frère de François ne tirait aucun mérite de ce qu'il faisait pour autrui, ce qui pouvait expliquer qu'il en fît autant sans se laisser distraire par l'ivresse des louanges. Son Ego avait peu le droit de cité, pas davantage, hélas! que la confiance en soi. Comme beaucoup d'autres mâles, il n'avait pas tendance à se confier, gardant ses frustrations ou insatisfactions dans la pénombre intime du non-dit, le sourire d'une constante bonne humeur constituant une parade efficace pour détourner l'appréhension de l'autre devant un mal-être apparent.

Ce ne serait que par une opération de recoupements faits depuis son décès que François en viendrait à supposer que le cancer qui s'était mis à le ronger avant de s'en plaindre pouvait résulter d'un cumul d'éléments tout aussi négatifs les uns que les autres ayant fini par prendre une place prépondérante dans son existence. Chez d'autres proches, éteints avant l'heure, François avait constaté leur propension à exercer le bien envers autrui qu'ils omettaient d'abord envers soi. Une illusion voulant qu'en s'investissant à ce point, on cherchât à éviter de se consacrer à régler des problèmes personnels de fond par crainte de les affronter en risquant ce faisant de saper les fondations maintenant artificiellement l'équilibre entre l'esprit et le corps.

Il avait appris que Jacques entretenait en silence un irritant, soit un contentieux avec le père bien enfoui au fond de son existence de laquelle personne de ses proches ne se doutait, encore moins Robert à qui François n'aurait pas su le révéler. La douleur physique, ce signal indiquant un dysfonctionnement à corriger, n'avait eu à dépasser le seuil de tolérance supportable avant que Jacques n'acceptât d'affronter un verdict aux allures d'arrêt de mort suivant l'erreur de jugement

d'examens préliminaires moins alarmistes. Nul sursis n'était envisageable étant donné le sérieux des dommages.

Pareille nouvelle ne pouvait qu'atterrer tous ceux et celles qui lui réservaient une place privilégiée dans le coeur, à commencer par les parents pour qui il est contre nature de voir partir leur progéniture avant eux. Peu de temps s'écoulerait entre l'aberrant diagnostic et sa conséquence, tout juste assez pour permettre à Jacques d'envisager un bilan de sa vie tout en témoignant de la lente déliquescence de son corps, maigrissant à vue d'œil, se flétrissant sous le regard impuissant des siens dont le petit Hugo chéri.

François n'avait pas attendu cette disparition pour réfléchir à la réalité de la mort. N'ayant pas ou peu connu les grands-pères et vécu de loin le décès des grands-mères, ces évènements l'avaient plutôt laissé indifférent, le lien qui les unissait de par les mers ne dépassant pas le stade du potentiel.

Déjà l'avait laissé songeurs l'accident mortel du camarade de classe que son amour d'enfance lui avait préféré, empalé sur une clôture métallique après une embardée à moto, sans doute le début d'une réflexion soutenue sur le sujet de l'inexorabilité de la finalité. Les années suivirent par une accalmie sur ce thème.

Vers la cinquantaine s'annoncerait une série de victimes du cancer proches de François qui, s'il n'eut été préparé, n'eurent cessé de l'ébranler.

Il fut à son chevet jusqu'à la veille du grand passage, lui lisant les télégrammes de vœux d'anniversaire, provenant de partout au lendemain de ses cinquante-et-un ans. En puisant dans les livres, son frère bienaimé arriva serein à sa finalité, ce qui rasséréna à leur tour les laissés derrière.

Ce jour-là, le cri de mort provenant de la cuisine avait fait sursauter François qui comprit tout de suite la tragédie en cours, sa mère faisant éruption sur la galerie, le petit Jacques porté à bout de bras et à l'envers sans que son poids ne semblât faire obstacle à la course entreprise dans l'allée et vers la rue, le grand frère aussitôt parti à la suite.

- Va chercher le docteur, vite ! Il étouffe !

L'ainé avait déjà amorcé un cent mètres que la voix maternelle le rattrapait pour le rassurer. La pomme de terre aux apparences de citrouille avait été éjectée à coups de claques dans le dos et c'était au tour de celle qui n'avait cessé de tenir la mort à distance d'étouffer sous le coup de l'émotion. Ayant donné la vie à son petit bonhomme, elle venait de justesse de la lui maintenir ; l'avenir corromprait l'adage prétendant que… jamais deux sans trois.

La Vie surprend chaque fois par sa décision intempestive de quitter les êtres aimés. Après avoir poursuivi la réflexion sur le sujet, il reconnaissait le bienfondé d'éviter la tristesse en faisant le deuil de l'entourage durant le déroulement de la Vie, chaque jour et à petite

dose, pour que lorsque frappe l'émotion reliée au départ d'un proche, le deuil est presque terminé, la mort correspondant à son terme. Point de tristesse mais le sourire lié à la personne disparue dans la conscience de l'importance de l'instant et de l'accueil, sinon l'acceptation, de l'inéluctabilité de la fin de vie.

Le deuil et l'art de le bien vivre **128**

- Mon Ézé… Même si t'es pas là… de toute façon tu l'es toujours… Voici comment je résumerais l'essentiel de ce que j'ai compris… Tant qu'à vivre le deuil comme une épreuve pénible, une lourde charge émotive au moment d'un décès, il vaut mieux entrer en deuil dès le vivant en assumant l'inexorabilité de la mort et sa constante présence chez l'être humain au fur et à mesure qu'il s'en approchait afin qu'à l'arrivée, ou à la sortie, l'émotion reliée à la séparation fût plus aisée, et donc, assimilable… J'espère que tu as apprécié.

Le corps fut exposé, tradition oblige, permettant à la famille et aux amis de tirer un trait sur une existence en allée. Allongé dans son cercueil, à demi ouvert afin de mieux apprécier le maquillage, le mort ne pouvait témoigner de l'effet bénéfique de son sacrifice de réunir, vingt-cinq ans d'éloignement plus tard, ses parents dans un même lieu, fut-il marqué de tristesse. Les larmes épanchées par les plus sensibles des frères et sœurs résultaient autant de cet exploit que du motif de leur présence.

Pas un instant François ne posa le regard sur la dépouille, préférant emporter en mémoire le Jacques bien vivant qu'ombre de lui-même, il avait été jusqu'à la veille. Le décor devenu champêtre dans les jours qui suivirent, Paulette, Robert et la famille, élargie et diminuée à la fois, se retrouveraient autour d'une urne solitaire au pied d'un arbre planté pour l'occasion, François observant du coin de l'œil la tristesse des participants. C'est cette peine qui l'attristait plutôt que celle qu'il aurait pu ressentir en présence des cendres de son frère.

Pourquoi s'attrister de la Mort sinon de la peine de qui s'en attriste?

Son deuil était assumé à l'instar de celui de chacune des personnes recueillies devant l'arbre inaugural.

François était serein comme son frère l'aura été à cette ultime étape de l'existence. Dénué de tristesse de voir partir ce frère tant aimé, il accueillait l'expérience les yeux secs. Approche zen s'il en était.

Sur le Positionnement de l'enfant 129

Lors d'une visite auprès d'Ézéchiel, François avait souhaité traiter du sujet du positionnement d'un enfant en ayant celui du frère qu'il avait perdu en tête et qui se trouvait au milieu ou, plutôt, nulle part. Le sort de son frère le préoccupait au point d'en oublier toute bienséance et de poser sa question tout de go.

-T'avais quel numéro parmi tes frères et sœurs, toi?

- Je suis à la fois le premier, le dernier et celui du milieu…

- Enfant unique? Je l'apprends.

- J'aurais aimé être un numéro au milieu d'une équation; la situation de fils unique ne constitue pas d'emblée un privilège. Sans frère ou sœur avec qui jouer, c'est vers les parents qu'on se tourne, la mère concentrée sur son intérieur et le père, sur son emploi à l'extérieur. Plusieurs enfants dans une fratrie permettent de se familiariser avec les rudiments de la vie en société.

- C'est vrai, moi j'ai été le premier à ouvrir le bal et je peux te dire que la position d'aîné a aussi son lot de vicissitudes. Pas de grand frère sur lequel compter et une sœur vizir qui lorgnait le rôle de sultane à ma place. Quand j'y repense, j'étais d'une prétention inqualifiable en soutenant avoir raison parce que né le premier! C'est ce qui reste en l'absence d'argument.

Une absence de courte durée et François se tourna vers Ézéchiel.

- Sais-tu comment Véronique et Jacques me surnommaient… pour te dire à quel point je devais être sympathique?... Big bully buck teeth! Inutile de traduire; depuis, c'est devenu La Figue sans savoir à quoi ça correspond.

- C'est un symbole de sagesse dans certaines cultures.

- Disons que j'ai parlé dans le blanc des yeux de mon ego, un processus continu, je te dirais.

- Quant à celui du milieu, le pauvre Jacques…

- C'est ça, l'aîné ou la benjamine sont bien définis, la dernière-née devenant le chouchou de la famille bien qu'incertaine qu'elle ait été attendue; la deuxième rivalise avec le premier tandis que la place du troisième ne s'identifie ni aux plus vieux ni plus jeunes. Si j'ai pu compter sur l'oreille paternelle pour m'intéresser au mystère de l'existence, Jacques s'en est privé sans doute en sentant que Robert n'avait plus le temps de qualité à lui consacrer. Dire que né dans un autre ordre, les choses auraient peut-être été autres.

Au terme de l'hypothèse, François avait remercié son confident, tourné les talons et, en prenant congé, fixé le regard sur le vide.

- Le divorce a été pénible pour Paulette… comme une petite mort. C'est le genre de femme qui n'a qu'un homme dans la vie, le sien n'étant pas le moindre. Un matin, elle s'est retrouvée devant la voie du métro et si la mémoire de ses petits-enfants s'était pas interposée, elle faisait le pas.

Les deux hommes se regardèrent en silence puis le plus vieux résuma sa pensée.

- De la vie donnée en ressort la vie rendue…

François, songeur, acquiesça en quittant Ézéchiel sans manquer de le saluer, l'habituel sourire aux lèvres.

La fragilité de la cellule 130

Pour François, l'étude des circonstances de la mort de son frère trouverait une explication toute personnelle du lien privilégié qui devait exister entre l'Esprit et le corps: lorsque la cellule, plus petite partie du corps, se perçoit sans intérêt aux yeux de l'inconscience de l'individu, elle finit par se sentir isolée, désolidarisée de ses consœurs, moment que choisissent les malignes pour pratiquer leur diabolique manœuvre. Approche plus prosaïque que scientifique, il en convenait.

La tolérance 131

François s'était présenté devant le vieil Ézéchiel pour le questionner à brule-pourpoint.

- Les fois où t'as eu à fréquenter l'hôpital, avais-tu une préférence entre infirmière et infirmier pour s'occuper de toi?

- Aucune, pourquoi?

- Et pour te donner ton bain?

- Une fois vieux, la douceur d'une main de femme n'a pas d'égale. À quoi veux-tu en venir?

- Comment fait le médecin quand les parents veulent pas que leur enfant soit transfusé ou qu'un homme veut pas que sa femme soit soignée par un médecin pour des raisons religieuses?

- Tu ferais quoi, toi, à sa place?

- Ben quoi que je fasse, je serais tenu de pratiquer selon la déontologie de mon ordre professionnel, non?

- En principe, oui… Tu as sans doute entendu parler des aménagements moraux que toute société civilisée consent à des individus ou groupes qui en font la demande?

Une question s'imposa chez François.

- Est-ce qu'on peut évoquer un aménagement quand il s'agit du besoin de soigner l'enfant ou la femme en question et son empêchement?

- Là est l'éternel débat religion laïcité, chacune prétendant avoir le pas sur l'autre. Quand l'émotif cède la place à la raison, on finit par soigner l'enfant à l'encontre de la volonté parentale, ou la femme, celle du mari pour des considérations humanitaires qui transcendent toutes les autres dont la religieuse. Le problème est lié à l'intégration des nouveaux arrivants qui débarquent avec l'excès de poids que constitue leur culture. Dans celle-ci, il y a des coutumes, des traditions et des habitudes qu'il serait illusoire de les voir abandonner sur le quai de leur point de départ. Si nous les accueillons, nous devons en être conscients. C'est l'intervalle entre leur rencontre de notre culture et l'abandon, ou du moins le panachage, de la leur qui est propice à tension entre les diverses communautés. Et les tensions soit augmentent, soit diminuent dépendant du degré d'intelligence et de psychologie des hôtes, le mot hôte s'appliquant à ceux qui reçoivent comme à ceux qui arrivent. Les efforts d'adhésion à un projet social collectif doivent se partager avec équité sans quoi…

La suite tardait.

- Sans quoi?

- Le ghetto, chacun restant dans son coin, méfiant, guettant l'autre, le jugeant et, de ce fait, le diminuant. L'humiliation qui en découle est transmise comme un héritage empoisonné à la génération suivante qui, bien que né dans le nouveau pays, porte à son tour les stigmates de l'ostracisme vécu par la parentèle immigrante. Ces éléments, contribuant à séparer les individus plutôt qu'à les unir, conspirent à rassembler ceux d'une bombe à retardement si la tension ambiante n'est pas désamorcée.

- D'où les aménagements?

- Encore faut-il qu'ils soient raisonnables sinon ils ne feront qu'aggraver la situation si les deux parties ne lâchent pas de lest afin de parvenir à un terrain d'entente.

- On n'est pas sorti du bois!

- Et là encore, il s'agit d'un facteur de discorde parmi les mieux partagés entre antagonistes.

François prit un air interrogateur.

- L'un des trois principes de tout être …

- Ah, oui, l'Ego.

- C'est lui qui s'annonce au moindre prétexte de gains personnels alors que si chacun essayait de comprendre plutôt que de juger l'autre, les esprits s'uniraient pour n'en former qu'un. Une société harmonieuse est une expérience spirituelle; centrée sur elle-même, elle agonise à son insu.

- C'est gai.

- Ça peut le devenir si chacun y met du sien, si l'Ego est réduit au silence et si les cœurs harmonisent leurs battements.

Le recul évite de juger

Sur le corps **132**

Plus l'individu comprend l'intérêt de garder l'outil de l'Esprit qu'est son corps en parfait état de fonctionnement, plus sa conscience se rapproche de l'état spirituel originel. À l'inverse, la conscience inactivée laisse l'individu errer dans l'insouciance de l'état d'un corps abandonné à lui-même et à une déliquescence allant peu à peu jusqu'à s'abandonner à la maladie et s'éteindre.

Noyade envisagée **133**

Parti nager dans le Pacifique au large de la ville balnéaire mexicaine de Puerto Escondido, François profitait de la légère houle et chaleur de l'eau salée pour se laisser bercer dans ses pensées sans se rendre compte que le courant jouait de son influence et que la terre ferme s'éloignait plus vite qu'il ne l'aurait soupçonnée. Quand lui viendra l'idée de rejoindre les amis restés sur la plage, dont son colocataire Michel P, il ne pourra que constater, entre deux creux de vagues, combien il lui faudrait d'efforts pour y arriver. Il finira par s'approcher de façon à signaler à Michel de venir à son aide. Après un sursaut d'effort et l'immense frustration qui s'ensuivrait, il parviendrait à toucher du bout des doigts ceux de son ami, dans l'eau jusqu'au torse, n'osant avancer davantage de peur de se voir emporté à son tour par le puissant reflux.

François repartait à la dérive, épuisé et conscient qu'il se confrontait à plus forte que lui. Bien que compétent en nage libre, il lui faudrait pratiquer la planche pour s'économiser avant de poursuivre l'exercice, se rendant compte chaque fois que le courant l'entrainait vers le large. Loin de paniquer, il savait sa délicate position connue. Ignorant la situation problématique du nageur, des planchistes circulaient non loin, heureux des conditions optimales pour la pratique de leur sport.

Allongé sur la surface huileuse et ondulante, l'objet flottant se savait dans une position à risque, un requin pouvant soudain émerger des ondes, gueule ouverte, dents acérées brillant au soleil; son imagination en profitait pour se montrer beaucoup plus fertile en pensées noires quant à un quelconque avenir s'il en avait toujours un. Il songea n'être si peu en fixant le bleu au-dessus de lui. On a beau intellectualiser au constat de la constante proximité de la mort ne serait-ce qu'en circulant dans la rue, l'intellect n'avait plus la préséance en cet instant où l'eau, seul appui à la vie, peut à tout moment céder à la tentation d'avaler le solitaire bouchon de liège.

Alors Jacques, sauveteur d'enfant costaricain, serait appelé à intercéder; il fallait encore qu'il fût à l'écoute plutôt que parmi une cohorte d'oisives angelles.

Ses pensées, oscillant entre le but de l'existence et l'angoisse qui lui est liée, n'auraient pas l'occasion de s'élaborer car une planche salutaire approchait, pilotée par les bras injectés d'adrénaline de son excellent ami, Michel, venu l'extirper de son avatar. Jamais sable ne sembla si doux sous des pieds ayant cru un instant leur dernière heure venue. Merci Jacques… et Michel!

Ce n'est que plus tard qu'il apprendrait la particularité de la baie en ce qui concerne flux et reflux. L'ignorance l'avait entrainé au milieu de la plage là où le risque de s'aventurer dans l'eau était élevé alors qu'il aurait fallu choisir les côtés. L'expérience aura eu la vertu de rappeler que la connaissance peut sauver la vie et qu'au contraire, comme dans le cas vécu, l'ignorance peut la mettre en péril.

Compostelle 134

Tout avait commencé un certain 11 septembre, 2001. Accompagné de sa sœur, Marie-Claire, François se promenait à Saint-Tropez lorsqu'il se trouva nez à nez avec une amie québécoise hystérique qui, plutôt que de lui tomber dans les bras vu l'extraordinaire de la rencontre, lui annonça une nouvelle si invraisemblable qu'il en resta bouche bée en la regardant partir accrochée au bras d'un compagnon aussi retourné qu'elle. Un attroupement devant le téléviseur d'un glacier confirmerait la raison de la naissance sous leurs yeux d'une psychose : un acte de terrorisme d'une ampleur dépassant l'entendement avec son lot d'innocentes victimes tant dans les avions servant d'obus que dans les tours jumelles newyorkaises qui, effondrées, leur serviraient de mausolée.

Les images de l'horreur passeraient en boucle sur les chaînes de la planète, gavage dont François et ses camarades seraient épargnés, eux dont le départ prévu pour une randonnée sur un chemin français menant à Compostelle coïncidait avec la déclaration de guerre d'Al Qaïda contre les États-Unis. Si bien que l'avion qui devait emmener depuis Montréal les derniers participants à la marche, dont Michel, sauveteur à la planche, se retrouva cloué au sol comme l'ensemble de la

flotte nord-américaine. Il fallut que la paranoïa se calmât pour que les lignes aériennes reprissent leur activité routinière et que les amis fussent réunis à Paris le jour-même du transport par train jusqu'à la ville de Tours avec la nuit à l'hôtel d'où commencerait aux aurores une prometteuse aventure.

Carte à la main et sac au dos, sourire aux lèvres et jambes incertaines, le groupe entreprit les dix jours de promenade avec un décalage marqué pour les compagnons à peine arrivés qui les verrait s'affaler sur le sol aussitôt proposée une pause. Accueilli d'emblée par les partenaires, l'itinéraire balisé proposé par François devait les mener par des pistes en forêt ou à travers champs, voire des voies romaines, jusqu'à Jarnac où les rejoindraient les parents de Michel, son colocataire, à un quai d'embarquement sur la Charente, point de départ d'une semaine de navigation en pénichette afin de reposer des membres endoloris par deux cents kilomètres de randonnée.

Le pli serait pris au bout de quelques jours et les effets pervers du décalage, oubliés. Chacun avait trouvé son pas et entrait dans sa bulle, partagée ou non. On avait appris, dès le premier jour et la faim tenaillant les esprits, que la France fermait à l'heure du midi. On ne les y reprendrait plus. Par la suite, chaque fois que s'exprimerait au loin le clocher d'un village, le soleil à son zénith et le poids du sac accentué par la chaleur, un site ombrageux était choisi sous la ramure d'un arbre solitaire et, fourbu, chacun se laissait choir dans les hautes herbes, les pieds déchaussés, orteils en éventail et le saucisson sec menacé d'extinction.

Vers la fin de l'après-midi, un village avait été ciblé afin d'y passer la nuit chez l'habitant ou dans un gite. Personne ne semblait regretter l'improvisation qui régnait en maîtresse, les surprises jalonnant le parcours et les rencontres improbables enrichissant le caractère humain de l'expérience. Le surlendemain du départ de Tour, les marcheurs parviendraient sous la pluie à Sainte-Catherine de Fierbois, village de quelques centaines d'âmes, apparu au bout de la route et de la journée là où il faudrait se trouver un toit pour la nuit en plus de s'assurer de quoi s'alimenter. À l'heure qu'il était, tout semblait fermé. La statue de la Pucelle, au milieu de la petite place, paraissait endormie.

Les derniers à rejoindre la halte purent témoigner de l'échange en cours entre leurs amis et une dame à sa fenêtre, intriguée par leur présence, qui finit par inviter tout ce beau monde à entrer. Lorsque son compagnon arriva de sa journée à la mairie, il trouva cinq étrangers à sa table et sa dame à la cuisine. Les présentations faites, il s'empressa d'exhumer de la cave sa meilleure bouteille de Vouvray et d'inviter à se joindre à eux les voisins, un petit homme râble qui opérait en tant qu'animateur du lieu, et sa compagne, plus réservée, son mari s'amusant à présenter leur hôte, maire adjoint, de maire deux.

La fête durerait une bonne partie de la soirée, les chansons à répondre et autres histoires drôles alternant avec les bouteilles. L'arrivée de l'assiette de fromages en fit saliver plus d'un, la patronne ayant prétendu au départ manquer de tout pour le souper. La générosité spontanée ne s'arrêterait pas là, les invités se voyant offrir le bain, la nuitée et le petit déjeuner avant des adieux qui auraient toutes les apparences d'un au revoir.

La route reprise sous la grisaille humide d'automne, on ferait la connaissance d'un pèlerin sexagénaire durant l'une de ses pauses, parti à l'origine en compagnie de son âne, la pauvre bête

mal préparée ayant fini immobilisée par des bursites aux pattes laissant au maître la charge de jouer les porteurs. Douce revanche de l'âne sur l'homme.

Pour les amis, les jours se suivraient dans une constante bonne humeur pour des participants plus ou moins en forme. Chaque soir était matière à anecdotes, la vingtaine de kilomètres derrière soi assurant un sommeil profond ponctué d'un dialogue de ronflements. Que le sac de couchage soit étendu sur la paille d'une écurie ou un empilage de sacs de jute sur le plancher d'une école à la retraite ouverte pour l'occasion par le notable d'un hameau, le repos était par toutes et tous apprécié et les sourires restaient figés durant les premiers rêves.

De remarquables rencontres s'ajouteraient au long des jours dont celle d'une congrégation de veufs devenus moines qui leur fit visiter les ruines moyenâgeuses de son église, les invita à sa table moyennant prière et leur indiqua chacun sa cellule dans une annexe retapée et destinée aux marcheurs de leur espèce.

L'étape ultime, Foussignac, leur ferait goûter la bienveillance de Fierbois, cette fois de la part de vignerons aubergistes ravis d'accueillir des jeunes gens venus du Québec à qui ils les convieraient à un tour de leur domaine incluant une visite toute spéciale le long d'une rangée de ceps élevés de manière biologique et comportant pas moins de dix-sept variétés. Il fallut un effort soutenu de ne se satisfaire que de deux ou trois grains de chacune d'elles. La nuit serait porteuse de rêves.

Le canal de la Charente 135

Souriants à l'approche du véhicule du vigneron chargé de leurs amis, les parents de Michel, Gaëtane et Robert, se tenaient près du bateau loué comme une promesse de jours tranquilles à regarder passer la douce France. Avec deux cents kilomètres dans les mollets, tous s'estimaient en droit de demeurer immobiles durant la semaine annoncée. André, camarade enthousiaste voulant saisir l'instant, recula afin de cadrer et, manque de chance, posa le talon sur un manche à balai. Le reste était prévisible et, à moins deux d'embarquer, le pauvre héritait d'une fracture de la cheville.

L'incident aurait l'avantage de la découverte du système hospitalier français jumelée à la déconvenue d'être privé de visiter la distillerie de Cognac qui avait motivé son choix du circuit de la Charente à l'origine. Tous s'y mirent pour le distraire de sa déveine; traité aux petits ognons, on l'installa tout à son aise sur le pont en faisant bien attention de ne pas trébucher sur son plâtre.

Durant une dizaine de jours, le temps serait consacré à le regarder passer sur fond de campagne et de prés où paissaient d'indolentes vaches; écluses et villages marquaient les seuls arrêts, les premiers afin d'exercer les muscles de Michel sous les encouragements de l'éclopé, et les autres pour la France dite profonde qu'on pouvait y découvrir. Une fois le bateau amarré devant un paysage choisi pour l'occasion, le repas pris sur le pont n'avait rien à voir avec les pique-niques de la randonnée, si appréciés qu'ils étaient. On pouvait d'abord avoir accosté à la limite d'un stationnement de supermarché pour en revenir chargés d'une variété de produits que chacun avait pris soin de choisir pour son unique plaisir, résultant en un cumul de plaisirs propre à maintenir les sourires durant la digestive contemplation des paysages champêtres apparaissant

aux détours des méandres. Le vin du pays, ayant aiguisé l'appétit, cédait aux vertus du Pineau des Charentes pour mieux rendre hommage à la gastronomie locale.

Au début d'une certaine soirée, le soleil se mettant à bâiller, quelques-uns des moins amorphes se prirent d'envie de se rendre à vélos, fournis avec le navire, sur un site de dolmens. L'expérience appréciée, le retour de nuit se fit dans des conditions hasardeuses de visibilité quasi nulle. La Charente étant un fleuve et le bateau ayant été amarré à marée haute, les quatre amis purent constater l'effet de la baisse des eaux de mer, le bateau penché menaçant de rompre les amarres.

Bicyclette à l'épaule, François entreprit de descendre l'escalier émergé pour rejoindre le pont mais glissa sur la vase qui le recouvrait en évitant de peu de partager les déboires d'André. L'atroce douleur ajoutée à l'inclinaison du lit l'empêcherait de fermer l'œil. Des quarts surveilleraient la situation durant la nuit et quand la crue revint avec le jour, le périple put reprendre non sans quelques désagréments musculaires.

Randonnée, suite 136

À l'origine de l'évocation de l'idée de la balade compostellane, le metteur en scène avait prévu qu'il n'y aurait pas un ni deux, mais trois activités réjouissantes lors du séjour en France. Tant qu'à faire. D'abord la marche pèlerine entre Tour, en hommage à la patrie paternelle, et Jarnac où l'embarquement était prévu pour une semaine de croisière. En bonus, il se félicitait de pouvoir offrir un dernier huit jours de détente à ses amis en découvrant le mas d'Anthéor prêté par ses amis, havre de sérénité en bordure de Méditerranée, idéal pour la digestion du surcroit d'émotions rapportées des aventures.

François était conscient qu'il était de la caste des privilégiés, des choisis diraient les croyants. Ce sentiment lui imposait une responsabilité de partage envers celles et ceux qui n'en faisaient pas partie. Cette contribution allégerait le sien d'injustice ressenti à l'endroit du destin qui avait mis toutes ces fées bénéfiques autour de son berceau en réunissant des êtres exceptionnels afin de l'engendrer et le voir croitre d'harmonieuse manière.

Que dire d'Ézéchiel, fabuleux personnage qu'on croirait tiré d'un conte de Grimm ayant réponse à tout? Sans doute n'était-il pas parfait, quoiqu'en pensait son petit-fils putatif, lui qui semblait à proximité lorsque les questions existentielles hantaient le cerveau du jeune homme. Alors que François l'aurait aimé près de lui, pourquoi le vieux sage n'était-il pas doué de téléportation, lui qui ne voyageait plus?

Tout à ses pensées, la promenade nocturne l'avait mené au pied d'une calanque fréquentée pour son activité marine. Quand ce n'était pas devant la réflexion lunaire sur une eau équanime, il s'émouvait face au tumulte colérique de l'onde pénétrant profondément l'anfractuosité à ses pieds et jaillissant au ralenti, majestueuse gerbe léchant le firmament constellé.

Ce soir-là, tandis que reposaient les amis pèlerins et navigateurs et que la mer était d'huile, il s'entretint à haute voix avec le vieil Ézéchiel comme s'il était assis à ses côtés sur le banc taillé dans le rocher en surplomb du liquide noir.

- C'est décourageant...

On se fit entendre dans un vague écho cérébral.

- Dis-moi…

- Je continue d'ignorer ma véritable nature…

- Mais encore…

- J'ai beau avoir vécu une expérience gnostique et été relié à l'infini, je sais pas pourquoi je suis… pourquoi j'existe, à quoi rime l'existence. A-t-elle un sens ou est-elle du domaine de l'absurde comme le voyage astral m'en a fourni l'intuition?

- Descartes dut avoir ces interrogations avant de trouver son *Cogito, ergo sum*. Si la pensée donne certes le sentiment du Soi, comment alors interpréter l'ordre dispersé des pensées?

- Et en définitive, d'où peuvent-elles émaner?

La voix de la maturité changea de registre, devenant plus caverneuse, avec un léger écho.

- Je te propose une explication, si tu permets…

François ne distinguait plus l'obscur horizon ni ce qu'il y avait au-dessus ou en-dessous et attendait, saisi par les limbes.

> - Le rapport entre pensée et esprit est clair… la pensée et le rêve étant les deux mamelles de l'esprit… S'il est impossible de cesser de penser ou de rêver, c'est que leur manifestation n'a de cesse de réussir le relais direct entre Esprit et Je, le canal de la pensée. Cette manifestation étant le degré le plus perceptible de l'Esprit dans le monde matériel

Une image émergea.

- Le surplus de pensées qui me passe par la tête me rappelle le bruit de fond céleste capté par les antennes paraboliques; tout le monde parle, l'individu, intelligible, l'ensemble, cacophonique. Il y a trop de pensées pour un si petit crâne…

- Il contient pourtant un cerveau dont tu ne te sers qu'au niveau des balbutiements, une antenne primaire qui finira par évoluer à sa pleine capacité de totale compréhension avec la spiritualité environnante dans laquelle l'humanité aura fini par se fondre au point de rester immobile, le mouvement devenu inutile.

- Un état de transe continue, en quelque sorte…

- Une mort sans heurt, celle des sens et de l'Ego… L'expérience de la spiritualité incarnée sera parvenue à son terme.

François ne s'étonnerait pas de finir sa vie en ermite sur le haut d'une montagne en état si intense d'oubli de soi qu'il finirait par se fondre aux éléments naturels sans laisser de traces. La fatigue ayant un ascendant sur le corps, il se retira des abords de la scène et rentra retrouver le pays des rêves au fond du lit simple qu'il occupait dans la chambrette du haut de l'escalier.

Le tour de l'île 137

François aurait un mois pour retrouver des jambes en état de participer au *Défi de l'île*, marathon annuel en patins à roulettes. Avec la visite médicale pour un bilan de santé qu'il s'imposait autour de son anniversaire, il avait le sentiment de garder le cap sur un avenir de qualité. L'exemple de ses parents le confortait, eux qui prenaient de l'âge en ignorant la direction du cimetière. Les exercices quotidiens d'assouplissement lui assuraient un corps bien huilé capable de performances que proposait ce défi du troisième samedi d'octobre, beau temps, mauvais temps.

La semaine précédant l'évènement, François suivait avec assiduité les prévisions à long terme de la météo car il était essentiel qu'elle fût clémente, ni froide ni pluvieuse. Le tour de l'île de Montréal, une épreuve individuelle de cent-vingt-huit kilomètres suivant le pourtour de l'île, prenait son départ à six heures du matin, fin octobre, en gardant en vue les eaux du Fleuve durant une dizaine d'heures avec pique-nique à mi-chemin en observant les outardes faire le plein avant de prendre leur envol vers le sud.

Arriva le jour fatidique sous de bons auspices car le climat promettait et la sensibilité de ses membres inférieurs était imperceptible. Il fallait qu'il s'en assurât en les mettant à l'épreuve.

Au départ, la centaine de participants fébriles s'agglutinait en attendant le décompte, certains, tombés du lit au milieu de la nuit, venus d'aussi loin que du Canada et des États-Unis. Pour la plupart de ces derniers, il s'agissait davantage d'une course, les places à l'avant du peloton leur étant réservées. Le coup d'envoi donné, ils et elles s'élançaient et le circuit serait bouclée deux fois plus rapidement que la moyenne.

Au bout de ses vingt-cinq premiers kilomètres, François, essai concluant, put terminer les cent derniers avec le sentiment de satisfaction des années précédentes. Pour la majorité des sportifs, le simple fait de compléter le circuit était un fait d'arme, la distance à parcourir correspondant à celle séparant les villes de Montréal et de Trois-Rivières ou Paris et Orléans. À cette édition, sur la quinzaine à laquelle il avait participé, François partait à contre-sens comme il avait pris l'habitude d'alterner pour varier son plaisir ou parce qu'il valait mieux démarrer le vent dans le dos afin de le retrouver pour l'arrivée une fois les ressources d'énergie à plat.

L'arrivée avait eu un petit air cocasse, le comité d'accueil lui tournant le dos en l'attendant dans le sens officiel. Il retrouvait des camarades qu'il ne reverrait qu'un mois plus tard lors d'une soirée de remise de plaques soulignant leur participation. François, qui s'en serait passé, comprenait la fierté qu'on pouvait ressentir à recevoir des félicitations publiques. Pour le moment, il terminait sa deuxième banane et s'étonnait d'en éplucher une troisième. À la quatrième avalée, il comprit que sa nature avait senti que l'exercice achevé commandait un surcroit de potassium. Écouter son corps…

Écourtant les échanges sinon les exercices d'assouplissement post épreuve sportive, il se hâta vers l'aéroport dans le véhicule de fonction de chauffeur du *Festival du Nouveau cinéma*, se changea entre deux autos garées dans le parc de stationnement et se présenta à la barrière des arrivées synchrone avec la sortie des deux invités. Le jeune homme songea à l'intense plaisir de l'adéquation entre les activités physique et professionnelle et celui de son séant après aplomb si soutenu.

Les grands crus 138

En sortant de la piscine, longueurs quotidiennes accolées à la séance de patinage, François songeait, sous la douche extérieure, combien ignoraient le plaisir de la nudité pour cause de conditionnement dès l'enfance. Grâce à l'ouverture d'esprit de ses parents, il avait hérité d'un élément de liberté de plus dont il profiterait sa vie durant. Il se promènerait dans son plus simple appareil s'il le jugeait opportun sans omettre de signaler ce désir à son entourage s'il l'estimait recevable.

Recevoir ainsi la propriétaire de l'appartement du carré Saint-Louis ou des amis à Anthéor pour un repas n'éveillait nulle gêne chez lui bien qu'il se doutait que l'inverse pouvait s'avérer chez les témoins. Agissant de la sorte sans intention de choquer, il s'était demandé quelle liberté il devait privilégier entre celle d'autrui et la sienne, concluant que pour chaque sujet de vie en société, il y en avait autant pour que contre. Cette constatation lui éviterait de se juger égoïste.

Professeur d'arts plastiques, son ami, Richard, au fait de cette facette, lui proposa de poser nu durant ses cours, ce à quoi il consentit sans hésiter. Double profit, la rémunération, que François ne chercha pas à connaitre, et, hormis l'immobilisme commandée par sa transformation en nature morte, l'occasion de rêvasser ou de réfléchir pendant que les jeunes gens fixaient leur regard attendri sur son anatomie.

Ainsi avait-il consenti à la dévoiler à son ami, Jean, avide de satisfaire à son âge avancé sa curiosité du corps de son semblable. Un acte moral puisque motivé par la générosité d'âme. Lorsque le nonagénaire rendit la sienne, François resta convaincu de sa contribution à l'épanouissement du cher disparu. Il maintint toutefois une réserve de mise en s'interdisant d'évoquer cette intimité à Mag, compagne endeuillée. Ce serait pour alléger l'atmosphère qu'elle proposerait à son jeune ami de l'accompagner en France pour un séjour gastronomique au milieu des vignobles de Bourgogne. François n'aurait su opposer un refus à offre aussi gracieuse de la gente dame.

Il était entendu que l'expertise professionnelle de François lui ferait jouer les chauffeurs. L'auto louée dès l'aéroport de Roissy les mènerait au château hôtel du *clos Vougeot* dont l'évocation du nom activa sa salivation. Le voyage ayant fatigué le côté vénérable de l'âge de Mag, l'idée d'une sieste l'emporterait sur celle adoptée par son compagnon pour une virée sur la route des grands crus. Le voilà parti, toute fatigue due au décalage reportée pour cause de priorité culturelle.

François ne sélectionnerait que les marques qui lui étaient familières, virant dans l'allée du domaine à l'invitation d'y déguster le produit. *Gevrey-Chambertin, Vosne-Romanée* dans les *Côtes de Nuits; Aloxe-Corton, Puligny-Montrachet* dans les *Côtes de Beaune*, de la poésie lui gouleyant entre les papilles émues à chaque cupule honorée. Si bien qu'en pénétrant dans la grande salle-

à-manger voutée de l'ancienne dépendance du XIIe siècle de *l'abbaye de Cîteaux* devenue hôtel où l'attendait Mag, la bouteille trônant sur la table proposée comme appât par la maison fut remplacée par celle de *Chassagne-Montrachet* 1998 rapportée de sa tournée vinicole, sa commensale, tout à fait réjouie, étonnée de son refus poli de n'en plus boire goutte de la soirée.

La limite préalable à l'excès fait montre de sagesse

Il y avait des avantages à voyager léger selon le style de vie qui menait François là où un toit et un feu apparaissaient opportuns. Son talent d'adaptation constituait le socle sur lequel s'échafaudait la philosophie d'une existence en constant mouvement.

Le vieil Ézéchiel s'était intéressé au degré de réflexion atteint par son jeune protégé et l'avait invité à sa table. François s'était présenté avec une miche et trois fromages locaux, un tête-à-tête où se juxtaposeraient paroles et bouchées avec intermèdes consacrés à la réflexion masticatoire. L'homme sage mettrait la table.

- As-tu la moindre idée de ce qui définit une personne en tant que philosophe?

François amorça un sourire en rompant la miche.

- La moindre, c'est probable. Je sens que tu vas m'en proposer une de personnelle.

- Toute fraîche depuis le saut du lit.

Ézéchiel se concentra.

> - Cette personne est celle qui ne cesse de réfléchir à sa condition humaine sans se limiter à la sienne propre mais en étendant sa réflexion à ses congénères. La philosophie incite l'homme qui l'exerce à observer ce qu'il a fait de sa société tandis qu'elle incite la femme qui l'exerce à observer ce que l'homme en a fait. Imagine la société si Ève avait eu autant son mot à dire qu'Adam.

L'écoutant, on avait écrasé un morceau de fromage à pâte persillée sur un bout de pain.

- Que les garçons avaient joué avec des poupées et les filles, des petits soldats. Tiens, goute à ça!

- Merci… C'est de rester dans la logique actuelle du mâle dominant de te référer aux petits soldats.

Dans une logique égalitaire, les femmes auraient révélé à leurs compagnons une contradiction mortifère d'enfanter de la chair à canon destinée aux guerres d'ego et d'intérêt d'un petit nombre de mâles plutôt que de s'entraider dans la construction d'une société altruiste pour le plus grand nombre.

Solidarité : la courte échelle à grande échelle

- À la place de petits soldats, ce serait les représentants de n'importe quel corps de métier dont l'outil sert à l'ensemble de la collectivité.

François leva un index correctif.

- Excuse-moi, Ézé, un individu qui a du pouvoir a pas tendance à le céder.

- Et toute transition fait grincer des dents. Si c'est le prix à payer pour rééquilibrer les forces en présence, eh bien tant pis pour certains egos.

- Ça va être long.

- T'es pressé?

- Solidaire de mes soeurs, oui, qui sont en droit de l'être.

- Elles sont déjà en train de modifier l'ordre qui leur a été imposé. Regarde autour de toi; tu verras des signes déjà bien inscrits dans les mœurs. Tu constateras que dans les garderies, si les éducatrices n'interfèrent pas, les petits garçons pourront autant s'intéresser aux poupées qu'aux autos sans nécessairement ressentir plus tard une attirance pour les hommes mais être fiers de l'enfant promené dans la poussette.

L'index de François réapparut.

- Par contre, la féminisation des métiers traîne de la patte. Elle est plus avancée au Québec que dans la mère patrie; là-bas, la mairesse reste la femme d'un maire et si elle remplace son mari, elle devient Madame la Maire.

- La France est le pays d'une vieille culture où les dignes membres de son Académie sont de vieilles et honorables personnes responsables de la conservation en l'état de notre langue nationale commune et on sait ce que signifie conservation. Leurs réformes de l'orthographe tentent tous

les quarts de siècles de revamper la langue écrite sans toutefois oser de modification en profondeur comme la féminisation des métiers ou le remplacement du ph par le f comme l'ont fait nos cousins catalans et portugais.

- Je me doute que leur âge vénérable a à voir avec leur réticence à rajeunir une langue qu'ils ont eue du mal à intégrer quand ils étaient jeunes, avec les exceptions à la règle et l'imparfait du subjonctif; le syndrome du « Si moi je l'ai appris, ils peuvent l'apprendre ».

Le vieil homme opinait.

- La plus efficace arme de la suprématie mâle est la plus discrète, la plus hypocrite.

- Attend, laisse-moi deviner!

- Tu n'y arriveras pas; elle est hypocrite au point d'être rentrée dans les mœurs.

- Alors?

- La règle qui veut que le masculin l'emporte sur le féminin; une insidieuse dose de poison qui sape toute réelle tentative de changement profond en matière d'inégalité.

- On peut imaginer comment réagiraient des hommes dans un groupe désigné par le terme «elles » sous prétexte qu'il y a une femme, une seule, dans ce groupe.

- Ce qui démontre la côte qu'elles ont à remonter pour d'abord se rappeler comment leur propre langue les traite avant de monter au créneau pour corriger le déséquilibre.

- Une image qui choque, sous le chapitre deux poids, deux mesures, c'est la tenue vestimentaire que certaines cultures leur imposent quand les hommes peuvent s'habiller comme ils veulent.

Ézéchiel hochait en marquant son accord.

- Un bon exemple de la façon qu'ont les hommes de jouer avec les poupées que sont pour eux leurs compagnes.

- Le cas de l'épouse qui prend le nom du mari paraît moins grave, tout en étant signifiant, que d'autres traitements qu'elles ont à subir en s'ajoutant à l'édifice millénaire qu'elles ont à déconstruire avec beaucoup de persévérance, et de courage pour certaines.

- Et avec l'appui d'hommes conscients de l'impérieuse nécessité de couper les liens avec l'injuste et injustifiable mentalité de l'ancêtre Adam!

- Très bien, maintenant par où on commence?

Ézéchiel posa l'index sur sa tempe.

- Là où tout commence...

- Le mental!

En se dirigeant vers la sortie, François imita le maitre en posant le sien sur sa poitrine.

- Mais pas que!

- Le cœur… avant tout!

- Je sens qu'une importante conversation s'impose entre Paulette et moi. Je te laisse le fromage; au rythme où tu le manges, t'en as pour la semaine. Je ponds la séquence qui s'impose et te reviens.

La philosophie exprime la pensée, la pédagogie l'explique et l'applique

La grotte de Lascaux **140**

Avant d'investir la ville balnéaire de Deauville sur la Manche, la cousine Christine et son Gégé, cousin par alliance, avaient campé quelques temps dans une maison louée au bord de la Méditerranée non loin d'Anthéor où François passait d'inspirants moments. Vint un jour où l'appel du Nord se fit plus sérieux et, tout autant, l'abandon d'une Côte victime de sa notoriété azuréenne. Le Québécois allait en tirer des avantages inattendus par la proposition de remonter vers la destination prévue la petite auto qui avait servie pour les circuits locaux, rare occasion de traverser le pays du sud au nord. Un inconvénient somme toute mineur l'accompagnerait durant l'aventure : la Mini servirait de garde arrière chargée au maximum d'objets hétéroclites n'ayant pas trouvé place dans le camion de déménagement.

Voyage solitaire par les petites routes de la France campagnarde aux villages charmants et typiques comme les aiment les touristes dont il empruntait avec bonheur le rôle. Nul horaire à faire sien, il se permettait des arrêts aussi aléatoires qu'impulsifs en suivant les impératifs, faim et sommeil, de ses sens.

Il venait de repartir d'une autre halte pique-nique en rase campagne avec vue depuis l'ombre d'un tilleul, les pieds nus en éventail, qu'un panneau au bord de la départementale attirait son attention au point de faire virer le véhicule abruptement sans lui demander son avis. Il venait de s'embarquer dans un voyage à des années-lumière de ses attentes les plus inespérées : la grotte de Lascaux lui ouvrait les entrailles pour un moment d'émerveillement. Et naturellement climatisées.

Des femmes et des hommes, poussés par la peur du prédateur ou la curiosité de connaitre, s'étaient immiscés dans les effrayantes profondeurs sombres de la terre afin de s'y sentir à l'abri ou rapprochés de leur sentiment de soi à en juger par l'expression, certes primitive mais ô combien émouvante, de leur existence plaquée sur les murs d'une grotte garante de survivance autant des corps que de l'Histoire.

> Le voyage à travers le territoire de ses origines lui rappelait les errements de lointains ancêtres qui eussent été perplexes à considérer ce que leurs descendants avaient faits de leur héritage : une existence où toute activité contenait déjà le germe de l'iniquité entre les genres, un rapport, quant au fonctionnement de la société, entre le tout puissant mâle et sa femelle sans droit de parole, qui perdurerait au point de faire croire génétique cette tare.

À l'arrivée, il eut beaucoup à raconter aux amis ayant oublié de l'attendre et sut leur témoigner sa vive reconnaissance pour pareil voyage initiatique sans qu'ils ne sussent l'apprécier à la juste amplitude de sa profondeur.

Les prénoms des parents **141**

François était entré trempé, désolé du dégât à ses pieds qui semblait amuser Ézéchiel. Vent et pluie s'en donnaient à cœur joie.

- Ce n'est que de l'eau, camarade.

- Petite pensée pour l'ami Barouh… et sa chère Atsuko.

Une accalmie durant laquelle les regards s'étaient évanouis hors la fenêtre et le vieil hôte prit la parole.

- En général, il est attendu de l'aîné qu'il donne l'exemple, ce qui paraît naturel puisqu'il est le plus vieux et en principe le plus aguerri à l'expérience de la vie tout en ayant encore beaucoup à apprendre mais…

François avait levé le doigt.

- Ehh… C'est un sujet imposé? Si je suis sensé prendre le train en marche, sache alors que l'aîné peut aussi en profiter de façon indue pour son propre compte.

- L'œuvre de l'Ego… ou du Démon, dirait un curé!

- À ce compte-là j'ai été un aîné dans la norme. L'approche primaire a fini par évoluer et les plus jeunes ont rien retenu de ma psychologie puérile sauf pour l'aînée des filles qui aurait voulu être à ma place et m'en tient rigueur depuis.

Le psychologue sentait monter la frustration.

- Et qu'est-ce qui pourrait jeter une lumière?

- Elle a pas compris que mon idée de bonheur correspondait pas à la sienne et s'est pas privée de me juger pour ça. Plusieurs fois, je lui ai proposé qu'on s'explique pour tourner une page devenue lourde avec les années. Ayant fait mine d'accepter, ça n'aboutissait pas. Bien sûr, les rencontres en famille étaient joyeuses et les bises, cordiales. Un froid persistant planait et rarement un échange entre nous dépassait le stade des politesses qu'on a avec le premier venu, j'exagère à peine. L'unique maillon faible de la chaine de solidarité familiale, seule tristesse que j'éprouve et contre laquelle je peux rien même avec la meilleure volonté. Pourtant je l'aime autant que les autres et je sais que c'est mutuel et qu'elle s'en voudra de s'être laissé manipuler par son Ego quand mon corps devenu obsolète sera réquisitionné par la science si, encore, il prouve son utilité.

- En ce qui concerne…

Interruption intempestive.

- Oui, son ascension sociale…

Le sourire du vieil homme suffit.

- Je voulais reprendre là où tu as mentionné, il y a quelque temps, que tu sentais qu'une importante conversation s'imposait entre Paulette et toi? A–t-elle eu lieu?

Tout en parlant, François sortit de sa poche sa tablette électronique.

- Elle a d'autant plus eu lieu que je l'ai intégrée au scénario en cours d'écriture. Je voyais bien que le fait de lui rendre son prénom modifierait notre rapport… Ah, voilà… Ferme les yeux et imagine-nous chez moi, un matin, un peu tôt en ce qui me concerne, à une époque où ça tournait pas rond avec Sylvie; tu te rappelles sans doute d'une de mes ex. Je lis…

> On frappe à la porte. François se redresse brusquement sur son lit, les yeux hagards. Il s'entoure de son drap dont il rabat un coin sur l'épaule pour se rendre à la porte, l'air d'un prêteur romain. Apparaît sa mère qui entre.
>
> - Est-ce que le café percole?
>
> - Entre; fais comme chez toi.
>
> Il la suit vers la cuisine.
>
> - J'suis même pas réveillé!
>
> - Je m'en occupe.
>
> François bifurque vers sa chambre. Louise poursuit.
>
> - Faut qu'on parle de Sylvie.
>
> La tête du fils réapparaît aussitôt dans sa porte.
>
> - Comment ça, faut qu'on parle de Sylvie?
>
> - Elle va pas bien.

François quitta son texte.

- Est-ce que ça ressemble à une scène de film?

Sans réponse, il conclurait que oui.

… Dans la cuisine, Louise s'affaire au café tandis que François, pieds nus et entouré de son drap, est aussitôt revenu pour tourner autour, quelque peu excédé.

- Qu'est-ce qu'elle a? Elle est malade?

- Oui, elle souffre du cœur!

Le fils, atterré.

- Quoi?!

- Son cœur a mal de la façon que tu la traites.

François, sidéré.

- D'abord, comment tu sais ça, toi, comment je la traite?

- Ça se sent ces choses-là. C'est pas que ça me regarde… Si t'as décidé de la quitter, dis-lui clairement au lieu de croire que ça va se régler tout seul comme le pensent la plupart des hommes.

- Écoute bien, Maman…

Sa mère se concentre sur les tasses qu'elle met sur les soucoupes. François a les poings fermés.

- Écoute bien, Louise.

L'attention de cette dernière se détourne vers lui.

- Je t'écoute, mon fils.

- Ça te gêne que je t'appelle Louise?

- Mettons que c'est brutal avant le café.

- Vu que tu t'immisces dans ma vie d'adulte, c'est plus le fils qui te parle. Tu sauras que, pas plus tard qu'hier, j'ai été on ne peut plus clair avec Sylvie, et son cœur avait pas particulièrement l'air de souffrir. Maintenant je vais essayer d'être aussi clair avec toi.

Il prend une tasse pour la remplir qu'il lui tend puis, du panier de fruits, une orange qu'il se met à éplucher.

- L'adulte en question vient de décider qu'il buvait plus de café.

Sa mère fait une moue impressionnée.

- Je commence à voir autrement et en particulier notre relation. Depuis la mort d'Adélaïde… Oui, je sais, je l'ai appelée Grany jusqu'à maintenant… Justement, j'étais pas rendu où j'en suis. Prends-le pas mal; essaie juste de me comprendre.

> T'es ma mère et j'suis pas prêt de t'échanger. La vie; c'est le plus beau cadeau qu'une femme puisse offrir à un enfant. Mais un jour, l'enfant, dans une sorte d'épiphanie, se rend compte qu'il est plus un enfant. La mère, par contre, tient pas à s'en rendre compte. La relation est déséquilibrée; y en a une qui voit l'autre comme son enfant, et donc, inconsciemment, comme un enfant, tandis que l'enfant devenu adulte la voit désormais comme une adulte avant d'être aussi sa mère chaque fois qu'il utilise le terme maman.

François profite de la pause pour avaler un quartier d'orange; Louise a les yeux fixés sur le fond de la tasse.

- Viens, on sera mieux sur le balcon.

Il l'entraîne par le bras et tous deux passent à l'extérieur où on se trouve chacun un fauteuil.

Un ange passe qu'elle fait atterrir.

- Quand t'es parti de la maison, j'ai pleuré.

François écoute, le regard se faisant intense.

- Je savais que c'était le début de la fin. J'étais triste et en voulais à tes dix-sept ans…Aujourd'hui, tu m'annonces la vraie fin.

- Maman, ça me fera plaisir de t'appeler Maman quand ça viendra spontanément. C'est plutôt la fin d'une forme de relation qui me satisfait plus. En te rendant ton prénom, je te rends ta liberté de femme, celle que t'avais avant mon apparition.

- Qui te dit que je la veux?

- Toi sauf que tu le sais pas encore; je suis sûr que tu finiras par apprécier mon initiative. Tu m'as donné la Vie, je te rends celle de femme.

Les larmes coulent sur les joues pendant que sourit la bouche.

- Je suppose que je dois te remercier?

Il se lève pour s'accroupir près d'elle et l'enlacer.

- Pas tout de suite, petite mère adorée, ça peut attendre une heure ou deux.

Louise ne boude pas son plaisir et s'appuie au creux de l'épaule de François.

François avait levé la tête sur l'auditeur qui semblait assoupi.

- Fin de la séquence… Ézé?...

Les yeux clos, un sourire lui répondit et la bouche parla sans que ne bougeât le chef.

- Bien, très bien la scène, on l'imagine sans problème. Tu devrais t'intéresser au cinéma.

Son vis-à-vis, les yeux au ciel.

- Il manquerait une suite, celle du point de vue de la mère que l'évolution a transformée en tant que femme.

- Il faudrait lui demander… Moi qui la fréquente pas mal, j'ai plutôt le sentiment que les doutes du début se sont résorbés. La seule pour laquelle ça passe pas et qui se prive pas de le remarquer chaque fois que je me réfère à Paulette, tu peux deviner qui c'est.

Ézéchiel eut un sourire malicieux.

- Oui, et j'imagine la tête qu'elle ferait si son fils suivait ton exemple.

Ézéchiel, qui n'avait pas rouvert les yeux, tenta un petit sourire sur une dernière remarque.

- De t'adresser à tes parents par leurs prénoms est un exemple hors norme qu'aucun des plus jeunes de la fratrie n'a suivi. Je trouve cette situation tout à fait intéressante.

- Salut cher Ézé; continue de rêver...

Michel et Pige 142

Chez François, les contrats épisodiques de chauffeur assuraient les arrières financiers et la liberté de pousser avant des projets démesurés pour les moyens de ses ambitions. Idéateur, se décrivait-il de manière à se satisfaire de demeurer dans le domaine de l'idée pure, comme les mathématiques peuvent l'être, ce qui ne commande pas aux concernés de passer au concret sans pour autant déprimer.

À l'instar de s'investir dans l'écriture d'un scénario de long métrage qui à priori n'irait nulle part tout en lui procurant des joies intenses, il ressentait ces joies en planchant sur une invention ou un projet mégalo, voire deux d'entre eux destinés à participer aux célébrations du 400^{e} anniversaire de la Capitale nationale en 2008. Démuni de toute ambition sociale et n'en ayant cure, il pouvait trouver la finalité d'une création dans son élaboration écrite là où la Société ne l'eut reconnue qu'achevée et symbolisée par une première, un vernissage, un lancement ou encore une inauguration. Créer léger, un concept pouvant s'appliquer à plus d'un artiste à l'imaginaire débordant plutôt qu'à son portemonnaie.

Chauffeur sur un plateau de cinéma, François rencontra Michel, jeune technicien d'une quinzaine d'années son cadet. Une amitié soutenue s'amorçait. Lors d'une visite au domicile de Michel, l'itinérant se vit proposer de participer au loyer peu élevé si l'envie lui prenait de se poser quelque temps; l'offre s'appuyait sur la solution que recherchait son nouvel ami pour se débarrasser de l'actuel colocataire et signataire du bail, souffrant de narcissisme intellectuel et avec lequel la cohabitation était devenue problématique. L'entente scellée sur le champ constituait la base d'une longue séquence de sédentarisation arrivée à point nommé. Il découvrirait une population plutôt défavorisée quoique solidaire et fière de son quartier d'Hochelaga-Maisonneuve, HoMa pour les intimes.

Si Michel rappelait à François la tendance marquée au désordre de son amie France avec qui il avait partagé le petit studio du carré Saint-Louis, il n'en voyait pas matière à vouloir changer la nature de son ami puisqu'il reconnaissait à tous les deux leur incapacité génétique d'être autre. La cordialité de l'entente des nouveaux partenaires ferait qu'à aucun moment, durant la dizaine d'années, il n'y aurait le moindre différend entre les deux gémeaux. À croire, avoir été homosexuels, qu'ils auraient adopté!

François rentrait chez lui à vélo en empruntant la rue Ontario, la principale artère traversant l'arrondissement, lorsqu'en dévalant la pente pour passer sous le viaduc du chemin de fer, il remarqua un pigeon prostré contre la bordure du mur de soutènement, battant de longues ailes sans qu'elles soient d'une quelconque utilité. Laisser la pauvre bête dans cette fâcheuse posture était la condamner et non conforme au respect de la vie. En moins de deux, le sauveur l'avait enfouie dans sa veste et ramenée chez lui afin d'étudier l'ampleur des dégâts. Si les ailes étaient en parfait état, les pattes avaient de toute évidence perdu leur motricité et capacité de supporter le petit corps tremblant qu'il tenait, délicat, dans la paume gauche tandis que la dextre caressait la petite tête anxieuse de ce qui l'attendait.

Il était hors de question de le rendre à la rue; la réflexion de François fut de courte durée et l'adoption, entérinée. La synchronicité venait d'avantager le petit éclopé car si ça n'avait été de la fin récente du chat de Michel à l'âge vénérable de vingt-deux ans et rebaptisé Dégueulis vers la fin pour des raisons inutiles à développer, Pige, puisqu'il fallut bien le nommer, n'aurait pas apprécié la présence de son prédateur préféré.

S'engageait une relation qui changerait la vie tant de l'un que de l'autre, l'hôte se rendant compte qu'il aurait à s'investir dans le bienêtre d'un infirme et l'invité devant s'adapter au monde hostile du ras du sol. Internet viendrait tout de suite à la rescousse pour éclairer le néophyte sur l'art et la manière d'accompagner l'oiseau vers sa guérison espérée, lui qui selon toute vraisemblance avait été frappé par un véhicule et laissé pour mort à l'âge où on a le ciel devant soi. Si l'animal n'avait pas plus d'un an et que sa longévité lui en promettait une douzaine, son protecteur héritait d'un contrat non sollicité qui l'élevait à la dignité de tuteur pour une durée indéterminée.

François se mit en frais de créer un coin de convalescence dans un parc d'enfant emprunté à son amie, Adélaïde, qu'il plaça à la tête de son canapé-lit pour leur permettre de poursuivre la conversation entreprise sous le viaduc maudit. Michel, quant à lui, voyait le déroulement du scénario d'un œil amusé sinon indifférent. Chaque soir, la promenade quotidienne se doublait d'un exercice de haut vol permettant à Pige d'oublier son infirmité qu'on se refusait de croire irrémédiable.

Fort de l'expérience avec son canard Coin Coin projeté vers les nues pour l'illusion de voler, François se rendait avec Pige au centre d'un terrain de sport d'où, l'ayant prévenu en lui soufflant à l'oreille, il le propulsait au-dessus de lui, les ailes battant leur enthousiasme jusqu'à n'en plus pouvoir, rattrapées par un corps condamné à s'alourdir. Hélas! si le problème des pattes inopérantes étaient sérieux en soi, le manque d'exercice constant qui ne pouvait être assuré à celui d'un oiseau en milieu naturel s'envolant et se posant des milliers de fois par jour, conduirait à une sclérose, clouant à demeure Pige au sol.

Derrière la cruciale importance des ailes pour tout animal volant, incluant chauve-souris et exocets, la capacité d'élan des pattes pour l'espèce aviaire faisait la différence entre voler et son contraire. Les semaines et mois passèrent, les compagnons s'étant peu à peu apprivoisés à force pour l'un de se lover dans le cou de l'autre lorsque ce dernier s'installait dans son fauteuil inclinable, le portable sur les genoux, les écouteurs aux oreilles ou la télé éveillant son intérêt. Il y avait aussi le stade assis qui consistait à positionner Pige dans le creux du coude, le ventre offert au toilettage dont le privait sa condition d'invalide condamné à se trainer par les ailes.

Pour pallier cette infortune, François se faisait fort de le passer sous le robinet, un supplice peu apprécié que sa cervelle d'oiseau lui faisait oublier une fois le plumage séché. Il y aurait quelques séjours à l'extérieur qui imposaient un déménagement, l'oiseau ne s'en formalisant guère, la présence de son soigneur suffisait. L'ayant déjà fait garder en solitaire par son amie, Aude, il se trouva heureux qu'elle veuille bien reprendre le petit être fragile pendant la durée de son séjour d'écriture en France. Le destin en déciderait autrement et le jour du départ, elle lui annonçait par téléphone sa mort sans doute de tristesse d'avoir été abandonné une deuxième fois par son unique ami. François en garda le gout amer puis focalisa sur la vie d'écriture méditerranéenne vers laquelle il se dirigeait.

Richard 143

Richard ferait bientôt partie de l'existence de François.

En intégrant l'équipe responsable du *Festival de jazz* fort réputé de la ville, François recevait en dot un groupe de collègues dont plusieurs l'honoreraient de leur amitié. Pour un pratiquant du 7^{e} Art ayant l'impérative nécessité de garantir de la place à l'imaginaire, rien ne pouvait davantage le satisfaire que cet emploi de chauffeur laissant le champ libre à sa réflexion tout en maniant le volant en mode automatique.

Alan, grand, beau et de plus en plus bedonnant, serait le porte-parole de la minorité anglophone. Un français laborieux quoique charmant interprétait les mots à l'oreille : fourgonnette, outil de base, deviendrait fourguignotte, le corriger eut été un lèse-imaginaire. Le romantique Alan qui surprendrait de magistrale manière sa Jane pour ses quarante ans à Anthéor : It's so beautiful!… It's so beautiful!.

Puis il y eut Richard qui fut beau, devint chauve, artiste peintre puis professeur d'arts plastiques, la confiance en soi, chaque fois, en prenant pour son rhume. Une complicité naturelle nourrie d'un commun attrait pour l'art avait servi d'accélérant à l'établissement d'une amitié possédant

les composantes d'une relation infrangible, grands sportifs tous les deux, les occasions se multiplieraient pour le constater.

Chaque jeudi soir d'hiver était destiné au ping pong que l'hôte pratiquait aussi bien que le tennis l'été, avantage sur un François qui, obstiné, refusait de jouer aux points afin de moins souligner son désavantage tout en privant l'ego du partenaire de boursoufflure. Le vélo leur servait l'hiver, Richard pour se rendre au cégep afin d'y retrouver ses élèves en arts plastiques et François, lui aussi, lorsque engagé comme modèle nu.

À quelques reprises, Richard avait pris la tête de son ami comme cible de son fusain. Les distractions consacrées à l'oubli finiraient par l'en éloigner. Si l'alcool et la drogue constituaient d'excellents compagnons pour éviter de confronter ses démons, ils le priveraient de vivre le quotidien selon la norme. Le travail de professeur abordé dans un état second, suite à des débuts de parfaite dissimulation, finirait par ne plus tromper personne. Le choix n'était qu'apparent : soit risquer de perdre un emploi de fonctionnaire bien rémunéré ou suivre une thérapie.

Le travail serait ardu et commanderait la collaboration de plusieurs spécialistes d'un mental profond où s'amoncelaient des siècles de souffrance et de malheur dus à une totale absence de contact avec soi, contact tirant ses origines de celui des parents pour irradier ensuite sur l'entourage. Dans de telles circonstances, il pouvait se produire qu'un enfant témoignât du suicide de ses parents, l'incitant à les imiter car quel sens accorder à sa vie quand ceux qui la donnent en ont si peu trouvé qu'ils abandonnent la leur en cours de route?

La confiance en soi, en la vie, est l'apport le plus important transmis d'une génération à l'autre; en sera-t-il privé que l'enfant croîtra dans un doute anxiogène permanent que seuls des ersatz d'accès à la joie artificielle lui donneront l'illusion du droit au bonheur dont profitent les autres. L'état second est une manière de marcher à côté de soi et comme tout est illusion, celle-ci en vaut bien une autre. C'est aussi un suicide au ralenti, une manière aussi insidieuse qu'inconsciente de marcher dans les pas des parents, un geste plus fort que soi.

Le suicide est un acte de lèse-soi

Les retrouvailles hebdomadaires des amis donnaient lieu à de longues discussions autour de la petite table du salon installée devant le film choisi pour la soirée que François n'arriverait pas à voir d'un seul tenant, Richard faisant main basse sur la télécommande et ne se privant pas d'interrompre le défilement lorsqu'une pensée secouait sa concentration. Les larmes pouvaient jaillir à la suite d'un mot malheureux touchant une corde sensible de son passé. François savait écouter et son ami en avait beaucoup sur le cœur. En excès au point de songer à cesser toute consommation.

La bouteille de vin trônant, il pouvait s'absenter soi-disant pour des cigarettes sans que François ne soit dupe. Son ami restait cependant en forme, abonné à la piscine du quartier et fidèle au cyclisme. Hormis son camarade de jeu et autre psy sachant le soutenir, une vieille flamme était réapparue sur son chemin après plusieurs décennies. Louise, devenue psychothérapeute, avait

la compétence et la patience pour apprécier son homme au-delà des anomalies existentielles qui en auraient rebuté plus d'une. François l'appréciait en voyant en elle la mère et la sœur dont avait été privé son ami d'antan; amante d'abord, la libido n'ayant pas constitué source de frustration.

Des amis du couple lui ayant proposé leur chalet au bord d'un lac des Laurentides, il s'empressa d'y inviter un copain et François. Lieu de quiétude et d'eau claire, Richard et son camarade opteraient pour une balade en petite barque motorisée, laissant Louise et François partir en canoë. Ces derniers avaient à peine adopté un rythme de croisière sur la lisse surface qu'on leur intimait de faire demi-tour afin de remorquer les pauvres naufragés en panne sèche. Jugeant que ces derniers n'étaient qu'à quelques encablures du bord, François, sur un mode amusé, leur suggéra plutôt l'usage de leurs rames et que leur mésaventure servirait de leçon avant de se lancer en haute mer.

À son insu, la contrariété ressentie par son hôte marquerait le début d'une rupture. Au retour d'un épisode de trois heures hors de sa vue, les amis n'ayant pas fait attention au mouvement du soleil, heureux qu'ils étaient de vivre le présent dans un décor naturel loin de la ville, l'état émotif de Richard était devenu méfiant, voire accusateur à l'endroit des lâches qui l'avaient abandonné à son sort, convaincu qu'il s'était passé l'innommable entre les traitres.

Malheureux pour Louise, François avait jugé bon repartir illico vers Montréal en espérant que le bon sens reprendrait la place usurpée dans l'esprit atteint par une jalousie morbide n'ayant aucune assise dans la moindre évocation d'une pareille insinuation. Dans les jours qui suivirent, il y aurait des explications ardues et délicates, François sentant qu'une fêlure était apparue dans leur amitié de longue date et que les efforts de réconciliation seraient veins. Rien n'y fit et si Louise joua les intermédiaires, la triste situation perdurerait. Quelques courriels affectueux tâcheraient de relancer le dialogue suivi la première fois d'une réponse sibylline… puis plus rien.

Une agonie. Celle d'un ami, un frère écorché vif à la sensibilité à fleur de peau. François savait qu'il n'y pouvait rien et Richard, qu'il pourrait toujours compter sur lui. Un ami précieux perdu pour cause de parents cruellement disparus. En assumant cette évidence, François put poursuivre sa vie sans en vouloir à son ami sinon à l'ignominie d'un destin le faisant mourir à petit feu. Comme une épouse de marin au bout du quai regardant au loin l'horizon d'une mer étale, il attendrait avec toute la patiente tendresse du monde le retour de l'enfant confus.

Sur le suicide **144**

D'abord songer à la Vie, ensuite à sa finalité et enfin au rôle de chacun à y jouer. Tout est question de logique, une bonne vie annonçant une mort sereine alors qu'un karma difficile augurera d'une fin tout autant. Comment analyser le geste autodestructeur si ce n'est dans la même logique: une vie qui n'en est pas

une aux yeux d'un individu finira par le conduire à perdre l'instinct qui la lui conserverait d'ordinaire.

S'allumer avant de s'éteindre

L'expérience, déchirante, de voir s'éloigner un camarade chéri, comme d'un éloignement de la vie aligné sur le destin parental, se devait d'être transmise avec soin par écrit et soumis à celui qui saurait remettre les cartes en ordre une fois le paquet brassé. Voici ce que, sur fond des *Pins de Rome*, de Respighi, lirait Ézéchiel une fois décachetée l'enveloppe ramassée sous la porte. Étonné de prendre connaissance d'un correspondant plutôt enclin à préférer le clavier ou mieux, frapper à la porte. Bien enfoncé dans son antique fauteuil, il inspira à fond, déplia le premier feuillet… et lut :

Ézé, ami précieux,

Identifié à ses parents, l'enfant ne peut les juger sans se juger soi-même

Comment expliquer qu'on veuille s'enlever la vie une fois donnée? C'est la question qui devait tarauder mon vieil et excellent ami, Richard, depuis le suicide de ses parents à un âge où la guidance parentale prend toute sa mesure à l'orée de l'autonomie d'adulte.

Quel que soit l'âge du laissé pour compte devant de pareils gestes, le résultat, dévastateur, provoque une fêlure incapable de se refermer, la mémoire, sale traitresse, y veillant. Tout geste, parole ou acte est enferré dans une logique imparable dont le sens peut échapper à l'observateur pour peu que ledit sens échappe à l'entendement.

La nature humaine ne conçoit pas qu'un couple mette un terme brutal à ce qu'il devrait posséder de plus beau, la Vie, et partager de plus merveilleux, l'Amour. Un déni collectif évite de reconnaitre les limites de cette Vie, ses failles et incohérences, à l'instar du déni traitant de la finalité de chacun. Reconnaitre à la Vie son potentiel d'illogisme ou de folie

serait admettre celui du geste illogique ou fou posé par autrui, le meurtre de sa progéniture ou, pour l'enfant, le suicide des géniteurs.

La conviction d'être privé à jamais du bonheur motive de mettre à jamais un terme au désespoir

Une telle situation se heurte à un refus inconscient d'appréhender l'inacceptable. Tout déni a un prix et la privation d'un éclairage serein sur une réalité qui ne l'est pas freine la croissance spirituelle de celui qui en fait l'expérience en maintenant sur les épaules une charge inutile qui ne peut que croitre comme certaines masses pernicieuses dans un corps. Sortir du piège du déni n'est pas aisé car il faut d'abord constater s'y trouver englué. Long et pénible travail d'introspection car on doit d'abord se débarrasser du piège de ce piège, le déni du déni par la reconnaissance de son existence-même.

La paresse étant l'arme fatale de l'Ego et le déni, sa caractéristique la plus détestable, il faudra s'autocritiquer avec sérieux avant de s'en avouer la proie; les ressources intérieures sont si dissimulées dans les profondeurs que le défi à relever tient de l'épreuve olympique. D'où le souhaitable accompagnement d'un chef de cordée psychologique pour un cheminement impossible à parcourir dans la solitude. Sinon, l'Ego cédant le pas aux démons intérieurs, les succédanés de toutes sortes feront œuvre de fausse route avec effet soporifique garanti sur toute véritable motivation à modifier le cours périlleux des choses. Drogue et alcool comme étouffe douleur ne feront que repousser l'échéance jusqu'au bord du précipice si rien ne les arrête; c'est là que peuvent intervenir les amitiés en appui aux professionnels de la santé mentale.

Les raisons évoquées en prévision du geste seront les effets de causes en amont l'y poussant. Le suicide du mal être a la tristesse affligeante d'une vie gaspillée. L'approche religieuse observe une logique où seul le dieu maitrise l'entrée et la sortie de scène de ses créatures sans que ses adhérents ne se rendent compte que ce dieu tient les fils de la marionnette qui prétend être maitresse de sa destinée au point d'y mettre librement fin. S'impose alors la notion de liberté.

Sur la liberté **145**

Cette fois, Ézéchiel avait décidé d'en découdre avec son jeune ami sur ce sujet provoquant entre tous.

- L'être humain, qui aime se croire libre, l'est autant qu'une marionnette inconsciente des fils qui la retiennent de tomber.

Le postulat sembla désarçonner François. Le vieux penseur poursuivit.

- Est-ce qu'on décide de naître?

- Y en a qui le prétendent.

- Ce n'est pas aux prétentieux que je m'adresse. Toi, te rappelles-tu avoir préexisté et décidé de naître?

- Ma mémoire me dit que non sauf que si c'est ton esprit qui s'adresse au mien, je préfère croire que oui.

- La précision est justifiée. Dans le raisonnement lié à ma question, l'esprit n'a pas la parole. La réponse, logique, est négative. Poursuivons. Décideras-tu de l'heure de ta mort?

François réfléchit.

- Si ma vie n'avait plus de sens… ça serait envisageable, non?

- Cette idée ne tombe pas du ciel; c'est un ensemble de facteurs qui t'aurait poussé à ne plus y voir de sens sauf que dans ton cas, l'hypothèse ne l'est pas, envisageable. Donc, si on décide ni du début de la vie ni de sa fin, à quel rendez-vous, entre ces deux extrémités, fait-on apparaître la notion de liberté? L'âge de la parole? De la raison?

Le jeune homme pensa avoir trouvé une parade.

- Il me semble que je suis libre de traverser la rue ou non?

- Peux-tu simultanément la traverser et ne pas la traverser?

Flairant le piège, François se garda de répondre.

- Pourquoi, donc, choisis-tu de la traverser plutôt que de ne pas la traverser?

- Parce que j'ai décidé de me rendre quelque part ou non.

- Parce que tu es dans un mouvement : entre la naissance et la mort, on est dans un mouvement qu'on appelle le destin qui suit une logique qui nous est propre, la base de la psychologie. Le geste posé n'est pas gratuit mais lié au geste qui l'a logiquement appelé; la cause précède l'effet et l'effet devient la cause d'un autre effet. Fais l'exercice; sors n'importe quel geste de la série de cause à effet de ta vie et tu trouveras qu'il tient une place imparable dans ton destin et que tu n'y peux rien. Soyons humbles, mon ami, c'est la Nature qui décide

de tout… nous ne sommes que ses interprètes. La prétention à la liberté s'avère un pur produit de l'ego qui se rengorge à la pensée d'avoir les coudées franches en la matière.

En complément de programme **146**

Version humble :

Les questions existentielles, qui hantent l'humanité depuis qu'elle a appris à se contenter de marcher sur les membres inférieurs, sont celles de la liberté et du choix. L'essentiel est-il de savoir si, en réalité, on est libre ou bien si on peut se satisfaire de croire qu'on l'est? Poser la question est la manière simple, voire simpliste encore qu'efficace, d'éviter d'angoisser sur le sujet et de passer à d'autres questions pour lesquelles il n'y a sans doute pas davantage de réponse, *Pourquoi existè-je?... Y a-t-il eu un commencement?... Si un dieu créateur existe, qui l'a mis au monde?... La création spontanée est-elle concevable*? Et son corolaire, *la notion d'infini qui n'impliquerait pas la logique de début et de fin*, etc.

Version sophistiquée :

La liberté aurait-elle de sens que si le choix en découlait? Choisit-on en toute liberté ou motivé par les causes dont le choix serait le

> constat de leur effet? Le choix est poussé par une logique propre à chacun et selon la situation. Si elle impose de choisir, elle commande une réflexion qui va chercher dans le bagage des ressources de l'individu, la décision judicieuse afin que le choix l'avantage pour la suite. La décision de chacun dépendra de ce qu'il trouvera dans ce bagage que la nature aura mis à sa disposition. Si, arrivé à la croisée du chemin, il décide d'opter pour la gauche plutôt que la droite, une raison l'y pousse : une logique propre à soi, le paysage, le vent, un restaurant, l'aura persuadé d'un choix fait en toute liberté, ignorant qu'il n'était que manipulation par la série de causes à effets.

En raisonnant par l'absurde, on ne saurait effectuer un véritable choix que si on pouvait faire deux choses à la fois, une chose et son contraire. Comment une seule option s'impose-t-elle? Par la logique de cause à effet, l'apparent choix étant l'effet d'une cause. Platon, Aristote et d'autres ont réfléchi comme nous sur le principe de causalité. Partant de là, n'existe pas davantage le choix de la droite ou de la gauche. Le *choix*, et la *liberté* qui en émane, est dès lors relatif puisque conditionné par le bagage de ressources ou leur absence. Avec la sagesse qui vient au gré des années, le rogue ego cède le pas à l'humilité d'un *Je* sachant reconnaître son absence de rôle en matière de choix ou de liberté.

Seule compte l'humble impression.

Aube, la demi-sœur **147**

Ézéchiel avait demandé à François des nouvelles d'Aube, sa sœur par alliance dont il gardait un contact à distance, sa vie s'étant stabilisée maintenant qu'elle habitait avec son amoureux dans les Laurentides. La question donnerait lieu à l'envie de retrouver les premières pages d'une biographie rédigée bien des années auparavant, la jeune femme étant à l'époque artiste de cabaret d'un genre particulier. Au rappel de cette création littéraire, le vieil homme avait montré l'intérêt d'en écouter quelques pages lors d'une prochaine visite. Si bien qu'avec le recul stimulant sa propre curiosité, il fut dès le lendemain devant la porte de son ami, prêt à obtempérer à son vœu une fois ce dernier bien engoncé dans son fauteuil aussi usé que lui.

- Je commence par le prologue, comme pour un roman.

Il se racla la gorge, inspira en profondeur et se lança d'une voix claire et audible :

> - J'ai rencontré Aube, il y a près de vingt-cinq ans, dans des circonstances que ni elle ni moi n'aurions pu éviter : nos parents se mariaient et, protocole oblige, nous étions invités à la noce.

Le lecteur leva les yeux sur l'auditeur pour se permettre un aparté :

- Sa mère et mon père seraient ensemble jusqu'à la fin…

> - Quant à nous, devenus demis frère et sœur, nous avons su profiter d'une situation imposée pour développer une amitié basée sur le respect quelle qu'ait pu être la voie choisie par l'un ou par l'autre. Aujourd'hui, il m'est donné de témoigner de celle d'Aube, une voie singulière que d'aucuns critiqueraient d'emblée sans donner à l'intéressée l'occasion d'expliquer son parcours. C'est ce que je propose dans ces pages afin d'inviter le lecteur, la lectrice, à suivre un cheminement inhabituel en évitant tout jugement. Juger, en effet, est prétendre mieux agir à la place de l'Autre, affirmation insensée puisqu'en devenant l'Autre, on adopte son destin et ses actes.

Ézéchiel ne put empêcher une moue d'appréciation.

- Tout à fait dans le sens de nos discussions.

François, souriant à peine, reprit.

> - À cinquante ans, Aube a le corps qu'elle avait à ses débuts de danseuse, celui qui charme par la souplesse des mouvements et l'équilibre des formes. L'expérience des ans aide à mettre ces dernières en valeur et quand l'observateur lève les yeux sur l'apparition féminine entrant en scène auréolée du mystère de la pénombre, la magie se met à opérer pour n'atteindre son but que lorsque le projecteur de poursuite révèle l'ange nu venu satisfaire son désir. Tout a commencé le jour de sa naissance alors qu'elle posait au fond de son berceau sous l'œil attendri de parents et amis parmi lesquels la gente masculine lui prédisait un destin sous les projecteurs.

- Maintenant la préface.

> - Le téléphone résonne dans la nuit. Je n'ai pas besoin de regarder l'heure pour deviner que c'est Aube et qu'elle a sans doute besoin de s'épancher suite à une autre dure séance de travail. Neuf jours de torture et les trois qui restent provoquent l'angoissante impression de mur infranchissable que ressentent les marathoniens en entamant le dernier droit. Cette fois-ci, le désespoir que trahit une voix teintée d'une évidente consommation délétère me frappe par une dose supplémentaire de lassitude, d'abandon de ses ultimes forces.
>
> Ce qu'elle m'annonce le confirme; elle s'est payé une arme dans l'intention de ne s'en servir qu'une fois sans manquer de décharger son amertume de la vie à une personne qu'elle sait apte à lui rendre le service de l'écouter. Bien qu'exceptionnelle par les conséquences de non-retour du geste, cette annonce est reçue avec une dose de sobriété, comme si elle tombait à ce point sous le sens qu'elle devait finir par

aboutir selon la logique d'une vie qui avait perdu toute raison d'être et dont la méthode de mise à terme allait de soi, aussi banale que triste.

L'état de crise intense étant établi, inutile d'en remettre de ma part en prétendant trouver les mots justes qui sauraient la raisonner. Je me mets à l'écouter sachant que le flot de paroles hoquetées et entrecoupées de sanglots ouvre la voie au surplus de toxines spirituelles ayant fini par lui métastaser l'âme. Rien de ce qu'elle se met à m'énumérer d'éléments ou évènements ayant contribué à la dénaturer ne m'est étranger sauf pour un aspect si subtil qu'une oreille distraite ne saurait discerner.

Intoxiquée par la cocaïne, son intérieur lui dicte froidement les mots d'un testament qui la dépasse et dans lequel ne figurent plus ses enfants. Le chat dort à mes côtés, enroulé dans sa chaude insouciance d'un monde qui s'écroule. Désormais tout à fait éveillé, j'écoute, persuadé de ressentir le battement de son cœur meurtri, jusqu'à profiter d'une accalmie dans la logorrhée thérapeutique. Peu à peu, en tâchant de trouver les mots adéquats, je reviens vers elle, à son tour silencieuse, sur les mots proférés contre la vie cruelle en son non-respect des limites déjà contraignantes que le Destin lui a imposées depuis ses origines.

L'importance de la cassure subie l'est par l'implication de la mort de la part fondatrice de sa longue carrière de danseuse de club avec tout ce qui se greffe d'expériences de vie avec autrui, d'efforts plus ou moins réussis à garder le cap d'autant que les enfants observent et ont mûri plus vite que les petits voisins et qu'on doit s'astreindre au mensonge; la balle promise arrive au confluent de sa volonté hors norme de maintenir son mental à l'écart de la folie et de la cruelle inhumanité d'un parcours de vie dont elle est le jouet depuis qu'elle est en âge d'en être consciente.

Cette nuit ne devait pas être sa dernière. Dans un sursaut de goût de vivre, Aube se débarrasserait de l'arme plutôt que d'elle-même. Entre-temps je m'étais rendormi en caressant, d'un côté le chat et de l'autre, la douce illusion que mon écoute et les quelques mots placés aux endroits stratégiques durant sa longue plainte avaient réussi à désamorcer l'envie d'investir son ultime énergie dans la pression sur une gâchette.

- Ça va? Ça t'ennuie pas?

L'index de l'auditeur fit signe que non.

- Née dans une famille assez aisée, Aube ne manque de rien si ce n'est d'amour, essentiel ingrédient de toute vie harmonieuse et de toute famille unie. Venus de France, les parents ont choisi de s'expatrier pour fuir des milieux familiaux de classes sociales divergentes et opposés à leur union. Il y a soixante ans, dans ce pays, on ne fréquentait que le fréquentable, gens de similaire condition sociale. L'enfance de la petite est difficile, le père, rescapé de la guerre, n'est plus tout à lui et peut user de méchanceté à l'endroit des enfants, voire de la femme. Le divorce, inévitable, survient à la dixième année de l'enfant. La mère s'occupera seule des quatre enfants

jusqu'à ce que l'ainée quitte le giron familial avant ses quatorze ans, ses sœur et deux frères ne tardant pas à l'imiter.

- La fugue vers l'ouest pour terminer; je te laisserai le manuscrit si tu veux.

On l'aurait cru endormi. II y eut une moue de dépit doublée d'un hochement approbatif.

- Ce jour-là, la jeune fille fait mine de partir pour l'école qu'elle n'atteindra pas. La scission est consommée tant avec le nid familial qu'avec toute institution académique. Avec sa copine, Anne, qui le lui a proposé en descendant d'autobus, coin Sherbrooke et Décarie, à Montréal, Aube est décidée à s'éloigner au maximum de ce qu'elle laisse derrière, les jeunes filles optant pour la Côte ouest canadienne, riche de promesses d'aventures depuis que les hippies s'y sont installés dans les années soixante.

Faire du pouce, pratiqué à l'époque, est le moyen tout indiqué pour des enfants sans le sou. Le voyage s'effectuera sans souci hormis un incident qui eut pu leur imposer le rapatriement. Un automobiliste s'étant vu refuser certaines faveurs douteuses, les fit cavalièrement descendre du véhicule au bord de l'autoroute, et de nuit, au beau milieu d'un parc national où s'activent en toute liberté ours, hiboux et autres monstres carnivores.

La nuit aurait semblé interminable n'eut été de la parfaite serviabilité d'agents de la très royale gendarmerie à qui elles fournirent aussitôt de faux renseignements qui leur valurent d'être reconduites à la sortie du parc. En ces temps de psychédélisme, beaucoup de jeunes gens traversaient le pays pour les quelques sous promis à la cueillette de fruits dans la vallée de l'Okanagan, les gendarmes, habitués, ne s'embarrassant pas de vérifier les pièces d'identités ou de s'inquiéter de voir deux adolescentes désargentées perdues dans la nuit.

François quitta le texte, constata que le vieil ami rêvait peut-être à la sensuelle Aube, et s'en fut sans bruit, le manuscrit déposé sur le chevet.

Rencontre d'une beauté 148

Séjournant place d'Italie, à Paris, où il était accueilli chez les cousins, François fut invité à assister à la première d'un spectacle québécois qui se tenait en banlieue et dont il ne garderait aucun souvenir, et pour cause. Ayant emprunté une bicyclette afin de s'y rendre, il s'était retrouvé dans l'enceinte d'une maison de la culture, au haut d'un escalier monumental faisant face à sa contrepartie de l'autre côté d'une place circulaire, en contrebas, où circulaient, verre à la main, les futurs spectateurs.

Ce fut l'instant où la flèche de Cupidon atteignit sa cible. Assise sur une marche de l'escalier opposé, une beauté rare venait de naître aux yeux réputés difficiles du solitaire. Bien avisé par un subconscient prenant de court toute tentative de son habituelle réserve de court-circuiter le projet fou qui venait de se révéler à son cerveau fondu sous le charme, le jeune homme se dirigea

droit sur la victime avec une déconcertante témérité et l'aborda non sans une pointe d'humour qui allait émousser les défenses féminines.

- La place est libre?

Il désignait celle à ses côtés au centre du vaste escalier vide. Le sourire de la gente dame acheva l'œuvre d'envoutement et avant le terme de la séance théâtrale, l'impulsive paire envisageait de se mieux découvrir, au sens littéral, sur la côte d'Azur.

Les détails de la descente vers le soleil éternel et la maisonnette de son amie, Blanche, se perdront dans les brumes de souvenirs postérieurs, jeu de mots permis. Réveillé au point du jour par la sortie du lit de sa compagne, il l'observait du coin de l'œil, superbe plasticité formelle, enfilant un blouson de cuir et des bottes westerns, cul à l'air, et sortant dans un but évident qui le fit bondir à la fenêtre, ne laissant apparaitre qu'un regard d'avance excité sur la belle accroupie, jambes magnifiques écartées, le jet ambré dirigé à son heureux insu vers un mâle en extase. Comment aurait-il pu se rendormir ce matin-là?

Gautard et Fripouille 149

Le style de vie de François n'aurait pu être comparé à celui de la majorité de ses semblables. Sans correspondre à la définition stricte de *sans domicile fixe* ni de celle de pauvre bien qu'il en emprunta les caractéristiques, il considérait que les nombreuses ressources sur lesquelles il pouvait compter compensaient le manque chronique de moyens financiers. À l'opposé des véritables démunis de la rue, sa famille et ses nombreux amis lui garantissaient de ne pas crier famine ni de coucher sous les ponts de Montréal qui, loin de ceux de Paris, ne sont pas conçus pour servir de dortoir.

Cette fois-là, il avait élu domicile dans l'immeuble de sa sœur, Marie-Claire, et de son Tonio, qui leur servait d'atelier de fabrication d'effets spéciaux de cinéma au rez-de-chaussée. Une petite pièce sans fenêtre, servant de débarras et mise à sa disposition, à l'étage, avait été rendue habitable en moins de deux. Outre l'arrosage de la verdure ou l'alimentation de la volière, la simple garde de la maison constituait une raison majeure de compter sur sa disponibilité lorsque venait un congé.

Lors d'une de ces étapes où il retrouvait sa solitude, bien engoncé dans le fauteuil accolé au lit simple, téléviseur allumé et cuillérée voyageant entre bol et bouche, que le tintement du téléphone le sortit brusquement de son attention. Une voix inconnue, accentuée à la parisienne, lui parvenait d'outre-Atlantique avec une histoire qui le laissa coi. Ayant fait sa connaissance vingt ans plus tôt, l'homme tenait à le rembourser de ce que François lui avait avancé afin de mener à bien une vente de court métrage à la télévision d'État sans avoir les moyens de payer le développement de la copie.

François ne se souvenait pas de l'épisode. Touché par l'appel, il le remercia en insistant que l'appel suffisait amplement pour laisser dans leur commun passé le montant évoqué. Rien n'y fit, Pierre, scénariste reconnu par ses pairs et ayant la somme incluant les intérêts, insistant qu'une

patience de vingt ans méritait bien une reconnaissance à sa juste valeur. François pouvait comprendre et on s'entendit pour une rencontre lors du voyage prévu à Paris.

Devant cette perspective, Pierre proposa aussitôt que son invité séjournât dans sa résidence lors de la prochaine édition du *Festival de Cannes* à laquelle il pourrait l'inscrire s'il se hâtait de réunir les éléments prouvant sa qualité de cinéaste, l'accréditation lui permettant de visionner des films à volonté. L'entente assurée, le récepteur reposé, la course de la cuillère conclurait son trajet dans une cavité buccale incertaine de ce qui lui arrivait.

Pierre habitant boulevard de Sébastopol, le rendez-vous à Paris se devait d'avoir lieu à une terrasse de café et sur la place Beaubourg. Les complices avaient partagé l'appréhension de se retrouver vingt ans plus tard, sentiment aussitôt dissipé grâce à la présence d'une petite Fripouille aux longs poils dissimulée sous la table de bistro.

Il y avait tant à se dire depuis que toute cette eau était passée sous le pont Alexandre lll que plusieurs cafés furent avalés, tous par le Parisien, la conversation à bâtons rompus interrompue avec promesse de poursuivre le plaisir une fois réunis à Cannes, quelques jours plus tard. Avec le courageux petit compagnon de Monsieur se dandinant à ses pieds, les pattes arrière désynchronisées depuis un accident ayant failli lui couter la vie.

La traversée de la France en tégévé fut une mémorable première pour le Québécois qui découvrait la vitesse de ce moyen de transport imitant l'obus. Les pauvres vaches n'avaient pas levé la tête que le bolide avait disparu.

La douceur du roulement et la beauté des paysages lui éviteraient toute fatigue à l'arrivée où l'attendait Pierre, impatient de lui offrir le panorama de la baie de Cannes depuis la terrasse de l'appartement prêtée par sa tante, situé sur le flanc d'une colline.

Dorénavant, les repas seraient pris là, assaisonnés de discussions, la plupart initiées par l'hôte français qui se révélerait friand de débats oratoires sur les sujets les plus variés. Issu d'une culture moins portée vers la joute intellectuelle, François profitait de l'écoute attentive pour apprécier les croissants et pains au chocolat.

Si Cannes existait dans l'imaginaire des gens, c'est le Septième art qui l'avait installée; ainsi s'appliquait l'adéquation pour *Hollywood*, en Occident, et *Bollywood*, en Extrême Orient. François prit ses dispositions pour profiter à plein de son séjour, quittant l'appartement en patins à roulettes pour se rendre sur la Croisette qu'il longeait jusqu'à la tente réservée au cinéma québécois derrière laquelle il se mettait en tenue pour piquer une tête dans la mer au grand amusement des employés qui finirent par s'habituer à sa présence. Avec Pierre, l'après-midi serait occupé à faire la queue devant le comptoir de réservation des billets pour les séances du lendemain, celles du jour accaparant une bonne partie du reste de la journée.

L'assiduité à cette édition serait plus sérieuse que l'unique expérience partagée quelques années auparavant avec ses complices, Françoise et Gérard, de mémoire de Sperlonga. Ils avaient alors convenu que seules les séances réservées aux courts métrages les éloigneraient du littoral des îles de Lérins, au large de la ville, où l'habitude avait été prise de passer une part de la journée à se dorer au soleil, à visiter le fond des eaux et à déguster les oursins que Gérard préparait, meilleurs car pêchés en toute illégalité quoique le risque de déséquilibre de la faune demeurait infime.

Les coïncidences s'appréciant à la mesure des avantages, il se trouva qu'un film réalisé par un collègue de François était programmé cette année-là et il était impératif que, s'agissant de la première, ils fussent de l'évènement. Pour une rare fois, il avait sorti son unique cravate, en cuir noir, Pierre rectifiant en lui prêtant le nœud papillon imposé, article vestimentaire qu'il ne se souvenait avoir déjà mis. La cérémonie que méritait un film en compétition incluait la montée des marches sur le tapis rouge, les invités mitraillés de tous côtés par les paparazzis avides d'images qu'étaleraient les journaux du lendemain.

Pierre et son hôte joueraient le jeu, sourire en coin, gravissant l'escalier monumental quatre à quatre en louvoyant à travers les pseudo-vedettes plus intéressées par les objectifs dirigés vers elles que le film à l'affiche. Si les egos se voyaient offrir une occasion en or de plastronner, c'était sur cette courte distance entre la première et la dernière marche.

À l'image de l'envergure du Festival, la vaste salle avait de quoi impressionner. *Les Invasions barbares,* de Denys Arcand, fut plébiscité par une ovation de 22 minutes, fait exceptionnel pour une assistance réputée difficile, ce qui ravit François qui ne put cacher sa fierté toute québécoise au regard acquiesçant de l'ami Pierre. Ni l'un ni l'autre n'appréciant les foules, ils se passeraient de la fête privée en l'honneur de l'équipe du film tenue dans une tente bondée, préférant longer le bord de mer pour rentrer en échangeant sur les divers sujets abordés par l'œuvre dont ils venaient de témoigner des qualités.

Cassino 150

François ferait appel à son ami, Sergio, accordéoniste de Serge Lama, pour lui dénicher un lieu approprié afin de travailler sur l'ultime version d'un scénario de long métrage entamé bien des années auparavant. Le métier de scénariste commandait une patience exemplaire si tant est que le lieu recherché l'était aussi. Sergio, Français d'origine italienne, était un musicien que la compétence avait hissé dans la cour des grands. Ils s'étaient rencontrés lors d'une édition du *Festival de Jazz de Montréal* grâce à un antique accordéon que François cherchait à vendre au nom d'un beau-frère. Ayant accès aux coulisses en tant que chauffeur, François avait approché le musicien, une fois terminé son concert, pour tâter de son intérêt.

Le prétexte établi, en ajoutant une commune date de naissance sinon d'année, la sympathie naturelle avait fait le reste et Sergio, d'une dizaine d'années son cadet, était retourné en France, l'objet sous le bras. François suivrait, le voyage faisant partie de son séjour annuel dans son pays de naissance. Sergio était disposé à prêter sa maison à son nouvel ami enthousiaste à l'idée de passer six mois en Italie à écrire un scénario et à apprendre la langue.

François prit le train avec l'ordinateur prêté par David, déjà bienfaiteur du loft qu'ils habitaient à Montréal. Son compartiment fut l'occasion d'une première car il s'était trouvé seul à ne pas saisir le sens des échanges entre voyageurs. En Inde, les différentes ethnies comptaient sur l'anglais pour se comprendre, ce qui arrangea fort François lorsqu'il s'y trouva. Le désagrément ressenti d'une exclusion de ses semblables, gesticulant et parlant tous à la fois, ajouterait, par la négative, la motivation à apprendre l'idiome. Il déchanterait vite, celui du hameau où il finit par atterrir étant un dialecte dont se servaient les seuls paysans de la région. Gaspillées, toutes ces heures

d'attente dans le véhicule de fonction aux portes du studio de production de *Star académie*, à mémoriser des mots d'une langue proche de la sienne et d'autant plus lointaine qu'apprise seul et sans filet.

Faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il était là pour écrire et l'accueil fut des plus touchants, à peine la valise posée que des amis de Sergio l'attendant pour le restaurer de produits du terroir qu'il découvrirait avec ravissement. La maison, qui se devait la sienne durant les six mois prévus, était composée de deux niveaux dont le rez-de-chaussée était occupé par la cuisine. Ce que le nouvel arrivant ignorait est que celle-ci était utilisée par les parents de Sergio habitant la maison voisine. François, déçu, préférait vivre en autarcie lorsqu'il était en mode écriture.

Dès l'heure du premier repas sonnée, une assiette débordante de pâtes aux légumes lui fut apportée par un enfant qui pirouetta sur les talons sans demander son reste. Pris de court par une bienveillance hors norme, il ne put qu'émettre un malheureux merci dans la langue officielle en espérant que l'enfant le rapportât à sa mère. Dès le repas suivant, la discrète mère de Sergio inclurait une portion supplémentaire dans les plats confectionnés pour elle et son mari sans que leur hôte d'office n'ait son mot à dire. Ce n'était pas tant le délestage de cuisine qui l'ennuyait sinon le genre de conversation auquel il avait à s'astreindre devant les émissions de télévision d'une ringardise sans mot. Ces quelques facteurs contrariants contribueraient à l'accélération du processus de création scénaristique.

Un rituel quotidien s'installa qui débutait, au son du coq, des oies et de l'âne, par la relecture de la production de la veille. Le recul de la nuit jetait un éclairage sur les modifications à apporter au texte, un exercice qui entraînait une suite dans les méandres de l'imaginaire. À la pause sustentation suivait une séance d'écriture interrompue par la promenade jusqu'au sommet de la colline pour la collation devant le panorama de la région agricole que surplombait, du haut d'un monticule voisin, le monastère de Monte Cassino, théâtre d'intenses combats durant la deuxième guerre mondiale.

Il arrivait que le Québécois accompagnât le vieil Italien au marché du bourg voisin pour en revenir avec des cageots de produits locaux. Le père Luigi avait une forte personnalité qui ne supportait pas la moindre critique ou, pire, ce qu'il percevait tel.

Critiquer est aisé chez celles et ceux qui répugnent à l'être

Il fallait être sur ses gardes. François ne pouvait que plaindre sa pauvre compagne soumise aux dictats d'un mari macho à l'image des mâles du pays entraînés à le devenir si on prêtait à généraliser. Les gens de sa génération, s'ils ne s'étaient pas expatriés, avaient eu fort à s'investir pour redresser l'état déplorable dans lequel les guerres, grande et civile, avaient laissé leur nation.

Pour faire le point sur la journée, François maintenait l'habitude de sa promenade nocturne qu'effectuait avec lui une meute de chiens errants; reclus le jour, ces pauvres bêtes déconsidérées des humains prenaient d'assaut les chemins de campagne la nuit, peu d'habitants n'osant

s'aventurer hors de leurs murs entre le coucher et le lever du soleil. Bien que citadin, François savait que chien qui court en aboyant ne mord pas. Celui qui s'était laissé apprivoiser n'aurait toléré qu'un congénère s'approchât à distance de caresses; le jeune homme pouvait errer sous les étoiles en toute quiétude.

Alors que le scénario, écrit au galop, touchait à sa fin, une mouche piqua le père Luigi avec le dard d'un frelon, le vieil homme tombant sur l'hôte de son fils avec hargne basé sur des faits que François ne jugea pas propice de relever pour en souligner leur parfaite fabulation. Il comprit combien l'homme souffrait de la présence d'un étranger dont le calme ne faisait rien pour apaiser les menaces devenues physiques de l'octogénaire. Il salua le couple avec un sourire désolé pour elle, monta à sa chambre qu'il débarrassa de ce qui aurait pu rappeler son passage et s'en fut sans se retourner ni trouver l'occasion de saluer les voisins, ce qui le peina.

Lorsque Sergio eut connaissance des évènements, François eut toutes les peines pour l'assurer de ne pas en vouloir à son père, ayant si bien profité du lieu prêté que le travail prévu pour six mois avait été conclu en six semaines. De retour en France en train de nuit, il se retrouva invité chez ses bons amis, Michon, de Saint-Jeannet dans l'arrière-pays niçois, d'où il partirait presque aussitôt avec Marceline et quelques-uns de ses amis pour une semaine de randonnée du côté des Pyrénées, sur l'une des voies menant à Saint-Jacques de Compostelle, excellente thérapie pour se remettre de ses émotions italiennes.

L'Homme de Vitruve 151

Rendez-vous avait été pris avec son ami Tayaout, au prénom inuk sans qu'il ne le soit, photographiste comme il concevait son double chapeau professionnel. Celui-ci avait accepté de relever le défi dont une œuvre de Léonard de Vinci serait le thème central, François jouant les modèles. En ce début mai, une douce brise entrait par les grandes fenêtres du studio où les projecteurs, trépied et appareil-photo faisaient désordre pour l'œil non averti. Le chauffage avait été maintenu car la nudité du figurant le recommandait.

François s'était mis en tête de personnifier l'*Homme de Vitruve* comme arrière-fond de l'invitation à célébrer ses soixante ans. Bras étendus et jambes écartées, l'image recherchée fut réussi et les affichettes, distribuées. François avait repris son travail de chauffeur pour la productrice-animatrice, Julie, travail qui pouvait le mener dans les bureaux de la compagnie où il put constater l'effet de la photo par le regard amusé des filles de l'équipe qui éveillerait ses soupçons jusqu'à ce que l'une d'elles lui conseillât un tour du côté des toilettes réservées aux dames.

Une fois n'étant pas coutume et poussé par la curiosité, il pénétra le cercle privé et tomba en arrêt devant soi dans l'exhibition la plus intime de ses charmes. Conscient des conséquences possibles de son choix artistique, il sourirait avec un flegme de circonstance aux œillades suggestives de la gent féminine. Toutes n'assisteraient pas à la fête organisée dans un loft loué pour l'occasion. La dernière parmi celles qui y seraient n'en repartirait qu'au petit matin.

Afin de marquer son nouveau titre de sexagénaire, la patronne et son compagnon, grand industriel pour qui il avait joué les chauffeurs à l'occasion, avaient marqué leur estime pour l'employé en lui offrant un article qu'il confierait aussitôt à son ami, le Vicomte, afin qu'il

conservât en cave la bouteille de *Château d'Yquem* 1993, à n'être débouchée qu'en la présence des donateurs le soir de la Première de *La Douceur du doute*, premier long métrage qu'il comptait réaliser, inch Allah. Ézéchiel y serait aussi, bien entendu, comme à tout évènement marquant la trajectoire existentielle de son jeune ami. Le temps fuirait, le vin liquoreux murirait et l'objet de la Première changerait de nom.

François appela Ézéchiel.

- Julie et Pierre Karl forment un couple exemplaire à bien des égards, celui voulant qu'on s'associe entre gens d'espèce et de rang élevés.

- Les petites gens suivent ce schème sans néanmoins qu'il y soit mention de rang sinon du dernier. Chez les grandes fortunes, une complicité, voire une fraternité existe voulant qu'elles se tutoient sous le couvert du voussoiement.

- Ce qui fait que la position sociale surplombant les classes plus humbles conditionne ses membres à s'assurer de la pérennité de leurs privilèges en s'associant entre eux soit par mariage ou par fusions de sociétés.

- C'est juste et ce phénomène d'union entre semblables est aussi naturel qu'entre singes de commune espèce ou Noirs, artistes ou encore racistes, ce qui évite d'inviter à sa table d'évidentes différences menaçant de secouer l'harmonie dans un couple déjà condamné à pratiquer des compromis dont il sous-estime les conséquences.

- Tu sais que je t'aime, mon Ézé? Tu maitrises l'art de trouver les mots pour satisfaire mon besoin de me sentir équilibré à demeurer célibataire.

- Crois bien que je ne l'ai pas fait exprès.

Les années passeraient, le couple exemplaire perdrait son exemplarité et son cadeau ne serait pas bu.

Sur l'homosensualité 152

- Mon cher Ézé, si je te dis homosensualité, qu'est-ce que ça te dit?

- Si ça se veut un euphémisme pour homosexualité, en ce qui me concerne…

- Non, non, t'as bien compris… homo sensualité, un néologisme si on veut.

- Il faut donc supposer que nul avant toi n'a eu la moindre notion de ce qu'il signifiait?

- Tu sais, c'est pas parce que personne avait constaté l'existence de l'électricité qu'elle existait pas.

- Très vrai. Je suis curieux de connaitre son sens.

- D'abord, on s'entend que si la sexualité peut inclure la sensualité, celle-ci peut exclure celle-là…

Ézéchiel n'avait rien à redire.

- Ma foi…

- Quand un être humain ou un animal de compagnie te plait, t'as tendance à le toucher, à le caresser, n'est-ce-pas?

- En effet.

- D'après le dictionnaire, cette tendance définit la sensualité du domaine de l'instinctif. Elle peut se manifester qu'entre deux personnes qui s'apprécient et se font confiance. Sans considération des genres. Se toucher entre hommes ou entre femmes, s'étreindre ou s'embrasser sur les joues en société relève d'une sensualité de bon aloi et ça offusque personne. On pourrait appeler ça, entre femmes ou entre hommes, de l'homosensualité recevable pour la société. La morale sociale devrait alors se demander jusqu'où cette manifestation d'amitié sensuelle pourrait-elle aller?

L'auditeur s'amusait de la démonstration.

- Je sens que tu vas nous mettre sur une piste.

- Avant de connaître la femme, j'ai fait un détour par l'homme.

Les sourcils d'Ézéchiel ne purent s'empêcher de s'étonner.

- Quand on était adolescents, mes copains et moi, à l'âge où un soutien-gorge dans un magazine nous faisait frissonner l'entre-jambe, imaginer de contempler la fille qui l'avait enlevé nous procurait autant d'émotions que d'images mentales à rapporter le soir au fond du lit. Afin de nous en rapprocher le plus possible, à l'instar des hommes qui dansent ensemble faute de femmes, on se satisfaisait de celle qui lui ressemble le plus, surtout dans la pénombre, en échangeant nos mains pour une séance d'onanisme en duo ou collective, et en allant jusqu'à mimer l'acte sexuel en collant les corps nus les uns aux autres. Comme une sorte de mise en situation en prévision de l'osmose tant attendue avec l'objet de tous les fantasmes. Et quand ça arrivait enfin, sois assuré que les copains en avaient la primeur dans les moindres détails. À partir de là, c'était le nombre de trophées qui comptait. On était bel et bien des hétéros et nos attouchements de jeunesse n'étaient que ça et d'une autre étape de la vie.

Tout à ses pensées, Ézéchiel continuait d'acquiescer sans interrompre.

- Il m'est arrivé à quelques reprises que des amis proches aient sollicité de moi une plus grande preuve d'intimité, charnelle cette fois et qui resterait unique. Rien de sexuel sinon le désir du partenaire de connaître le corps de son semblable, caché en général du regard, avec la sensation du touché. Sur le coup, chaque fois, l'étonnement m'envahissait car la sincérité de la demande, malaisée comme courageuse, interpelait ma morale. Comme j'ai personne à qui demander la permission de faire quoi que ce soit, je me savais libre de décider si la réponse au vœu exprimé faisait du bien ou non aux individus concernés.

François fit une pause pour étudier la réaction des traits de son ami.

- Lorsque mon vieil ami historien, Jean, à qui je servais de chauffeur occasionnel, s'est confié en regrettant qu'à quatre-vingt-cinq ans, il n'ait eu l'occasion de tenir un sexe d'homme entre les mains, il m'est apparu tout à fait naturel de lui démontrer mon affection en l'invitant à ma chambre et en m'allongeant nu sur le lit pour le laisser caresser, d'abord du regard curieux, le

jardin secret de mon corps d'une main émue. Totale absence de sexualité. Sa satisfaction a été la mienne et notre amitié s'est prolongée jusqu'à sa mort un an plus tard.

Touché par la candeur de la confiance qu'on lui accordait, le vieillard se remémora.

- Combien de fois ai-je eu l'envie de caresser la parfaite rotondité d'un marbre représentant un jeune callipyge… Le besoin de toucher est vital pour l'équilibre psychique d'un individu; le contact physique entre les êtres les relie à la grande famille humaine. Ça commence par une poignée de main, se poursuit par l'accolade, la sensualité non sexualisée de la caresse et finit par le contact des âmes entre elles, transcendant l'aspect tactile du charnel, un stade rarement atteint car la sensualité peut bifurquer sur la sexualité, domaine du tout-puissant Ego.

Sur la simplicité volontaire **153**

Il allait de soi que le célibat de François pouvait l'avantager en terme pécuniaire. Il n'avait pas à se culpabiliser puisque trente pourcent de la population en âge de procréer vivaient en autonomie sentimentale. Il était célibataire par nature et cette dernière lui convenait depuis qu'il s'en était rendu compte et avait reconnu la condition. À l'image d'une homosexualité refoulée sortant du placard. Débarrassé de l'éternelle recherche de l'âme sœur et de la constante inquiétude de la garder une fois dénichée, il n'avait plus à se soucier que de son quotidien, ce qui pour un artiste n'est pas gagné.

François avait remarqué qu'à l'instar des croyants qui ont du mal à croire qu'on puisse ne pas l'être, les individus vivant en couple maintenaient des doutes sur la sincérité des célibataires prétendant vivre dans la sérénité sans compagnie de vie. Grâce à la curiosité de proches maintes fois exprimée à son endroit sur cette absence d'envie ou de besoin de partenaire, il avait eu l'occasion de s'aventurer dans son subconscient afin d'en saisir la véritable raison.

Le sens assumé avait tout du choix délibéré de terminer la transmission de la vie remontant à la nuit des origines, voire au lancement des opérations annonçant l'apparition de l'Humanité. La lucidité de François quant à la responsabilité de son rôle dans la suite du monde commandait une justification béton à sa décision d'interrompre un processus qui jusqu'à lui avait les germes de l'éternité. La réflexion, son sérieux, sa durée, seraient de la qualité que méritait un sujet hautement existentiel. L'hypothèse qui en émergerait aurait de quoi étonner : l'évolution de l'Esprit incarné sous les traits de François avait atteint le point le plus avancé de la tridimensionnalité, la nécessité de la poursuivre par une descendance n'étant plus à l'ordre du jour.

Cette conjoncture le laissa pantois et, humilité de mise, sceptique. La transmission à autrui de l'idée exposée aurait du mal à ne pas se voir interprétée en tant qu'œuvre de l'Ego. François, la sagesse même, déciderait de ranger cette idée iconoclaste dans le tiroir de ses consoeurs et de passer à la pensée qui venait de surgir pour son plus grand plaisir sur le sujet de l'Art, élément d'éternité.

L'être humain est un Esprit incarné

> L'individu qui fait œuvre utile en se consacrant à l'Art ne peut compter sur une compréhension de l'État et ses mensualités. Sans cet hypothétique état de grâce, il doit composer avec le système social dans lequel il baigne pour lui proposer les compétences dont il se croit investi en échange du minimum nécessaire afin de poursuivre le but fixé de son art dans une relative liberté.

Ce minimum serait destiné au long métrage sachant cependant qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. En attendant d'y parvenir et conscient que rien ne l'assurerait, il s'exercerait à la réalisation de courts films ayant en commun une portée sociale.

Faute d'une maison de production pour l'accompagner dans son cheminement de cinéaste, le destin le doterait d'une mécène, sous les traits de la mère de David, durant une bonne vingtaine d'années à la suite de quoi il se hâterait de demeurer sur sa lancée en réussissant l'adéquation entre le travail rémunéré apte à couvrir ses arrières et la création artistique garante de sens à sa vie. Cette adéquation, cependant, n'aurait pu se concrétiser si un emploi à l'extérieur avait eu prédominance sur son monde de l'imaginaire et de la vie rêvée. Dans ce cas, le défi aurait été de sortir du piège en vivant selon des moyens limités et néanmoins recevables en considérant les avantages en terme de liberté. Il s'agissait de savoir ce qu'on voulait et de trouver son bonheur avec l'essentiel en excluant le superflu.

L'essentiel assuré, l'argent est un superflu que chacun définit à sa guise

La passion de François lui servirait de paravent contre les sirènes de la séductrice consommation; il avait appris à profiter de l'opulence de la société nord-américaine et à récupérer ce qu'elle prétendait inutile dans sa politique préméditée de gaspillage. Les vêtements usagés, voire trouvés dans la rue, le satisferaient, prouesses de la machine à laver. La quantité ramassée dans la gadoue durant ses courses à vélo, l'hiver, ou au hasard de ses promenades, aurait suffi pour ouvrir une boutique. Sans mentionner les ventes de garage qui à elles seules regarniraient une garde-robe.

La sagesse populaire voulant qu'il n'y ait pas de petites économies, la bicyclette lui était précieuse l'année longue et, lorsque le sol était sec, les patins prenaient le relais, le pique-nique

agrémentant le parcours de pur plaisir. Il empruntait si rarement le métro qu'une passe mensuelle était inutile. Et s'il jugeait l'exercice quotidien insuffisant, il avait la piscine à deux coins de rue ou la patinoire à glace intérieure à un. Entrée gratuite et des citoyens se plaignaient de l'importance des taxes annuelles. Le choix exemplaire d'une société de partage.

Quant à la nourriture, inutile de fouiller dans les bennes de rejets de produits garées à l'arrière de supermarchés dont certains gérants s'assuraient d'asperger les conteneurs d'essence afin d'interdire une deuxième vie à des produits encore consommables par des indigents pour qui cet apport aurait fait la différence. François avait l'art de magasiner à moindre frais, hantant les étals de fruits et légumes tavelés placés à l'écart et qui lui procuraient matière à jus de fruits et salades exquises pour deux sous. Quand le besoin de protéine animale se faisait sentir, il filait vers la boucherie chevaline en prévision d'un repas de viande rouge qu'il consommerait crue, moins chère et grasse que le bœuf. Cette habitude de consommation finirait cependant par s'estomper à la suite d'une prise de conscience des désastreuses conséquences sur la santé et, partant, de la Planète, à voir l'industrie cultiver des céréales en quantité réservées à la croissance accélérée des bovins dont le rendu en protéines était très inférieur à celui qui servait de nourriture aux pauvres bêtes.

Hérédité 154

D'où venait le sens de l'économie et de non gaspillage de François sinon des grands-parents maternels, la Minouche et son Lucien, gazé au retour du Premier Massacre de 14-18, alors qu'en compagnie de sa douce protectrice, chaque soir, dans le silence épuisé d'une autre série d'heures non comptabilisées, l'artisan prisé, les yeux plissés, penché sur ses outils de précision d'orfèvre, balayait scrupuleusement la poussière d'or laissée derrière par le délicat ponçage du métal n'ayant de précieux que ce que le client y percevait, trompé par le brillant des apparences.

Au bout de tant d'années de ce patient labeur, vint un jour, tardif dans une vie, où la poussière d'or s'estima en un lingot de double kilo, le poids de la petite maison rêvée à la campagne. Mais le sieur Destin n'ayant pas de cœur, le jour du voyage de déménagement, le courageux Lucien à la noble âme fut emporté par le poids des efforts à se vouer aux autres, compagne, enfants, clients, en s'oubliant comme tant d'autres sur l'autel du sacrifice qu'on avait cru, a tort ou à raison, le but de l'existence. Peut-on dire, pour un petit-fils encore privé de l'âge de raison, qu'il ait connu son aïeul? La Vie lui rendrait le sourire grâce à celui que ne cesserait de lui offrir sa bienveillante marraine endeuillée.

Sur la justice 155

La réflexion qui venait de le conduire dans l'antre du vieux savant émanait d'une indignation. L'avait choqué la lecture de mots énormes, provocateurs, placardés sur une affiche publicitaire installée bien en vue au pied du pont le plus achalandé enjambant le Fleuve, affiche arborant la photo d'un condamné et la faute sous-titrée en grosses lettres: Monsieur X, pédophile.

Les salutations écourtées, le jeune outré entra dans le vif de la matière.

- C'est désolant à quel point certains citoyens ont la vengeance à fleur de peau! Un pauvre type ayant à l'évidence des problèmes graves de comportement à l'endroit des enfants se fait juger pour pédophilie, est condamné à la prison avec obligation de consulter un psychologue et, grâce à la généreuse vigilance d'individus vertueux, est condamné une deuxième fois, à l'opprobre, cette fois, par l'affichage en grand de son portrait et de son crime. C'est pas un lynchage, ça? Ça te fait pas penser à ces cas historiques où la population prenait d'assaut une geôle pour en extraire un condamné qu'elle allait aussitôt mettre à mort à sa façon?

Ézéchiel ne sut que soupirer.

- Hélas!, l'Histoire compte si peu de cas inverses où des détenus seraient libérés de cachots insalubres tenus par des dictatures. Irritation tout à fait justifiée. Et maintenant?

- Je verrais une série d'émissions interactives où le public serait appelé à réagir à des relations de faits de justice, avec ses bons coups comme ses failles, et à proposer des avenues de réflexion sur la manière de mieux comprendre les causes menant des individus à poser des gestes contraires au bon ordre plutôt que de continuer de croire que la punition mène à la rédemption. La prémisse d'une émission serait que la présence de ces placards illustre la volonté de vengeance de certains citoyens insatisfaits des moyens dont dispose le système judiciaire. En plus du jugement, que la société estime raisonnable, s'ajoute un deuxième par ces insatisfaits qui décident que ça suffit pas et prennent la justice entre leurs mains. Il faudrait que le débat en arrive à la conclusion que juger un coupable une deuxième fois est contraire à l'idée de justice à laquelle adhère la société et correspond à se faire justice.

François regardait le plafond en hochant la tête devant la décourageante expression d'une condition humaine dont il reconnaissait manquer de ressources pour mener à bien son désir de contribuer à l'amélioration de sa société. Il lui avait cependant suffi d'exprimer sa déception à celui qui le mieux représentait l'idéal de cette humanité civilisée pour retrouver une respiration apaisée. Du silence qui s'était imposé émergea la voix placide du vieillard.

- Tu sembles loin.

- Je suis dans un siècle à venir où le concept de prison et de punition n'existera plus que dans les livres d'Histoire ou dans les musées. Les humains se seront rendu compte que le problème qui menait autrefois un citoyen derrière les barreaux se réglait en amont, dès l'enfance, et qu'il valait mieux investir dans une croissance équilibrée des générations montantes que de tenter de colmater les brèches apparaissant chez les descendantes par une confusion d'approches correctives laissant à eux-mêmes les victimes de désarroi spirituel ou encore, les condamnant à être jugés une seconde fois.

- Je constate que le sujet de la justice t'habite à en juger par le nombre de fois où tu l'as abordé.

François sortit son téléphone qu'il manipula, les yeux collés sur l'écran en parlant.

- Je m'en rends compte, au point où ma nuit fut écourtée par une sorte d'éditorial qui s'imprimait sur l'écran noir de ma nuit blanche, clin d'œil à maitre Nougaro, jusqu'à ce que je me décide à le mettre par écrit sinon il serait encore en train de tourner dans ma pauvre tête. Si tu permets, et pour que je passe à autre chose, je te le lirais avant de m'éclipser. C'est un peu long par contre.

Ézéchiel n'eut qu'à balayer l'air en fermant les yeux.

- Si tu t'endors, ça m'étonnerait pas.

L'index signala la négative et son hôte se lança.

- Voici, donc, ce qu'on pourrait qualifier d'éditorial. Et tu excuseras les répétitions sur le sujet sans doute parce que je les trouve particulièrement importants.

Le lecteur jeta un regard ému sur le vieil ami disponible et patient à l'endroit de ses quêtes cérébrales en se rappelant les moments privilégiés auprès de son père dans sa petite chambre du haut de l'escalier de la maison familiale, heureuse époque où la croissance des enfants au bord de la rivière des Prairies leur procurait toute les raisons de croire en la Vie. Il prit son élan.

- Se prétendant civilisées, les sociétés humaines ont cru que l'évidente peine à infliger au criminel était celle de la mort. Lorsqu'elle a fini par constater qu'il s'agissait d'un jugement de vengeance, elle a cru évoluer en l'enfermant dans une cellule où tout ce qui lui restait pour occuper le temps était d'écouter battre son cœur comme preuve qu'il était de ce monde. Ce temps faisant bien les choses, pour peu que l'être humain en profite pour laisser parler le sien de coeur, il a commencé, ici et là, à abolir la peine de mort qui jusque-là avait été considérée normale, voire banale.

La question se pose : il faudra combien de ce temps pour voir abolie la peine de prison? L'inertie d'une prise de conscience étant lourde, donc lente, les sociétés finiront par se rendre compte que l'incarcération demeure du domaine de la vengeance. Œil pour œil, dent pour dent. Et l'empathie, le pardon, la compréhension et le non jugement, sont-ce des préceptes moraux enseignés à de jeunes esprits incapables de les faire leurs? Le système judiciaire d'une société est à la mesure de son évolution morale, certaines étant plus avancées que d'autres. L'une condamnerait à mort une soi-disant déviance sexuelle, l'autre réunira le meurtrier aux parents de l'enfant assassiné où le premier, pardonné, prendrait conscience du mal fait et, devant le non jugement de l'être en profonde souffrance psychique qu'il est, aurait de meilleures chances d'entreprendre une aussi

profonde transformation comportementale que d'assister à sa lente déliquescence en regardant à travers des barreaux.

Entre les oubliettes et la cellule la mieux aménagée, la privation de liberté n'entraine pas à reconnaitre et apprécier les raisons du châtiment et le désir de corriger l'acte qu'on l'estime avoir mérité. La société occidentale, hormis la Scandinave, en est encore à condamner à vie un enfant moralement malade ayant décimé des croyants réunis dans une mosquée autour de leur foi. Non satisfaite d'une vie derrière les barreaux, qui est plutôt une mort annoncée constamment présente dans sa pensée, la première victime de son propre geste se voit multiplier sa peine par un subtil calcul mathématique relatif aux caractéristiques de son crime en y ajoutant une peine pour chacune des morts qu'il a, ou devrait avoir, sur la conscience, comme si une vie en prison ne suffisait pas pour lui faire comprendre la gravité de son geste. La société juge l'individu pour éviter de se juger responsable de la croissance morale de ses enfants qui, une fois conscient chacun de son destin, auraient les ressources psychologiques pour éviter de commettre des écarts condamnables sans être irréparables comme on veut le croire. Voir ce qu'en pensent certains peuples amérindiens.

Tout comme il ne faudrait pas juger l'être handicapé moralement par l'existence plutôt que chercher à comprendre le désarroi qu'il traine et la corrompt, on ne saurait davantage juger la société du condamné à vie qui, en tant qu'entité sociale, est elle-même démunie des ressources spirituelles nécessaires pour avoir évolué au point de traiter ses composantes humaines avec empathie, compréhension, ouverture et, d'abord, amour.

Juger est se tromper

À ce dernier mot, Ézéchiel, loin d'avoir sombré, se leva et, comme en de rares occasions, prit son jeune ami dans les bras pour l'étreindre en lui déposant un murmure au creux de l'épaule.

- Continue d'aimer tes semblables, de ne pas les juger, pas davantage ceux qui jugent car ils sont la proie de peurs qui obstruent leur vision

de la Vie telle qu'elle est plutôt que l'occasion des Esprits qu'ils sont de progresser vers la connaissance de Soi. Les personnes aveuglées par leur Ego ont besoin d'être comprises comme elles ne savent pas comprendre ceux qui souffrent de cette indigence. Leur reprocher la cécité serait en être atteint.

Emmitouflé dans un monde d'harmonie, François, derrière les yeux clos, imaginait, au milieu d'un jardin, une jeune pousse surveillée de près par un tuteur dont la tête se perdait dans les nuages.

Décès de Mike dit Miguel **156**

François, dans son occasionnel personnage de chauffeur privé, venait de déposer la patronne et son fils à la maternelle quand son cellulaire teinta. Des sanglots répondaient à son accueil; son amie, Claudia, appelait du Mexique pour lui annoncer le diagnostic de cancer qu'avait reçu son compagnon, Mike, ami de longue date, collègue chauffeur sur les divers festivals qui enrichissaient la scène culturelle montréalaise durant la saison estivale. Et le pronostic n'annonçait rien de bon. François écouta s'épancher le cœur misérable de cette femme, mère aimante de deux beaux garçons, comédienne de talent et complice de son homme à l'intérieur d'une histoire d'amour peu commune.

Les mains crispées sur le volant, de récents souvenirs lui revinrent. Celui, plus heureux, de retrouvailles avec la petite famille mexicaine afin de fêter la fin d'un millénaire et l'enclenchement attendu du suivant au dam des millénaristes, son colocataire, Michel, et lui se retrouvant le jour fatidique sur la longue plage de Puerto Escondido à l'instar de la majorité des habitants et touristes de l'endroit. Comme sur bien des littoraux situés à l'ouest et au climat favorable, des individus profitaient du couchant pour se recueillir en observant la lente régression crépusculaire jusqu'à l'arrivée de la nuit.

En cette soirée mémorable où la concentration sur le passage des siècles entre celles et ceux présents était d'une palpable intensité, Miguel avait dessiné un cercle sur le sable et installé les siens en son milieu à une enjambée des vaguelettes venant mourir à leur pied. Inutile de lui en demander la signification, les interprétations symboliques se valaient. À quelque distance respectueuse du cercle, François se tenait coi, ému à la vue de la foule de citoyens du monde alignés derrière lui sur la crête d'une dune courant le long de la plage, venus ressentir la singulière exception de l'instant.

Pour ce témoignage unique dans une existence, chacun tenait à s'unir à son voisin, main dans la main ou à l'intérieur d'un cercle, afin de marquer sa reconnaissance à l'endroit de l'Astre sublime pour la poursuite du maintien de la vie en attendant de le voir réapparaitre le lendemain à l'aurore prometteuse d'un autre millier d'années. L'Astre emportait sans hâte le vingtième siècle vers sa

tombe et quand l'ultime flamboiement se fut noyé, une clameur s'éleva de la foule jusque-là recueillie, applaudissant à tout rompe au milieu de rires, d'embrassades et de larmes.

Parmi les camarades réunis chaque été autour des festivals, il y avait Mike l'intrépide, ou Miguel le téméraire, au Mexique, sur lequel on pouvait compter pour toute urgence de déplacement d'artiste attendu sur scène, l'avion venant à peine de toucher le sol. Une vie dédiée aux autres, famille et amis d'abord autant que les mal en point pour lesquels il prodiguerait fort conseils de santé et soins.

Qui s'occupe bien de Soi s'occupe bien d'Autrui sans que l'inverse ne soit acquis

La pensée de la mort obsèderait François le jour durant, la réflexion s'imposant sur l'opportunité ou non d'évoquer son injustice chaque fois qu'elle opérait sa questionnable besogne plutôt que d'apprécier qu'elle œuvrait dénuée de sentiment lorsque la vie n'avait pas su se retenir par celui qui possédait ce luxueux bien. Comme pour son propre frère, Jacques, pour Dominique, père de son filleul, Christian, beau-frère de sa sœur Marie-Claire, voire Tonio, compagnon de vie de cette dernière, et d'autres de son entourage, Mike était aimé de tous, disponible pour chacun sans compter mais, un *mais* autodestructeur, faisait passer sa propre vie en second pour ne pas dire l'oubliait carrément.

Oublier sa vie équivaut à la laisser partir

Tous les précités avaient suivi cette fâcheuse voie, leur disparition emportant une parcelle de la vie de celles et ceux laissés derrière, sans avoir pu comprendre. L'évolution de la maladie de cet ami cher empirait à vue d'œil, lui qui, chaque été, quittait, le cœur pincé, son côté Miguel afin de renouer avec la grande famille québécoise, et pour lequel il n'était plus question de voyager ni de songer au moindre festival.

Les réunions de ses amis donnaient l'occasion d'échanges téléphoniques en groupe, chacun exprimant l'émotion vécue au bord des larmes, la bonne humeur de Mike réconfortant les uns et les autres en faisant fi, tenace habitude, de son lamentable état de santé. Jusqu'au jour où la décision fut prise de se rendre à son chevet pour d'inévitables autant que douloureux adieux. Pour ne pas le fatiguer outre mesure, un premier groupe partit pour revenir la mine basse, désespéré quant aux chances de survie.

Quinze jours plus tard, Hector, Michel et François s'envolaient à leur tour pour témoigner de l'imminence de la fin. Image d'un cadavre alité qui rappelait celle de son cher frère, Jacques, Miguel respirant avec peine, nu ou presque dans l'air brassé d'un puissant ventilateur tâchant de chasser une chaleur excessive n'aidant en rien le passage que s'apprêtait à entamer, dans une

conscience parallèle, ce compagnon de cœur. L'esprit avait entamé le détachement du corps, les yeux révulsés ne parvenant plus à cligner.

En se relayant, les amis lui passaient une serviette humide sur le front ou les commissures labiales afin d'alléger son mal-être. Quand enfin tous furent couchés pour oublier la lourdeur des émotions, que Claudia, infatigable à ses côtés depuis les tout débuts, se fut endormie dans le hamac installé au pied de leur lit mortuaire, François fut aux aguets du moindre signe de la grande Faucheuse, surveillant une respiration de plus en plus lente, l'apnée apparaissant pour se prolonger jusqu'au râle, le fameux râle qu'on évoque davantage qu'on ne l'entend. L'immobilité de la main que François avait tenue jusque-là devint soudain silence; il approcha l'oreille de la bouche inerte et ne put que constater l'évidence. Le trépas était passé.

Le témoin resta un temps immobile devant sa première expérience de rupture entre corps et Esprit, soulagé pour celui-ci enfin libéré d'un outil devenu inutile. Ce serait comme ça que la maisonnée l'envisagerait; pour l'heure François hésitait à la réveiller. Sa responsabilité lui incombant cependant de considérer la priorité du moment, il procéda à sortir de leurs rêves les membres du groupe. Pour le coup, la tristesse n'était plus de mise et la musique de jazz qu'avait affectionné Miguel emplit l'espace tandis qu'on s'employait à lui enfiler un gaminet à l'effigie des *Francofolies de Montréal*. Le corps serait enlevé la nuit-même, l'Esprit n'en ayant plus que faire, pas davantage que d'une carcasse d'auto rouillée lorsque le moteur rend l'âme, ce genre d'allégorie facilitant l'accueil de l'inéluctable par les copains présents que les fils éplorés considéraient déjà comme des oncles, un honneur que *tio* François tiendrait en haute estime.

Sur l'Esprit **157**

L'Esprit insuffle la vitalité au corps qui devient sa manifeste incarnation. Accessoires du corps, les sens servent à aider l'Esprit à se libérer de sa corporalité, ou, à l'inverse, à l'emprisonner s'ils sont déviés de leur but premier de lui permettre de s'exprimer à travers le *Je* plutôt que l'Ego. Le coma, absence d'activité sensorielle, voit l'esprit emprisonné dans un outil inutilisable. Les mystiques qui font fi de leur corporalité sont des individus qui parviennent à vivre leur spiritualité, leur état d'Esprit, sans se laisser posséder par les diversions continues provoquées par d'omnipotents sens.

La jouissance venant sans réel effort pour les sens, l'Esprit, silencieux et solitaire, a fort à concevoir pour imposer comme jouissance la suprême expérience gnostique qui laisse une empreinte qu'aucune jouissance sensorielle ne saurait surpasser. L'impossible émotion ressentie participe du sublime, du divin délesté de connotation religieuse, l'individu ayant l'intime conviction de son lien à l'Univers, à l'Essentiel, à l'Infini. Quand le fini touche à l'infini… tel que peint par Michel-Ange sur le plafond de la chapelle Sixtine! La plénitude de cette Connaissance, cette Sagesse ou encore cette Vérité, permet le dépassement du Soi au dépens de l'Ego. À cet instant, la Vie prend tout son sens, celui de voir émerger l'Esprit de son silence et de le placer là où trônait l'Ego jusque-là.

Quand l'Ego dort, l'Esprit chante, et inversement.

Les Olympiques de Vancouver **158**

Chez François, le téléphone avait valeur ajoutée. Au bout du fil, comme au pied d'un arc-en-ciel, un trésor potentiel attendait pourvu que le téléphone sonnât au moment où les finances subissaient un régime minceur. C'était le lot du pigiste qui assumait sans questionner les émotions en montagnes russes que constituait l'alternance travail chômage, ce dernier état ne signifiant pas inactivité créatrice, loin s'en faut.

Ce jour-là, il avait bien fait de répondre. Robert D M, ami et futur assistant sur un improbable long métrage, lui lançait tout de go un fouillis d'informations sans respirer. Il était question de Vancouver, d'olympiques, de chauffeurs, de contrat, de salaire mirobolant et, le souffle coupé, d'incertitude que ce qu'il parvenait à décrypter ne se concrétisât.

Vancouver, ville de Colombie-Britannique au bord du Pacifique, manquait cruellement de chauffeurs pour l'organisation des Jeux d'hiver qui lui était dévolus en 2010, la forçant à compter sur de lointains étrangers pourvu qu'ils fussent bilingues. Par le biais d'un intermédiaire sur place, Robert avait proposé ses copains, Alan et François, qu'il prétendait les meilleurs, argument de

vente sans plus, afin de le dépanner. François n'avait fréquenté la ville au pied des montagnes Rocheuses qu'à deux occasions, à peine pour saisir que sans constituer une île, elle était entourée d'eau salée. Il se pencherait daredare sur la carte des lieux et ses complices parleraient pour lui à la réunion attendue quelques jours avant la cérémonie d'ouverture.

Après un vol transcontinental à trois copains, les Québécois surent séduire. Sur place était prévue une tournée de reconnaissance des sites incluant ceux des compétitions en montagne. Tout se ferait en caravane, les positions de tête et de queue assurées par les familiers de la ville et François sécurisé entre les deux. Quelques jours dans le bain et le pouls du néophyte retrouverait un rythme naturel. Ce contrat se révélerait le plus lucratif de sa carrière derrière un volant, incomparable à celui d'un réalisateur mais beaucoup moins soumis à tension.

À voir les moyens investis pour l'évènement, on ne pouvait s'étonner que cette carte de visite qu'offraient la ville et la province au monde couterait fort cher à des citoyens qui se contenteraient de regarder les compétitions sur l'écran mural comme le milliard d'autres à travers la planète n'ayant rien eu à débourser. Une moyenne de quatre allers-retours par jour suffisait à satisfaire les patrons dont les clients étaient les dignitaires sans qui les Jeux n'auraient pu se tenir. La hauteur de la fonction commandait que François se déguisât en portant veste rouge et cravate noire, tout ce qu'il réprouvait de l'idée d'uniformité.

Le prix à payer valait celui reçu et il honora l'entente conclue avec le sourire sans se priver d'ôter son accoutrement aussitôt la longue journée achevée. Il retrouverait le sous-sol aménagé que leur avait offert, à Robert et François, la belle-sœur du vieil ami cinéaste, Larry Kent, celui qui lui avait jadis donné les moyens de tourner un premier court métrage, *Tête… queue*.

Chaque matin, avant d'entreprendre la journée au centre-ville, il se promenait le long d'une rivière à saumons et répétait l'exercice avant de se coucher. Le midi, pendant que les compétitions se tenaient plus haut sur les pentes enneigées, les camarades se retrouvaient garés sur un belvédère surplombant le centre-ville et les grandes étendues d'eau qui le baignaient, à lire, pique-niquer, dormir ou, comme François, écrire, son ordinateur à portée d'inspiration.

Le mois s'écoula sans anicroche et à la satisfaction de tous, François ne trouvant rien de mieux pour digérer les émotions de l'aventure que de s'en payer une autre dans son pays d'origine, mettant un terme au cru d'une année aussi faste qu'exceptionnelle.

David et François n'habitaient plus ensemble, la compagne du premier ayant pris possession du domicile en tenant, en toute légitimité, à son intimité. Elle avait séduit le photographe qui ferait d'elle la cible de son art. L'amitié des garçons perdurait et ils se voyaient parfois lorsque David s'ennuyait chez lui. La belle et courageuse Anne avait su créer avec lui une relation d'amitié d'une qualité apte à lui offrir ce que nulle fortune ne saurait trouver mieux : une petite merveille, Amélie, qui donnait aussitôt un sens à une existence qui se désespérait d'en trouver un. Malgré ce fugace bonheur, la maladie mentale du nouveau père savait se rappeler à son mauvais souvenir et le plonger dans des périodes de crise, le schizophrène étant alors confiné dans sa chambre d'hôpital psychiatrique où il avait ses habitudes.

Le téléphone avait tiré François de quelque rêverie; David lui demandait s'il était occupé la fin de semaine suivante sinon il lui proposait de monter dans le nord avec lui. François n'avait pas besoin de consulter son agenda car quoi qu'il lui aurait révélé d'important, d'impossible à déplacer, il savait les plaisirs qui l'attendaient dans la propriété de la mère de David, on ne peut mieux située en bordure d'un lac entouré de collines et de forêts. Si, jusque-là, monter dans le nord avait le sens de se rendre dans les Laurentides, chaine de montagnes longeant le fleuve, cette fois les mots prenaient un tout autre sens, beaucoup plus vaste puisqu'il s'agissait de prendre l'avion afin de rendre visite à ses amis inuit; François n'avait pas remarqué la majuscule à Nord et en tomba de sa chaise.

L'achat des billets ne posait pas de problème pour celui qui invitait. Il fallait pourvoir l'invité de l'accoutrement propre à garantir qu'il sorte vivant de l'expérience, la moyenne annoncée de la semaine frisant les moins trente. La garde-robe de feu Peter, père de David, recelait tout ce qu'il fallait pour honorer la mode des années cinquante, c'est-à-dire efficace et lourd, ce qui conviendrait tout à fait, la communauté inuk ne se formalisant guère de la vogue plus au sud. Il en coûterait autant de voler vers l'Arctique que la France, ou plutôt l'Angleterre, David ayant ses préférences culturelles propres. Il avait l'habitude de la richesse, comme François, de l'inverse.

Vivre heureux assure de vivre riche sans l'être

Des différences aussi marquées avaient appris à s'aimer sans se juger, et on pouvait se demander pourquoi les guerres.

Assis près du hublot du bimoteur, François contemplait les étendues de forêts enneigées de moins en moins étoffées quand il remarqua la ligne de démarcation entre la végétation et la blanche immensité. Pas un seul arbre, pas le moindre bonzaï sorti du rang, François pénétrait dans un nouveau monde et ne cesserait de s'en étonner. Il avait glané quelques notions culturelles et géographiques sur l'extrême nord du Québec, le Nunavik, aux côtes baignées par l'océan Arctique, composé de quatorze communautés dont les maisons peintes de couleurs vives avaient été construites par le gouvernement fédéral afin de sédentariser le peuple que les Blancs appelaient Esquimaux, terme discriminatoire voire insultant pour ces derniers. On se rendait visite par motoneige, traineau à chiens ou avion comme celui qui venait de toucher le sol.

Accueil chaleureux de ces éloignés de la terre touchés par la visite d'individus motivés au point de les fréquenter l'hiver! Logement humble, les hôtels n'étant pas encore sur les planches à dessin. Bien aménagée, l'unique école était dirigée par un professionnel du Sud ayant accepté un contrat lucratif à durée déterminée incluant l'installation sur place de sa famille dont les plus jeunes fréquentaient l'institution avec davantage d'assiduité que leurs petits camarades dont les mœurs culturels permettaient qu'ils se couchassent la veille à l'heure qui leur convenait. Pour sortir respirer l'air polaire, il fallait compter un bon quart d'heure pour revêtir les indispensables couches et sous-couches.

Par souci de curiosité ethnologique, François voulut bien accompagner son ami à une cérémonie religieuse où il pourrait constater le brassage des genres, les enfants courant dans les allées, les jeunes gens là en ignorant pourquoi et les plus âgées écoutant, distraites, l'homélie qu'accompagnaient avec émotion et maladresse les voix discordantes d'une chorale d'amateurs.

Le regard de François s'était focalisé sur de superbes jumelles identiques qui auraient pu interpréter les personnages d'Astral et Isabelle dans le projet de long métrage qu'il avait autant la certitude de réaliser un jour qu'il y avait d'autres formes de vie intelligente dans l'univers. Elles étonnaient par leur sveltesse là où était criant un problème d'obésité chez leurs congénères. Surprenant? À peine. L'observateur avait visité un petit supermarché, du genre gros dépanneur, où on pouvait trouver presque tout à des prix prohibitifs sauf pour les articles gras et non nourrissant placés sur les présentoirs à hauteur d'enfant.

Sans doute sanctifié par ce moment de grâce parmi les croyants, David offrirait une activité typique du lieu à son ami, beaucoup par délégation en se sachant incapable, son lamentable état physique l'empêchant d'y songer : un parcours de traineau à chiens à travers la banquise.

Il fallait voir l'enthousiasme grandissant de la meute jusque-là somnolente sous la neige à la vue du maître approchant avec la longue lanière à laquelle les huskies seraient liés. N'ayant rien à voir avec la version sud des promenades du dimanche en traineau, celle du nord n'était composée que d'une longue plateforme sur laquelle était sanglé le nécessaire de survie pour l'Inuk qui piloterait.

Dès le départ en sursaut, François se rendrait compte qu'il en allait de la sienne qu'il agrippât d'une main ferme la courroie car une fois élancée, la meute n'aurait plus comme obsession que de rentrer au bercail une fois l'haleine perdue. Tant et si vrai qu'à la pause bivouac, le maître des chiens ayant appelé à l'arrêt fit chavirer le traineau afin de ne pas se retrouver gros gens comme devant à courir derrière un traineau fou se dirigeant vers le village à plusieurs lieues de là.

Ayant installé son petit poêle à gaz dans un trou découpé dans la neige, l'homme en faisait fondre pour servir une tasse de thé sucrée à son hôte. Suivrait un morceau d'omble congelé qu'il s'agissait de mettre en bouche afin que la chaleur rendît avalable le saumon. Pour quelqu'un que le thé dégoutait, hormis le tchaï indien, la recette se révélerait efficace.

Tout en mastiquant, François étudiait l'horizon, sachant que si le guide se déplaçait armé d'une carabine, ce n'était pas pour chasser le lièvre. Le retour n'encourut toutefois pas de fâcheuse rencontre avec l'ours blanc. Mais de retour au bercail, il constaterait l'état inquiétant du dessus de la main gauche laissé de temps à autre hors de la moufle pour manipuler la caméra promettant de fort belles images du Grand nord. Le temps finirait par lui pardonner l'insouciance.

Le soir, comme chaque fois de l'autre côté de sa promenade, l'émotion l'allongerait sur le sol gelé devant les aurores boréales, le plus beau tableau naturel qui soit. S'il avait témoigné de pareilles et rares occurrences depuis son balcon montréalais, il n'aurait pas

pu imaginer s'extasier devant un spectacle s'étalant d'un point cardinal à son opposé où la langueur des voilures aux teintes diaphanes se superposait aux ténèbres constellées.

Couché pour la nuit sous une chaude couette, le voyageur songeait à la chance qu'il avait de jouir d'itinéraires programmés vers chacun des points cardinaux, son entité pensante sachant le mener vers les confins de la conscience.

Les Iles à moto **160**

La relation établie entre François et les fils, Olivier et Étienne, de son vieil ami, Dominique, avait atteint la profondeur de celle d'un homme les ayant vus naitre et ayant contribué, par une présence continue, à leur croissance, définition du rôle d'un père attentionné. Le titre de parrain de l'ainé qu'on lui avait conféré lui tenait à cœur et le rapprochait encore davantage d'une paternité que le destin ne lui avait pas programmée. La jeunesse étant l'apanage des gémeaux, François avait gardé l'esprit enjoué de l'enfance en présence des plus petits. Ceux-ci le lui rendaient bien qui voyaient en ce jeune adulte un complice spontané dénué de toute intention d'user d'un ascendant dû à l'âge.

Le naturel de se mouvoir à quatre pattes pour mieux passer sous la table pouvait amuser les grandes personnes ou les choquer, l'enfant attardé ne s'en souciait guerre que le jugement d'autrui à propos de ses agissements ou opinions. Les jeux intergénérationnels ont l'avantage de rassurer les plus jeunes devant leur inconsciente angoisse face à la perspective de s'initier à la vie des plus vieux. Viendrait un temps où Étienne, devenu adolescent, aurait maille à partir avec la phase initiatique, de véritables crises d'angoisse pourrissant sa jeune existence et recourant pour s'en échapper aux services de psychologues voire, en dernier recours, d'un amateur nommé François.

L'écriture lui ayant prouvé de longue date ses vertus de délivrance des toxines spirituelles apparaissant çà et là durant le cheminement d'une vie, François lui suggéra de décrire sur papier l'état de ses affres afin de s'en alléger l'âme. Ce que le jeune homme ferait avec sérieux, toute perspective de s'en libérer valant de l'éprouver.

C'est triomphant qu'il revint vers son mentor d'un jour avec pas moins de neuf pages manuscrites et un large sourire en prime.

Cette expérience de rencontre avec son for intérieur, et tout ce qu'on peut débusquer, lui serait utile en tant qu'intérêt crucial à poursuivre jusqu'à ce qu'harmonie spirituelle s'ensuive. Ce jeune homme finira par cofonder une entreprise en informatique sur le socle d'une confiance en soi acquise à force de persévérance dans la lutte contre ses démons intérieurs. Une fois la participation sociale assurée, il lui restait à combler ses temps libres en jouissant au mieux de son rapport à la nature.

L'une de ces activités, partagées avec l'ami François, les amenait dans une contrée peu habitée, à deux heures au nord de Montréal, qu'ils traversaient en patinant sur le tracé d'une ancienne voie ferrée recyclée en piste cyclable. Lacs, étangs, marécages, ruisseaux et forêts alternaient sur le parcours sauvage de soixante-dix kilomètres entre L'Annonciation et Mont-Laurier où ils passeraient une nuit d'hôtel avant d'entreprendre le retour dès l'aube ou, comme aurait dit sa grand-mère française, Minouche, dès potron-minet.

Chemin faisant, par une journée bleue et odoriférante d'un après-midi d'été, François avisa un rapace au-dessus de lui et en fit aussitôt part à son camarade qui le suivait à quelques mètres. En se retournant vers lui, Étienne avait disparu comme par un diabolique phénomène de téléportation. En pivotant, il entendit un gémissement provenant du bas-côté et s'en approcha pour y découvrir l'infortuné couché sur le dos parmi les ronces et n'osant bouger de crainte de se voir taillader l'épiderme. Jetant un œil vers le ciel, Étienne avait dévié de sa route et culbuté sur le matelas de mûriers pour amortir sa chute en occasionnant du même coup quelques désagréments.

Ce fut plus fort que lui, François ne put se retenir de s'esclaffer tout en s'efforçant de sortir le malheureux de sa mésaventure. Au final, l'expression où il est question de peur plutôt que de mal prévaudrait et les amis arriveraient à bon port, lessivés mais satisfaits, l'un d'eux sanguinolant en surface pour produire un effet bœuf auprès des clients attablés sur la terrasse du restaurant attenant au motel, là où les attendaient des lits auxquels ils pensaient autant qu'à manger.

L'écart d'âge n'avait aucune incidence sur l'amitié entre les deux complices, amitié certes particulière fondée sur la puissante notion de famille sans qu'un sang commun ne circulât dans les veines. Leur fraternité se nourrissait d'intérêts partagés entre conversations à caractère psychologique voire philosophique dans le domaine du sérieux ou la passion pour le fromage et la moto, dans celui qui l'était un peu moins. Leur plaisir était réel de se retrouver, la création d'occasions, répartie à égalité entre les deux.

L'arrivée dans le coeur d'Étienne d'une charmante jeune Caroline d'origine égyptienne ne modifierait que peu le cours devenu habitude, les séjours de fins d'année chez la grand-mère des Bahamas permettant aux amoureux, chacun de son côté, de prendre du recul et à Caroline de profiter de sa famille. Les garçons s'offraient une dizaine de jours à échanger la neige pour le sable, à enfourcher de la grosse cylindrée sans casque, nager et patiner tout en dégustant les savoureux mets concoctés par la grand-mère Jacqueline qui ne pouvait s'empêcher d'en rajouter. Ayant élevé seule quatre enfants, il était difficile d'échapper au pli.

Cette dernière leur avait présenté de fort sympathiques insulaires, Alison, Robert et leurs trois enfants, devenus des amis au long des ans, le père, propriétaire d'une station-service, Bahamien d'adoption de naissance wallonne. Grâce à la sympathie spontanée entre eux, les Québécois seraient invités à la pêche en haute mer et mieux, à emprunter la moto ainsi qu'une deuxième identique prêtée par un ami de Robert. L'entremêlement de plaisirs à savourer en sushis la prise d'une dorade coryphène sur le quai au retour d'une virée en mer ou de partir à moto à l'autre bout de l'ile en se dépassant à tour de rôle, sourire fendu jusqu'aux oreilles, était le genre d'évènements bénis que les complices se remémoreraient.

Pour ses soixante-cinq ans, François avait souhaité souligner l'âge de la retraite en proposant à son jeune ami de partir à moto jusqu'aux îles de la Madeleine, une idée qui séduisit aussitôt. Le Québec était un vaste pays où les Iles à l'est faisaient partie des extrémités comme l'était le territoire nordique des Inuit qu'il avait jadis eu l'occasion de fouler par moins trente degrés de moyenne.

Le matin du départ voyait vrombir deux grosses motos vers une lointaine destination maritime, la chaleur de l'enthousiasme compensait la fraiche réalité d'un mois de mai aux relents d'hiver. Quarante ans après le vol de sa BSA 650, la relation qu'avait François avec le bolide loué participait d'une sensualité confinant au frémissement à la simple évocation de le monter.

D'abord il fallait mettre la grosse machine en équilibre et, la clé au contact, la tourner avant d'appuyer sur le bouton du démarreur, le son, grave, hoquetant, le faisant vibrer à l'instar de l'engin. Le déclic de la mise en vitesse lui procurait l'émotion la plus jouissive. C'était le signal que la route n'avait qu'à bien se tenir, les roues pouvaient se mettre à s'activer au fur et à mesure que se détendrait la main gauche agrippée à la poigné. Un cri de joie refoulé s'échappait à l'unisson de camarades au sommet du bonheur alors que s'enclenchait le décompte des kilomètres vers l'horizon marin.

Mercuès, la vie de château **161**

L'amour de François pour la France avait peu à voir avec le fait de sa naissance mais davantage avec celui d'une renaissance dont même un Chinois aussi passionné aurait pu faire l'expérience. Ses nombreux séjours dans le pays lui avaient révélé moult raisons de l'aimer, raisons s'ajustant à celles qui en faisaient le pays le plus couru par les admirateurs venus d'ailleurs. Si bien que dans les coulisses de ses recherches de lieux propices à inspiration littéraire, un timide fantasme attendait l'heure de se manifester. Il y avait eu l'expérience d'écriture en solitaire dans le hameau de Vaucron; l'heure approchait. Il fallait oser.

François fit afficher une annonce dans une revue destinée aux propriétaires de châteaux dans laquelle il proposait une présence comme gardien durant la saison en échange du gite en vue d'écrire. La formulation erronée du texte laissant croire qu'il s'attendait à rémunération ne lui rapporta que deux manifestations d'intérêt dans des endroits trop isolés pour qu'un séjour en solitaire et sans moyen de transport fût envisageable. L'exercice l'avait tout de même convaincu de son potentiel. L'avenir le lui prouverait.

Les années passeront durant lesquelles il y aurait un texte sur le feu sans que ses diverses occupations et relations ne puissent l'éteindre; comme un havre de calme et de sérénité lorsqu'il n'y avait plus que la page blanche sur laquelle se projetait l'imaginaire de l'âme. L'âge de la retraite ayant sonné, l'auteur amateur se voyait en mesure de quitter son quotidien pour une période indéfinie afin de se consacrer à ce qu'il aimait le plus : visiter le précuneus, zone cérébrale présumée du bonheur, pour en extraire le suc littéraire.

François se mit en frais de viser haut en termes d'idéal de site à imaginer pour l'écriture du livre dont il avait commencé à ressentir les contractions. Il partirait en France à l'automne pour n'en revenir qu'au printemps. Fort de l'expérience acquise lors de la première tentative de séduction

auprès de châtelains, il entreprit la rédaction de la lettre qui devait lui ouvrir le portail du fantasme qu'il caressait; il se voyait installé à sa table devant un émouvant panorama rural en contrebas de la chambre allouée dans la partie la plus élevée de la tour.

Le territoire serait délimité par la clémence de son hiver et les points d'intérêt alentour. Écrire occupe un temps précisé par la capacité de concentration, en général deux à trois heures. Certes, s'il se trouvait des châteaux en Belgique ou en Bretagne, la possibilité de patinage à roulettes y était plutôt restreinte.

Ce fut une région plus au sud qui répondrait aux critères. Il ne restait plus qu'à compter sur la bénédiction des dieux et l'inspiration qui en découlerait afin que les mots soupesés pour leur justesse fissent mouche. Sollicitées, les fées autrefois à l'œuvre autour de son berceau furent de nouveau en opération dès la première touche enfoncée. François, dans un état second, les yeux fixes, mi-clos, voyait se coucher les mots avec le regard du châtelain lisant. Ou de la châtelaine, bien sûr.

Chère Madame, cher Monsieur,

Un fantasme m'amène à vous, celui d'écrire un livre dans les combles d'un château, là où la vue du paysage ne peut qu'inspirer. Cinéaste de formation, c'est d'abord la littérature qui a motivé les films que j'ai pu faire, tous des courts en attendant le long. C'est justement dans cette présente attente que je veux en profiter pour écrire un livre dont je me permets de vous proposer la lecture de l'incipit, trois phrases qui donnent un aperçu du style de ce qui suivra.

Vous vous doutez bien que je n'ai pas les moyens de m'installer dans un lieu comme le vôtre durant la haute saison; à mon tour de me douter que lors de la fermeture annuelle, il vous faut peut-être une présence quotidienne pour assurer la quiétude de la propriété, quiétude que recherche la réflexion littéraire.

Né à Paris en 1946, je vis depuis au Québec mais ai conservé des attaches avec votre beau pays moins par le hasard de la naissance que par la découverte de ses attraits dont, en particulier, ses châteaux.

S'il s'avérait opportun d'avoir un écrivain en résidence alors que les vacances ou autres raisons vous appellent ailleurs, je serais honoré de répondre à vos exigences pourvu qu'elles fussent liées à un échange de services excluant toute question monétaire.

(Ici étaient mentionnées deux lettres de recommandation d'amies propriétaires de maisons similaires.)

Croyez qu'un « fondu enchaîné » entre fantasme et réalité résulterait en un ouvrage décrivant la philosophie d'une vie.

J'ose espérer être un jour votre obligé et vous prie de croire en mes respectueuses pensées,

Il avait signé et relu vingt fois, véritable Camille Claudel continument insatisfaite de la dernière retouche de l'œuvre marmoréenne venant au monde. Une profonde respiration, doigts croisés, et le courriel fut envoyé aux dix destinataires sélectionnés. Trois d'entre eux auraient la délicatesse de répondre dont deux sans pouvoir accéder à sa requête pour des questions d'assurances.

Une perle rare avait cependant entendu l'appel et les mots de sa réponse allèrent droit au cœur du lecteur saisi d'une émotion indicible. Vingt fois, là aussi, le mot fut parcouru, François voulant y croire; quelques petits mots savamment alignés suffisaient à modifier en profondeur le cours d'une vie. Car il s'agissait bien de ça : un idéal atteint, un fantasme promis à ne plus s'en contenter, des éléments contribuant à inspirer de parfaite manière les mots appelés à devenir œuvre littéraire. De quoi exalter une existence; il y aurait eu François avant et l'expression du soi par la vérité révélée des mots.

Par ailleurs vigneron, le châtelain, Bertrand Gabriel Vigouroux, avait à se rendre à la *Grande dégustation* de Montréal, octobre 2011, évènement destiné à présenter les produits viticoles des différents terroirs français, occasion rêvée pour une rencontre des futurs partenaires culturels. Poignée de main historique de François, concentré sur ce bienfaiteur parmi la foule nombreuse, avec le minimum de questions d'ordre littéraire aptes à rassurer sur l'origine de la motivation de l'homme dans la mie-quarantaine, l'air timide caché derrière un large sourire.

Cette poignée de main serait reprise quelques mois plus tard dans des conditions émotionnelles telles qu'à l'arrivée en train depuis la côte d'Azur, la nuit précédente, l'invité, accueilli avec la courtoisie de circonstance par le directeur de l'établissement et se dirigeant seul vers sa chambre dite *du Balcon* à l'arrière de l'énorme bâtiment éclairé par des projecteurs, ne pourrait se retenir de sacrer tout haut chaque fois que le regard balayant son nouvel environnement se posait sur un élément hors de l'ordinaire à ses yeux.

La chambre qui lui était destinée, seule d'accès privé du château, était celle qu'avaient habité les contes évêques de Cahors en des temps reculés du XIIIe siècle. Sur le parquet classé de la chambre de l'Évêque était incrusté un cadran solaire en face de la fenêtre pour donner l'heure à son hôte dès le réveil. C'est-à-dire à un François incrédule.

Ne résidant pas sur place, la rencontre du propriétaire surviendrait plus tard envers qui les mots dits feraient pâle figure à côté des écrits. En son for intérieur, François se savait contractuel et contraint de livrer la marchandise, imaginant déjà revenir sur les lieux, copie du futur livre sous le bras, afin de démontrer au mécène la valeur de son geste. Découvrir un paysage baigné de luminosité lunaire peut certes émouvoir; pousser, dès l'aube, les volets sur une campagne verdoyante de vignobles traversée en contrebas par la rivière Lot et son écluse, la nuit dans un lit rappelant qu'on est bel et bien dans un hôtel quatre étoiles, aura marqué à jamais l'esprit remué de François qui prendrait dès son arrivée les balises d'un quotidien littéraire. Une activité exigeant une sérieuse intensité de concentration ne pouvait supporter la moindre distraction, la moindre sortie de piste car les conséquences sur l'aboutissement projeté pouvaient retarder voire questionner le but du projet initial.

La haute baie, ouverte sur le panorama, avec salutation au monde, à la Vie; relecture au lit de la ponte de la veille; exercices d'assouplissement; une longueur de piscine à quinze degrés; petit

déjeuner-télévision; lit refait; écriture; déjeuner journal télévisé; sortie digestive dans les environs, à pied ou à vélo, deux à trois heures; lecture; dîner; journal télévisé suivi d'un film ou d'une émission culturelle; courriels depuis le salon à l'entrée de l'hôtel, seul endroit où passera le ouifi dans ces épais murs; promenade sous les étoiles ou la pluie dans les jardins et enfin, série d'exercices avant le coucher, la fenêtre entrouverte.

Sept heures plus tard, le rituel repartait. Afin que la répétition des étapes d'une journée soit non harassante, il fallait compter sur la profonde richesse intérieure dont la création littéraire assurait l'être qui s'y employait. Ces étapes hors écriture étaient imprégnées de pensées liées à elle, les enrichissant d'autant. Les pans temporels fixes de son quotidien étaient les sept heures de sommeil et deux d'écriture. Dans les deux cas, poursuivre l'aurait fatigué, tout étant dans la mesure, le soi constituant l'aune. Incapable de garder ce don du ciel pour lui seul, François en envoya des images à ses amis dont les réactions lui confirmeraient les excellentes raisons qu'il avait d'en profiter.

Le livre le plus précieux d'une bibliothèque est celui qu'on a écrit

Le télépathe **162**

Ce n'était pas parce que François était en pays inconnu avec des liens téléphoniques onéreux ou privé d'internet qu'une conversation avec Ézéchiel n'était pas envisageable. Alors, il imaginerait l'échange virtuel entre eux sachant que leurs esprits étaient liés en un seul depuis la naissance.

Le jeune homme s'était rendu compte que le sage avait la faculté de lire dans les pensées depuis le jour où s'étant présenté chez lui, un sujet à traiter, Ézéchiel avait suivi la salutation naturelle par la réponse à la question non encore posée. Il était donc probable que les réponses aux questions posées étaient en fait celles du jeune homme et qu'il avait besoin du vieil homme pour les faire émerger de soi.

François mettait alors en scène un face à face, en interrompant l'activité du moment où qu'il se trouvât, aussitôt qu'une idée maitresse lui venait, ce qui, à l'occasion, savait étonner les passants. Il s'était demandé si Ézéchiel n'était pas une émanation du monde des esprits. Il lui sembla peu réaliste d'aller jusqu'à imaginer des visites chez le vieillard pour le trouver dans son fauteuil d'un autre âge afin d'échanger sur des sujets qui lui semblaient loin de faire partie de ses connaissances voire de partager un repas avec lui et de l'étreindre.

Don d'ordinateur **163**

François déposa le sac sur l'antique table en chêne en repoussant d'autant des tas de documents et manuscrits.

- J'ai décidé que c'était ton anniversaire. Je t'apporte un cadeau que tu peux pas refuser, car ça se fait pas quand on est bien élevé, et comme tu sais sans doute que tu es bel et bien né sans savoir quand, ça tombe aujourd'hui. Voici.

Ézéchiel l'avait écouté et regardé faire, interdit devant un geste surprenant, son jeune ami poursuivant sur la lancée.

- Pas de problème, laisse-moi faire, comme ça tu sauras le faire l'année prochaine.

Il venait de sortir une boite du sac et s'acharnait à l'en extraire le contenu sous le sourire amusé du témoin.

- Cibolaque qu'ils font pas ça simple!

Enfin parvenu, l'ordinateur portable était déposé devant son nouveau propriétaire, tout sourire.

- Qu'est-ce?

- ?

- Je te taquine. Je sais bien que c'est le jouet avec lequel la jeunesse dort. Je suis touché mais que veux-tu que je fasse avec; ce n'est vraiment pas de mon âge.

- C'est là que tu te trompes, mon cher. Et d'abord, plutôt qu'un jouet, c'est un outil de communication, ce qu'on fait depuis le début. T'es peut-être doué pour la télépathie alors que moi, j'ai un peu de mal. Un cours et on pourra échanger quand je serai à l'autre bout du monde. Et on commence tout de suite si tu veux.

- Holà! Vous êtes vite en affaire, mon ami! Typique jeunesse… je vais te montrer que ma vieillesse n'a pas élimé un certain don.

L'ancêtre s'était relevé de son fauteuil et approché du cadeau prêt à rendre service. Le donateur se montrait appréhensif. On poursuivit.

- Tu vas te concentrer sur l'objet et m'enseigner les rudiments de son fonctionnement dans ta tête. Et quand tu seras satisfait, je le serai aussi. C'est bon?

Le doute lui faisant dodeliner de la tête, les yeux clos de François fit fermer ceux de l'élève et durant de longues minutes s'opéra un écoulement de données d'un cerveau à l'autre. Lorsque le transfert se fut terminé, Ézéchiel s'était rassit et semblait somnoler. Faisant confiance, on s'employa à allumer l'ordinateur, déjà configuré, et François se dirigea vers la sortie.

- Je reviendrai demain pour te montrer comment envoyer un courriel.

Une voix le rattrapa.

- Je viens de t'en envoyer un…

- Ben oui, toi. Continue de rêver.

François, sourire en coin, secouait la tête.

- À demain…

La porte se referma en douceur.

Sur le miracle 164

La notion de miracle était le genre de sujet qui passionnait François par la confrontation épidermique entre croyants et moqueurs, les premiers le considérant, avec une émouvante conviction, comme un acte d'amour divin ou transmis par le divin via le truchement d'un canal spirituel interprété par un personnage sanctifié par l'Église, incluant les anges, tandis que les dénigreurs préféraient se tourner vers une réflexion poussée sur les compétences encore insoupçonnées du cerveau, maitre architecte du corps du haut duquel il trône, celui de François dans une soixantaine friande de matière à débat à qui voulait s'y mesurer.

Lui ne penchait ni d'un côté ne de l'autre et favorisait plutôt une approche où se concertaient le spirituel et le temporel. Il ne manquerait pas d'aller soumettre ses idées au guide pour son aval.

Ayant ses entrées chez le vieux sage pour lui éviter de se déplacer vu le nombre d'années atteint, sans que le visiteur n'aurait su chiffrer l'âge à part d'être canonique, François poussa la porte, tendit l'oreille dans l'espoir de l'entendre ronfler et, dans un silence contrariant, se dirigea vers la chambre dans le chambranle de laquelle lui revint l'image de son oncle, Pierre, frère de Robert, sur leur commun lit de mort dans la chambre d'hôpital de Bretagne.

Il s'approcha sans déplacer d'air ni distinguer chez l'alité de signe vital du côté poumons. Afin d'en avoir le cœur net, il alla placer l'oreille à l'endroit approprié où aurait dû se mouvoir la djellaba qu'Ézéchiel préférait à la robe de chambre depuis son retour de mission au Maghreb lors de son scolasticat alors jeune trentenaire. Le cœur battait au rythme de plongeurs en apnée des grandes profondeurs. Ce n'était donc pas encore pour cette fois. Il attendrait son réveil et jouerait sur son clavier de téléphone en attendant. Et il fit bien car quand les vieux yeux plissèrent à retrouver le jour, François séparait les siens du texte pondu sur les entrefaites.

- Mon Ézé, fit-il à voix basse, je voulais pas interrompre ta sieste. Si tu m'accordes trente secondes je te lis un morceau de bravoure à peine pondu et repars aussitôt comme un voleur.

Le jeune homme, plus si jeune, n'attendrait pas d'aval pour se lancer.

> - En demande d'intersession divine, lire miracle, l'individu arrive à atteindre une pureté transcendant sa corporalité grâce à laquelle l'Esprit peut enfin se manifester en prenant le contrôle du corps afin de le remettre dans un état d'équilibre dont l'individu a été privé par naissance, accident ou maladie. Le cerveau étant en apnée durant l'évènement, il revient à lui avec une image

renouvelée d'un corps dont il est le maitre d'œuvre grâce à un appui de taille de l'au-delà.

Un coup d'œil sur l'auditeur rendormi que suivrait la conclusion attendue sinon entendue.

- Et c'est le moment où les témoins incrédules, quoique croyants, s'écrient d'une voix émue MIRACOLO!

Parce que l'industrie des miracles siège au Vatican.

Ce ne sont pas les miracles qui n'existent pas mais les réponses aux questions aptes à les expliquer

Sur la politique idéale **165**

Reparti écrire à Anthéor, François s'était retrouvé en pleine période électorale présidentielle avec ce que l'évènement quinquennal comportait à s'y attarder par voies radiophonique et télévisuelle. Il occuperait, de retour à Anthéor, les premières loges d'un spectacle qui l'inciterait à synthétiser les idées disparates que son recul pouvait lui donner sur le monde de la politique et de la démocratie autant que de la démagogie une fois considérés les personnalités politiques en vitrine.

L'Esprit est à la démocratie ce que l'Ego est à la démagogie

Son mentor initié à l'ordinateur mais François ne se fiant pas à la connexion télépathique, Il écrirait à Ézéchiel par besoin de clarté dans l'expression de sa réflexion.

- Mon cher Ézé, tu connais la place prépondérante du débat dans la culture française; tu peux imaginer combien en usent à volonté et en toute occasion ces gens prêts à tout afin de conserver leur poste gouvernemental ou d'en obtenir un. Radio et télé ne traitant que de ça, j'ai été contraint à l'immersion avec la littérature comme bouée de sauvetage. Est-ce que je peux t'exposer la synthèse de ma pensée concernant la politique définie comme étant relatif à l'administration des citoyens?

La touche - *Envoyer* - et la réponse une heure plus tard. Les autres s'enchaineraient.

- Mon bon ami, ta réflexion sur un sujet de la plus haute importance sociale m'intéresse; il mérite beaucoup d'attention, les mots écrits plutôt que dits servant davantage le but recherché par l'ampleur de l'inspiration qu'on leur consacre.

François sourit au paysage de la fenêtre, prit une profonde respiration et se remit au clavier.

- Depuis les lendemains de la Révolution française, l'Assemblée nationale s'est fracturée entre ceux qui siégeaient à droite et leurs vis-à-vis, à gauche, pour désigner de façon simpliste les tenants d'une politique axée sur le capital ou leurs confrères, sur le social. Je schématise pour démontrer le non-sens de cette façon de voir. Pour prouver à quel point le paysage électoral est plus complexe, dix candidats et candidates se présentaient à la population pour proposer des programmes pour tous les gouts. Peu importait la stature du parti politique derrière chacun ou chacune, une identique durée de parole était allouée durant les émissions, ce qui ne constituait un avantage démocratique qu'en apparence car si cette durée de parole était respectée, le respect de la parole était loin d'être assuré. Si j'utilise le masculin…

François s'interrompit pour lever le regard sur l'horizon marin avant de poursuivre.

- … c'est que le domaine de la politique a été jusqu'à maintenant la chasse gardée du mâle. Mais les temps changent et les femmes se rendent compte que si leur société est critiquable, c'est dû à leur absence. Ici comme ailleurs, le théâtre de la politique, et en particulier d'une élection, est une mise en scène de l'Ego. Le paraitre y tient un rôle essentiel tandis que l'essentiel passe au second rang; chacun est aspiré par le piège du dénigrement de l'autre ou de son programme, programme sur lequel on n'a, selon toute vraisemblance, pas jugé opportun de se pencher sinon on aurait matière à débattre sur le fond en rendant toute sa valeur à l'idée soumise au peuple. Hélas! À l'instar d'un tango qui se danse à deux, il fallait que le face à face au public réunisse des candidats désireux de se confronter sur les vrais enjeux mais si l'un d'eux n'était pas à la hauteur, s'il dansait mal et marchait sur les pieds du partenaire qui était tenté de répondre au coup par coup, laissant libre accès à la démagogie.

- Envie de réagir?

Le jeune homme eut surtout soif et besoin de se délier les muscles en allant se promener dans le jardin d'acacias et d'eucalyptus de la maison provençale prêtée durant les mois d'hiver par ses bons amis de Paris, là où le calme des abords de la Méditerranée l'inspiraient. Quand il reprit place devant l'écran, le vieux philosophe attendait.

- Tu es bien lancé; que pourrais-je ajouter qui me tient loin de la politique des hommes… vivement celles de leurs consoeurs qui auront l'autre moitié de parole, celle qui aurait sans doute évité les guerres. Alors mène-nous sans hâte à la conclusion.

François ne demandait pas mieux.

- Je ne t'apprends rien en nous rappelant que démocratie et démagogie ont en commun la racine grecque demos, peuple; la première, kratien, pour commander; la deuxième, ago, son conditionnement. Reconnaissons que la majorité des représentants du peuple ont à cœur le bien commun. Il est évident que la bonne foi prime sur les gestes qu'ils posent… en début de carrière à tout le moins.

Plutôt satisfait, il continua donc sur sa lancée.

- Le problème est que les impératifs du parti peuvent primer sur ceux de la nation d'où le dilemme moral pour un membre. L'élu se retrouve en position de pouvoir en oubliant que c'est le peuple qui le détient, un pouvoir devenu difficile à partager lorsqu'on en est investi. De l'humilité des débuts du service civil, l'œuvre insidieuse de l'Ego risque de faire basculer vers l'arrogance de l'intérêt personnel. Le résultat est une alternance artificielle tous les cinq ans; à chacun son tour et quand ce n'est pas le sien, on rentre dans son trou en rongeant son frein et critiquant à boulet rouge la moindre action engagée par le parti au pouvoir aussi positive pour la nation qu'elle saurait l'être. Hamlet aurait trouvé de la pourriture dans le royaume de la politique. Il est impératif d'en chasser la démagogie et de resserrer les règlements afin de sceller les fissures par lesquels les Egos s'insinuent dans le processus démocratique.

Un sourire s'imposa à l'évocation de ce qui venait.

- La suite serait pas moins que révolutionnaire car les partis et leurs membres, débarrassés d'intérêts personnels au profit de motivations altruistes, sauraient que les serviteurs de l'État seraient choisis autant dans les rangs de l'opposition que dans ceux du parti du président ou de la présidente, le seul critère primant sur le choix étant les compétences et qualités humaines. En se sentant représenté· es, les citoyen· nes de toute allégeance s'identifieraient sans hésiter à leur gouvernement dont le ou la chef· fe pourrait,

sans doute pour la première fois de l'Histoire, prétendre représenter tous et toutes plutôt que la moitié.

François souffla en se demandant ce que son correspondant pourrait bien ajouter.

- Ne tarde pas à te présenter sinon continue de réfléchir sur le sujet pour les gens qui n'en prennent pas le temps. Si, comme pensait Churchill, la démocratie est le moins mauvais des systèmes, il restera imparfait tant que les égoïsmes prévaudront.

Ézéchiel avait ajouté un post-scriptum.

- À propos de ce vilain défaut, j'ai un aphorisme, ou apophtegme, tu décideras : une générosité envers l'un et pas l'autre est intéressée et tient de l'égoïsme.

- Les nouvelles technologies de communication, les réseaux sociaux et les générations émergeantes partout dans le monde et dans toutes les cultures représentent une véritable raison d'espérer. Tu me manques; je ne suis pas habitué de te parler en me privant de te voir. Je t'embrasse fortissimo, François.

P.S. Dernière heure… L'Ego transforme les êtres en marionnêtres.

Envoyer

L'anecdote cervicale **166**

Afin de surprendre des membres de sa famille élargie, François s'était arrangé pour connaitre le jour de tournage d'un long métrage dans lequel son neveu, Maxime, et le père de ce dernier, Michel, tenaient les rôles titres. L'histoire relatait la vie aventurière d'un pilote de brousse devenu célèbre pilote de ligne grâce au sauvetage de son chargement. Il s'agissait de s'infiltrer sur le plateau en tant que figurant avec la complicité de la blonde du neveu.

Chaque matin, il partait de nuit à vélo en remontant la rue à contresens, zigzaguant pour faciliter l'effort, afin de la rejoindre et se rendre en auto sur le plateau de tournage situé près de l'aéroport. Déguisé en voyageur, son rôle consistait à se trouver assis parmi les centaines d'autres pseudo-passagers et à feindre la panique au signal du réalisateur. Ni sa complice, comédienne professionnelle, ni lui ne tenaient à ce qu'on les reconnût de sorte que chaque fois que la caméra risquait de balayer l'espace qui les concernait, les deux drôles s'enfonçaient au plus profond de leurs sièges en rigolant comme des enfants.

Amorçant un autre demi-tour pour éviter les efforts dans la montée à contre-sens, l'absence de phares d'auto venant dans sa direction montrant la voie libre, François n'aurait pu songer que l'itinéraire d'un autre cycliste descendant en roues libres croiserait le sien. Le choc, terrible, fut subi dans son intégralité par le véhicule le plus lent, le côté gauche du corps de son occupant encaissant seul les conséquences dramatiques que lui réserverait l'avenir.

Une fois réussie la désincarcération des bicyclettes et l'assurance que le jeune hispanophone impliqué pouvait repartir, François s'en fut à son rendez-vous, ensanglanté mais soulagé par l'accueil de l'infirmier engagé par la production. Durant une bonne semaine, le pauvre arriverait à peine à ouvrir la mâchoire. La réussite de cette deuxième surprise pour sa parenté fut majorée par un maquillage fort réaliste de figurant blessé. La coordination avec le scénario manquerait toutefois de synchronisme, l'histoire traitant d'un écrasement d'avion dont les plans n'étaient pas encore tournés.

Passerait le rythme immuable des années. Un beau matin, un fait inhabituel interrompit la course du rasoir, un rasoir manuel pour son silence. Il s'approcha du miroir afin de mieux observer le renflement qui se distinguait sous la mâchoire côté gauche, un étonnant phénomène à observer. Comme beaucoup dans ce genre de situation, il n'y prêta guère attention et supposa que ce qui peut apparaitre peut disparaitre. Comme par magie, aurait suggéré Paulette, sa chère mère, sur le ton de l'ironie.

Tout phénomène étant logique, sa compréhension est une question de temps

La curiosité persistant, l'étonnement devenant inquiétude, il crut bon de consulter son médecin de famille, l'avenante Kim d'origine vietnamienne, qui n'hésita pas à le référer à un collègue oto-rhino de l'hôpital Notre-Dame. Il y eut une courte observation et ce dernier jugea bon de l'expédier au département d'oncologie pour une analyse plus sérieuse. Il n'eut pas besoin d'élaborer, François ayant un minimum de notions de médecine.

Une biopsie fut faite sans délai pour apprendre qu'une lésion était apparue à la base de la langue, côté gauche. François tombait des nues. Comment lui pouvait-il en être atteint au vu d'une qualité de vie exemplaire inoculée contre la pire des maladies, celle dont le nom appelle la mort?

Le processus hospitalier serait aussitôt enclenché avec promesse de guérison via chimiothérapie, radiothérapie et assurance d'en suer un coup. Soit. François n'avait aucune raison de ne pas faire confiance à tous ces spécialistes ayant à cœur de l'aider à passer à travers. Il était néanmoins au courant de médecines alternatives plus douces ayant fait leurs preuves.

À cette époque, Catherine, la benjamine, subissait des traitements pour un cancer avec les méthodes conventionnelles tandis qu'un excellent ami était soigné pour celui des os avec métastases. Ayant privilégié l'approche nutritionnelle, celui-ci, convaincu des vertus de la vision holistique du corps humain, avait une opinion arrêtée sur la manière d'en sortir. Une fois assumées les réflexions spontanées dans pareil cas, François prit la décision de suivre la voie de la douceur et de se confier à la capacité de rétablissement de son organisme, allant par délicatesse expliquer ce choix au corps médical concerné en l'assurant de le revoir pour un suivi.

Il alla rendre visite à son père et sa compagne en Gaspésie pour leur annoncer l'avatar qui lui tombait dessus et la décision qui y était accolée. Comme tous ceux qu'il avait mis au courant, ses

hôtes l'encouragèrent pour avoir eu, tous les deux, un historique de cancer. Ils avaient, parmi leurs connaissances, une vieille dame dotée du don de guérison qui avait accepté la proposition de rencontrer le jeune homme. Curieux et dénué d'à priori, François accepta volontiers.

La rencontre eut lieu par un jour ensoleillé et printanier, les immenses bancs de neige entamant leur lente agonie à la satisfaction des promeneurs de la petite ville d'Amqui. D'accueil souriant, Lucie fit entrer ses vieux amis et le cas qu'on lui amenait. Les anecdotes s'échangèrent de part et d'autre de la table, la guérisseuse racontant les débuts de son activité médiumnique à la ferme familiale quand à six ans son père la faisait venir auprès d'un animal couché filant mal afin que sa présence le fasse se relever.

Soudain concentrée, elle fixa le regard sur la bosse au cou de son vis-à-vis et prononça les mots confortant l'opinion qu'avait François de la chose.

- Ça, ça partira tout seul…

Puis elle se leva et vint se positionner derrière lui, posant, toute délicate, les mains sur le lieu du déséquilibre pour prier (ce qu'il apprendrait plus tard). François se mit à pleurer à chaudes larmes, tremblant d'une émotion unique en ressentant la communion des Esprits faisant son œuvre de retour à la vie.

Si le cancer est une maladie de civilisation entretenue entre autres par l'industrie pharmaceutique qui a peu d'intérêt à encourager sa lucrative clientèle à apprendre à éviter les facteurs qui le leur induit, le corps médical se fait complice de cet état, désastreux pour le bilan de santé de la population, en privant celle-ci de cruciaux conseils qui seraient susceptibles de modifier la donne en profondeur. À commencer par la nutrition qui, depuis l'avènement de la toute-puissance des villes et, en conséquence, l'éloignement des campagnes, lire, la Nature, est devenue la chasse gardée de l'industrie agro-alimentaire, pieds et poings liée à celle des engrais chimiques. '*You are what you eat*.' *Mangez et regardez-vous aller* serait la traduction libre de François qui s'était mis à fouiller sur internet tout ce qui avait trait à ce qui se dirigeait vers l'estomac.

Par exemple que quatre-vingt pourcent de ce qui se retrouvait sur la table des honnêtes et naïfs Occidentaux provenaient de conglomérats dont le but non avoué était le profit. Il serait inutile de nuancer cette donnée car s'ils la considéraient avérée, ils auraient déjà entamé le virage moral d'un profond changement de paradigme quant à l'alimentation de leurs semblables tout en trouvant le moyen d'effectuer un maximum de profits.

Chose surprenante, il découvrirait qu'un choc physique pouvait traumatiser des cellules au point de les rendre malignes. Encore plus surprenant, l'oncologue consulté non seulement l'ignorait mais le réfuta d'emblée, ce qui n'étonnera personne. En étudiant la composition de la *tarte* divisée en sections correspondant aux diverses causes du cancer, François conclut que son cas faisait partie de l'étroite pointe du 1% *autres*. Ce serait l'une des raisons le motivant à opter pour des méthodes alternatives.

Selon lui, la lente prise de conscience de l'empoisonnement programmé d'une partie importante de l'humanité était à la modification croissante des habitudes alimentaires ce que la lente prise de conscience du réchauffement climatique était aux dictats de la toute puissante industrie pétrochimique bénéficiant dans les deux cas de l'accord tacite des gouvernements nationaux.

François se rendait compte qu'il vivait dans une apparence de démocratie car au contraire de son sens étymologique, le peuple n'avait pas le pouvoir sur sa propre destinée. Le problème découlait de l'inégalité des forces en présence.

D'une part, la populace n'ayant un mot à dire que pour la durée du mandat d'un gouvernement divisé dont les membres élus faisaient de leur mieux, bénéfice du doute accordé, mais que la durée de vie de leur responsabilité politique n'encourageait pas à réfléchir et à agir sur le long terme en matière de problèmes sociaux.

D'autre part, le vorace appétit des compagnies pharmaceutiques oeuvrant, elles, sur le long terme et dont les membres des conseils d'administration sont soucieux du rapport entre leur investissement et les bénéfices engrangés par les produits proposés à la population en niant les effets pervers sur elle et, en particulier, les moins nantis.

Les observateurs de la scène sociopolitique partagent l'appréhension de ce que l'avenir réserve avec celle des spectateurs romains en voyant apparaitre dans l'arène l'impressionnant Goliath face au pitoyable David.

Si l'Histoire a démontré que les probabilités se jouaient des paris les plus entendus, la situation actuelle demeurait favorable au monde de la finance et à tous celles et ceux qui en faisaient leur veau d'or au détriment d'une valeur morale, édifiant exemple de prédominance de l'Ego sur l'Esprit.

Qui prend la parole entre l'Esprit et l'Ego?

Quoiqu'il en soit, François percevait d'encourageantes failles dans le système en place, des David se manifestant ici et là avec, au premier rang, les lanceurs et lanceuses d'alerte, les Goliath n'ayant qu'à bien se tenir. L'ère des communications augurait d'un pouvoir parallèle prônant un partage équitable entre les individus et l'élimination de l'outrancière disparité entre les classes et, partant, des classes elles-mêmes.

Contre l'avis du corps médical insistant lourdement sur l'intérêt sans alternative de suivre le processus de soins contre le cancer par la chimiothérapie et la radiothérapie, François, connaissant l'issu de la rencontre entre le Philistin et l'Israélite, déclina la généreuse invitation pour se tourner vers les méthodes douces dont l'alimentation, la phytothérapie et autres cures, toutes s'appliquant à conduire le système immunitaire à améliorer ce à quoi il était destiné. La cible visée était un phénomène biologique appelé apoptose, ou suicide des cellules malignes.

Le défi était réel car tenir tête à la puissante corporation de la médecine officielle pouvait relever de l'étourderie sachant l'issue fatale possible impliquée, voire de téméraire prétention. L'audacieuse décision serait prise grâce à l'accompagnement désintéressé d'un biochimiste averti pour qui seul comptait la mission de corriger les exactions égoïstes du système en place pour le bien être de la planète, un être exceptionnel qui deviendrait vite un ami précieux.

Confiant de posséder une clé apte à déverrouiller l'emprise de la maladie, François accepta la requête du médecin traitant, impressionné devant sa sereine assurance, de rencontrer le chef du département d'oncologie de l'hôpital, centre auquel il avait été référé par sa doctoresse de famille, pour l'entendre affirmer que dans les vingt ans d'exercice de sa discipline, il n'avait croisé aucun cancéreux guéri par des voies parallèles. Cette hauteur à son endroit ne fit qu'attiser la ferme intention du pauvre François, aux yeux des témoins, de relever le défi de clouer le bec à cet étroit d'esprit à qui il ne pouvait en vouloir de sembler réfractaire aux multiples hypothèses d'approches en matière de guérison de quelque infortune physique que ce soit.

Pendant que la discipline quotidienne contribuait à le sortir de l'obsession des cellules malignes, François préparait les deux suggestions une fois guéri; il enjoindrait au chef du département d'oncologie d'user de plus d'humanité et d'empathie envers les patients éperdus en évitant de les condamner sans autre forme de psychologie ou de minimum de diplomatie une fois établie la soi-disant absence d'espoir de guérison, et de les inviter, plutôt, par honnêteté morale, à solliciter les services d'individus pratiquant d'autres approches dans la compréhension du rapport entre l'Esprit et sa corporalité.

En attendant le rendez-vous pour une biopsie décidé par la doctoresse, François, sonné par l'enchainement des évènements, s'empressa de tenir son ami Daniel au courant de ce qu'il lui arrivait, vedette de cinéma rongé par son cancer des os. Voyant l'état confus de François, il alla le présenter à un ami restaurateur d'origine asiatique, Robin, qui conseillait quiconque de sa clientèle sur les mérites des soins holistiques quelle que soit la maladie. Homme généreux de sa personne, désintéressé et faisant par ailleurs une excellente cuisine de sa culture d'origine, François le prit vite en sympathie et écouta avec attention ses dires sur le sujet de la guérison d'une anomalie de santé par une modification en profondeur de la nutrition et des habitudes de vie.

Sans préjuger de ce que révélerait la biopsie annoncée, la confusion de François était légitime de s'imaginer atteint d'un cancer, lui dont le style de vie était aux antipodes du candidat type. Reconnaissant néanmoins que tout un chacun pouvait en devenir victime, il lui restait à trouver les circonstances l'ayant provoqué qui le concernaient. S'étant consultés, Daniel et Robin crurent opportun de consulter leur ami biochimiste féru de l'organisme humain, reclus dans une région de collines en bordure du Fleuve, à composer une variété de produits destinés à aider les demandeurs à se débarrasser d'un éventail de maux. En toute discrétion afin de ne pas contrarier le Collège des médecins jaloux de ses prérogatives, le ministre de la santé étant médecin dont la réforme de la corporation médicale n'était pas de l'ordre de ses priorités.

Sur la maladie **166**

Le degré d'une maladie prend sa source dans une carence spirituelle. En général, l'individu tombe malade parce qu'il a négligé sa santé, conséquence d'un manque de contact entre l'esprit qu'il ne sait pas être et l'outil de développement de ce dernier qu'est son enveloppe charnelle. N'ayant pas trouvé la paix intérieure grâce au processus de réunion esprit et corps, son ego lui fera rechercher des succédanés par la consommation de nourriture contre indiquée et nuisible à la longue mais donnant des plaisirs ponctuels et sensuels au goût illusoire d'une satisfaction prise

pour du bonheur. Par contre, l'individu qui chemine vers son intériorité spirituelle, et agit en toute logique au niveau physique, évitera le piège des plaisirs superficiels aptes à miner l'équilibre atteint entre Esprit et corps. La maladie n'aurait pas la tâche facile pour l'atteindre. Si, par contre, elle réussit et que la conscience en prend acte pour remonter à son origine, l'occasion sera belle d'éviter le laisser-aller l'ayant fait apparaitre.

Le sensuel Ego trompe

Une fois prise la décision de cheminer par des voies parallèles, François se devait de mettre son ouverture à l'épreuve. Grâce à ses sœurs, il ferait la connaissance d'un iridologue, praticien d'un art de la santé dont il n'avait pas entendu parler.

La petite maison ne payait pas de mine qui dissimulait un bureau dont les murs étaient ornés de photographies d'agrandissement d'yeux d'une étonnante variété. Accueilli par la souriante secrétaire au tutoiement culturel, François, nullement appréhensif après l'exposé de ses sœurs, fut introduit dans le domaine réservé à l'analyse de son état psychosomatique. L'homme, au début de la cinquantaine, accueillit son client avec un sourire d'un naturel qui le mit en confiance. Les questions, simples, concernaient les raisons ayant motivé le jeune homme à se présenter devant le pratiquant d'une pseudoscience comme se plaisaient à la dénigrer les détracteurs de cette technique de médecine non conventionnelle pour lesquels seule la démarche expérimentale du double aveugle pouvait légitimer son existence. En double aveugle pour un iridologue, ils ne savent pas à qui ils ont affaire!

François jugea inopportun d'exprimer sa pensée, celle rappelant une époque où la confiance envers les alchimistes suffisait au premier venu pour laisser leur intuition et leur expérience opérer sur lui. Il opterait plutôt pour la mise au jour d'une réflexion insolite.

- Je suis venu vous dire ce qu'un médecin traditionnel ne serait pas à l'aise de comprendre.

Plus stricte est l'observance des traditions, moins objective est la critique

L'iridologue opina en dirigeant l'appareil-photo sur le premier œil.

- Je considère l'évènement à la base de ma langue comme une chance.

L'homme continuait de mouvoir la tête. Devant le silence qui se prolongeait, il crut bon émettre sa question.

- Avez-vous peur du mot cancer?

- Pas du tout puisque j'assume le problème que je vis. Ce mot a une connotation démonisée qui ne concorde pas avec le rapport qu'il y a entre lui et moi.

Le spécialiste observait avec attention l'agrandissement de l'oeil gauche sur l'écran de l'ordinateur. L'index connaisseur se dirigea tout de go vers un point situé à deux heures sur l'iris.

- Voici votre cancer.

François s'approcha pour les présentations et attendit la suite.

- C'est la tache grise contigüe à ce pincement du rayon. Si elle avait été noire, il y aurait eu matière à s'inquiéter.

François, soulagé, raconta les méthodes appliquées de l'option choisie. Ayant écouté, l'homme n'eut qu'à l'encourager à poursuivre sur la voie empruntée en adjoignant les produits de phytothérapie propres à son cas qu'il trouverait auprès de la secrétaire. Les mains furent serrées et les sourires, échangés, tandis qu'une ultime question provenait de l'hôte.

- Pourquoi une chance?

Depuis l'apparition de la bosse de la grosseur d'une demie balle de golf du côté gauche du cou, un ganglion hébergeant d'importunes cellules, la vie de François n'avait pas changé mais pris la tangente d'une conscience accrue de l'importance de ne pas la tenir pour acquise. Plaçant la paume gauche sur le ganglion, il répondit.

- En me rasant, cette anecdote cervicale me rappelle le privilège unique d'avoir déjoué les probabilités d'exister. Grâce à ce don que me fait la Vie, si j'étais conscient avant, je le suis davantage de connaitre sa valeur profonde.

L'iridologue conclurait.

- Voilà pourquoi j'ai consacré ma vie à cette passion.

Sur la solitude de l'espèce humaine **168**

La Terre est le seul endroit de l'Univers où s'exerce la pensée. En considérant la multitude de planètes qui s'y trouvent, les probabilités d'extraterrestres pensants sont nulles si on songe à la série particulière d'étapes évolutives qui aura été nécessaire pour arriver à l'apparition de la pensée. L'humanité ressent autant le besoin viscéral de se régénérer que de s'illusionner sur l'existence de cousins éloignés.

La prétention de François se concevait axée sur une logique probabiliste. Il était toutefois conscient que la théorie opposée était tout aussi valable quant à sa propre réflexion sur le mouvement comme signe de vie. Car selon cette logique, le mouvement implique une interaction entre l'endroit où on est et celui où on va et qu'entre les deux, il risque d'y avoir rencontre, croisement, heurt entre individus de l'espèce, une « conversation » en quelque sorte, plus ou moins heureuse, qui, s'appuyant sur un embryon de mémoire instinctive, leur rappellera leur intérêt de répéter ou éviter l'expérience d'une prochaine rencontre, une possible démonstration de l'origine de la pensée.

Le Planétarium 169

Au bout de deux ans d'attente, François s'était fait un point d'honneur de se trouver parmi les premiers à découvrir le nouveau *Planétarium* de la ville. La longue période qui l'avait privé du plaisir de s'allonger sous la voute constellé de l'ancien immeuble voué à l'espace, à la technologie dépassée, venait d'atteindre son terme à la satisfaction des amateurs venus nombreux. Le plafond du ciel était révolutionnaire et des plus performants car en plus d'apercevoir une nuit sans lune, laiteuse tant il y avait d'étoiles, chacun pouvait utiliser ses jumelles pour s'aventurer au-delà du visible à l'œil nu. À ces conditions optimales de confort pour les fauteuils inclinés, certains ajouteraient le ronflement aux dires de l'animatrice qui préférait imputer l'effet soporifique sur la nuit artificielle plutôt que sur sa narration.

N'écoutant plus, François voyageait vers l'infini sur les ailes de la mémoire vive de son voyage astral. Il goutait une telle sérénité qu'il fut surpris par la lumière rétablie qui déclenchait une période de questions, la première, émise par la présentatrice.

- Croyez-vous qu'il y ait de la vie dans l'univers?

Une autre fusa aussitôt de la salle.

- Pouvez-vous spécifier entre l'amibe et le pensant?

- D'après vous?

On réfléchissait avec sérieux car cette question survenait de manière cyclique dans les débats médiatiques.

- Levez la main, ceux qui penchent pour la vie pensante.

Comme à l'école, s'amusa François de ne pas lever la sienne au contraire de la majorité.

- Merci. Les autres ne le croient pas?

Une femme se leva.

- Je n'en sais rien et j'en doute.

Puis se rassit.

- Est-ce qu'il y en a qui soient sûrs qu'il n'y en a pas?

Dans le silence des mains demeurées coites, l'une d'elles osa marquer sa différence sans s'étonner de qui elle s'élevait.

- Pourriez-vous nous dire sur quoi vous basez votre certitude?

- Sur le calcul de probabilité… Le nombre incalculable de systèmes solaires dans l'univers est en-deçà des probabilités d'existence d'êtres avec lesquels nous pourrions communiquer par la pensée.

- Pourquoi?

- Parce que les chances pour qu'un parcours évolutif entre l'amibe et l'être humain doté de pensée puissent se répéter ailleurs dans les conditions tout à fait particulières de la Terre sont infiniment improbables voire carrément nulles. En fait, pour l'imaginer, il faudrait que la pensée ait préexisté à l'apparition de la vie sur Terre et qu'elle ait élu domicile là où elle en avait envie un peu partout dans l'univers. Alors, oui, il y aurait de la vie pensante partout ailleurs qu'ici et nous serions déjà en constante communication avec là-haut…

François pointait le plafond noir.

- N'êtes-vous pas en train de déterminer l'existence d'une pensée omniprésente et universelle que d'aucuns appellent Dieu?

François hocha la tête.

- Oui, si la pensée préexistait à l'apparition de la vie. Comment alors le reconnaitre sinon en déduisant que s'il n'y a personne au bout du fil avec l'au-delà, c'est que ce dieu hypothétique, cette pensée pure et universelle, n'a pas reproduit la vie ailleurs et qu'il faut en conclure qu'il n'existe pas. Désolé d'en décevoir quelques-uns.

Un silence intersidéral s'installait sur l'assimilation en cours. Ézéchiel, présent, se serait montré fier de son jeune ami qui venait de se lever, s'inclinait en direction de l'animatrice qui se demandait sans doute si cette nouvelle salle provoquerait d'autres échappées de haut calibre scientifico-philosophique de ce genre. Il n'avait pas fini de la surprendre. Sur le seuil de la porte de sortie, il se tourna vers l'auditoire.

- À quinze ans, j'ai fait un voyage astral durant lequel j'ai croisé personne…

François s'en fut, un discret sourire aux lèvres.

Sur la pensée créant l'Humanité **170**

Marchant dans la nuit comme tous les soirs, François regrettait son téléphone car il aurait noté les idées qui lui venaient relatives à un domaine qu'il affectionnait. Il attendrait donc de s'aliter, relevé sur l'oreiller, l'ordinateur sur les genoux, pour tâcher de se remémorer au mieux ce que l'inspiration avait évoqué, en l'occurrence une série de questions d'ordre philosophique qui l'amenait à la décourageante constatation de connaitre si peu de soi.

> Si, depuis son expérience gnostique, il se savait lié à l'infini, la question fondamentale demeurait entière: pourquoi être? *Cogito ergo sum* avait proclamé le sieur Descartes… *Je pense donc je suis*, révélation révolutionnaire qui, transposée à l'échelle de la noosphère de Teilhard de Chardin, donnerait *Cogitatio creavit Humanibus* ou *La pensée a créé l'Humanité*. L'être sans pensée ne serait que coquille vide. La pensée donnait certes la conscience du Soi mais pourquoi la pensée telle qu'elle venait? D'où émanait-elle? En extrapolant, à quoi rimait l'existence? Se devait-elle être dotée d'un sens ou du domaine de l'absurde, cet infini anti-territoire au bord duquel le voyage astral peut mener?

Ferait partie du patrimoine de la pensée, le lumineux concept du philosophe français imaginant cette noosphère entourant la Planète bleue, couche à deux mètres du sol correspondant à l'ensemble des cerveaux et à l'émission de leur pensée unifiée, échelon initial des sphères subséquentes s'élevant vers l'infini.

François reconnaissait et appréciait l'apport des philosophes à la marche humaine, et ce dernier en particulier quoiqu'influencé par une époque où l'ethnocentrisme était généralisé chez les penseurs; seuls les entités supérieures comme l'étaient les enfants de Dieu prétendraient à la pensée. Le jeune homme, marqué par un père qui deviendrait professeur de l'approche conceptuelle du monde, soumettrait à qui voudrait l'entendre que d'autres sphères de pensée cohabitaient vers l'infiniment petit, chaque fois complémentaires quoique divergentes en terme de degré d'évolution.

Le degré de conscience distingue l'humain de l'animal

À la suite d'homo sapiens, s'arrogeant l'exclusivité de la compétence réflective la plus évoluée chez les hominoïdes, suivraient, dans une hasardeuse tentative de hiérarchisation, les animaux selon la capacité cérébrale, une pseudo-pensée les assurant de communiquer; les insectes, une pensée primaire agissant comme logique d'action collective; le monde microbien qui sait bien comment agir en travaillant ensemble grâce à une commune longueur d'onde assimilable à une protopensée. En se référant à ce vocable à l'observation d'une tumeur, l'unicité d'une réaction des cellules malignes à la suite d'une décision s'apparenterait à une pensée.

Alternative au sucré : Flagaiser **171**

La réflexion n'avait pas tardé. Si le prix à payer pour se maintenir en vie impliquait de modifier du tout au tout la manière de la vivre, François s'y appliquerait avec assiduité, son assurance d'en compter qu'une participant avec intensité à une résolution faisant suite logique à sa décision d'opter pour une approche holistique des soins à se prodiguer afin de contrer le crabe. Avant de considérer les possibles cures proposées par le biais d'amis ou d'internet, il lui fallait reformuler le détail de son menu quotidien dans le but d'assurer le meilleur système immunitaire pour effectuer son travail avec le plus d'efficacité possible. L'aide du biochimiste lui serait précieuse et la confiance établie entre les deux hommes contribuerait au sérieux de l'entreprise de régulation alimentaire.

François était de ces individus qui, une fois décision prise, n'en démordait plus. Comme si, parvenue à la conscience, la rétrogradation n'était pas envisageable. L'abandon du café du jour au lendemain et sans effort véritable bien des années auparavant en était un exemple probant. La transition ne devait pas imposer de sanctions à un plaisir guttural déjà restreint par les limites de ces moyens. Point de viande rouge sauf exception lorsqu'invité car la bienséance primant sur le régime. La boulange serait remplacée par les craquelins, pourvu qu'ils soient dégarnis de granulés, et la laiterie vachère, par la caprine. Quant aux légumes cuits, lui qui ne pratiquait pas la cuisine, les manger crus agrémentés de houmous lui conviendrait tout à fait.

Il lui fallut reconnaitre que la privation de dessert, milieu sucré qu'affectionnent en particulier les cellules malignes, posait un défi de taille à des papilles gustatives créées pour saliver à la vue d'un Paris-Brest. Il tiendrait jusqu'au jour où, analysant la situation lors d'une balade en patins à

roulettes, il ferait le constat, révolutionnaire pour la suite, que le dessert ne servait qu'au plaisir et en aucun cas à nourrir le bienheureux qui s'y complaisait, que ce plaisir se cantonnait au niveau de la tête, siège des sens, avant l'étape de la déglutition, instant fatidique où la jouissante satisfaction le cèderait à l'inconscience devant les conséquences à terme de la regrettable bouchée.

L'embryon de solution au dilemme du dessert se dissimulait dans un coin de la réflexion concluant qu'il s'agissait en toute simplicité de se retenir de déglutir une fois avoir profité plus que nécessaire du morceau de kouign-amann et de rendre à l'air libre le bol alimentaire frustré de la suite attendue de son destin. Ce qui pouvait certes poser quelque problème de comportement en société qu'il se mettrait aussitôt en frais d'éprouver. Ce serait chez une amie, lors d'un gouter à la campagne, dans la maison qu'avaient naguère gardée en sa compagnie l'autre invitée, Gaëtane. Un premier exercice concluant, les deux dames devisant sans soupçonner ce qui se tramait tout près. Devant ce succès personnel, le sac de plastique hors de vue transmué en panse, le découvreur se retint d'exprimer sa satisfaction, préférant plutôt se resservir à l'incitation de l'hôtesse en choisissant le baba au rhum le plus suintant.

Un doigté déconstipant 172

Une bonne condition physique préalable ; étant pour beaucoup, François n'avait pas eu à trop se plaindre d'effets secondaires à la suite des traitements, le plus ennuyeux se situant au bas du corps, là où s'opérait l'importante évacuation du trop-plein. Il y avait cependant un hic, côté secondaire, un hic qui malmenait ladite évacuation en s'arrangeant pour la freiner, voire carrément la priver de sortie. Communément appelée constipation, le phénomène s'avère problématique au fur et à mesure que passent les jours, ce qu'en général les victimes évitent en avalant la pilule recommandée. De pilules, la pharmacie de François n'était pas nantie et l'idée de s'en procurer n'était pas à la veille de se manifester, allergique qu'il était à la panoplie pharmaco-chimique tout de suite disponible pour la moindre dysfonction ou bobo chez l'inconscient qui ignore ou a oublié que le corps est sa propre pharmacie.

Ayant posément analysé la situation, le sexagénaire vieillissant, accroupi sur la lunette de la toilette, visage cramoisi par l'effort d'envoyer promener le sacré bouchon, se résigna à pratiquer la seul alternative au médicament… en s'en remettant à l'index qui, badigeonné d'huile, pénétrerait dans l'antre obscur et chaud où on ne se pouvait plus d'attendre, précédé de l'avant-garde tonitruante d'un gaz libérateur, seul à sourire devant les vivats des témoins alignés tout le tour du cratère.

Pourquoi, diantre, la médecine n'enseigne-t-elle pas les méthodes naturelles que les ancêtres simiesques devaient certainement avoir comme pratique quitte à s'y adonner à deux pour faciliter l'opération avant d'essuyer l'outil digital dans la toison de l'autre, tant qu'à faire ?

Sur l'empathie 173

En matière de communications, la planète, branchée de partout, mourant aux soins intensifs, François avait vu croître la psychose autour du meurtre d'innocents, le produit

d'un extrémisme religieux se propageant comme le crabe dans un corps au système immunitaire déficient. Il lui fallait en parler et sans y aller par quatre chemins.

- Mon Ézé préféré, pour t'éviter, comme à ton habitude, de me retourner la question que je venais te poser, je vais me la poser tout haut pour t'éviter de te fatiguer.

Sourire en coin, on abonda.

- Pose toujours, mon lapin.

Le visiteur alla s'assoir sur le canapé près du vieillard qui venait de rompre la lecture d'un gros livre d'ancienne allure. Il se racla la gorge tandis que le regard tombait sur une toile représentant le rougeoiement d'une aube sur une mer d'huile sans bord, œuvre minimaliste souvent contemplée, puis s'interrogea.

- Mon cher Moi… voici la situation. Elle est pas tout à fait conforme à la réalité, par contre, sert mon propos. Un jeune désaxé se réclamant d'une organisation terroriste a quatre fillettes sur la conscience tuées dans la cour de leur école en hurlant l'habituel Dieu est le plus akhbar! Son arme s'est enrayée et on l'a arrêté. La suite est attendue, l'école fermée, le support psychologique, le deuil, la souffrance des familles… Et tout s'arrête pour rendre hommage aux victimes par une minute de silence. Est-ce que la vie reprend son cour? Non, imagine-toi; la société s'est plantée une écharde dans la morale.

La métaphore fit tiquer.

- Une prof' du collégial, en France, a proposé d'observer une minute de silence en pensant au jeune assassin, ce qui a choqué certains élèves qui l'ont rapportée et elle s'est fait rabrouer avant d'être mise en congé sans solde en attendant le règlement de son cas.

- Et c'est là que tu t'attends à savoir ce ….

François maintenait son élan.

- Ben, franchement, c'est quoi le problème?

… En croyant humanitaires les intentions de la prof, ça veut dire quoi de consacrer une minute à un jeune de vingt-trois ans qui s'est fait lessiver le cerveau au point de se priver d'une vie normale et de tuer tout ce qui bouge? C'est pas lui la première victime?! Elle est où la commisération qu'on nous enseigne partout à l'endroit des semblables, des malheureux, des fous? Mais pas les

meurtriers, peut-être? Les malades mentaux capables de gestes aussi inhumains, pas question de compassion, on les jette et on en parle plus!

… Ça te révolte pas, toi?

Les yeux du vieux sage caressaient la couverture de cuir repoussé.

- Tu oublies l'émotivité, un sentiment irraisonnable par essence et qui saisit le tout un chacun. Lorsqu'il s'agit d'une société dans son ensemble, on évoque la psychose. Tu as affaire à des parents et des enfants chez qui un pareil choc produit une identification à la souffrance résultant du geste où n'y a place pour aucun recul psychologique pouvant expliquer en toute objectivité l'origine du geste. Et lorsque les politiques donnent l'exemple de leur habituelle démagogie quand il s'agit de drames aussi atroces, où voudrais-tu que les moyens de réflexion du simple citoyen obtienne un enseignement ouvert, généreux et empreint d'amour pour son prochain quand un individu, pour le moins perturbé, tue froidement en faisant d'innocentes petites victimes?

- Encore une question sans réponse pendant que certaines minutes de silence s'écoulent en se demandant si on a mis assez d'argent dans le parcomètre.

L'empathie et le jugement **174**

Si on ne sait pas que dans le cortex se trouve le centre de l'empathie et que le psychopathe en est dépourvu, le désir de punir, c'est-à-dire de se venger de sa propre incapacité à empêcher en amont le mal commis par le psychopathe, mène au piège de la facilité que consiste le jugement, ce dernier découlant de l'inaptitude à s'identifier à l'autre, de manquer d'empathie.

Juger et punir est se tromper deux fois

Le jugement procède de l'inconscience

Iridologue, prise 2 **175**

Les proches qui s'inquiétaient du sort que l'impitoyable destin réservait à leur ami l'exhortaient au moins à un suivi par la médecine officielle qu'ils n'osaient qualifier tout haut de seule séreuse.

François avait l'évidente curiosité de savoir ce qui se tramait à l'intérieur de soi. Il rencontrerait donc le maître es iridologie avant son séjour littéraire annoncé aux Bahamas.

Dix mois s'étaient écoulés depuis l'expérience initiatique. Il y eut la cordialité établie entre les deux hommes et le sérieux qu'avait mis François à guerroyer contre les malvenues ne manquerait pas de le réjouir. La tache ayant pâli ferait dire au souriant spécialiste qu'on n'avait qu'à maintenir la cadence et compter que serait concluante la visite au terme de l'achèvement de l'écriture en cours.

Les Bahamas 176

La séquence des séjours bahamiens avait laissé une empreinte notable dans le cœur de François. Lorsque les premières images de la construction de la résidence secondaire d'Alison et Robert apparurent sur son écran, les pieds dans l'Atlantique, l'évidence d'un lieu envisageable ayant les attributs souhaités pour un séjour littéraire germa dans l'esprit de celui qui songeait à s'expatrier afin de poursuivre la rédaction du livre en cours de confirmation.

Lors de son précédent séjour en compagnie d'Étienne, il avait eu l'occasion de fouler le sol du terrain acquis depuis peu et constater le judicieux choix de l'emplacement. Un lotissement à une quarantaine de kilomètres de la civilisation composé de rares habitations dont certaines occupées quelques semaines de vacances chaque année.

Ce n'est que quand d'autres images suivraient montrant l'œuvre achevée avec sa grande terrasse à l'étage donnant sur la mer, de jeunes palmiers transplantés le long de l'allée et des fleurs distribuées pour le coup d'œil, que François percevrait le signal de contacter les propriétaires. Était-ce le désir d'encourager l'artiste ou l'idée d'un gardien à domicile qui les fit accueillir la demande à sa grande joie? Il se voyait déjà passer l'hiver en espérant que n'arriveraient les vacanciers américains qu'une fois retourné au pays, un livre sous le bras.

S'organiser et partir. La découverte des murs, de la terrasse, des repères et habitudes quotidiennes à suivre et le voilà installé dans l'écriture. Au lever, tout droit vers la mer pour une pointe vers faune et flore marines avant le petit déjeuner sur la terrasse où il poserait son ordinateur après quelque soin au terrain, façon de rendre ce qu'il recevait.

Hormis de charmants voisins, un couple d'Allemands à la retraite de leur profession médicale et leurs deux chiens, il n'y avait personne pour arpenter la longue plage de sable fin laissée à l'abandon, les rejets de la marée formant un liséré entre sable et végétation depuis des lustres à en juger par le plastique cassant à la moindre manipulation. François vit là la parfaite occupation entre les séances d'écriture qui assurerait sa contribution au pays dont il était l'hôte par une grande corvée de nettoyage.

Dès le lendemain, quelques mètres suffirent pour remplir le sac. L'action se répéterait des jours durant, les sacs s'accumulant dans le cabanon réservé aux outils. Lors des visites de Robert venu soigner ses fleurs, François remplissait l'arrière de la camionnette qui serait délestée à la décharge publique.

Petit à petit l'oiseau construit son nid. Les semaines se succédant, la plage se faisait belle à la satisfaction des petits bécasseaux courant derrière leur pitance au ressac des vaguelettes. François employait cette pause quotidienne de sa concentration littéraire pour l'exercice, le service à la nature, le plaisir de plonger en jouissant d'une bienfaisante nudité. Chaque soirée se terminait par la promenade sous les étoiles dans une parfaite noirceur. Le sommeil venait à pas feutrés, sourire au visage.

Ce qui devait arriver… Arriva un premier contingent d'usurpateurs de son domaine privé, le forçant à poursuivre sa lancée littéraire sous d'autres cieux. Lesquels? Habitué à la douceur du climat, l'idée de renouer avec la neige ne l'effleura pas. Il songea à l'appartement de Puerto Vallarta de son frère, Luc, qui était en travaux. C'est alors qu'apparut la belle Claudia à qui il écrivit aussitôt et dont la diligente réponse le toucha par la générosité de son offre illimitée de séjour et du plaisir attendu des retrouvailles.

Le Mexique **176a**

La vaste maison de Tezoyuca, dessinée par Claudia et Miguel, avait été construite à côté de celle du père de cette dernière sur un grand terrain qu'il avait fait lotir et clôturé à l'intention d'acheteurs ayant les moyens d'y terminer leur existence. Elle était constituée de deux sections dont l'une, en rez-de-chaussée, avec chambres et cuisine, et l'autre, avec un grand salon et une mezzanine où attendait la chambre du Québécois dotée d'une vue sur une lointaine chaine de monts.

Tezoyuca était un petit village typique de 2205 hombres y 2350 *mujeres* que François apprendrait vite à connaitre en y accompagnant au marché, Julia, la cuisinière. La familiarité de la langue se ferait d'abord par le nom des fruits et légumes dont certains inconnus chez lui. La cuisine locale commencerait à révéler ses secrets grâce aux compétences de la spécialiste qui n'insisterait pas sur la présence d'épices fortes dans l'assiette de l'invité.

Centré sur l'écriture, le quotidien s'installa vite avec les pauses nécessaires pour aérer le cerveau ou prêter main forte à la maisonnée en tant qu'oncle honoraire du garçon présent, Tomas, son grand frère Julian étant aux études à Montréal. François se montrait attentionné pour l'adolescent dont la forte dépendance aux jeux vidéo entravait la progression des études. Au point où l'année se terminerait par un échec, un coup dur qui l'obligerait à découvrir la théorie de cause à effet.

Les jours de semaine, Gersom, le jardinier, était de corvée pour conduire le fiston à l'école dont profitait parfois François pour découvrir le pays et le chauffeur, une relation qui finirait par établir une réelle amitié, chacun essayant de capter l'autre par le langage des signes ou grâce à une application permettant de dire une phrase au micro du téléphone et d'entendre la traduction qui donnait matière à rigolade. Ces échanges limités n'empêcheraient pas qu'un jour, le gamin déposé aux portes de son école française privée, voilà les deux compères partis vers les hauteurs

des montagnes qui intriguaient l'auteur chaque fois que, depuis son lit, le regard quittait le clavier pour se porter vers l'horizon.

La gentillesse de Gersom conviait son ami venu du nord à remonter dans un lointain passé de son pays. Ayant effectué une longue montée sur une route en lacets apparaissait le site archéologique de Xochicalco, rappelant la présence du peuple des Olmèques-Xicallanca de la période précolombienne. Passionné d'archéologie, François était aux anges, les amis étant à peu de choses près les seuls visiteurs sur le site. On remarquerait que, là comme ailleurs, les bâtisseurs de villes comme de châteaux, souverain, chefs politique ou religieux, assuraient leurs arrières par un choix d'un emplacement en hauteur afin de mieux voir approcher quiconque ferait figure d'ennemi ou exciterait leur paranoïa. À la fin de la découverte sous une chaleur qui faisait rechercher l'ombre, la piscine serait la bienvenue avant le repas sur la terrasse préparé par la souriante Julia.

Entre les horaires de fréquentation de son imaginaire canalisé vers la séquence en cours, comme il continuait par pli professionnel d'appeler le chapitre, il partait à sa séance quotidienne de patinage sur une piste de poche ceignant un parc que personne ne fréquentait. Un paon solitaire surveillait son territoire depuis son observatoire d'un mur voisin, criaillant à l'arrivée de l'intrus, sa livrée bleue aussitôt dans la mire de l'appareil-photo du patineur, le phasianidé ne daignant pas exhiber sa roue pour la galerie. Quelque peu timoré, l'oiseau.

La plupart des veillées, Tomas et François entreprenaient un tour du propriétaire en discutant de sujets des plus futiles aux plus sérieux. L'ainé était heureux de son subtil rôle de tuteur pour combler un tant soit peu le vide laissé par le père, relayant les conversations formatrices avec le propre sien.

Claudia était une belle comédienne, réputée en son pays, ayant participé à des romans-savons populaires qui la faisaient reconnaitre là où elle passait. Aussi intelligente que créatrice, elle avait entrepris de monter une série de pièces mettant en lumière la vie de femmes reconnues pour leur rôle de pionnières dans leur profession et toujours déconsidérées par la société patriarcale. 4François fut invité à l'une d'elles qui racontait la vie de Marie Curie dans la langue du pays dont il n'avait qu'une vague notion, espérant qu'on y évoquerait fruits et légumes à l'occasion. Il crut saisir l'essentiel et apprécia le tout, les applaudissements du public allant dans ce sens.

Encore une fois, l'auteur se sentait dans un environnement propice à composition littéraire, conscient de la chance qu'il avait de pouvoir compter sur un réseau d'amitiés prêt à répondre à des désirs prenant parfois teinte de lubie. Par respect, il se devait de rendre grâce à ses bienfaiteurs qui, chacun, chacune à sa façon, méritaient de signer l'œuvre terminée en tant que co-auteurs. L'idée fit sourire François, qui usait d'un pseudonyme, à imaginer la couverture du livre recouverte de signatures comme autant de graffitis.

Quatre mois plus tard, il réunirait armes et bagages pour s'envoler à Miami rejoindre l'amie d'une amie qui avait souhaité retourner vers le nord en compagnie d'un chauffeur en payant les dépenses. Entente recevable par économie d'un billet d'avion tout en découvrant des paysages inconnus et en réfléchissant à ce qui l'attendait au pays.

L'appartement 176b

Avant son départ, l'automne précédent, il avait été entendu avec Michel, de qui il était colocataire, qu'une dizaine d'années de vie commune plus tard, chacun était en droit de poursuivre la sienne de son côté. En admirant le charme agreste de la Caroline du Nord, il se demandait alors où son destin allait atterrir. Est-ce que Bernard, le propriétaire, lui avait réservé l'appartement vide face à celui de Michel? Certes, il avait des raisons de le croire. La peau de l'ours lui suggérait néanmoins de modérer l'assurance de son intuition. Le frère de Bernard s'y était suicidé, ce triste évènement étant matière à éloigner plus d'un éventuel locataire. Faisant fi des fantômes, François n'en avait cure. Au contraire, l'idée de croiser un ectoplasme le titillait depuis un certain voyage astral.

Apprenant la disponibilité de l'appartement, l'entente fut conclue et l'aménagement organisé à commencer par la corvée de peinture, blanc partout, secondée par l'adorable nièce, Romy, pour les fioritures, là où la patience du nouveau locataire en aurait pris pour son rhume.

Si les anges n'existaient pas en tant qu'êtres éthériques, François en croiserait quelques-uns sous forme anthropoïde. Une heureuse coïncidence le gratifierait d'un héritage de la part d'une amie octogénaire à qui il l'entretiendrait de la question du mobilier. Christiane, complice de longue date de son père, Robert, lui apprendrait sa responsabilité d'assurer la vente des meubles d'une amie peintre partie refaire sa vie en France et décidée à remettre le fruit de la vente à une œuvre de charité, ce qu'aux yeux de l'ange, toutes ailes déployées, deviendrait de facto son jeune ami.

Ce jeune ami, bientôt septuagénaire, n'en revenait pas de la perpétuation d'une chance qui lui collait à la peau depuis sa naissance. Si les articles étaient de qualité et du gout d'une femme cultivée pratiquant l'art, le prix de chacun, dérisoire, correspondait aux moyens limités de l'acheteur. Pour moins que la moitié de la valeur d'un canapé-lit n'ayant servi que deux fois, le trois pièces et demie était meublé. Les électroménagers, il va de soi usagés, suivraient cette logique. François aurait beau prétendre à la simplicité volontaire, son nouveau lieu de vie renvoyait une image toute autre.

Concours de circonstances 177

Les surprises sont d'autant mieux réussies que les éléments qui leur sont nécessaires se présentent selon une impérative synchronicité présente au moment opportun. Or François avait un ami musicien, Marcel, ayant eu affaire à une assuétude à toutes sortes de choses qui ne font pas dans la dentelle quand on est séparé et qu'il s'agit de participer à la croissance de deux enfants tout en maintenant un équilibre entre le socialement acceptable et le déni confinant à un constant réconfort artificiel permettant un simulacre de bonheur.

Il arriva que Catherine, sœur de François, connaissait Marcel sans être au courant du rapport entre lui et François. Vint le jour où l'alignement des conditions propices à surprise et, dans le cas présent, plutôt de degré élevé, furent réunies. La chance des futurs malfaisants étaient d'ignorer l'étroitesse de la fenêtre qui se présentait alors que François venait d'entrer par la porte avant dans la maison du bord du lac Champlain. Au bout du jardin, la benjamine se laissait porter par une table balançoire en pleine conversation avec une amie après avoir demandé à son invité,

Marcel, d'aller quérir une autre bouteille de rosé dans le frigo. Ce faisant, celui-ci tombait nez à nez avec le frère de Catherine qui apprenait, en s'enlaçant, que son ami était un intime de sa sœur… il n'en fallait pas plus pour concocter en quelques précieuses secondes un stratagème qui, si réussi, assurerait le succès des soirées d'anecdotes entre copains.

Marcel n'avait pas tardé à livrer la bouteille de rosé en s'employant à la déboucher, galanterie oblige. Par-dessus l'épaule du serveur apparaissait le grand frère attendu comme le serait l'accueil de l'hôtesse qui, à peine levée, s'empresserait de faire les présentations. La suite ne se passerait pas tout à fait comme elle s'y serait attendu, ni elle ni les quelques amis présents par ce bel après-midi où la chaleur fait rechercher l'ombre autant qu'un verre de rosé, ou deux.

François s'approchait de celui qu'on lui présentait avec un naturel de bon ton quoique l'air impressionné par ce qu'il semblait tenir pour une beauté inattendue chez l'ami de Catherine au point où la poignée de main attendue deviendrait plutôt un profond baiser à la française, tels que le décrivent les Anglo-Saxons. Il fallait voir l'impressionnante ouverture buccale de la sœur, restée figée, le souffle coupé. Muette en voyant les garçons se détacher pour déporter leur commun intérêt vers des verres à remplir.

N'en pouvant plus de maintenir un sérieux au bord de l'éclatement, les coquins laissèrent leur joie avouer l'escroquerie à une Catherine ahurie qui se laissa choir sur le banc de la balançoire, bernée comme rarement.

- Ah, vous, mes p'tits mozeus! Là, vous m'avez eu ben raide!

Et Marcel d'en rajouter.

- Ton frère aussi, il m'a bien eu.

Se retournant vers François.

- T'étais pas obligé d'inviter ta grande langue dans l'opération! Modzi cochon!

Et les rires de se reprendre de plus bel.

Marcel contracterait un cancer qui finirait par l'emporter. Voyant approcher la Dame à la faux, il ne manquerait pas d'abord de remercier François d'avoir été aux côtés de son fils en des moments pénibles autant pour le petit que pour des parents divorcés aux prises avec un manque de coopération de leur quotidien. Un jeune homme abandonné à des fantasmes influencés par d'autres de sa génération tout aussi désoeuvrés faute d'encadrement. Sans enfant, sachant cadrer, profession oblige, François parrainait William comme il le faisait spontanément pour une jeunesse d'intimes confrontée à divers degrés de difficulté au passage souhaité vers l'accalmie intérieure alors que les géniteurs, premiers responsables, oubliaient les leçons de leur enfance au moment précis où leur appui s'avérait crucial, les soucis les privant d'en être conscients.

Scène du jardin **178**

Devenu septuagénaire, le fils ainé avait effectué un autre pèlerinage à Mont-Joli afin de passer un rare moment d'intimité auprès d'un père affecté par la solitude depuis un veuvage d'autant plus pesant qu'unique dans une vie depuis toujours liée à une compagne.

La situation augurait peut-être du sujet que choisirait d'aborder sans tarder le vieil homme assis près de son chien sur leur fauteuil balançoire face à l'érable de moyenne taille devenu point de mire méditatif de l'après-midi, sujet qui allait avoir de quoi sidérer le témoin.

Thérèse ne serait pas en reste et s'apprêtait à se retourner dans sa tombe. Robert souhaitait non seulement voir François épouser la fille de sa compagne mais lui léguer la maison dans le feu de l'action. Et on n'en parlerait plus! Il avouait ainsi ne jamais avoir accepté le célibat et la façon de vivre du fils bien qu'ayant assurément vu que le destin de François était inscrit dans les astres et ne comportait pas ce genre d'absurdité. Marchant sur des œufs, François, choqué, fit comprendre qu'il n'en était pas question. La contrariété paternelle répéterait la scène de l'auto alors que l'indigne fils, un demi-siècle plus tôt, révélait, un Saul sur le chemin vers Damase, son ambition d'entrer dans les ordres du 7^{e} Art. Rarement fils n'avait vu père dans un tel état d'inversement des lobes du cerveau.

Le jardin témoignerait d'un déballage acerbe et désolant provoqué par une profonde blessure du géniteur de ressentir rien de moins qu'un reniement de la part de son propre sang. Le silence qui retentit sur les parois du bris de contact précipiterait le départ de François avec larmes et bagages.

Le temps jouant les embaumeurs de mauvais sort, un coup de fil du père, quelques jours plus tard, ressoudera la béance apparue entre deux esprits qui jusque-là voulaient ne se croire qu'un.

Des excuses, inhabituelles chez une figure d'autorité et appréciées d'autant, motivèrent une réaction écrite du fils qui démontrerait sa capacité de comprendre sans juger.

La lettre

> Cher Robert, mon très estimé père,
>
> Ton désir, ponctué par l'acte de nous rabibocher à la suite d'une conversation téléphonique mal aspectée, sans doute l'effet d'une tension spirituelle à la suite de la disparition de Thérèse, m'a touché au plus profond. Cette fin abrupte d'échange m'avait laissé non seulement perplexe mais inquiet, perplexe par l'incapacité de m'expliquer un agissement contraire à l'idée que je me suis faite aux long des ans de la sage pondération que se doit d'afficher un penseur de la chose philosophique, et inquiet de la perspective que la faille résultant de cette interruption de conversation engagée à ma naissance puisse demeurer béante à jamais si le destin avait mis un terme à ton existence avant cette courageuse main tendue.
>
> Paulette et toi m'avez amené à ce monde mais c'est de toi que m'est venu la Vie, celle de l'éveil de l'esprit que je suis sous les dehors de ma personnalité tridimensionnelle. C'est la seule qui importe, qui ait un sens, elle dont l'unique but est de débarrasser l'Esprit incarné de la gangue l'empêchant de respirer que constitue l'Ego. C'est l'aventure d'une existence, long cheminement qui enseigne la patience et la complicité du Temps pour espérer y arriver, l'approche du terme ne

garantissant pas le succès de l'entreprise. L'importance n'est-elle pas la progression, lente et soutenue, vers l'horizon vaguement perceptible où l'Ego n'a plus sa place plutôt que l'atteinte du but en soi?

Mon parcours évolutif aura emprunté les traits de la lenteur, chaque pas progressant au rythme de la conscience de sa validité avant le passage au suivant. D'où, en toute logique, faire, à ton instar, ce qu'il faut pour vivre le siècle. La vitesse ne m'a jamais attiré, même quand j'avais une moto; celle de la bicyclette ou des patins demeure à taille humaine. Je préfère le pas à l'unisson du battement cardiaque d'où les deux randonnées sur le chemin de Compostelle et, l'an prochain, la troisième. La scansion adoptée respecte le rythme de la pensée.

Ce pas n'est celui ni de mes contemporains ni de ma société, d'où la tentation de le juger chez celles et ceux qui ne savent pas le prendre. J'ai appris à ne pas juger mes juges dont certains proches. J'ai respecté ce pas imposé par la grâce de la Vie et ai trouvé mon bonheur sans en demander davantage. Je le respecterai jusqu'à la fin dans l'espérance de parvenir au plus près de cet horizon débarrassé de l'Ego.

Tu entames ta 96e année avec une vigueur intellectuelle doublée d'une recherche spirituelle de tous les instants, preuves d'une vitalité qui devrait confirmer la prédiction de la voyante qui te voyait dépasser le centenaire. Si c'est bon pour toi, c'est encore plus satisfaisant pour moi. Heureux anniversaire et d'autres à venir aussi sereins.

Je t'aime et t'embrasse avec toute ma respectueuse tendresse,

François

L'Ego est la tache originelle de l'Esprit incarné

Le cœur **179**

Un matin, entre deux traitements, réveillé et jouissant de la chaleureuse immobilité sous l'édredon à réfléchir à ce qui lui passait par la tête, François crut déceler un rythme cardiaque anormal par sa lenteur. Il le savait déjà l'être mais pas descendu à trente-huit, sa norme quasi-athlétique indiquant cinquante-deux. Il crut bon s'informer auprès d'une infirmière qui se retint de défaillir à l'audition du pouls fatidique en lui conseillant de se rendre illico à l'urgence.

Ne se sentant pas mortellement atteint, il s'y rendrait le lendemain à la première heure. La préposée à l'accueil sembla blêmir, lançant un appel à tous et en moins de deux, le pauvre garçon était installé sur une chaise roulante prompte à l'emmener vers le lit où il serait surveillé jour et nuit à subir un examen par-dessus l'autre. S'il fut rassuré de l'état normal de son cœur par un

vieux cardiologue, il le serait moins à l'évocation de la pose d'un stimulateur dès le lendemain matin.

Passer la nuit dans le département d'urgence, François ne le souhaiterait à personne à moins d'une surdité temporaire. L'équipe de nuit agissait et communiquait comme elle l'eut fait en plein jour. Trouver le sommeil dans de pareilles conditions, hors d'atteinte, les oreilles bouchonnées, il se leva, se rhabilla et annonça qu'il partait dormir chez lui quitte à revenir le lendemain, reposé. On se mit à plusieurs pour l'en dissuader, promettant de baisser le ton, si bien qu'il consentit à réintégrer le lit en grimaçant.

Une nuit à oublier en attendant la prochaine pour s'en remettre, les ambulanciers, annoncés, devaient le conduire à un hôpital spécialisé dans les opérations côté cœur. Doutant de l'utilité de se laisser insérer un objet dans le corps, François eut la présence d'esprit d'appeler son ami biochimiste pour lui conter son avatar duquel la réaction le rassura. Non, il n'allait pas mourir dans la minute, qu'on lui ferait parvenir du chlorate de potassium à délayer dans de l'eau à avaler durant les prochains jours, et tout rentrerait dans l'ordre.

Arrivés sur l'entrefaite, les deux ambulanciers furent remerciés du déplacement tandis que l'infirmier, éperdu, et un médecin arrivé au pas de course, tâchaient de le raisonner sans se rendre compte qu'ils avaient affaire non à un cœur alangui mais à celui, solide, de Cornélius, ledit biochimiste. Quittant ce beau monde resté bredouille derrière, il se retrouva dehors non sans une certaine appréhension et impatient de recevoir la potion magique promise. Relatant l'évènement à son père, il apprendrait que ce dernier avait un cœur qui battait relaxe comme tous les cœurs le devraient. Ce détail génétique eut sans doute calmé ceux du personnel médical s'étant inquiétés pour lui. Le remède arriva, il le prit, sa pompe vitale retrouva son rythme et François, le sourire.

Sur l'éternité limitée **180**

Le récit des derniers instants du très grand ami que fut Earle invitait François à revisiter le jardin des beaux souvenirs qu'ils y avaient semés. Un ami qui l'avait hébergé dans sa maison au milieu de la forêt laurentienne avec piscine l'été et feux de cheminée l'hiver, réinitié aux plaisirs liés au couple fromage et vin en conservant dans sa cave le *Château Yquem* offert pour ses soixante ans, et cuisiné des plats exquis que François voulut croire honorer sa présence. Un frère qui s'inquiétait pour lui, de sa santé, sa survie, son avenir.

L'amoral destin d'Earle ne trouverait rien de mieux que de lui faire suivre l'exemple de sa douce en lui payant à son tour un cancer. Certaines coïncidences ne trompent pas.

Lorsque l'amour soude deux personnes pour n'en faire qu'une, chacune vit pour et grâce à l'autre. Lorsqu'une part du duo disparait, l'autre survivra au mieux en s'occupant par des pensées dont la tristesse endeuillée

donnera un sens à son quotidien. Il arrivera que, l'esprit indisposé, le corps perde ses repères, ainsi que les défenses assurées par le système immunitaire, au profit de failles dormantes de santé trainées avec soi jusqu'à préférer les nier plutôt que de les colmater, la maladie ayant alors beau jeu de s'activer. La suite dépendra de l'éveil à la conscience de l'esseulé devenu apte à cheminer vers une vie repensée en remettant le passé en question par l'adoption de balises permettant de croire de nouveau au bonheur auprès de la part spirituelle de son amour, part qu'il croyait à tort disparue avec l'enveloppe physique.

Cette prise de conscience acquise de justesse contre la dépression permet de vivre les jours comme s'ils n'avaient pas de fin; un début, certes, il faut bien naitre pour s'inscrire dans le mouvement vital. Une fois initié, la finalité perd tout intérêt, seul a un sens l'instant qui est, non pas qui passe, qui est, et ce, éternellement. La conscience est néanmoins lucide et ne se leurre pas, sachant que l'expérience d'éternité vécue est bel et bien limitée par la mort, cette limite donnant sa crédibilité à l'oxymore que constitue l'éternité limitée.

Lui qui aurait voulu voir grandir sa petite-fille pour contribuer à sa prise de conscience des merveilles de la vie, de la beauté du monde, de l'importance de l'amour, devait repartir rejoindre sa mie en laissant cet héritage moral en plan, à charge pour sa Pascale chérie de prendre le relais. François n'était pas dupe qui, à son chevet jusqu'à la fin, comprenait l'importance pour un Vicomte mourant de croire à ces retrouvailles comme les croyant· es, au Paradis, un moyen efficace d'endormir l'angoisse devant la finalité annoncée, la personnalité de chacun· e, et la mémoire qui lui servait d'âme, disparaissant alors que l'Esprit disposait de son outil corporel n'ayant servi que pour son séjour dans les espaces-temps.

L'une des ultimes phrases intelligibles sur son lit de mort, aux apparences d'un authentique aphorisme teintée l'humour, se référait autant au cancer colorectal qui le condamnait qu'aux vicissitudes qui assaillent tout individu en proie à des problèmes refoulés d'apparence insolubles :

La marde, faut que ça sorte!

Dans ses longues journées, immobile chez sœur et beau-frère, installé dans un lit confortable faisant office de bureau devant une vue du lac Champlain, en contrebas entre deux arbres effeuillés comme le voulait la saison, François avait un temps de qualité rare pour ingérer la masse de sollicitude et d'amour reçu de partout grâce, oui grâce et non à cause de, grâce à l'épreuve que son enveloppe charnelle aura eu à subir. L'Esprit, quant à lui, regardait tout ça avec un serein recul devant l'enchainement des étapes que comportait la suite des choses pouvant mener au terme souhaité. C'était comme s'il encourageait son outil, le corps, à croire en soi en demeurant dans sa logique.

- Vas-y, mon cher ; tu as fait ce qu'il fallait jusqu'ici pour maintenir une forme impeccable. Maintenant, tu récoltes le fruit de ta sagesse. En toute logique, tu as tout ce qu'il faut pour épauler l'armement hautement sophistiqué venu en renfort à ton système immunitaire pour qu'ensemble vous escortiez les malignes petites bestioles non sollicitées vers la sortie.

Cette expérience resterait un fait d'armes duquel il aurait regretté la privation. Eut-il dû en mourir, aucun regret. La conscience accrue de ce qui doit primer dans la Vie si précieuse aurait éclairé les jours restants. La quantité importe peu sinon pour les projets inachevés ou à développer. Devant l'inéluctable, la valeur se focalise sur ce qui est de l'ordre du spirituel.

Le but de l'existence est de passer le micro à l'Esprit avant que l'imminence de la fin annoncée ne l'impose.

L'avantage de la rigolade comme approche à l'*anecdote cervicale* était son effet de désamorçage de la peine ressentie par les gens avant de savoir où on en était quand François leur en faisait l'annonce. Le rire étant communicatif, la cause de la peine passe au second plan, là où elle devrait rester car cette maladie n'est pas la fin du monde. Soit, le prix à payer était élevé. Si l'expérience devait se vivre, autant que ça rapporte si on s'en sort avec les honneurs de la guerre !

C'est l'obstacle qui se présente qui révèle à soi. Sans lui, il n'y aurait pas ce miroir pour reconnaitre les ressources ignorées au fond de soi. François continue d'affirmer que son cancer aura été une grâce du destin lui permettant d'approfondir la qualité de la relation avec qui il se croyait. Jusque-là il se définissait à travers le regard de l'autre, observant ses réactions face aux

> interpellations du quotidien, rien de déstabilisant. Lorsqu'on est sollicité par l'idée de la finalité avec une expérience à la clé pour nous en approcher, là se présentent les véritables questions existentielles. Qui suis-je? Quel sens aurai-je donné à la vie? En étais-je responsable? Si oui, jusqu'où? Suis-je libre? L'impression suffit-elle? Sans cet obstacle fondamental, il y a fort à parier que ces questions auraient eu peine à effleurer le seuil de la réflexion. Que faut-il souhaiter à l'être humain doué de la vie sinon la conscience de ce qu'elle constitue? Occasion qui ne peut advenir qu'en dehors du parcours confortable du quotidien tout en y étant intégré.

L'obstacle en question. Un choc. Une petite mort qui secoue jusqu'au tréfonds de l'être et capable de décoller la patine des certitudes des murs intérieurs. Là est la rencontre avec soi, celle qui donne accès aux réponses dont sont privées les questions qui n'ont pas émergé en amont du choc de l'obstacle remettant tout l'acquis en question. Si l'onde provoque d'abord une angoisse difficile à supporter où les conclusions hâtives de fin de vie assaillent le désespéré, les ressources dissimulées dans les recoins endormis de son potentiel de survie se manifestent alors tels des anticorps prêts à entrer en action pour défendre son intégralité. Un être renouvelé se révèle. La conscience prend la place qui lui revient et qui n'attendait que l'évènement qui donnerait à celui qui la trouve la pleine mesure de sa définition. Ici émerge l'idée de privilège accolée à une maladie mortifère.

Depuis l'ultime traitement de radiothérapie deux semaines auparavant, François se sentait zen, comme depuis les débuts de l'opération, et prêt à s'amuser de tout ce qui lui arrivait. Suis-je normal, Docteur? Le voilà muni d'un tuyau passant par le nez pour atteindre l'estomac afin d'assurer son alimentation tout en lui évitant d'en baver à chaque déglutition… et il rigolait quand il se mirait dans la glace. Encore davantage lorsqu'il découvrait l'état de l'ensemble physique en se demandant à qui pouvait bien appartenir ce macchabée sur deux pattes. Entre l'état normal et celui de ce pic de chimio et de radio… fonte de vingt kilos, le quart de son poids! Il fallait voir l'état de la peau autour du cou, celle d'un vieillard qui se serait endormi une semaine au soleil de l'Équateur!

Il serait moins épouvanté vingt ans plus tard quand le sieur Temps aurait usurpé le rôle du soleil. C'était sur ledit sieur qu'il comptait pour pouvoir se réjouir de cette formidable expérience car la convalescence en cours lui ferait témoigner d'un retour à la normale. Retrouver la voix, la salive plutôt que le mucus expectoré jour et nuit, la mastication, la déglutition, le gout, toutes ces fonctions acquises qui l'amenaient à la reconnaissance, en payant le prix fort, de l'occasion

imposée par le destin d'une conscience accrue de ce que la Vie lui offrait sans la prétention de lui être dû.

Ce lieu de villégiature au bord du lac permettait d'échapper aux effets d'une corvée à temps plein que constituait une convalescence prise au sérieux. Quatre mois à se soigner et à écrire; rendons grâce! En dehors de l'assurance de se retrouver ainsi qu'il se concevait, foi d'oncologue, et amélioré comme il voulait le croire, il avait la chance d'être doté d'un recul donnant l'impression que ces étapes obligées concernaient un autre individu. D'où la rigolade en regardant se promener ce pauvre *autre* entre les nombreux rendez-vous à l'hôpital avec les spécialistes en tout genre, les salles sans attente à outrance, les infirmières, le cœur sur la main. Il y avait assurément de l'humain entre ces murs, voire de l'humanisme. Guérir de quoi que ce soit doit relever d'un projet; ce sont eux qui font celui d'une vie. Plus riche en enseignement un projet, plus l'expérience vécue en valait la peine. François n'irait pas jusqu'à souhaiter à autrui une anecdote cervicale comme la sienne… quoi que…

Un projet est à la vie ce qu'est la sauce à la gastronomie

À une époque plus tardive de la vie, il faut constater le sens plus conscient que prend l'automatisme de l'expression *Comment ça va*? À la limite de la vieillesse, la santé prend un tout autre sens dans le quotidien, la conscience ayant rattrapé ladite limite. Il s'agit maintenant de regarder la réalité et compter sur les ressources acquises à bout de bras au long des années pour conserver un équilibre appréciable basé sur la reconnaissance des limites que le temps s'ingénie à planter le long du chemin vers le terme de son horizon.

Les cellules malignes apparues à la base de la langue de François résultait d'un choc provoqué par un accident entre vélos quelques années auparavant où son côté gauche avait tout pris. De l'autre côté de l'expérience, cependant, il apprendrait que son cancer résultait de la présence d'une *protéine négative* portant un nom long comme ça, dont il s'empresserait de s'expliquer l'apparition comme ayant été réveillée par ce terrible choc physique. Son excellente santé initiale

n'avait pas été altérée depuis et les traitements subis n'auraient généré que de mineurs effets secondaires.

On reconnaitrait alors la gêne permettant de voir François, selon le courriel d'une amie, *rester zen et aussi aimable dans de pareilles circonstances*. Il ne considérait pas avoir de mérite à vivre son anecdote cervicale aussi allègre.

Plutôt comme grand malade et bien qu'affaibli, il se percevait en excellente santé, confiant que le système immunitaire lui rendrait l'image de soi, pour l'heure cadavérique, en reprenant déjà le poids perdu. Avec le temps…

François avait reçu un autre courriel d'intérêt.

> *Michelle m'a dit qu'elle n'était pas surprise d'apprendre que tu gardais ton équilibre dans cette épreuve car elle te connaît mieux que moi et m'a dit que tu avais toujours été zen. Moi, je t'ai plutôt perçu comme une personne assez détachée, ce détachement dans mon esprit se rapprochant de celui du dandy, c'est-à-dire une sorte de désinvolture affichée qui laisse croire aux autres que ce qu'il y a d'important pour eux ne l'est pas pour lui.*

Auquel il avait réagi.

> *Détaché, dandy, désinvolte… Oui, ainsi, sans doute, m'avait-on déjà dépeint. Le vocable que j'utilise pour me qualifier les résume bien : relaxe. Depuis que j'ai compris que j'avais tout mon temps pour atteindre quelque but que ce soit, on respire par le nez et on jouit de l'existence sans le genre de pression artificielle qu'on s'impose en se convaincant que l'angoisse est la norme. L'angoisse? Connais pas.*

Bâiller permet aux poumons de s'étirer

Lettre durant une quiète convalescence

> Cher Pierre Karl,
>
> Le Temps écoule les heures dans un goutte-à-goutte immuable. Précieux Temps sans retour. En est-on suffisamment conscient pour éviter de le tenir pour acquis? Profonde erreur que de tenir quoi que ce soit pour acquis, à commencer par la Vie, cadeau d'un Destin qu'il eut fallu de peu pour n'être. Conscient du privilège et reconnaissant. D'autant plus que l'aventure d'une présence maligne permet de se débarrasser des scories de l'âme accumulées au cours des ans, de voir émerger l'essentiel, de donner son véritable sens à une Existence d'autant plus précieuse qu'unique. Unique… Ne pas compter sur une hypothétique vie dans l'au-delà. Ici et maintenant, rien de plus réel pour accorder au destin sa pleine valeur grâce aux expériences mettant dans la balance les concepts de vie et de mort. Privilège du

crabe pour qui a su l'amadouer. Il ne pincera pas si on sait le caresser dans le sens de la carapace.

Au bord de la baie Missisquoi, du lac Champlain, la sérénité du panorama lacustre réjouit le contemplateur lorsque son regard se détache du scénario de long métrage dont l'écriture achève dans l'exaltation. Comment ne pas constater un moral au beau fixe dans pareille circonstance?

J'espère le vôtre de même qualité une fois un possible passage à vide au cours des récents mois. Le temps de prendre le temps, de se rapprocher de la famille et surtout de Soi, l'ordre des choses se met en place et le sourire partagé devient pérenne. C'est tout ce que je vous souhaite comme aux vôtres.

Mes fraternelles salutations depuis Venise-en-Québec baignée par un radieux soleil.

Le chapitre suivant traiterait de confiance en soi…

Sur la confiance en soi **182**

Grâce aux fées autour de son berceau, Ézéchiel dans les parages et ses parents comme tuteurs consciencieux, François était parti avec une longueur d'avance sur les naissances du jour car il avait reçu une carte indiquant l'itinéraire aboutissant à la confiance en soi. Les années passeraient, les parents garantissant le bienêtre de leur progéniture par la table, le lit et la confiance que tout irait pour le mieux si chacun y mettait du sien afin que l'harmonie régnât dans la chaumière.

La transmission de cette confiance, distillée au cours des jours à travers les expériences de croissance du fils, de la fille, ne passe cependant pas comme une lettre à la poste car en concomitance à cette volonté inconsciente des adultes d'offrir ce précieux outil à la descendance, la crise gronde chez l'adolescent qui a tendance à ruer dans les brancards à essayer de se débarrasser de la chape ressentie d'une existence contrôlée depuis le départ par tout autre que soi. Le peu de confiance glanée jusque-là vient de subir une importante baisse de pression pour glisser dans le domaine de la carence.

Tout, cependant, n'est pas perdu car les parties en présence savent qu'une crise ne dure qu'un temps et qu'au lendemain d'une bonne nuit, les idées éclaircies, un condensé de l'apprentissage des éléments de la vie se blottit dans l'inconscient du pré-adulte prêt à se laisser exploiter quand il le faudra, la confiance naturelle vouée aux géniteurs mutant en confiance en soi par mimétisme au début puis par instinct de survie dans le monde des grands qui vient d'ouvrir tout grand le portail.

On devient adulte lorsque la surveillance d'un adulte devient inutile

Sur le jugement **183**

Juger est prétendre agir autrement que l'Autre à sa place. Cette place sous-entend que les circonstances en amont de sa vie ayant mené là où on juge cet Autre seraient les mêmes, ce qui inclurait les ressources à disposition ou leur absence. Il est donc impossible de faire mieux à sa place. Plutôt que de juger, il faut comprendre; le jugement mène au reproche, voire au châtiment qui peut s'avérer extrême et, dans tous les cas, injustifié.

La notion de culpabilité, fondement de l'héritage judéo-chrétien, entraîne l'individu ayant erré a d'abord s'en vouloir pour un geste ou une parole désordonnés plutôt que d'essayer d'analyser le déroulement des faits l'ayant poussé à le poser ou à la dire. Une fois comprise, l'expérience, constructive, contribue à enrichir la personnalité de l'individu en lui évitant de répéter les erreurs. Le sentiment culpabilisant, à l'inverse, enlise l'individu dans une autocritique délétère, une mésestime de sa propre valeur ajoutant au travail de sape que cette façon de réagir fait à l'endroit de la confiance en soi, fondation de l'équilibre psychologique.

La mort du père **184**

L'agencement des évènements d'une vie peut s'effectuer par de curieux détours. Lorsqu'en Bretagne, en compagnie de son cousin Jean-Paul, François avait poussé la porte de la chambre de l'hôpital de l'oncle Pierre, c'est son père sur son lit de mort que le Québécois découvrait, une profonde émotion le clouant sur place. L'expérience une fois digérée, il s'était dit que celle que l'avenir lui réservait de la disparition de Robert aurait moins d'impact après l'exercice que la stupéfiante ressemblance entre les frères l'avait amené à vivre.

On lui avait enjoint de ne pas sortir sans canne. Et l'Ego en avait pris bonne note.

Inutile de rabâcher le risque pour quiconque a atteint un âge canonique mais l'homme, hormis les talents et qualités avérés, avait aussi la tête dure et le prouverait, hélas, une ultime fois. La chute dans l'escalier en sortant de chez lui le mena tout droit à l'hôpital qui deviendrait sa dernière demeure. Certes bien entouré par d'attentionné personnel le connaissant déjà et conscient du message issu de son avatar, il eut huit jours pour faire le tour d'un proprio intérieur plaqué d'un lustre spirituel indéniable, craquelé, cependant, de contradictions qu'il aurait peut-

être pu résoudre en obtenant sa carte de membre de la digne Société des Centenaires, sa demande effectuée vingt ans auparavant, l'ainé pouvant en témoigner.

L'annonce du passage de l'arme à gauche provoquerait une onde géographique partagée par deux groupes concernés. D'abord les plus proches, non pas la famille sanguine comme attendue, mais ceux, voisins, auto promus aidants naturels deux ans auparavant au lendemain de la disparition de Thérèse, compagne de la quarantaine d'années de vie partagée.

Quant aux enfants, déjà peu enclins à consacrer les mille kilomètres à l'aller pour un séjour en Gaspésie, rien ne les prédisposait à effectuer l'exercice pour approcher un cadavre fut-il paternel. Comme souvenir à conserver, il y a mieux.

Les obsèques seraient observées en intimité entre voisins et amis de la région suite à un faire-part publié dans le journal local. Selon la convenance aurait lieu le premier de deux allers-retours de l'ainé et les sœurs, Catherine et Marie-Claire, afin de rendre hommage à celles et ceux ayant si bien représenté les absents de la grande ville. Certes, le repas gastronomique offert, de mer va sans dire, n'effacerait en rien le malaise ressenti par les personnes présentes à la messe commémoratives tenue quelques semaines plus tôt en l'église de Mont-Joli sans que n'y soit présent le moindre membre de sa descendance si ce n'est, par alliance, l'une des filles de Thérèse, Véro, habitant tout près.

En aménageant dans la maison de la rue Saint-Joseph, à un coin de la gare de chemin de fer, Robert n'avait pas tardé à afficher le titre d'un roman de Jean Giono sur le mur du côté de l'entrée : *À Mont-Joli village… Que ma joie demeure.*

Le partage des *restes* motiverait le second déplacement où divers articles de la maison seraient dispersés parmi les intéressés présents ou non. Marie-Claire, digne héritière de la passion astrologique de son père, repartirait avec de la littérature spécialisée et du gros lot garé devant le garage. Catherine aurait droit à la voiturette que le destinataire n'avait pas eu l'idée d'utiliser faute de canne. François, aussi peu attiré par la possession, se contenterait d'une ceinture en cuir tressé qui remplacerait sur place celle portée depuis des lustres ainsi que d'une nappe et d'un couvre-lit aux couleurs provençales qui égaieraient dorénavant la chambre de son charmant petit appartement.

Maison, terrain et mobilier seraient laissés à raison aux anges gardiens, Noémie et René, le joueur de hockey de quatre-vingts ans, les cœurs sur la main, sans oublier la gentille Gaïa qui se trouva bien esseulée, abandonnée par son maitre.

Projet père fils 185

En apprenant la prochaine commémoration du centenaire de la naissance du poète chansonnier, Félix, l'année suivante, 2014, le cinéaste en François avait vu le potentiel de cette proximité de facies entre les deux hommes et n'avait pas tardé à élaborer le scénario d'un court métrage dont l'histoire fut aussi vite imaginée qu'il était assuré de son potentiel. Sûr de son originalité, il se retrouverait devant son père pour lui exposer. Il s'agissait de la recherche d'une journaliste ayant ouïe dire que le grand artiste n'était pas mort et vivait retiré dans un village de Gaspésie sur lequel

une chape de silence s'était installée avec la complicité des habitants depuis l'annonce de son décès et la mise en scène par son fils, cinéaste, des funérailles qui auraient mérité d'être nationales si René Angélil en avait été honoré; la paix soit avec son âme.

Le père, alors âgé de quatre-vingt-quatorze ans, avait écouté. Pour ce qui est de comprendre, rien n'était moins sûr à entendre sa réponse négative pour des raisons qui émergeraient plus tard de réflexions du fils et qu'il relierait à celles qui avaient parsemé le chemin de son existence partagé avec Robert, soit un manque inconscient de confiance en lui non plus que de sa passion pour le cinéma voire de son célibat, lui qui n'avait pas hésité à l'inciter à marier Véronique, sa belle-fille, afin d'hériter de la maison. Pauvre vieillard qui n'avait aucune idée de l'identité spirituelle de son ainé doté d'un immense respect pour l'innocente Véronique et n'ayant rien à faire de la propriété.

Nulle raison de ne plus le revoir, il avait appris à ne pas juger et l'aimait au-delà de divergences même les plus révélatrices de liens aussi ténus risquant l'usure au point de rupture. Les indices récoltés au long des ans de contact le mènerait à la misérable conclusion que l'homme bien-aimé n'avait sans doute pas connu le vrai bonheur, celui qui accueille Autrui sans jugement à commencer par ses propres enfants. Ainsi sont les destins, qu'on ne peut les questionner.

Outre les souvenirs qui émergeraient à l'occasion, c'est d'une expérience émouvante qu'aura hérité François. La mise au propre d'un manuscrit laissé derrière de la traduction, entreprise du propre gré de Robert, d'une œuvre littéraire racontant la vie d'Hypatie, une jeune femme d'Alexandrie, exceptionnelle par ses connaissances en philosophie, mathématiques et astronomie à une époque où nulle femme parvenait à ce point à laisser sa trace quant à l'érudition. Assassinée par des sectaires chrétiens au début du cinquième siècle après-le-fils-de-Dieu, ce dernier inspirant, à son sacré corps défendant, les exaltés de tout poil et leurs descendants. Amen…

Chaque jour, l'émotion de retrouver le père devenu éternel, quatre-cent-quatre-vingt pages de sa belle main à une page chaque matin alors que l'apprenti écrivain trimait patiemment sur son propre hybride littéraire entamé huit ans auparavant. Tout semblait vouloir prolonger son plaisir de l'écrire quitte à reporter indéfiniment le mot FIN, lourd de conséquences. Preuve, s'il en fallait, un troisième texte, *Les Ilots d'ombre*, scénario de long métrage romancé, redécouvert dans la quantité d'endormis à mettre au propre et ajouter aux deux autres. C'était génétique, seule comptait l'écriture et il avait fini par comprendre pourquoi. C'était le meilleur moyen de rester lié à Soi. Continument.

L'aventure était loin d'être terminée. Une fois achevé le tapuscrit d'*Hypatie*, qu'en faire sinon retrouver l'autrice pour le savoir. La tâche, cependant, ne s'avérerait pas aisée, cette dernière, dame Ki Longfellow au nom prédestinée pour une écrivaine, et son traducteur auto-proclamé, ne s'étant pas rencontrés hormis par correspondance. Grâce à internet, la recherche porterait fruit et, par le truchement de sa fille, le contact par courriel aurait lieu à la satisfaction manifeste des intéressés. Ki apprendrait la disparition de son ami cher, d'un complice littéraire, et l'apparition inespérée d'un repreneur de l'entreprise de porter le projet sur les fonts baptismaux de l'édition. Si plusieurs éditions en langue étrangère avaient été assurées, la française atermoyait, à commencer par le livre précédent de Ki sur la vie de Marie-Madelaine dont la lecture avait séduit Robert au point de le voir se consacrer à sa traduction une fois constatée son inexistence. Il était tout naturel qu'Hypatie suivît le parcours. C'était sans compter l'interruption imposée par le destin.

Ayant décidé de mettre au propre le texte en français, retrouvé dans les affaires de Robert, par un souci de respect pour un long et patient travail, l'idée d'en être rémunéré ne lui était pas passée par la tête. L'autrice, alors en Angleterre, pensait autrement. Extrait du courriel du 8 décembre 2018.

> *- Robert tenait vraiment à ce que son travail soit publié. Et moi aussi. Je savais que ce devait être une traduction de premier ordre, car il était lui-même de premier ordre et comprenait le but sous-jacent et le message de chaque livre.*
>
> *Tout ce que je peux vous donner, c'est ma permission de contacter une maison pour une édition française. En tant que fils et héritier, s'il dispose des droits de traduction, l'éditeur en tiendra compte. S'il ne le fait pas, je vous donnerai certains de mes droits. Normalement, le traducteur est payé par l'éditeur. Dans notre cas, cela dépend vraiment de la langue et du pays. Quelles que soient leurs règles, je partagerais toute avance que vous pourriez recevoir.*
>
> *Il m'aura fallu sept ans pour écrire The Secret Magdalene, toutes ces recherches à effectuer. Et cinq ans pour écrire Hypatia. Vous connaissez maintenant l'amour de l'écriture, de voir une histoire couler de vos doigts.*

L'offre de madame Longfellow d'être rémunéré le déconcerta. Il n'en était pas question et il le ferait savoir à sa correspondante en lui présentant sa pensée sur son rapport à l'argent en matière de service rendu sans sollicitation. La simple mise au propre ne méritait pas ce qu'on lui faisait miroiter.

Extrait du courriel du jour.

> *(…) Pour ce qui est des droits, si vous me connaissiez, alors que je découvre davantage de votre générosité, sachez que notre collaboration ne s'appuie sur aucun intérêt financier. La part qui me revient est l'honneur d'être présenté à Hypatie et à votre commune philosophie tout en tenant la main de mon père bienaimé. L'argent n'est pas ma tasse de thé, comme disent vos voisins, je n'aime même pas le thé. Je vis une vie simple se situant financièrement dans les couches inférieures. Je n'ai jamais possédé de voiture, ce qui est assez ironique pour un chauffeur professionnel dédié aux événements artistiques comme les festivals. Je ne fume ni ne bois et le temps dont je dispose est consacré aux exercices physiques, ou, comme ce soir, la garde du nouveau-né de mes neveu et belle-nièce (avec cinq frères et sœurs après moi, sans problème), ou à penser et écrire, probablement comme vous. Et je ne demande pas quel salaire vient avec un contrat. Si je n'aimais pas le travail, je faisais demi-tour.*
>
> *L'œuvre est la vôtre avec ses huit années de concentration. Mon père fut reconnaissant d'avoir enrichi sa vie aux côtés d'Hypatie; je ne fais que taper son travail pour vous honorer tous les deux. S'il était question d'argent, vous seriez la seule à le mériter.*

La réponse ne tarda pas et fut convaincante. François avait sous-estimé l'importance de la transition entre manuscrit et tapuscrit qui permettrait l'existence de l'œuvre au bénéfice du lectorat francophone.

Comment argumenter contre pareille logique et générosité? La morale de François était sauve et son vœu, décidé, de se déléguer auprès de l'écrivaine au nom du père.

Sur une toile comme la Vie **186**

Ses forces n'étant plus celles de son ami, récent septuagénaire, Ézéchiel lorgnait un banc du parc vers lequel il se dirigea sans demander l'avis de son accompagnateur obligé de bifurquer pour le suivre. Les deux contemplèrent les alentours durant une période où seule la brise printanière avait la parole. Sur un ton réflexif, la voix du vieux sage s'exprima, le regard fixé sur un point au-delà du décor.

- Tu as une toile… un pinceau… de la peinture et une intuition… peu à peu, une touche après l'autre, l'œuvre nait…

Voulant jauger le degré d'attention de l'auditeur dans pareil environnement, il l'interrogea du regard. François le quitta des yeux pour entamer un lent balayage du panorama qu'il interrompit. Entourée de sa progéniture, une cane lui montrait, avec force éclaboussures, l'art de se toiletter le plumage tandis qu'un jeune enseignant observait le sérieux de ses élèves mettant en pratique le cours de photographie en visant l'activité pédagogique en cours. François souriait en imaginant la cane cadrant à son tour l'activité humaine.

- La Vie…

Le cœur **187**

À nouveau, le muscle cardiaque voulut se faire entendre comme si cette fois il insistait pour passer à plus sérieux qu'un breuvage d'alchimiste en s'appuyant plutôt sur un clone d'appoint digne d'une époque où un cœur peut compter sur des vacances sans pour autant cesser d'être actif.

Une nouvelle expérience en vase clos où l'individu consentant se laisse manipuler pour son bien et sans poser de questions car la minute coute cher et c'est l'État qui signe les chèques et le peuple qui endosse. Dans ce nouvel hôpital où le personnel soignant avait l'espace requis pour respirer, le patient était mieux considéré et apte à appréhender un séjour pas particulièrement sollicité. L'idée de se remettre à gravir un escalier sans être poussif à mi-chemin, de retrouver ses compétences de jouvenceau remises en question depuis peu par un léger souci momentané le faisait sourire alors qu'on l'installait dans sa chambre digne d'un hôtel, que deux souriantes infirmières procédaient, chacune son côté du lit, à raser la moitié haut du corps en prévision d'une incision longue comme son petit doigt, à lui apporter ses repas, service aux chambres, Monsieur, et souriant toujours en roulant vers la salle où l'attendait une équipe à pied d'œuvre pour créer un nouvel homme bionique.

La suite tiendrait du protocole, vocable de l'étiquette dans les cérémonies officielles qui convenait dans ces conditions où toute action était soupesée avant d'être posée. François se laisserait faire

et en ressortirait, quarante-huit heures plus tard, avec quelques grammes supplémentaires côté omoplate gauche, rien de trop ennuyeux si ce n'est le bras qui enfle pour cause de phlébite, le mot secouant le stoïcisme de l'intéressé aussitôt rassuré par une évidence de celui qui les prononce : le bras n'est pas la jambe. Fiou, l'honneur du membre est épargné pour cause d'évènement négligeable relié au passage du fil électrique empruntant le couloir du nerf pour se rendre à la pile. Ça va de soi, songea le mutilé en contemplant son gros bras, le cœur programmé à 50 venant de frôler les soixante. Essai concluant; il pouvait subir d'autres contrariétés du genre sans risquer d'y laisser la peau en prétendant vivre cent ans.

Le cas d'Eu 188

Sylvain, fils ainé des amis ayant prêté à François le mas d'Anthéor, avait, avec Émilie et leurs quatre fils, pris possession d'une grande demeure dans la ville royale d'Eu située à quelques kilomètres de la Manche. Son attribut royal était l'héritage du sang bleu qui y avait élu domicile au long des siècles et en particulier à l'époque du roi Soleil dont le descendant de Monsieur, son frère, y résidait sur un domaine attenant à celui du château de ses ancêtres désormais propriété de la municipalité qui en avait fait un musée. Ami princier de ses hôtes, François aurait l'occasion, dans le sens plébéien du terme, de lui être présenté, les deux sympathisant au point pour le roturier, ravi, de profiter d'une visite privée dans les salons des trophées de chasse et de photos de famille.

Fort spacieuse, la Maison des amis, aux allures de manoir, était le rendez-vous de famille et amis durant les vacances alors qu'on se retrouvait pour les repas autour de la grande table installée au milieu du jardin, les plus jeunes ayant tôt fait de sauter dans la piscine pour mieux digérer le dessert. Bien reçu, François se sentait chez lui parmi des êtres généreux qui ne faisaient pas de cas de leur appartenance à la classe des biens nantis.

À quelques mètres en remontant la rue vers la boulangerie, au nom évocateur de Cathie et François, se trouvait la demeure bourgeoise de bons amis de la famille au seuil de laquelle François pouvait s'assoir sur la marche du trottoir donnant sur le portail afin de capter les ondes d'internet sans déranger les propriétaires, ceux de la Maison n'ayant pas jugé utile de se brancher à ce moyen de communiquer.

La rencontre avec l'homme de la maison allait durablement marquer l'esprit du Québécois en coïncidant avec les préparatifs du repas de mi-journée. Guillaume, le chef, battait la mesure des questions liées au pays des latitudes nordiques. Le visiteur d'outre-mer serait convié à se joindre à la tablée avec France et les enfants apparus des étages supérieurs pour un repas de fruits de mer locaux façon maitre queue. François ne serait pas prêt de reléguer ce moment d'exception aux oubliettes de la mémoire, lui qui devenait le point de mire exotique des uns et des autres qui le resservait pour faire durer le plaisir du voyage par l'imaginaire.

L'absence de l'un des enfants d'un précédent lit mitigerait le sourire du cuisinier par ailleurs fort satisfait de la joie irradiant autour de son talent pour ravir les palais. Ce fils perdu, mi-trentaine, était prisonnier d'une assuétude aux stupéfiants l'ayant privé de sa personnalité sans que le

géniteur n'en puisse rien ni s'étonner que l'infirme de l'âme refusât tout secours pour s'échapper des rets de la torture paradisiaque. François avait écouté l'amie de la Maison raconter la souffrance paternelle accolée à celle de son enfant, la frustration le saisissant à entendre qu'il n'y avait rien à faire tant que l'âme déchue n'aspirât de sa propre volonté à revoir le bleu du ciel.

> La Société, qui se voulait évoluée, démontrait une fois de plus à cet égard les limites de sa prétention. C'est de non-assistance à personne en danger qu'il s'agissait et elle s'enfonçait la tête dans le sable en un véritable déni à penser qu'un être condamné à lentement pourrir au fond d'un puits de désespoir pouvait par miracle jouir d'un instant de parfaite lucidité apte à exprimer à la connaissance de tous son désir de déployer les ailes de la conscience pour l'extirper de son marasme spirituel et l'élever vers la lumière.

L'auditeur, la conviction assumée, n'eut pas à réfléchir longuement afin d'exprimer au père démuni la seule solution envisageable en pareil cas de sauvetage d'une vie émanant, par surcroit, de sa propre chair. Au mépris des lois existantes et de leur laxisme moral, il devenait urgent d'interrompre les errements d'un fils qui ne bénéficiait plus de ce lien privilégié puisque disjoncté de son Soi. On procéderait d'abord à une discrète recherche parmi la faune des zombies immobilisés dans leur voyage au-delà du réel et sans parachute. L'ayant repéré, il s'agira de l'appâter d'une manière aussi psychologique qu'hypocrite : une hyper-dose gratuite!

Devenu docile, on le fera monter et coucher à l'arrière d'une camionnette dépourvue de fenêtres et conduira le précieux chargement loin à la campagne, en une résidence isolée pourvue de tout le nécessaire, trajet durant lequel on passera en revue la procédure de sevrage étudiée des plus scrupuleusement sur le réseau internet afin de ne permettre aucune faille dans l'opération risquant à tout moment de provoquer de fâcheuses conséquences, voire la funeste ultime. Le plus pénible pour le père en présence du fils émacié et hâve, sanglé pour sa propre protection, sera de témoigner de la douloureuse agonie durant la terrible transition entre la vie honnie d'un étranger et celle de la résurrection d'un être humain en souffrance spirituelle.

> Les risques sont à la mesure de l'action d'une morale indépendante en regard de celle d'une société se retrouvant bien malgré elle au niveau du respect d'un dénominateur commun apte à satisfaire la majorité en matière de déontologie admise à l'intérieur

d'une démocratie soumise à ses propres limites. La plus immorale de ces dernières est celle de détourner le regard de la souffrance d'êtres dénués de leur humanité et envers qui on maintient l'absurde dictat de s'attendre à ce qu'ils puissent encore décider en toute connaissance de cause de se remettre entre les mains d'individus aptes à les exorciser.

À la suite de pareille opération, soit ce sera la réussite et les sourires qui aideront à laisser la descente aux enfers derrière, ou bien un résultat que son initiateur refusera de considérer dès avant son démarrage. Sans cette approche, il serait vain de croire en une force intérieure capable de la mener à bon terme car le choix est clair entre laisser pourrir le fils jusqu'à la prévisible mort ou lui offrir une chance, infime peut-être, de réactiver la forme incarnée de l'Esprit qu'il est.

La paix retrouvée, il serait souhaitable de partager l'expérience afin de provoquer le débat sur le thème de la nécessaire compétence d'autorités civiles prêtes à remplir le rôle d'une personne morale libre et consciente à l'avantage d'une citoyenneté qui s'en trouve dépourvue.

La mère qu'on voit danser **188**

Les personnes reçues chez Paulette constataient, chaque fois, la transformation minimaliste de l'humble deux pièces avec vues vers le sud sur l'aube et les feux d'artifice, et vers l'ouest, sur le Mont-Royal au-delà du parc au pied de son immeuble. Plus le temps s'épuisait au rythme de la flétrissure de sa peau, moins subsistaient d'éléments du décor de ses murs aptes à lui rappeler un passée devenu lourd pour la mémoire sur laquelle elle ne pouvait plus compter que sur l'immédiate, et encore.

Les années s'écoulaient avec la lenteur et la douceur de l'être conscient d'approcher la fin de son existence. Le commun se sait mortel et, à moins d'évoquer la mère du p'tit Jésus, le déni de cette évidence s'apparenterait à une maladie du mental au nom d'origine grecque à inventer. Celle de François ne fréquentait pas le déni, au point d'avoir entrepris la préparation au voyage en allégeant peu à peu le bagage à emporter jusqu'au strict minimum, le corps. La nudité des murs l'emporterait sur les souvenirs qui avaient fini par se replier dans un coin obscur de son passé.

Paulette, mère bienaimée de François, tenait bon, elle qui approchait l'âge de la fin de vie de celui qui avait été l'homme de la sienne. À quatre-vingt-quinze ans, elle avait fait la paix avec tout ce qui méritait d'être aplani avant l'arrivée à l'ultime gare, à commencer par ce qui s'était accumulé de raisons d'en vouloir au père de ses six enfants, sept petits et sept arrières, Luc et François s'étant contentés de regarder passer le train en comptant les wagons. En complément de programme, cette vieille dame aux jambes et au regard fatigués mais l'esprit vif quand la mémoire ne s'interposait pas, avait témoigné de sa libération d'une foi religieuse, reçue en dot à sa naissance, ayant teinté son rapport aux jours.

L'élan pris, elle transformerait le superflu en dons à qui pouvait intéresser ses objets de décor depuis que sa vision était devenue nette de la finalité de son contrat. À vingt minutes à vélo de son petit appartement de la résidence pour ancêtres, François était reparti de chez elle pour accrocher au-dessus de son lit la reproduction de respectueuse dimension de l'une des scènes équestres de Raoul Dufy, *Le Champ de course de Deauville*, 1928, à une année-lumière du crucifix cloué comme au mur au-dessus de son lit de l'époque de Sainte-Geneviève.

Paulette avait donné la vie à François et quittait tranquillement la sienne à ses côtés. Entre les deux, un destin lié en ligne droite et raccordé à ses extrémités pour former un cercle. Donc parfait par définition.

L'inconsistance paternelle 189

Comment Robert, l'astrologue sensé lire dans les astres le destin des humains, avait-t-il pu tenter de contrer celui de François alors que Paulette avait, sans faillir, appuyé son fils? Est-ce qu'il était dans la nature de la femme mettant un être au monde d'être soudée au projet de bonheur aussitôt énoncé de ce dernier, quel qu'il soit, alors que l'heureux observateur paternel aura une nette tendance à le formater selon ce qu'il jugera être la meilleure voie pour être heureux? L'expérience mise en scène par les trois personnages était probante. Lorsque François partagea sa joyeuse émotion d'avoir mis le doigt sur ce 7^{e} Art qui le rapprocherait chaque jour du bonheur, le sourire silencieux de sa fondatrice spirituelle lui accordait sa bénédiction sans la moindre velléité d'objecter. Fondateur, lui aussi, côté philosophie, Robert contesterait ce destin à son héritier moral sa vie durant.

Ne lui en déplaise, l'apparent entêtement de François tenait de la confiance en soi héritée des heures passées en tête-à-tête père fils à consolider la construction du soi de l'adolescent. De sa lente évolution qu'il eut souhaité présenter à son géniteur dans l'espoir de le voir enfin arborer le sourire d'une satisfaction rassérénée, la lecture du livre publié, François serait privé faute d'intelligence avec le destin paternel qui mettrait fin à son existence avant que le fils ne mit FIN à l'œuvre littéraire.

Les hommes rendant en général l'âme avant leurs compagnes, Robert ne ferait pas exception. Paulette, l'existence devenue pure patience, attendait les séances de lecture quotidienne, bien engoncée dans le fauteuil Louis quelconque, de la voix filiale narrer sa version d'une existence somme toute plutôt originale telle que décrite, en préambule, de *vie d'un commun remarquable comme si le commun pouvait l'être*.

Voulant se convaincre que Paulette tenait à connaitre son histoire jusqu'à son terme avant de vivre le sien, François ne se pressait pas pour se lancer dans l'opération de lecture à voix haute d'autant que chaque regard porté sur la mère allongée sur son fauteuil donnait l'impression de l'être sur une gisante. Alors il avait emprunté le stratagème de Shéhérazade en faisant trainer, durant mille et une nuits, l'arrivée au terminus de son imaginaire, la narration du livre.

La cadence des visites au sixième étage de la Résidence s'accentuait au rythme de la constante déchéance mémorielle de la dame solitaire voyant approcher l'inéluctable avec une sérénité qui ne serait troublée que par l'inquiétude de n'être en mesure d'être consciente de sa propre FIN faute de mémoire. Car c'est la mémoire qui fait la vie.

Puis survint un évènement apte à marquer les esprits non limité aux témoins cloués par l'émotion sous le rougeoiement du ciel au-dessus de la Seine mais tout autant à la noosphère de Teilhard de Chardin; la consumation des plus spectaculaires de la basilique mineure Notre-Dame de Paris dont la magnificence a eu peu d'égal au cours de l'Histoire de la chrétienté.

> L'odeur de roussi s'imposait sur les âmes éperdues. Quand les nez levèrent les yeux, les bouches s'arrondirent d'effroi et les sanglots perlèrent au creux de l'épaule d'un inconnu. C'en était fini de la Grande Dame, un monde s'écroulait emportant avec lui des gestes de mains de bâtisseurs jointes en autant de prières devant le Grand œuvre de ce que le cœur de l'humain peut concevoir de merveille lorsqu'il rêve aux anges les yeux ouverts. Pleurant des larmes de plomb fondu, la charpente ne réussirait pas à émouvoir Paulette qui aurait dû être interpelée par la proximité des sentiments quant à la fragilité de sa propre destinée.

Si le grand bâtiment sacré de l'Ile de la Cité avait été érigé pour l'édification religieuse de la Chrétienté, l'eau du fleuve, chargée d'humecter ses racines, avait fait son œuvre en épousant la modernité et vu la cathédrale tomber la chasuble pour revêtir une aube plus réceptive d'une laïcité à même d'unir l'Humanité là où les religions la divisaient.

L'indifférence de Paulette, témoignant de l'effondrement de la torche de Viollet-Le-Duc, incarnerait au mieux son détachement en tant qu'individu en vie active non concernée durant la transition entre vitalité et mortalité. En voyant les images, écoutant les commentaires hachurés par les sanglots, regardant les croyants mains jointes par le désespoir, nulle émotion ne semblait secouer son fond, l'activité de l'écran aurait laissé horizontal un électrocardiogramme. Sa conscience regardait ailleurs, le *durant* avait cédé la place à l'*après*. Son esprit avait entrepris une dissociation d'avec une corporalité qui peinait à répondre aux commandes du mental, toute injonction repartant humiliée. La dégradation s'était entamée de manière simultanée avec la vue et l'audition, des sens déterminants pour assurer la ligne droite au pas.

Devenue membre à part entière par nécessité, la canne lui avait permis une déambulation lui évitant la détestable marchette jusqu'au jour où l'évidence frapperait l'orgueil qui lui restait là où ça pince et que le recours à une paire de jambes à roulettes serait au final une idée acceptable. Était-ce de la résignation ou une adaptation salutaire dans les circonstances, la sérénité tentait sa pensée grâce à laquelle aucune plainte ne lui serait parvenue aux lèvres. L'absence de douleur

constituait la grâce accordée par l'approche holistique prodiguée par les sœurs, comme depuis un long moment, qui surveillaient son alimentation et l'absorption d'efficaces suppléments.

Grâce à quoi le moral de la nonagénaire fut maintenu à flot comme de ses compagnes de route. François ne pouvait que se féliciter d'avoir eu des femmes de qualité durant sa croissance au point de se demander si les fées entourant son berceau à la naissance ne préfiguraient pas simplement l'apparition de l'une puis l'autre de ses sœurs chéries Véronique, Marie-Claire et Catherine.

Entre commentaires épars sur le destin de Notre-Dame, Paulette avait soufflé quelques mots qu'appuyée sur une mémoire immédiate défaillante, elle fut incapable de répéter. L'ouïe de François croyait avoir entendu une perle philosophique en peu de mots : *Tout vit et tout meurt*, évidente allusion au point atteint de son existence. Des mots qui en mettraient d'autres sur les rails de la réflexion du fils.

> - Très chère Paulette, en effet, tout vit et tout meurt, les cathédrales millénaires ne faisant pas exception.
>
> En méditant sur cette inéluctable réalité, l'Humanité doit se rappeler la fragilité de l'existence avec la consciente humilité de n'en être que la dépositaire.
>
> Si le sacrifice par immolation d'un symbole universel de ce qui relie l'être à l'Esprit doit avoir un sens, c'est celui de remplacer la tristesse par la lucidité que la Vie ne peut être tenue pour acquise, qu'une simple allumette a le pouvoir de l'anéantir pendant que les locataires de la Planète bleue tiennent allumée la torche s'approchant ostensiblement d'une mèche aux troublantes allures de flèche de Cathédrale.
>
> La décision de sauver ce qui reste appartient aux larmes versées, celles de la conscience que jouer avec le feu entraine des risques d'effondrement d'une construction millénaire comme d'une planète menacées de disparition faute de reconnaitre que la Vie demeure aussi fragile que les ailes d'un papillon.

Destins recroisés 190

De la mixité des émotions et réflexions attachées au sacrifice par le feu de la basilique Notre-Dame remonta à la mémoire de François sa rencontre exceptionnelle, dans une rame de métro, du titulaire de ses grandes orgues trente-trois ans plus tôt. Le thème de la l'émission en cours traitait du traumatisme national et avait l'organiste du moment comme invité afin d'évoquer l'état de l'imposant instrument. Bien qu'épargné par miracle, il n'était pas difficile d'imaginer celui de son interprète amené à revoir les images de la flèche de Viollet-Le-Duc basculant vers le néant et au ralenti pour bien s'imprimer dans la mémoire du public observant sans voix.

Était-ce celui de sa lointaine rencontre? La piste s'avérerait ténue jusqu'à ce que fut dévoilé son rôle dans l'association *Orgue en France*. Il y avait déjà une correspondance au point de vue de l'âge, début vingtaine à l'époque où il devient, par concours, co-titulaire des grandes orgues. À l'étudier, François voulut croire qu'il avait retrouvé son homme et il ferait dès le lendemain les démarches pour s'en convaincre. Son histoire, racontée à la représentante de l'Association, lui

obtint l'adresse courriel grâce à laquelle la même histoire serait envoyée à l'organiste recherché avec, en pièce attachée, l'extrait du tapuscrit le concernant. Et le contact se fit. Une réponse vint où la mémoire confirmerait un moment rare partagé par des esprits imbus d'une commune passion pour le grand orgue, l'instrument des instruments.

François se promit de le contacter lors de son prochain séjour en sol français et de lui manifester sa reconnaissance de l'invitation personnelle à son concert en lui présentant une copie de son livre, publié ou non.

Laïcité et liberté d'expression 191

Il y avait un débat en cours portant sur la laïcité de l'État et qui voyait les gouvernements successifs se casser les dents à essayer de satisfaire tout le monde plutôt que de respecter la lettre du concept de laïcité. François tenait à y participer au vu des arguments des opposants qui s'estimaient lésés dans ce qu'illes (sic) tenaient pour leur liberté de culte. Alors il écouta, rédigea et expédia le fruit de sa réflexion à la rubrique *Libre opinion* d'un quotidien réputé pour le sérieux de cette dernière.

> Lorsqu'en 1977, il a été question de promulguer la Loi 101 faisant de la langue française la seule officielle du Québec, l'un des arguments la favorisant concernait l'image de société francophone que voulait se donner l'État à l'intention autant des citoyen· nes que des gens de passage. Cette approche à caractère psychologique a fini par s'imposer quand les esprits ont compris que l'apparition de cette loi correspondait au point où en était l'évolution de la société québécoise à grande majorité de langue française.
>
> De la même manière, la nécessité pour un état qui se veut laïc de montrer l'image d'une société qui l'est véritablement est d'éviter de permettre aux signes religieux vestimentaires d'avoir préséance sur l'image laïque dont la loi assure la primauté.
>
> Une loi est une balise dont se dote une société afin d'assurer l'équilibre des débats qui la font

évoluer. Une liberté d'expression saine et respectueuse des lois du pays reconnaitra les légitimes limites que commande toute loi issue de la volonté populaire.

Une voie pour calmer le jeu

Pour une laïcité qui s'assume, une société est composée de deux maisons, l'une, publique, et l'autre, privée. Afin que les deux coexistent en harmonie, aucune ne doit empiéter sur l'autre. Dans la privée, chacun· e pratique la religion selon sa conscience sans l'interférence de l'État, celui-ci reconnaissant que la privée a l'exclusivité de la matière religieuse incluant toutefois ses lieux de cultes et fêtes ponctuelles dans la sphère publique. Les signes religieux vestimentaires demeurent la propriété de la maison privée tandis que les signes architecturaux restent inscrits dans le paysage urbain.

La paix sociale sera assurée par l'absence d'affichage religieux sur un individu susceptible de provoquer l'autre qui ne tient pas à être victime d'un prosélytisme inconscient. La liberté religieuse est assurée dans la maison privée tandis que la liberté laïque de la maison publique permet à la citoyenneté un vivre-ensemble paisible laissant peu ou plus de place aux paroles ou gestes hostiles envers ou de la part des gens de foi. La neutralité évite la division alors que la division provoque l'hostilité.

De l'origine des signes religieux

À l'instar de la source qui devient océan, toute religion débutera par les sages paroles d'un visionnaire spirituel dont la profondeur du message aura séduit une première âme en quête de sens à sa vie puis une deuxième pour constituer l'assise d'une secte. Avec le bouche à oreille, les offrandes sacrificielles et le prosélytisme, ladite secte finira par mériter la définition de religion : *ensemble déterminé de croyances et de dogmes définissant le rapport de l'humain avec le sacré* (*Larousse*).

Parvenue à cette étape, une religion n'est plus seulement l'assemblée des croyants de ses

> débuts mais une entreprise organisée dont le but est de propager la parole consacrée du visionnaire original tirée de la prose colligée à l'intérieur d'un texte transmis de génération en génération par des scribes transcrivant ce qu'ils comprennent comme vérité divine et donc infaillible, bible, torah et autre coran. Une entreprise par ailleurs structurée selon une hiérarchie susceptible de favoriser la bonne marche de la pensée divine en assurant un contrôle sur les âmes se réclamant de cette dernière par une nourriture céleste programmée pour leur éviter toute tentative de critique ou de réflexion autonome, plusieurs méthodes de contrôle étant à leur service afin de mener l'opération à bien.

En ce qui concerne la plus importante des religions chrétiennes, la Catholique qui se réclame de Rome, la méthode de contrôle sans doute la plus révélatrice de son éloignement spirituel de la parole de son principal prophète, Jésus de Nazareth, est l'interdiction faite aux hommes consacrés de prendre épouse, ultime étape de l'insidieuse stratégie visant l'évacuation de toute influence des descendantes de Marie la Magdaléenne jugées impures en se réservant le droit exclusif d'une parole issue d'une doctrine héritée non d'une quelconque pensée christique voire humaniste mais sciemment motivée par l'intérêt de la hiérarchie dominante des pères de l'Église de se maintenir sans partage au pouvoir.

> L'Église est une corporation dont les intérêts correspondent en tout point à ceux qui la dirigent, exclusivement des mâles, les êtres inférieurs au sang menstruel impur ne pouvant risquer de souiller la pureté de l'environnement direct de Dieu. Cette vision d'une logique sans faille de la religion chrétienne a été transmise jusqu'à nos jours. Les historiens, dont l'objectivité des recherches prime, ne s'intéressent qu'à une vérité scientifique éprouvée sans soumission aux pressions d'un épiscopat sans plus

> d'influence qui ne pouvait souffrir d'être remise en question sous peine d'excommunication.

Les religions sœurs suivent une pareille obédience des préceptes reçus de leurs prédécesseurs, sans trace, sauf exception, de critique ou contestation, allant parfois jusqu'au schisme mais que pour répéter les errements attachés aux écritures saintes quoique interprétées autrement.

Autre méthode de contrôle, le vêtement dont on constate, dans certaines sociétés dirigées par des hommes de foi, l'obligation du costume prédéterminé aux allures d'uniformes où la ségrégation entre les genres est affirmée, les hommes portant la barbe ou les papillotes et les femmes, le voile intégral ou la perruque avec des variantes entre les deux alors qu'est constatée une nette liberté d'interprétation pour les hommes.

Ces femmes et hommes ont fini par croire que leur coutume vestimentaire était partie prenante des règles auxquelles tout· e croyant· e devait s'astreindre sans imaginer qu'illes ne faisaient que poursuivre une tradition remontant à des siècles, exclusivement instaurée par des hommes et pour de fallacieuses raisons prétendument religieuses.

C'est l'effet pervers de cette situation qui cause débat aujourd'hui dans une société québécoise qui a su, dans son processus évolutif, se débarrasser d'une religion omniprésente, qui pesait sur la liberté de conscience des individus, pour l'inviter à rentrer à la maison. La hiérarchie professionnelle suivrait le moment en se retirant dans ses appartements tandis que dans les rues les brebis égarées retrouvaient leur enclos d'où elles n'auraient pas dû sortir.

L'abus de confiance

Le Québec veut désormais se croire laïc en prenant les moyens que ça se sache par la formulation d'une loi correspondant à sa volonté. Une minorité, cependant, ne voit pas les choses de la même manière, des croyants qui ne se rendent pas compte d'une réalité, qu'illes refuseraient de reconnaitre en l'apprenant, et qui se résume aux propos exprimés plus haut :

> Ce sont des mâles, excluant la moitié de l'humanité, qui, il y a des siècles, ont institué, en les priorisant sur les règles de la société civile, des religions et leurs traditions aptes à leur assurer une pérennité non pour favoriser une foi permettant d'amoindrir l'angoisse existentielle chez des êtres en quête de réponses sur le but de l'existence mais pour consolider leur pouvoir sur celles et ceux auxquels on se retiendrait bien d'enseigner les

rudiments de la liberté de pensée et de conscience, sinon risquer de voir s'étioler leur pouvoir sur les ouailles. Heureusement que subsistait l'esprit humaniste des philosophes pour tenir tête à l'omniprésent besoin de dominer.

Si les opposants à l'instauration d'une interdiction des signes religieux vestimentaires dans la maison publique étaient conscients de l'artifice sur lequel a été élaborée leur conviction religieuse, il y a fort à parier qu'illes réfléchiraient avant de manifester sur son seuil. Dans une société laïque sans fard, le moindre signe est ostentatoire. Permettre le port d'un signe révélant la foi aura alors donné raison aux créateurs de religions des temps anciens qui, du haut de leurs paradis respectifs, pourront bien sourire dans leurs barbes. Que font les dieux quand on a besoin d'eux?

L'inexistence d'un dieu **192**

Bien au fait de la nature fourbe du mâle et sa logique dévoyée, son humilité de se déclarer enfant d'un dieu n'est qu'apparente car comment contrôler aussi bien ses semblables qu'en inventant pour s'y associer une abstraction omnisciente, omniprésente et éternelle afin d'interdire toute critique s'élevant contre la parole divine. Ni vu ni connu. La première entourloupette morale, ou plus percutant, manœuvre hypocrite, à s'installer dans la pureté originelle humaine au point d'assister à l'évolution d'un point génétiquement modifié prouvant naturelle la foi plutôt que conséquence attendue d'un lessivage de cerveaux savamment entretenu depuis ce premier regard nocturne inopportun avec lequel coïncide l'angoisse existentielle. La fragilité de l'espèce sapience venait de se révéler et les futés créateurs de Dieu sauraient en exploiter jusqu'à la quintessence quitte à la reformater au besoin.

Avant que l'ère de la pensée prenne position sur la noosphère du philosophe Teilhard de Chardin, aucun dieu n'y avait élu domicile. Nul besoin ne s'était fait sentir pour comprendre pourquoi ni comment les choses étaient. Mais voilà qu'un singe évolué a voulu prouvé qu'il l'était en commençant par inventer la première question sensée, *Qui a créé le Tout*? sans tout de suite imaginer que pour toute question, on peut s'attendre à une réponse qui serait inventée en respectant le même degré d'imagination, cette thèse étant pourfendue par le sage Ézéchiel ayant compris que ce qui précède la réponse à toute question d'ordre spirituel est le piège dans lequel tombe la prétention de croire à ce qui n'est pas tangible, comme un dieu, activité préférée des auteurs de livres dits saints de toute religion.

La version d'un Jésus expurgé de ce qu'on en a fait **193**

Jésus de Nazareth était un être humain. Sans plus mais un être humain complet, en prise avec les ressources dont l'avait doté la vie. À l'instar de ses semblables, il n'était pas qu'un corps mais un esprit incarné, un philosophe le reliant à l'humanité et au-delà.

D'origine modeste, l'enfant, conçu comme ses sœurs et frères dans un bain d'amour, aimait, ses proches, les voisins, les animaux, la nature et le ciel et tout ce sur quoi se posait le regard. Avec une rare intensité que ressentait l'entourage en le croisant, un charisme qui ne ferait que croitre avec le temps.

Devenu adolescent, il faisait exception parmi celles et ceux qui le côtoyaient, lui qui ne se privait pas d'aborder des sujets auxquels ses camarades bergers étaient sensibles et aptes à échanger sans se sentir dépassés. Le degré de conscience ainsi partagé avait le don d'éveiller l'intérêt par les métaphores dont il usait afin de se mieux faire comprendre. Tant et si bien qu'il était coutume qu'on s'attroupât autour de lui, moutons inclus, dans l'espoir d'écouter une autre de ses histoires.

Curieux de sa propre existence autant que celle des autres, il cherchait à la cerner sans tarir de questions dans une réflexion continue qui pouvait l'immobiliser de longs moments où qu'il se trouvât. Cet étonnant adolescent se nourrissait de la propre sagesse de ses parents qui, bien qu'humbles, n'en avaient pas moins un regard curieux sur ce qui fait l'intérêt d'une existence. Non seulement étaient-ils dotés de la vie mais en étaient conscients, le seul lien que l'humain a avec l'Esprit qu'il est avant de n'être qu'un corps. Sa mère, Marie, n'était ni sainte, ni vierge mais dotée d'une conscience de la valeur de la vie qu'elle avait transmise à une descendance qui en ferait tout naturellement sienne.

Le respect de l'autre découlait de l'amour partagé par les membres de la famille, nul jugement entre eux, que de l'entraide, les conseils toujours disponibles chez les parents. Dans son atelier, Joseph, le père aimant, appréciait le regard intéressé et les questions qui émanaient de ses petits. Leur conscience prenait lentement forme tandis que celle du frère, Jésus, était mure au point où les adultes se plaisaient à s'arrêter pour écouter sa manière d'envisager l'univers et tout ce qui pourrait s'y trouver, du comportement des villageois entre eux voire de ses contemporains.

Les années passant, son autonomie assumée, son exceptionnelle maturité attirait de plus en plus de femmes et d'hommes désireux de partager le secret qui le rendait aussi sage et ouvert à quiconque avait besoin de se confier. Jésus était conscient que leur existence était en butte à l'organisation sociale du moment; du village à la cité, les hommes de loi et de religion dirigeaient les esprits à leur guise et surtout à leurs intérêts corporatistes. Il leur révélait les injustices qu'on leur faisait subir sans qu'ils aient l'esprit critique ni pour s'en rendre compte et encore moins pour s'y opposer.

Un évènement soulignant son charisme allait lui donner l'occasion de concrétiser l'intérêt d'être doté d'un sens critique. Entré dans la ville à dos d'âne suivi par ses nombreux compagnons, il se

trouva au pied du temple dont la raison d'être, la prière, était devenu pas moins qu'un centre financier, des hommes déguisés en prêtres officiant en hommes d'affaires sur les marches dont les livres sacrés s'étaient métamorphosés en piles de monnaie autour desquelles les fidèles cherchaient à tirer profit.

Ayant compris l'erreur que constituait tout jugement et bien que témoin d'une profonde corruption par des autorités morales faisant le contraire de la parole enseignée, il s'était immobilisé au pied de l'escalier monumental, libérant l'animal, et demeurait silencieux. Les sœurs et frères imprégnés de sa parole et les curieux sur place qui s'interrogeaient, finirent par s'agglutiner en silence autour de lui, regard dans l'expectative manifestant peu à peu leur opposition au mépris qu'avaient ces religieux pour la foi du peuple.

Contemplant la scène des marchands, Jésus, philosophe non violent, comprenait leurs failles morales et préférait agir comme un miroir à leur endroit afin que leurs agissements leur démontrent leurs contradictions. Mais les egos prenant toute la place, les grands prêtres prétendront que Jésus voulait remettre la torah en question, et par ce fait, leur pouvoir.

Là commencerait la hargne des instances du pouvoir religieux à l'endroit de l'impertinent qui osait lui barrer le chemin et, pire, donnait toutes les apparences de fomenter pas moins qu'une sédition contre une autorité morale reconnue par tous et d'abord la politique romaine à qui l'évènement sera bien sûr rapporté en ayant tout loisir d'exposer leur propre version des faits.

Si les apôtres se sont arrogés la responsabilité d'interpréter les faits et gestes de Jésus à partir de l'évènement du temple ayant fait grand bruit, c'est qu'à l'instar des pouvoirs romain et juif en place, ils avaient des intérêts bien particuliers à défendre, la plupart fabriqués de toute pièce, les auteurs s'échinant à trouver les invraisemblances les plus susceptibles de séduire les croyants les plus vulnérables aux dictats religieux, les naïfs se gardant bien de manquer de respect pour la haute autorité représentée.

Le pauvre Jésus, qui n'avait rien demandé, avait le dos large sur lequel seraient accrochés nombre de miracles tous purs inventions de manière à frapper l'imaginaire des crédules de l'époque autant que de celle-ci. Comment prendre au sérieux la possibilité de marcher sur l'eau, nourrir une foule d'affamés avec trois poissons, rendre la vue à l'aveugle-né voire guérir dix lépreux à la fois; tant qu'à affabuler, allons-y gaiment! Mais si la clientèle des crédules constitue celle de toute religion incorporée faute de ne pouvoir faire autrement que de croire ce que Dieu, son Fils, sa Belle-mère et ses dignes représentants leur intiment de tenir pour acquis, de sages voix se font entendre sans besoin de les élever car scientifiquement élaborées à partir d'éléments irréfutables.

Le soi-disant miracle de la résurrection a été déverrouillé par des spécialistes de la science médicale. Ils expliquent qu'un crucifié descendu de son instrument de torture peut, dans certaines conditions d'affaissement du corps et d'étouffement, donner prématurément l'apparence de mortalité mais n'être qu'une interruption des signes vitaux d'une durée relative au cas particulier. Jésus, pleuré par quelques femmes, aurait alors été placé dans une grotte qu'on aurait scellée avec une grosse pierre sans qu'on ne l'y retrouvât le lendemain, la pierre déplacée, première partie du miracle, et des témoins, saisis par une intense émotion, jurant avoir aperçu le fils de Dieu bel et bien vivant, dernière partie d'un miracle bien ficelé par des hommes sanctifiés

par leur Église et aguerris dans l'art du mensonge systémique au bénéfice des intérêts de la sainte corporation.

Le caractère inexplicable du miracle faisait l'affaire des Pères de l'Église.

Le reste de l'histoire officielle retenue par la bible sera de même mouture; à chacun· e sa lubie.

Seul le saint Déni continuera de réfuter car Dieu en a décidé ainsi.

Rappel *: Ce ne sont pas les miracles qui n'existent pas mais les réponses aux questions aptes à les expliquer*

Jésus ne reconnaitrait pas l'Église se réclamant de lui **194**

Que celui que la mémoire du temps aura reconnu comme Jésus et surnommé Christ ait existé chasse tout doute, les siècles ne pouvant effacer le rappel des qualités humaines de ses paroles ou de ses gestes. Comme pour tout rapport à l'Histoire, il faut douter de la qualité dont se sera imprégnée la relation desdits gestes et paroles par les rapporteurs officiels d'une organisation mise en place afin de capitaliser sur l'influence que pouvait avoir les vertus de l'homme sanctifié sur les êtres avides de croire aux préceptes découlant des interprétations que leur édictait l'Église autoproclamée seule véritable interprète des paroles rapportées de mémoire des témoins de la vie publique de Jésus et transmise de bouche à oreille durant des siècles avant d'être enregistrées, avec les glissements de sens de l'original, par le biais des divers évangiles.

Alors qui, durant ce long processus, transmettait, en étayant le contenu de points de vue personnels teintés des influences d'autorités religieuses ou politiques, les soi-disant paroles christiques sinon des hommes non seulement croyants et aux intentions biaisées afin de servir la cause de la toute puissante Église, mais sans intérêt aucun pour une véracité historique qui aurait, dès ses débuts, déstabilisé la structure naissante de la nouvelle religion et conduit en toute logique à son écroulement.

C'est ainsi que depuis deux millénaires, la fourberie ecclésiale se maintient par une forte domination hiérarchique exclusivement mâle sur une toile planétaire censée propager l'amour telle que l'a sans doute enseigné Jésus en son temps avec l'appui de disciples sensibles à son empathie pour ses semblables mais qui, dès la transmission de la sagesse humaniste aux générations suivantes, a été dévoyée par des êtres y percevant une formidable opération de domination des esprits crédules cherchant un sens à une existence où la confusion régnait dans les réponses aux questions existentielles.

Rien ne devait échapper à l'intelligence mais tout, aux crédules.

D'autres mots parmi les plus inspirés, voire sublimes, de la dernière Cène viendraient étayer l'histoire colligée dans ce qui deviendrait la Bible, livre sacré de la chrétienté, équivalant du Coran islamique ou des Upanishads hindous : Jésus rompt le pain en proclamant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, voici mon sang. Ouvrez vos cœurs, vous ne serez jamais seuls. Je vous donne ma vie.*

Il faut reconnaitre les vertus littéraires inspirées des Évangélistes qui, pour perpétuer le dogme balbutiant, ne prêtaient pas spontanément à favoriser la critique chez ceux à qui ils s'adressaient.

C'est dans le scénario des pères fondateurs que de telles paroles se devaient d'être prononcées dans le contexte de ce qui suivrait dans la même logique de continuer d'inventer jusqu'au terme de leur projet d'histoire fondatrice d'une religion apte à captiver et des plus surréelles aux yeux de fidèles qui ne demandent qu'à croire ce que leur versent dans leur cerveaux naïfs et peu éduqués d'habiles hommes d'Église qu'ils sont priés de vénérer en tant que représentant de l'homme-Dieu, sachant fort bien ce qu'ils font pour assurer une éternelle solidité à l'indestructible socle qu'ils veulent croire avoir créé.

Non contents d'avoir inventé un dieu-le-père-éternel-tout-puissant, les docteurs de l'Église estimaient qu'il lui fallait un fils qui, en tant que fils de dieu, serait promu dieu d'office. Là où les rois anoblissent les méritants, les dits docteurs réussissaient sans tiquer la prouesse de déifier un parfait innocent dont on détournait le destin sans lui demander son avis. Et comme bonus, en déifiant Jésus, plus moyen de le critiquer, ni lui, ni son père et, bien sûr, ni ceux qui l'avait intronisé.

Ainsi Jésus, homme dieu, faisait le lien entre les croyant· es qui pouvaient s'identifier à son humanité en tant que frère, en même temps que prier sa partie divine. Un deux pour un en quelque sorte.

Les auteurs de cette formidable épopée ne pouvaient compter sur des faits réels sans se condamner à exposer les limites de leur grossière affabulation. Que manigancer sinon contourner les minimales règles d'éthique, surtout en matière de morale, afin d'atteindre le but ultime de servir leur Seigneur quels que soient les contradictions à rencontrer sur le chemin de Damase. Et de tout temps, il y aura eu des individus pour jouer le jeu de l'hypocrisie pourvu qu'il serve leurs intérêts.

Les quatre évangiles, et ceux dit apocryphes, non reconnus, seront rédigés des années après la mort de Jésus de Nazareth par ses adorateurs comptant davantage sur leur imagination que sur leur mémoire mais davantage sur le but de créer une Histoire de leur Fils de Dieu ne supportant aucune contradiction à ce qu'ils prétendraient être pure vérité, le résultat étant la Bible avec les Anciens et Nouveaux testaments et toutes les révélations rapportées par des auteurs peu enclin à la vérité historique. Pour s'avérer, toute vérité doit pouvoir convaincre sa contre-vérité.

La nécessaire poursuite de l'échange 195

Pour cet ordre de questions, François avait perdu son aiguilleur spirituel mais pas le besoin d'être aiguillé. L'élan était bien engagé et la transition vers la continuelle poursuite de compréhension de ce qu'il avait à comprendre emprunterait une voie des plus inattendues et graves sous la forme d'une pandémie dans laquelle on peut y laisser la peau.

Le sujet finirait vite par être sur toutes les lèvres, nulle défense contre le Coronavirus n'étant sur le marché ni sur le point de l'être. Et ça irait de mal en pis, les entreprises et compagnies amenées à freiner leurs échanges commerciaux, le système d'enseignement amené à accélérer le passage

aux cours en ligne, bourses et banques à fortement s'impliquer dans le maintien financier des ménages, ceux-ci n'ayant pas à se culpabiliser après leur avoir sauvé la mise lors d'une précédente crise de prêts hypothécaires à risque. Pour les optimistes, voire réalistes comme François, une unanimité sociale et politique annonçait des lendemains qui chantent et c'est la voix des femmes qui serait la plus harmonieuse.

La bénéfique pandémie et le machisme comme origine **196**

C'est un moment historique qui va changer le monde. La planète va éviter le mur grâce à la prise de conscience en cours de trois éléments essentiels qui jusque-là étaient privés de droits de parole devant celle du mâle: la jeunesse, les femmes et les hommes dominant leur ego. Cette arme, l'ego, dont s'est dotée le mâle depuis l'homme préhistorique qui avait compris que ses muscles lui donnaient préséance sur les facultés cognitives des femelles qu'il pouvait désormais contrôler, attitude relationnelle dont il ne s'est jamais plus privé.

Résultat? Une continuelle méfiance entre egos quel que soit le pouvoir exercé et jusqu'aux egos suprêmes que sont les dictateurs qui ne font confiance à personne sans s'attendre à ce qu'on leur fasse confiance. Ainsi en va-t-il des présidents de démocraties puisqu'inféodés à un système hérité des lointains ancêtres des cavernes. Même en cravate, et parce qu'inconscients de cette donnée refoulée, c'est ce qu'ils sont. Les egos n'ont pas tendance à créer des saints.

Depuis l'origine du Mâle, il ne restait qu'à le Femme de monter sur scène **197**

Avec le recul du temps, l'humanité se rendra compte à quel point la crise mondiale du coronavirus aura été d'une salutaire importance pour comprendre que la seule façon dont notre monde pourrait éviter de se heurter à ce mur qui approche rapidement, sachant qu'aucune entité politique mondiale ne pourrait atteindre l'objectif d'interrompre la rotation de la planète, serait une pandémie à la mesure de sa véritable cause que sont les actions déraisonnables et suicidaires du mâle, la femme, pourtant très au fait de la valeur de la Vie, n'ayant jamais eu son mot à dire. L'ayant eu, nous n'en serions pas là. Un virus comme sauveur inattendu…

Soudain, ce qui devait essentiellement se produire pour contrer l'accélération du changement climatique, est apparu en quelques semaines au cours desquelles la situation climatique s'est stabilisée, la pollution de Pékin, disparue, l'atmosphère de Venise, respirable, le sommet de l'Everest, visible, des exemples parmi tant d'autres qui n'auraient assurément jamais pu être possibles autrement. Surtout pas par des pouvoirs politiques dirigés par des intérêts autres qu'altruistes.

À propos de la responsabilité de l'homme ou de la femme, il ne fait aucun doute qu'elle s'appuie fortement sur un seul côté car le premier mâle n'a fait que suivre le dictat de ses gènes de mammifère, digne héritier de la gent simiesque où le mâle dominant n'aurait toléré aucune contestation de sa manière de diriger la destinée de son groupe. Ses muscles suffiraient pour diriger l'humanité-en-développement plutôt que de profiter du riche potentiel du cerveau doté des deux genres de sa compagne comme de tout être spirituellement évolué.

Mais les temps changent, vraiment et pour de bon, grâce à la prise de conscience des femmes de leur valeur intrinsèque, la révolution la plus cruciale depuis que l'Homme des Cavernes a découvert la satisfaction de remettre à sa place sa bien-aimée à coup de gourdin sur la tête. Un exercice qui n'a jamais cessé, à quelque nuance prêt accordée tant que ces dames étaient sous son contrôle et que l'écart salarial et autres ignominies injustifiables se maintenaient.

À parts égales d'activité cérébrale, il est indéniable que la relation entre humains et Planète bleue serait davantage teintée de spiritualité, fruit de l'harmonie des âmes.

Le virus côté bénéfique **198**

Tant que le mâle a contrôlé la Terre, il n'a pas eu à tenir compte de sa douce moitié, ce qui aura mené aux tristes faits dont les Terrien· nes peuvent tristement témoigner.

François en était venu à considérer le monde et ses habitants à travers la particularité d'une âme autant féminine que masculine, décryptant le code de la culture mâle faisant croire à l'humanité le comportement absurde qui la conduirait au bord du gouffre. Mais la mère Terre veillait qui donnerait la chance à ses hôtes de prendre le temps de réfléchir sans avoir à compter sur une lucidité dévoyée par les egos au pouvoir. C'est ainsi qu'entrerait en scène la pandémie, moyen infaillible d'imposer à la planète l'arrêt de tourner sur elle-même et aux bipèdes, en rond.

Il n'était pas là pour condamner mais pour comprendre ce dont son âme complète, bi-genrée, avait besoin, un exercice qui n'avait jamais été poussé par ses frères faute de laisser leur moitié féminine exprimer une façon de penser un peu moins teintée ego. En ces temps d'éveil féminin, le mâle doit se demander s'il reconnaît la présence intérieure de son côté féminin et, dans l'affirmative, comprendre l'importance pour l'humanité de lui permettre d'exprimer tout son potentiel dans la prise de décision menant à un monde harmonieux comme il avait commencé avant qu'un premier ego masculin surdimensionné ne perde pied.

Inspiration divine **199**

La plus grande inspiration de l'être humain, alors qu'il était à peine équarri de sa forme simiesque, est d'avoir préféré inventer un dieu dans lequel condenser toutes les questions existentielles qui avait fini par le tarauder, plutôt que de vivre avec l'inquiétante menace de voir le ciel lui tomber sur la tête sans comprendre pourquoi ni ce qu'il avait fait de travers pour mériter ça… mais sans pour autant inventer une chimère qui règlerait tout d'un claquement de doigt.

Avec le temps, le peur de ce dieu silencieux inciterait à lui rendre hommage en édifiant des monuments à sa gloire, celle que l'humain, lire le mâle, avait fini par lui octroyer à son image, la plus édifiante possible. Le début de ce rapport de soumission entre le mâle et son dieu, avec le moyen de le prouver monumentalement, commencerait par sa propre identité à immoler selon la métaphore du sacrifice humain, préférablement une femme pour ce qu'elle valait en termes de positionnement social. Si le cérémonial avait de quoi impressionner, il ne restait que des bribes de mémoire, une fois terminé, et de la cendre qui servirait accessoirement au jardin du prêtre.

Il fallait penser à impressionner par la durée, le sacrifice humain avait fait son temps et les femmes pouvaient souffler et continuer d'être exploitée comme à l'habitude : l'enfantement, la cuisine, le lavage, le nettoyage, l'éducation en séparant bien garçons privilégiés et filles, futures dociles au service des mâles. Ces tout puissants derniers trouveraient des prétextes pour guerroyer en commençant par ériger des constructions susceptibles d'impressionner l'ennemi tout en protégeant le propriétaire. Une partie de ces édifices pouvait servir de lieu de culte dédié aux dieux qu'on avait multipliés entre-temps. En matière du monde de l'au-delà, la prudence commandait une assurance céleste à toute épreuve.

La pensée dominante perdure depuis que le mâle a pris possession de cette pensée et de tout ce qu'elle permettait de posséder jusqu'à aujourd'hui, terres et mers. Rien ne devait lui échapper. Droit de vie et de mort… voire de sa propre extinction!

Le rideau tiré **200**

Quand François apprit la nouvelle de la mort de Daniel, vedette de cinéma dans une autre vie, ce n'était pas une nouvelle car l'esprit qui l'avait animé, et en faisait un être hors norme, avait entamé depuis un bon moment le passage vers une possible étape purement spirituelle… possible car de l'ordre de l'intuition.

Sachant la touchante relation qu'entretenaient les complices, sa fille ainée, Catherine, obtint que François s'adressât aux intimes lors du traditionnel hommage le jour de la mise en terre. Une fois ces dernier· es arrivé· es, il prit le premier la parole, son travail de chauffeur de festival ne souffrant pas de retard.

Pour celles et ceux qui restaient, il parla de l'étape qui devait s'arrimer à celle du disparu en devenant spirituelle à son tour si la relation, jusque-là corporelle, devait perdurer à travers le deuil. Si sa finalité avait un intérêt pour l'existence, c'était bien de donner aux endeuillé· es l'occasion de se rappeler être d'abord partie prenante d'une pâte spirituelle commune à l'humanité avant que d'être incarné en un personnage doté d'une conscience de ses possibilités d'atteindre la plénitude spirituelle avant la date d'échéance de son enveloppe physique. C'était le genre d'échanges que Daniel et lui aimaient aborder dont celui du moment important qui les réunissait ce matin-là, celui de se recueuillir.

> Tout échange qui permet à l'Esprit de s'exprimer est porteur de lumière et, en ce qui concerne le deuil, cette profonde émotion du vide ressenti est sans doute l'une des réflexions majeures.

Sur le thème de l'existence qui contient les germes de son terme, voici, en condensé, le fruit de notre long entretien. Sachant qu'à tout moment, la Faucheuse peut faire des siennes, nier l'inéluctable, ou attendre qu'elle frappe sans crier gare, appelle à un choc émotionnel d'une démesure autant dans la peine que la durée à l'évidente annonce que cet homme, qui aura

marqué l'histoire culturelle, finirait tôt ou tard par jouer son ultime scène. Alors quand la Grande metteuse en scène frappe les trois coups, c'est le deuil qui s'éteint…

François laissa les auditeurs et trices à leurs réflexions, baisa la joue moite de Catherine et retrouva le volant du véhicule de fonction avec, tout de même, un pincement au cœur.

Mal nulle part **201**

À 73 ans, le jeune homme se faisait d'impromptus bilans de santé par le constat des exercices, matin et soir, du poids, stable, de l'ingestion, équilibrée, de l'évacuation, accroupie, sans effort et au saut du lit, et qui se résumait finalement en peu de mots : mal nulle part. Aucune pharmacie dans sa salle de bain hormis le médicament hérité comme effet secondaire à l'installation du stimulateur cardiaque ayant causé une phlébite au bras gauche toutefois sans commune mesure avec celle des jambes. Il survivrait.

Auprès de cet autoportrait, le bilan visuel de ses contemporains, et en particulier sa génération, faisait piètre figure.

La nuance à apporter entre le savoir et la conscience n'a rien à voir avec l'intelligence. Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour le confirmer. Entre les deux extrêmes, il y a le pont de la volonté qui doit s'ériger contre l'adversité en tout genre que sont l'atermoiement, le manque de confiance dans le résultat, l'impatience, le découragement, l'image de la normalité que d'être « comme tout le monde » et inutile d'en changer et… la désolante absence de volonté, ce puissant engin qui peut déplacer les montagnes et dont l'exploitation a produit la planète estampillée de la marque humaine pour le meilleur comme pour la honte. La machine, avec toutes ses promesses pour faire évoluer l'être humain, n'est qu'un potentiel si la volonté n'y est pas.

L'intelligence fait évoluer la pensée

Il y a plus qu'une nuance entre les deux états de l'Esprit que sont le savoir et la conscience. Le savoir est un lien du *Je* avec ce que l'environnement lui offre de ressources aptes à le faire progresser dans la quête de la connaissance de Soi, par exemple savoir qu'il lui est impératif de soigner son corps, comme on soigne le moteur de son auto, et que le savoir ne suffit pas s'il ne se transforme en conscience car c'est celle-ci qui active le processus.

L'intérêt des chiens 202

En se promenant, un soir de brise douce mexicaine, la vieille chienne, Laïca, à ses côtés, François croisa une sexagénaire de type européen qui s'inquiétait du sort de ses deux chiens. Peu de chances de les avoir croisés puisqu'il venait tout juste de sortir de la propriété de son amie, Claudia. De fil en aiguille, l'échange de bon voisinage deviendrait conversation et rapidement un plaisir partagé quant aux sujets abordés dont les thèmes variaient entre le yoga qu'Ann enseignait et la philosophie, le tout au point de leur rencontre sur le chemin de terre battue qui faisait le tour du *fractionnamiente* et qu'il empruntait deux fois par jour, les chiens chacun son tour.

Il accepta de bon cœur sa proposition de poursuivre chez elle, à deux pas, maintenant que ses deux égarés s'étaient présentés. Non merci, pas d'alcool, un verre d'eau fera l'affaire; le commandait par compensation le manque de salive, l'un des rares effets pervers notables des traitements de chimio. Un bel intérieur comme ceux qui devaient être en majorité dans ce lieu de vie réservé aux privilégiés et barricadé contre toute intrusion d'étrangers sous bonne garde aux portails des deux extrémités où il valait mieux montrer patte blanche pour y accéder.

Bien installés sur un confortable canapé, verre d'eau à la main, ne tarderait pas le besoin de traiter de matière intellectuelle d'un niveau de conscience plutôt rare, chacun·e résumant son point de vue sur ses pensées quant à sa position dans l'univers. François se retrouvait devant une charmante et cultivée Anglo-Argentine dont la philosophie était copiée collée sur le yoga. Rien, de ses mots, ne filtrait de son être propre, ne jaillissait de son origine afin de donner à entendre les mots de son âme. Il en était déçu sans lui en vouloir de ne pas encore avoir compris que la liberté, à laquelle elle croyait, commandait de commencer par celle de faire ce qu'il avait entrepris à quinze ans, faire table rase de la masse d'informations subie, généreusement versée dans un esprit meublé par des gens certes de bonne intention, afin d'entreprendre l'édification d'une philosophie ajustée à son corps astral.

> François avait beau lui marquer son accord avec tout ce qu'elle répétait de ses vérités révélées du yoga et distribuées par des professionnels de la parole, elle n'entendait pas l'immense nuance sur laquelle il lui proposait de se pencher, soit celle de l'impression de toute chose, de son illusion,

plutôt que l'absolue certitude qu'elle percevait des choses. Pour elle, les notions de vérité, de liberté et de choix, de maitrise de son propre destin, ne méritait aucun doute et allait de soi. Comment alors lui faire faire le pas, ou plutôt le saut intersidéral, afin de lui faire admettre que ce ne pouvait être l'Esprit qui dirigeait sa réflexion plutôt que le sournois Ego lui faisant croire qu'elle était maitresse sans ambages de son existence. Là est la puissance de l'Ego dont la psychologie sait séduire celle, naïve, pratiquée par le tout un chacun qui prétend choisir en toute liberté, les gros mots, le tracé du parcours le menant vers sa finalité.

Afin d'infléchir cette rigidité rassurante de pensée, L'Esprit a fort à faire pour sortir de l'ombre la potentielle richesse de parvenir, avec une inhabituelle humilité et en amont de toute certitude, à opposer l'impression à toute prétention d'autodéification.

La conscience **203**

Une fois la pensée établie et hiérarchisée, quand la conscience s'invite-t-elle? Conscience de l'individu pensant qu'il pense à l'instar de la rêveuse rêvant qu'elle rêve.

C'est en réussissant à faire un bond en avant à partir de l'acte de penser que la conscience s'est définie. Une étape de plus dans l'évolution de la pensée devenue conscience, composante intégrante de la Vie quel que soit le degré d'évolution de l'objet vivant, l'être humain constituant à priori le plus élevé, la pierre, le moins mais les deux ayant en commun l'atome qui rend universelle cette conscience.

Si la Vie se résume par le mouvement et que ce mouvement a conduit à la pensée et elle, à

> la conscience (la pensée qui pense qu'elle pense), que l'atome est doté de cette propriété, l'apparente immobilité du règne minéral ne l'empêche pas d'avoir un potentiel de pensée ne serait-ce qu'au degré minimal, un peu comme est apparue la vie sur Terre alors que tout n'était que magma. Selon cette logique, le mouvement manifesté par sa constante expansion ferait de l'Univers un être pensant et, pour les croyants, le pas vite franchi de la conscience divine. La quadrature du cercle?

La conscience chez l'être humain précède son existence et lui survivra. Elle existe indépendamment de lui en empruntant sa personnalité durant la période formelle.

Aube; Yannick; les parents **204**

Les philosophies humanistes s'effilochent-elles avec l'âge?

François vivait un rare dilemme moral au vu de la réaction des coparents à la demande d'aide d'Aube. Depuis des lustres, François encourageait sa sœur par alliance dans le processus de reprise du droit chemin, entreprise impensable en solitaire.

En termes de responsabilités parentales, Thérèse et Robert avaient atteint les limites de ce qu'ils pouvaient donner d'eux-mêmes et étaient en droit à la sérénité qui vient avec la retraite. C'est sans étonnement qu'après les problèmes endurés en tout genre découlant du style de vie de certain membre de la famille, le vieux couple fuiraient vers la Gaspésie où ils feraient plusieurs tentatives de s'intégrer avant de se poser dans la petite ville de Mont-Joli réputée pour ses murales.

Libre de son temps et sans responsabilité familiale, l'ainé serait celui de la descendance à effectuer le trajet de huit heures en car afin de passer quelques jours auprès du père et de sa compagne. François appréciait l'aller-retour de deux jours occupé à avancer ses projets classés dans son ordinateur et, à partir de Québec à l'aller, à admirer le panorama tout en trempant sa carotte ou son poivron dans le houmous à l'approche de Rimouski. Il se réjouissait davantage, une fois accueilli dans les murs de la vieille maison, de regarder vivre son père et, mieux encore, l'écouter.

L'homme avait beaucoup réfléchi, professé la philosophie d'originale manière durant une vingtaine d'années et étudié diverses cosmogonies afin de pénétrer plus loin dans l'art divinatoire de l'astrologie. Ayant dépassé l'âge donnant droit à une confortable pension, ce n'est que durant une hospitalisation l'obligeant à une pause que lui viendrait la décision de cesser l'enseignement

une fois terminée la session. Dès avant la sortie d'hôpital, il y mettrait cependant fin aussitôt rentré chez lui.

Une portée de six enfants, auxquels s'ajouteront les milliers d'autres durant sa carrière, avait fini par user le besoin de transmettre la connaissance pour devenir celui de replis dans le calme et l'éloignement des rumeurs du monde. L'astrologie continuerait de lui tenir compagnie dont certains jours davantage que celle de sa compagne. Le vieil âge n'imposait plus de contraintes, le rythme des jours partagé entre les nourritures du corps ou de l'esprit, les promenades méditatives, les repas préparés par une épouse retraitée de son travail au tribunal qui souhaitait, sans l'ébruiter, se débarrasser de la corvée de cuisine. Son cœur en mauvais état le commanderait jusqu'à l'instauration d'une aide municipale se chargeant d'assurer le repas du soir. L'homme d'une certaine époque, tout professeur de philosophie qu'il était, ne voyait pas de contradiction à voir sa compagne destinée à la cuisine jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Hormis François, peu d'autres membres des familles dédoublées se réservaient un moment à leur accorder, chacun vivant dans sa réalité sans que celle-ci ne se fonde dans celle de l'autre. Lorsqu'Aube leur donnait signe de vie, une demande d'aide financière venait généralement s'insinuer dans la courte conversation juste avant la conclusion, le contact devenu simple prétexte n'encourageant pas les parents à le maintenir. Ces derniers étaient échaudés à raison par les rechutes et autres histoires déplorables concernant le couple, Aube et Yannick, dont ils désapprouvaient l'union entre poly toxicomanes et ne pariaient pas sur leur rédemption. Les effets malheureux touchaient les petits-enfants qui se demandaient pourquoi ils étaient privés de voir leurs aïeux.

Thérèse et Robert avaient chacun sa clientèle d'amateurs de tarot ou d'astrologie. Les journées étaient ponctuées par la sieste qui durait dix minutes chrono pour celui qui n'avait qu'à basculer le fauteuil à l'horizontal pour se mettre à ronfler sans pour autant ennuyer sa compagne qui n'entendait goutte avec un appareil désactivé plus souvent qu'autrement.

Un malheureux évènement achèverait de séparer les deux couples lors d'un séjour d'Aube chez sa mère et son beau-père, accompagnée de Yannick, une histoire de sous disparus dont ce dernier ferait les frais. Bien que les soupçons donnassent lieu de croire à un méfait commis par une accointance du milieu de la drogue présente lors du vol, c'est sans preuve que le pauvre Yannick écoperait sans qu'on lui manifestât la moindre compassion. Quand une réputation biaise un jugement qui déjà en soi n'a pas lieu d'être.

L'ambiance devenu irrespirable, l'ostracisé s'en était allé de nuit en claudiquant sur ses béquilles et sans prévenir sa blonde. Des larmes des deux côtés. Yannick fuyait son propre destin, celui qu'il n'avait pas choisi si tant est qu'on le choisit. Si c'était le cas, il y a fort à parier que peu d'humains se satisferaient du leur. Celui de Yannick l'avait plombé à la naissance et ne lui donnerait pas ou peu de répit durant une enfance meurtrie par une affection maternelle désaxée allant jusqu'au viol. Comment s'attendre à ce que la plante pousse droite quand le tuteur en aurait eu besoin?

Lorsque l'âme est mortellement atteinte, l'enveloppe charnelle ne lui est plus qu'une

charge dont sa manifestation humaine, inconsciente, tentera de se débarrasser par les excès susceptibles de concrétiser l'instinct de mort ayant usurpé celui de la survie. Le refus d'accepter la cruauté d'un destin imposé se transmuera en fabulation, dans son rapport à autrui, en un effort de réécriture de l'histoire personnelle, d'anéantissement d'une personnalité rejetée.

Comprendre l'Autre commande des efforts dépassant l'entendement; lorsque la situation se présente, il est plus aisé de juger. Ce qui correspond pour le jugé, au contraire d'un acte d'amour, à celui d'une suffocation spirituelle où l'espoir n'a plus prise. D'une part on estime que la victime aurait dû savoir nager, de l'autre on s'arroge la légitimité morale de l'empêcher d'émerger pour respirer.

François constatait, non sans dépit, que les années pouvaient provoquer des fuites d'énergie dans la capacité de se fondre dans la peau d'autrui quand ce dernier avait dévié de ce qu'on aurait espéré de lui. Robert ayant donné durant la majeure partie d'une existence approchant de son terme, en était incapable d'avantage. La coquille du père et du professeur s'était vidée.

François avait déjà pris le relais grâce à la transmission de la connaissance par celui qui avait été. L'humanisme de Robert se perpétuait à travers celui de son premier élève. Pour Yannick, l'espoir qui avait semblé s'étioler reprendrait peu à peu de la vigueur, l'amour de sa douce y contribuant à sa mesure.

Après le décès de Thérèse, Robert, qui tâcha de maintenir le rythme du quotidien, ne tarderait pas à prendre acte qu'une suite de petits gestes avait jusque-là régi une existence d'habitudes qui, mises bout à bout, finissaient par remplir une journée, un mois, une année. De petits riens pour éviter l'ennui. Une fois ces moments emportés par la disparue, la monotonie s'installerait que suivrait l'abattement d'un homme n'ayant jamais vécu seul. Personne pour le coiffer le matin, avec qui partager le petit déjeuner, le pot de mélasse à portée de main, la partie de scrabble, la promenade, la sieste faite avec l'animal de compagnie du moment et puis, du jour au lendemain, l'absence, ce malheur promis à fondre sur celui qui jusque-là s'était satisfait d'une vie avec l'autre comme antidote à la solitude. Le survivant du couple finirait par en vouloir à sa douce moitié d'être partie la première, elle qui tenait si bien maison, le gratifiant de ses mets tant appréciés

sans qu'il ne sache les reproduire maintenant qu'elle lui avait fait faux bond en emportant les recettes. Homme d'époque désuète.

S'il n'était pas question de quitter son cadre de vie pour être placé, l'horrible vocable faisant frémir tout retraité constatant le cruel déclin de ses moyens, Robert pouvait compter sur des voisins qui, faute d'ailes, dissimulaient leurs vertus angéliques derrière une implication quotidienne auprès du vieil homme. La mémoire quelque peu effilochée sur les pourtours n'empêchait pas l'astrologue de fréquenter ses chers astres perdus dans le vaste univers de son imaginaire ni de suivre sa canne familière du parcours jusqu'au guichet de la Caisse populaire, canne devenue le cinquième membre sans lequel le cumul des quatre d'origine ne garantirait pas une déambulation assurée.

Un restant d'Ego aurait finalement le dernier mot. Malgré les constants rappels de ne pas sortir sans canne et plutôt que d'attendre l'arrivée prévue de son voisin accompagnateur en respirant par le nez, il avait décidé de présenter l'un l'autre des éléments des plus antinomiques, le front et le trottoir! Le début de la fin.

Robert pouvait rejoindre sa compagne au pays des anges, la poussière du jugement retombée sous le pas des vivants. L'évènement survenu, toutefois, donnerait lieu à une crémation sans exposition ni présence familiale. Entre imagination et réalité…

Visite éclairante 205

François avait tendu l'oreille et attendu avant de se diriger vers la porte pour en avoir le cœur net. Plaquant la tête contre l'incertitude d'avoir à peine entendu frapper, il tourna lentement la poignée qu'il tira vers lui pour apercevoir son excellent ami, Ézéchiel, sur le seuil et de dos. Il y eut un silence, le jeune homme hésitant à interrompre la méditation chez celui qui ne se déplaçait que rarement jusqu'à chez lui. Ça présumait d'une haute importance. La voix du sage se fit entendre.

- Rien n'est plus beau qu'un sourire. Celui qui l'affiche transcende l'Esprit qui l'habite… le sourire est spirituel.

Sans se tourner vers celui qu'il savait là, Ézéchiel redescendit les quelques marches avec précaution en envoyant la main et s'éloigna. Une voix murmura derrière lui.

- J'ai pas besoin de voir le tien pour l'imaginer...

La promenade du soir 206

Pour François, la promenade du soir par toute expression climatique était sacrée. Avec les années, il en était venu à une adéquation qui pouvait s'apparenter à un quatrain : *Je me couche – silence à l'extérieur – silence à l'intérieur – je m'endors*. Il était persuadé que si le monde des rêves était à portée de tête sur l'oreiller, c'était la conséquence du besoin de vider le compartiment à pensées de son cerveau en effectuant sa marche routinière baignée par le calme

revenu du quartier badigeonné d'ondes alpha. Ou beta, peu lui importait. Pour lui, la boite crânienne contenait son lot de pensées et de réflexions qu'il était impératif de voir s'en échapper avant de tirer un trait sur le jour vécu. Comment s'en assurer si on ne considérait pas le problème de front plutôt que tâcher de s'endormir avec du travail inachevé, les pensées plus ou moins favorables à la paix de l'âme se devant de s'exprimer d'une manière ou d'une autre.

À l'image d'un mantra, François suivait depuis des lustres une discipline découverte lors de séances de mises en disponibilité de l'imaginaire au service d'un projet d'écriture scénaristique. Afin de se mettre en état, il posait le disque sur la platine, s'installait sur le divan et interrompait le regard extérieur pour celui que la musique orthodoxe russe lui faisait la grâce de lui proposer derrière les yeux clos. Jour après jour, le choix musical, loin d'être anodin, ne servait que de rails permettant à l'état second de se rendre au douzième sous-sol de la mine d'inspiration pour emprunter la galerie menant au filon, abandonné la veille, dont il n'avait qu'à reprendre l'exploitation durant les deux heures allouées.

> Déambuler dans une ruelle alors que l'humanité dort, que les chats rôdent et que le mental déborde d'idées géniales, c'est la qualité d'émotion qu'entrainait l'impression de créer.

Une fois le but de l'opération atteint, le mot FIN, imprimé en majuscules, et la satisfaction se la disputant au doute existentiel, il ne pouvait être autrement que de poursuivre sur la lancée de la promenade nocturne ne serait-ce que pour celle, de satisfaction, de sombrer dans le monde de l'irréel avant même d'éteindre celui du réel.

Sur les vies antérieures 207

Ayant constaté la fréquence des visites de François, Ézéchiel, fatigué d'avoir chaque fois à interrompre l'exercice mental en cours pour aller lui ouvrir, lui avait remis la clé de son antre, ce qui avait eu l'heur de toucher son jeune disciple. Ce dernier n'allait pas tarder à se prémunir du privilège en lui rendant visite avec une question en poche. Il l'avait alors surpris en train de ruminer quelque pensée à voix haute, conscient cependant de sa présence. Le visiteur, ravi, s'était assis sans l'interrompre pour prêter l'oreille jusqu'à ce qu'une phrase le fît tressaillir.

- Sans doute dans une autre vie; les années commencent à peser…

- Une autre vie? C'est justement de ça que je voulais te parler… alors tu y crois?

- Tu voulais en parler; je t'écoute. J'ai pris la parole, il y a une heure, que je te cède. Ma bouche est lasse.

François demeura un instant songeur.

- Je sais pas quoi en penser… Les gens m'énervent avec leur conviction qui peut juste reposer sur de l'intuition.

- C'est l'éternel débat entre les croyants et les scientifiques sans négliger le rôle de l'intuition.

La bouche d'Ézéchiel n'était pas si lasse, après tout.

- À les entendre, ils ont tous été Néfertiti ou Louis XIV plutôt que paysan ou prostituée; sont naïfs ou quoi?

- Il faut les comprendre d'aspirer à avoir des ancêtres remarquables lors d'une vie précédente qu'ils n'ont pas dans la présente. Il peut ne pas être aisé de se regarder dans le miroir si c'est pour capter l'image d'une vie sans éclat ni avenir. Si la religion promet le paradis dans une vie postérieure, l'imagination assure une multitude de vies antérieures toutes plus intéressantes les unes que les autres. Cette autosatisfaction valorise une vie jugée minable. S'il faut se convaincre d'en avoir qu'une, l'assertion ne doit pas se laisser impressionner par les dires du premier qui a eu l'intuition de vies multiples.

François eut un sourire entendu.

- Y a des droits d'auteur qui lui reviennent!

- Je venais de revoir tes parents pour la première fois depuis ta naissance six ans auparavant. Ils m'avaient invité à passer après le souper et venaient de te border. Je leur ai demandé la permission de te voir à mon tour. Ta mère s'est levée pour m'inviter à la suivre. J'ai alors demandé de m'y rendre seul. Tu ne t'en rappelles sans doute pas car je suis entré dans ta chambre tout doucement en pensant que tu dormais déjà…

Le regard de François fixait le vide.

- J'ai dû penser que c'était papa….

- Tu ne pouvais pas comprendre ce que je te disais. C'était l'Esprit qui m'anime qui s'adressait au tien en le prévenant que ton Ego s'arrangerait pour prendre de plus en plus de place et que tu passerais une partie de ton existence à tâcher de retrouver le lien direct avec lui… ton Esprit.

- Ça a dû me rentrer dans une oreille et sortir de l'autre.

- Sans doute sauf que je constate que ton parcours, tes réflexions, la recherche sur le sens de ton existence ont pris une large part de ton quotidien, que les mots que je te soufflais en t'endormant se sont logés dans ta mémoire et que tu en as fait tiens.

Le balancement du chef du jeune homme marquait le manque de conviction.

- Tu pourrais résumer?

- La trinité est en toi : l'Esprit, l'Ego et le Soi; l'Esprit que tu es, l'Ego qui voudrait être à sa place et ce pauvre Soi qui se trouve écartelé entre les deux à l'instant où s'éveille la Conscience. Oui parce qu'avant que la Conscience n'entre en jeu, c'est l'Ego qui mène. Dis-moi, maintenant, si ta mémoire remonte à des vies antérieures.

- Mais sinon comment expliquer le sentiment du contraire?

Ézéchiel avait réponse à tout.

- Les sentiments ou les impressions ne sont que ça, humbles et utiles, comme pour la liberté ou le choix; de là à échafauder des théories qui deviennent des certitudes… Il faut que tu te répètes sans cesse que tu n'es que mémoire. Sinon tu deviens un objet sans Conscience. Tu as conscience donc tu es. Ce dont tu ne te souviens pas n'existe pas. Tu es ce que ta mémoire a emmagasiné depuis ta naissance. La Conscience est le fait d'en être lucide, étape d'importance dans la lutte contre l'Ego, une lutte qui n'a plus que le reste de la vie pour y parvenir. Sans devoir compter sur d'autres vies pour ça. D'où l'importance de s'impliquer sans tarder. Ton *Je* et le mien sont reliés par la spiritualité car ta conscience en a fait l'expérience en voyageant dans l'infini. Dernier point: j'ai l'intime intuition que lors de mon ultime souffle, le Je-Ézéchiel, ma Conscience d'être, s'évanouira simultanément à l'Esprit qui se désolidarisera du corps pour se fondre en une spiritualité universelle, ce qui n'empêche pas ma raison de douter de ce que me dicte l'intuition. Qui mourra verra.

- Comment t'expliques l'expérience dont je t'ai parlé de mon amie Marie-France et de son voyage astral pour retrouver…

Ézéchiel leva le doigt.

- Puis-je t'interrompre?

- C'est fait.

- Tu as pu revenir sur celle de tes quinze ans, comment la résumerais-tu?

La question inattendue laissa un air stupide à François. L'aide ne tarda pas.

- Fais comme si une journaliste t'interviouvait.

Aspiré par un lointain passé, François ayant mûri semblait avoir entrepris un second voyage en direction de la stratosphère.

- Avec plus de soixante ans au registre, l'analyse sera nourri des expériences qui ont fait qui je suis. Le voyage astral est, d'après moi, une expérience d'extra corporalité par laquelle la conscience de soi demeure liée à l'existence tridimensionnelle tout en s'en échappant pendant le déplacement. À quinze ans, et à mon corps défendant, je me suis retrouvé parmi les étoiles et jusqu'aux confins de l'univers, loin de mon corps resté en apparence endormi sur la table de pique-nique. Rendu là, un choix s'est imposé, crucial car le pas suivant pouvait modifier le cours de la suite. Dans ce vide intersidéral, en l'absence de toute emprise sensorielle, il m'a fallu choisir entre le demi-tour pour sauver mon équilibre mental et le pas de plus en risquant de ne plus revenir sain d'esprit puisque c'est l'Esprit qui aurait décidé d'en profiter pour mettre un terme à l'expérience sensorielle en abandonnant son enveloppe charnelle devenue une chose à forme humaine qu'on retrouverait au chant du coq. Les éléments psychologiques en amont m'ont dicté de sauver ma peau.

- L'Esprit de François poursuivrait donc l'expérience spatio-temporelle, cédant ainsi le pas à la conscience et à son potentiel illimité.

Les yeux de François, vissés au fond de ceux de son vis-à-vis, prenaient voix.

- Mademoiselle, vous avez de beaux yeux, vous savez?

Le vieux sage, du tac au tac.

- Quai des brumes; Marcel Carné!

- Je te savais pas cinéphile!

- Collectionneur, plutôt … Donc, tu me demandais d'expliquer le voyage astral de ton amie pour retrouver son frère…

- Ben, c'est ça… elle voulait contacter son esprit et le rassurer, lui qui était resté à proximité du lieu de l'accident sans conscience de sa propre mort.

La réaction respirait l'évidence.

- C'est la définition du fantôme, un Esprit encore relié aux trois dimensions que sont le corps ou le lieu, et qui s'en libère enfin lorsque celui d'un vivant fait ce qu'a fait ton amie que sa nature intuitive a bien inspirée.

Vint une pause où le regard du vieil homme semblait le mener ailleurs.

- À vrai dire, si je connais à peu près mon âge, cent et quelque, je ne sais plus où je suis né ni de quels géniteurs; ce qui compte n'est-il pas que je le sois?

Le changement de sujet amusa l'interpelé.

- Bien content que tu le sois… Ça doit être pénible de pas connaître ses origines…

Il y eut un haussement d'épaules.

- J'ai tardé à accepter le mystère mais une fois réussi, j'ai accepté tous les autres.

- Comme lesquels?

- Tu les connais; les questions que tu te poses sans trouver de réponse.

- Du genre : Qu'est-ce que je fais ici?

Une suite ludique s'engageait, chacun son tour.

- La vie a-t-elle un sens?

- Qu'est-ce que l'infini?

- La mort n'est-elle qu'une transition?

L'homme d'un autre âge secouait la tête.

- Il faut vouloir perdre son temps à essayer de percer tous ces mystères. En refusant de reconnaître leurs limites, les Humains s'inventent les théories les plus extravagantes pour se bercer de l'illusion d'une réponse à tout. Pour éviter de se berner, je te rappelle qu'il y a des questions qu'il faut éviter de se poser.

- Alors, gardons le mystère; ton lieu de naissance importe peu et ton âge dépasse le siècle... mais moi, j'aime bien l'idée d'une naissance dans la plus belle ville du monde!

Le visage songeur du vieil homme s'arbora d'un sourire entendu tandis que son vieillissant protégé s'éloignait en lui soufflant un baiser.

Chacune sa guerre 208

Devant une émission littéraire en compagnie de François, Paulette observait une Française, dont elle partageait les 94 ans, raconter sa vie dans le camp d'extermination de Birkenau, l'une des rares à en être sorties. Sans détourner le regard qu'elle avait lointain, elle exprima son trouble à qui pouvait entendre.

- J'ai vu des convois de camions remplis de Juifs partir vers la mort car je savais ce qui les attendait. Je détournais les yeux pour cacher les larmes. Depuis, j'ai refusé de regarder ou d'évoquer les images… En l'écoutant, cependant, et en comprenant le courage partagé avec celui d'autres survivantes, il m'était impossible de m'identifier à elles en constatant que nous n'avions traversé la même guerre qu'en apparence. J'ai essayé d'imaginer son corps qu'elle décrivait comme ayant été l'un des milliers de cadavres ambulants se consumant lentement, regard absent, jusqu'à devenir cendres avant même de passer par la chambre à gaz.

Né comme un cadeau l'année de la paix retrouvée, le témoin écoutait sans avoir suspecté les douleurs reliées aux horreurs sans nom que le témoignage venait de sortir de l'ombre. En le

menant à demeurer silencieux, il imagina le lot de non-dits profondément ancré dans une mémoire incapable d'oublier. Il fit un malheureux effort de laisser parler le silence en saisissant la télécommande pour lentement baisser le son avant de couper l'image que ne voyait plus sa mère en larmes. Tout alentour resterait figé, le temps d'un autre temps tardant à s'estomper pour finir par se faire oublier dans les limbes de l'Histoire.

Somnolence dominicale 209

Une fois la semaine, l'ouïe baignée de musique sacrée, François, toujours alité, consacrait un temps d'arrêt propice à réflexion alors que les clochers de la ville, dite aux cent clochers, s'ébrouaient pour rappeler aux bonnes gens que si leur sens en avait perdu, c'est grâce aux monuments qui les aspiraient vers le ciel que le lien avec l'histoire religieuse du pays restait aussi tricoté serré avec le paysage traditionnel et culturel que la courtepointe, la ceinture fléchée et le capot de castor.

Ce matin-là, le tintement du téléphone indisposait l'harmonie du motet écouté les yeux fermés de sous la couette. Paulette, pimpante, lui annonçait d'oublier tout ce dont elle avait évoqué de projet de déménagement la veille. Soulagé devant le poids d'envisager une pareille entreprise, il la trouva sage de constater qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait pour se rendre au terminus d'une aventure presque centenaire, elle qui, à la moindre sortie au restaurant avec trois complices aussi jeunes qu'elle se devait de demeurer immobile le lendemain à regarder passer le voilier de pigeons à rase fenêtres et à heure fixe en attente de retrouver un minimum d'énergie pour sortir de son fauteuil, placé face au téléviseur allumé à demeure, agripper le déambulateur, surnommé sa Torpédo, et faire quelque pas pour s'assurer d'être toujours de ce monde. Dans quelques heures, fils et mère poursuivraient la conversation autour du repas qu'il leur avait préparé.

Toujours sous la couette, il retrouva le motet en focalisant les pensées sur l'être l'ayant mis au monde. Cette réalité, centrale dans le parcours de son existence, devenait claire quant à l'importance maternelle de son positionnement dans le cheminement de sa pensée. Là où Robert, précieux père, avait ouvert la *parent thèse* en l'initiant aux vertus de la conscience par le biais de la connaissance, et de soi en particulier, Paulette, essentielle génitrice, la refermait en ne s'intéressant plus, avec sa première œuvre de création, qu'à ce qui mérite d'être concluant au bout d'une vie d'expériences et de réflexions au moment sacré où on la sent aboutir.

Naître bon ou mauvais 210

François n'avait pas fait deux coins de rues que son vélo faisait demi-tour car le septuagénaire venait de se dénicher une autre question existentielle, quant à lui du plus haut intérêt. À peine venait-il de quitté l'auguste personnage qu'il le retrouverait un pinceau à la main élevé à hauteur d'une toile prête à recevoir pour mieux rendre.

- Excuse-moi… j'en avais une autre!

- Si tu permets, je t'écoute en poursuivant ce que je faisais.

- J'aime quand tu peins.

- Quelle est la question dont tu connais la réponse sans t'en douter?

François pointait le nez par-dessus l'épaule de son ami.

- Alors… est-ce que l'être humain naît bon ou mauvais?

Déconcentré, le vieil homme se tourna vers lui.

- Voilà une question en noir et blanc, sans nuance, l'une des plus philosophiques qui soient et courageux celle ou celui qui ose s'y mesurer…

Il retourne à son ébauche.

- ..et moi, le courage est investi dans ce canevas. Tu n'aurais pas une petite idée sur le sujet, toi?

- Je pense qu'il naît pur et que les circonstances le font pencher vers le bon ou le moins bon côté.

De nouveau vers lui.

- Tu vois que tu y arrives quand tu t'en donnes la peine?!

Son ami sourit en attendant la suite.

- N'y a-t-il rien dès avant sa naissance qui pourrait compromettre cette pureté?

François réfléchit.

- Tu veux dire si la mère se droguait?

- Par exemple… Viens te placer là, ça m'évitera un torticolis.

François se retrouva de biais devant lui.

- Ou si la naissance a lieu au milieu du désert et que la mère ne mange pas à sa faim?

- Par exemple.

- Y a ça, oui… En fait, ça voudrait dire que l'enfant existe avant sa naissance.

Sans lever les yeux, l'artiste poursuivit.

- Il s'effectue des études poussées sur le fœtus et la relation avec son environnement, à commencer par son rapport avec la mère et sa perception des émotions qu'elle vit. Une expérience musicale où la mère, toute douce, fredonnait pour l'enfant à naître, démontrait que le nouveau-né reconnaissait l'air mainte fois fredonné.

Le peintre recula la tête, les yeux plissés, puis la tourna vers son visiteur.

- As-tu entendu parler d'héritage généalogique?

La dubitative expression lui suffirait.

- Il s'agirait de la transmission vers le nouveau-né des problèmes graves non résolus par les générations antérieures. Les funestes conséquences psychologiques du viol d'une aïeule, gardé secret jusque dans la mort, seraient susceptibles d'expliquer le comportement d'une descendante, par ailleurs tout à fait normale en apparence, la motivant à consulter un psychologue.

- Ça veut dire qu'en naissant, j'avais déjà une histoire.

Le peintre s'était reculé afin de constater l'effet de la touche du pinceau sur l'ensemble.

- Et ton histoire, qui se poursuit durant ta vie et après ta mort par l'héritage généalogique que tu laisses, est liée à celle des autres pour constituer l'Histoire humaine. Incluant celle de ton jeune William qui me semble particulièrement intéressante.

- C'est ce que pensait l'astrologue en chef de son étonnante carte de ciel comme il n'en avait jamais vue. Donc, la question de bon ou mauvais dès la naissance ne se pose pas?

- Encore une fois…

- Oui, oui, il faut éviter de répéter ce qu'on prétend avoir compris de questions sans réponse.

- Par ailleurs, bon, mauvais, bien, mal, tous ces contraires sont réducteurs et empêchent la nuance, ce pour quoi a été reconnue d'utilité publique la psychologie, la science de la psyché, de l'âme humaine. Entre le noir et le blanc, il y a une palette de tons.

En disant les mots, regard fixé sur l'œuvre, Ézéchiel tendit l'aquarelle devant lui, la curiosité poussant son hôte à se poster près de lui et découvrir la représentation d'un arc-en-ciel à l'étonnement de François.

- T'avais encore prévu le sujet qui m'amenait te voir?

L'homme se leva non sans peine en lui tendant l'objet.

- Oh, une coïncidence, c'est sûr. Emporte-la; en la regardant, tu penseras à moi quand je n'y serai plus.

- Comme y a des questions qu'il faut éviter de poser, je te demanderai pas si t'as aussi prévu ta propre fin!

- Il ne s'agit pas de fin; nos Esprits se fondront pour vivre dans l'éternité. Maintenant va, le mien fatigue.

- Oui, j'y vais, William m'attend pour souper même s'il mange pas ce que je mange, ni ensemble parce qu'aussitôt installé à table, il a déjà avalé la moitié de son assiette.

François observait son vieil ami qui s'était rassit en se fermant les yeux. Lui prenant la main avec respect, il y déposa les lèvres avant de se retirer.

Les yeux dans le vague, Ézéchiel avait un jour exprimé le fruit d'une évidence : le savoir seul ne suffit pas si la conscience ne lui est pas reliée qui annonce la sagesse.

Le Temps alloué à l'Humanité aura été consacré à assurer sa subsistance et, une fois réglée, se divertir le mieux possible en attendant, pour chacun comme pour l'ensemble, le terme du contrat terrestre. Quel que soit le temps passé à la réflexion, il demeure du domaine du divertissement et du défi à relever lorsque l'intellect est confronté à un dilemme apte à l'occuper, donc à le passer, chacun s'y prenant selon le potentiel activé de son cerveau. C'est souvent sa part inactivée qui contient les germes dormants de la conscience menant vers une sagesse où l'Ego n'aurait plus la parole, où la domination des uns sur les autres, non plus sa place, et où l'harmonie assurerait la beauté du monde. Le Temps conscient.

Histoires **212**

En attendant François, William avait entreprit un met dont le fumet s'échappait timidement du four. L'ainé regardait s'agiter son jeune ami cherchant à en mettre plein la vue à celui à qui il reconnaissait ce qu'il lui apportait en termes de confiance en soi dans le processus de séduire un patron de compagnie susceptible de l'embaucher. Déjà épaulé dans ses démarches par son cousin Étienne, il se sentait confiant.

- Tu nous prépares quelque chose dont on risque de se rappeler, non?

- Un plat qui vient de ma grand-mère, Jacqueline, et demande de la manipulation et moi du divertissement pour y arriver.

- Tu veux la radio, un disque, que je me mette à danser.

Ce que François avait entreprit pour l'amuser.

William l'était mais alla chercher une chaise pour la placer près de la table de travail et lui signaler de s'y assoir. Ce que l'enjoint fit, amusé à son tour de ce qui l'attendait.

- J'en ai jamais eu quand j'étais petit…

François fronça les sourcils.

- On m'en a jamais raconté… Raconte-moi une histoire…

N'ayant pas eu d'enfants à qui raconter des histoires, François n'avait pu en raconter qu'à soi-même.

- Ehh…

- S'il te plait… ça m'a toujours manqué… une courte, le temps de préparer les courgettes à flamber.

- Ouais, tu me prends à l'improviste et en plus par l'estomac, toi. Tiens, le temps d'éplucher l'ognon, j'aurai pensé à quelque chose.

Il aura fallu que ce jour son jeune protégé, William, fils de feu Marcel de mémoire de baiser à pleine bouche devant le regard stupéfait de sa soeur Catherine, donc, William et lui échangeaient sur les sujets de l'heure, sa recherche d'appartement après le dépannage de quelques semaines chez François, l'inscription de cours en informatique qu'il était impatient de commencer, et sa reprise de commerce d'objets variés dits évolués, il était question d'une histoire et William souriait d'anticipation à l'attente du sujet.

Qui vint en laissant le jeune homme perplexe. Il s'agissait d'adoption. Lequel des deux prononça le premier ce mot chargé de sérieux qu'entre eux paraissait naturel. William était dans une ouate intérieure, source d'un sourire qu'on ne l'avait que rarement vu arborer jusque-là. Et pour cause.

Faisant mine de demeurer concentré sur l'ognon qu'il venait de déshabiller, François attendait l'évidente réaction qui vint enfin.

- Tu m'adopterais?

- À moins que tu t'y objectes.

Le jeune regard restait figé sur l'homme, cherchant à comprendre une proposition des plus déconcertantes que marquaient ses traits.

- Je me surprends moi-même au point où je me demande si c'est vraiment moi qui contrôle mes tissus vocaux ou Ézéchiel qui en serait bien capable même de loin.

- C'est quoi Ézéchiel?

- Un fieffé manipulateur qui a en principe mes intérêts à cœur…

François se désintéressa du bulbe en partie finement hachée.

- …et les tiens, à l'évidence.

- Tu m'en as jamais parlé.

- L'adoption, c'est pas un sujet…

- Non, je veux dire ton Ézéchiel.

- C'est bien ça l'étrange; après ma petite mère, tu es la seule personne à qui je révèle son existence. Va falloir tirer ça au clair.

- Vas-tu me le présenter?

- On verra; une chose à la fois.

L'ognon écarté, François s'était approché du jeune homme resté saisi.

- Alors, vas-tu faire d'un célibataire professionnel un père amateur?

Un étrange silence s'installait que le père en devenir préféra passer en s'assoyant près du jeune ami dont il remarqua le léger tremblement de la main qu'en un geste fraichement paternel prit entre les siennes.

- Est-ce qu'il va falloir t'appeler Papa?

Les sourires se croisèrent. Le sujet s'avérait pertinent au vu de ce que le néo-père en pensait.

- Je veux bien… qu'une seule fois, alors, le temps symbolique de nous voir passer du lien ado apprenant qu'une rencontre d'un soir avorterait, sauf pour ce qui est du produit non souhaité, et célibataire vieillissant a qui le destin lui aura joué un tour inqualifiable… autant qu'apprécié!

François s'approcha pour l'étreindre et lui glisser à l'oreille une autre occasion de sourire.

- Et si je t'invitais au resto pour un petit tête à tête soulignant l'évènement en même temps que tes trente ans?

Il ne pouvait en être autrement et le dimanche suivant, surprise en poche, les fraichement apparentés poussaient la porte d'une salle respirant la gaité, le père cédant le pas au fils qui tomba en arrêt sur la table réservée entourée d'une dizaine de membres de sa famille aussitôt sur pied pour l'applaudir. L'émotion des deux côtés correspondait d'une part au retour de l'enfant prodigue, coupé de la famille après des années d'errements à la recherche de soi, et à l'enthousiasme de cette dernière dont certains, qui n'y croyaient plus, avaient encore du mal à témoigner de l'évènement.

Pauvres mécréants qui ne croient pas aux miracles alors que l'amour ne cesse d'en provoquer. Depuis, William est sur une pente ascendante et ne s'arrêtera qu'à l'occasion, le temps de faire le point en constatant le chemin parcouru avant de viser les sommets, là où la vue est au-delà du descriptible.

La petite famille française fraichement arrivée au Canada avait dû se familiariser avec les codes en vigueur dans cette ville nouvelle de Saint-Laurent, les parents sans doute moins aisément que leur progéniture car déjà imprégnés d'une vieille culture, tandis que le territoire des cerveaux vierges de la jeunesse ne demandait que de se laisser parcourir par les nouveautés qui leur tombaient sous les yeux. Le père travaillait à proximité comme dessinateur industriel pour la compagnie Canadair qui deviendrait, en verlan, Air canada et les enfants apprendraient les rudiments de la culture du pays à l'école anglaise, le terme anglophone n'étant pas encore en usage. La mère, bien sûr, n'échapperait pas à son rôle millénaire, rôle duquel sa sororité entamerait pour de bon sa libération à la suivante génération.

Le séjour dans ce quartier nord de l'ile n'allait pas durer plus qu'il n'en fallait pour convaincre le jeune couple que la croissance de leurs trois petits néo-Canadiens méritait mieux comme espace d'apprentissage de l'existence qu'un ruisseau serpentant entre immeubles élevés sur le même modèle. Chaque fin de semaine, on partait dans la nouvelle auto usagée explorer la partie ouest de l'ile encore vouée aux cultures et à l'élevage, à la recherche du nid à y installer. L'exercice prendrait fin au milieu du charmant village historique de Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds, au bord de la rivière des Prairies, parmi les vaches, les perdrix et les sarcelles. Liberté, disait le vent.

Après l'installation et l'adaptation viendrait la constatation du degré d'éducation de la population rurale des années cinquante, peu élevée et encore moins consciente de l'oppression subie tant par la politique que la religion, les deux mamelles de la soumission d'une paysannerie démunie de moyens de sa défendre et se contentant de croire qu'une fois passées les vicissitudes d'une vie de peines et de misères, le paradis les attendait pourvu qu'ils aient voté du bon bord, celui des routes asphaltées, et été de fervents chrétiens contribuant sans rechigner à la perpétuation de la race à coups de portées aptes à tuer la couveuse.

Cette normalité avait d'abord étonné Paulette et Robert, avant de les indigner sans que les enfants n'y prennent ombrage, leur priorité se situant davantage sur l'amitié avec les vingt-deux petits complices des propriétaires de la pâtisserie voisine, Dieu ait leur âme. Leur indignation initierait une prise de conscience bien avant celle des gens de la terre, une indignation qui correspondrait à leur insu au bouillonnement des idées ayant cours dans la métropole chez les artistes, dans les écoles d'art et les universités, chez les humoristes et les chansonniers. La religion en prendrait pour son rhume et les capitalistes ne seraient pas épargnés, le tout sous le couvert d'une résurgence plus affirmée du nationalisme chez la majorité d'expression française. L'Histoire était en marche et Robert en ferait partie en étant de la fondation du Parti québécois.

À vingt-deux ans François rêvait au pays à naitre et ne cesserait de réfléchir aux moyens d'y parvenir, observant au long des ans les forces en présence et le déséquilibre donnant la parole aux tenants d'un statu quo en défaveur des Canadiens-Français. Ces derniers ne pouvait compter que sur des moyens dérisoires de propager la leur, de parole, au-delà du cercle des convaincus. Élections après référendums, le parti souverainiste, réélu à maintes reprises, pouvait bien chambarder pour le mieux le paysage politique et révolutionner, le mot est justifié, les systèmes éducatif et électoral, les couvertures sociale et médicale, le désespoir gagnait les troupes devant

l'apparente apathie d'une population allergique à un pays sur mesure. Et pourtant, l'idée d'indépendance ne cesserait d'être d'actualité.

Quoiqu'on en pense, le référendum de 1995 fut perdu par l'argent et les immigrants, ceux-ci par loyauté envers le pays auquel ils avaient à juste titre plaidé allégeance, et celui-là, parce que sali par le manque flagrant d'éthique du gouvernement fédéral qui avait choisi de passer outre les lois québécoises régissant le financement du NON comme du OUI et d'investir sans compter dans l'émotionnel de la population anglophone du ROC (*Rest of Canada*) venue manifester sur place son attachement avec force larmes. Pauvres désemparés devant l'aberrante perspective de voir leurs chers compatriotes de l'autres langue officielle, celle qui leur était imposée à l'école, menacer de sécession et oser voir naitre leur propre pays, quelle prétention!

Résultat prévisible, les Québécois· es au grand cœur, ému· es par cette ferveur néanmoins sincère, en furent distrait· es et la Nation perdit une fois de plus, et par la peau des dents, le privilège accordé à tout peuple digne de ce nom de porter, généreuse et intelligible, sa voix devant l'assemblée sacrée des Nations unies.

À bout de souffle au bout de cinquante ans de foi en l'article premier de sa constitution, le P.Q. passait le relais à la génération de ses enfants; à elle de voir car c'est de son avenir qu'il s'agissait, un avenir où la frontière à redéfinir le serait non aux seules limites du Québec mais à celles de la planète entière; l'urgence de continuer de croire en l'avenir le commandait.

Les petites morts de Dieu 214

L'idée d'un dieu est née lorsqu'un premier hominidé a levé la tête vers l'infini sans savoir que ça l'était. Alors il est tombé dans le premier piège anthropomorphique en se demandant, dans un grognement plutôt limité, *Ki*? Des générations de penseurs de semblable prouesse intellectuelle ont proposé de compléter son idée plutôt minimaliste par *a créé tout ça dont moi?* Deux simples lettres, *k* et *i*, appelant à une réponse en quatre, e, i, u et d dans le désordre, dont l'héritage des conséquences plus ou moins heureuses pour le genre humain aurait mérité qu'elles n'existassent pas dans l'alphabet sorti du cerveau atrophié de l'ancêtre néo-simiesque. Le dilemme moral qui se présente depuis est le choix pathétique entre subir un *d, i, e, u*, auquel on accole la majuscule pour démultiplier sa divinité, et un nouvel alphabet ressemblant davantage à du polonais doté d'encore moins de voyelles si c'était possible.

Il ne faudrait pas en vouloir à notre pithécanthrope ancestral car cette idée de dieu se devait de nous tomber dessus un jour ou l'autre, entre le miocène d'alors et l'anthropocène d'aujourd'hui, car il fallait à l'humanité un trait d'union crédible entre sa finitude bien palpable et une infinitude impossible à gérer pour de simplets homo-sapiens ayant la fâcheuse tendance à se mêler de ce qui ne les regarde pas en levant les yeux sur un bienheureux point d'exclamation consacrant la beauté de l'absurde sans aller plus loin plutôt que d'interrogations qui ne cesseront d'enquiquiner les esprits obsédés par la certitude de parvenir à trouver une quelconque réponse, pauvres naïfs prétentieux.

Si un dieu existait, seul l'Esprit pourrait le concevoir car de la même immatérialité. Afin d'y parvenir, le *Je* devrait voir effacé l'Ego devant l'Esprit, seul à disposer du droit de cité. Dieu et

Esprit étant de même conception, forte néanmoins est l'improbabilité de les voir liés lorsque l'Esprit est incarné sous forme humaine.

> La plus haute marque d'humilité d'un être pensant serait de reconnaitre l'impossibilité pour son état fini de concevoir l'infini, ce que seul son Esprit, par nature infini, saurait avancer s'il parvenait à l'exprimer par la voix de l'être fini dont il est l'émanation. Ce fait est la prétention d'êtres pensants persuadés de l'existence d'un Être infini ayant créé le Tout mais qui demeurent interdits quand leur est demandé qui a créé leur Être infini ? Dieu remplit par commodité un vide inconcevable pour qui tient à poser la question de l'origine de l'Univers.

Une pensée viendrait déstabiliser François devant ce qui lui semblait soudain une évidente incohérence: si l'idée de l'existence d'un dieu n'obtenait pas son adhésion spontanée, pourquoi celle de l'Esprit l'obtiendrait-elle ? Même immatérialité, même logique, non ?

Ne pas poser de questions insolubles évite les élucubrations

La conclusion du sage Ézéchiel ne prêterait pas à longuement réfléchir.

> Insidieux, pardon, ainsi Dieu, soi-disant créateur du Tout, ne se serait pas invité si on n'avait eu l'intuition de poser la question appelant à le créer. En conséquence de quoi le citoyen Jésus se serait peut-être fait remarquer en menant une vie banale de fils de charpentier sans mal la terminer comme fils d'un dieu qui n'existerait pas.

Ce matin-là, on aurait dû rester couché.

Les Humains sont de la même pâte spirituelle, le but de l'existence étant d'en être conscient.

Une conférence pré publication **215**

François n'avait pas tout à fait terminé son entreprise littéraire que son géniteur, frisant le centenaire, tirait sa révérence sans daigner honorer le souhait du fils d'être le premier lecteur de l'œuvre de sa vie. Robert, à l'époque astrologue en devenir, s'était attendu à ce que l'ainé s'intéressât à ce que le positionnement des planètes réservait d'excitant à son destin. Ce n'est pas la mort qui le priverait de satisfaire le vœu paternel mais son refus de se faire raconter l'histoire avant de l'avoir vécue.

François s'était posé la question : sur quelle pensée ressentir le regret d'être privé de la bénédiction du père pour l'œuvre dont il considérait l'importance? Est-ce qu'il se serait satisfait de la réaction de Robert après lecture peu importât la teneur de ses commentaires ou, au contraire, tenu à l'entendre avouer d'une part son émotion pour un texte aussi abouti et de l'autre le sien de regret de ne pas avoir manifesté à son fils la confiance attendue du mentor qu'il avait été en début d'une existence axée sur l'art et la réflexion et donc singulière?

Il lui paraitrait des plus curieux que lui ayant puissamment instillé l'essentielle confiance en soi, moteur de tout individu apte à assurer sa connaissance de soi, il ne saurait pas laisser de côté ses propres attentes de père traditionnel pour l'enfant qui adopterait plutôt une voie loin de l'être, traditionnelle. Le pérenne malentendu entre le père et le fils aura été basé sur une contradiction aussi évidente pour François que non pour Robert, l'homme qui, sa vie durant, n'aura juré que par l'astrologie en oubliant que son premier né était lui aussi soumis aux influences célestes, sans rien n'y pouvoir, en les lui niant jusqu'à la fin.

Une gestation de neuf ans aboutie, le livre parvint, essoufflé et l'auteur, ému, au mot FIN. Arrivée à l'âge qu'avait choisi son mari d'antan pour oublier de prendre sa canne et en mourir, Paulette, ouïe et vue en déclin, ferait office d'effet rebond pour la première relecture sur les trois qu'avait prévues François. Rebond car en lui projetant le texte à haute voix, le retour donnait l'impression que l'honorable dame lui renvoyait les mots, formidable recul pour celui qui n'en avait plus. Lui rendant souvent visite, la retraite et la proximité à vélo le lui permettant, on s'était entendu pour parcourir un nombre de pages satisfaisant avant de réagir à table ou de passer un moment devant une émission de télé dotée d'un commun intérêt. Bien intégrée aux sujets abordés par le fils, elle lui fit des compliments qui lui firent le bien que n'avait pas eu l'occasion de lui faire le père, allant jusqu'à lui assurer qu'il trouverait preneur chez la première maison d'édition. Touché, voire flatté, François laisserait les prochaines étapes décider de la suite, l'une de celles-ci ayant de quoi le surprendre.

livre n'était pas publié qu'il donnait une conférence! Une étape de plus dans sa vie. Il pouvait s'attendre à quoi une fois la perspective de la publication? Et publication il y aurait, foi maternelle.

La conférence se passerait à merveille, bien répétée dans ses moments libres durant le travail de chauffeur avec de longues périodes d'attentes à l'aéroport. De celles-ci, il avait l'habitude, sur les quarante ans qu'était fêté le Festival de jazz, il en avait trente. Les applaudissements nourris de ces dames en grande majorité, et les commandes affluant de l'œuvre publiée, François sentit que le vent tournait et qu'il y aurait eu, comme il l'avait déjà soupçonné, l'avant et le depuis de cette écriture, cette nouvelle naissance à soi. Il avait fallu qu'il commençât un jour avec la certitude que la matière dormait au fond de lui et que le temps pour l'en extraire serait un complice fidèle quelles qu'aient pu être les tentatives de l'en distraire. De l'autre côté du défi, l'émotion était de celles rarement vécues dans ses près de trois quarts de siècle d'existence : voyage astral; expérience gnostique; aurores boréales au Nunavik; présence aux naissances de neveu et nièce; imposition des mains de la guérisseuse; la récente émotion au terme de la première relecture du présent ouvrage.

Si, en matière d'édition, il n'y en avait en majorité que pour les romans, jamais François n'en avait eu cure, convaincu qu'un lectorat existait pour le genre aussi hétéroclite de son écriture que l'avait été jusque-là sa vie, indépendante de toute influence littéraire. L'autonomie de sa huitième année en classe de solfège perdurait. Robert aurait dû s'en rendre compte. Heureusement, Paulette veillait au grain.

La seule Révolution qui vaille **216**

- ÉZÉ, C'EST MOI! Je t'ai apporté de la soupe!

Portant un bol, François se dirigeait lentement vers le fauteuil de son vieil ami. Le trouvant vide, il poursuivit vers la chambre où il le trouva alité, l'air de dormir voulut-il croire. Posant la soupe sur le chevet, il approcha la bouche d'une oreille.

- La soupe à la courge… Tu m'entends?

Un sourire.

- Ça va?

Un timide hochement.

- Elle est encore tiède si t'as faim.

Les yeux s'ouvrirent et on fit mine de se redresser, le visiteur s'employant aussitôt à l'aider en lui relevant l'oreiller. Bien installé, la soupe lui fut servie qu'il commença par sentir en acquiescent de satisfaction.

- Préfères-tu une cuillère?

La tête fut secouée.

- Avec une cuillère, j'en renverse la moitié!

- J't'apporterai une paille… T'as l'air fatigué, toi. J'peux revenir plus tard si tu veux? J'aurai une histoire assez étonnante à te raconter.

- Vaux mieux maintenant; plus tard, ma présence n'est pas garantie!

- Mettons que j'ai rien entendu. Bon, t'es bien là? Alors bois ta soupe et je te raconte…

Le narrateur venait de s'assoir au pied du lit.

- Elle a l'air bonne!

- Bon, elle a l'air bon; c'est son air que tu qualifies, pas elle.

- Ah! Te voilà bien éveillé alors c'est parti… Imagine qu'hier soir, en faisant ma promenade habituelle, je pars dans ma tête sur le sujet qui m'obsède ces temps-ci, ce que j'appelle la culture mâle, celle dans laquelle on baigne depuis que le monde est monde. À tel point qu'en rentrant, vers minuit, je m'installe à l'ordi et me mets à taper les phrases qui se bousculaient jusqu'à m'interrompre au bout d'une page pour songer à me coucher mais pas avant de me relire. C'était pas mal, assez clair; je vais te la lire et tu me diras. J'ai même pensé à un titre qui me semblait rassembler les principaux éléments à développer. T'es prêt?

Pouce érigé, quoique tremblant, doublé d'un sourire.

- *La Révolution féministe versus la Culture mâle.* Et là où c'est incroyable, c'est que le titre et la page fraichement pondue s'annonçaient comme le départ du prochain projet littéraire. J'en revenais pas! Et si je m'étais pas couché, j'aurais écrit toute la nuit! J'ai tellement de choses à exprimer sur le sujet… J'peux te la lire?

Ézéchiel interrompit la course du bol qu'il redéposa tant lui parut-il lourd.

- Qu'on appelle l'incipit, mot latin signifiant le premier mot.

- Merci, j'm'en rappellerai pour les prochains…

Complicité de sourires.

- La première phrase a de quoi surprendre si on fait mine d'ignorer la non spécificité sexuée du foetus avant sa sortie au grand jour. Alors je lis… Il n'y a pas que les femmes qui accouchent, le mâle aussi possède cette faculté dont il est inconscient car à sa naissance, la culture dominante corrompt le potentiel spirituel qu'il a d'accoucher de sa partie féminine qui l'empêcherait de demeurer limité à son rôle social de mâle.

Depuis le tout début de la probable seule présence pensante dans cet univers, la nature a confié à la femme la plus noble responsabilité du don de la vie pour ce qui était d'inventer une humanité composée de deux parts égales, elle et son compagnon, pour s'unir en une entité harmonieuse, un cadeau dont ledit compagnon serait privé. Si l'ego de ce dernier a eu du mal à reconnaitre cet état de fait, il découvrirait avant longtemps que ses muscles lui donnaient un avantage sur la capacité naturelle de sa sœur à donner la vie. La constatation aurait de graves conséquences sur le projet d'entité harmonieuse proposée par celle qui connaissait la valeur de la vie puisque la donnant.

Il aurait été préférable qu'il n'y eut pas de suite car tout se passerait mal, les muscles valorisant l'ego, et l'égo, la force, le pouvoir, la violence et, en toute logique, l'injustice. À ce jour, la seule façon dont le mâle comprend, reconnaît et tiens à son mode de vie est d'assurer la paix à ses protégés en n'hésitant pas à aller jusqu'à la guerre avec une économie qui ne saurait que croitre selon les intérêts de conseils d'administration mâles. Le tout aux dépens d'une philosophie qui serait plutôt basée sur l'amour d'autrui et de la planète.

Nourris de cette culture pervertie, il y aurait toujours de jeunes mâles, voire, femelles et déjà, robots, pour renflouer la demi-âme moralement infirme du mâle. Demie-âme? L'âme complète est celle partagée par le foetus non encore sexué entre ce qu'il finira par être entre fille ou garçon une fois prêt à naitre. Dans l'idéal, la naissance de l'enfant n'implique pas de laisser derrière la part féminine ou masculine de l'âme, situation qui constitue une perte spirituelle, généralement le cas chez l'humain faute d'en être conscient.

Un réel espoir. Attendue depuis longtemps et essentielle pour le bien de l'humanité, la révolution féministe est en marche et n'est pas prête de s'éteindre. De toutes les révolutions ayant laissé des traces sur l'épiderme de la terre, elle sera la seule destinée à réinsuffler l'Esprit à l'humanité en laissant en rade l'ex omnipotent ego et ses prétentions désormais amené à gouter à une bienfaisante humilité destinée à une prise de conscience comme l'ont assumé depuis toujours les femelles devenues femmes.

François quitta le texte pour lever les yeux sur celui qui semblait d'être assoupi.

- Un peu lourd tout ça, non? Vaut mieux que je m'arrête…

Mais Ézéquiel ne l'entendait pas ainsi.

- Alors dernière phrase… Si la révolution féministe avait dû attendre la bonne volonté économique et politique des egos dominants pour changer les choses pour le mieux, la stagnation se poursuivrait jusqu'au mur. Mais comme dame Nature tient à nous rappeler à l'ordre, ce sera au travail aveugle d'un virus à imposer le résultat. Bénie soit la pandémie.

Il se redressa pour se pencher vers le vieil homme.

- Bon ben ma voix aura au moins eu l'avantage de te voir dormir à poings fermés, premier médicament du corps. Je reviendrai avec des sushis pour deux. Repose-toi bien, toi que j'aime au-delà des mots et dont l'état me donne des frissons.

Avant de quitter les lieux, et pour la première fois, François sortit son téléphone évolué et cadra le gisant, sujet à une émotion indicible dont il se serait passé.

La métaphore du ruisseau en rappel **217**

Le destin d'un ruisseau est de se rendre à la mer, celui de l'humain, à la mort, mer voyage, son destin, avec les

ressources dont la Nature l'a doté. Ni l'un ni l'autre n'ont demandé quoi que ce soit. Chemin faisant, le ruisseau, lire l'humain, rencontre des obstacles, des situations qui l'obligent à constater quel chemin sera le plus opportun pour contourner l'obstacle, régler la situation afin de poursuivre la progression selon la logique des éléments caractérisant le cheminement. S'il est plus facile de comprendre ce qui entraîne le ruisseau vers son but existentiel et les prouesses qu'il doit accomplir afin d'y parvenir, c'est qu'il s'agit de physique tandis que pour l'humain, son Ego lui fait croire qu'il est au-dessus des impératifs psychologiques qui l'entraînent vers son but, lui qui prétend décider et choisir en toute liberté ce qu'il fait afin d'y parvenir. La prétention humaine est à la hauteur de son Ego. Si, à l'instar du ruisseau, il se laissait couler vers sa mer intérieure avec une humilité de mise, les situations et les obstacles rencontrés sur son parcours lui sembleraient plus sereins à envisager.

Sur le titre du livre **218**

La clé fit un demi-tour gauche et François poussa doucement la porte.

- C'est moi!…

Il avait sonné au préalable et rejoint son hôte.

- Est-ce que ça va? T'as l'air bizarre. As-tu pu dormir?

Ézéchiel, alité, lui répondrait d'une voix incertaine, différente.

- Oui… en faisant un rêve… décrit en psychologie comme une translation entre individus… et dans ce cas-ci, entre toi et moi. Tu… tu rêvais à ma place.

Éberlué, François, dénué d'expression, aiderait son ami à se redresser et à placer l'oreiller. On lui pointe le verre d'eau qu'on oblige.

- Je suis pas sûr de suivre.

- Je me retrouvais… tu te retrouvais avec la même journaliste… qui continuait de s'intéresser à toi… Elle te pose une question. *Comment vous est venu le titre de votre ouvrage?* Et tu lui réponds *: Est-ce que je peux répondre par une question?* La pauvre fille semblait décontenancée et t'en as profité. *Je suis à un mètre de vous; voyez-vous une différence entre vous et moi?* Tu ne lui as pas laissé le temps de donner l'évidente réponse. *Maintenant imaginez-vous sur la Lune et regardez-moi à nouveau, voyez-vous encore une différence entre la personne qui se trouve à trois cent quatre-vingt-cinq mille kilomètres et celle que vous êtes?* Là encore tu lui as soufflé le texte. *Ce n'est plus moi que vous voyez mais une personne, une personne comme vous l'êtes, sans différenciation entre les deux. L'une ou l'autre, c'est pareille. Plus on regarde son vis-à-vis avec du recul et plus on le voit comme soi. C'est parce qu'on s'arrête sur les détails, les nuances, les différences apparentes de l'autre qu'on se prive de voir le fond derrière la forme.*

Exclure la forme pour toucher le fond

Elle écoutait avec autant d'attention que toi en ce moment.

> *Le fond de l'individu est universel. Quand ce sont les fonds qui interagissent, l'harmonie prévaut; à l'inverse, lorsque les êtres oublient leur humanité en valorisant la forme, on connaît la suite. Le défi pour le Soi est de regarder l'autre comme s'il le faisait depuis la Lune. Ce n'est que lorsqu'on y parvient que prend le sens du titre du livre, L'Autre…* Hochant la tête, les yeux fixes, elle murmura *… c'est Soi…* L'interview était terminée qu'elle hochait toujours.

François, hochant lui aussi, s'inquiétait de l'élocution ralentie, hachurée, du Sage à qui il tendit son verre. Refusé pour cause d'urgence de ne pas perdre le fil.

> - Plus s'opère le recul que permet l'observation, plus les différences entre humains deviennent des nuances jusqu'à s'estomper tout à fait pour constater qu'il n'y

a aucun fondement qui tienne… à voir de différence entre deux personnes…

Fait inhabituel, et une fois de plus, l'ancêtre dut reprendre son souffle.

- Matière, logique et architecture sont les mêmes…

Le très vieil homme se voyait contraint de contrôler son souffle.

- À l'inverse, la proximité fait émerger le piège des nuances qui prennent la teinte de différences propres à distinguer les individus, les catégoriser… jusqu'à les isoler… voire les exclure…

Appréhensif, retenant son souffle, François s'était rapproché, niant l'évidence. Le maitre s'était efforcé de lever le regard vers le visage interloqué, la main tremblante offerte qu'on s'empressa de saisir. Condamnés au flou, les yeux clos de nouveau baissés regardaient l'infini dans toute sa clarté.

- Je sens la fin, mon petit… profite de la vie… pour…

Était venu le temps où leurs esprits n'en formeraient qu'un.

Sans le savoir, le jeune septuagénaire venait de se concentrer sur les derniers mots que son alter ego spirituel prononcerait.

C'est en s'écoutant relire à sa mère cet ultime paragraphe qu'une émotion parmi les plus profondes, déchirantes, le submergerait en prenant conscience d'avoir sciemment programmé la mort du sage Ézéchiel plusieurs fois centenaire, un flot de larmes l'empêchant de poursuivre. Bouleversée, Paulette lui avait saisi la main, le trop plein débordant de l'auteur vers sa complice, seule à percevoir le ressenti de l'importance des réflexions consacrées à l'édification du livre.

En retrouvant, dans un profond silence, sa paix intérieure, François venait de comprendre le

sens crypté de son prénom, le Franc soi, convaincu, dès lors, de la réelle présence de fées à sa naissance et du sage Ézéchiel en retrait dans la pénombre vers laquelle il venait de retourner.

L'auteur avait décidé d'écrire pour mettre en pratique le conseil de Socrate, ancêtre spirituel d'Ézéchiel: **Connais-toi toi-même**.

Devenu septuagénaire par mégarde, François poursuivrait la correspondance avec son vieil ami en allé en voulant bénéficier de ses quelques notions de télépathie susceptibles de pénétrer le Royaume des morts. Bien des réflexions restaient à approfondir à propos de réponses à des questions dont certaines étaient sans doute inutiles de poser…

La conscience que *l'Autre, c'est Soi* est une expérience de gnose.

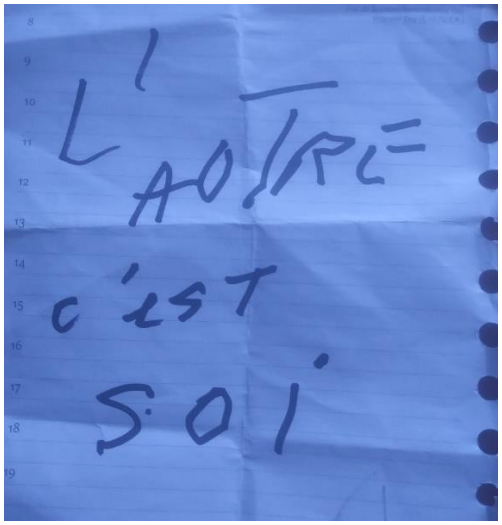
L'Être est d'abord à Soi et sera à l'Autre lorsque l'Esprit aura remplacé l'Ego

L'existence est un état, la vie, un état de conscience.

La Vie est une conversation avec Soi.

Aller au fond de Soi

– – –



Ultime écrit de Paulette peu avant sa mort à quatre-vingt-quinze ans.

Apophtegmes et aphorismes

Penser libère

L'Autre, c'est Soi

Doser avant d'oser

Juger est se tromper

L'Ego dénature l'Esprit

Le sensuel Ego trompe

Connaître est faire sien

Rien à prouver qu'à Soi

N'aller qu'au fond de Soi

Écrire vrai est écrire bien

Le regard donne sur l'infini

L'idée sort la pensée du vide

S'allumer avant de s'éteindre

Le deuil est le baume du vide

L'Ego meurt, l'Esprit demeure

Le hasard n'exclut pas la logique

Le suicide est un acte de lèse-soi

Il n'y a plus sage que de s'écouter

L'être humain est un Esprit incarné

L'intelligence fait évoluer la pensée

La conscience fait de la Vie un projet

Le regard est une question de culture

La nuance fait la beauté d'une langue

Aux petits gestes, les grandes œuvres

Juger et punir est se tromper deux fois

Bâiller permet aux poumons de s'étirer

Le jugement procède de l'inconscience
L'invention a saisi le potentiel de l'anodin
L'Ego est une entrave entre l'Esprit et le Je
À qui prendra la parole entre l'Esprit et l'Ego
L'écriture est un outil de spéléologie cérébrale
L'Ego est la tache originelle de l'Esprit incarné
Vivre heureux assure de vivre riche sans l'être
La modération prive la goutte du débordement
Qui s'occupe bien de Soi s'occupe bien d'Autrui
Quand l'Ego dort, l'Esprit chante, et inversement
La conscience fait évoluer, son absence, stagner
La concentration est un faisceau d'énergie mentale
La limite préalable à l'excès fait montre de sagesse
L'imagination se prévaut d'ignorer l'implacable réalité
Éviter les questions insolubles évite les élucubrations
L'intelligence met la pensée au service d'une solution
Moins on demande, plus on a l'impression de recevoir
Le degré de conscience distingue l'humain de l'animal
L'Ego, l'ennemi qui contribue à la croissance spirituelle
La discipline permet de passer le temps sans le perdre
Confiance et conscience, mamelles du voyage intérieur
Pensée et vapeur risquent l'explosion faute de soupape
La perception du temps varie selon le plaisir ou la peine
La discipline est la fréquentation régulière de ses limites
Laisser un instrument de musique à la portée de l'enfant
Transmettre la réflexion favorise l'évolution de la pensée
Un projet est à la vie ce qu'est la sauce à la gastronomie
L'Art est la manière de considérer ce qu'encadre le regard

Si l'écriture est la porte de l'âme, la littérature en sera la clé

Le temps est un facteur négligeable sur l'activité d'un projet

Une générosité envers l'un et pas l'autre n'est qu'intéressée

La naissance est la première des joies, la mort, la deuxième

L'Esprit est à la démocratie ce que l'Ego est à la démagogie

La discipline est la pratique automatique de bonnes habitudes

Si le style de l'écrit n'émane du cœur, le message tombe à plat

Le livre le plus précieux de la bibliothèque est celui qu'on a écrit

Pourquoi s'attrister de la Mort sinon de la peine de qui s'en attriste

On devient adulte lorsque la surveillance d'un adulte devient inutile

Être bon est l'expression la plus rapprochée que le Soi a de l'Esprit

L'essentiel assuré, l'argent est un superflu que chacun définit à sa guise

Plus stricte est l'observance des traditions, moins objective est la critique

Tout phénomène étant soumis à sa propre logique sera compris avec le temps

Identifiés à leurs parents, les enfants ne peuvent les juger sans se juger eux-mêmes

L'artiste exprime sa compétence dans l'organisation du mouvement et l'amateur, son analyse

La valeur d'un individu est celle que sa confiance en soi lui révèle sans avoir à la révéler à autrui

La conviction d'être privé à jamais du bonheur motive de mettre à jamais un terme au désespoir

La plante qui pousse droite ne se demande pas s'il lui eut fallu pousser de travers pour connaître la valeur du bonheur

La position de tête n'est pas toujours favorable car le premier dans la tanière risque l'asphyxie sous le poids des congénères.

FIN

En couverture, le **Château de Mercuès** situé dans le Gers au bord du Lot, propriété de **madame et monsieur Vigouroux**, incluant hôtel et vignoble, qui ont eu la générosité d'accueillir l'auteur en leur sein au moment d'entamer l'écriture de ce livre dans des conditions optimales d'inspiration

qui leur mérite qu'il leur soit dédié.

– – –